



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



107



• •

•

•

•

•

107



...

.

.

.

.

.

.

.

La Société ne prend sous sa responsabilité
aucune des opinions émises par les auteurs des articles insérés dans son *Bulletin*

107

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RÉDIGÉ

AVEC LE CONCOURS DE LA SECTION DE PUBLICATION

PAR

LES SECRÉTAIRES DE LA COMMISSION CENTRALE

SOMMAIRE

CH. MAUNOIR. — Rapport sur les travaux de la Société de Géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1883.....	5
ÉMILE DUBOC. — Note sur un croquis hydrographique levé en 1874 dans l'Ogôoué.....	110
PAUL GUYOT. — Le Muaraze, affluent du Zambèze.....	127
LE R. P. JEAN. — Étude comparative des langues malgache et malaise.....	135

CARTES

- ÉMILE DUBOC. — Croquis du fleuve Ogôoué, du lac Z'Onengué et du fleuve Remboé, 1874. 1/1,000,000*.
- PAUL GUYOT. — Le Muaraze et les abords du Revugo, 1881. 1/200,000*.

1^{er} TRIMESTRE 1884

PARIS

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 184

1884

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RECUEIL DE VOYAGES ET DE MÉMOIRES, in-4°.

TOME I^{er}, contenant les voyages de Marco Polo. 1 vol. in-4°, 1824 (*épuisé*). Première édition française, d'après le manuscrit le plus ancien et le plus complet connu, suivie d'un texte latin inédit. Ce volume est composé comme suit : *Avant-propos*, par M. Malte-Brun, secrétaire général de la Société de Géographie; — *Introduction aux voyages de Marco-Polo*, par M. Roux de Rochelle; — *Voyage de Marco Polo*, le texte français de Rusticien de Pise, d'après le n° 10270 de la Bibliothèque royale; — *Peregrinatio Marci Pauli*, texte latin, d'après le n° 3195 de la Bibliothèque royale; — *Glossaire des mots aujourd'hui hors d'usage*; — *Variations pour les noms propres d'hommes et de lieux* d'après onze manuscrits.

TOME II, avec 18 planches. Prix : 18 francs.

Il contient : Une Relation de Chanat et des coutumes de ses habitants. — Des relations inédites de la Cyrénaïque. — Une notice sur la mesure géométrique de quelques sommets des Alpes. — Résultats des questions adressées à un Maure de Tisshit et à un nègre de Wallet. — Réponses aux questions de la Société sur l'Afrique septentrionale. — Un itinéraire de Constantinople à la Mecque. — Une Description des ruines découvertes près de Palenqué, suivie de Recherches sur l'ancienne population de l'Amérique. — Une notice sur la carte générale des pachalicks de Ihaleb, Orfa et Bagdad. — Un mémoire sur la géographie de la Perse. — Des recherches sur les antiquités des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale.

TOME III, contenant l'Orographie de l'Europe, par M. L. Bruguère, ouvrage couronné par la Société dans sa séance générale du 31 mars 1826; avec une carte orographique, 12 tableaux synoptiques et trois vues et coupes des chaînes de montagnes (*épuisé*).

TOME IV, avec une carte et plusieurs *fac-simile*. Prix : 30 francs.

Il contient : Description des merveilles d'une partie de l'Asie, par le P. Jordan de Séverac. — Relation del Viage hecho á la isla de Amat, etc. (Relation d'un Voyage à l'île d'Amat), d'après les manuscrits communiqués par M. Henri Ternaux. — Vocabulaires de plusieurs contrées de l'Afrique, recueillis par M. Kœnig, avec des observations préliminaires. — Voyages en Orient : Relation de Guillaume de Rubruck. — Notice sur les anciens voyages de Tartarie en général, et sur celui de Jean du Plan de Carpin en particulier; avec une carte, par M. d'Avezac. — Relation de la Tartarie, de Jean du Plan de Carpin; Voyage de Bernard et de ses compagnons en Égypte et en Terre-Sainte. — Relation des voyages de Sævulf à Jérusalem et en Terre-Sainte.

TOMES V et VI, contenant la Géographie d'Edrisi, traduite de l'arabe en français, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque du roi, et accompagnée de notes, par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut, etc., avec 3 cartes. Prix : 24 francs chaque volume.

TOME VII, contenant la Grammaire et le Dictionnaire de la langue berbère, en caractères arabes, composés par feu Venture de Paradis, revus par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut; suivis de plusieurs *itinéraires* de l'Afrique septentrionale recueillis par l'auteur, et précédés d'une Notice biographique sur la partie méridionale de l'Asie centrale, avec une carte et deux plans, par M. Nicolas de Khanikof. — Recherches sur Tyr et Palæstyr, et essais de restitution et d'interprétation d'un passage de Scylax, avec deux cartes, par M. Poulain de Bossay. Prix : 24 francs.

Mémoire sur l'Ethnographie de la Perse, par M. Nicolas de Khanikof. Prix : 6 francs.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Septième série

TOME V

LISTE

DES PRÉSIDENTS HONORAIRES DE LA SOCIÉTÉ¹

MM.	MM.	MM.
* Marquis DE LAPLACE.	* Comte JAUBERT.	* ÉLIE DE BEAUMONT.
* Marquis DE PASTORET.	* Baron DE LAS CASES.	* ROULAND.
* V ^{te} DE CHATEAUBRIAND.	* VILLEMALIN.	* AM. DESFOSSÉS.
* C ^{te} CHABROL DE VOLVIC.	* CUNIN-GRIDAIN.	* C. DE GROSSOLLES-FLA MARNS.
* BECQUEY.	* Amiral baron ROUSSIN.	* Duc DE PERSIGNY.
* C ^{te} CHABROL DE CROU- SOL.	* Am. baron DE MACKAU.	* Vice-amiral DE LA RON- CIÈRE LE NOURY.
* Baron Georges CUVIER.	* B ^{te} Alex. DE HUMBOLDT.	* Comte WALEWSKI.
* B ^{te} HYDE DE NEUVILLE.	* Vice-amiral HALGAN.	DE QUATREFACES.
* Duc DE DOUDEAUVILLE	* Baron WALCKENAEER.	* MICHEL CHEVALIER.
* Comte D'ARGOUT.	* Comte MOLÉ.	ALFRED MAURY.
* J.-B. EYRIÈS.	* DE LA ROQUETTE.	VIVIEN DE ST-MARTIN.
* Vice-amiral DE RIGNY.	* JOMARD.	* M ^{te} DE CHASSELoup- LAUBAT.
* Contre-am. D'URVILLE.	* DUMAS.	MEURAND.
* Duc DECAZES.	* Contre-am. MATHIEU.	C ^{te} -amiral MOUCHEZ.
* Comte DE MONTALIVET.	* Vice-amir. LA PLACE.	Ferdinand DE LESSEPS.
* Baron DE BARANTE.	* Hippolyte FORTOUL.	A. MILNE EDWARDS.
* Général baron PELET.	* LEFÈVRE-DURUFLÉ.	Alfred GRANDIDIER.
* GUIZOT.	* GUIGNIAUT.	
* DE SALVANDY.	* DAUSSY.	
* Baron TUPINIER.	* Général DAUMAS.	

COMPOSITION DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

POUR L'ANNÉE 1884-1885

<i>Président</i>	M. Ferdinand DE LESSEPS, membre de l'Institut.
<i>Vice-présidents</i>	{ M. L. VIGNES, contre-amiral.
	{ M. E. MASCART, directeur du Bureau central météoro- logique.
<i>Scrutateurs</i>	{ M. le commandant G. Niox, professeur de géographie à l'École supérieure de guerre.
	{ M. E. BUREAU, professeur au Museum d'histoire naturelle.
<i>Secrétaire</i>	M. C. VELAIN, maître de conférences à la Sorbonne.

TRÉSORIER DE LA SOCIÉTÉ :

M. MEIGNEN, ancien notaire, boulevard Malesherbes, 20.

ARCHITECTE DE LA SOCIÉTÉ :

M. Édouard LEUDIERE.

AGENCE :

A l'hôtel de la Société, boulevard Saint-Germain, 184.

M. Charles AUBRY, agent.

f. La Société a perdu tous les Présidents dont les noms sont précédés d'un *.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RÉDIGÉ
AVEC LE CONCOURS DE LA SECTION DE PUBLICATION
PAR
LES SECRÉTAIRES DE LA COMMISSION CENTRALE

SEPTIÈME SÉRIE. — TOME CINQUIÈME

ANNÉE 1884

7



PARIS
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
Boulevard Saint-Germain, 184

1884

COMPOSITION DU BUREAU

ET DES SECTIONS DE LA COMMISSION CENTRALE

POUR 1884

BUREAU

<i>Président</i>	M. BOUQUET DE LA GRYE, de l'Institut.
<i>Vice-présidents</i>	M. A. MILNE EDWARDS, de l'Institut.
	M. BARBIÉ DU BOGAGE.
<i>Secrétaire général</i>	M. Charles MAUNOIR.
<i>Secrétaires adjoints</i> ..	M. Jules GIRARD.
	M.

Secrétaire général honoraire. M. V. A. MALTE-BRUN.
Archiviste-bibliothécaire

Section de Correspondance.

MM. A. d'Abbadie, de l'Institut. E. Cheysson. A. Danbrée, de l'Institut. Charles Gauthiot. Victor Guérin. le D ^r E. T. Hamy.	MM. William Hüber. Le comte de Marsy. Georges Perin, député. Colonel Perrier, de l'Institut. Franz Schrader. Louis Vignes, contre-amiral.
---	---

Section de Publication.

MM. le vicomte Henri de Bizemont. Henri Duveyrier. P. Foncin. Jules Garnier. Ad. Germain. James Jackson.	MM. Janssen, de l'Institut. Émile Levasseur, de l'Institut. V. A. Malte-Brun. De Quatrefages, de l'Institut. Guillaume Rey. Vidal de La Blache.
--	---

Section de Comptabilité.

MM. Casimir Delamarre. Félix Fournier. Alfred Grandidier.	MM. William Martin. Meignen, notaire honoraire, trésorier. Paul Mirabaud.
--	--

Membres honoraires de la Commission centrale.

MM. Édouard Charton, de l'Institut, sénateur. — Jules Codine. — Le D^r Alfred Demeray. — Alfred Maury, de l'Institut. — Le vice-amiral Paris, de l'Institut. — Vivien de Saint-Martin.

RAPPORT
SUR
LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
ET SUR
LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES
PENDANT L'ANNÉE 1883
PAR CH. MAUNOIR
Secrétaire général de la Commission centrale.

En comparant la superficie des pays entièrement connus à celle des régions encore mal décrites ou inexplorées, on constate que cette dernière l'emporte de beaucoup. La disproportion devient autrement considérable s'il est tenu compte des océans, dont nous ne voyons que deux dimensions et dont les immensités, moins étudiées que les immensités célestes, recèlent d'admirables mystères de puissance, d'équilibre et de vie. Des explorateurs, plus nombreux chaque jour, consacrent à diminuer cette disproportion, au moins pour les terres émergées, une persévérance que rien ne décourage, une ardeur que de trop fréquents succès, de trop fréquents désastres semblent surexciter au lieu de l'abattre.

Si étendue que reste encore leur tâche, elle sera terminée avant celle des géographes, qui consiste à rapprocher des données multiples et complexes, à les peser, à les comparer, à en extraire les éléments qui doivent prendre place dans l'économie générale de la science.

Jeter un coup d'œil sur la tâche accomplie pendant l'année, soit par les explorateurs, soit par les géographes, sur les faits généraux ou les grandes œuvres d'intérêt géo-

graphique, tel est le but du présent rapport qui, selon les traditions, commencera par l'exposé de nos pertes, suivi de quelques mots sur la marche de la Société.

Les vides que 1883 a faits dans nos rangs n'ont pas dépassé les limites normales, mais, trop nombreuses encore, elles s'élèvent à 33. Parmi les collègues qui ont disparu du milieu de nous, quelques uns servaient la science par des moyens et à des degrés divers.

Voici d'abord Louis Bréguet, membre de l'Institut et du Bureau des Longitudes, héritier d'un beau nom dont il a encore rehaussé l'éclat. Il était un collaborateur indispensable pour les sciences dont l'enquête, les conceptions ou les applications exigent ces appareils d'une délicatesse voisine de l'idéal, en même temps que d'une précision infinie, qui ajoutent à l'acuité et à la sûreté de nos sens. Les astronomes, les géodésiens, les électriciens surtout nous diraient ce que fut Louis Bréguet à ce point de vue, et la sagacité avec laquelle son esprit semblait en quelque sorte pénétrer les phénomènes.

Ceux qui l'ont connu n'oublieront jamais sa physionomie empreinte de bonté et de finesse, surtout son caractère élevé, son généreux amour pour la science pure. C'est en 1879 qu'il entra parmi nous ; il assistait fréquemment à nos séances et a donné à la Société plus d'une marque de son intérêt.

Depuis 1875 notre Société comptait au nombre de ses membres ordinaires le général d'artillerie baron de Hauslab de l'armée austro-hongroise. La science lui est redevable de plusieurs travaux d'ordre géographique. Il fut, en particulier, l'un des premiers à étudier, pour le soumettre à des règles logiques, le procédé si usité aujourd'hui qui consiste à figurer un pays par ses zones caractéristiques de hauteur, distinguées au moyen de teintes nuancées selon certains principes. Le général de Hauslab avait attesté son goût pour la géographie en réunissant l'une des plus belles collections de cartes qui aient jamais existé. Son nom était

de ceux qu'une association peut s'honorer de voir figurer sur ses listes, car il était entouré, en Autriche, de la considération la plus haute et la mieux méritée.

Vous savez avec quel intérêt la géographie politique a suivi la difficile question de la neutralisation des bouches du Danube. Cette tractation diplomatique et ses conséquences ont donné lieu à l'exécution de beaux travaux dont la Société a pu mettre un exemplaire dans ses collections, grâce à l'un des membres qu'elle a perdus cette année, M. Édouard Mohler, secrétaire de la Commission européenne du Danube, et qui était des nôtres dès 1867.

La mission d'études, envoyée au Zambèze sous la direction de M. d'Andrada, comptait au nombre de ses membres le marquis de Gourgue, admis dans la Société en 1879. Il était retourné sur ce dangereux terrain et c'est là qu'il est mort, ajoutant un nom de plus au long martyrologe des voyageurs africains, qui n'est pas près de se clore.

C'est également à son poste de combat, pour ainsi dire, qu'a succombé l'abbé Guyot, entré parmi nous au moment où il allait retourner en Afrique.

Il avait parcouru, non sans profit pour la géographie, la partie du continent comprise entre Zanzibar et les grands lacs. Nous avons tous présent à la mémoire le souvenir de la communication si pleine de couleur et d'animation qu'il nous adressa dans l'une de nos séances de l'an dernier. Les devoirs de son ministère l'avaient emmené au Congo; c'est là qu'il a succombé, noyé dans les eaux du grand fleuve. L'abbé Guyot avait l'esprit très ouvert; il nous eût certainement fourni de précieuses informations et nous ressentons ainsi doublement le regret de sa mort.

Les publications où sont consignés les récits de voyages ont parfois une étendue qui les met hors de la portée du public en général. Relever les traits essentiels de ces récits, les condenser en ouvrages de petit-format et de prix modeste, c'est rendre un service : M. Belin de Launay, sur

l'initiative de la maison Hachette, s'était voué à cette tâche utile. Ainsi se sont popularisés les noms de bien des explorateurs, la notion de bien des pays. M. Belin de Launay était des nôtres depuis 1877.

Le journal du généreux Mécène auxquels sont dus les voyages de Stanley et l'expédition de la *Jeannette*, le *New-York Herald*, était représenté à Paris par M. J. J. Ryan dont le nom figurait sur nos listes depuis 1878. La Société qui, plus d'une fois, avait eu recours à ses bons offices pour des informations à prendre ou à transmettre, avait toujours trouvé auprès de lui un accueil obligeant dont elle conservera le souvenir.

Le nom si célèbre du général Sabine va disparaître, à partir de cette année, de la liste de nos membres correspondants étrangers sur laquelle il figurait depuis 1827. Aucun de nous n'ignore quelle large part Sabine a prise aux premières recherches sur le magnétisme terrestre et le développement que ses travaux aussi remarquables que nombreux ont assuré à cette branche de la physique terrestre.

Sabine appartient aussi à l'histoire des voyages arctiques puisqu'en 1818 il était désigné pour accompagner, comme astronome, l'expédition de Ross et Parry. Depuis lors il n'a jamais cessé de s'intéresser très activement aux progrès des découvertes dans les régions polaires.

M. J. M. Ziegler était depuis 1878 l'un de nos correspondants étrangers. Travailleur infatigable, il puisa dans ses relations avec Karl Ritter le goût des études géographiques qui le conduisirent à fonder à Winterthur, sa ville natale, un établissement cartographique dont plus d'une fois nous avons pu remarquer les belles productions. M. J. M. Ziegler personnellement, a produit des travaux scientifiques dignes de notre intérêt, et notamment des études sur les rapports entre la structure extérieure et la composition géologique des terrains. Quand la mort l'a emporté, il ve-

nait d'achever la publication d'une œuvre de ce genre¹.

La Société a perdu encore : M. Oscar Desnouy, capitaine de vaisseau (1865)²; — S. A. le Khaznadar Mustapha (1865); — M. Jules Souchard, ancien consul de France (1869); — M. Ducros (de Sixt) (1873); — M. Pierre Bouniceau, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées (1874); — M. Louis Grégoire, ingénieur-mécanicien (1875); — M. Félix Salle, négociant (1875); — M. Pierre Louis Tourasse, propriétaire (1875); — M. Léon Crozet-Noyer, négociant (1876); — M. François Beslay, directeur du journal le *Français* (1876); — M. Ocher de Beaupré, colonel d'artillerie en retraite (1877); — M. Jean Ott (1877); — M. René Robouam-Duplessis, capitaine de hussards (1877); — M. E. J. Albert (1878); — M. Auguste Montandon (1878); — M. le baron Narjot de Toucy (1878); — M. P. C. Paradis, ancien banquier (1878); — M. Pierre de Selva, capitaine de vaisseau en retraite (1878); — M. Augustin Auffray, propriétaire (1879); — M. Adolphe Cottin, administrateur du Crédit foncier colonial (1879); — M. Ernest Mens (1880); — M. Frédéric Szarvady (1880); — M. de La Gournerie, membre de l'Institut, inspecteur-général des ponts et chaussées (1880); — M. le baron Charles Davillier (1882).

Quant aux affaires intérieures de la Société, le rapporteur sera bref. Ceux-là qui ont le devoir ou le désir de les connaître sont suffisamment renseignés. Nos finances, administrées avec autant de dévouement que de compétence par notre collègue M. Paul Mirabaud, demandent quelque chose de plus que des ménagements. Elles sont, en effet, grevées par l'amortissement de l'emprunt contracté pour la construction de l'hôtel qui nous abrite; elles l'ont été aussi par l'exécution de cartes coûteuses, comme celles de

1. *Ein geographischer Text zur geologischen Karte der Erde. Mit einem Atlas.* Bâle, 1883.

2. Les millésimes entre parenthèses indiquent les années d'admission dans la Société.

la première croisière scientifique du *Travailleur* et les cartes des fleuves de l'Amérique du Sud, d'après les carnets du malheureux docteur Crevaux. Par de telles publications la Société de géographie s'honore mais ne s'enrichit point. Nous voulons espérer que le Ministère de l'Instruction publique viendra, par une subvention, alléger les charges résultant de travaux où apparaît toute une partie des résultats de missions accomplies sous son patronage. Nous voulons espérer aussi que le généreux anonyme qui a récemment fait à la Société un don de mille francs, trouvera des imitateurs. Enfin, il appartient à chacun de vous de contribuer, en nous amenant de nouveaux collègues, à augmenter des ressources qui sont le nerf de la guerre à l'inconnu et à l'ignorance.

La bibliothèque, cet autre capital, est dans une situation de plus en plus florissante, grâce au zèle, et il faut ajouter, à la générosité inépuisable de notre collègue M. J. Jackson, pour qui les fonctions d'archiviste-bibliothécaire ne sont point une sinécure.

Nous avons vu, en effet, que par des démarches actives M. Jackson a augmenté la bibliothèque de deux cent cinquante ouvrages et que personnellement il lui en a donné soixante-quatorze. Au nombre des donateurs qui méritent d'être signalés comme ayant accru nos éléments de travail — livres ou cartes, — il faut signaler plus particulièrement M. Hermann de Clermont, M. E. Holub, l'archiduc Ludvig Salvator dont les précieuses publications ne sont point livrées au commerce, le docteur Hector, directeur du musée géologique de la Nouvelle-Zélande, M. Alfred Grandidier, le docteur Hamy, le colonel de La Barre Duparcq, le *Post-Office* de Washington, le *Département of Mines*, de Melbourne, le *Surveyor general* d'Adélaïde, enfin M. Thouar, l'explorateur qui est actuellement engagé dans une périlleuse expédition à la recherche des restes de l'expédition du docteur Crevaux.

Il n'est ici question ni des grandes administrations françaises qui se montrent toujours si larges envers la Société, ni de la maison Hachette qui l'enrichit toujours de ses belles publications, ni de notre collègue M. Jacques Arnould qui, depuis bien des années, prend soin de nous adresser régulièrement les papiers parlementaires anglais intéressants pour la géographie.

La collection des portraits photographiques des géographes et voyageurs, s'augmente rapidement; elle compte actuellement un millier de pièces. M. Pirou, MM. Truchelut et Walkman, ainsi que notre collègue, M. Quinet, ont contribué à augmenter cette collection qui, avec les notices autographes jointes à la plupart des portraits, forme une sorte de musée dont l'intérêt déjà réel, ne peut que s'accroître encore.

Les détails administratifs de chaque jour restent aux soins de M. Charles Aubry, qui depuis 28 années s'acquitte de ses devoirs de manière à mériter les sympathies et l'estime de tous. Il est secondé d'ailleurs par le bon vouloir du personnel attaché au secrétariat de la Société.

La part faite de ces détails d'intérieur, notre rapporteur abordera l'exposé des événements et des travaux qui ont alimenté le mouvement géographique de l'année.

L'opinion publique, en France, ne paraît pas près de retirer à la géographie la faveur qu'elle lui accorde depuis quelques années. Il est vrai que les circonstances l'entretiennent dans ces dispositions, en appelant puissamment son attention sur des contrées auxquelles les démonstrations des géographes n'eussent certes pas réussi à l'intéresser aussi vivement. La politique, puisqu'il faut l'appeler par son nom, a pris en dernier lieu, comme sujets de ses enseignements, Madagascar et le Tongking. Les luttes dont ces pays sont le théâtre, avaient sans doute été prévues par ceux qui suivent de près les questions géographiques,

mais, quant à présent, elles échappent à notre examen. La Société de géographie de Paris doit cependant envoyer l'expression de ses sympathies profondes aux braves qui, sur les rives lointaines, soutiennent l'honneur de notre drapeau, consolident notre empire colonial et ouvrent de nouvelles contrées à l'enquête de la science.

Du jour où la terre eut été reconnue ronde, les géomètres se préoccupèrent de choisir un méridien de départ pour compter les fuseaux terrestres et pour mesurer le temps.

En fixant à une cinquantaine le nombre des lignes proposées ou adoptées comme méridien initial, depuis les époques les plus anciennes, on ne s'écarte pas beaucoup de l'exactitude. De nos jours, des exigences d'ordre pratique sont venues imposer la nécessité d'unification de l'heure et, du même coup, ont soulevé de nouveau la question du méridien universel. Les États-Unis, avec leurs quatre lignes ferrées transcontinentales qui parcourent jusqu'à 4600 kilomètres d'un océan à l'autre, devaient les premiers ressentir la nécessité d'unifier l'heure.

Ils ont demandé à l'Europe de les aider dans l'étude de ce grave problème à la résolution duquel ils ne sont pas seuls intéressés. L'Académie des sciences de Paris, consultée par le gouvernement, a émis l'opinion qu'il y aurait lieu de faire représenter la France au congrès projeté pour l'examen en commun d'un sujet aussi complexe. En attendant, la conférence géodésique internationale, réunie à Rome du 15 au 24 octobre dernier, a porté la question à son ordre du jour, et l'a résolue en adoptant le méridien de Greenwich « comme point de départ des longitudes » et le midi moyen de Greenwich comme « point de départ de l'heure universelle et des dates cosmopolites ».

Il est permis de ne pas considérer cette résolution comme une solution qui serait au moins prématurée, en présence

des négociations ouvertes par les États-Unis pour la réunion d'un congrès international spécial.

La seule partie à retenir des conclusions formulées par la conférence de Rome, est celle qui recommande aux gouvernements de tous les États intéressés l'unification des longitudes et des heures par une convention internationale; c'est encore le vœu « qu'une convention internationale, telle que le gouvernement des États-Unis l'a proposée, consacre l'unification des longitudes et des heures et soit conclue le plus tôt possible par les soins d'une conférence spéciale ». La conférence de Rome en appelle ainsi de sa propre décision.

Quand, en 1633, Richelieu convoqua des savants de diverses parties de l'Europe pour s'entendre sur le choix d'un commun méridien initial, le méridien de Paris ne fut point imposé; les délibérations s'inspirèrent de vues purement scientifiques, de celles que n'influencent en rien les destinées changeantes des empires. Aujourd'hui pas plus qu'alors la France ne prétend faire accepter le méridien de sa capitale, mais d'ici doit partir le vœu que les décisions de la conférence de Rome soient revisées dans un esprit exclusivement et rigoureusement scientifique.

L'un des ouvrages les plus considérables à inscrire, pour cette année, dans la littérature géographique de la France est le *Traité de géologie* de M. de Lapparent, ancien ingénieur des mines, professeur à l'Institut catholique de Paris. Les phénomènes merveilleux, mais si mystérieux encore auxquels notre globe doit ses caractères, qui ont ciselé le relief des continents et creusé le fond des océans, qui ont donné au sol sa structure, la disposition de ses couches, sa composition, sont exposés là d'après leurs manifestations les mieux constatées, d'après leurs évolutions les plus probables. Les géographes ont accueilli l'œuvre de M. de Lapparent avec le même intérêt que les géologues, car elle résume d'une façon large et claire, dans les pre-

nières pages, les grands traits extérieurs des formes de la terre.

A titre de simple mention, car l'œuvre n'en est qu'à ses débuts, signalons comme géographie générale *la Terra* par le professeur G. Marinelli. Le commencement en est consacré à l'astronomie et à la géographie mathématique.

C'est encore un ouvrage général que celui où le professeur A. Issel, de l'Université royale de Gênes, a enregistré les données acquises jusqu'à ce jour sur les oscillations lentes du sol. Dans *le Oscillazioni lente del Suolo*. M. Issel présente ces données d'abord dans l'ordre chronologique, puis il expose la distribution géographique des lents balancements de la croûte terrestre. Le sujet est de ceux sur lesquels on ne saurait, quant à présent, se risquer à aucune conclusion, car, si les soulèvements et les abaissements de certaines parties de la surface de notre planète ont été bien constatés, ils n'ont été encore ni observés, ni surtout mesurés avec la rigueur que demande aujourd'hui la science.

Dans *Hommes fossiles et hommes sauvages*, M. de Quatrefages, l'un de nos présidents honoraires, a réuni, en les complétant, ses études sur l'homme primitif, au sens historique du terme; il nous montre ce que purent être nos parents des périodes tertiaire et quaternaire; il rapproche de ces ancêtres les sauvages qui, sans les avoir beaucoup dépassé en civilisation, vivent et surtout meurent à notre époque; il fixe leurs traits physiques et intellectuels, il expose les dernières phases de leur histoire. Précieuse par la richesse des informations qu'elle contient, comme par les vues de l'auteur, maître incontesté, l'œuvre de M. de Quatrefages ouvre des horizons non seulement aux gens de science, mais encore au penseur et au philosophe.

La production, la marche et la répartition des maladies

tel est le sujet traité par le Dr A. Bardier. Sa géographie médicale résume avec méthode et clarté les données actuelles de la science soit sur l'influence des milieux extérieurs à l'homme, tels que le climat et le sol, soit sur le milieu intérieur variable avec les races, les individus, les âges et les sexes. Le médecin, rapprochant ici l'anthropologie de la géographie, cherche à déterminer la part respective de ces influences dans l'origine, la persistance et la répartition géographique des maladies.

Notre association ayant la tâche d'encourager les voyageurs dont les sacrifices préparent l'avenir, ne saurait logiquement se désintéresser de l'histoire des voyages auxquels le présent doit en partie ce qu'il est. Elle s'est donc félicitée de voir éditer sous la direction de deux hommes d'une érudition sûre, d'anciennes relations de voyages accomplis du xiv^e au commencement du xvi^e siècle, c'est-à-dire pendant une période éminemment féconde pour la géographie. M. Schefer, de l'Institut, directeur de l'École des langues orientales vivantes, secondé par notre collègue M. Henri Cordier, a commencé cette série en rééditant un livre devenu fort rare. *Le voyage de la sainte cité de Hierusalem fait l'an mil quatre cens quatre vingtz*. L'auteur, dont le nom est resté inconnu, était un Français, un Parisien même, selon les indices recueillis avec sagacité par M. Schefer dont les notes et commentaires relèvent encore l'importance du texte. D'égal intérêt, d'égale valeur est un autre volume de cette série : *Jean et Sébastien Cabot, leur origine et leurs voyages*, confié aux soins de M. Henri Harisse, l'un des maîtres dans l'histoire de la géographie américaine. Ses recherches établissent que les deux marins génois auraient débarqué pour la première fois au Labrador, tandis que la découverte du Canada serait due au Dieppois Jacques Cartier. Les rapports suivants enregistrent la continuation de ces publications précieuses : successive-

ment, en effet, doivent paraître un Corte-Real par M. H. Harriette, un Odoric de Pordenone par M. H. Cordier, un Parmentier par M. Schefer.

Ce n'est point comme érudit, c'est comme vulgarisateur que notre collègue, M. Richard Cortambert, a entrepris une *Nouvelle histoire des voyages et des grandes découvertes géographiques dans tous les temps et dans tous les pays*. Cet ouvrage retrace en un style animé les événements dramatiques à travers lesquels s'est poursuivie la prise de possession du globe par la race blanche, des résistances qu'elle a rencontrées, les luttes et les sacrifices auxquels elle a donné lieu.

Le Livre d'or de la géographie dans l'est de la France, par M. J. V. Barbier, est une excellente contribution à l'histoire de la géographie nationale; on ne saurait trop désirer que le consciencieux et infatigable secrétaire de la Société de géographie de Nancy trouve des imitateurs. Nos Sociétés françaises de géographie devraient se préoccuper de faire établir, pour leurs régions respectives, un travail analogue à celui de M. J. V. Barbier. Ne se trouverait-il pas dans chacune d'elles un membre assez zélé pour entreprendre ce travail ?

Il n'est pas d'années qui n'apporte à l'enseignement de la géographie, sinon quelque nouvelle méthode, du moins quelques nouveaux traités. Cette année, le rapport doit signaler particulièrement les *Éléments de Géographie*, par MM. H. Lemonnier et H. Schrader. La pensée dirigeante des auteurs a été de décrire surtout les organes de la vie du globe, de présenter les éléments qui donnent aux pays leur caractère essentiel. Presque à chaque page, une carte établie spécialement pour l'ouvrage, une vue heureusement choisie, apportent à l'esprit des élèves la notion solide autour de laquelle se grouperont sans peine les données de détail. Le

cahier consacré au cours moyen décrit plus particulièrement la France : il expose d'une façon heureuse la division de notre pays en régions naturelles, c'est-à-dire en régions dont les conditions physiques constituent en quelque sorte des unités distinctes. Les chiffres et la nomenclature ont été limités au strict nécessaire dans cet ouvrage qui s'est attaché à faire apprendre en faisant comprendre.

La géographie militaire a vu s'achever, cette année, une série d'études consacrées à l'Europe par un professeur fort apprécié de notre École supérieure de guerre. Appuyé sur l'histoire et la stratégie, le commandant Niox signale, pour les divers États, la part des conditions géographiques dans les événements militaires; il montre les directions imposées à l'invasion ou à la défense, les lignes et les points d'appui, les obstacles naturels et leur valeur, les terrains d'opération et les champs de bataille. Les données relatives au sol, il les complète par des aperçus généraux sur les populations, leurs qualités guerrières, leur solidité. C'est à la péninsule des Balkans que M. Niox a consacré la plus récente de ses études pleines de clarté et de savoir, dont l'ensemble constitue l'une des meilleures œuvres qui aient été écrites en ce genre.

Il n'est que juste de signaler également l'ouvrage étendu que, sous le titre de *Géographie physique historique et militaire de la région française*, le commandant Bureau, ancien professeur de géographie à l'école de Saint-Cyr, a consacré à la France. Nous avons là une œuvre consciencieuse sur les éléments de notre territoire.

L'histoire de la géographie inscrira à l'actif de l'année échu le retour de deux séries de missions internationales qui, à des titres différents, intéressent la géographie.

Les observateurs envoyés pour étudier le passage de Vénus, le 26 décembre dernier, puis les observateurs chargés

d'occuper pendant un an les stations météorologiques établies aux régions circompolaires, sont rentrés dans leurs pays respectifs. Il en faut excepter, cependant, la mission envoyée par la Russie à l'observatoire du delta de la Léna, et la mission des États-Unis au fort Conger, dans la baie Franklin. Ce ne sont pas, on le voit, celles à qui le climat fait les meilleures conditions pour un nouvel hivernage.

Est-il nécessaire d'affirmer ici que l'ensemble de ces missions a une exceptionnelle portée scientifique? Composées de savants spécialistes, bien préparées, largement pourvues d'appareils scientifiques et de ressources matérielles, elles ont rapporté des trésors où pendant un long temps puisera la science. Les missions françaises n'ont pas été les moins favorisées, et des circonstances dont personne ici-bas n'est le maître ne sont pas venues annihiler le mérite de nos missionnaires.

En dehors de l'observation d'un phénomène astronomique, qui les avait appelés dans l'autre hémisphère, les savants ont recueilli des données précieuses pour le progrès de la physique du globe.

Les membres des stations météorologiques ont, de leur côté, rapporté une quantité d'observations telle qu'il n'en avait jamais été réuni autant jusqu'à ce jour. Le rapprochement d'observations du même ordre, faites sur divers points des hautes latitudes, donnera sans doute des révélations précieuses pour la connaissance des abords des pôles.

C'est encore un fait considérable à signaler que le quatrième voyage de recherches sous-marines accompli sous la direction scientifique de M. Alphonse Milne Edwards. La croisière du *Talisman*, qui vient de se terminer, a continué d'une manière particulièrement fructueuse la série des croisières du *Travailleur* auxquelles la géographie a si vivement applaudi, car elles ont fourni à l'étude du globe des éléments d'une portée inattendue. M. Milne Edwards va lui-même vous exposer les faits principaux de cette nouvelle cam-

ET SUR LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES. 19
pagne dont une publication sera le complément indispensable.

L'honneur d'une des premières mentions en ce rapport doit revenir aux grandes administrations dont les travaux, largement dotés par l'État, apportent à la géographie d'inappréciables éléments.

Voici pour l'étude de la France et de l'Algérie, les travaux du Service géographique de l'armée.

Le Service géographique a poursuivi, en 1883, les travaux relatifs à la nouvelle mesure de la méridienne de France.

Les mesures d'angle ont été exécutées par M. le commandant Bassot, assisté de MM. les capitaines Defforges et Durand, en 17 stations comprises entre la base de Melun et Saint-Martin du Tertre. Cinq de ces stations appartiennent au réseau même de la méridienne. Cinq autres servent au raccordement avec la triangulation, de la nouvelle base de Villejuif à Juvisy.

Quatre stations convenablement choisies sont également reliées à la méridienne et au Panthéon. Elles forment un quadrilatère extérieur à Paris, et chacune d'elles est destinée à devenir plus tard le centre d'une station astronomique, où l'on mesurera avec le plus grand soin la latitude et un azimut à l'abri des fumées et des trépidations du sol, de manière à conclure ensuite, avec une grande précision, la latitude de la station primordiale du Panthéon.

La portion triangulée de la nouvelle méridienne s'étend maintenant de $42^{\circ}, 30'$ à 49° . Il ne reste plus que 2 degrés à mesurer pour la prolonger jusqu'à Dunkerque.

En Algérie, MM. les capitaines Brullard et Guéneau de Mussy ont exécuté une triangulation de premier ordre entre la chaîne de Biskra et la frontière de Tunisie, dans la région de l'Aurès. MM. le commandant Derrien, les capitaines Boulangier et Tracou ont mesuré les angles de deuxième et troisième ordre dans les feuilles de Relizane, de Souk Arrhas et de Sétif.

Pendant son séjour en Floride, la mission française envoyée par l'Académie des Sciences, pour y observer le passage de Vénus sur le soleil, et dirigée par M. le colonel Perrier, membre de l'Institut, a déterminé les coordonnées astronomiques de Saint-Augustine (fort Marion). La différence de longitude a été mesurée télégraphiquement par rapport à Savannah, dernière station du Coast-Survey, sur la côte orientale des États-Unis.

Africaines géographiquement parlant, l'Algérie et ses dépendances ne doivent pas être séparées de la France qui, après le Créateur, les a faites ce qu'elles sont. Les levés qui s'exécutent en Algérie ont, dans le nord, le caractère des opérations topographiques régulières et reposent sur un système géodésique complet dont les précédents rapports ont fréquemment parlé.

Les régions sur lesquelles ont porté les opérations des topographes en 1883 sont, pour la province d'Oran, le massif ouest du Dahra, les plaines de Mina et du Chelif, le massif de Bel Hacer, les environs de Mostaganem et la portion du massif du petit Atlas comprise entre Relizane et Perrégaux.

Pour la province d'Alger, les opérations ont embrassé le massif kabyle situé entre Dellys et la forêt du Ksenna.

Pour la province de Constantine, le travail s'est effectué dans les plaines de la Seybouse et de la Bou Namoussa, le massif montagneux au nord du Taya et de l'Aouara, le Sahel de Collo entre El Arrouch, El Kantour et la mer, et les environs de Smendou.

Ces reconnaissances comportent, pour la province d'Oran, 2949 kilomètres carrés; pour la province d'Alger, 2586 kilomètres carrés; pour la province de Constantine, 2721 kilomètres carrés.

C'est donc, au total, une superficie de levés de 8255 kilomètres carrés.

La superficie totale du Tell algérien levée régulièrement

par les brigades topographiques est actuellement d'environ 24 000 kilomètres carrés.

Les officiers ont signalé quelques ruines inexplorées dans le Dahra, sur le bord de la mer, dans le voisinage de Sidi el Barondi, et de l'Oued Tetingel, et d'autres beaucoup plus importantes dans les plaines de la Seybouse et de la Bou Namoussa. M. le capitaine Roret a relevé plusieurs inscriptions dans le voisinage des villages de Morris et de Zerizer et M. le lieutenant Daras a reconstitué l'ensemble des voies romaines qui traversaient la plaine entre Mondovi, la Guerra, Fetzara et le Djebel Belelita.

Les levés qui s'exécutent dans le sud extrême de l'Algérie ne peuvent être encore que des reconnaissances, mais elles sont faites avec tout le soin possible et généralement assujetties à des triangulations de campagne.

La mise en œuvre des nombreux matériaux rapportés par la mission du Sud-Oranais, au retour de sa campagne de 1882, ayant établi la possibilité de dresser une carte régulière du sud de la province d'Oran, à l'échelle de 1/200 000, M. le colonel Perrier, chef du Service géographique, décida que les travaux de la mission, au lieu de rester à l'état de documents souvent stériles, seraient rattachés à la carte générale d'Algérie et de Tunisie, à 1/200 000, dont ils feraient partie intégrante.

Dans l'intérieur du vaste cadre que cette décision assignait aux travaux de la mission, il existait plusieurs lacunes qu'il devenait nécessaire de combler. MM. le capitaine de Castries et le lieutenant Brosselard furent envoyés dans la province d'Oran, afin de lever les régions qui n'avaient pas été reconnues dans la campagne précédente et sur lesquelles aucun document n'existait au Dépôt de la Guerre; ils devaient, en outre, réviser et compléter certaines parties des levés, qui n'avaient pas encore été suffisamment étudiées. M. le lieutenant Delcroix, leur collaborateur, était chargé, en leur absence, de la mise au net des travaux de 1882.

Dans une campagne de deux mois et demi le capitaine de Castries et le lieutenant Brosselard ont parcouru le sud de la province d'Oran et rattaché à la triangulation ¹ précédemment exécutée par eux, les régions suivantes qu'ils ont ensuite levées en détail : à l'ouest, le bassin concentrique de Dafet-el-Ferdh entre Sébdou et El-Aricha ; la frontière marocaine de Mechamis à Teniet Sassi ; la région des Mekamen entre le Chott El-Chergui et le Chott El-Gharbi ; la région comprise entre la berge sud du Chott El-Gharbi et la chaîne du Guettar ; la vallée de l'Oued Namous, depuis Mogar Tahtani jusqu'à Djorf el Koheul.

A l'est, les levés se sont étendus sur le Chott El-Chergui et la région comprise entre le Kheider et Bou Guern ; sur le triangle Naama, Chellala, El Khodher ; sur la région comprise entre Brezina, Kerakda, El-Arbaouat et El-Abiodh-Sidi-Chikh ; enfin sur le triangle El-Abiodh-Sidi-Chikh, Bou-Semghoun, Benoud.

Un fait géographique important que ces derniers travaux mettent en lumière, est la direction nord-est, sud-ouest des vallées de l'Oued-Zouzfana et de l'Oued-en-Namous. Ces deux grandes voies de pénétration dans le Sahara avaient été jusqu'à ce jour, beaucoup trop inclinées vers le sud.

Les travaux de la carte de Tunisie, commencés par les officiers du Dépôt de la Guerre attachés aux colonnes expéditionnaires, ont été poursuivis pendant l'hiver 1882-1883 et poussés jusqu'au parallèle de Sfax.

Sept brigades composées chacune de 5 officiers ont levé une superficie que l'on peut évaluer à plus de 30 000 kilomètres carrés, ce qui porte la superficie totale des travaux exécutés jusqu'à ce jour à 80 000 kilomètres carrés environ.

Il reste encore à lever toute la partie de la régence située au sud du parallèle de Sfax, à l'exception des environs de

1. Cette triangulation s'appuie sur les points géodésiques suivants déterminés par le colonel Perrier : Nador, Filhausen, et Gélyville (point astronomique).

Gabès et de Gafsa, qui ont été étudiés pendant la période d'insurrection. Déduction faite de la superficie des chotts, on peut évaluer à 25 000 kilomètres carrés l'étendue de ce qu'il reste encore à lever, si l'on s'arrête, au sud, à la route de Kelili à Kesseur Metâmen par les Oglet Hamélia.

Six brigades d'officiers, particulièrement bien outillées au point de vue des instruments, ont été chargées de continuer ce levé de la Tunisie. Leur tâche est de lever le terrain compris sur les six feuilles de la carte situées au sud du parallèle de Sfax, jusqu'aux environs de Zarzis.

La riche oasis de Sfax, point de départ du travail des brigades, est un peu prématurément appelée « port de Sfax », car la plage de sable en est basse, et à 200 mètres de la terre se font sentir les effets d'une barre dangereuse. Les travaux de port se bornent jusqu'ici à la construction d'un appontement en bois qui permettra de débarquer, du moins en mer calme, autrement qu'en se jetant à l'eau ou en se faisant porter sur les épaules des indigènes.

La triangulation n'ayant pas encore été opérée dans le sud, le commandant Lachouque, chef de mission, a été chargé de faire le point en plusieurs endroits et de relier les travaux par un grand canevas de triangles. Dans l'ouest, nous aurons au moins une latitude à Gafsa, dont la position sera reliée trigonométriquement à Gabès déterminé en latitude et longitude par l'amiral Mouchez.

La campagne 1882-1883 a été marquée par une découverte épigraphique importante due à la brigade du capitaine de Sailly. Les officiers de cette brigade ont découvert une pierre votive élevée par un magistrat de Zama, et dont M. Letaille nous a rapporté un estampage. Elle se trouve près de l'Henchir Sidi Ahmed-Djididi, sur les pentes sud-est du grand massif montagneux du Chiriet et du Bargou, c'est-à-dire dans une région montagneuse, extrêmement riche en mines, comme elle l'est en inscriptions dont un grand nombre ont été relevées par les officiers.

Les brigades chargées d'opérer dans le sud n'y ont trouvé que les ruines des postes innombrables élevés par les Byzantins, après la conquête sur les Vandales, et ces postes ne portent aucune inscription.

Quant à la carte de la Tunisie qui résultera des travaux des topographes, elle est terminée, en mise au net, pour les six feuilles du nord dont les levés ont été exécutés pendant le printemps de 1882. Elles donnent le territoire tunisien jusqu'aux environs d'El-Kef. Les six feuilles qui forment la continuation de celles-là sont actuellement entre les mains des dessinateurs. C'est, enfin, pour lever le terrain de six nouvelles feuilles que s'exécutent, à partir de Gabès, les travaux topographiques dont il vient d'être parlé.

Nous ne savons que trop à quels dangers s'exposent les explorateurs qui pénètrent dans certaines régions, au milieu de populations musulmanes animées d'une pieuse haine contre les chrétiens. Cependant, s'il importe à la science de pénétrer dans ces régions, d'en connaître les accidents et la configuration, il n'importe pas moins de disposer leurs habitants à ne pas considérer toujours l'Européen comme un ennemi. Les Anglais qui, aux abords du Tibet et des hauts massifs de l'Asie centrale, se sont trouvés dans des conditions analogues, ont envoyé dans les régions inabordables pour eux, des maîtres d'école hindous, des *paundits* qu'ils ont formés aux opérations des levés sommaires. Aucun de nous n'ignore l'importance des résultats acquis à la géographie par ces explorateurs indigènes. Un essai du même genre va être fait en Algérie; le Service géographique tentera d'utiliser les aptitudes topographiques des Arabes et des Kabyles, pour effectuer des reconnaissances dans les régions limitrophes de l'Algérie et de la Tunisie, où il nous est si difficile de pénétrer. La carte régulière de l'Algérie, les reconnaissances exécutées dans le sud des trois provinces seront l'école des futurs pionniers indigènes, qui, dressés par les plus habiles de nos topogra-

phes, deviendront, pour les explorateurs, des auxiliaires précieux.

Le Dépôt des cartes et plans de la marine figurera dans l'exposé géographique de cette année par les travaux suivants.

La rade du Havre a encore été l'objet d'une reconnaissance détaillée, pour déterminer les changements qui ont pu se produire dans les profondeurs, en vue des travaux projetés pour l'amélioration de ce port.

M. Héraud, ingénieur hydrographe, a sondé minutieusement toute la rade et ses abords, à l'ouest de la pointe des Neiges et au nord du chenal central de la Seine; il a fait aussi une étude spéciale des courants et de la nature des fonds sous-marins.

M. Caspari, ingénieur hydrographe, a opéré la revision des cartes de notre littoral, depuis le Havre jusqu'à Roscoff. Il a reconnu notamment en détail le mouillage de Saint-Quay, le cours de la Peuzée et celui de la Rance remontée jusqu'à l'écluse du Chatelier.

L'embouchure de la Seine, levée en 1881 par M. l'ingénieur hydrographe Germain, a été publiée, ainsi qu'un nouveau plan de Pauillac, par M. Manen.

En Tunisie, M. l'ingénieur hydrographe Manen a continué, à bord du *Linot*, commandé par M. le capitaine de frégate A. de Magnac, le levé hydrographique du littoral.

Les travaux, repris au méridien d'Hamam-Liff, dans le golfe de Tunis, ont été poursuivis sur la côte est, jusqu'au cap Salakta situé à six milles environ au sud de Méhédia.

On a levé également la partie de la côte nord située entre le cap Negro et le cap Roux qui marque, comme on le sait, la frontière algérienne.

Enfin, on a reconnu dans tous leurs détails les bancs et les îles sur Kénis, ainsi que la côte qui leur correspond.

La triangulation est le prolongement de celle de la côte nord, qui a pour base le côté du triangle italien Bou-Saïd cap Bon, et elle rejoint les derniers points du réseau algé-

rien. Il en résulte que le réseau de la Tunisie est relié à celui de l'Algérie; d'autre part, toute la triangulation exécutée en Tunisie s'appuie sur le grand triangle de la presqu'île du cap Bon, que l'état-major italien a relié à la triangulation de la Sicile et de l'Italie; par conséquent, le bassin occidental de la Méditerranée se trouve, dès maintenant, enserré dans un réseau géodésique continu qui a pour départ la triangulation de la France.

Le plan du lac de Bizerte, en deux feuilles, levé par M. le lieutenant de vaisseau de Kersabiec a été publié.

Pour le Tongking, le Département de la Marine a publié, outre une carte de la côte, depuis le Cac-Ba jusqu'à Pakoï, par M. l'ingénieur hydrographe Renaud, une carte topographique du Tongking, par MM. Caspari, ingénieur hydrographe et Gonin, lieutenant de vaisseau. A ces cartes générales s'est ajouté le plan des mouillages de Shieng-moun' et Kebao, par MM. les lieutenants de vaisseau Poulain de Saint-Père et de Roujoux.

Prochainement paraîtra le plan du mouillage de Pak-ha moun, par les mêmes officiers; ceux de la baie de Halonget de ses abords, à l'est et au sud, par MM. les lieutenants de vaisseau de Saint-Père et Escande, et par M. Favé, ingénieur hydrographe.

Dans l'Amérique méridionale, M. le lieutenant de vaisseau Ingouf, commandant le *Volage*, a levé le plan de l'entrée de la rivière Santa-Cruz, à la côte est de Patagonie; il a reconnu les baies Yung et Butler, dans le détroit de Magellan, et le port de Balenas, à la côte sud de l'île Wager, aux débouchés des canaux latéraux de la côte occidentale de Patagonie. Le rapporteur vous exposera d'une façon plus spéciale, en parlant de l'Amérique du sud, l'ensemble considérable des travaux accomplis par la *Romanche* sous les ordres du commandant Martial.

Dans l'Océan Pacifique, M. Ingouf a levé les îles Toubauaimanu et Tatiaroa, de l'archipel de la Société, tandis que les

Iles Raiatea et Taha, du même archipel, étaient levées par MM. Ménard et Aubry. MM. les lieutenants de vaisseau Agnant et Cornut Gentille ont comblé les lacunes qui restaient encore dans l'hydrographie de l'île Tahiti et M. le lieutenant de vaisseau Feyzau a achevé le levé de l'île Moorea qui n'avait encore été fait que dans la partie est. Aux Nouvelles-Hébrides, M. le capitaine de vaisseau Communal a fait dresser par les officiers du d'*Estrée*, le croquis des îles Api, Ambrym et Maskelyne, ainsi que celui de quelques mouillages de l'île Mallicollo et de l'île du Saint-Esprit. Ces croquis sont en cours de publication.

Au nombre des publications du Dépôt de la Marine à inscrire ici, sont un nouveau plan des îles Souwaroff, par M. l'enseigne de vaisseau Lefrançais, ainsi que le plan des îles Nuku-hiva, Ua-pu, Ua-uka, Fatu-hiva (archipel des Marquises) par MM. les lieutenants de vaisseau Laurent et Riesel, et de l'île Uvea (îles Wallis).

La côte de la Nouvelle-Calédonie, entre Kanala et Tupeti, levée en détail par MM. Chambeyron, capitaine de frégate, et Ravel, lieutenant de vaisseau, est à la gravure, ainsi que le travail des mêmes officiers sur les environs de l'île Art, dans le nord de la Nouvelle-Calédonie.

Depuis quelques années, le Ministère de l'Intérieur a entrepris la publication d'une carte de France à 1/100 000^e dont la Société a plus d'une fois entendu parler. On estime à cinq ans le temps nécessaire pour l'achèvement de cette œuvre, car les difficultés inséparables des débuts sont aujourd'hui surmontées; à partir de 1884, va commencer une phase de production régulière d'au moins quatre-vingts ou quatre-vingt-dix feuilles par an. Cent quarante-quatre feuilles, c'est-à-dire le quart de la carte, ont actuellement paru. Cent cinquante feuilles sont en gravures ou ne tarderont pas à y être; du nombre sont celles qui complètent la frontière est et sud-est.

La mise à jour est également commencée par la réédition d'un certain nombre de feuilles déjà publiées.

Une situation, dressée en décembre, établit qu'il a été livré au public, pendant l'année, deux cent quarante-trois mille exemplaires soit de feuilles du type courant, soit de cartes départementales ou d'arrondissement, soit de cartes cantonales pour les écoles.

Mettons-nous en route maintenant pour une rapide excursion dans les parties du globe les moins connues, en notant au passage, parmi les publications récentes, celles qui marquent le mieux l'état actuel des connaissances géographiques. L'Europe elle-même, nous le savons, si bien étudiée sur une partie de son territoire, présente de vastes étendues de pays dont la géographie et surtout la topographie n'ont pas encore suffisamment précisé les lignes.

M. Charles Rabot, notre zélé collègue, a fait cette année un quatrième voyage en Laponie. Continuant ses études sur le Svartisen, il a gravi des pics qui le dominent et d'où il a pu constater les dimensions du glacier. Les cartes les exagèrent un peu, car elles confondent deux branches en une seule. Le Jostedalsbrae, dans le sud de la Norvège, reste encore le roi des glaciers de l'Europe. Le Svartisen, cependant, a de belles dimensions, puisque sa longueur est de 40 kilomètres. C'est, dit M. Rabot, un plateau d'un millier de mètres d'altitude, un petit Groenland avec ses *nunataks* ou dents de roc en saillie, et des pics qui s'élèvent à 600 mètres. Certaines branches du Svartisen sont en progression, d'autres en décroissance. Le même fait a été constaté au Groenland où des glaciers issus d'un même réservoir ont des marches différentes; la glace du Svartisen est, en outre, analogue à celle des glaciers de la péninsule groenlandaise. M. Rabot a recueilli, dans cette partie de son voyage, des échantillons de neige rouge, dont quelques-uns, d'après le professeur Wittrock de Stockholm, appartiennent à des es-

pèces qui jusqu'ici n'avaient été signalées qu'au Groenland.

En juillet, M. Rabot a visité la partie occidentale des Oxtinder auxquels on attribuait moins d'importance qu'ils n'en ont réellement. Ce massif, dont le point culminant atteint 4000 mètres, est couvert de vastes glaciers et constitue un ensemble véritablement plus considérable que le Sulitjelma. Entre le Svartisen et les Oxtinder, M. Rabot a achevé le relèvement de formation calcaire dont il avait signalé l'existence, et qu'il croit devoir être rapporté à l'époque diluvienne. Un grand nombre des rivières de la région ont un cours souterrain.

Autour des deux lacs Virihjauri et Vactinjauri, M. Rabot a constaté l'existence d'une longue dépression, dirigée de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est; elle est formée, en Norvège, par le fiord de Sörfolden, en Suède, par le cours du Stora-Luleelf. Immédiatement au nord des Oxtinder et au sud du Sulitjelma on rencontre des dépressions analogues.

Le Sarjektjokko avait fait, en 1881, le but de l'une des ascensions de M. Rabot. Ce massif passait alors, avec ses 2145 mètres, pour le plus haut sommet de la Scandinavie septentrionale. Depuis lors, en achevant le levé de la Laponie, les officiers topographes suédois ont découvert un pic plus élevé, le Kebnekaisse, qui s'élève à 2170 mètres.

Vers la fin d'août M. Rabot en atteignit le sommet et de là il put reconnaître, comme il l'avait déjà reconnu du sommet du Sarjektjokko, que la ligne des plus hautes cimes de la péninsule se trouve immédiatement au dessus de la plaine suédoise et non près de l'Atlantique. Notre collègue, en dehors de ses observations d'ordre géographique, s'est attaché à réunir de petites collections d'histoire naturelle et d'ethnographie, et il a déterminé la limite géographique des deux grandes familles laponnes, celle des Koukoteinc et celle des Lapons du Nord.

Tandis que, par les ports du golfe de Bothnie, le nord de la Laponie suédoise reçoit comme des effluves de civilisa-

tion, tandis que s'exécutent les travaux du chemin de fer de Lulea à Ofoten par Gellivara, une zone étendue de la Suède reste en dehors du mouvement général, arrête la colonisation et il semble que la Laponie, accessible par la mer, ne le soit point par le Norrland suédois.

Au cours d'un voyage en Suède, un autre de nos collègues, M. René Roy, a parcouru cette zone inerte que ne visite pas le voyageur, où bien moins encore s'aventure le touriste, et qui n'est connue que dans ses traits généraux. En dehors de quelques rares chemins, la région demeure presque impraticable, coupée qu'elle est de collines de sable très escarpées, et couverte d'épaisses forêts de sapins interrompues seulement par des fondrières de trois ou quatre kilomètres, qu'il faut traverser sur des troncs de sapin à peine ébranchés et placés bout à bout. Du haut du Stenbitshôjden qui domine la contrée, on voit s'étendre à l'infini les ondulations de la sombre forêt constellée de petits lacs disposés en chapelets, tachetée de *mira* à l'herbe roussâtre ; à l'horizon une ceinture de montagnes neigeuses. Rien de sévère comme cette immensité que parcourent seulement quelques familles de Lapons.

Au campement, ils abattent deux arbres, en allument les pointes rapprochées, puis repartent sans se préoccuper de l'incendie qui va ouvrir une large clairière.

Les hameaux de Vilhelmina, de Dorotea, d'Asele, montrent au loin les points blancs de leurs clochers autour desquels sont groupées quelques maisons inhabitées ; c'est les *kyrks-plats* ou ensemble de pied-à-terre construits par les habitants qui, de temps à autre font 20, 40 ou 60 kilomètres pour venir entendre un service divin, assister à un mariage ou baptiser un enfant. Asele, le grand centre de la région, a une population de 15 habitants. A Gafsele, plus au sud, est l'école laponne ; enfants lapons, enfants suédois sont en pension dans quelque famille où ils reçoivent l'instruction primaire.

Les petits Lapons se distinguent par une vive intelligence ; mais au sortir de l'école, ils reprennent le plus souvent leur vie nomade. Parfois, mais rarement, un mariage entre Suédois et Lapon détermine quelque individu de cette race bizarre à habiter une maison, à cultiver, à devenir sédentaire. La grande majorité, indifférente à l'exemple des colons suédois, élève ses tentes crasseuses près des maisonnettes de bois des *nybygare*, et se contente de faire paître les rennes, de boire du café, d'errer de place en place, ici pêchant, là chassant, là encore faisant des échanges et appréciant d'ailleurs les produits de l'agriculture que les colons savent retirer de leurs travaux de défrichement.

Le sol est bon ; quelques courageux paysans suédois, émigrant à l'intérieur au lieu de se rendre en Amérique, colonisent peu à peu sur quelques hectares achetés à vil prix. La réussite de leurs petites cultures en seigle, en pommes de terre, en pois, prouve bien que malgré le long hiver, on peut tirer parti de ces terres grasses, amendées par les cendres des incendies. Les marais desséchés donnent d'excellents pâturages. L'hiver seulement les rares habitants de la contrée « commencent à vivre », comme ils disent, et à communiquer entre eux ; franchir en traîneau les fondrières et les lacs n'est qu'un jeu. Cet isolement presque absolu impose aux colons suédois un genre de vie qui n'est pas sans intérêt, au moins pour l'observateur.

D'après M. R. Roy, la région qu'il a parcourue, presque impraticable actuellement, se transformerait en un bon champ d'émigration par l'ouverture de quelques routes ou même de quelques sentiers.

Si nous descendons au sud de notre continent, nous constaterons qu'une nouvelle percée des Alpes livrera bientôt un passage au commerce entre l'ouest et l'est de l'Europe. Le 13 novembre dernier, en effet, se sont rencontrés les ouvriers qui, depuis plusieurs années, travaillaient à percer

un tunnel de 10270 mètres sous les massifs de l'Aariberg. Cette voie ne sera point, comme celle du Gothard, redoutable pour les intérêts de la France.

En des temps obscurs de l'histoire, quelques géants présomptueux voulurent prendre le ciel d'assaut. Foudroyés par Jupiter ils roulèrent dans les abîmes, écrasés sous le poids des montagnes entassées pour faciliter l'escalade. Leur chef, Typhée, resta enseveli sous la masse qui forme aujourd'hui l'île d'Ischia. Les fréquents tremblements de terre de l'île et naguère les éruptions de son volcan, l'Epomeo, n'étaient autre chose que des accès de rage de Typhée cherchant à se dégager. Depuis un demi-millier d'années et malgré quelques frémissements, on pouvait croire le géant à peu près résigné, quand il y a deux ans et demi, le 4 mars 1881, un soubresaut vint détruire en partie la petite ville de Casamicciola, posée sur les contreforts de l'Epomeo.

Ce n'était là encore qu'un avertissement; Casamicciola s'était relevée, quand le 28 juillet dernier, à 9 heures 25 minutes, retentit un rugissement infernal; quelques trépidations violentes, quelques balancements du sol en des directions diverses et Casamicciola s'écroulait soudain, écrasant ou étouffant sa population sous les ruines. D'autres localités situées également aux flancs nord de l'île partagèrent le désastre de Casamicciola.

La science à qui ne suffisent pas les explications mythologiques, se mit immédiatement à étudier le phénomène, ses effets trop réels, ses causes vraisemblables.

Dans les régions volcaniques, la vapeur d'eau des couches profondes, surchauffée au contact des matières en fusion, acquiert une violence explosible inouïe, dont les expériences des laboratoires ou les forces de l'industrie ne peuvent donner qu'une insuffisante idée. Or le sol d'Ischia présente les conditions les plus défavorables pour résister aux chocs déterminés par ces brusques ruptures des équilibres souterrains; formé

en grande partie de tufs trachytiques et de matériaux mal consolidés, il est désagréé d'ailleurs par l'action de trente ou quarante sources thermales qui auront ainsi contribué à la désolation autant qu'à la fortune de l'île.

En dépit d'un mot royal auquel l'histoire donna bien quelques démentis, il y a encore des Pyrénées. Au besoin notre collègue si laborieux M. Schrader nous l'affirmerait lui qui, depuis quatorze ans, consacre chaque année quelques semaines à parcourir les versants espagnols de la magnifique chaîne, entre la Navarre et le Val d'Andorre, les limites de la France et les plaines de l'Ebre; qui relève avec un soin scrupuleux la forme des massifs, les replis des vallées, l'emplacement et la hauteur des sommets. Récemment ont paru les premières feuilles de la carte où seront consignés les résultats de ces laborieuses études et dont la publication est due à notre Club Alpin. Une sage lenteur présidant à la publication des feuilles de la carte d'état-major espagnol, il est permis de penser que la carte dressée par M. Schrader rendra de longs services aux hommes de science non moins qu'aux touristes.

Il n'est que juste d'ajouter ici au nom de M. Schrader, ceux de MM. Wallon, de Saint-Saud, Gourdon, Belloc, Lequeutre, dont les observations diverses, mises en œuvre avec une patience de Bénédictin par le commandant du génie Prudent¹, contribueront à faire passer au rang des pays étudiés et décrits, des montagnes européennes encore insuffisamment connues; souhaitons la même fortune au reste des Pyrénées espagnoles.

L'Asie ne nous apporte aucun voyage scientifique impor-

1. Les observations remises au commandant Prudent par MM. Schrader, Wallon et de Saint-Saud ont été faites de 198 stations; elles ne comprennent pas moins de 8100 visées et de 3850 déterminations barométriques d'altitudes.

tant à inscrire à l'actif même de 1883. Les relations des voyages antérieurs, publiées cette année, constitueront donc la part de l'Asie dans cet exposé des progrès de la géographie.

Au paragraphe des généralités sur l'Asie, doit prendre place le très long voyage accompli par deux français MM. Benoist Méchin et de Mailly Chalon, à travers la plus grande dimension du continent. Partis de Pékin, ils ont remonté l'Oussouri, puis l'Amour, ils ont longé les frontières de la Sibérie, visité Tomsk, traversé dans le sud la chaîne de l'Altai, d'où ils ont gagné Bokhara. C'est de là qu'ils ont réussi, grâce à la parfaite bienveillance du général Tcherniaïef, à faire un voyage à l'oasis de Merv, où ils ont pu résider dans des conditions de sécurité relative. M. Benoist Méchin, qui nous a lui-même donné un aperçu de leur itinéraire exposera, dans une prochaine séance, les principales observations recueillies pendant le trajet. Bien que ce voyage ne fut pas entrepris dans un but scientifique, il a été accompli par des hommes intelligents et cultivés, qui ont recueilli des notes nombreuses. Il est hors de doute que, sur bien des points, les questions des géographes trouveraient auprès de nos voyageurs des réponses nettes et précieuses à enregistrer.

Les Russes ne perdent pas de vue la construction du grand central asiatique. M. de Schultz a présenté à la Société de géographie de Saint-Petersbourg, un rapport sur les études exécutées par l'ordre du général Struve. D'après ce document, la meilleure direction à adopter pour la continuation du chemin de fer dont Orenbourg est actuellement le *terminus*, serait la vallée de l'Ilek et la traversée des monts Moukadschar, pour aboutir à la baie Tsé-bash, sur la rive nord-ouest du lac Aral ; la ligne cheminerait donc du nord au sud.

Moins étendue mais plus près de la réalisation serait la ligne de pénétration amorcée par le général Annenkof à partir du sud-est de la mer Caspienne, lors de la dernière campagne des Russes contre les Turkomans. Un *reporter*

bien connu, par ses études sur le Turkestan, M. Charles Marwin, a consacré une notice à l'étude de cette ligne qui, construite jusqu'à Kyzyl-Arvat, pourrait être poursuivie par Askhabad, Meshed, Hérat, Kandahar et Kettah, pour aller rejoindre l'extrémité actuelle du chemin de fer établi par les Anglais pendant leur guerre contre l'Afghanistan. Les éventualités politiques conduiront probablement à la continuation de la ligne de Kyzyl-Arvat avant que d'autres projets aient abouti. En réalité, elle est, pour les Russes, la voie d'accès la plus courte vers les possessions anglaises de l'Inde.

En commençant par la Syrie notre parcours des principales régions de l'Asie, il faut rappeler que le docteur E. Sachau a publié, dans la relation de son voyage en Syrie et en Mésopotamie (*Reise in Syrien und Mesopotamien*), les résultats de la mission archéologique dont l'avait chargé l'empereur d'Allemagne. Ce voyage dont Beyrouth fut le point de départ, a eu comme étapes principales Damas et Palmyre, Homs, Alep, Biredjik et Ourfa, Rakka, Ed Deir, Mossoul, enfin Mardin, Diarbekir et Alexandrette. Les éléments topographiques du voyage ont été résumés par le professeur H. Kiepert, dans d'excellentes cartes à 1/750,000^e publiées à la *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, de Berlin.

Le comité anglais d'exploration de la Palestine (Palestine Exploration Fund) avait pris cette année, comme objectif de ses travaux, le golfe d'Akabah, le Ouâdi Arabah, le bassin de la Mer Morte avec la vallée du Jourdain jusqu'au lac de Galilée. Partis en octobre, les membres de la mission, MM. E. Hull, directeur des levés géologiques en Irlande et son fils le docteur Hull, chargés de la géologie, le botaniste H. Hart et M. R. Lawrence — ces deux derniers voyageant à leurs frais, — ont été rejoints en Égypte par le capitaine H. H. Kitchener. Ils doivent gagner le mont Sinaï par l'ouest de la presqu'île, puis remonter vers le nord en suivant la dépression du Ouâdi Arabah.

Certains travaux, quel que soit leur mérite, ne peuvent être qu'indiqués en un rapport du genre de celui-ci ; telles sont les notes itinéraires des levés à travers le nord de la Perse, en 1881-1882, par le lieutenant colonel Beresford Lovett. Elles ne sont, en effet, que l'énumération d'une série de détails topographiques sur les étapes d'un voyage de Téhéran à Asolat, au nord, d'Asolat à Firuskuh, par le pied méridional du Demavend, de Firuskuh à Astrabad, non loin de la mer Caspienne, enfin, par une marche sinueuse, d'Astrabad à Shahrud et à Bostan. Les notes de M. Beresford Lovett, publiées au recueil de la Société Royale géographique de Londres, constituent, avec l'itinéraire dessiné (1/500000^e) qui les accompagne, une sérieuse contribution à cette carte de la Perse qui du reste, présente encore bien des lacunes, signalées aux explorateurs dans le travail même de M. Beresford Lovett.

Ce qui vient d'être dit pour le voyage au nord de la Perse, s'applique à une reconnaissance du même genre, exécutée en 1881 par le capitaine H. L. Wells, au sud des États du Shah. Ispahan en est le point de départ, Schuschter et le lac Niris en sont les termes extrêmes dans l'ouest et dans l'est.

Enfin M. J. U. Bateman Champain a communiqué également à la Société de géographie de Londres une excellente étude sur les divers moyens de communication entre la Perse centrale et la mer. Elle repose sur cette thèse qu'il est peu de pays où les routes soient à la fois plus nécessaires et plus rares qu'en Perse.

Nous devons au colonel, aujourd'hui général major Mac Gregor, une substantielle relation de voyage à travers le Khorasân jusqu'à Herat et Saraks ; il a publié l'an dernier un ouvrage non moins important sous le titre de *Wanderings in Balochistan*. Ce n'est point un ouvrage à recommander comme lecture d'agrément, car le point de vue qui domine semble être d'étudier des routes pour quelque marche de

colonne, et la partie descriptive y revêt un certain caractère de sécheresse technique. Le voyage commence à Gwadar, sur le golfe d'Oman, à l'extrême limite du territoire persan.

Après enquête, l'opinion du colonel Mac Gregor et de son adjoint le capitaine Lockwood, est que la baie de Pushni, sur laquelle s'ouvre vers l'intérieur la vallée du Decht, est le seul point de la côte du Béloutchistan favorable à un débarquement. M. Lockwood, après avoir reconnu le cours de la rivière qui s'enfonce au nord-est, s'éleva dans le nord, pour aller retrouver à Mir-i-Isaï, le colonel Mac Gregor qui avait visité la vallée de Sami et la dépression de Balgatar, ancien lit probable d'un lac desséché.

Le district de Mir-i-Isaï, à la limite des connaissances exactes de la géographie, est entouré de tous côtés de chaînes de montagnes uniformément dirigées est-ouest. Marchant à peu près parallèlement à la frontière persane, les deux officiers contournèrent à l'ouest les chaînons du Pandchgar et le Koh-i-Sabz, puis longèrent la rivière Mashkel qui est en voie de dessèchement.

Dans le désert situé au sud de la dépression du Zirreh, ils rencontrèrent des dunes en forme de fer à cheval, analogues aux *fouldj* dont M. et Mme Blunt avaient constaté l'existence au Nedjed. La frontière de l'Afghanistan marqua, dans le nord, la limite du voyage de M. Mac Gregor; les dernières étapes de cette exploration avait été particulièrement rudes et périlleuses.

Le retour de M. Lockwood qui mourut en chemin, s'effectua directement vers l'est, tandis que le colonel Mac Gregor suivit une route plus méridionale, le long de laquelle il recueillit encore des données nouvelles autant que précises. Cette longue reconnaissance, accomplie en 1876, a été publiée à la fin de l'an dernier; tout en apportant plusieurs corrections à la carte de sir Oliver St John, elle a introduit dans la géographie un grand nombre de noms nouveaux entre le Pandchgar et le bassin du Helmund; elle fixe

l'orientation vraie du Zirreh, continuation desséchée du Helmund, elle détermine le cours du Mashkel, enfin elle établit que le massif du Koh-Taftan n'est qu'une continuation du Sian-Koh dans le sud-est.

Merv est de mieux en mieux connu. Le lieutenant Ali-khanof a fourni à la section de Tiflis de la Société Impériale géographique de Russie des renseignements généraux d'où il résulte que l'oasis a 5578 kilomètres carrés, dont 4554 sont cultivables. Le Mourgab arrose tout ce territoire où les gens sont estimés riches d'après la quantité d'eau qu'ils possèdent; des concessions supplémentaires d'eau sont accordées comme récompense à ceux qui ont bien mérité du pays. Quoique le froment et le *sorgho* donnent des récoltes opulentes sur les terres arrosées, l'oasis ne suffit pas à nourrir sa population évaluée à 48 habitants par verste carré¹. Une pauvreté relative règne donc à Merv où l'industrie est rudimentaire. Associons-nous aux espérances émises par le lieutenant Alikhanof que l'oasis de Merv, grâce à sa position, se développera jusqu'à devenir l'entrepôt principal des marchandises russes et européennes à destination de toute l'Asie centrale.

Vous vous rappelez peut-être que l'un des précédents rapports annuels signalait la découverte, faite par le lieutenant Kalitine, d'un nouveau bras de l'ancien lit de l'Oxus, qui commençait à Tchardjoui pour se diriger sur la steppe des Turkomans, vers l'ouest. Cette assertion de M. Kalitine reposait, paraît-il, sur une illusion d'optique. D'après les informations rapportées d'un récent voyage exécuté à travers la steppe, par M. Konschin, le lit présumé ne serait qu'une plaine bordée au nord par des élévations, tandis qu'elle ne paraît point avoir de limites du côté du sud.

Dans une conférence faite à Simlah, le major Holdich,

1. 1 verste carré. 1.139,000 m.

bien connu par ses levés en Afghanistan, a présenté d'instructives considérations sur la frontière occidentale de l'Inde, frontière vraiment scientifique selon lui, puisqu'elle coïncide avec la transition des terres cultivées aux plateaux rocheux et arides de l'Afghanistan.

Le Waziristan étant aujourd'hui soumis à l'influence anglaise, M. Holdich recommande d'en étudier les passages. Certes, il faut s'assurer les sommets qui commandent la frontière, mais il serait inutile de chercher à tenir les chaînes de montagnes qui s'étagent dans l'intérieur. Il serait impossible, d'autre part, d'être maître de tous les passages qui, de Peschawar à la mer, font communiquer l'Afghanistan avec l'Inde.

Comme points faibles de la frontière, M. Holdich signale ceux où, entre Peschavar et Kuhat, entre Thal et Bannu, les découpures du Waziristan projettent sur le territoire de l'Inde deux sortes de bastions éminemment favorables par leur configuration aux entreprises des écumeurs de frontières.

Ayant ainsi nettement indiqué les points dangereux de la frontière, M. Holdich recommande la surveillance et l'étude détaillée de quelques routes entre l'Afghanistan central et le territoire indien. De ce nombre sont la route de Ghazni à la frontière par la vallée relativement facile du Tochi, qui arrive à Bannu; plus au sud, c'est la route de Pishin par le Zhob et Thal Chotiali, puis celle qui, par Marouf et le Sharan, tributaire du Gomoul, met directement en communication Kandahar et Dehra Ismaïl.

Enfin le colonel Holdich recommande de pousser jusqu'au sud du Waziristan, une triangulation que rendrait aisée le vaste ensemble montagneux du Takt-i-Souleiman. Il y aurait lieu également d'utiliser, en les formant aux observations essentielles, soit les petits chefs locaux, soit les prêtres indigènes qui parcourent sans cesse la contrée.

C'est encore une étude de frontière, mais une étude faite sur le terrain, que nous apporte l'expédition conduite à la frontière du Manipour et de la Birmanie indépendante, par le colonel Johnstone, accompagné d'une brigade de topographes et d'un géologue. Il s'agissait de fixer exactement une limite insuffisamment définie il y a cinquante ans et exposée aux incursions de Shan ou Shin, restes d'un État naguère étendu, aujourd'hui morcelé. La mission du colonel Johnstone ne s'est pas accomplie sans difficultés, mais la géographie de l'Inde y aura gagné une reconnaissance de la vallée de Kubo, orientée directement du nord au sud, sur la rive droite et parallèlement au cours du Namtonaï, gros affluent de droite du haut Iraouady. En consultant la grande carte de l'Inde¹, publiée à Calcutta en juin dernier par le général Walker, on verra combien sont encore incomplets les traits de cette contrée, combien des levés y sont nécessaires.

Vers 1881, le colonel Tanner s'était rendu au Gilgit, avec la mission d'y contenir un soulèvement des populations contre l'autorité de Gholab-Singh, roi de Kachmir, tributaire de l'Inde anglaise. M. Tanner en avait profité pour diriger des reconnaissances qui avaient étendu la carte du Gilgit jusqu'à Astor dans le sud-est, au nord jusqu'à la grande chaîne entre le Gubjal et Gilgit, au sud jusqu'à Chilas, à l'ouest jusqu'à l'embouchure du Wurshigum, à l'entrée de la vallée de Yasin. Quelques-uns des contre-forts qui, de l'ouest de la vallée de Khagan, s'avancent jusqu'à l'Inde, avaient été relevés et plusieurs lointains sommets de l'Hindou-Koush avaient été déterminés, entre autres le Tirish-Noor dont le sommet s'élève de 7300 à 7600 mètres, au nord du Chitral.

Le dernier rapport du général Walker, directeur général

1. 6 feuilles 1/2027620.

des levés de l'Inde, nous apprend que le major J. Biddulph, résident anglais à Gilgit, a complété l'étude de ces montagnes contrées par quarante-six itinéraires dont quelques-uns s'étendent au-delà des limites du Kachmir, à travers des territoires encore inconnus. L'un de ces itinéraires nous conduit jusqu'aux crêtes du grand massif où se réunissent l'Hindou-Koush et l'Himalaya; d'autres franchissent la passe de Darkot, arrivent à Hunza réunion de villages à l'abri de sept forts, d'où partent les routes de Punjab dans le Wakhan et de Tashkourgan dans le Sirikoul; d'autres, enfin, conduisent de la vallée de Chitral jusqu'au bassin supérieur de l'Oxus, par des défilés qui n'avaient point encore été décrits. Ces données nouvelles, recueillies soit directement par le major Biddulph, soit par renseignements, seront précieuses pour les voyageurs et contribueront à faire mieux connaître les abords du plateau de Pamir.

Au cours du dernier hiver, M. A. Regel a exploré le Shoungnan et le Darwaz. Le 8 Juin, il écrivait de Baltschouau, sur le haut Oxus, qu'il avait atteint le Pamir et qu'il espérait arriver jusqu'aux frontières de la Kashgarie.

L'un des événements a été, pour l'Asie, la publication de la relation du dernier voyage du colonel Prjévalski. Nous voyons apparaître là, dans toute leur importance, les résultats obtenus par un homme qui personnifie puissamment le grand rôle de la Russie dans les explorations asiatiques. Nous abordons, avec M. Prjévalski, les régions inconnues du continent dont la géographie comme l'histoire est taillée sur les plus amples proportions. Vous trouverez prochainement au *Bulletin* un compte rendu de cette publication considérable, dû à notre collègue le colonel Chanoine.

La géographie qui se préoccupe plutôt des formes extérieures et des proportions des sculptures du sol, n'a pas été seule à profiter de l'exploration de M. Prjévalski; les géo-

logues y ont trouvé des lumières sur la question des anciens glaciers dans le nord du Tibet, où ils sont très rares de nos jours ; elle leur a nettement indiqué le rôle des influences atmosphériques pour la décomposition des roches et pour la formation des plaines entre les montagnes.

L'étude de l'homme a eu sa part, et nous voyons apparaître, dans le livre de M. Prjévalski, des notions sur des races humaines inconnues jusque là.

L'histoire naturelle ne pouvait être négligée par le savant officier dont les premiers voyages eurent pour but des recherches sur les oiseaux. Dans cet ordre d'idées, nous constaterons qu'on lui doit la découverte de l'habitat du chameau et du cheval sauvages, ainsi que le lieu d'origine de la rhubarbe.

Enfin la météorologie, si importante à étudier dans ces contrées au caractère éminemment continental, a fait l'objet d'observations attentives et suivies ; elles ont pu porter, à diverses reprises, sur ces trombes d'air qui, entraînant des masses de sable dans leur vertigineux mouvement giratoire, produisent parfois l'illusion de trombes ascendantes.

Un autre voyageur russe également célèbre, M. Potanine, est parti en aout 1883, avec MM. Beresowski et Skassi, pour gagner la Chine par mer, la traverser et consacrer trois années à étudier l'ethnographie, l'histoire naturelle et la topographie du Kansou.

Dans une piquante communication à la Société Royale géographique de Londres M. E. Colborne Baber, le secrétaire de la Légation britannique à Pékin, a donné au sujet de la Chine des vues dignes d'attention, car elles émanent d'un homme qui possède bien son sujet.

N'envisageant que la Chine proprement dite, sans y compter la Mandchourie et la Mongolie, M. Colborne Baber fait observer que le 110° méridien de Greenwich la divise en deux partitions symétriques. La limite du Kansou se

projetée au nord-ouest, en pendant au promontoire de Shantung dans le nord-est; au sud-ouest et au sud-est, le Yunnan et l'île Formose forment l'équilibre, tandis que l'axe méridien coupe en deux la grande courbe du Hohang-ho dans le nord, l'île d'Hainan dans le sud.

A l'ouest du 110^e méridien s'étendent six provinces montagneuses et en général faiblement peuplées; à l'est, douze provinces plus ou moins plates, populeuses et sillonnées de canaux.

Cet ingénieux aperçu ne va guère au-delà d'un moyen mnémonique précieux pour l'enseignement, mais comme tel, il a encore son prix.

Abordant ensuite la question du chiffre de population de la Chine, M. Colborne Baber, déclare que ce chiffre a été exagéré; on le fait osciller entre 550 et 300 millions, mais il doit être en réalité, d'environ 250 millions. Un autre spécialiste en études chinoises, M. Thomas Wade, a fait observer, à ce propos, que les chiffres mis en avant variaient entre 550, 412, 330 et 300 millions, tandis que le dernier recensement, celui de 1881, donnait seulement 285 millions. Le chiffre de 250 millions d'habitants, qu'adopte M. Colborne Baber est aussi celui de la population de l'Hindoustan, plus grand et moins montagneux que la Chine proprement dite.

Les Européens ont quelque peine à distinguer un Chinois d'un autre Chinois; la réciproque serait vraie, d'après M. Colborne Baber, qui a constaté entre les habitants des dix-huit provinces de la Chine autant de différences qu'entre les habitants des divers pays de l'Europe. Les Chinois, en effet, se sont infusé par leurs mariages, du sang tartare, turk, tibétain, birman, annamite, taï (siamois) et peut-être polynésien.

Malgré ces différences, l'élément chinois s'assimile les races moins civilisées au milieu desquelles il s'établit; il fait la « tache d'huile » pour employer une comparaison familière.

Il a cependant trouvé des réfractaires dans les Solo, Sosu ou Ngosu, qui repoussent tout mariage avec des Chinois ; M. Colborne Baber a donné d'intéressants détails sur ce groupe d'hommes d'un beau type, d'une intelligence vive, et qui seraient, selon lui, les Colomen de Marco-Polo.

La variété entre les nationaux des diverses provinces de l'empire chinois existe également pour les dialectes. Un fonctionnaire natif du centre a besoin d'interprètes dans les provinces soit du nord, soit du sud. Les Chinois de Pékin regardent comme étrangers ceux du sud-est et les habitants du Yunnan ou du Kouang-si ont un certain mépris pour ceux de la province de Kouang-toung.

En raison de ses voyages antérieurs, en raison de l'importance croissante du rôle économique des Chinois, M. Colborne Baber devait se préoccuper des voies commerciales entre la Chine et l'Inde¹. La route de Bhamo à Momein et Talifou, après avoir traversé par des cols de plus de 2400 mètres, un pays peu peuplé, aboutit encore à 960 kilomètres des districts riches et commerçants du Ssetchouen qu'il faudrait atteindre par Suifou ou par Batang, en franchissant encore des passes de 3600 mètres ; M. Colborne Baber n'estime donc point que cette voie doive être adoptée.

Il ne fait guère plus de cas du projet des Français d'ouvrir le Yunnan au commerce par la voie du Fleuve Rouge qui, d'après lui, nous conduit à des plateaux élevés, à des vallées étroites et profondes, sans nous mettre en relation avec aucune région peuplée ou productive de la Chine.

Si le Yunnan doit être ouvert au commerce, c'est par le sud, en remontant les vallées. En somme, toutefois, la vraie solution du problème lui paraît être moins dans l'ouverture des routes commerciales vers la Chine méridionale,

1. Voir sur ce sujet « Les routes entre la Chine et l'Inde », par M. Dutreuil de Rhins, *Bulletin de la Société de Géographie* 1881, 1^{er} semestre, p. 5.

que dans le développement des affaires entre la Birmanie anglaise et les Shan du Royaume de Siam; les relations ne tarderaient pas à s'étendre au Yunnan méridional où les Shan ont une émigration considérable. M. A. Colquhoun, dont le rapport précédent vous signalait le voyage, s'est rangé à l'avis de M. Colborne Baber : en ouvrant un chemin de fer à travers le pays des Shan et le nord du Siam, l'Angleterre atteindra la partie du Yunnan la plus riche et celle qui est principalement peuplée de Shan.

La question, capitale pour l'Angleterre, des communications à établir entre l'Inde et le sud-ouest de la Chine a été étudiée par M. Émile de Schlagintweit dans la *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik* de 1883. Après un excellent résumé historique des tentatives auxquelles a donné lieu la recherche de cette route, l'auteur de l'article conclut qu'il faudrait de grands efforts, un grand déploiement de forces pour assurer des communications régulières entre Bhamo et la Chine; en tout cas le consentement du souverain de la Birmanie serait indispensable, mais il ne faut pas songer à l'obtenir dans l'état actuel des relations entre ce souverain et le gouvernement anglais. Selon M. de Schlagintweit, l'Angleterre a moins à redouter la concurrence française par le Tongking que la concurrence américaine par le littoral chinois.

En 1863, deux officiers du corps des ingénieurs du Bengale, MM. Forlong et Fraser avaient été chargés par le gouvernement des Indes de rechercher si le percement de l'isthme de Malacca dans sa partie étroite, l'isthme de Kra, serait une opération praticable. La conclusion avait été défavorable. Cependant l'idée fut reprise en 1881 par notre collègue M. Léon Dru qui concluait à une nouvelle enquête. Cette enquête a été commencée par une reconnaissance rapide qu'effectuèrent, en juin 1882, le D^r Harmand et M. François Deloncle. Elle apporta des données nouvelles, mais insuffisantes pour conclure, et dans l'année qui s'achève

une mission dirigée par M. Bellion, lieutenant de vaisseau, a fait, dans l'isthme de Kra, diverses études destinées à éclairer la question. Rien n'a été publié en France, mais à Singapour a paru un rapport intitulé *Notes of a journey across the Isthmus of Kra*, dont l'auteur, le commandant A. J. Loftus de la marine anglaise, se prononce contre l'ouverture d'un canal à travers l'isthme. L'avantage qui en résulterait comme raccourcissement du parcours ne lui paraît pas en rapport avec les frais énormes qu'entraînerait l'entreprise et les droits de passage dont il faudrait frapper les navires.

Quelle que soit la solution donnée à cette affaire, nous devons au rapport de M. Loftus d'excellentes informations géographiques et la détermination de plusieurs points de l'isthme.

Vers la fin de l'année, la Société de Géographie a reçu d'excellentes nouvelles de la mission d'exploration en Indo-Chine, confiée à MM. Aymonier et Sorin; ce dernier, chargé spécialement des levés d'itinéraires, ayant été, dès le début, appelé à d'autres fonctions, il était à craindre que M. Aymonier ne put en même temps s'occuper de géographie et poursuivre ses recherches épigraphiques.

Heureusement il n'en a rien été, et les géographes aussi bien que les épigraphistes pourront se féliciter des résultats obtenus grâce au zèle de notre ancien résident au Cambodge.

Quittant Saigon en novembre dernier, M. Aymonier se transportait immédiatement à Angkor et, tout en visitant de nouveaux monuments, relevant de nouvelles inscriptions, il rectifiait de nombreuses positions aux environs de l'antique capitale des Khmers.

Nous ne le suivrons pas dans ses longues pérégrinations à travers le pauvre district de Tchong-Kal, l'intéressante et fertile province de Prah Srok, les immenses régions d'Angkor Baurey et la grande province de Battambang dont le

chef-lieu, Sangké, principale étape de la grande route entre Saïgon et Bangkok, prend chaque jour plus d'importance et étend actuellement ses cases au bord de la rivière, sur une longueur de 20 kilomètres.

Après avoir étudié de nouveau les ruines de Wat Ek Bassette et Banone, il pousse une pointe à 80 kilomètres vers le sud ; mais l'exploration des monts Veal Chap ne récompense pas de ses peines l'épigraphiste qui se hâte de revenir à Batambang, puis à Siem Reap, près d'Angkor.

Continuant à s'avancer vers l'est, il découvre, dans le massif de grès du Koulen, haut de 900 mètres, des inscriptions qui offrent cette particularité d'être gravées dans le roc même, d'anciennes poteries et quelques ruines peu importantes. Il visite plus loin le monument de Prakhal, ancienne cité de forgerons dont les descendants, de race Kouïy, exploitent encore le fer dans les Phnôm Dek (montagnes de Dek) et il estampe les inscriptions des nombreuses ruines de Voker.

Aussi élevés que le Koulen, les monts Thbeng, sorte de table aux parois abruptes, n'ont pas le même attrait pour notre voyageur. L'absence de ruines et d'inscriptions l'engage à abréger son séjour sur ces plateaux déboisés où le riz de montagne est cultivé par une population peu avenante.

Il se hâte donc de traverser « les cent milles sources » qui vont grossir le Stung Sen, pour descendre dans les plaines des provinces siamoises de Melu Prey et de Tonlé Repau ; Ici, les Kouïy recueillent les nids d'abeilles et la cire, là une population mêlée de Cambodgiens et de Laotiens se livre à la pêche et à la culture du riz.

Rencontrant alors le Mékong, M. Aymonier le suit jusqu'à Strung Treng et pénètre sur le territoire cambodgien, où il quitte le fleuve pour le retrouver à Sambôr, après avoir fait un grand détour vers l'est, à travers d'épaisses forêts, coupées de ruisseaux transformés par les pluies hivernales

en impétueux torrents. Il arrive ainsi à Kratieh, point extrême de la navigation à vapeur dans le bassin inférieur du Mékong, puis à Chelong où il abandonne encore le grand fleuve.

Aux plateaux sablonneux du Thbong, dans la province de Khmoum, il voit succéder les rizières sans fin de la province de Ba Phnôm et atteint enfin, au mois de juin 1883, les plaines basses et noyées de la frontière cochinchinoise.

Plus de 200 inscriptions intéressantes pour l'étude des mœurs, de la religion et de l'histoire des Khmers, ont été recueillies, classées par M. Aymonier. Non moins considérable a été le nombre de monuments d'importance variable qu'il a étudiés, en décrivant quantité de lacets à droite et à gauche de son itinéraire relevé d'un bout à l'autre à l'estime.

Tant de documents nouveaux sur les territoires limitrophes du Siam et du Cambodge, ajoutés à tous ceux dont nos musées ont été précédemment enrichis par M. Aymonier, lui assignent un rang des plus honorables parmi les explorateurs auxquels nous devons la géographie moderne de ces régions, appuyée sur les bases déterminées par M. Manen, ingénieur hydrographe.

Ajoutons que loin de songer au repos, M. Aymonier marque le plus vif désir de réaliser, dès la fin de cette année, son projet d'exploration au Ciampa.

Les obstacles qui avaient signalé les débuts de son dernier voyage ne se représenteront sans doute pas à l'avenir, et, d'une façon générale, il est à désirer que les explorateurs désignés en parfaite connaissance de cause, par le Ministère de l'Instruction publique, reçoivent l'accueil et le concours indispensables pour entreprendre des travaux non moins profitables à la colonie qu'à la géographie.

La littérature géographique sur les pays de l'Indo-Chine soumis à la France s'accroît, presque chaque année, de quelque nouvelle publication. Cette fois, il faut signaler l'apparition de *La Cochinchine française*; les auteurs de

l'ouvrage, le capitaine A. Boulinais et M. A. Paulus, ont consciencieusement réuni dans cet ouvrage substantiel tous les éléments utiles à la connaissance de notre colonie de l'Extrême Orient.

Depuis sa constitution, la North Borneo Company a provoqué des explorations sur les territoires qu'elle exploite. Le précédent rapport signalait les voyages de M. Wittt; cette fois il faut enregistrer, d'une part, les informations dues aux courses de M. L. B. von Donop, d'août 1882 à la moitié de janvier 1883, d'autre part, les renseignements recueillis par M. W. B. Pryer, résident à Elokpara, de la compagnie Nord-Bornéo.

Un premier voyage a conduit M. von Donop de la baie de Marudu dans l'extrême nord de Bornéo, à Abaie, sur la côte nord-ouest, puis dans la vallée de Jampassak et aux abords du massif du Kinibalu dont le voyageur fit le tour. La contrée visitée est éminemment fertile : les herbes, les forêts y déploient une grande richesse, en même temps que le riz et le café prospèrent à souhait dans les parties basses du sol. Au cours d'un second voyage, il a visité de nouveau le nord du Kinibalu, et constaté les conditions excellentes de terrains dont l'altitude varie de 200 à 1200 mètres. Les zones inférieures produisent le caféier, le cocotier, le poivrier, au-dessus desquels prospéreraient le thé et le quinquina.

¶ L'ethnographie trouvera, plus encore que la géographie, son intérêt aux notes publiées par M. Pryer sur l'archipel Soulouan et sur le nord de Bornéo, récemment baptisé du nom biblique de pays de Sabah. M. Pryer nous apprend que le nord-est de Bornéo présente, comme traits caractéristiques, d'immenses plaines de 10 000 kilomètres carrés, arrosées par de nombreux cours d'eau qui descendent des montagnes de l'intérieur.

Le reste du pays est très accidenté de croupes à crêtes

généralement saillantes. De la côte nord-est au Kinibalu le sol s'élève par échelons qui présentent ainsi des conditions d'altitudes très variées. M. Pryer avait constaté, dès 1880, avant M. Witt, que le lac indiqué à l'est du Kinibalu n'existe pas, même sous forme de marais.

L'archipel des Soulou, bien qu'il semble la continuation de Bornéo vers le nord-est, présente des caractères différents de ceux de la grande île; plusieurs des îlots du groupe portent des preuves manifestes de l'action volcanique, ce qui n'a pas lieu pour Bornéo, dont la partie nord-est du moins, est formée surtout de grès, avec des pics anguleux où domine le calcaire.

Le sinistre événement d'Ischia, faisait encore le sujet des conversations, on affirmait que l'histoire du monde n'en offrait que deux ou trois équivalents, quand parvint en Europe la nouvelle d'un désastre bien autrement formidable.

A l'entrée sud de la Sonde, par environ 45 kilomètres de la côte de Java et 36 kilomètres de la côte de Sumatra, les marins relevaient au loin un pic volcanique, le Perbuatan, haut de 822 mètres, et situé sur la petite île déserte de Krakatau. Sur ce sommet les officiers néerlandais avaient appuyé deux ou trois triangles de jonction entre la géodésie de Java et celle qui doit être entreprise à Sumatra.

Depuis 1680, le Perbuatan avait éteint ses feux, après une terrible éruption. Ils se sont rallumés au mois de mai de cette année, et leur violence croissante a eu son apogée les 26 et 27 août dernier, dans un de ces cataclysmes où la nature semble vouloir donner, d'un seul coup, la mesure de sa puissance. Le Perbuatan s'est abîmé sous les flots, entraînant avec lui la plus grande partie de l'île de Krakatau. Il est vrai que le phénomène a donné naissance à deux îlots qui ont surgi dans le nord-nord-est, et auxquels les hydrographes ont donné les noms d'île Steers et île Calmeyer. La tourmente volcanique et l'effondrement de l'île ont soulevé une vague colossale qui s'est jetée sur les côtes

voisines, dévastant tout, anéantissant les villes, submergeant des populations entières. Une intéressante lettre de M. de La Croix, l'un de nos collègues, établi sur la presqu'île malaise, et des renseignements dus à M. Brau de Saint-Pol Lias, vous ont donné un aperçu des phases du phénomène.

Un autre de nos collègues, M. Maintz, nous a envoyé un échantillon des cendres qui ont couvert le pays, et dont, par les soins de M. Daubrée, l'analyse a été faite à l'École des mines.

Les changements déterminés par le désastre sur la configuration des fonds du détroit, ont été l'objet, de la part des hydrographes, d'une première étude, d'où il résulte que la navigation de ces parages si fréquentés ne sera pas encombrée. Il est probable que notre ministère de l'instruction publique va envoyer à Java deux savants, avec la mission d'étudier les conséquences et les manifestations du tremblement de terre du détroit de la Sonde.

Après la mention de ce désastre, il faut rappeler l'œuvre de conservation réalisée à l'Exposition internationale coloniale d'Amsterdam, de mai à octobre de cette année. Les Hollandais avaient réuni un ensemble admirable, par le nombre comme par la variété, d'objets relatifs à l'ethnographie de leurs colonies d'Insulinde.

A côté des modèles d'embarcations malaises de tous les types, de toutes les époques, notamment la *prau* aux longs balanciers, on trouvait les modèles d'habitations flottantes, les maisons de bambou, couvertes de toits de paille, puis celles dont les murs et les traverses colorées de teintes vives, supportent des toits à crêtes recourbées, à corniches ornementées. Auprès des ustensiles de pêche, des armes de guerre, des engins de chasse ou des instruments d'une agriculture primitive, s'épalaient les étoffes aux nuances imprévues, les sculptures d'un art primitif. On pouvait même voir des indigènes se livrant, dans des habitations du pays, à leurs occupations ordinaires.

Les règnes animaux et végétaux, les ressources de toute nature de l'archipel malais étaient largement représentés, tandis que s'étaient nombreux les éléments d'étude du pays, depuis les cartes sévères et les relations de voyage jusqu'aux dessins de ces brillantes fleurs exotiques dont quelques-unes sont aujourd'hui les hôtes de nos serres.

Nous n'aborderons pas les mers du Sud, sans rappeler deux découvertes, d'un haut intérêt pour le passé si brillant des explorations françaises dans ces parages. Il faut féliciter le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie d'avoir ordonné, à Vanikoro, de nouvelles recherches sur les destinées de l'expédition de Lapérouse.

Vous vous rappelez certainement que, parti de Brest en 1785, sur la *Boussole* et l'*Astrolabe*, le commandant La Pérouse avec son second, son ami de Langle, avait traversé l'Atlantique, visité en détail le Pacifique, étudié avec le plus grand soin la côte orientale d'Asie; en 1787 il arrivait au Kamtschatka, d'où le jeune de Lesseps, porteur de la copie des travaux exécutés jusque là, fut envoyé en France par la Sibérie et la Russie.

Au commencement de 1788, l'expédition se trouvait en Australie, et dans sa dernière lettre datée de Botany-Bay, La Pérouse annonçait qu'après avoir exploré la Nouvelle-Calédonie, les îles Salomon et le détroit de Torrès, il pensait revenir en France l'année suivante.

C'est évidemment après avoir étudié la Nouvelle-Calédonie que l'expédition fut surprise, au mouillage des îles Vanikoro, par un terrible ouragan qui engloutit l'un des bâtiments près de l'île Vassou et brisa l'autre sur les récifs de Païou.

C'est là que, cette année, M. Benier, lieutenant de vaisseau, commandant l'avis le *Bruat*, a poursuivi avec plein succès les recherches commencées par le capitaine Dillon et Dumont d'Urville.

Malgré les mauvais temps si dangereux dans ces parages

inhospitaliers, le zèle de l'équipage du *Bruat*, excité par les recherches des débris de la *Boussole* et de l'*Astrolabe*, a persisté jusqu'à la fin des travaux. Aujourd'hui tout ce qui pouvait être retiré de Vanikoro, a été transporté en France.

Cette année encore, des missionnaires ont retrouvé les restes du commandant de Langle, dont la renommée s'est perpétuée si honorablement dans la marine.

Dans cinq ans la Société de Géographie célébrera le centenaire de la mort de La Pérouse, comme elle a naguère célébré le centenaire de la mort de Cook. Ce sera un sincère et pieux hommage à la mémoire de ces navigateurs, dont les travaux ont puissamment contribué à la connaissance des terres océaniques où notre domaine colonial est aujourd'hui si restreint.

Aux régions australes, nous avons vu s'acclimater, se développer même notablement en ces dernières années, une variété de la loi dite « de Monroe ». Elle prend ici cette forme : l'Australie et même l'Australasie aux Australiens. Il faut reconnaître que l'idée gagne du terrain et très probablement, sauf à l'égard des positions prises et des droits acquis, elle sera quelque jour pleinement réalisée. La sollicitation la plus puissante, la plus directe de cette croisade dont les débuts ne sont pas tout à fait récents, est l'immense île continentale de la Nouvelle-Guinée. Elle n'est guère connue, cependant, que sur ses rivages.

La découverte d'une nouvelle passe dans le détroit de Torrès n'est pas un fait insignifiant. M. Macfarlane, missionnaire anglais connu par ses explorations en Nouvelle Guinée, a constaté l'existence d'un chenal large de 2 à 3 milles, tout à fait sûr et accessible aux plus gros navires. Il occupe une partie du détroit indiquée par les cartes marines comme dangereuse, non loin des embouchures de la rivière Fly, entre la terminaison des Warrior-Riffs et l'île Bristow, M. Macfarlane a baptisé cette passe du nom de Passe des Missions.

Le recueil de la Société royale géographique de Londres donnait, dans son numéro de septembre dernier, une relation d'un réel intérêt, due à M. Wilfred Powell, l'actif explorateur de la Nouvelle-Bretagne et de la Nouvelle-Irlande.

M. W. Powell a résumé les observations recueillies sur la moitié orientale de la Nouvelle-Guinée, au cours de ses divers voyages exécutés de 1875 à 1876, de 1877 à 1878, enfin en 1879 et 1881. Il ne s'agit que du littoral, car, ainsi qu'il a été dit plus haut, l'exploration n'a guère entamé l'intérieur de la puissante île dont la superficie équivaut à peu près à celle de la France et des Îles-Britanniques réunies.

Non loin de la côte nord de l'Australie, au milieu d'îlots rapprochés les uns des autres, est le port dit de Thursday Island, sorte de vestibule maritime de la Nouvelle-Guinée. De là, en effet, partent les missionnaires chargés d'évangéliser les Papous; c'est là encore qu'ils viennent se remettre des fièvres contractées dans les marais pestilentiels des côtes méridionales de la Nouvelle-Guinée. De là, également, partaient, il y a quelques années, trente ou quarante mineurs attirés par la découverte de mines d'or sur la rivière Goldie; il n'en revint que cinq, encore n'avaient-ils point fait fortune.

C'est aussi de Thursday Island que M. W. Powell dirigea, pendant quelques mois, des excursions dans les eaux du détroit de Torrès. Semées d'écueils, sillonnées de courants irréguliers, elles doivent à leur richesse en perles d'avoir été, ces dernières années, le sujet d'études hydrographiques.

De nombreux bateaux perliers viennent périodiquement explorer les fonds du détroit; il fallait pourvoir à la sécurité de ces flottilles de travailleurs de la mer, et la géographie y a gagné de notables améliorations dans ses cartes.

La partie de la Nouvelle-Guinée la plus accessible aux Australiens se trouve être aussi la plus malsaine. Sur les

basses terres alluviales du golfe des Papous, de nombreux cours d'eau viennent étaler en deltas, marécages et bras morts, leurs embouchures couvertes de palétuviers. Les rares accidents du littoral ont d'ailleurs trop peu de relief pour permettre au blanc de s'élever au-dessus des atteintes périlleuses de la *malaria*.

Là aussi le cannibalisme règne dans quelques tribus d'ailleurs méprisées des autres, et les indigènes de la côte des Papous sont d'un type inférieur à celui des indigènes qui habitent plus haut dans l'intérieur ou plus loin dans l'est.

A l'intérieur, en effet, se dressent les monts Owen et du côté de l'est, du port Mullens au détroit de Chine, le terrain est comparativement élevé.

Sur la route du détroit de Chine M. W. Powell signale les îles Brumer comme un point de jonction des deux races de la Nouvelle-Guinée. A côté des indigènes à la peau foncée, au caractère barbare du golfe des Papous de la côte sud-ouest, on rencontre les indigènes de l'est et du sud-est de la péninsule ; ces derniers sont plus clairs de teint, plus élégants de formes, plus semblables aux Polynésiens. Dans un autre ordre d'idées, le voyageur signale, aux abords des îles Brumer, un vaste haut-fond qui n'a guère que 2 ou 3 brasses d'eau, sur des points où les cartes de la Marine marquent une profondeur de 22 brasses.

Le détroit de Chine présente l'un des plus beaux spectacles qu'il soit possible de voir. Tout autour, les îles que jusqu'aux reconnaissances du capitaine Moresby, en 1873 et 1874, on considérait comme le prolongement de la Nouvelle-Guinée, dressent des cimes couvertes d'une végétation tropicale. Au delà s'étagent les majestueuses montagnes de la terre ferme, admirablement boisées jusqu'à leurs sommets et tachetées d'espaces cultivés qui attestent la présence d'une population nombreuse et active. A l'horizon extrême enfin, apparaît la puissante chaîne des Cloudy Mountains. Les indigènes des îles Hayter, Basilisk, Moresby, dans le

détroit de Chine, sont peuplées d'indigènes intelligents, pacifiques et relativement cultivés.

M. W. Powell rapporte un trait assez piquant du caractère des habitants de Possession Bay, dans l'ouest de l'île Hayter. Par extraordinaire les indigènes vinrent accompagnés de femmes qui paraissaient avoir la haute main sur les représentants du sexe fort, se montraient calmes et dirigeaient habilement les négociations du trafic avec l'équipage.

L'une d'elles portait un jupon que ses vives couleurs signalèrent comme un intéressant objet d'ethnographie. Lui demander de le quitter était délicat : aux premières avances la femme se montra effarouchée, il fallut élever progressivement les offres ; elle céda enfin, mais les convenances n'eurent point à en souffrir car, sous le jupon convoité, la fine sauvage en portait un second qu'on se garda bien de lui demander.

Au nord du détroit de Chine est un écueil que M. W. Powell avait vu, en 1875, à l'état de petite tache de corail et que, quatre ans plus tard, il retrouva transformé en un large banc. D'autre part, sur un point voisin, se montraient à fleur d'eau deux écueils qui avaient surgi pendant la même période.

En tournant à l'est, après avoir passé devant la baie Milne, au sortir du détroit de Chine, on laisse sur sa droite l'île Normanby dont les pics et les rochers se découpent en pittoresques silhouettes.

C'est un peu au delà que commence la lagune la plus vaste du monde. Une barrière d'écueils interrompue seulement par quelques étroites passes, s'appuie au sud à l'île Welle, se continue vers le nord sur près de 13 kilomètres, jusqu'à l'archipel Trobriand, et se prolonge dans l'ouest pendant plus de 320 kilomètres, par les îles Lusançay et les récifs d'Entrecasteaux, pour aller rejoindre la Nouvelle-Guinée à la pointe Riche. Sauf aux abords du littoral où règne un profond sillon, cet immense triangle a peu de profondeur

et M. W. Powell estime qu'il a dû faire autrefois partie de la terre ferme. Des dangers qu'il renferme, peu figurent sur les cartes de navigation.

Du cap Est, sa pointe orientale, au golfe Huon, le littoral de la Nouvelle-Guinée est montagneux et bien boisé.

Le cap du roi Guillaume, au nord de la baie Huon, offre des conditions climatiques exceptionnellement favorables pour un établissement. La côte qui s'élève par terrasses couronnées de plateaux jusqu'aux monts Finistère est arrosée par de rapides cours d'eau qui naissent à 4500 mètres d'altitude. Malheureusement la côte manque de mouillages suffisants.

La baie Astrolabe, située plus au nord, serait un bon mouillage, surtout si la rivière que, d'après la couleur de la mer M. W. Powell suppose se jeter dans le sud-ouest de la baie, était navigable.

Les indigènes, sur ce point, se montrèrent avec un appareil belliqueux et menaçant qui voulait simplement dire : « Si vous nous attaquez nous sommes prêts à vous recevoir. » Les relations s'établirent même assez cordiales pour que M. W. Powell put gagner la confiance d'un vieux chef et s'avancer en sa compagnie à quelque distance dans l'intérieur du pays, jusqu'à la base même des monts Finistère. Le sol basaltique et de nombreux fragments de pierre ponce prouvent le voisinage de volcans, mais les cimes des Finistère, qui dominent de 3900 mètres les plus hautes terrasses, étant restées constamment voilées de nuages, le voyageur n'en put pas examiner le caractère.

Les preuves matérielles de l'existence de volcans en Nouvelle-Guinée se corroborent par l'examen de la répartition générale des volcans dans les archipels de la Polynésie et de la Sonde. En effet, la chaîne volcanique des îles Salomon se poursuit par le nord de la Nouvelle-Bretagne jusqu'à l'est de la Nouvelle-Guinée, pour reprendre immédiatement à

l'extrême ouest de cette grande terre qui formerait ainsi une interruption difficile à admettre *a priori*.

Les indigènes qui habitent entre les baies Huon et Astrolabe et même au delà, ayant été détournés de la pêche par la nature abrupte de leurs côtes, se sont portés vers l'agriculture où ils se montrent actifs et entendus. Leur système d'irrigation, en particulier, est fort ingénieux. La culture est faite par des prisonniers de guerre.

Les maisons en forme de ruches à abeilles sont bien tenues et pavées de débris de corail.

Au nord de la baie Astrolabe, la côte, toujours montagneuse et raide, est dentelée de nombreuses baies; des eaux vives l'arrosent et la succession des étages montagneux offre une série de climats qui rendraient cette côte très propre à des établissements.

La Nouvelle-Zélande, l'une des plus belles colonies de l'Angleterre, au point de vue pittoresque plus encore qu'au point de vue économique, avait été, en avril 1881, l'objet d'un recensement dont le « General Survey Office » de Wellington a publié les résultats sous une forme graphique. Ils sont donnés par une carte sur laquelle huit teintes distinguent les diverses parties de l'île, selon la densité de leur population.

Les territoires dont chaque mille carré est peuplé, en moyenne, de moins de trois habitants occupent, il faut le reconnaître, les espaces les plus considérables soit dans l'île du sud, soit dans l'île du nord.

La première de ces îles est, dans sa partie occidentale, bordée d'une muraille d'alpes majestueuses dont le sommet culminant, le mont Cook, détache sur le ciel sa blanche silhouette visible de fort loin en mer. Pendant longtemps les cartes marines anglaises avaient donné au mont Cook une hauteur de 13 200 pieds (4023 mètres), nous disent les *Proceedings* de l'Académie de Wellington. En 1879 elle s'abaissait de 825 pieds (251 mètres) à la suite de visées,

faites par M. Adams, de six stations dont la plus rapprochée était à 32 lieues du mont Cook. En août 1881, M. G. J. Robert, par des observations dirigées de vingt-deux stations distantes de 16 lieues en moyenne, a obtenu 14, nombres peu différents entre eux et qui n'attribueraient plus au mont Cook que 12 349 pieds (3764 mètres).

Au mois de février dernier, un audacieux « alpiniste » anglais, le Révérend William Spotswood Green, a réussi, après deux tentatives infructueuses, à atteindre le sommet de ce Mont-Blanc des alpes Néo-Zélandaise et à faire des observations barométriques. Il arrive au chiffre d'environ 12 350 pieds¹ sensiblement égal au chiffre résultant des déterminations de M. G. J. Robert. Nos amis du Club alpin français s'intéresseraient aux péripéties périlleuses de cette ascension, dont le récit ne saurait trouver place ici; quelques remarques d'intérêt géographique, faites par M. Green, doivent, en revanche, être rapportées. A 5000 pieds (1520 mètres), dit-il², nous atteignîmes les neiges persistantes, et je crois ne pas me tromper en affirmant que la limite moyenne des neiges, dans les alpes méridionales de la Nouvelle-Zélande, est à 3000 pieds (900 mètres) plus bas qu'en Suisse; à 700 pieds (2130 mètres), se produisent les mêmes phénomènes que dans les alpes septentrionales à 10 000 pieds (3000 mètres). » Sauf de rares exceptions les plantes alpines recueillies dans l'ascension du mont Cook appartenaient toutes aux mêmes espèces que les plantes alpestres de l'hémisphère nord, et toutes elles étaient blanches, hors une renoncule à la corolle jaune.

Il existe, dans l'île nord de la Nouvelle-Zélande, une région presque inconnue qui occupe une superficie de plus de 15000 kilomètres carrés et qu'on désigne sous le nom de King's Country (le pays du roi). Là vivent, dans une sorte

1. *Mittheilungen* de Petermann, 1883, page 305.

2. *Mittheil.* de Petermann. *Ibid.*

dirent si vaillamment contre les bienfaits de la civilisation. M. Kerry Nicholls est parvenu récemment à traverser cette contrée et publie dans le *New Zealand Herald*, sous les auspices duquel s'est effectué son voyage plein de fatigues et de privations, un récit qui mérite d'être signalé par la nouveauté et la netteté des observations qu'il renferme. La King's Country s'étend de l'ouest à l'est, de la côte à la chaîne Kaimanawa; une ligne un peu indécise la circonscrit au nord, mais les massifs volcaniques du Ruapehou et du Tongariro d'indépendance, les restes des Maoris qui naguère se défendaient limitent nettement au sud. Sa partie centrale est occupée par un plateau qui s'élève en moyenne à 600 mètres, mais qui en atteint plus de 900. Diverses chaînes se dressent sur ce piédestal dont le grand lac Taupo occupe une dépression, ancien cratère de quelque énorme volcan.

Nous sommes là en plein terrain volcanique; la région du lac Taupo est certainement le champ d'études le plus curieux que puissent désirer les géographes et les géologues; les geysers immenses, les solfatares, les sources chaudes d'eau ou de boue, le sol brûlant qui tremble en grondant sourdement, en font comme une colossale usine. Le peintre, en ce pays, n'aura d'ailleurs rien à envier au savant: à côté des bizarreries volcaniques s'épanouit un paysage lumineux, frais, coloré, plein de points de vue charmants ou grandioses. Tantôt de larges vallées arrosées par des rivières sinueuses s'étalent en plaines fertiles, tantôt les montagnes se resserrent en gorges encombrées de végétation, dans lesquelles des torrents précipitent leurs cascades; de temps à autre quelque échappée sur un lac aux reflets bleus, sur une cime couronnée de glaces.

M. Kerry Nicholls, après avoir longé les rives orientales du Taupo, a fait pour la première fois l'ascension du Tongariro et du Ruapehou qui dressent au sud du lac leurs cônes volcaniques de 2700 et de 3000 mètres. Des sommets, il embrassait un immense et magnifique horizon; à l'extré-

mité ouest de l'île, le pic d'Egmont, éblouissant de blancheur, surgissait comme du milieu d'un océan de nuages. L'intervalle encore inexploré qui sépare de ce majestueux sommet les massifs du Tongariro et du Ruapehou, est occupé par des montagnes peu élevées, couvertes de végétation et coupées de vallées nombreuses dont la direction générale semble être du nord-ouest au sud-est.

La fin du récit de M. Kerry Nicholls ne nous est point parvenue, mais les premiers chapitres nous ont fourni, outre des descriptions animées, des informations précieuses sur les massifs et les lignes de partage, sur les origines et le cours des fleuves qui alimentent le lac Taupo, sur les ressources du pays et sur le caractère des indigènes. Les Maoris, très agités au moment de sa visite, étaient menaçants envers le visiteur, mais M. Kerry Nicholls fut assez habile pour leur enlever toute méfiance; bien accueilli par les indigènes qu'il rencontra, il se loue de leur serviabilité et constate qu'ils ne lui donnèrent jamais que des renseignements exacts.

En parcourant l'Afrique sur la trace des explorateurs, le rapporteur ne craindra pas de vous égarer, puisque nous marcherons conduits par notre collègue M. Duveyrier, qui continue à faire de l'Afrique l'objet de ses travaux.

Sous la haute direction de deux de nos éminents collègues, le docteur Cosson, pour la partie physique, et M. Charles Tissot, pour la partie historique, le ministère de l'instruction publique a définitivement constitué une mission d'études en Tunisie. Aidés des officiers des brigades topographiques, les explorateurs sont à l'œuvre, et dans quelques années d'ici, la région tunisienne sera comprise parmi les parties connues du monde.

Le commandant Roudaire continue les études relatives au projet de mer intérieure saharienne, et cette année

même a paru une notice où l'état actuel de la question est clairement exposé.

De la phase aujourd'hui très active du développement de l'influence française dans l'ouest de la Nigritie, nous relèverons ici les deux épisodes les plus marquants.

C'est d'abord l'arrivée à Banmako, sur le haut Dhiôli-Ba, de l'expédition française commandée par le colonel Borgnis-Desbordes. Cette expédition avait pour but d'établir notre domination au commencement de la partie navigable du fameux Niger, appelé Dhiôli-Ba par les Malli-nké ou Mandings, et c'est à l'appel des habitants mêmes de Banmako, fatigués par des guerres intestines interminables, que répondait la mesure prise par le gouvernement français. Nous allions avoir à lutter contre un agitateur musulman, le chef malli-nké Samori. Autour du drapeau religieux, il avait groupé des forces considérables avec lesquelles il menaçait de bouleverser les pays musulmans de la Nigritie occidentale. C'était une répétition d'événements accomplis il y a une trentaine d'années, alors que le fameux Al-Hadjdji' Omar fonda un empire qui s'émiette, et dont le royaume de Ségou représente aujourd'hui le dernier tronçon encore doué d'une vitalité expirante.

Vers le commencement de février 1883 la colonne du colonel Borgnis-Desbordes, commandant supérieur du haut Niger, hissait à Banmako les couleurs de France. Ce fait mérite de prendre place dans les annales de la géographie comme dans celles de la politique.

« Un homme en qui les qualités du soldat s'unissent à celle de l'administrateur, et qui laissera une trace brillante dans l'histoire de nos colonies, l'éminent général Faidherbe, avait inauguré et poursuivi avec une ferme persévérance, la fondation de postes dans la direction de l'objectif à atteindre, le Niger. Il peut voir aujourd'hui complètement réalisé ce dessein que marqua, pour les géographes, la périlleuse mais fructueuse exploration accomplie par Mage et Quintin. »

Ainsi parlait notre président, M. Ferdinand de Lesseps, en ouvrant à Douai la dernière session des Sociétés françaises de Géographie; cette appréciation si autorisée caractérise bien le rôle le plus élevé des missions du colonel Borgnis-Desbordes, qui ont couronné, au grand profit de la géographie, l'œuvre commencée par le général Faidherbe.

Le capitaine Delanneau, attaché à l'état-major du colonel Borgnis-Desbordes, a communiqué à M. Duveyrier quelques indications géographiques qui justifient l'intérêt soulevé par cette entreprise patriotique. Sur une longueur de 15 kilomètres environ devant Banmako et en aval, le Dhiôli-Ba s'élargit, mais des bancs d'herbes et de pierre y forment de nombreux rapides.

A 12 kilomètres en aval du village se trouve le barrage de Sotuba, où les eaux du fleuve se précipitent dans trois chenaux creusés entre les rochers. Dans la saison sèche aucun de ces passages n'est praticable pour les barques, mais aux grandes eaux, lors de l'inondation, le Dhiôli-Ba noie ses rives au loin; les pirogues des Bambara peuvent alors remonter jusqu'à Banmako en nageant hors du lit du fleuve. La navigation du Dhiôli-Ba ne commence donc, en réalité, que sous le barrage de Sotuba; là il reprend un cours normal, avec une largeur de 500 à 600 mètres aux eaux basses.

De Banmako à Ségou les renseignements recueillis par le capitaine Delanneau n'indiquent plus que deux gués, à Koulikoro et à Yamina; ces gués, dont le fond est bon et dont la profondeur est d'un mètre, n'arrêteraient pas des bateaux même de dimensions assez fortes. Si les conditions du fleuve restent les mêmes entre Ségou et Djinni, le vieil itinéraire de René Caillié nous permet de prévoir avec certitude que les bateaux chargés sous la barre de Sotuba pourront débarquer sans transbordement, les marchandises à Kabara, c'est-à-dire au port de Timbouktou.

A la date du 6 mars, M. Delanneau avait dû se borner au

lever du barrage de Sotuba ; il espérait pouvoir, dans le courant de l'année, pousser jusqu'à Mourdia, dont il sera question tout à l'heure.

Le village même de Banmako a beaucoup perdu de l'importance commerciale qu'il avait du temps de Mungo Park (1804) et de Mage (1863). Détruit par les Foulbé, son marché se transporta à Yamina et à Ségou. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une station et une sorte d'escale pour les caravanes du Kaarta, qui vont porter du sel dans la région des sources du fleuve, dans le Sankaran, le Wassoulou le Bouré et y chercher des esclaves. Pour servir au mieux les besoins du commerce par la voie du haut Dhiôli-Ba, il faudrait, de l'avis de M. Delanneau, établir en aval du barrage de Sotuba, et non à Banmako, le centre de la domination française.

Du reste Banmako, peuplé de Bamanao ou Bambara, de Serrakhotlé et de Maures, est la capitale d'un petit État maintenant protégé par la France, et composé de vingt-quatre villages plus ou moins importants. Comme le grand pays du Bélédougou, également soumis par le colonel Borgnis-Desbordes, il vivait à l'état de révolte permanente contre l'autorité du sultan de Ségou.

Le capitaine Delanneau juge comme suit l'influence qu'exercera le protectorat français sur les contrées du haut Dhiôli-Ba. « Notre présence garantit déjà la sécurité des chemins, la justice dans les transactions et la cessation des exactions de toutes sortes. Mais elle porte un coup fatal à cette branche du commerce sur laquelle roulaient jusqu'ici tous les échanges, à la traite des esclaves. »

Le chef Samori alimente aujourd'hui par ses guerres le commerce des esclaves ; il envoie des troupes de captifs que forment son armée à Serra-Leone sur la côte de Guinée ; ces captifs sont vendus là aux négriers par l'entremise de noirs de Serra-Leone qui sont sujets anglais. Aussi, comprenant le bouleversement imminent de l'équilibre écono-

mique du pays, Samori vint-il présenter le combat à la colonne française, le 2 avril, à 6 kilomètres du sud de Ban-mako, et le 3 entre Diagon et Kati. Le 5, le capitaine Piétri battait le marabout au marigot de Bondoko, et le 12 il l'attaquait de nouveau.

Nous avons pris pied sur le Niger et la route de nos postes du Sénégal jusqu'aux rives du fleuve nous appartenait, grâce à la reddition de la place de Mourgoula.

Dans les préludes de la campagne dont nous venons de mentionner les nouvelles les plus récentes, le colonel Borgnis Desbordes s'était heurté contre l'hostilité de l'almâmi ou prêtre-roi de Mourgoula, un des héritiers d'Al-Hadjdji'-Omar. Le colonel avait dû prendre Mourgoula de vive force et en chasser l'almâmi.

Cet incident de la campagne a exercé une grande influence sur la mission du docteur Bayol ; les chefs foulbé du Kaarta, alliés du sultan Ahmadou de Ségou, accueilleraient-ils les ouvertures pacifiques que cet envoyé de la France allait leur porter ? M. Bayol venait en effet de recevoir la mission de parcourir, avec M. Quiquandon, lieutenant d'infanterie de marine, le Diomboko, le Kingué, le Kaarta-Biné et le Diangounté, pour conférer avec les chefs de ces provinces de l'ancien royaume de Kaarta et leur expliquer le but de l'expédition de M. Borgnis Desbordes. Ajoutons que cette mission politique était d'autant plus nécessaire que le royaume de Kaarta, détruit par les Foulbé d'Al-Hadjdji'-Omar, avait été depuis lors rattaché à l'empire de Ségou.

Le docteur Bayol arrivait à Kayes au mois de janvier. La prise de Mourgoula, coup direct porté à l'autorité et au prestige du sultan de Ségou, vint, sur ces entrefaites, changer les dispositions des chefs foulbé, ses feudataires plus ou moins sérieux ; ils y virent une atteinte à la domination de leur race sur les peuples nègres. Aussi le messager envoyé parle docteur Bayol au chef de Kouniakari, pour demander

le passage, revint-il avec une réponse négative : les Foûlbé inquiets, ne pouvaient permettre à un blanc de traverser leur pays. Au lieu de se rebuter M. Bayol gagna le poste de Ba-Foûlabé, afin d'y chercher une autre voie pour pénétrer dans le Kaarta, par le Khâsso, à l'ouest, ou par le petit pays de Tomora, à l'est. Il tenta un premier essai du côté du Tomora ; et le 15 janvier, après avoir traversé le Bakoi, sa mission campait dans de magnifiques forêts sur la rive droite de cette rivière. Il se dirigea, de là, vers le Khâsso oriental, en pays presque inconnu, passant la Bangoma pour atteindre Fosanné. Revenu à l'est, le docteur Bayol traversa un pays montagneux, boisé de forêts d'ébéniers et abondant en gibier de toutes sortes, y compris l'éléphant ; par là, il atteignit Touba, capitale du Tomora, où il trouva chez les Kâsso-nké, ennemis nés des Foûlbé, des dispositions très bienveillantes.

Ayant reconnu l'impossibilité de s'avancer utilement au nord du Tomora, le docteur Bayol revint à Ba-Foulabé pour aller ensuite à Banmako, conférer avec le colonel Borgnis Desbordes. Muni de nouvelles instructions et de pleins pouvoirs il repartait de Banmako dans une autre direction. Son itinéraire lui a fait visiter par Nossombougou, Koumi et Mantou, une partie inexplorée de la région des Bama-nao, puis le vaste et fertile pays du Fadougou qui s'étend au nord et au nord-ouest du Ségou, entre le Dhiôli-Ba et Bélédougou, le Kaarta et le Bakhounou.

Il arrivait ainsi à Damfa et à Mourdia, deux marchés, avec des entrepôts très importants pour le transit des marchandises entre le Sahara et le haut Dhiôli-Ba. De Mourdia le docteur Bayol prit à l'est la route de Timbouktou, mais dès les premières marches, à Douabougou, l'hostilité des habitants lui ayant imposé d'abandonner ce projet, il revint au fleuve en passant au sud-est, par la ville de Ségala.

Il rapportait des traités réguliers signés par les chefs de Nonsombougou, Koumi et Noukhô, dans le Bélédougou, de Damfa, Mourdia et Ségala, dans le Fadougou. Pendant la

dernière partie du voyage au nord du Dhiôli-Ba, M. Quiquandon avait relevé, avec grand soin, un itinéraire long de 363 kilomètres, coupé en un point de son développement, par l'itinéraire du lieutenant Mage, en dehors duquel tout le terrain parcouru était nouveau pour la géographie positive.

Il est, en Afrique, une entreprise dont l'opinion publique peut vraiment revendiquer la paternité, au moins la paternité d'adoption. Il s'agit, vous le comprenez, de l'expédition de M. de Brazza sur l'Ogôoué et le Kongo. C'est bien le souffle de l'opinion qui a mis l'explorateur à même de reprendre, dans des conditions moins défavorables que par le passé, les travaux auxquels il a consacré déjà pendant tant d'années son courage et ses forces. Nommé lieutenant de vaisseau, il partait en mars 1883, pourvu, cette fois, de moyens d'action d'une certaine importance. Avec lui se mettaient en route, comme collaborateurs, quelques jeunes hommes pleins d'enthousiasme. Il devait retrouver sur le terrain des opérations, outre son frère, M. Jacques de Brazza, naturaliste, le docteur Ballay, son compagnon dévoué des mauvais jours du début, puis le lieutenant de vaisseau Mizon, envoyé par le Comité français de l'Association internationale africaine. Le matériel mis à la disposition de M. de Brazza, comprenait, entre autres choses, un petit vapeur de rivière démontable et des embarcations à rames.

En même temps M. Cordier, lieutenant de vaisseau, commandant du *Sagittaire*, recevait la mission de prendre possession, au nom de la France, de Ponta Negra ou Pointe Noire et de Loango, deux points maritimes du royaume de Loango, au sud de l'embouchure du Kouilou, que M. de Brazza avait reconnus à la fin de son précédent voyage. Rappelons incidemment que le fleuve qui débouche dans l'Océan sous le nom de Kouilou, est ce même cours d'eau dont M. de Brazza avait déjà découvert et exploré le trajet inférieur,

sous le nom de Niâri. Le lieutenant Cordier remplit très heureusement, mais non sans avoir à vaincre de sérieuses difficultés, la tâche qui était confiée à son tact et à son énergie. Il fit signer au roi du Loango et au prince Manipembo, chef de la province du Kouilou, des traités établissant le protectorat français sur la partie de la côte du Loango comprise entre la rive gauche du Kouilou, au nord, et la Pointe Indienne au sud de la ville de Loango, ainsi que, plus au sud, sur un territoire autour de Ponta Negra, autre point de la côte. Après acquisition régulière de terrains, des postes de tirailleurs algériens furent laissés, avec des engagés noirs Kroumen et autres, à la Pointe Indienne et à Ponta Negra.

Restait à faire l'exploration du Kouilou-Niâri, comme artère du transit à établir entre Stanley-Pool et l'Océan. Le lieutenant Cordier put reconnaître le fleuve sur cinquante milles (93 kilomètres), et il revint avec un résultat négatif. Une barre mauvaise est un premier obstacle à la navigation du Kouilou, forcément arrêtée à 70 kilomètres de la mer, devant des rapides infranchissables. Le Kouilou-Niâri ne justifie donc pas les espérances qu'on avait pu concevoir en voyant son cours se prolonger à l'est, jusqu'au voisinage de Brazzaville.

Informé du résultat de la reconnaissance faite sur le *Sagittaire*, M. de Brazza partit d'Elimbaréni (Lambaréné), sur l'Ogôoué, pour Stanley-Pool, en se réservant de rechercher ultérieurement une route quelconque, plus facile que celle du Kouilou-Niâri, mais passant toujours au nord de la limite des prétentions portugaises, c'est-à-dire de 5° 12' de latitude australe, pour rattacher à la côte de l'Océan la station française de Brazzaville et le cours navigable du Kongo. Le 9 juin il se mettait en marche avec onze collaborateurs européens, soixante laptots ou marins sénégalais et huit cents Adouma conduisant une flotille de cinquante-sept pirogues.

Nous savons actuellement que le 3 octobre M. de Brazza était à Franceville, la dernière station française sur l'Ogôoué, puis des lettres parvenues à sa famille le 3 décembre, annonçaient que, dès le 15 octobre, il se trouvait sur le Kongo, chez les Batéké, non loin de son ami le *Makoko*, dont des rumeurs hostiles aux agissements de M. de Brazza avaient annoncé la déchéance.

L'œuvre toute de patriotisme et d'humanité de M. de Brazza est donc en aussi bonne voie que possible.

Nous ne quitterons pas M. de Brazza sans rappeler qu'il a été accompagné jusqu'à Bôoué par notre collègue M. Dutreuil de Rhins, chargé de recueillir les indications indispensables pour rédiger — ce que la vie active de M. de Brazza l'a empêché de faire, — une relation complète de ses voyages, de ses découvertes et de son œuvre. M. Dutreuil de Rhins est déjà revenu parmi nous, et nous a présenté le récit intéressant de sa rapide et fructueuse excursion, qui eût été, il y a seulement quinze ans, un véritable voyage de découvertes. Il a profité de ce voyage pour recueillir d'utiles observations et pour exécuter un levé à la boussole du cours de l'Ogôoué, sur 600 kilomètres environ entre l'île Ninghé Sika, en amont de Zoracotcho, et le point un peu en amont de la rivière Lolo, où M. de Rhins se séparait de M. de Brazza, le 5 juillet dernier. Nous pouvons enregistrer ce travail à l'actif de la mission française de l'Ogôoué et du Kongo. M. de Rhins vous a lui-même informé des dispositions prises par M. de Brazza en vue des opérations ultérieures. Il a fait ressortir les lenteurs qu'entraînera inévitablement l'organisation de l'entreprise, et prévenu contre l'impatience de leurs sympathies, ceux qui voudraient voir se produire en peu de temps des résultats considérables.

Enfin il a demandé à la Société d'intervenir auprès du Parlement et du Gouvernement pour que le concours accordé à M. de Brazza lors de son départ lui soit continué.

La logique nous conduit à ne pas séparer des travaux de M. de Brazza ceux du représentant du comité d'études du haut Kongo, de M. Stanley. Il n'est point possible de donner un aperçu complet ou précis à ce sujet, par suite du silence qu'observe M. Stanley depuis son départ pour le Kongo. Quelques nouvelles qui ont indiscrètement percé ce silence, nous permettront seules d'esquisser les faits géographiques dont le journal du voyageur livrera peut-être un jour l'historique.

Depuis le mois de janvier de cette année, M. Stanley avait, aux dernières nouvelles, remonté d'abord le Kongo jusqu'à Bolobo, dans l'Ouyanzi, par environ $2^{\circ} 35'$ de latitude sud et $15^{\circ} 30'$ est du méridien de Paris, à 185 kilomètres nord-est de Stanley Pool, refaisant ainsi en sens inverse une partie de son beau voyage de découverte. Mais la partie tout à fait neuve de ses travaux se rapporte à la grande rivière Wabouma, ou Kwango, qu'une erreur avait fait autrefois baptiser du nom d'Ibari-N'Koutou. En 1881 M. Stanley a remonté la Wabouma jusqu'au point où elle reçoit le Kwango, puis plus loin jusqu'à un grand lac qu'il a nommé lac Léopold II, et qui est évidemment le lac Aquilonda placé par ouï-dire sur les anciennes cartes. Le lac Léopold II est à 270 ou 280 kilomètres au sud du confluent de la Wabouma dans le Kongo. Cette indication de distance montre que le lac est bien sur la Wabouma et non sur le Kwango, car le cours du Kwango a été reconnu par le commandant von Mechow, précisément à la latitude indiquée par la distance ci-dessus. La Wabouma doit donc venir de la direction de l'est par rapport au Kwango, et son lac mesure 130 kilomètres de longueur, sur 11 à 56 kilomètres de largeur.

Voilà pour la géographie. Quant aux stations fondées pour le compte du comité d'études du haut Kongo, elles sont actuellement, en comprenant les simples dépôts établis à M'boma et à Noki, au nombre de dix ou onze. Tout d'abord,

sur le Kongo, les stations de Vivi, où s'amorce la route dite de Stanley, qui n'est autre chose que l'élargissement et la régularisation d'anciens sentiers; Isanguila, où s'arrête cette partie de la route; Manyanga, où elle reprend; Léopoldville, sur la rive sud-ouest de Stanley Pool, où la route cesse, le fleuve étant navigable; Kimpoko, sur la rive sud-est de Stanley Pool; Gobila ou M'souata, en aval du confluent de la Wabouma, à 500 kilomètres en amont de l'embouchure du Kongo, et à 110 kilomètres en amont de Stanley Pool. La fondation d'une dixième station, 370 kilomètres plus haut, au confluent de l'Ikelemba, était décidée et devait avoir lieu cette année-ci encore. Enfin, tout récemment, le comité d'études du haut Kongo a créé un onzième centre à l'embouchure du Kouilou, non loin des nouveaux postes français établis par M. le lieutenant de vaisseau Gordier.

Pour maintenir et entretenir ces stations, M. Stanley dispose d'un très nombreux personnel d'indigènes de Zanzibar et de la côte de Krá (Kroumen), plus une centaine de blancs, au minimum. Parmi ces blancs sont les chefs de stations, de nationalité belge, anglaise, allemande ou même française, et gradés pour la plupart dans les armées belge ou anglaise.

Il y a quelques mois, le gouvernement anglais a envoyé au Kongo un commissaire, le général sir F. Goldsmid, chargé d'étudier les résultats obtenus par le comité d'études et d'acheter, s'il y avait lieu, les droits qui découlent des traités conclus sur son initiative.

Ce qu'il faut peut-être admirer le plus dans l'œuvre de M. Stanley, c'est ce résultat surprenant d'avoir amené trois bateaux à vapeur à Stanley Pool, par une simple voie ouverte à travers les forêts, sur les flancs des contreforts montagneux qui bordent le Kongo. Ces bateaux ont été montés et lancés sur la magnifique nappe du Kongo qui ouvre devant eux une voie navigable de plus de 1400 kilomètres, jusqu'au confluent de la M'Coûra.

Le Portugal n'assiste pas indifférent à la poursuite d'une entreprise qui commence à modifier complètement l'état des choses sur une partie de son domaine extérieur et des territoires limitrophes. Il a chargé deux explorateurs déjà célèbres, M. Brito Capello et Robert Ivens, d'une mission topographique et scientifique dans la province d'Angola et au Kongo, et il fait étudier l'établissement d'une voie ferrée qui traverserait la province. Ce sont là autant de promesses pour la géographie.

Les longues explorations de M. Robert Flegel dans l'empire de Sokoto, mais surtout sur le grand affluent ouest du Dhiôli-Ba, la Bénoué, viennent au bout de cinq ans d'efforts, d'être couronnées du succès auquel le tenace et laborieux voyageur attachait à bon droit le plus haut prix. Vous n'avez pas oublié les hypothèses multiples qui s'étaient fait jour sur ce problème important, après la découverte du cours moyen de la Bénoué, par Henri Barth, en 1851-1853, date depuis laquelle aucun autre explorateur n'avait revisité l'Adamawa. Les uns avaient pensé à une origine lacustre de la Bénoué; d'autres suivaient l'opinion émise par Barth lui-même qui, s'appuyant sur les caractères de la rivière au confluent de la Fâro, sur la limpidité des eaux, la rapidité du courant, les allures de torrent, avait prévu que la Bénoué descendait d'une chaîne de montagnes.

Les observations de M. Flegel viennent vérifier cette prévision de son grand prédécesseur, qui restera longtemps un maître dans l'art d'observer la nature et les hommes, de deviner une vérité cachée en concluant d'un ensemble de prémisses bien étudiées. Barth s'est trompé seulement en ce sens qu'il a attribué à la Bénoué un cours supérieur beaucoup plus long qu'il ne l'est en réalité. De Loko, sur la Bénoué, où nous laissons M. Robert Flegel l'an passé, il s'est rendu à Yôla, chef-lieu de l'Adamawa, par une route nouvelle, au sud de la rivière, à partir de Woukari.

Le 31 juillet 1882 il quittait Yola dans la direction du sud, pour commencer un voyage de découvertes à travers les parties inconnues de l'Adamawa, passant à Gourin et à Boundang. Au-delà de Boundang, il a croisé trois affluents de la Fâro et, longeant la chaîne de montagnes de Borongou qui court parallèlement à cette rivière, il avait atteint, à Kona, chez les Batta, la ligne de faite entre les bassins de la Fâro et de la Bénoué. Il a suivi cette chaîne du sud-est, campé dans le bassin tantôt de l'une, tantôt de l'autre rivière, et relevé successivement trois sources de la Bénoué. La quatrième source et peut-être la véritable, à moins qu'il n'en existe une autre plus loin dans le même massif, est sur une montagne escarpée. Mais M. Flegel l'a seulement aperçue dans le lointain, sans pouvoir y parvenir. Au printemps de ces latitudes, le ruisseau qui devient plus loin la Bénoué, est presque à sec, mais aux premières pluies estivales douze heures suffisent pour la faire déborder ; ce sont bien là les caractères d'un torrent. La source de la Bénoué, découverte par M. Flegel, est dans le canton de Ngaoundéré, entre les 7° et 8° degrés de latitude nord, au sud-sud-est et à 200 kilomètres de Yola, chef-lieu de l'Adamawa, c'est-à-dire beaucoup au nord et à l'ouest du point où l'on aurait pensé à la chercher. Le voyageur relate un fait qui ne doit pas être négligé dans l'examen de la question : le cours d'eau qui conserve jusqu'à sa source le nom de Bénoué n'est pas l'artère principale de cette rivière ; son affluent, le Fâro, qui naît dans le sud-ouest, et des affluents du nord, fournissent à la Bénoué la portion principale de son débit en aval du Taépé, au confluent du Fâro. Les données nouvelles apportées par M. Flegel ont certainement fait faire un grand pas à la question : les montagnes du pays des Batta renferment bien, à une altitude de 1100 à 1200 mètres, d'après les notations barométriques du voyageur, les sources de la Bénoué proprement dite ; ces montagnes forment, au dire des indi-

gènes, la ligne séparative des bassins du Fâro, de la Bénoué, du fleuve du vieux Calabar (ou Kaleba) et de la Logoné, cette grande branche occidentale du Châri, dont M. Flegel aurait ainsi traversé quelques-unes des sources.

Tel est en résumé, d'après M. Duveyrier, le contenu de la plus récente des lettres de ce voyageur, en y apportant le contrôle de l'acquis du passé et des prévisions permises.

La mention que fait M. Flegel des ruisseaux, tributaires au bassin du lac Tzadé (ou Tsâd), et dont les sources sont au voisinage de celles de la Bénoué, détruit forcément l'hypothèse d'après laquelle un lac Liba, situé au loin dans le sud-est de l'Adamawa, alimenterait cette rivière. L'existence même de ce lac, déjà plusieurs fois contestée, devient de plus en plus douteuse. Limité maintenant au sud et au sud-est, le bassin de la Bénoué ne peut s'étendre que dans la direction du sud-ouest, et l'exploration de la partie supérieure du cours du Fâro et de ses affluents, donnera la solution définitive du question des plus lointaines origines des eaux qui forment la Bénoué.

Pour revenir utilement sur l'heureuse traversée du sud de l'Afrique équatoriale par le lieutenant Wissmann, nous attendrons d'une publication plus complète que des articles de journaux, des éléments d'appréciation, et surtout la carte itinéraire et les résultats des déterminations astronomiques de l'officier allemand. Nous ne pourrions aujourd'hui que compléter par quelques détails l'exposé du dernier rapport. Du chef de cette première expédition, du docteur Pogge, on n'a pas de nouvelles postérieures au mai 1882, c'est-à-dire à partir du moment où il se séparait du lieutenant Wissmann, à N'yangwé, sur le Loualaba ou haut Kongo, pour regagner, à l'ouest, sa station de Moukengué, chez les Touchilangué, non loin des rives de la Louloua. A cette date le docteur Pogge n'avait pas décidé s'il attendrait à Moukengué l'arrivée d'une nouvelle mission

allemande, ou s'il reprendrait de suite la route de la côte occidentale d'Afrique.

Rien n'indique, quant à présent, qu'on songe en Allemagne à envoyer des renforts à la station de Moukengué. L'attention se porte plus à l'ouest, sur le cours inférieur du Kongo, et le lieutenant Wissmann a été chargé d'une nouvelle mission dont le but serait, en termes généraux, l'exploration du bassin du Kongo, en prenant pour point de départ les possessions portugaises de la côte occidentale. Cette fois M. Wissmann aura trois compagnons européens, deux lieutenants, MM. Müller frères, et un médecin, le docteur Wolff.

Dans l'est de l'Afrique équatoriale le docteur Fischer allait essayer, cette année-ci, un nouveau système d'explorations. Il avait projeté d'aborder, par le sud, le massif où le Kilima-N'djaro dresse sa cime à 6 116 mètres de hauteur, de le contourner à l'est, par le côté où aucun explorateur ne l'a encore vu, et de fixer ainsi presque complètement la géographie de l'ensemble de cette région rappelant nos Alpes, et l'une des plus intéressantes de l'Afrique entière. Il voulait aussi reconnaître le haut cours du fleuve Sabaki, qui, partant du versant nord du Kilima-N'djaro, va se jeter à l'est dans l'Océan Indien.

Le projet rencontrait dans les dispositions prévues des tribus des Masai, un obstacle que l'événement a vérifié, et le docteur Fischer estima qu'une escorte nombreuse, bien armée, lui permettrait de traverser le pays des Masai, même contre la volonté des habitants. Il partit donc de Zanzibar avec 1200 hommes et 800 fusils; c'était une petite armée, en raison du milieu où il allait s'engager, et il intéressa individuellement ses hommes au succès de l'entreprise. Il prit sa route en terrain connu, par l'Ousambara, le long du Roufou ou Pangani, et par le massif de Paré et le Djagga.

Ces contrées, morcelées en minuscules États situés sur le

versant sud du Kilima-N'djaro, ont été parfaitement décrites par le baron von der Decken et le docteur Kersten. Sur la haute Roufou, en Aroucha, au sud du Djagga, il eut un premier différend avec les Masaï; l'escorte fit usage de ses armes et tua quatre indigènes. A partir de ce moment le docteur Fischer dut employer la force pour s'ouvrir la route.

Il a atteint ainsi, en pays nouveau pour la géographie, les monts N'datoua; il en a longé le versant oriental jusqu'au lac Nawaïcha, dont il faisait la découverte et qu'il a entièrement contourné. Laissant ensuite à l'est le massif de Matoumbato, il est venu retrouver son point de départ sur le versant oriental du Kilima-N'djaro. D'après des indications très sommaires, les seules que le voyageur ait encore publiées, le lac Nawaïcha est à quelques 400 kilomètres dans le nord-ouest de ce haut massif. M. Fischer a rapporté à Zanzibar de riches et précieuses collections d'histoire naturelle qui seraient un des principaux résultats, sinon le principal, d'un voyage dont le prochain rapport annuel aura sûrement à examiner de plus près la partie géographique.

L'emploi des caravanes armées ou des armées caravanes comme celle du docteur Fischer, mérite discussion. Si, dans certains cas, cet appareil de marche permet de réaliser ce qui ne pourrait être tenté par des moyens pacifiques, d'autre part, il expose le voyageur à de sanglantes aventures, suivies de représailles toujours périlleuses, parfois mortelles pour ses successeurs dans la même région. C'est ainsi que, marchant dans une direction où l'avait précédé le docteur Fischer avec une troupe nombreuse, le géologue anglais Thomson a vu son expédition arrêtée et obligée de regagner la côte.

Après une excursion sur le fleuve Roufou, M. Thomson avait constitué sa caravane à Zanzibar, en se conformant aux

vieux usages, c'est-à-dire en recrutant de simples porteurs ou *pagazi*. Le 8 mars il partait pour Monbasa, dans la pensée de pénétrer jusqu'au Kilima-N'djaro à travers le pays des Masaï.

Il s'avança, en effet, jusqu'aux monts N'dara et Boura, visités en dernier lieu par le regretté docteur Hildebrandt, et explora les vastes plaines du Tetta. De ce point il voulait passer par Dafeta (Taveta?), et contourner par le nord le Kilima-N'djaro, pour remonter ensuite le Sabaki jusqu'à sa source et finalement relier, par un premier itinéraire, le Kilima-N'djaro au rivage oriental du lac Nyanza. Ce programme il l'a réalisé jusqu'à Dafeta, village situé au nord du lac Djipé (ou Yipé), dans la plaine au sud-est du massif du Kilima-N'djaro, qu'il atteignait le 21 mars.

Il poussa même jusqu'à Angari, mais là l'hostilité des habitants qui venaient d'essuyer le feu des hommes du docteur Fischer, éleva devant lui une barrière infranchissable. Toute autre route en avant était aussi fermée par la terreur que la renommée des Masaï avait répandue parmi ses porteurs. Il se replia donc sur Dafeta et regagna Monbasa par le chemin qu'il avait suivi à l'aller.

Fort de cette expérience, M. Thomson a jugé qu'il obtiendrait un meilleur résultat en intéressant ses porteurs à la réussite d'un nouveau voyage. Adoptant à son tour le système inauguré par le docteur Fischer, il est reparti pour l'intérieur, et aux dernières nouvelles datées de Zanzibar, le 7 septembre 1883, M. Thomson avait atteint Wandarobo.

Le précédent rapport annonçait le départ de M. Giraud, enseigne de vaisseau de la marine française. Il s'agissait, nous le rappellerons, d'une exploration de la région, à peine esquissée jusqu'ici, où le Kongo prend ses sources; éventuellement aussi d'une traversée de l'Afrique équatoriale par une route encore inexplorée. Les nouvelles des débuts

de cette entreprise sont encore très incomplètes, et il ne saurait en être autrement.

C'est le port de M'zizima ou Dâr Es-Salâm, que l'explorateur a choisi comme tête de son itinéraire, et le 10 décembre 1882, il se mettait en marche emportant une embarcation destinée à explorer complètement le lac Bangweolo ou Bemba, premier objectif de ses travaux.

Dès le début M. Giraud constatait les embarras du transport d'un objet aussi volumineux et aussi étranger aux usages des pagazi qui font les convois dans cette région.

La difficulté de transport du bateau, peut-être aussi la versatilité du caractère indigène fut-elle la cause des désertions de ses porteurs pendant les premières marches. M. Giraud a annoncé son passage à M'gouna, dernière ville du canton de Koutou, que ses observations placent par 7°23' de latitude sud et 34°33' de longitude est. A ce moment sa marche était assez rapide; il ne se plaignait plus des désertions, et nous sommes autorisés aux meilleures espérances sur le succès d'une entreprise que M. Giraud conduit sans l'aide pécuniaire ni du gouvernement, ni des sociétés savantes. De l'avis de ceux qui le connaissent et qui ont assisté à ses préparatifs, il possède deux qualités que rien ne remplace en Afrique : le tact et la prudence. Si donc, au mois de septembre on était encore sans nouvelles de lui, nous ne devons pas nous en alarmer. Notre consul à Zanzibar, M. Ledoux a prévenu le Ministère des Affaires étrangères qu'à mesure que M. Giraud s'avancait dans l'intérieur, les communications avec la côte deviendraient plus difficiles et partant de plus en plus rares.

Un voyageur italien, M. P. Sacconi, s'est hardiment avancé dans la région inconnue qu'en ce moment même, notre compatriote M. Révoil cherche à traverser. M. Sacconi, missionnaire de la Société d'explorations commerciales de Milan, avait, en cette qualité, séjourné longtemps

dans la ville de Hèrèr, sous la protection de la garnison égyptienne. Il résolut de faire un voyage à la fois géographique et commercial au pays d'Ogadèn, paradis des territoires habités par les Çômâli, sur la lisière duquel M. Haggemacher avait dû s'arrêter en 1874. M. Sacconi partit de Hèrèr le 8 juillet, dans la direction de l'Ogadèn et du cours du Wobi. Ce fleuve intérieur qui descend du pays de Gouragué, au sud de l'Éthiopie, arrose avec son affluent, le Webbi, Ganâné, presque tout l'intérieur du vaste promontoir des Aromates et va se perdre près de l'Océan Indien, après avoir passé à Guélidi.

La marche du voyageur, qui eut lieu à travers une contrée toute nouvelle pour la géographie, peut-être suivie sur une carte manuscrite communiquée à M. Duveyrier par l'actif et savant directeur de l'*Esploratore*, de Milan, le capitaine Camperio, qui l'a dressée au moyen des interrogatoires du serviteur indigène de M. Sacconi.

L'itinéraire, après avoir coupé à deux reprises la rivière Arar, un des affluents du Wobi, pénètre bientôt entre la Ramis et la Dekta, autres grands tributaires ou plutôt les deux têtes principales du même fleuve, dans le nord-ouest du pays d'Ogadèn dont aucun autre Européen n'avait encore foulé le sol. Selon les maigres indications fournies par le serviteur de M. Sacconi, cette partie nord-ouest de l'Ogadèn ne justifie pas l'enthousiasme avec lequel en parlent les Çômâli, mais bientôt, en passant sur la rive sud de la Wahé, vers le 8° de latitude, on entre dans un pays montueux, riche, très fertile, couvert d'acacias-gommiers et de cultures de *dhoura*' ; le génévrier (*Juniperus procera*) qui boise ces montagnes permet de leur assigner approximativement une hauteur de 1500 mètres. A une petite distance dans l'est coule le Wobi, limite occidentale de l'Ogadèn propre. Le sultan Habîb, qui gouverne ce territoire, fit prévenir M. Sacconi que vu l'état politique de l'Ogadèn, il l'engageait à ne pas avancer. Décidé, malgré les avis, à poursuivre son entre-

prise, M. Sacconi franchit la Souloul, affluent du Wobi, mais, dès le 9 août, les dispositions des tribus çomalies limitrophes du territoire oromo ou galla, devenaient hostiles et menaçantes. Le 12 août M. Sacconi était un peu plus loin vers le sud, à Kora-Nagot, où, d'après sa carte, la race oromo dispute le sol aux Çòmali. D'après la règle usitée dans cette région, les tentes furent entourées d'un enclos en fascines, mais bientôt les Çòmali au nombre de cinq mille, dit-on, vinrent prendre position autour du camp. C'en était assez pour mettre en éveil l'esprit le moins craintif, et pourtant M. Sacconi se laissant tranquilliser par les protestations de son guide, s'endormit ainsi que ses serviteurs. C'est alors que cinq Çòmali franchissant l'enceinte volante, tombèrent brusquement sur le voyageur et ses serviteurs endormis. Blessé à la tête M. Sacconi sortit de sa tente et fit feu de son revolver; un coup de sabre abattit du même coup l'arme et la main. Un instant après, M. Sacconi était achevé, ses bagages éventrés étaient mis au pillage. Fait rare dans les pays musulmans d'Afrique, le voyageur chrétien avait un serviteur fidèle. Celui-ci avait reçu pour instruction de s'attacher, en cas de malheur, à rapporter à Hèrèr les manuscrits de son maître; profitant donc de la nuit, il se glissa auprès du cadavre pour retirer des vêtements le journal de route; mais, épié par l'œil jaloux des meurtriers, il fut arrêté et passa en jugement devant le *faqih* ou légiste de la tribu, qui brûla les manuscrits de M. Sacconi, et à la sévérité duquel le loyal serviteur n'échappa qu'à grand'peine. Les clients ordinaires du *faqih* n'avaient, du reste, pas attendu l'issue du procès sommaire pour tuer trois autres domestiques indigènes du voyageur italien.

De cette tentative dont la réussite aurait produit des résultats géographiques considérables on ne peut malheureusement retenir que des indications un peu vagues. En revanche, il y faut voir une preuve nouvelle du fanatisme

religieux qui anime contre tous les non-musulmans les différentes tribus de la race des Çômali.

On trouverait difficilement dans l'histoire un moment aussi peu propice que le moment actuel pour explorer les pays musulmans. En remontant même jusqu'à l'époque des Croisades, nous n'y voyons pas le fanatisme des sectateurs du prophète aussi surexcité qu'à l'entrée du xiv^e siècle de l'hégire, c'est-à-dire de nos jours. A cette époque, en effet, le *Mahedi*, l'antechrist des musulmans, doit, d'après les prophéties, réaliser par tous les moyens, surtout par les moyens violents, la conversion du monde entier à la religion de Mohammed.

Les lumières de la civilisation ont atténué ce redoutable ferment dans tous les États musulmans policés, mais chez les peuples à peine sortis de la barbarie, nous avons eu, dans le soulèvement du Mahedi soudânien, dans le mouvement qu'on signale aujourd'hui, même parmi les tribus nomades du nord de la Perse, et dans la sourde agitation qui s'est manifestée chez les affiliés de plusieurs confréries religieuses musulmanes, autant de reflets de la croyance à une manifestation prochaine du dernier grand réformateur des mœurs et de la foi musulmanes.

Telle est la situation qui rend exceptionnellement difficile et réellement dangereuse la mission que notre collègue, M. Georges Révoil, poursuit pour le Ministère de l'Instruction publique.

Il tente, en effet, de traverser et d'explorer dans sa plus grande largeur, un pays dont les habitants sont des Çômali, nouveaux musulmans actuellement remués par les prédications de la plus hostile des confréries religieuses de l'islâm.

L'île de Zanzibar a été, pour M. Révoil, une première station obligée, où la mousson contraire l'a retenu pendant quatre mois. Ce temps, il l'a très utilement employé à réunir des collections d'histoire naturelle et d'ethnographie. Le 1^{er} mai, il s'embarquait pour le port de Mouqdicha, plus

connu sous la forme portugaise de son nom, Magadoxo ; M. Révoil avait préparé la partie politique de son entreprise en conférant avec les chefs influents de la côte d'Afrique que leurs affaires venaient d'appeler à Zanzibar. Il avait avec lui un homme solide et dévoué, le marin provençal Jean Tesseire ; il partait en compagnie de Sâlem Ben'Aôd El-'Omari, frère du secrétaire particulier du sultan de Zanzibar, qui s'était fixé à Mouqdicha depuis plusieurs années, et qui, par cela même, devait être pour lui un conseiller précieux. M. Révoil était, en outre, porteur de lettres où son Altesse Sa'ïd Barghach, sultan de Zanzibar, le recommandait chaudement. Son projet était d'abord de faire un séjour à Guélidi, puis de se diriger sur Ganâné, et de là sur un point quelconque de la côte du golfe d'Aden.

Tout le terrain à parcourir au delà de Guélidi est reconnu jusqu'à Hèrèr ou jusqu'à Libahéli, c'est-à-dire sur un développement de plus de mille kilomètres.

Dès son arrivée à Mouqdicha, M. Révoil reconnut chez les Çômâli de cette région des conditions intellectuelles et morales très différentes de celles qu'il avait rencontrées dans les parages du cap Guardafui. Sa première marche en quittant le port, fut signalée par un événement dont la répétition pourrait mettre notre voyageur dans l'impossibilité de remplir sa tâche. Deux tribus çômâlies, les Gobroûn et les Wadân, se disputent la domination de la courte voie de Mouqdicha à Ganâné, et leurs incessantes querelles à main armée ensanglantent la région intermédiaire. M. Révoil dut payer et payer chèrement le droit de passage ; on peut estimer à quatre mille francs d'argent monnayé et à deux cents blouses le « cadeau » que les Çômâli exigèrent de lui.

Les Çômâli Gobroûn, dont la capitale est Guélidi, reconnaissent pourtant la suprématie du sultan de Zanzibar, mais eux-mêmes et leurs rois ont une façon particulière d'exercer la part de souveraineté qui leur reste. Au mois de janvier 1868, le sultan de Guélidi, Ahmed Yotsef, avait fait périr

par le poison son hôte, le voyageur allemand Kinzelbach ; au mois de mai 1883 la protection hautement avouée du sultan de Zanzibar, la faveur même du sultan de Guélidi, affirmée par l'envoi d'une escorte de deux cents cavaliers, n'ont pas suffi pour mettre M. Révoil à l'abri des exactions des sujets de 'Omar Youssef, qui a succédé à son frère Ahmed Youssef comme roi des Çômâli Gobroûn et du Guélidi. Il est juste d'ajouter qu'à ce moment là les Abgâl et les Morsoudé, autres fractions du même peuple, erraient en bandes armées dans le pays ; peut-être sont-ce ces bandes hostiles qui ont mis M. Révoil à rançon, et lui ont livré un combat aux portes mêmes de Guélidi.

Le voyageur nous apprend que cette ville, divisée en six quartiers, couvre les deux rives du Wobi Doboï ou Wobi Denoq, grand fleuve intérieur qui, descendu des montagnes du Gouragné et du Hèrèr, au sud-est de l'Éthiopie, va se perdre dans les terres, près de l'embouchure du Djouba, après un cours de plus de 1400 kilomètres, mesuré à partir de la naissance de son affluent occidental. Mais plus de la moitié du bassin de ce singulier cours d'eau est dans une région dont le climat présente, au point de vue de la sécheresse, une ressemblance avec le Sahara et l'Arabie, malgré sa latitude plus australe ; à Guélidi même, à deux cent cinquante kilomètres seulement de sa perte, le Wobi ne mesure que trente mètres de largeur. Ses rives ne sont pas encadrées d'une végétation luxuriante, mais les énormes crocodiles qui glissent dans ses eaux, les pluvièrs, les oies sauvages et les ibis qui vont affairés, évitant le vorace amphibie, animent le paysage.

Des bateaux plats halés le long de cables en liane servent à mettre en communication à travers le Wobi les quartiers de Guélidi. Les habitations consistent en huttes coniques groupées autour d'une cour ; les mosquées, isolées des demeures, ne sont que des huttes plus vastes, dont le sol est recouvert de peaux de bœuf.

M. Révoil nous dépeint les Çômâli Gobroûn comme plus cruels, plus rapaces, plus fourbes que leurs frères les Warsanguéli, qui ne sont pourtant des modèles ni d'aménité, ni de loyauté. Cependant les habitants circulent sans armes dans la ville où règne un certain trafic autour du marché au grain, du marché au bétail et des boucheries en plein vent. Une ferveur religieuse exagérée caractérise la population de Guélidi. Devenu vieux, affligé d'un ulcère incurable à la jambe, le sultan 'Omar Yoûsef n'attend plus de bonheur que dans la vie future; depuis de longues années il s'est imposé un jeûne de chaque jour et passe ses nuits en prière : c'est un roi fanatique devenu ermite. La menace directe du sultan de Zanzibar a pu seule le décider à accorder une protection quelconque à M. Révoil. Ce sont là, pour notre voyageur, des conditions tout à fait fâcheuses.

Le mois de ramadhân, ce carême des musulmans, étant survenu pendant son séjour à Guélidi, exerça immédiatement une influence sur l'entourage du voyageur qui vit, l'un après l'autre, tous ses serviteurs l'abandonner.

Grâce à une énergique action du sultan de Zanzibar, le 25 septembre M. Révoil partait enfin de Guélidi pour Ganâné, ville du cours inconnu du fleuve Djouba où une dépêche télégraphique de Zanzibar, datée du 5 octobre, annonçait déjà son arrivée.

Le télégraphe a transmis trop tôt l'avis que nous voudrions tous voir confirmé, car partant de Guélidi le 25 septembre, M. Révoil ne pouvait guère arriver à Ganâné que le 15 octobre, et la nouvelle de cet événement ne pouvait être connue à Zanzibar qu'à la fin du même mois. Si nous essayons de percer l'avenir au point de vue des chances de réussite de notre courageux et sympathique explorateur, nous aurons quelque peine à réprimer nos appréhensions. Lui-même a écrit : « Le seul champ que l'on cultive dans le pays des Çomali est le champs des morts, » et sa phrase

résume presque à la lettre l'histoire des entreprises européennes dans cette région.

Puissent les qualités vraiment exceptionnelles dont notre collègue à déjà donné tant de preuves, le servir aussi efficacement dans son entreprise actuelle, la plus difficile qu'il pût tenter.

Pendant les préludes de la guerre sainte du Mahedi de Dongola, dont les phases se sont récemment imposées à l'attention de toute l'Europe, trois voyageurs ou groupes de voyageurs italiens opéraient dans la région actuellement au pouvoir de l'insurrection contre l'autorité du Khédive. Le capitaine Camperio avait envoyé naguère à Gessi-Pacha, sur sa demande, un officier très capable et bien préparé, le capitaine Casati. M. Casati arrivait auprès de Gessi-Pacha, à la Mechera'a Er-Req, au moment où le gouvernement égyptien mettait fin à la mission que le général italien avait brillamment commencée. D'abord fortement éprouvé par le climat, puis livré à lui-même, presque sans ressources et sans bons instruments, M. Casati s'imposa la tâche de résoudre la question de la Wèllé, cette rivière qu'on croit aujourd'hui être la tête soit de l'Arouwimi, affluent du Congo, soit du Châri.

Après une année de souffrances, occupée à descendre la Wèllé jusqu'à Bakangoï, et à reconnaître la rivière Nepoko qui se rattache au même bassin, le voyageur est arrivé à Tangassi, à environ 30 kilomètres au sud de l'ancienne capitale de Mounza, roi des Monbouttou. Aux dernières nouvelles, qui remontent assez loin déjà, M. Casati était sur le Nil, au poste de Lardo. L'insurrection musulmane ayant interrompu les communications entre le haut Nil blanc et l'Europe, M. Camperio n'a pas encore reçu les rapports et les cartes de M. Casati sur son voyage de Bakangoï à Lardo par Tangassi; ces documents doivent apporter aux géographes les premières indications de *visu* sur une vaste contrée

jusqu'alors inexplorée et qui renferme la solution de plusieurs problèmes importants.

Un jeune entomologiste italien, M. Dabbene, vient de consacrer deux années à un voyage d'exploration sur le Haut-Nil, jusqu'aux établissements égyptiens dans le sud-est de Lardo.

C'est d'un explorateur déjà connu, le comte Pennazzi, qu'il va être maintenant question. Son livre, intitulé *Dal Po all' Nilo*, relate le voyage qu'il a fait en 1879, de Sawakin, par Kassala et Galabât, à Metamma, après une première excursion du Caire à Gendokoro. Tout récemment le comte Pennazzi a eu l'idée d'appliquer à l'intérieur de l'Afrique le système des tours d'Orient à l'entreprise, inventés par l'anglais Cook. Il a trouvé onze jeunes associés parmi lesquels M. Godio et le docteur Magretti qu'il a accompagnés dans le Soudan égyptien et jusqu'à la Mer Rouge, en passant par l'ouest de l'Éthiopie.

L'essai, si la renommée est fidèle, n'a pas réussi au gré des participants. Tout Européen n'est pas apte à faire un pèlerinage en Palestine, et les enthousiasmes les plus ardents, quand ils ne sont pas doublés d'une préparation sérieuse, se calment vite en face des misères et des lenteurs d'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique.

En terminant, au sujet de l'Afrique, il faut signaler une particularité relative à la grande carte de ce continent, entreprise par le Service géographique de l'armée et dont la publication se poursuit activement. Chaque feuille paraît maintenant accompagnée d'une notice où le capitaine de Lannoy, zélé et consciencieux rédacteur de l'œuvre, indique les sources où il a puisé les éléments de chaque feuille, et donne les raisons qui l'ont décidé, en cas de différence ou de contradiction dans les documents employés, à choisir une solution plutôt qu'une autre. C'est là une mesure dont

les géographes, aussi bien à l'étranger qu'en France, sauront apprécier la grande utilité.

Les résultats à signaler pour les Amériques étant surtout relatifs à l'Amérique du Sud, veuillez vous transporter à l'extrême pointe de ce continent, sans oublier que la mission allemande chargée des observations météorologiques circumpolaires, est récemment revenue en Europe après avoir séjourné un an sur la triste et froide petite île de Géorgie, par la même latitude environ, mais à une trentaine de degrés à l'est de la Terre de Feu.

Au sud et tout près de la Terre de Feu, l'île Hoste déroule ses côtes sinueuses dont le développement total est de 450 milles, tandis que le contour de l'île, de pointe en pointe, n'a guère que le quart de cette longueur. L'île Hoste détache vers le sud-est une large presque-île dont l'une des baies, la baie Orange, a reçu la mission météorologique française. Des collines mamelonnées enveloppent de tous côtés la baie et s'élèvent par ondulations successives jusqu'à des sommets qui, à l'arrivée de la mission, étaient couverts de neige; le plus élevé a 513 mètres.

Les terres situées autour de la baie ont beaucoup d'analogie avec celles qui avoisinent les flords norvégiens et islandais. De vastes tourbières, des lagons, des mares alimentées par la fonte des neiges, couvrent un sol spongieux dans lequel il faut pénétrer jusqu'à 1^m,50 ou 2 mètres pour rencontrer le fond solide. Sur les versants abrités des vents du sud-ouest on aperçoit de distance en distance des bois touffus et toujours verts dont les arbres sont de haute taille. Autour de la station même les collines ne produisent que des arbustes étiolés et rampants. Voilà pour l'*alma parens*; quant aux hommes qu'elle nourrit ou devrait nourrir, on ne peut dire absolument qu'ils forment une société; groupés par familles, ils errent d'un point à un autre, cherchant les coquillages qui composent leur unique alimentation.

« Nus, une épaule couverte par un morceau de peau de loutre ou de phoque, ils n'ont, pour se défendre du climat dur et du froid, que le feu qui les accompagne partout, dans leurs canots comme à terre¹. » C'est dans ce milieu que nos observateurs, sous la direction de M. Courcelle Seneuil, lieutenant de vaisseau, vécurent pendant près d'une année, ne cessant d'observer tous leurs appareils. La quantité de matériaux qu'ils ont rapportés est considérable et les mettre en œuvre exigera de longs travaux qui sont du domaine de la météorologie. Dorés et déjà nous savons que la mission française ne l'a cédé à aucune des autres par son activité scientifique.

La *Romanche*, sous les ordres du commandant Martial, avait été chargée de conduire la mission à son poste, de l'aider à s'installer et de rester dans les parages du cap Horn à exécuter des travaux qui relèvent plus spécialement de la géographie. Il convient de donner ici un rapide aperçu de cette fructueuse croisière.

L'archipel du cap Horn où elle s'est accomplie comprend tout le groupe d'îles qui s'étend au sud du canal du *Beagle*, du 55° parallèle environ, au cap Horn; cet archipel avait été reconnu, en partie, de 1830 à 1834, lors du voyage de l'*Adventure* et du *Beagle*, par King et Fitz-Roy.

Il présente les mêmes conditions géologiques que l'extrémité du continent sud-américain. Dans l'ouest, des terres déchiquetées et dominées par de hautes montagnes continuent jusqu'au cap Horn la Cordillère des Andes. Dans l'est, le terrain relativement bas rappelle les Pampas et les vastes plaines du continent. La côte ouest, comme la Norvège par son *Skergaard*, est protégée par une chaîne presque continue d'îles, d'ilots et de rochers que séparent des chenaux profonds. Entre ces îles et la terre ferme circule un passage tortueux par lequel les navires peuvent, à l'abri de la grosse mer, circuler de l'entrée occidentale du détroit de

1. Rapport manuscrit du commandant Martial.

Magellan au détroit de Le Maire. La *Romanche* a étudié et relevé ces passages, elle en a rectifié les cartes encore insuffisantes, mais elle a surtout concentré ses études sur les côtes extérieures de l'Archipel du cap Horn, dont la connaissance exacte est indispensable pour la navigation.

Les travaux peuvent, d'une manière générale, se diviser en trois parties. Une triangulation régulière, avec des levés exécutés par les procédés habituels de l'hydrographie, a été faite pour tout le canal du Beagle, de l'anse Banner, dans l'île Picton, à la pointe Divide, où le canal se divise en deux bras dirigé l'un au nord-ouest, l'autre au sud-est. Les mêmes opérations ont été appliquées aux côtes de l'archipel, entre les méridiens de l'anse Banner et de la pointe Divide. Aux cours de ces travaux, les officiers de la *Romanche* ont exécuté les plans ou les croquis de vingt mouillages.

La seconde partie des travaux a consisté en levés sous vapeur, avec stations simultanées à terre et à bord, du bras nord-ouest du canal du Beagle, de la moitié sud-ouest du même bras, et des îles San Ildefonso.

Enfin l'extrémité nord-ouest du passage Talbot, la partie occidentale du bras sud-ouest et la côte ouest de l'archipel, depuis la baie Cook jusqu'au cap Black Head, ont été reconnues, ainsi que les divers canaux qui rejoignent Whale-Boat et le Darwin Sound.

La campagne s'est terminée par une étude de l'archipel Wollaston, de la partie sud de l'île Navarin, des détroits de Murray et de Ponsonby, et de la baie Nassau. L'archipel Wollaston comprend trois îles à la plus septentrionale desquelles le commandant de la *Romanche* a donné le nom du premier magistrat de la République française. Deux de ces îles sont montagneuses et présentent le système géologique de la presqu'île Hardy et des îles Hermite. Relativement bas, le terrain de la troisième est semblable à celui de l'île Navarin et aux dépôts tertiaires de la côte orientale de l'Amérique du Sud.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer le détail des soins par lesquels la *Romanche* a assuré, dans toute la mesure possible, l'exactitude de ses opérations. Des sondages et des dragages au nombre de 115 ont été effectués; malgré les conditions défavorables d'un climat embrumé, d'une latitude où le soleil s'élève peu au-dessus de l'horizon, des positions astronomiques ont été déterminées. Des longitudes chronométriques rapportées soit à Montévidéo, soit à Punta Arenas observé directement par M. Fleuriat en 1867, ont été obtenues en divers endroits. La baie Orange notamment a fait l'objet de sept déterminations de longitude, sans compter celle qu'en ont faite les savants de la station.

Les îles Malouines et le port franc de Punta Arenas ont été, de la part du commandant Martial, l'objet d'excellentes notices, et au point de vue de l'histoire naturelle, les dragages, exécutés dans les fonds de l'archipel qui n'excèdent guère 600 mètres, ont rapporté de précieux échantillons de la faune maritime.

A ce point de vue, les membres de la mission de la baie Orange ont opéré à diverses époques, et sur les mêmes points de la baie, des dragages qui permettront d'étudier l'influence des saisons sur la vie sous-marine de la région.

Le retour de la *Romanche* a été signalé par d'importants sondages et des observations précieuses sur la température et les courants océaniques.

« Sur le 20° méridien, à partir du 25° degré sud, les profondeurs trouvées accusent une élévation sensible du fond sur les parallèles de l'île Saint-Hélène; cette élévation se continue par un plateau sous-marin, situé à 4500 mètres de profondeur moyenne, et terminé brusquement sous l'équateur par une dépression de 7370 mètres¹. »

Tel est le fond qu'a donné un sondage fait par la *Re-*

1. Rapport manuscrit du commandant Martial.

manche vers 11' au sud de l'équateur, et à peu près sur le 20° méridien. Cette profondeur, la plus grande qu'on ait rencontrée dans l'Atlantique, tombe à peu près sur l'emplacement où d'anciennes cartes portent un banc du Triton et une île Bouvet. Rapprochée des sondes beaucoup moins profondes obtenues dans l'Atlantique par la *Gazelle* et le *Challenger*, elle prouve que les surélévations constatées soit au nord, soit au sud de l'équateur, appartiennent à un système de hauteurs isolées plutôt qu'à un plateau continu. Les secousses volcaniques ressenties à plusieurs reprises entre le Penedo de San Pedro et le 20° méridien ont pu, dit le commandant Martial dans les rapports si pleins d'intérêt dont sont extraites les présentes indications, donner naissance à ces massifs qui paraissent s'étendre en décrivant un arc de cercle de l'Ascension aux roches Saint-Paul et peut-être jusqu'au Delphine Rise, dans le nord.

Par leur étendue comme par leur caractère, les recherches de la *Romanche*, dont le nom figurera désormais à côté de celui du *Beagle*, sont tout particulièrement dignes de l'attention des géographes; mais il faut que l'œuvre ne reste pas incomplète, la haute portée n'en apparaîtra que par une élaboration immédiate et attentive des documents recueillis.

La Société de Géographie doit émettre ici le vœu que les officiers dont le savoir et la courageuse persévérance ont assuré le succès de cette croisière, soient appelés à conduire leur œuvre jusqu'à son complet achèvement.

Tandis que les officiers de la *Romanche* accomplissaient leurs travaux dont profitera spécialement la géographie, mais surtout l'hydrographie, le docteur Hyades, médecin principal de la marine, attaché à la mission de la baie Orange, le docteur Hahn, médecin major de la *Romanche* et M. Sauvinet, préparateur adjoint à la mission, recueillaient activement des collections dont l'étude élargira le champ de nos connaissances sur l'extrême sud américain. La flore, la faune terrestre et maritime ont fourni de nombreux et curieux

représentants qui suffiraient à constituer un musée. L'homme n'a pas été négligé; les Fuégiens n'auront jamais été, jusqu'à ce jour, l'objet d'une enquête aussi complète, au point de vue de leur caractère physique et intellectuel, de leurs mœurs, de leur langage.

M. Giacomo Bove est un entreprenant marin italien que nous avons vu en 1876 dans le nord-est de Bornéo; il fut aussi l'un des compagnons de M. A. E. Nordenskiöld dans le périple de l'ancien continent, effectué par la *Vega*. En dernier lieu M. Bove a visité le sud de l'Amérique méridionale, et cette année le *Bolletino* de la Société géographique italienne nous a apporté les principaux résultats du voyage de M. Bove, accompli en 1882.

A l'est du détroit de Le Maire, et comme un prolongement effilé de la Terre de Feu, s'étend une île longue de 67 kilomètres, sur une quinzaine de largeur; c'est la Terre des États, découverte en 1615 par le Hollandais Jacques Le Maire, oubliée pendant cent-cinquante ans, puis visitée successivement par Cook, Reinhold Forster, Kendal, Darwin, le capitaine Nares avec le *Challenger*, puis avec l'*Alert*. C'est sur cette île dont la côte nord est comme un ossuaire de navires, que M. Bove a porté tout d'abord ses études. Squelette porphyrique de l'époque primitive, la chaîne qui traverse la Terre des États, dans une direction perpendiculaire aux Andes, a été transformée par les glaces de la période quaternaire, puis par les érosions qui accompagnèrent et suivirent la fonte des glaces. Les ports qui découpent l'île sont le résultat de ces actions; mais, au cours de la période géologique actuelle, s'opère un soulèvement qui tend à transformer lentement presque tous ces ports en lagunes. Il en reste de bons cependant, comme le port Roca dans lequel le gouvernement de la République Argentine a établi un laboratoire de zoologie maritime. M. Bove pense qu'en levant quelques phares le long de la côte nord, on pour-

rait tirer parti de la Terre des États qui renferme des tourbières de quatre mètres d'épaisseur, tandis que l'argent, le fer, le zinc, le plomb s'y rencontrent à l'état de sulfures. On y pourrait même appeler des émigrants : ils trouveraient là, il est vrai, une température moyenne de 5 à 6 degrés, mais la région abonde en phoques à fourrure. La colonie pourrait être chargée de surveiller les « ravageurs » de mer qui chassant ou pêchant à outrance, détruisent sans merci les animaux les plus précieux par leur duvet, leur fourrure, leur graisse ou leur huile. Les colons établis à la Terre des États auraient une ressource soit dans la graminée céréale appelée herbe *tussok* (*Dactylis glomerata*), congénère de celle de la Terre de Feu, soit dans l'algue dite *Kelp* (*Macrocystis pyrifera*), qui signale les hauts fonds et loge dans ses immenses feuilles riches en soude, tout un monde de crabes, de moules, d'holothuries et autres comestibles.

L'île est d'ailleurs riche en oiseaux et poissons, qui fourniraient à l'alimentation de la colonie des ressources illimitées ; certains représentants de la faune, surtout les papillons, se distinguent par cette particularité assez curieuse, de n'avoir qu'une couleur, le blanc ou le jaune pâle ; les mouches ne sont pourvues que de moitiés d'ailes ou sont aptères. Faut-il ajouter que les cartes développées de la Terre des États porteront désormais toute une nomenclature d'origine italienne ? M. Bove voit dans cette terre les restes d'un continent subarctique dont auraient également fait partie l'archipel fuégien, les Malouines, la Géorgie du sud, les îles du Prince Édouard, les groupes Crozet, Saint-Paul et Amsterdam, l'archipel Kerguelen, semblables par leur constitution géologique, leur faune et leur flore.

Après une exploration et des sondages dans les passes qui environnent la Terre de Feu, M. Bove s'enfonce d'une trentaine de milles vers l'intérieur, où il constate des phénomènes orographiques dignes d'être signalés. Les croupes en forme de tables qui se détachent de l'Orosco et des Trois

Frères, le cône du mont Campana, la crête dentelée du mont Sarmiento, enfin les dômes de la chaîne Darwin, avec le mont Darwin, offrent autant de séries différentes de forme et de constitution géologiques. Dans l'une des vallées de chaîne se produit le phénomène de la « rivière de pierres ». Un glacier qui recouvrait autrefois tous les sommets circonvoisins, avait peu à peu diminué et à sa base s'était formé une moraine considérable; or il est arrivé que le glacier, reprenant sa marche en avant, a passé en dessous de la moraine au lieu de la gravir. A la suite de journées assez chaudes pour amener un petit dégel superficiel, des blocs énormes de glace tombent avec fracas de tous côtés, tandis qu'à la surface du glacier se détermine un véritable courant de pierres, de cailloux et de terre.

Trois races différentes peuplent la Terre de Feu : les Alcalafs, établis au nord entre le cap Pillar, dans l'île Désolation, et l'île Stewart, sont au nombre de 3000; petits, velus, disgracieux et hostiles aux étrangers, ils occupent le degré inférieur de l'échelle. Leur langue est difficile et gutturale. Ils ne se vêtissent pas et habitent soit de misérables huttes, soit même sous terre; des algues, des coquillages de poissons et de la chair de phoque forment leur nourriture.

Sur les revers opposés, dans les îles méridionales de l'archipel, habitent au nombre de 3000 également, les Yagans, qui, aussi peu vêtus que les Alcalafs, sont comme ceux-ci polygames; toutefois leur idiome, dont un missionnaire anglais a donné un vocabulaire, est doux et harmonieux. Petits de taille et ne se développant pas, par suite de la vie qu'ils mènent dans leurs bateaux, ils deviennent un peu plus grands quand ils habitent à terre. Inoffensifs envers les étrangers, parfois même secourables aux baleiniers et aux explorateurs, ils se livrent entre eux de rudes combats, terminés souvent par des massacres. Ils doivent cependant aux missionnaires anglais un rudiment de civilisation.

Les Onas, qui forment la plus nombreuse et la plus robuste

des trois races de la Terre de Feu, habitent en nomades le nord-est, l'ouest et le centre de l'île principale. De taille élevée, ils sont fiers et indépendants.

Comme les Yagans ils ont entre eux de sanglantes guerres. Leurs armes sont l'arc et les flèches à pointes de pierre, avec lesquels ils chassent aussi le *guanaco* dont la chair les nourrit et dont la peau les habille.

Tantôt hostiles, tantôt bienveillants envers les voyageurs, les Onas se montrèrent favorablement disposés pour M. Bove et ses compagnons; ils les aidèrent même à réparer l'embarcation sur laquelle, à la suite de la perte de leur bateau à vapeur, les Italiens purent regagner Punta Arenas.

Selon M. Bove, la notion que la Terre de Feu est habitée par une race unique et misérable, celle des Pescherahs, doit être désormais abandonnée; d'autre part, si les trois races dont il a parlé offrent des différences de type, leur origine cependant est commune, et les rattache à l'ensemble de cet homme américain dont Bastian et d'autres admettent l'unité depuis la Terre de Feu, jusqu'au détroit de Behring.

Un voyage qui remonte à 1877 mais dont le résumé a été donné cette année seulement par les *Proceedings* de la Société géographique de Londres, nous transporte à la côte de Patagonie, entre les 43° et 47° degrés de latitude méridionale. Ce voyage a été accompli du 22 octobre au 4 décembre par M. Henri Durnford, accompagné de MM. John Griffith et Louis Jones; il a eu comme principal résultat la reconnaissance d'une rivière nouvelle pour la géographie, le rio Sengellen, qui chemine à peu près parallèlement à la direction générale du littoral patagon. Au commencement de novembre le Sengellen coulait rapide et limoneux dans une vallée que dominent par endroits des roches volcaniques aux formes bizarres; l'action de la mer s'y révèle par la présence, dans les terrains, de coquilles d'huîtres de diverses grosseurs. La rivière qui va se jeter dans le rio Chupat ou

plutôt Chuba, selon la prononciation indigène, sort du lac Colguape, long de 32 kilomètres et large de 24; mais il faut signaler le fait particulier que ce cours d'eau qui entre dans le lac sous le nom de Sengel, est notablement plus volumineux que le Sengellen. Séparé du lac Colguape par une bande de terre d'une centaine de mètres seulement, s'étend le lac Musters, qui n'a pu être étudié par M. Durnfort et dont les caractères comme les affluents possibles restent inconnus. Le pays exploré par M. Durnfond avait été visité en 1880 par M. Moyano, mais les indications peu précises fournies par ce dernier voyageur sont d'ailleurs différentes sur plus d'un point de celles de l'explorateur anglais; ce terrain offre donc plus d'un problème à l'enquête ultérieure des géographes.

La fondation d'une colonie allemande a conduit M. Gustave Niederlein sur le haut Parana, dans le territoire argentin de Misiones; nous y avons gagné un bon aperçu sommaire de la contrée et la description d'un groupe de quatre-vingts cataractes grandioses, échelonnées par groupes très voisins sur le cours du rio Sguassou, tributaire de la rive gauche du Parana.

Nous voici à une partie de l'Amérique méridionale, toute pleine, pour nous, des douloureux souvenirs de la mission du docteur Crevaux. Nous y avons suivi avec une véritable sollicitude, l'un de nos jeunes collègues, M. Thouar, qui s'est imposé la rude, la périlleuse tâche, de rechercher les restes des malheureux explorateurs. Peu à peu, toujours se renseignant, il s'est approché du théâtre du drame; aux dernières nouvelles, cependant, il n'y était pas encore parvenu, et nous n'avons pas appris sans inquiétude qu'une expédition militaire se préparait contre les Tobas. L'entreprise généreuse de M. Thouar ne pourra qu'en être compromise. C'est, d'après lui, à la suite d'un fait de guerre

que la mission du docteur Crevaux a été attaquée. Quant aux chances de retrouver soit des prisonniers vivants, soit même les restes des victimes, elles paraissent actuellement bien faibles.

Il faut rappeler qu'un Français, M. Gustave Marguin, membre de l'expédition dirigée sur le Pilcomayo par le gouvernement argentin, a envoyé à la Société une description de la partie du cours de cette rivière, avec un croquis de reconnaissance. Ce sera là probablement le seul résultat de la mission du colonel Fontana.

Le Bureau des Longitudes avait pensé que l'envoi des missions d'observation du passage de Vénus dans l'Amérique du Sud, offrait une occasion favorable pour relier définitivement à l'Europe la côte de l'Océan pacifique, par des déterminations de différence de longitude obtenues au moyens du télégraphe électrique. M. Fleuriais, capitaine de frégate et M. de Bernardières, lieutenant de vaisseau, respectivement chargés de diriger les missions envoyées à Santa-Cruz de Patagonie et à San Bernardino, au Chili, ont mesuré d'abord la différence des méridiens de Buenos-Ayres et de Valparaiso. M. de Bernardières, pour sa part, profitant de circonstances imprévues, a pu élargir sur la côte du Pacifique le programme dont l'exécution lui était confiée, et avec le concours de M. Favereau, enseigne de vaisseau, obtenir des longitudes télégraphiques entre Valparaiso et Panama.

Ces diverses déterminations auront apporté de nouveaux éléments à l'immense réseau géodésique qui couvrira, quelque jour, le globe entier. Les études de magnétisme terrestre seront redevables encore à M. de Bernardières et à ses collaborateurs, MM. Barnaud, lieutenant de vaisseau et Favereau, d'une série d'observations de chacun des trois éléments, inclinaison, déclinaison et intensité pour trente-cinq stations différentes de l'Amérique du Sud; il y faut ajouter la série des observations quotidiennes faites aux

Cerro Negro, où la mission avait établi son observatoire.

Des recherches de même ordre ont été effectuées par M. de Bernardières pendant son voyage de retour, dont l'itinéraire franchit les Andes par 4000 mètres, aux abords de l'Aconcagua, pour redescendre sur la Pampa Argentine.

La zone la plus imposante des Andes du Chili et de la République Argentine, entre les 32° et 55° parallèles, a été explorée par un « alpiniste » émérite, le docteur Paul Güssfeldt, qui a donné, dans les *Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde*, un aperçu des résultats de son exploration. Il a étudié la structure des Andes comparative-ment à celle des Alpes, et nous montre que les massifs culminants du système andin s'élèvent de 1500 à 2000 mètres, sur les grosses assises inférieures qui atteignent elles-mêmes 3600 à 4000 mètres. Malgré deux tentatives qui le conduisirent l'une à 6400 mètres, l'autre à 6100 mètres, M. Güssfeldt fut empêché par des tourmentes de neige de gravir en totalité les 6800 mètres du plus haut des trois pics de l'Aconcagua. En revanche, il a escaladé les 5400 mètres du Maipo, sur la route duquel il a constaté l'existence d'un autre volcan, le Cerro Overo, l'égal du Maipo comme altitude. Il a signalé enfin les particularités d'un grand glacier, l'Ada, différent des glaciers ordinaires des Andes, et sur lequel il a réuni d'intéressantes observations. Les glaciers andins ne se forment pas près des sommets comme les glaciers alpins, et ne poussent pas leur extrémité inférieure jusqu'aux basses vallées. Les Andes sont dépourvues des forêts de pins et des grandes vallées vertes de nos montagnes; pour trouver quelque végétation, il faut atteindre la dernière zone avant la Pampa Argentine. La faune et la flore ont été observées également par M. Güssfeldt, dont la publication sera certainement un chapitre important du « Monde des Andes ».

Les observations recueillies par M. Luciola pendant un

long séjour dans le Haut-Amazone et plus particulièrement dans les vallées de l'Huallaga et de l'Ucayali, ont été réunies après sa mort par M. G.-A. Colini et publiées au *Bollettino della Società Geografica italiana*. Ces vallées, formées par les Andes du Pérou et leurs ramifications, sont couvertes d'épaisses forêts : le climat en est généralement humide et malsain ; à de très chaudes journées succèdent des nuits froides. Les pluies y sont abondantes, presque continues dans la mauvaise saison ; même dans la saison dite sèche, il pleut en moyenne tous les sept ou huit jours. Les pluies, accompagnées de véritables ouragans, transforment la contrée en vastes marécages.

Outre les cours d'eau importants, la contrée présente de nombreux lacs et des lagunes fluviales. Parmi les affluents de l'Amazone, on peut citer, comme navigables pour les bateaux à vapeur, le Cahuapanas, le Huallaga, l'Ucayali, le Javari, ainsi que plusieurs des tributaires du Huallaga et de l'Ucayali. Presque tous charrient des sables aurifères.

La contrée est excessivement riche en bois de construction, ainsi qu'en gommes et résines. Les oiseaux y sont nombreux et variés. Le tapir et le pecari s'y rencontrent en abondance et servent de nourriture aux indigènes, qui préfèrent cependant la chair des singes dont les forêts sont peuplées. On trouve aussi le jaguar, le cougar ou puma et l'once, assez semblable à la panthère d'Afrique. Ces animaux s'attaquent fréquemment à l'homme. Le véritable danger vient, toutefois, du grand nombre de serpents, la plupart très venimeux, qui infestent les bois. Les fourmis se bornent à détruire les provisions et à dévorer les vêtements, les ustensiles et les récoltes. Les cours d'eau sont poissonneux, mais il est dangereux de s'y baigner, car quelques-uns des poissons sont agressifs et puissamment armés.

Les habitants de la région visitée par M. Luciola se distinguent en chrétiens et en infidèles (*Infieles*). Les premiers vivent en bonne harmonie avec les blancs ; les autres, cachés

dans les forêts, évitent tout contact avec la civilisation. Les Indiens baptisés occupent des villages épars sur les rives des grands cours d'eau. M. Lucioli a donné, sur les tribus d'Indiens du bassin supérieur de l'Amazone, des détails que M. Colini a complétés encore par d'intéressantes notices.

La carte qui accompagne le mémoire de M. Colini a été dressée par M. F. Cardon, d'après les indications fournies par le voyageur Lucioli; elle est précieuse en ce sens que le chevalier Lucioli avait beaucoup navigué sur le Huallaga et l'Ucayali.

La géographie et surtout l'ethnographie de la Guyane française devront un sérieux appoint d'informations à M. Fournereau, fonctionnaire français à Cayenne, qui a remonté le cours du Maroni, jusqu'au pays des Bonis, par 4° de latitude Nord en recueillant des notes soigneusement prises, ainsi qu'un grand nombre de dessins, de types et d'objets indigènes.

En coupant l'isthme qui unit les deux continents américains, M. de Lesseps ne fera courir aucun danger à la vie de ces puissants jumeaux, qui en deviendra plus intense, au contraire, et plus utile au reste du monde.

Voici au sujet de cette grande opération les renseignements fournis à votre rapporteur par l'administration même du canal de Panama. Les travaux du percement de l'isthme ont suivi, en 1883, la marche progressive prévue dès le début de l'entreprise et qui comporte l'assurance de l'achèvement de l'œuvre pour l'année 1888.

Nous pouvons noter, comme trait caractéristique du progrès de l'année, la mise en fonctionnement sur la plus grande partie de la ligne, du gros matériel de dragage et d'excavation, amené et monté à pied d'œuvre pendant l'année précédente, ainsi que l'accumulation de plus en

plus grande des travailleurs sur les chantiers échelonnés entre Colon et Panama.

Leur nombre s'élève actuellement à 12 000 et l'on peut évaluer à plus du triple la population nouvelle amenée dans l'isthme par les travaux du canal; elle provient en majeure partie des provinces voisines de Colombie, de la Jamaïque et des Antilles françaises.

La ville de Colon-Aspinwall, tête du canal et du chemin de fer sur l'Atlantique, a bénéficié largement de cet afflux de population et d'activité. Ses quartiers inachevés se bâtissent et s'assainissent; grâce aux terrassements effectués par la compagnie, l'ancienne bourgade s'est doublée d'une ville nouvelle sortie de la mer, couverte d'ateliers et de magasins; derrière un vaste môle de défense s'abritent des lignes de quais et des bassins en construction, un port immense, livré actuellement au travail des dragues, où les futures flottes du canal trouveront, toute l'année et par tous les temps, un refuge assuré.

C'est dans ce port que débouche la tranchée du canal à laquelle d'autres dragues travaillent jusqu'à Gatun.

En ce dernier point, ainsi que tout le long de la vallée du Chagres, à Buhio-Soldado, Tabernilla, San Pablo, Mamer, Gorgona, Matachin, Santa-Cruz, des chantiers importants d'excavation sont en activité, entourés de villages dont la population s'accroît rapidement.

Près de Matachin, les travaux d'approche du grand barrage du Chagres sont commencés et poursuivis.

Au delà, en continuant à nous rapprocher de Panama, nous rencontrons les gigantesques chantiers d'excavations de l'Obispo, d'Emperador, de Culebra et de Paraiso, dans lesquels la grande tranchée est vigoureusement attaquée à diverses hauteurs par une fourmilière de travailleurs aidés des engins les plus puissants. Enfin la ligne des travaux aboutit à l'Océan pacifique, en traversant les chantiers de Pedro Miguel et de Rio Grande.

Les cubes exécutés pendant chacun des derniers mois ont dépassé trois cent mille mètres; cette production mensuelle va atteindre un million et s'élèvera graduellement au chiffre normal de deux millions de mètres cubes, rendement qui devra être soutenu jusqu'à l'achèvement complet des travaux, c'est-à-dire pendant cinq ans.

Aux abords des Antilles, vous ne sauriez oublier que M. Antoine d'Abbadie, de l'Institut, avait été en partie à ses frais, observer le passage de Vénus. A côté de cette opération qu'il a heureusement accomplie dans les conditions fort difficiles, M. d'Abbadie a rattaché, par quelques travaux de géodésie expéditive, la côte à Pétionville, afin de rendre utile aux navigateurs la position de ce point, déterminée par des observations.

Pour les plus hautes terres du Nord-Ouest américain, l'Alaska, cette année marquera par la reconnaissance de deux fleuves imparfaitement décrits jusqu'alors et par la découverte d'un autre fleuve dont l'existence était seulement soupçonnée d'après les informations indigènes.

L'une des reconnaissances, celle du Chilcat est due à M. A. Krause; l'autre, celle du Yukon, au lieutenant Schwatka, de l'armée des États-Unis, auquel la Société décernait l'an dernier une médaille d'or, pour des explorations à la recherche des restes de Franklin, à la terre du Roi-Guillaume.

Le Chilcat, le plus important des cours d'eau qui se déversent dans le canal de Lynn, prolongation septentrionale du Cross-Sund, occupe un bassin très étendu et reçoit de nombreux tributaires; les principaux, en allant du nord au sud, sont le Katschadelch, le Tlehini, le Takhin, le Chalzekabin, sur la rive droite. Sur la rive gauche, on remarque le Tahini, alimenté, au dire des Indiens, par un vaste glacier.

La baie où se termine le Chilcat et les vallées dans

lesquelles il coule, sont encaissées entre des montagnes de 1000 à 2000 mètres, dont les gorges servent de lits à de nombreux glaciers. Les fjords sont formés de parois élevées et abruptes qui, à marée montante, ne permettent pas d'aborder. Une presqu'île très allongée sépare la baie du Chilcat de celle du Chilcoot, dont le prolongement septentrional forme la baie de Dejah. Du fond de cette baie, on atteint en un jour de marche les hauteurs qui donnent accès dans le bassin du Yukon, tandis qu'il en faut quatre pour s'y frayer une route depuis la vallée du Chilcat.

La région qui sépare le Chilcat du Youkon est un plateau ondulé, où s'élèvent quelques crêtes abruptes d'une centaine de mètres d'élévation; ce plateau est entièrement semé de petits lacs disposés en chapelets et reliés aux lacs du Yukon.

L'Alaska est traversé, dans sa plus grande dimension, par un fleuve dont les voyages antérieurs nous ont révélé le cours général, mais dont l'étude détaillée est encore à faire. Elle sera notablement avancée par la reconnaissance que M. Schwatka y a dirigée au printemps dernier.

Sitka ou la Nouvelle-Archangel, fut le vrai point de départ de ce voyage qui rencontra ses premières difficultés dans la traversée d'une chaîne côtière considérable. Les Indiens Chilcots, employés comme guides et porteurs furent d'un grand secours à l'expédition. La longue et rude passe par laquelle on franchit la chaîne, était alors couverte de glaces. M. Schwatka la baptisa du nom de « passe Perrier » en l'honneur de notre collègue le colonel Perrier. Au delà sont les têtes du Yukon, et l'expédition descendit tout le cours du fleuve sur des radeaux qu'il fallut de temps à autre abandonner pour éviter, en cheminant par terre, des rapides infranchissables. Le nom de M. Antoine d'Abbadie fut attribué par M. Schwatka à l'un des grands affluents du Yukon.

L'une des particularités que nous apprend le voyage de M. Schwatka est l'existence, sur le haut Yukon, d'une série de cinq lacs immenses dont les contours ont été sommairement indiqués sur une carte qui nous parviendra prochainement, avec la relation du voyage. A partir du dernier de ces lacs, le lac Labraisch, le Yukon prend les dimensions d'un grand fleuve. Jamais, jusqu'à ce jour, il n'avait été l'objet d'une reconnaissance d'ensemble, et le voyage de M. Schwatka doit ajouter plus d'un trait aux cartes, encore assez peu garnies, de cette partie de l'Amérique.

Le lieutenant Stone avait été chargé par le gouvernement des États-Unis de se rendre dans l'Alaska avec le vapeur *Corwin*, pour distribuer des présents aux Indiens Tschouktschis, en récompense de l'accueil hospitalier qu'ils ont fait aux officiers et à l'équipage du vapeur *Rodgers*, incendié en 1881 dans ces parages; il a signalé l'existence d'un grand fleuve, dont les précédents explorateurs avaient entendu parler par les Indiens, bien qu'en termes fort vagues. Partant de Hotam-Sund et se dirigeant vers le sud-est, M. Stone atteignit, après un parcours d'une vingtaine de kilomètres, un point qui lui parut être l'embouchure d'un fleuve dont le volume devait être considérable, à en juger d'après la quantité des troncs d'arbres échoués sur les rives. A une cinquantaine de milles vers l'intérieur, des indigènes lui dirent qu'il faudrait plusieurs mois pour parvenir aux sources du fleuve. Eux-mêmes venaient, avec leurs embarcations, d'un point situé à près de 1500 milles en amont, pour traiter avec des marchands de fourrures; mais le fleuve s'étend, assuraient-il, beaucoup plus loin dans l'intérieur du pays. Le mauvais temps empêcha M. Stone de poursuivre ses investigations et il dut revenir sur ses pas. Les Indiens lui ont affirmé que par endroits le fleuve a une largeur de 20 milles. Bien que la contrée qu'il arrose soit entièrement situé dans une zone très froide, les rives — à

l'époque où M. Stone les visita, au mois d'août, — étaient couvertes d'une abondante végétation. Le Département de la Marine, à Washington, voudra sans doute mettre M. Stone à même de continuer l'an prochain ses recherches sur ce nouveau fleuve.

Par les communications de nos collègues MM. Charles Rabot et René Roy, nous avons été mis au courant des destinées des principales explorations parties l'an dernier pour les régions polaires. Nous savons que la *Varna* sur laquelle était embarquée la mission météorologique hollandaise, a coulé dans la mer de Kara, mais que la *Djimpna*, comme elle prisonnière des glaces, avait réussi à rentrer en Europe, et se préparait à reprendre la mer. Des observations faites pendant l'hivernage des deux navires dans la mer de Kara, viendront augmenter les éléments d'étude des mers polaires.

Pour la première fois, cette année un voyageur a réussi à traverser la Nouvelle-Zemble. Le D^r Griniewietzki, attaché à la station russe de Karmakouli, est parti de Gansekap à la mi-avril 1883, et cinq jours après il arrivait à la mer de Kara. Le voyage accompli avec des Samoyèdes, sur des traîneaux attelés de chiens, avait été dangereux. Il avait fallu camper toutes les nuits par une température de -27° , sans autre abri que les traîneaux et des couvertures.

Au point de vue géographique, ce voyage nous apprend que la Nouvelle Zemble, dans la partie traversée, se divise en trois zones. Au nord, c'est-à-dire aux environs du Mathiouschkine Scharr, s'élèvent jusqu'à 1600 mètres des montagnes isolées les unes des autres. La partie centrale est occupée, dans l'ouest, par des chaînes parallèles, dirigées généralement du nord au sud. La partie méridionale consiste en plateaux sillonnés par les plus gros fleuves de l'île.

En revenant de son grand voyage autour de l'ancien con-

minent, M. Nordenskiöld projetait déjà de repartir pour aller explorer à loisir l'archipel de la Nouvelle-Sibérie. Soit que les études faites par les membres de l'expédition de la *Jeannette* et des expéditions envoyées à sa recherche, aient enlevé à l'exploration projetée une partie de son intérêt, soit que M. Nordenskiöld se sentit attiré vers une région polaire qu'il n'avait reconnue que sommairement en 1870, il résolut de retourner au Groënland.

Si cette terre, aujourd'hui glacée, exerce sur l'homme du Nord, sur le lecteur des Sagas, plus d'attraction que n'en exerce sur nous la découverte de l'Afrique centrale, les problèmes historiques et scientifiques qu'elle cache, justifient les tentatives du savant.

L'histoire a conservé le nom du norvégien Erik le Rouge qui, chassé de son pays, vint se réfugier sur cette terre américaine, 500 ans avant les voyages de Colomb; elle nous rappelle encore qu'au XIII^e siècle, près de trois cents fermes norvégiennes étaient disséminées sur ses côtes, dont deux cents sur la côte orientale, presque inabordable maintenant, et cent sur la côte occidentale. Une épidémie qu'on appela la peste noire, ruina cette exploitation dont le souvenir était à peu près perdu, lorsque au XVIII^e siècle, le pasteur Hans Egede, vint s'établir parmi les Groënlandais de la côte occidentale, sur laquelle les Danois possèdent aujourd'hui quelques misérables hameaux.

Mais, si rien n'indique que dans les temps historiques cette terre ait été couverte d'une riche végétation et animée par les luttes pour l'existence de populations nombreuses, on pourrait peut-être découvrir dans les profondeurs du sol recouvert de débris et de glaces accumulés par les siècles, les vestiges d'un état antérieur. Sans remonter si loin, M. Nordenskiöld voyait un certain intérêt à rechercher l'emplacement des anciennes colonies norvégiennes.

Au point de vue scientifique, le principal objectif de M. Nordenskiöld était de s'assurer si l'intérieur du Groën-

land était ou n'était pas partout recouvert de glaces.

Il pensait que les glaciers ne formaient qu'une ceinture autour du Groënland ; qu'en la traversant les vents marins se dépouillaient de leur humidité, pour arriver plus secs et plus chauds à l'intérieur où l'on ne trouvait plus de glaces.

A ces investigations devaient s'ajouter l'étude des courants de glace entre l'Islande et le cap Farewell, des reconnaissances hydrographiques, des travaux géologiques et l'étude d'une sorte de boue ou de poussière qui se rencontre en quantité assez considérable sur la neige ; cette poussière à laquelle a été donné le nom de fer météorique contient du fer, du nickel, du cobalt.

Le 25 mai, M. Nordenskiöld quittait Gothembourg à bord de la *Sophia*. Quelques jours après il visitait d'intéressantes couches de spath sur la côte occidentale du Groënland, au golfe d'Auleftsivik, près de la baie Disco.

Il se retrouvait ainsi au même point d'où, en 1870, il était parti avec le D^r Berggren, pour s'avancer de 50 kilomètres dans l'est.

Il organisa aussitôt son expédition composée de neuf personnes, dont deux Japons, emportant des provisions pour cinquante jours.

Le 3 juillet on se mit en route dans la direction de l'est et l'on s'arrêta le 20, après avoir parcouru environ 120 kilomètres. L'expédition s'était élevée lentement et progressivement jusqu'à 1366 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Sur ce parcours on avait d'abord traversé de nombreux cours d'eau qui se précipitaient en rapides et même en cascades à travers des plateaux de glaces hérissés de saillies de 10 mètres ; puis le plateau étant devenu plus uni, la marche se faisait sur des couches de neige molle, parsemées de petits trous pleins d'une boue contenant la poussière métallique dont il a été question.

Le 20 la pluie survint. La marche étant, par conséquent, devenue de plus en plus fatigante, et rien ne faisant prévoir

un changement dans l'aspect et l'état du sol, caractérisé par l'expression de « Sahara glacé », M. Nordenskiöld résolut de s'arrêter.

Toutefois, avant de revenir à la côte, il ordonna aux deux Lapons, munis de leurs longs patins à neige, de prendre quatre jours de vivres et de pousser à l'est, aussi vite et aussi loin que possible.

L'absence des Lapons dura trois jours. Lorsqu'ils revinrent, le 24 juillet, ils avaient franchi, à l'aller et au retour, 400 kilomètres; d'après la carte du trajet, ce parcours aurait été de 500 kilomètres, ce qui ferait en moyenne 166 kilomètres par jour, sur un terrain où les Européens ne pouvaient plus avancer.

Les Lapons s'étaient élevés jusqu'à l'altitude de 1971 mètres sans avoir constaté le moindre changement dans l'aspect du pays. Aucune trace de terre ou de roche, partout une couche uniforme de neige, épaisse de quatre pieds, recouvrant des masses de glace. Ce voyage n'a pas produit tous les résultats qu'on en espérait, mais il en a produit d'importants et nous serions surpris que l'illustre professeur, tenace comme le sont les Finlandais et les vrais hommes de science, ne finît pas par avoir raison même contre la nature.

Au cours de ce rapport, insuffisant reflet de l'activité du mouvement géographique, vous avez, plus d'une fois, entendu parler de la richesse des matériaux et des observations scientifiques rapportés par les missions ou les explorateurs. La géographie, dont la fin dernière est de saisir les plus hautes lois de la vie du globe, ne saurait poursuivre sa tâche sans les résultats de la comparaison d'un nombre immense d'observations, de l'étude d'une infinité de faits contingents. Or, les savants chargés de ces travaux ne suffisent plus à la tâche. Qui de nous ne sait tout ce que les archives, les collections ont englouti de matériaux qui sommeillent inutilisés, jusqu'au jour où jugés encombrants, ils

vont se perdre à tout jamais ? Certes, il ne saurait être question de refroidir le généreux dévouement que les explorateurs mettent à recueillir ces trésors, mais notre association doit faire un pressant appel aux jeunes hommes qui cherchent leur voie, les stimuler en faveur de ces longs travaux, de ces minutieuses et patientes recherches, qui sont les solides assises du progrès scientifique. Eux aussi, en y consacrant leur vie, feront œuvre de dévouement. Du même coup ils rendront aux combattants de la Géographie, aux explorateurs, l'hommage le plus digne, celui qui consiste à mettre en pleine lumière les résultats de leurs efforts parfois si chèrement payés.

NOTE
SUR
UN CROQUIS HYDROGRAPHIQUE LEVÉ EN 1874 DANS L'OGOOUÉ

PAR
ÉMILE DUBOC¹
Enseigne de vaisseau.

Historique de l'excursion. — Parti du Gabon dans la nuit du 1^{er} janvier 1874, à bord du *Marabout*, canonnière commandée par M. le lieutenant de vaisseau Guisolphé, j'avais pour mission de compléter, autant que le permettrait la rapidité de notre voyage, les documents hydrographiques que nous possédions alors. Nous nous trouvions en pleine (petite) saison sèche, époque défavorable pour remonter le fleuve à cause du peu d'élévation des eaux qui lui correspondent. Il était cependant d'un grand intérêt de montrer nos couleurs aux Inengas et aux Gallois au milieu desquels se trouvaient alors MM. de Compiègne et Marche. Cette dernière peuplade avait récemment perdu son roi, le puissant N'Combé, et, subissant le contre-coup de l'anarchie générale, nos intrépides explorateurs éprouvaient les plus grandes difficultés à organiser leur départ pour le haut Ogooué et l'O-kanda. Nos compatriotes se trouvaient alors à Adelinan Longo, dans la factorerie de M. Walker, un des plus audacieux pionniers du commerce africain. Une lettre que ce dernier avait envoyée par voie de terre au commandant supérieur du Gabon, M. le capitaine de frégate Panon du Hazier, avait informé celui-ci qu'un de ses convois de marchandises venait d'être pillé dans le bas du fleuve et que, de plus, il s'attendait tous les jours à être attaqué.

Nous dirons en temps et lieu comment nous fûmes assez

1. Voir la carte jointe à ce numéro.

heureux pour serrer la main de MM. de Compiègne et Marche dans la soirée du 8, calmer les esprits des Inengas et des Gallois dans la journée du 9, et enfin assister le 10 à l'appareillage définitif des pirogues de l'exploration.

M. Guisolphé, malgré la baisse journalière des eaux, avait conçu le projet d'accompagner la flottille avec le *Marabout* jusqu'aux rapides; mais il dût s'arrêter à 10 milles de la pointe Zoracotcho, point extrême atteint par le *Pionnier* en 1867, sous le commandement de M. le lieutenant de vaisseau Aymès. Profitant pour ma part de ce que le *Della*, chaloupe à vapeur de M. Walker, se rendait en même temps à Samiquita, point situé à 20 milles en amont, j'obtins la permission d'emmener un sondeur pour m'accompagner dans cette excursion.

Enfin, en descendant le fleuve, le *Marabout* s'engagea dans l'Akambé, parcourut le lac Z'Onengué et en sortit par le N'Gomo.

Résultats acquis. — En résumé le résultat de notre voyage est celui-ci : nous avons rapporté des sondes et indiqué la passe de l'Ogdooué sur une longueur de 30 milles au delà du point où s'arrête le croquis de M. le lieutenant de vaisseau Aymès.

Enfin, l'Akambé, le N'Gomo et le lac Z'Onengué ont donné lieu à un parcours sondé d'une longueur totale de 20 milles.

Considérations générales. — En raison de l'importance d'un fleuve qui a pu être remonté dans une saison défavorable par une canonnière de 1^m,50 de tirant d'eau, jusqu'à 170 milles de son embouchure, nous demanderons la permission, avant d'aborder en elle-même l'étude du croquis ci-joint, de présenter quelques considérations générales.

Elles auront trait aux saisons, aux crues périodiques et aux difficultés particulières qu'offre la navigation du fleuve pour des vapeurs de 1^m,50 de tirant d'eau.

L'Ogdooué se jette dans l'Atlantique un peu au sud de l'Équateur, en formant un immense delta dont la base en

de mi-cercle n'a pas moins de 50 milles de longueur, depuis le cap N'Gouéré au nord, jusqu'à la barre du Fernand Vaz au sud. Il est en effet reconnu que les trois grandes lagunes formées par le Remboé et le Fernand Vaz sont en communication multiple avec l'Ogôoué. L'amplitude moyenne de la marée sur cette partie de la côte est d'un mètre.

Formation du Delta. — A partir du quarantième mille jusqu'à la mer, on s'aperçoit à la faiblesse du courant que la pente du lit du fleuve est peu sensible. Dès lors, commencent à se déposer les matières les plus légères qu'il tient encore en suspension. Le fond qui, un peu en amont, était encore formé de sable pur, se mélange peu à peu de vase, et enfin le plomb de sonde ne rencontre plus que de la vase noire et infecte dans laquelle il s'enfonce. L'eau devient saumâtre, et, au milieu des puissantes alluvions auxquelles il donne naissance, le fleuve se divise en plusieurs branches secondaires qui, elles-mêmes, se subdivisent en une infinité d'arroyos dont le réseau inextricable se jette enfin à la mer. Ainsi finit l'Ogôoué dont le cours se déroule si majestueusement en une belle nappe d'eau limpide de 2 milles de largeur, au point où s'est arrêté le *Marabout*, à 170 milles du Delta.

Bouches navigables. — Les bouches principales sont le Nazaré ou l'Ogôoué, qui se jette dans la baie du même nom, et le Youmbé, qui se jette dans la baie du cap Lopez.

L'île Lopez, qui limite cette baie à l'ouest, n'est en réalité qu'une presqu'île comme nous avons pu le vérifier au mois de juin de la même année, en constatant que la rivière Aranga qui en fait une île sur la carte, n'existe pas ou du moins n'existe plus, comblée peut-être par des alluvions fluviales ou maritimes.

Courant et vents dominants sur la côte. — Le courant général sur cette côte se dirige du sud au nord. Son influence s'ajoute aux brises fraîches du large, qui soufflent tous les jours du sud-ouest, pour transporter les sables le long du rivage à la faveur de l'agitation de la mer.

Enablement de la baie. — Dès que le courant général a doublé le cap Lopez, il introduit dans la baie du même nom les eaux chargées de sable venant du sud, qui, à l'abri de la presqu'île, deviennent tout à coup stagnantes. De là cette immense quantité de sable qu'elles déposent et au travers de laquelle le faible courant du Youmbé est impuissant à se creuser un lit profond.

Le *Marabout*, en effet, après s'être échoué dans une première tentative pour franchir la passe, a été obligé, à la haute mer suivante, de passer par-dessus des hauts fonds de 1^m,80, c'est-à-dire avec 30 centimètres d'eau sous la quille.

Nous avons été pilotés dans cette occasion par un homme de couleur qui ne manque pas d'une certaine expérience; mais nous sommes persuadé qu'une étude méthodique de la baie et un balisage sommaire amènerait à la connaissance d'une passe plus commode et plus profonde que celle que nous avons suivie.

Vu la mobilité des sables, ce balisage devrait être rectifié tous les ans après la saison des pluies.

Aspect général et navigabilité du fleuve. — Que l'on entre par le Youmbé ou par le Nazaré, on traverse, sur un parcours d'environ 50 milles, une région basse, à demi inondée et couverte de palétuviers. De distance en distance, au sud du Youmbé, on découvre quelques plaines marécageuses traversées de temps en temps par des bœufs sauvages détachés sans doute des troupeaux nombreux qui paissent dans la presqu'île du cap Lopez.

Au confluent de la rivière Nangouangué, point qui peut être considéré comme le sommet du delta, le fleuve s'élargit et le plomb de sonde ne rencontre plus désormais que du sable. La largeur est déjà d'environ 700 mètres.

La région que l'on traverse continue à être essentiellement plate et il en résulte le grand avantage que le lit de l'Ogdooué est lui-même peu incliné et ne donne lieu qu'à un courant modéré que nous estimons être d'un à 3 milles.

Avantage de l'Ogôoué sur le Congo. — On se rendra mieux compte de l'importance de ce fait, en se rappelant que le courant du Congo est d'une violence telle à son embouchure, qu'on le retrouve en mer à plus de 50 milles au large et que les instructions nautiques prescrivent de ne pas tenter de le remonter si l'on file moins de 7 nœuds à l'heure. La force du courant de l'Ogôoué varie d'ailleurs avec la quantité d'eau qu'il transporte et se trouve, par suite, en relation directe avec la pluie tombée. De là, la nécessité de se rendre un compte exact de la division de l'année en saisons.

Saisons. — On compte tous les ans deux saisons sèches et deux saisons de pluies ainsi réparties : grande saison des pluies du 15 février au 1^{er} juin ; grande saison sèche du 1^{er} juin au 1^{er} octobre ; petite saison des pluies du 1^{er} octobre au 15 décembre ; petite saison sèche du 14 décembre au 15 février. Ces divisions, qui n'ont d'ailleurs rien d'absolu, varient dans de faibles limites d'une année à l'autre.

Crués. — Aucune échelle de marée n'a été jusqu'ici régulièrement observée dans le fleuve et, à défaut de documents précis, nous sommes obligé de nous contenter des données suivantes qui sont de tradition parmi les riverains.

Ce qui est hors de doute c'est qu'il se produit, en correspondance avec les saisons énoncées plus haut, deux sortes de hautes marées fluviales par an avec deux basses marées intermédiaires.

Les points culminants sont généralement atteints un mois et demi après la reprise de la saison pluvieuse, c'est-à-dire vers le 1^{er} avril et le 15 novembre et le fleuve atteint son plus faible étiage vers le 1^{er} septembre et le 1^{er} mars.

Recherche de la passe dans le fleuve. — Dès que la largeur du fleuve atteint 700 mètres, il ne suffit plus de tenir le milieu pour être en bonne route. La passe se trouve au contraire toujours à une faible distance de l'une ou l'autre rive et quand la première cesse d'être bonne à côtoyer, le

problème est d'aller regagner la seconde, en traversant le fleuve dont la largeur moyenne est de 2 à 3 kilomètres. On conçoit la difficulté de cette opération qui consiste à se frayer un chemin à travers les nombreux bancs de sables visibles ou invisibles qui tapissent le lit de l'Ogôoué sur tout son cours.

Tel est le problème incessant qu'il s'agit de résoudre victorieusement et sans hésitation sous peine d'échouage.

À l'époque des moyennes eaux, la difficulté est extrême en certains points, car les bancs les plus bas sont légèrement submergés, et la surface de l'eau indique rarement leur présence.

Il ne faut donc pas s'étonner si le *Marabout* s'est échoué quinze fois pendant notre voyage. Ces échouages n'étaient d'ailleurs d'aucune gravité et l'on s'en tirait le plus souvent en moins d'une heure, en mettant la machine en arrière et en élogeant une petite ancre à jet. Une fois cependant nous ne pûmes nous remettre à flot qu'après vingt-quatre heures d'efforts; ce qui rendait notre position plus critique, c'est que les eaux avaient baissé de 12 centimètres pendant la nuit.

Indications superficielles de la passe. — La passe indiquée sur les cartes étant très instable, et d'un autre côté les pilotes ou pratiques que l'on peut prendre de village en village étant, par le fait, d'une profonde ignorance, il est d'un grand intérêt de rechercher à quels signes caractéristiques extérieurs on peut reconnaître l'existence d'une nappe d'eau profonde.

Les remarques suivantes, fruit de nos observations pendant ce voyage, nous ont trompé rarement.

— Si une île ou un groupe d'îles apparaît dans la voisinage d'une rive, les grands fonds sont sur l'autre rive.

— Si le vent souffle dans le sens du courant, il se formera des rides sur les petits fonds et il faudra naviguer dans de l'eau bien unie.

— Si le vent souffle contre le courant, les parties non ridées seront, au contraire, celles qui recouvrent les petits

fonds et il faudra rechercher de préférence les endroits où l'on aperçoit le plus fort clapotis.

Ce double fait trouve son explication dans l'action retardatrice exercée sur le courant du fleuve par les bancs faiblement submergés.

— C'est au voisinage des confluent et un peu en aval que se forment des bancs de sable d'abord, puis des îles. Il sera toujours bon d'en passer au large.

— En général toute cause retardatrice du courant occasionne un dépôt et, par cela même, l'alluvion appelle l'alluvion; ainsi s'explique l'existence de nombreux groupes d'îles qui semblent nées les unes des autres et dont le voisinage continue lui-même à s'ensabler progressivement.

— Le plus souvent, la rive concave est la plus profonde, à moins qu'elle ne forme un cul-de-sac trop prononcé.

— Quand une pointe est assez aiguë, il faut en passer au large car elle se prolonge sous l'eau par suite des remous qu'elle occasionne.

Loin de nous la pensée de présenter les remarques qui précèdent comme des règles absolues et infaillibles, la confiance que nous avons en elles est toute personnelle et c'est sous toutes réserves que nous les recommandons à ceux que la navigation appellera sur l'Ogôoué.

Ici s'arrêteront les considérations générales que nous désirions exposer.

Nous allons maintenant aborder l'étude du lac Z'Onengué et du fleuve au-delà de la pointe Zoracotcho, étude qui se trouve retracée sur ce croquis ci-joint.

Lac Z'Onengué. — Le lac Z'Onengué ou lac des Îles est situé sur la rive gauche de l'Ogôoué vers le 130^e mille en amont de l'embouchure. Des îlots recouverts d'une végétation luxuriante y sont semés en nombre si considérable qu'on s'y trouve perdu en certains points, comme en un vaste labyrinthe.

Le lac a la forme d'un rectangle, s'étendant de l'ouest à

l'est sur une longueur d'environ 12 milles, et du nord au sud sur une longueur d'environ 10 milles. Il nous a paru divisé dans le sens de la latitude en deux grands bassins, par une longue presque île à l'extrémité de laquelle se trouve le village de Coumbadjindino.

Au sud, il est encaissé par la chaîne des monts Ashankolos dont le versant nord doit contribuer à l'alimenter.

Au nord, il communique avec l'Ogôoué par trois fissures; le Bando au nord-est, l'Akambé et le N'Gomo au nord-ouest.

Comme dépendances du lac principal viennent s'en adjoindre deux autres : le lac Izanga à l'angle sud-est du rectangle et le lac Oguémouen à l'angle sud-ouest, plus important que le premier.

Explorations précédentes. — MM. Griffon du Bellay, médecin de la marine, en 1864, et Aymès, en 1867, pénétrèrent dans le lac par le N'Gomo et en rapportèrent des descriptions fort intéressantes; mais leur excursion, accomplie en baleinière ou en pirogue, ne leur laissa pas le temps de faire quelques sondages.

Dans la dernière partie de l'année 1873, MM. de Compiègne et Marche l'avaient visité longuement, mais les sondages manquaient toujours.

C'est à M. le lieutenant de vaisseau Guisolphé, commandant le *Marabout*, en 1874, que revient l'honneur d'avoir, le premier, montré sur les eaux du lac le pavillon français à la poupe d'un navire de guerre.

Nous étions dans la dernière moitié de janvier et à cette époque de l'année, singulièrement défavorable, l'entreprise était quelque peu hasardeuse. Le fleuve continuait, en effet, à baisser tous les jours de 10 à 20 centimètres et nous avions déjà subi onze échouages, tant à l'aller qu'à la descente.

Dans ces conditions, notre excursion devait se borner à une rapide reconnaissance. Nous réussîmes toutefois à parcourir le lac du nord au sud, sur un trajet sondé de 10 milles

depuis la double entrée de l'Akambé jusqu'aux îles Fétiches. Plus heureux que M. Griffon du Bellay, nous avons pu y débarquer et nous contentant de cette profanation sacrilège, nous épargnâmes la vie des milliers de petits oiseaux jaunes et noirs qui y avaient élu domicile, et que notre apparition dans l'île avait à peine effarouchés. Les branches des arbres pliaient sous le poids des nids remplis d'œufs qui s'y trouvaient suspendus. Nous ne sûmes pas résister à la tentation d'en décrocher quelques-uns, mais là se bornèrent nos déprédations. Il est à croire que les esprits (*m'bouiri*) qui veillent sur le sanctuaire, nous surent gré de notre modération, car non seulement ils ne nous frappèrent pas de mort, châtiment réservé à tout noir du pays qui ose aborder l'île, mais le reste de l'excursion s'effectua sans le moindre incident fâcheux.

La région du lac que nous traversions était assez dégagée d'îles pour que nous ayons pu y naviguer au compas, comme en pleine mer.

Profondeurs extrêmes. — Dans tout ce parcours, nous n'avons jamais trouvé de fonds inférieurs à 3 mètres. Au mouillage de Coumbadjindino, vers le milieu du lac, notre ancre se trouvait par 13 mètres de fond, sable et vase; et au sud du lac, près des îles Fétiches, nous étions encore mouillés par 7 mètres, fond de vase.

Roches. — Nous n'avons trouvé de roches que dans le voisinage d'un flot inhabité, situé à 2 milles $1/2$ de Coumbadjindino dans le nord-ouest.

Les fonds ont en même temps sauté brusquement de 10 à 5 mètres.

Quelques flots présentaient des escarpements rocheux d'une certaine élévation, contrairement à ce qui s'observe sur l'Ogôoué où toutes les îles, sans exception, sont formées exclusivement d'alluvions successives.

Communications entre le lac et l'Ogôoué. — Nous avons dit que les canaux de communication entre le lac et l'Ogôoué étaient au nombre de trois : le Bando, l'Akambé et le N'Gomo.

Bando. — Nous parlerons d'abord du premier, que nous n'avons pas visité et sur lequel nous n'aurons que peu de mots à dire.

Le courant du Bando se dirige de l'Ogôoué vers le lac, dans un pays extrêmement plat. Il se bifurque en deux branches : celle de l'ouest, le Mondjoë, est peu importante ; la seconde s'appelle le Yemé et va rejoindre la partie sud-est du lac, à l'entrée du lac Yzanga.

Akambé et N'Gomo. — Le courant de l'Akambé pénètre également dans le lac. Son cours est sinueux et sa largeur est de 40 à 60 mètres. On doit se méfier des arbres tombés qui encombrement ses rives et qui constituent un danger constant pour les vapeurs à hélice. Les fonds varient entre 3 mètres et 4^m,50.

La longueur de l'Akambé est d'environ 3 milles. Son courant était faible quand nous le suivîmes.

Le N'Gomo est l'unique déversoir connu du lac. Il est beaucoup plus profond que l'Akambé, ses fonds variant de 5 à 10 mètres. Nous avons même trouvé une sonde exceptionnelle de 24 mètres, sans fond, près de la rive concave d'un coude très brusque. Sa longueur est d'environ 5 milles.

Il est à remarquer que l'Akambé et le N'Gomo, dont les confluent dans l'Ogôoué sont distants de près de 3 milles, convergent pour se réunir au même point à leur entrée dans le lac ; ils forment ainsi, entre celui-ci et le fleuve, une grande île triangulaire autour de laquelle le courant suit son cours naturel.

Toutefois, les eaux du fleuve ne se bornent pas à faire le tour de cette île, et ce qui en témoigne c'est la différence de profondeur de ces canaux. L'Akambé, dont le courant est plus faible, est en même temps moitié moins profond que le N'Gomo. De plus, son lit, où viennent s'amasser les matières en suspension que lui fournit l'Ogôoué, se comble de plus en plus.

Le N'Gomo, au contraire, sert de conduit de chasse aux

eaux tranquilles et limpides du lac, aussi avons-nous constaté la profondeur notable de son lit, et en certains points des affouillements extraordinaires.

Le courant de sortie qui passe par le N'Gomo est généralement plus fort que celui qui entre par l'Akambé, ce qui suppose une pente de l'Ogôoué assez considérable d'un confluent à l'autre.

Le lac sert de régulateur au bas Ogôoué. — En temps de crue de l'Ogôoué, les eaux du lac doivent nécessairement monter; mais le niveau ne doit s'établir avec le fleuve qu'après un certain retard, à cause du peu d'importance des canaux d'entrée en comparaison de l'immensité de la nappe d'eau à recouvrir. En même temps, le courant de sortie du N'Gomo diminue et doit même se renverser pour alimenter lui-même le lac, dans le cas exceptionnel d'une crue subite du fleuve.

Quand celui-ci ayant atteint son maximum d'étiage commence à baisser, le lac finit lui-même par atteindre son point culminant, puis il baisse à son tour; mais moins vite que l'Ogôoué, auquel il restitue peu à peu l'énorme masse liquide qu'il a emmagasinée.

Il sert ainsi de régulateur au cours du fleuve, pour la partie de son cours située en aval, en atténuant les limites extrêmes de l'étiage, et rendant moins sensibles les écarts du niveau moyen en temps de crue et au-dessous de ce dernier pendant les saisons sèches.

Tel est le rôle bienfaisant que la nature a réservé au lac Z'Onengué, rôle qui facilite dans une certaine mesure la navigation de la partie inférieure de l'Ogôoué.

Ogôoué jusqu'à Samiquita. — Nous avons appris, en remontant le fleuve, que depuis la mort du roi N'Combé les blancs qui habitaient son village étaient en butte à de nombreuses vexations de la part des Gallois.

M. Walker, nous disait-on, avait été obligé de se raser la tête en signe de deuil; plus loin, on nous affirmait qu'il

avait reçu un coup de *machette* et qu'il avait pris la fuite après avoir tué deux Gallois à coups de revolver.

A cause de ces mauvaises nouvelles, nous avions hâte d'arriver à Adelinan Longo, dont nous n'étions plus éloignés que d'une dizaine de milles, le 8, au coucher du soleil, au moment de notre mouillage.

Notre rencontre avec MM. de Compiègne et Marche. — Vers huit heures du soir, une pirogue descendant le fleuve et s'approchant du bord fut hélée par le factionnaire. « Amis ! » lui fut-il répondu et quelques instants après, nous avions la joie de serrer la main de MM. de Compiègne et Marche. Nous fûmes heureux d'apprendre que leurs personnes n'avaient jamais été sérieusement menacées ; mais qu'ils avaient les plus grandes peines du monde à engager des piroguiers parmi les Inengas et les Gallois. Ces deux peuplades étaient, sinon ennemies, du moins fort jalouses l'une de l'autre et il s'agissait cependant de les réunir dans une expédition commune.

Le lendemain, je fus pris d'un fort accès de fièvre. A mon vif regret, je ne pus assister aux grands palabres tenus à Lambarene et à Adelinan Longo, chez Renoqué, roi des Inengas, et au milieu des Gallois.

Réception de quatorze veuves de N'Combé. — Je pus toutefois contribuer à faire les honneurs du *Marabout* aux quatorze femmes choisies parmi les vingt-six veuves de N'Combé et chargées de nous offrir un mouton comme cadeau de bienvenue.

Je ne saurais dire comment on réussit à faire entrer la députation tout entière dans notre unique cabine servant à la fois, grâce à des dispositions ingénieuses, de salle à manger, de chambre à coucher et de salon. On y parvint cependant et dès que les quatorze princesses furent assises bien à leur aise, quoique à plat pont, formant le cercle, le capitaine Guisolphe leur exprima combien il avait été sensible à leur délicate attention et procéda lui-même à une distri-

bution générale de cadeaux : petits miroirs, pommades multicolores, vinaigres de toilette, tabac, eau de Cologne, pipes en terre, firent pour un instant oublier à ces dames la douleur encore non apaisée dans laquelle les avait plongées la mort de leur auguste époux. Dans leur désespoir, chacune d'elles s'était fait raser complètement la tête ; c'est pour se conformer à la coutume, générale en pareil cas, que M. Walker s'était soumis volontairement à la même opération.

J'eus le plaisir de voir ce dernier dans la même journée, le crâne dénudé, mais en parfaite santé malgré ses vingt années de séjour dans le pays où il représente la maison commerciale Hudson et Cookson, de Liverpool.

Palabres. — Pour réunir les deux palabres dont nous avons parlé plus haut, M. Guisolphe n'avait eu qu'à se rendre d'une rive à l'autre. Les piroguiers étaient engagés en assez grand nombre, et tous avaient reçu le paiement convenu ; mais de jour en jour le départ était différé et Rénouqué, sans autorité aucune sur les Gallois et n'en exerçant qu'une très faible sur ses propres sujets, à cause de la cécité complète dont il était affligé, ne pouvait les contraindre à s'embarquer.

Le langage énergique de M. Guisolphe leur fit comprendre que le moment était venu de tenir leur parole, et Rénouqué, qui devait accompagner les explorateurs jusque chez les Okandas, fut rendu responsable de tout ce qui pourrait leur arriver de fâcheux.

Départ de l'exploration. — Le lendemain, un peu avant midi, les cinq pirogues composant la flottille de l'exploration, se détachèrent peu à peu du rivage en arborant le pavillon français et bientôt après, les piroguiers, faisant force de pagaies, nous vîmes s'éloigner, pour aller à la recherche de l'inconnu, nos vaillants compatriotes.

Deux heures après le *Marabout* appareillait lui-même et suivait leurs traces. Nous ne tardâmes pas à les rejoindre et à les dépasser.

Pointe Fétiche. — Aussitôt après avoir dépassé le confluent du Ngounié, nous avions à doubler la pointe Fétiche au delà de laquelle les Inengas avaient longtemps interdit aux Européens le passage du fleuve, voulant absorber à leur profit le commerce de l'intérieur et imposer leur intermédiaire. Le surnaturel était venu à leur aide dans cette circonstance, et même en 1867 M. Aymès n'avait pu qu'avec peine, dans un palabre orageux, vaincre la résistance du grand féticheur, gardien des vieilles traditions et du sanctuaire sacré placé sur la pointe.

En 1874, la croyance au pouvoir des m'bouiri (esprits) et de leur grand prêtre s'était amoindrie, et voici la manière toute symbolique dont elle se manifeste à nos yeux.

Au moment de doubler la pointe, le noir qui nous servait de pilote nous demanda une feuille de tabac et un verre d'*alougou* (eau-de-vie) afin, disait-il, de nous attirer les bonnes grâces des m'bouiri. Il jeta le long du bord, des deux côtés de la passerelle, quelques parcelles de tabac, bourra sa pipe avec le reste, répandit avec le même sérieux quelques gouttes d'eau-de-vie à tribord, puis à babord, et finalement avala le fond du verre.

Grâce à cette cérémonie nous avions conjuré le mauvais œil du grand féticheur, et il ne devait nous arriver rien de fâcheux pendant le reste de notre excursion.

Malheureusement, à la grande confusion du pilote féticheur, le *Marabout* s'échoua le lendemain un peu en aval de la pointe Zoracotcho, et non seulement aucun esprit ne vint à notre aide, mais cet échouage fut un des plus longs et des plus pénibles du voyage. Les pirogues de l'expédition nous dépassèrent à leur tour, et prirent assez d'avance sur nous pour que nous n'ayions plus pu les revoir. Nous envoyâmes à nos amis un dernier salut au moment où ils disparaissaient en suivant le coude brusque du fleuve en cet endroit.

Au delà de la pointe Zoracotcho. — Nous arrivâmes enfin

près des îles Zoracotcho, en aval desquelles avait mouillé le *Pionnier* en 1867 et où s'arrêtait le croquis de M. Aymès.

A partir de la pointe du même nom, le fleuve se dirige vers l'est-nord-est sur une longueur d'environ 30 milles. Les bancs de sable sont de plus en plus nombreux, et sur quelques-uns viennent s'amonceler des troncs d'arbre charriés par le fleuve. La passe est très sinueuse et oblige à passer souvent d'une rive à l'autre. Nous avons parcouru environ 10 milles au delà de la pointe Zoracotcho, quand le *Marabout* et la chaloupe à vapeur le *Delta* qui nous précédaient, s'échouèrent en même temps.

Mouillage extrême du Marabout. — L'équipage, déjà fatigué, réussit encore une fois à nous renflouer; mais en présence de la baisse constante des eaux, M. Guisolphe prit le parti de ne pas remonter plus haut, et vint mouiller non loin de trois îles que nous appelâmes îles du Quilio, en l'honneur de l'amiral commandant la station de l'Atlantique Sud.

Le fleuve, en cet endroit, n'a pas moins de 2 milles de largeur et nous nous trouvions à 170 milles de l'embouchure.

Des îles du Quilio à Ochamiquite ou Sami-Quita. — M. Guisolphe voulut bien me permettre d'emmener un sondeur avec moi pour aller jusqu'à Ochamiquite avec le *Delta*, à bord duquel M. Walker m'offrait passage.

J'eus ainsi la satisfaction de prolonger notre croquis soudé de vingt nouveaux milles.

A partir des îles du Quilio, la passe suit constamment la rive gauche. Aussitôt après avoir dépassé les îles, on aperçoit sur la rive droite un arbre gigantesque, un fromager, dont la cime se détache sur le ciel. Les gens du pays l'appellent *erere volo*, mots m'pongoués qui signifient grand arbre.

Au milieu du fleuve et même dans le voisinage de la rive gauche que nous suivons, apparaissent de nombreux bancs de sable. Autour d'eux le lit du fleuve s'engorge et il nous arrive une fois de passer par-dessus un fond de 1^m,40.

Toutefois, les sondes sont en moyenne de 3 à 4 mètres. La sonde maxima a été de 15 mètres.

Premières roches. — A l'endroit où le fleuve commence à remonter vers le nord, entre les confluent de deux petites criques, nous avons pour la première fois rencontré des roches par 9 et 10 mètres de fond; un peu plus haut nous en avons de nouveau trouvé par des fonds de 3 mètres et 4^m,50 et enfin, par des fonds de 5 à 6 mètres, à 3 milles de Ochamiquite.

Dans le voisinage de ces roches, le courant est très violent, ce qui explique les affouillements qui les ont mises à nu.

Population. — Depuis les îles du Quilio jusqu'à Ochamiquite nous avons passé devant dix-sept villages d'importance diverse et tous habités par des Bakalais.

La plupart d'entre eux étaient établis peu auparavant sur la rive droite du fleuve et ne sont venus sur la rive gauche que chassés par les Pahouins, peuplade cannibale et guerrière, dont l'invasion s'étend de plus en plus entre le Gabon et l'Ogôoué.

Les Bakalais sont les trafiquants les plus actifs et les plus retors de la région. Leur dernier village était à cette époque Ochamiquite, où M. Walker avait un traitant et un dépôt de marchandises.

Remboë. — Pour terminer cette note nous demanderons la permission de consacrer quelques lignes à la rivière Remboë, qui se jette dans l'estuaire du Gabon.

Du point extrême où s'est arrêté le *Marabout* on ne se trouve plus qu'à une vingtaine de milles de l'Ogôoué. Les deux fleuves sont mis en communication par plusieurs sentiers suivis, autrefois, par de longues files d'esclaves au temps où ce trafic honteux se faisait librement à Denis, sur la rive gauche de l'estuaire.

Avenir de la colonie du Gabon. — Cette route, si l'on n'avait à craindre le brigandage des Pahouins, serait la voie commerciale par excellence entre le haut Ogôoué, l'Alima et

126 CROQUIS HYDROGRAPHIQUE LEVÉ EN 1874 DANS L'OGÔOUE.
le haut Congo lui-même et le Gabon, qui, dès aujourd'hui, pourrait offrir un mouillage d'une sécurité absolue à des centaines de navires.

Des richesses incalculables pourraient ainsi affluer aux portes mêmes des factoreries de Glass et de Libreville où, à l'abri de notre pavillon, des négociants de toute nationalité ont déjà rassemblé des magasins importants de marchandises d'échange.

Dans l'intérieur, la route carrossable faite récemment par M. de Brazza, met déjà le bassin du Congo en communication avec celui de l'Ogôoué. Trouvera-t-on plus difficile, à quelques heures de notre stationnaire et de nos ateliers, d'établir une simple voie Decauville entre le Remboë et Adelinan Longo, sur une longueur de 20 milles, dans un pays absolument plat, et de protéger ce chemin contre une population qui y trouverait d'ailleurs son avantage.

On éviterait ainsi de sortir par l'embouchure de l'Ogôoué, qui conduit à une rade ensablée, où ne viennent pas mouiller les grands navires; on éviterait enfin à de faibles chaloupes à vapeur, obligées de regagner le Gabon avec de lourds chalands à la remorque, une traversée en mer de 70 milles.

Comme dernier avantage, le trajet entre la pointe Zoracotcho et Libreville se trouverait abrégée de 190 milles, dont 70 en mer.

Une autre solution de ce problème important d'une communication rapide et facile entre l'Ogôoué et le Gabon pourrait-être étudiée par le lac Azingo, dont la rive septentrionale n'est séparée du Remboë que par 4 ou 5 milles, et dont la rive sud communique avec l'Ogôoué par des criques non encore étudiées.

Nous souhaitons vivement que cette étude soit entreprise, car nous avons la conviction intime que notre colonie du Gabon est appelée, par sa position géographique exceptionnelle, à devenir le débouché du commerce d'une grande partie de l'Afrique centrale.

LE MUARAZE, AFFLUENT DU ZAMBÈZE

PAR

PAUL GUYOT

Lorsqu'en remontant le Zambèze, on a passé la gorge de la Leypata, et laissé sur sa gauche la Luyénà, rivière importante dont les eaux verdâtres contrastent avec les eaux jaunâtres et boueuses du Zambèze, on ne tarde pas à apercevoir l'île de Machiroumba, qui est formée de blocs granitiques recouverts d'une couche assez épaisse de terre. Une végétation des plus luxuriantes la couvre, et les hippopotames la visitent chaque jour pour se nourrir des jeunes pousses d'arbres. Avant d'y aborder, on est obligé de contourner un grand nombre de fois des îlots de sable qui rendent la navigation difficile et même dangereuse à cause de la vitesse du courant.

La rive droite, qui est bordée à 200 mètres par une série de collines parallèles au fleuve et élevées de 100 mètres environ, commence à être boisée, et l'on remarque surtout de très beaux euphorbes triangulaires d'à peu près 3^m,50 de hauteur.

Si pour contourner l'île de Machiroumba, on se rapproche de la rive gauche du fleuve, on entre dans un canal d'environ 150 mètres de largeur, qui laisse apercevoir vers le milieu de sa longueur une échancrure de 40 mètres environ de hauteur, coupée à pic dans le grès houiller et d'où sort une rivière qui se jette dans le grand fleuve. C'est

1. Communication adressée à la Société, par M. Germont de Lavigne, dans la séance du 4 août 1882. — Voir la carte jointe à ce numéro.

là l'embouchure du Muaraze, rivière que nous avons explorée en 1881.

Sans eau pendant une grande partie de l'année, le Muaraze devient un fort torrent pendant la saison des pluies. Nous avons pu suivre son lit pendant près de 40 kilomètres ; nous ne l'avons quitté qu'aux abords de sa source, sur un plateau couvert de bambous, de roseaux et de hautes herbes, qui rendent la marche impraticable sinon impossible. D'un autre côté, le manque absolu d'eau dans ces parages, où l'on ne trouve pas de villages, ne permet pas un séjour prolongé en cet endroit.

La direction générale de la rivière est E. 13° N. à O, 13° S. ; nous allons en parler en partant du bord du Zambèze et en remontant vers la source.

Près du fleuve, les deux berges du Muaraze sont formées d'une muraille de grès gris qui va en s'affaissant jusqu'à mourir dans le sol, après avoir eu la hauteur que nous avons désignée plus haut. La direction générale de cette muraille est nord-sud, avec pente à l'ouest ; son épaisseur est d'environ 850 mètres.

Lorsque cette muraille est dépassée, on entre complètement dans le terrain houiller caractérisé par des bancs successifs de grès et de schiste noirâtre, dont la direction est exactement N. 40° O. à S. 40° E., pente O. ; $I. = 23^{\circ}$. Les rives sont couvertes de roseaux et d'arbustes, le fond de la rivière est sableux et rempli de rognons de carbonate de fer. La rivière n'offre pas grand chose de particulier sur les quatre premiers kilomètres, c'est-à-dire jusqu'au moment où l'on rencontre, comme affluent de la rive gauche, le ruisseau Nhabringue, qui vient tomber dans le Muaraze en avant d'une cascade de diorite d'un grain très fin et d'un beau noir, dirigée N. 25° O. à S. 25° E., avec une inclinaison de 70° .

Au delà de la cascade et avant d'arriver au village de Pondé, le premier que l'on trouve sur la rivière, à 8 700

mètres de l'embouchure, on aperçoit plusieurs couches de houille entrecoupées de bancs de schiste noir surmontant des grès schisteux. A 2300 mètres en aval de Pondé, une de ces couches a une puissance de 2^m,85, répartie en huit bancs dont le plus fort n'a que 0^m,85.

Devant Pondé même, la berge gauche formée complètement de gros bancs de grès, domine de 25 mètres environ l'éringa, construite sur la rive droite de la rivière. Pondé se compose d'un certain groupe de villages, peu distants les uns des autres ; les naturels, réunis autour des petits chefs relevant du Muamam, qui a le commandement du prazo, cultivent la terre et soignent des plantations de sorgho, de millet et principalement d'arachides. Pondé est entouré de bois assez épais où croissent diverses essences forestières employées pour la construction des rares habitations de chefs, pour les palissades des éringas et pour les canots ou almandiàs. Ces bois qui sont très durs, et pour la plupart rougeâtres, portent dans le pays les noms de Marousa, Mochambé, Motokoto, Mocofo, Motondo, Mosoko, Mélompi et Timbati.

Le Muaraze fait à Pondé une série de méandres nécessités par la nature montagneuse de cette partie de la Zambézie. De là et sur une bonne partie du parcours, on rencontre des villages dont l'importance est en moyenne d'une vingtaine de cases ou paillottes, et où les naturels se livrent, pour la plupart, aux plaisirs de la chasse, tandis que leurs femmes, véritables domestiques et esclaves, cultivent la terre et soignent de nombreux enfants qui pullulent dans le pays.

Ces villages sont disséminés dans plusieurs cantons ou prazos qui bordent la rivière ; ces prazos sont au nombre de cinq sur la rive droite et de sept sur la rive gauche. Voici leurs noms avec autant que possible les curiosités géographiques qu'on y rencontre.

PRAZOS DE LA RIVE DROITE.

1° *Nhalupanda*, qui s'étend sur la rive gauche du Zambèze et sur les bords du Muaraze, jusqu'en face de la cascade de diorite dont nous avons parlé.

2° *Pondé*, où l'on trouve le Nhamcheto, affluent du Muaraze.

3° *Chipasse*, où le chef-lieu est adossé à une colline, dans laquelle le Cadmansica prend sa source.

4° *Carambo*, qui est très grand et s'étend sur les deux rives du Muaraze. On y rencontre les villages de San Thomé, Camuthenfa, Catgoute, Valette et Matenga. Les cours d'eau de la rive droite sont le Bambué, jolie rivière assez large, et le Nhamchéré qui sert de limite entre les prazos Carambo et Mitache. Sur la rive gauche nous n'avons rencontré que le Thambaze.

5° *Mitache*, qui commence au ruisseau Nhamchéré et s'étend jusqu'aux terres libres de l'intérieur. Nous nous sommes arrêtés à Cangala et à Manné, deux villages assez hospitaliers. Les cours d'eau les plus importants de ce prazo sont le Nhaendaenda, à l'embouchure duquel une importante couche de carbonate de fer paraît soudée et supérieure à la diorite, le Gondoa et le Lecoudoué.

PRAZOS DE LA RIVE GAUCHE.

1° *Scassanhéa*. A l'embouchure du Muaraze et de l'une des rives du Zambèze. Il renferme les villages de Mûssona, de Comto, ce dernier sur un monticule assez élevé, et enfin la terre libre de Dona Paula. Ce prazo est limité à l'est par le Nhabringue, affluent du Muaraze, et au sud par le Domué qui se jette dans le Zambèze.

2° *Nhapenda*, où l'on voit, dit-on, un petit lac qui se trouverait dans une direction E. 20° S. du village de Pondé.

3° *Mantamankama*, où se trouve le village de Calinço, situé à 300 mètres de la rivière, au milieu des bois. La population est douce et hospitalière. La culture consiste surtout en millet et maïs; le coton y vient assez bien et les ricins y sont forts et vigoureux.

4° *Carambo*, déjà nommé.

5° *Chinché* où coulent le Nharouya, Nhasengéré et le Chirambane; ce dernier sert de limite est au prazo.

6° *Chirambane*, limité entre le ruisseau du même nom et celui de Cagose. Le village de Soussou, qui en est le chef-lieu, est situé au sommet d'une berge à pic de 30 mètres d'élévation, dominant le Muaraze et à l'extrémité d'une grande plaine où l'on cultive le coton et le tabac. Les baobabs y sont nombreux; les naturels les nomment *Mourombé*, et de leurs fruits appelés *Dambés* ils font une espèce de pâte dont ils se nourrissent.

Du village de Soussou on voit dans la direction sud-est et à 5 kilomètres environ, le point culminant d'une chaîne de montagnes, la Serra Muambé, qui s'étend jusqu'au Zambèze et qui doit être l'un des contreforts de la Lupata.

7° *Cagose*, qui commence au ruisseau de ce nom et qui s'étend jusqu'aux terres libres. On y trouve les ruisseaux Muenzi et Camouencoco, peu éloignés l'un de l'autre et presque constamment à sec. Leur lit est creusé dans la diorite.

De Pondé jusqu'au delà de Manmé, le Muaraze serpente constamment dans le grès houiller; on y trouve le grès gris, les schistes noirs et divers affleurements de houille; parfois la diorite perce un peu, sans cependant qu'il y ait des amas trop considérables. La houille que nous avons trouvée en ces parages est très schisteuse et en couches assez minces; elle laisse à l'incinération une forte proportion de cendres.

Entre Manmé et Soussou se trouve un filon de diorite (eurite et diallage), d'une puissance d'environ 1500 mètres, dans une direction générale de E. 20° S. 0.20° N. Après ce

filon dioritique la houille se remonte à nouveau et en avant de Soussou, on peut constater une succession de bancs de schistes divers et de petits bancs de houille (N. 10° E. à S. 10° O. ; pente E. ; $I = 15^\circ$). Cette houille est très dure et paraît avoir subi une sorte de métamorphisme.

Dans le lit de la rivière, devant Soussou, on marche constamment sur une couche horizontale de houille, se terminant par un banc de carbonate de fer qui coupe la rivière, et enfin par des grès gris qui viennent brusquement se briser contre un amas considérable de diallage. Nous n'avons pas encore quitté la diorite lorsque nous sommes arrivés dans les parages de la source du Muaraze, formée de toutes les eaux qui se ramassent, en temps de pluie, dans la vallée. Celle-ci est déterminée par une grande chaîne de montagnes, située à l'ouest de la rivière, dans une direction sud quelques degrés est, à nord quelques degrés ouest. Cette chaîne que nous n'avons pu parcourir, pour des raisons indépendantes de notre volonté, sert de séparation entre les bassins du Muaraze et du Moatizé. Les abords de la source de la première de ces rivières sont presque impraticables, à moins de procédés spéciaux, ainsi que ceux du Moatizé dont les naturels disent que le sol est couvert de très gros bambous et de roseaux de 2^m,50 à 3 mètres de hauteur.

En général, les naturels du Muaraze sont doux et affables ; ils accompagnent volontiers les voyageurs et consentent sans difficulté à leur donner les renseignements dont ils ont besoin. Les hommes sont d'une bonne taille moyenne, forts et bien constitués ; les femmes sont plutôt petites et grosses. Elles ne portent pas le péléle que l'on voit si souvent autour de la Morumbala et sur le Chiré, mais, par contre, elles sont coquettes de bracelets en fer et en cuivre. Les carapaces de coléoptères leurs servent d'amulettes.

Les femmes prisent et fument le tabac dans des pipes en courges ; les hommes en font autant et souvent même remplacent cette plante par du chanvre dont la fumée âcre les

grise et les fait tousser. Ils consomment en grande quantité le *pombé* ou bière fermentée et une eau-de-vie d'une espèce de jujubier ou arbrisseau qui couvre à lui seul de grandes surfaces de terrain.

Les maladies les plus communes sur le Muaraze sont la petite vérole, la dysenterie, qui fait des ravages considérables dans toute la Zambézie, l'éléphantiasis et un ulcère phagédémique qui est presque toujours situé aux membres inférieurs. Les maladies syphilitiques sont inconnues sur les deux rives du Muaraze. Les mauvais soins donnés aux nouveau-nés, au moment de l'accouchement de la mère, font qu'ils ont pour la plupart des nombrils d'une volumineuse prééminence; nous avons vu des enfants de quatre à cinq ans qui en avaient sur le ventre de la grosseur de la moitié du poing.

Les hommes sont presque constamment nus, mais les femmes se couvrent le corps depuis les seins jusqu'à mi-cuisse. Elles portent leurs enfants sur les hanches lorsqu'elles marchent et sur le dos, emprisonnées dans leur vêtement, lorsqu'elles se livrent au travail ou à la danse, exercice dont elles raffolent toutes.

Leurs armes, formées de haches, arcs, flèches, couteaux et azagaies n'offrent pas de types bien curieux; elles sont semblables à celles des naturels du bas Zambèze.

La carte que nous présentons aujourd'hui à la Société de Géographie indique le cours du Muaraze tel que nous l'avons relevé en marchant dans son lit, de l'embouchure à la source. Nous avons tracé la route par terre, que nous avons suivie, tant pour aller à Pondé, que pour venir de la source à Patira, sur les bords du Moatizé, cet intéressant affluent du Revugo, belle rivière qui vient à son tour se jeter dans le Zambèze, à 2 kilomètres en aval de Tête.

Nous avons parcouru ce pays pour nous renseigner sommairement sur le chemin le plus commode qui pourrait être créé pour mettre en relation les abords de Patira avec

le Zambèze, dans le cas où l'on songerait à exploiter les mines qui se trouvent dans le bassin du Moatizé.

Des couches de houille assez importantes se rencontrent aussi dans le bas de cette dernière rivière et surtout près de l'embouchure du Nhapsicondo, où la puissance est d'environ 10 mètres. Dans celle-ci également on trouve de belles couches de charbon d'une direction E. 22° S. à 0.22° N., sur une puissance de 7 à 8 mètres.

Le fer magnétique se rencontre dans toutes les rivières de cette contrée; nous en avons rapporté de très gros morceaux ramassés dans le Tondoube et le Potepote, deux forts ruisseaux qui viennent se jeter dans la rivière Nharenga, affluent du Zambèze.

Nous avons fait figurer sur notre carte les villages, montagnes et ruisseaux que nous avons rencontrés, ainsi que la source salée froide de Nhamichère, employée par les naturels, de même que la terre argileuse salée qu'ils lavent et dont ils font évaporer l'eau de lavage pour en tirer du sel.

De pareilles argiles salées se trouvent encore dans le bassin du Moatizé, près de l'embouchure du Nhapsicondo.

(Nancy le 1^{er} août 1882).

ÉTUDE COMPARATIVE DES LANGUES MALGACHE ET MALAISE

Par le R. P. JEAN

Missionnaire à Madagascar.

L'étude des langues a une grande importance, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue pratique, car, pour exercer une action dans un pays, quel que soit le but que l'on se propose, il est indispensable d'entrer en communication directe avec les indigènes et par conséquent de parler leur langue. Aujourd'hui, la langue malgache est bien connue; c'est à des missionnaires français qu'on doit les principaux livres, grammaires et dictionnaires, à l'aide desquels l'étranger peut se familiariser avec cet idiome si complexe et si remarquable, et il n'est que juste de payer en passant un tribut d'éloges et de reconnaissance, d'une part, au R. P. Weber, à qui l'on doit une grammaire et deux excellents dictionnaires, l'un français-malgache, l'autre malgache-français, les plus complets qui aient encore été faits, et, d'autre part, au R. P. Ailloud, qui a écrit une excellente grammaire et dirigé la publication d'un petit vocabulaire français-hova très utile aux voyageurs. Aujourd'hui, je reçois du R. P. Jean, l'un de ces prêtres énergiques qui portent au loin le flambeau de la civilisation chrétienne avec un zèle et une abnégation admirables et dont le dévouement est trop peu apprécié en France, une note très intéressante au point de vue philologique, et je crois rendre un service en la publiant *in extenso*. Le P. Jean, qui habite l'île de Madagascar depuis longtemps et qui en connaît parfaitement la langue, a rédigé cette note à la suite d'une lecture attentive de la grammaire malaise de M. l'abbé Favre; il y indique les rapports et les affinités que présentent les deux idiomes, tant dans la formation des mots que dans la construction des phrases, et il ressort clairement de cette étude fort intéressante qu'ils ont des liens de parenté évidents.

ALFRED GRANDIDIER.

1. Des sons et des éléments de l'écriture.

Les langues qui dérivent d'une même source, conservent entre elles des traits de famille jusque dans la prononciation des mots et la combinaison des lettres. C'est ce que nous remarquons dans les langues européennes qui viennent du latin; les voyelles y dominent et elles n'admettent guère ce rude assemblage de consonnes qui caractérise les

langues du Nord. Or, ce premier trait d'affinité se manifeste dans le malgache comme dans le malais. Dans ces deux langues, on ne trouve pas en effet de ces mots d'une articulation difficile ou douteuse; tous les sons y paraissent clairs, toutes les syllabes y sont complètes; même douceur dans la prononciation, même précision, même régularité dans l'emploi des voyelles et des consonnes. Aussi les mots empruntés aux idiomes étrangers ne peuvent obtenir droit de cité dans les deux pays, sans avoir au préalable subi une transformation qui les dépouille de leur rudesse native et les rende conformes au génie de leur propre langue. Qu'il suffise de donner ici quelques exemples malgaches : le *ch* n'existant pas dans la langue, le mot *cheval*, pour être admis, a dû permuer ses lettres et adoucir sa forme primitive; il s'écrit *Soavaly*, d'une prononciation beaucoup plus douce et plus facile. On a de même :

Le chou, *leisoa*.

Chaise, *sezā*.

Chemise, *somizy*.

Sabre, *sabatrā*.

La table, *latabatrā*.

Brosse, *borosy*.

Il faut remarquer que *o* se prononce toujours *ou* et que la voyelle finale est muette dans la prononciation.

Quant aux lettres de l'alphabet, elles sont à peu près les mêmes et ont la même valeur dans les deux langues. Il n'y a d'exception que pour *x*, *u* et *w*, qui n'existent pas en malgache; la voyelle *o* dans le malgache remplace l'*u* des Malais, et l'une et l'autre se prononcent *ou* :

Ex. malais : *kuda* (prononcez kouda), cheval.

Ex. malgache : *fotsy* (prononcez foutsy), blanc.

3. Du genre et du nombre.

En malais, comme en malgache, il n'y a ni genre, ni nombre. La différence des sexes pour les êtres raisonnables se désigne par des mots particuliers qui se joignent aux noms sans en changer la forme. On se sert en malais de *laki-laki* pour le genre masculin et de *perampuam* pour le genre féminin; les mots correspondants en malgache sont *lahy* et *vavy*; employés seuls, ils signifient mâle et femelle.

EX. MALAIS.

Raja laki-laki, roi.
Raja perampuan, reine.
Budak laki-laki, garçon.
Budak perampuan, fille.

EX. MALGACHES.

Mpanjaka lahy, roi.
Mpanjaka ravy, reine.
Zaza lahy, garçon.
Zaza ravy, fille.

Les mots *raja* et *mpanjaka* sans déterminatifs pourraient être traduits par *roi* aussi bien que par *reine*, à moins que le sens n'ait déjà été précisé par ce qui précède; il en est de même de *budak* et de *zaza*, qui, seuls, signifient simplement enfant.

Le nombre dans les substantifs se distingue aussi par le contexte ou par quelque mot qui les accompagne et qui a un sens de pluralité.

3. Des noms simples et des noms dérivés.

En malais, tout nom renferme une signification qui comprend le verbe *être* et signifie *être quelque chose*. Ainsi *kuda*, cheval, signifie « être cheval » : *kuda itu*, ce cheval, ou ceci est un cheval. *Putih*, blanc, signifie « être blanc » : *putih kuda itu*, ce cheval est blanc.

Or, cette signification particulière se trouve aussi dans les mots malgaches : *soavaly ity*, ce cheval, ou c'est un cheval. *Fotsy*, blanc ou être blanc : *fotsy ity soavaly ity*, ce cheval est blanc.

Avant de parler des mots dérivés, il est utile, pour en faciliter l'intelligence, de mettre sous les yeux un tableau comparatif des principales permutations que subissent quelques lettres, ainsi :

K devient H, ex. :	<i>ka</i> s'écrit en malgache <i>ha</i> , préfixe.
A — E ou I ou Y,	<i>laki-laki</i> — <i>lehilahy</i> , homme.
L — D	<i>lima</i> — <i>dimy</i> , cinq.
B — V	<i>bulan</i> — <i>volanā</i> , lune.
S se retranche	<i>saribu</i> — <i>ariro</i> , mille.
U devient O, mais les deux se prononcent <i>ou</i> .	

Enfin une dernière remarque importante, c'est que les finales malgaches *kā*, *trā*, *drā*, *nā*, *mā*, sont toujours muettes, comme *e* dans *maître*.

138 ÉTUDE COMPARATIVE DES LANGUES MALGACHE ET MALAISE.

Cela posé, notons tout d'abord cette particularité commune aux deux langues, c'est que la plupart des mots dérivent d'autres mots appelés *racines* et se composent à l'aide de particules qui se placent avant le radical, ou après lui, toujours suivant des règles fixes et générales.

Bien plus, les substantifs agents, qui correspondent à nos mots français terminés en *eur*, *ant*, *ain*, ont à peu près la même formation dans le malais et le malgache, ex. :

EN MALAIS.

Surat, écriture; *me-nurat*, écrire;
pe-nurat, écrivain.

Beli, valeur; *mem-beli*, acheter;
pem-beli, acheteur.

Minum, boisson; *me-minum*,
boire; *pe-minum*, buveur.

EN MALGACHE.

Soratrā, écriture; *ma-noratrā*,
écrire; *mpa-noratrā*, écrivain.

Boly, plantation; *mam-boly*, plan-
ter; *mpam-boly*, planteur.

Varotrā, vente; *mi-varotrā*, ven-
dre; *mpi-varotrā*, marchand.

Les noms malais formés avec la particule préfixe *ka* et le suffixe *an* ont encore des rapports plus frappants avec le malgache, ex.

Benar, vrai; *ka-benar-an*, vérité. *Tsara*, bon; *ha-tsar-anā*, bonté.
Desar, grand; *ka-besar-an*, grandeur. *Faly*, joyeux; *ka-fali-anā*, joie.
Papa, pauvre; *ka-papa-an*, pauvreté. *Ravo*, gai; *ha-ravo-anā*, gaieté.
Kaya, riche; *ka-kaya-an*, richesse. *Mamo*, ivre; *ha-mamo-anā*, ivresse.

4. Noms de nombre.

Nous ne parlerons ici que des nombres ordinaux, lesquels se forment des cardinaux en joignant à ceux-ci la particule préfixe *ka* pour les noms malais et *faha* pour les noms malgaches. Quelques exemples suffiront pour en montrer l'analogie.

Ka-dua.
Ka-tiga.
Ka-ampat.
Ka-sa-puloh.
Ka-dua-puloh.
Ka-sa-ratus.
Ka-sarivo.

Faha-roa, deuxième.
Faha-telo, troisième.
Fah'efatrā, quatrième.
Faha-folo, dixième.
Faha-roa-polo, vingtième.
Faha-sato, centième.
Fah' arivo, millième.

Donnons encore un exemple, en mettant, pour faciliter la traduction, les mots correspondants les uns sous les autres :

En malais : *ter-surat di-nagri Malaka pada ka-sa-puloh hari bulan.*

En malg. : *no soratanā tany tananā Malaka taminy faha-folo andro (ny) volanā.*

En français : écrit dans (la) ville (de) Malacca au dixième jour de la lune.

5. Pronoms et adjectifs.

Le pronom malais de la première personne au singulier, *aku*, je, moi, me, a quelque ressemblance avec le pronom malgache *izaho*, *aho*, et il reçoit les mêmes contractions, ex.

En malais : *Aku mem-baiki rumah-ku*, et en malgache : *izaho mamboatrā ny trano-ko*, je répare ma maison.

Au pluriel, il y a, comme en malgache, deux mots dont on se sert suivant qu'on comprend la personne à qui l'on parle ou qu'on l'exclue ; ainsi le pronom malais *kita*, nous, correspond au pronom malgache *isika*, et *kami* à *izahay*.

Les adjectifs, pas plus que les noms, ne sont sujets à aucun changement de genre ou de nombre, et, dans le discours, ils se placent ordinairement après le substantif, ex. :

Rumah besar, en Malgache *trano lehibe*, une grande maison.

6. Verbes.

La langue malaise a, comme le malgache, cette particularité, que ses radicaux ne sont sujets à aucune inflexion, ni à aucune désinence, pour désigner les formes que le verbe peut prendre, ou pour exprimer les temps, les modes et les personnes. Les personnes se distinguent par les pronoms, les temps et les modes par des adverbes ou par des auxiliaires, et les formes à l'aide des particules préfixes et suffixes.

Il est bon cependant de noter que, pour les temps, il y a une légère différence. Les Malgaches forment le présent, le passé, le futur par le changement de la première lettre du préfixe, qui est *m* pour le présent, *n* pour le passé, et *h* pour le futur ; les Malais au contraire ajoutent des mots particuliers pour exprimer ces mêmes temps.

140 ÉTUDE COMPARATIVE DES LANGUES MALGACHE ET MALAISE.

Dans la langue malaise, pour donner à un radical une forme verbale, il suffit d'ajouter à ce radical un des préfixes *ber* ou *me*, suivant que le verbe est neutre ou actif. Or non seulement cette formation est la même en malgache, mais de plus les préfixes *mi* et *man* semblent dériver directement de la particule malaise *me*. Une remarque cependant qu'on peut faire à l'avantage de la langue malgache, c'est que celle-ci a à son usage un plus grand nombre de préfixes pour former des verbes différents, et par conséquent pour s'enrichir d'expressions nouvelles.

MALAIS.

MALGACHE.

<i>Dekat</i> , près; <i>men-dekat</i> , s'approcher.	<i>Didy</i> , ordre; <i>man-didy</i> , ordonner.
<i>Karunia</i> , don; <i>men-garunia</i> , donner.	<i>Hatakā</i> , demande; <i>man-gatakā</i> , demander.
<i>Kabar</i> , nouvelle; <i>me-kabar</i> , raconter.	<i>Kabary</i> , procès; <i>mi-kabary</i> , plaider.
<i>Fehem</i> , connaissance; <i>me-fehem</i> , connaître.	<i>Findra</i> , changement de lieu; <i>mi-findra</i> , émigrer.
<i>Surat</i> , écriture; <i>me-nurat</i> , écrire.	<i>Soratrā</i> , écriture; <i>ma-noratrā</i> , écrire.

La particule *per* ou *ber*, qui est employée souvent dans la formation des verbes causatifs, surtout quand elle est précédée de la préfixe *me*, semble répondre parfaitement à la préfixe malgache *mampi* ou *mampa*, ex. :

MALAIS.

MALGACHE.

<i>Ber-anak</i> , engendrer;	<i>Milerakā</i> , engendrer;
<i>Mem-per-anak-kan</i> , faire engendrer;	<i>Mampi-terakā</i> , faire engendrer;
<i>Ber-temu</i> , se rencontrer;	<i>Mahazo</i> , obtenir;
<i>Mem-per-temu-kan</i> , faire rencontrer.	<i>Mampa-hazo</i> , faire obtenir.

Nous remarquons encore une ressemblance frappante dans les verbes fréquentatifs ou redoublés, qui s'emploient d'ordinaire pour indiquer une répétition d'actes et une continuité d'actions, ex. :

MALAIS.

MALGACHE.

<i>Layang</i> , d'où <i>me-layang</i> , voler, et <i>me-layang-layang</i> , voltiger.	<i>Tsidinā</i> , d'où <i>mi-tsidinā</i> , voler, et <i>mi-tsidinā-tsidinā</i> , voltiger.
<i>Lompat</i> , d'où <i>me-lompat</i> , sauter, et <i>me-lompat-lompat</i> , sautiller.	<i>Teny</i> , d'où <i>mi-teny</i> , parler, et <i>mi-teny-teny</i> , babiller.

3. Modes dans les verbes.

Nous avons déjà dit que le malais et le malgache n'ont pas de modes dans les verbes ; ils expriment le subjonctif et l'optatif par des mots auxiliaires et analogues. Il faut cependant faire une exception pour les verbes malgaches, qui ont toujours le mode impératif dans chacune de leurs formes. Les Malais, au contraire, le désignent en ajoutant au radical le suffixe *lah*. A part cette légère différence, il est à remarquer que, dans le génie des deux langues, par un excès de politesse, on n'emploie pas ordinairement à l'impératif ces expressions impérieuses en usage dans nos langues européennes, comme celles-ci, *faites cela, ordonnez ceci...* Les Malgaches et les Malais croient prendre des tournures plus douces en se servant du passif, et ils disent : *que cela soit fait par vous, que ceci soit ordonné par vous*, ex. :

MALAIS.

MALGACHE.

De *padam*, on a *me-madam-kan*, De *petrakā*, on a *ma-metrakā*, pla-
éteindre, et *padam-kan-lah*, étei- cer, et imp. *apetraho*, placez, litt. :
guez, litt. : soit éteint (sous-ent. par soit placé.
vous.)

Pukul-lah angkaw anging itu, soit *Kapohy nno ity alikā ity* soit
frappé (par) vous (ce) chien-là, frap- frappé (par) vous ce chien-là ; de
pez ce chien-là ; de *pukul*, et *me-* *kapokā*, et *mi-kapokā*, frapper.
mukul, frapper.

Pour défendre ou dissuader, les Malais emploient un mot d'un usage fréquent dans leur langue, *jangan*, lequel renferme un sens de défense, de prohibition : or cette expression correspond tout à fait à la conjonction malgache *aza*, et peut se traduire par ne pas, ne pas faire, se garder de, ex. :

Jangan angkaw mangatakan doa jahat akan bapa-ku.
aza hianao mangatakā zavatrā ratsy ho any (ny) dada-ko.
gardez vous (de) souhaiter (des) choses mauvaises pour (le) père (de) moi.

Dans la langue malaise l'interrogation se marque le plus souvent au moyen des particules *kah* ou *lah*, qui se placent

quelquefois avant le sujet et le verbe, d'autres fois après le verbe, et même à la fin de la phrase, mais jamais au commencement; or les particules malgaches *moa*, *va*, non seulement présentent un certain rapport de consonance et d'affinité, mais elles admettent dans les discours la même construction, à part toutefois une petite exception pour la particule *moa*, laquelle peut également se placer au commencement de la phrase, ex. :

Ada-kah banck?		Misy betsakā va? y en a-t-il beaucoup?	
Anak	raja laki-laki	telah datang-kah	ka-pada astana?
ny zanaky (ny)	mpanjakalahy	efa tonga moa	anaty (ny) lapa?
les enfants	du roi	sont-ils arrivés	au palais?

Ajoutons encore, comme un dernier point de ressemblance, que la forme passive est plus usitée et souvent plus élégante que la forme active; ex. : *hatao ko izany*, litt. : sera fait par moi cela, est mieux en malgache que *hanao izany aho* je ferai cela; il en est de même pour le malais.

9. Syntaxe.

Nous ne parlerons pas aujourd'hui de la syntaxe; ce que nous avons dit jusqu'ici suffit pour faire comprendre que ces deux langues se font remarquer par une grande simplicité dans la formation des mots et souvent aussi par une véritable analogie dans l'agencement de ces mots pour la construction des phrases.

Une différence à noter, peut-être, serait dans la syntaxe des verbes. En effet, le génie de la langue malaise demande, du moins dans la construction ordinaire, que le sujet précède le verbe; or c'est le contraire en malgache: la règle générale veut que le sujet soit renvoyé à la fin de la phrase; on peut cependant quelquefois le mettre immédiatement après le verbe, et même au commencement, si l'on voulait attirer sur lui l'attention, ou parler avec emphase.

ÉTUDE COMPARATIVE DES LANGUES MALGACHE ET MALAISE. 143

Comme complément, nous donnons une liste de mots qui ont tous la même racine et la même signification dans les deux langues : Nous rappelons ce qui a été dit plus haut qu'*u* en malais et *o* en malgache se prononcent *ou*.

MALAIS.	MALGACHE.	FRANÇAIS.
<i>Anak,</i>	<i>anakā,</i>	enfant.
<i>Mati,</i>	<i>maty,</i>	mourir.
<i>Batu,</i>	<i>vato,</i>	pietre.
<i>Mabu,</i>	<i>mamo,</i>	ivre.
<i>Kabar,</i>	<i>kabary,</i>	affaire.
<i>Tumbuh,</i>	<i>tombo,</i>	accroissement.
<i>Metumbuh,</i>	<i>mitombo,</i>	croître.
<i>Tahun,</i>	<i>taonā,</i>	année.
<i>Surat,</i>	<i>soratrā,</i>	écriture.
<i>Menurat,</i>	<i>manoratrā,</i>	écrire.
<i>Asin,</i>	<i>hasinā,</i>	être salé.
<i>Masin,</i>	<i>masinā,</i>	—
<i>Laki-laki,</i>	<i>lehilahy,</i>	homme.
<i>Itu,</i>	<i>ity,</i>	ce, cette.
<i>Pula,</i>	<i>mbola,</i>	encore.
<i>Bunuh,</i>	<i>vono,</i>	tué.
<i>Memunuh,</i>	<i>mamono,</i>	tuer.
<i>Bulan,</i>	<i>volanā,</i>	lune.
<i>Lani,</i>	<i>lanitrā,</i>	ciel.
<i>Tanah,</i>	<i>tany,</i>	terre.
<i>Niu,</i>	<i>niho,</i>	cocotier.
<i>Danu,</i>	<i>rano,</i>	eau.
<i>Sata,</i>	<i>isa,</i>	un.
<i>Dua,</i>	<i>roa,</i>	deux.
<i>Tiga,</i>	<i>telo,</i>	trois.
<i>Ampat,</i>	<i>efatrā,</i>	quatre.
<i>Lima,</i>	<i>dimy,</i>	cinq.
<i>Anam,</i>	<i>enindā,</i>	six.
<i>Pulu,</i>	<i>folo,</i>	dix.
<i>Saribu,</i>	<i>arivo,</i>	mille.

Les Malais et les Malgaches se servent de la même métaphore pour désigner le soleil : ils l'appellent *l'œil du jour* ; les premiers disent *mata-hari*, de *mata*, œil, et *hari*, jour, les seconds *maso-andro*.

Qui ne voit que tous ces mots, et bien d'autres que nous pourrions citer, ont la même étymologie et dérivent de la même source ?

Enfin pour conclure, disons que cette analogie de langage dans ces deux peuples s'explique parfaitement par le fait de leur commune origine. Car, s'il est vrai qu'ils ne sont que des rameaux épars sortant d'une même souche, il s'ensuit que, dans les temps primitifs, ils ont parlé le même idiome. Or, d'après Edrisi, célèbre géographe arabe du XII^e siècle, dont les ouvrages ont été traduits en français, il y a quelques années, et selon le témoignage de plusieurs autres savants venus après lui, il paraît à peu près avéré que les Hovas sont de race malaise, et qu'il furent jetés à une époque inconnue sur les côtes de Madagascar. Aussi voyons-nous en eux le type malais : même teint olivâtre, mêmes traits, souvent mêmes mœurs et même caractère.

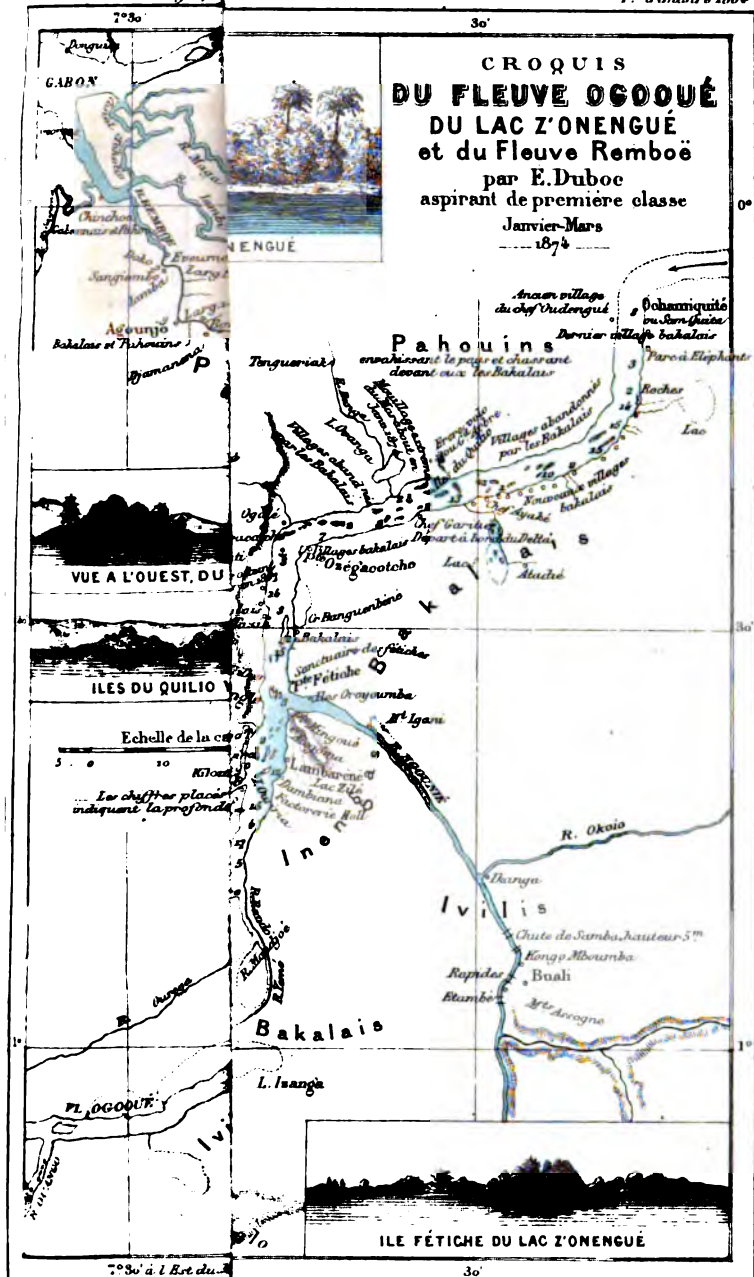
Il est bon de noter cependant que, dans cette étude rapide, nous avons voulu surtout parler de la langue hova, qui est la plus répandue et la seule qui possède une littérature, et qui de plus semble être la souche des autres dialectes ¹. Dans les autres provinces de l'île, on rencontre des types différents et un langage qui, quoique le même pour le fond, a cependant subi certaines modifications par suite des relations continues et du mélange fréquent avec les Arabes et avec les tribus voisines des côtes d'Afrique.

1. Opinion qui n'est pas partagée par tous ceux qui s'occupent de cette question. A. G.

Le Gérant responsable,

C. MAUNOIR,

Secrétaire général de la Commission centrale.



Rivers
1^{re} Traversée
2^{de} Traversée
3^{de} Traversée
4^{de} Traversée

LE MUARAZE

et les abords

DU REVUGO

par

Paul Guyot

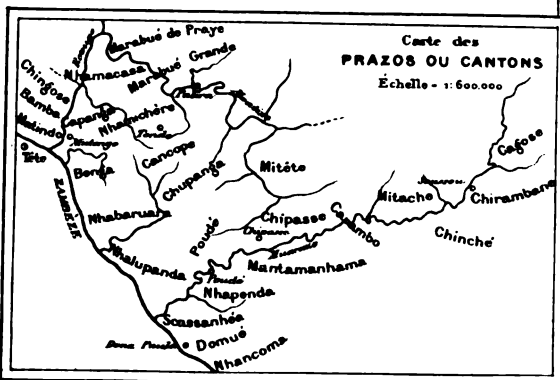
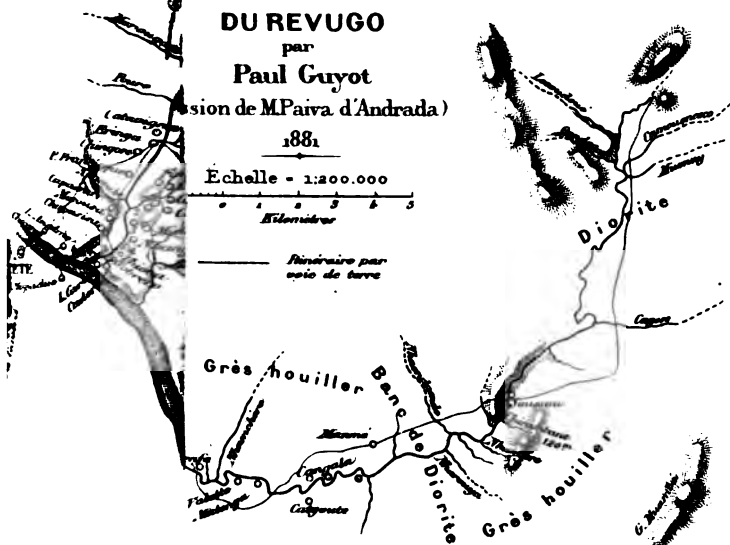
(Mission de M. Paiva d'Andrada)

1881

Echelle = 1:200.000

Kilomètres

Itinéraire par
voie de terre



dessiné par J. Hansen.

Gravé par Erhard, 8 rue Nicole, Paris.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ, in-8°.

1^{re} série (1831 à 1833), 20 vol. — (vol. 1 et 2 *épuisés*).

2^e série (1834 à 1843), 20 vol.

3^e série (1844 à 1850), 14 vol.

4^e série (1851 à 1860), 20 vol. — (vol. 1 à 10, 15 *épuisés*).

5^e série (1861 à 1870), 20 vol. — (vol. 1, à 6, 9, 11, 12, 1 et 16 *épuisés*).

6^e série (1871 à 1880), 20 vol. — (vol. 7 *épuisé*).

7^e série (1881 à 1883), 4 vol.

Ce *Bulletin*, à partir de 1882, est divisé en deux parties. La première qui comprend le compte rendu des séances, les principales lettres de la correspondance, la liste des ouvrages offerts à la Société et les faits géographiques les plus importants est publiée dix jours après la séance.

La seconde qui renferme les mémoires, notices, rapports ou documents de quelque étendue avec cartes, paraît tous les trois mois. Prix : pour Paris, 20 francs ; pour les départements, 22 francs ; et pour l'étranger, 25 francs.

Table générale et analytique de la 1^{re} et de la 2^e série. 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs.

Table générale et analytique de la 3^e et de la 4^e série. 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs.

Notices annuelles des travaux de la Société et du progrès des sciences géographiques, par les secrétaires généraux. Prix : 1 franc chaque notice.

Programme d'instructions aux navigateurs pour l'étude de la géographie physique de la mer. Broch. in-8°. Prix : 1 franc.

Instructions générales aux voyageurs. 1 vol. in-16. Prix : 3 francs.

Compte rendu du Congrès international des sciences géographiques de 1875. Tome I, in-8°. Prix : 20 francs. — Tome II, in-8°. Prix : 15 francs.

Guide hygiénique et médical des voyageurs dans l'Afrique intertropicale, par les D^{rs} AD. NICOLAS, H. LACAZE et SIGNOL, publié par la Société de Géographie et la Société de médecine pratique de Paris, avec le concours des Sociétés françaises de Géographie. Une brochure in-8° de 100 pages. Prix : 2 francs.

Liste provisoire de bibliographies géographiques spéciales, par M. JAMES JACKSON, archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie.

Cette liste comprend 1177 articles se rapportant à la bibliographie des diverses régions de la terre.

Un vol. in-8° de 8 et 340 pages. Prix : 12 francs.

Exploration du Sahara. Les deux missions du lieutenant-colonel Flatters, par le lieutenant-colonel DERRÉCAGAIX.

Un vol. in-8° de 144 pages avec carte. Prix : 3 francs.

Fleuves de l'Amérique du Sud, 1877-1879, par le D^r JULES CREVAUX, médecin de la marine française, 1 vol. in-8° de 39 cartes avec tableau d'assemblage. Une notice biographique et une bibliographie des travaux de Crevaux accompagnent cet atlas. Prix : 25 francs.

La confrérie musulmane de Sidi Mohamed ben Ali Es-Senoûsi et son domaine géographique en l'année 1300 de l'hégire—1883 de notre ère, par HENRI DUVEYRIER. Paris 1884. Brochure in-8° de 84 pages accompagnée d'une carte. Prix : 3 fr.

Liste de positions géographiques en Afrique (continent et îles), par HENRI DUVEYRIER. Premier fascicule A.—G. Paris 1884. In-8° de 140 pages. Prix : 12 fr.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ

ART. I. La Société est instituée pour concourir aux progrès de la géographie; elle fait entreprendre des voyages dans des contrées inconnues; elle propose et décerne des prix; établit une correspondance avec les Sociétés savantes, les voyageurs et les géographes; publie des relations inédites, ainsi que des ouvrages et fait graver des cartes.

ART. IV. Les étrangers sont admis au même titre que les Français.

ART. V. Pour être admis dans la Société, il faudra être présenté par deux membres et reçu par la Commission centrale.

ART. VI. Chaque membre de la Société souscrit pour une contribution annuelle de 36 francs au moins par année, et donne en outre 25 francs une fois payés, lors de la remise du diplôme.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT INTÉRIEUR

ART. XXXI. La Commission centrale a la faculté de nommer, hors du territoire français, des membres *correspondants étrangers* qui se seraient acquis un nom par leurs travaux géographiques. Un diplôme peut leur être délivré.

ART. XXXII. La Société admet, sous le titre de *Membres donateurs*, les étrangers et les Français qui s'engagent à payer, lors de leur admission et une fois pour toutes, une somme dont le *minimum* est fixé à 300 francs.

La bibliothèque, boulevard Saint-Germain, 184, est ouverte aux membres de la Société, de 11 à 4 heures, les dimanches et jours de fête exceptés.

Les envois faits à la Société doivent être adressés, *francs de port* à M. le Président de la Commission centrale, boulevard Saint-Germain, 184.

S'adresser, pour les renseignements et les réclamations, à M. C. Aubry, agent de la Société, boulevard Saint-Germain, 184.

MM. les membres de la Société de Géographie peuvent faire exécuter à leurs frais des tirages à part de leurs articles, aux conditions du tarif ci-après.

	50	100	150	200	250	300	350	400	500
	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.
Une f ^{re} (16 pages).....									
Remise en pages, glaçage, papier, piqure, enveloppe de couleur.....	12 65	15 55	18 95	23 10	27 »	30 90	34 80	38 95	45 90
3/4 de f ^{re} (12 pages)....	10 75	12 60	16 70	20 »	23 50	27 »	31 »	34 75	40 90
1/2 f ^{re} (8 pages).....	7 80	9 60	12 05	14 20	16 75	19 30	21 85	24 40	29 95
1/4 de f ^{re} (4 pages).....	4 40	6 30	8 85	10 10	12 »	13 40	15 30	16 95	20 50
Couvertures, composition, tirage, papier, glaçage....	9 »	10 »	11 80	13 »	15 15	16 45	18 70	19 75	23 15
Composition d'un titre d'entrée de 1/4 de page.....									3
Composition d'un grand titre, avec page blanche au verso.....									4 50
Composition de quatre pages de titres (sans annonces pour les travaux du même auteur)									6 50
Les corrections seront comptées 1 franc l'heure.									
Le tirage de chaque gravure sera compté 3 francs.									

C 57

La Société ne prend sous sa responsabilité
aucune des opinions émises par les auteurs des articles insérés dans son *Bulletin*

107

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

[RÉDIGÉ

AVEC LE CONCOURS DE LA SECTION DE PUBLICATION

PAR

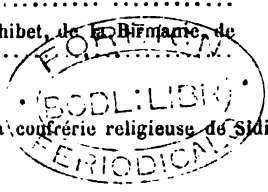
LES SECRÉTAIRES DE LA COMMISSION CENTRALE

SOMMAIRE

HENRI DUVEYRIER. — La confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben 'All es-Senoûsi et son domaine géographique, en l'année 1300 de l'hégire = 1883 de notre ère (avec cliché dans le texte)	145
Expédition hydrographique sur les côtes du Maroc (1854)	227
Rapport sur le concours au prix annuel fait à la Société de Géographie dans sa séance du 2 mai 1884	247
L'abbé A. DESGODINS. — La région limitrophe du Thibet, de la Birmanie de l'Assam et de la Chine	278

CARTES

HENRI DUVEYRIER. — Les forteresses et l'armée de la confrérie religieuse de Sidi es-Senoûsi, en 1883	13500000
--	----------



2^e TRIMESTRE 1884

PARIS

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 184

1884

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RECUEIL DE VOYAGES ET DE MÉMOIRES, in-4°.

TOME I^{er}, contenant les voyages de Marco Polo. 1 vol. in-4°, 1824 (*épuisé*). Première édition française, d'après le manuscrit le plus ancien et le plus complet connu, suivie d'un texte latin inédit. Ce volume est composé comme suit : *Avant-propos*, par M. Malte-Brun, secrétaire général de la Société de Géographie ; — *Introduction aux voyages de Marco Polo*, par M. Roux de Rochelle ; — *Voyage de Marco Polo*, le texte français de Rusticien de Pise, d'après le n° 10270 de la Bibliothèque royale ; — *Peregrinatio Marci Pauli*, texte latin, d'après le n° 3195 de la Bibliothèque royale ; — *Glossaire des mots aujourd'hui hors d'usage* ; — *Variantes pour les noms propres d'hommes et de lieux*, d'après onze manuscrits.

TOME II, avec 18 planches. Prix : 18 francs.

Il contient : Une Relation de Chanaï et des coutumes de ses habitants. — Des relations inédites de la Cyrénaïque. — Une notice sur la mesure géométrique de quelques sommets des Alpes. — Résultats des questions adressées à un Maure de Tisshit et à un nègre de Wallet. — Réponses aux questions de la Société sur l'Afrique septentrionale. — Un itinéraire de Constantinople à la Mecque. — Une Description des ruines découvertes près de Palenqué, suivie de Recherches sur l'ancienne population de l'Amérique. — Une notice sur la carte générale des pachalicks de Haleb, Orfa et Bagdad. — Un mémoire sur la géographie de la Perse. — Des recherches sur les antiquités des États-Unis de l'Amérique septentrionale.

TOME III, contenant l'Orographie de l'Europe, par M. L. Bruguère, ouvrage couronné par la Société dans sa séance générale du 31 mars 1826 ; avec une carte orographique, 12 tableaux synoptiques et trois vues et coupes des chaînes de montagnes (*épuisé*).

TOME IV, avec une carte et plusieurs *jac-similés*. Prix : 30 francs.

Il contient : Description des merveilles d'une partie de l'Asie, par le P. Jordan de Séverac. — Relation del Viage hecho à la isla de Amat, etc. (Relation d'un Voyage à l'île d'Amat), d'après les manuscrits communiqués par M. Henri Ternaux. — Vocabulaires de plusieurs contrées de l'Afrique, recueillis par M. Kœnig, avec des observations préliminaires. — Voyages en Orient : Relation de Guillaume de Rubruck. — Notice sur les anciens voyages de Tartarie en général, et sur celui de Jean du Plan de Carpin en particulier ; avec une carte, par M. d'Avezac. — Relation de la Tartarie, de Jean du Plan de Carpin ; Voyage de Bernard et de ses compagnons en Égypte et en Terre-Sainte. — Relation des voyages de Sævulf à Jérusalem et en Terre-Sainte.

TOMES V et VI, contenant la Géographie d'Edrisi, traduite de l'arabe en français, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque du roi, et accompagnée de notes, par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut, etc., avec 3 cartes. Prix : 24 francs chaque volume.

TOME VII, contenant la Grammaire et le Dictionnaire de la langue berbère, en caractères arabes, composés par feu Venture de Paradis, revus par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut ; suivis de plusieurs *itinéraires de l'Afrique septentrionale* recueillis par l'auteur, et précédés d'une Notice géographique sur la partie méridionale de l'Asie centrale, avec une carte et deux plans, par M. Nicolas de Khanikof. — Recherches sur Tyr et Palmyre, et essais de restitution et d'interprétation d'un passage de Scylax, avec deux cartes, par M. Poullain de Bossay. Prix : 24 francs.

Mémoire sur l'Ethnographie de la Perse, par M. Nicolas de Khanikof. Prix : 6 francs.

LA CONFRÉRIÉ MUSULMANE
DE
SIDI MOHAMMED BEN 'ALÎ ES-SENOÛSÎ
ET SON DOMAINE GÉOGRAPHIQUE

en l'année 1300 de l'hégire = 1883 de notre ère

Par H. DUVEYRIER ¹



« La pensée fondamentale de cette association est une triple protestation : contre les concessions faites à la civilisation de l'Occident; contre les innovations, conséquences du progrès, introduites dans les divers États de l'Orient par les derniers souverains; enfin contre de nouvelles tentatives d'extension d'influence dans les pays encore préservés par la grâce divine.

« La conclusion de ce qui précède est qu'il est nécessaire de surveiller cette confrérie religieuse et de s'opposer à son développement partout où on le pourra. »

(H. Duveyrier : *Exploration du Sahara; les Toudreg du nord*, Paris, 1861, p. 302, 306).

النزى والنصارى
الكتل في زمرة
نفضهم في مرة

« Les Turcs et les chrétiens sont tous d'une même catégorie;
« Je les briserai du même coup ! »

(Épigramme prophétique de Sidi El-Akhdar Ben Makhelouf, de Mostaghanem, que s'est appropriée et se plaît à répéter souvent (1882-1883) Sidi Mohammed El-Mahedi, chef actuel de l'ordre.)

Le sujet traité dans cet article intéresse non seulement l'histoire et la politique, mais aussi, tout à fait directement la géographie et le succès des explorations futures, desquelles les géographes attendent l'achèvement de la reconnaissance de la moitié nord de l'Afrique. A ce dernier titre la Société de Géographie accueillera, nous l'espérons, un travail qui, tout en empiétant sur le domaine de sciences parallèles, est destiné aux ouvriers du champ qu'elle défriche, et peut les prémunir contre des surprises qui ont été funestes déjà à un trop grand nombre d'explorateurs.

Et puis l'historique et l'exposé de la situation présente

1. Voir la carte jointe à ce numéro.

de cette manifestation religieuse vont nous entraîner à faire, dans trois parties du monde, un très long voyage où, comme le piqueur rendant compte d'une battue, nous devons mentionner souvent des coins des moins fréquentés et des moins connus.

En effet, de toutes les nombreuses confréries religieuses qui se sont formées dans le sein de l'islâm, une des dernières venues, celle de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi, a obtenu dans les quarante-six années de son existence un succès qui dépasse de beaucoup celui de ses aînées. Il est donc utile aujourd'hui d'établir, aussi bien qu'on peut y arriver en matière aussi délicate, le développement géographique des conquêtes intellectuelles qu'elle a faites depuis l'année 1837 environ.

Son fondateur fut un humble jurisconsulte algérien, de la tribu des Medjâher, qui naquit, dans les environs de Mostaghanem, pendant la dernière phase de l'occupation turque en Algérie, dont il commença d'ailleurs par se montrer l'adversaire déclaré. Initié, durant un exil au Maroc, et par la confrérie de Mouleï Tayyeb, aux principes mystiques de la philosophie des Chadheliya, il rentra en Algérie à la veille de la prise d'Alger par la France, et il parcourut, comme professeur de droit et de théologie, tous les hauts plateaux de la province d'Alger, ainsi qu'une partie de la province de Constantine, s'acheminant tout doucement vers l'Orient, où l'attiraient le berceau du prophète et la renommée des célèbres docteurs de l'islâm, celle entre autres du cheïkh Ahmed Ben Edris, le plus haut représentant de la philosophie de l'école des Chadheliya, autrement dit du chadhelisme. Ajoutons ici qu'avant d'arriver au cheïkh Ahmed Ben Edris, cette philosophie avait déjà passé par l'étamine des Derkâwa, et qu'elle s'était fortement colorée aussi au contact des Wahhâbiya, ou Wahhâbites, c'est-à-dire de deux des manifestations les plus radicales et les plus subversives de la religion et de la politique musulmanes.

Sur sa route vers les lieux saints d'Arabie, Sidi Mohammed Ben 'Alî Es-Senoûsî s'arrêta dans plusieurs villes : Laghouât, Mesa'ad, Le Caire, pour y ouvrir des cours. Et, déjà dans cette phase de son histoire, on le voit jouer le rôle d'un chef d'école et porter ombrage tant aux représentants de l'église établie qu'au gouvernement égyptien.

A La Mekke il fut d'abord l'élève, puis devint le successeur tout indiqué de cheïkh Ahmed Ben Edris. A peine eut-il reçu de celui-ci, mourant, ses pleins pouvoirs, il commença sa propagande par un voyage au Yémen, mais, rebuté par le peu de succès de ses premières prédications dans le sud-ouest de l'Arabie, chez les Ibâdîya et autres schismatiques qui devaient pourtant céder, plus tard, devant la persistance de ses disciples, il revint à la Mekke, s'attacha à convertir un choix de pèlerins orthodoxes de la Berbérie, et à leur faire accepter la *طريقه محمدية* (*tariqa mohammediya*), ou voie de Mohammed. C'est ainsi que le novateur lui-même appela la religion sorte de chadhelisme réformé, qu'il avait distillée tant du qorân et de l'œuvre de ses commentateurs que de ses propres méditations, et qu'il présentait à ses élèves comme le véritable et pur islâm, dégagé de toutes les croyances et de toutes les pratiques parasites que les théologiens avaient greffées, pendant douze siècles, sur le fond de la doctrine du grand prophète des Arabes. — Par la suite, fait important à constater, ce nom de la secte a été changé, du moins dans la pratique, et maintenant c'est *طريقه السنوسية* (*tariqat es-senoûsiya*), ou voie senoûsienne, qu'on appelle la doctrine de Sidi Mohammed Ben 'Alî Es-Senoûsî.

Cette religion, car le Senoûsisme en est bien une au même titre que d'autres cultes réformés, le bouddhisme ou le luthérianisme, par exemple, se distingua dès les débuts par son intransigeance et ses prétentions absolutistes ; aussi recontra-t-elle, à La Mekke encore, comme il en était arrivé

déjà au Caire, une opposition sévère de la part des sommités du clergé musulman orthodoxe.

Dans l'islâm comme dans le catholicisme romain les ordres religieux représentent, ou du moins prétendent représenter, le dernier perfectionnement de la vie religieuse. Dès avant l'année 1837 Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi résolut de grouper ses disciples en fondant une confrérie nouvelle, qui lui survivrait, et au sein de laquelle se conserveraient l'esprit de la foi, la forme du culte et les vues politiques qu'il avait infusées à ses auditeurs et qu'il développait à ce moment même dans une série d'ouvrages qui ont fait de lui un des théologiens les plus féconds du mohammedisme. De ces nombreux écrits le plus important, celui qui résume toute son œuvre, porte un titre très prétentieux : *الشهوسى الشارفة*, *El-Chemoûs El-Châreqa*. « Les soleils levants. »

La confrérie de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi, que son fondateur a déclarée être la résultante des opinions et des travaux des créateurs de toutes ses aînées, s'applique à enseigner surtout les notions suivantes :

D'abord l'exaltation de l'idée de Dieu, à qui *seul* est réservé le culte. On peut bien, sans commettre un crime de lèse divinité, vénérer les saints vivants, parce que le souffle de Dieu les remplit et les anime; mais, après leur mort, cette vénération ne peut plus se perpétuer et se traduire ni dans des pèlerinages à leurs tombeaux, ni même dans des invocations à leurs noms, à leur intercession. Le prophète Mohammed, « la plus parfaite des créatures », disent les musulmans orthodoxes, ne fait pas exception à cette règle.

Avant d'être admis dans l'ordre, le novice doit renoncer au monde. Il respectera l'autorité du seul chef d'État musulman qui réunit, en sa personne, les pouvoirs religieux comme *khalifa*, ou calife, avec la puissance temporelle, car le sultan doit être avant tout prêtre (*imâm*); mais aussi le sultan perd tout droit à l'obéissance de ses sujets et au

respect des musulmans le jour où il s'écarte des prescriptions de la loi religieuse telles que les a interprétées et développées la confrérie. L'ambition politique est condamnée d'avance lorsqu'elle menace un chef d'État, fidèle observateur de la loi; elle devient au contraire un devoir et un mérite si elle s'élève contre un sultan qui dévie hors de la voie tracée par la religion, autrement dit, qui ne se contenterait pas d'être un élève docile du clergé et, pour les Senoûsiya, ou frères de l'ordre de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi, la religion se confond avec la doctrine et la règle de la confrérie; à leurs yeux le seul clergé musulman orthodoxe est celui qui dirige les destinées de leur association.

Toute espèce de luxe dans le vêtement de l'homme, la soie, les broderies et les ornements, comme aussi les ustensiles d'or et d'argent, sont prohibés. Ces métaux précieux ne peuvent légalement servir qu'à rehausser la poignée et la garde de l'épée, parce que l'épée est destinée à la guerre sainte. Dans le costume et la parure de la femme, au contraire, la soie et l'or sont permis, le réformateur ayant sans doute admis qu'ajoutant aux séductions de l'épouse, le luxe se traduirait ici en dernière analyse, par l'accroissement des forces vives de l'islâm. Sidi Es-Senoûsi a poussé le scrupule des prescriptions de la loi musulmane contre l'ivresse jusqu'à interdire à ses disciples l'usage du tabac et du café. Il permet de boire du thé, mais sucré avec de la cassonnade, car le sucre blanc cristallisé est impur à cause des ossements d'animaux, *tués par les non-musulmans*, qui servent à le raffiner!

Sur le chapitre des rapports entre musulmans et chrétiens ou juifs, Sidi Es-Senoûsi a poussé le rigorisme à ses limites les plus extrêmes.

Il est défendu de parler à un chrétien, ou à un juif, de le saluer, de faire le commerce avec lui, à plus forte raison de le servir à gages. Et, si le juif ou le chrétien est autre chose

qu'un *ra'aiya*, c'est-à-dire s'il s'affranchit du tribut aux musulmans, en un mot, s'il jouit de son indépendance politique, il devient un ennemi que la loi autorise, bien plus, qu'elle recommande de piller et de tuer là où, comme et quand on peut¹. Ainsi donc, point de concessions sur ce point spécial. Ou bien l'infidèle subira la condition de tributaire, que les légistes musulmans, plus encore que le qorân, ont rendue très dure à tout homme soucieux de sa dignité, ou bien il est assimilé à une bête fauve, à laquelle on tendra des pièges si on n'ose pas l'attaquer de front.

Un point important qu'il est essentiel de ne pas perdre de vue, c'est la tendance de la confrérie de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi à s'assimiler les autres associations religieuses issues, comme elle, de l'école des Chadheliya, c'est-à-dire la presque totalité des ordres musulmans. Et cette tactique, dont les résultats politiques peuvent devenir très graves, a été couronnée de succès dans le plus grand nombre des cas.

C'est ainsi que les confréries religieuses de Sidi 'Ali-Chadheli, de Sidi 'Abd El-Qâder El-Ghîlâni, et non El-Djilâni, comme on dit en Algérie (dont la maison mère est à Baghdâd), de Sidi Mohammed Ben 'Aîsâ, de Sidi 'Abd Er-Rahmân Boû-Qobereïn, de Sidi El-Madani, de Sidi 'Abd Er-Rahmân Tha'alebi (Boû-Chikhîya), de Sidi 'Abd Es-Salâm de Masrâta, et même, paraîtrait-il aussi, de Sidi Ahmed Et-Tidjâni, sans parler de la confrérie des Derkâwa non réformés, après avoir presque toutes commencé par répudier la doctrine et la règle nouvelles, subissent maintenant plus ou moins le joug intellectuel des Senoûsiya, et conformément de plus en plus leur ligne de conduite politique aux vues du fondateur de ce dernier ordre.

1. Extraits du sermon prêché au mois de mars 1861, par El-Hâdj Ahmed Ben Bel-Qâsem, moqaddem de la confrérie à Rhât, aux habitants de la ville et aux Touâreg, à l'intention de l'auteur, alors chargé d'une mission du gouvernement français, et campé sous les murs de Rhât.

Voilà un fait important, digne d'être retenu et médité, car il tend à augmenter dans une mesure considérable, non seulement l'influence spirituelle, mais aussi la fortune et éventuellement les forces militaires de la confrérie de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi.

Conscients de la force que leur prêterait le mystère, les Senoûsiya se sont efforcés de maintenir leur association à l'état de société secrète; d'une part, ils ont soigneusement évité tout signe extérieur de ralliement qui pût les trahir à première vue, c'est pourquoi le chapelet sur lequel ils récitent leurs oraisons ne diffère en rien de celui de la confrérie de Mouleï Tayyeb; d'autre part, ils ne communiquent qu'à leurs seuls affiliés les formules de la prière supplémentaire que ceux-ci doivent réciter après la prière réglementaire du matin. Il a fallu qu'un européen ami, qui a grandi au milieu des musulmans, desquels il a su se faire apprécier et aimer, M. Eugène Ricard, vice-consul de France à Ben-Ghâzi, usât d'une supercherie de très bonne guerre pour obtenir et m'envoyer le texte de cette prière que les Senoûsiya tiennent secret avec un soin jaloux. Grâce à lui, je n'ai plus qu'à copier l'autographe d'un des principaux dignitaires de la confrérie, remis à un musulman qui se présentait comme postulant à l'admission.

Cette oraison spéciale consiste dans les phrases suivantes : « Que Dieu pardonne !¹ », invocation qu'on répète cent fois; « Il n'y a de divinité qu'Allah. Mohammed est le prophète de Dieu, en toute évidence et pour toute âme. Il a cru à tout ce que renferme la science divine »², ces trois phrases ainsi groupées, sont répétées trois cents fois; « O Dieu ! bénis

أَسْتَغْفِرُ اللَّهَ ١.

لَا إِلَهَ إِلَّا اللَّهُ مُحَمَّدٌ رَسُولُ اللَّهِ فِي كُلِّ هَقَّةٍ وَنَبِيِّ عَمَّةٍ مَا ٢.
وَسَعَهُ عَلَى اللَّهِ

notre seigneur Mohammed, le prophète illettré, sa famille et ses amis, et accorde-leur le salut¹ », cette dernière phrase est répétée cent fois.

En dehors de cette prière, simple et inoffensive en elle-même, mais rappelant tous les jours à l'affilié qu'il a abdiqué ses opinions entre les mains d'un directeur spirituel, la confrérie a d'autres moyens d'entretenir la ferveur et la soumission chez les frères. Elle les convoque à des conférences; elle leur prescrit des pèlerinages à ses couvents; elle les taxe suivant leur fortune, les obligeant à verser chaque année à la caisse de l'ordre deux et demi pour cent de leur capital, dès que ce capital dépasse 125 francs; le trésor, les magasins et les parcs à bestiaux de la confrérie restant d'ailleurs ouverts pour les contributions en nature ou pour tous autres dons extraordinaires. Et le nombre des esclaves, chevaux, chameaux, moutons, marqués au fer rouge du nom d'Allah ﷻ, avec le cachet de la confrérie, témoigne éloquemment, dans le seul vilâyet de Ben-Ghâzi, en faveur de la richesse de l'ordre. Là où les délégués du directeur de l'association sont en présence de frères, trop pauvres pour contribuer de leur bourse ou, ce qui arrive aussi, trop enthousiastes pour se contenter d'apporter le prorata de deux et demi pour cent, elle les emploie à cultiver les terrains conventuels, à construire les cloîtres, à garder les troupeaux ou à porter les dépêches de la confrérie, quand ils ne réclament pas d'eux, dans les circonstances exceptionnelles, d'autres services d'un ordre plus délicat encore, les forçant, par exemple, à se transformer, au risque de leur vie, en espions, voire même en assassins. Ceci n'est, peut-être, qu'une réminiscence des procédés politiques préconisés déjà aux ^x^e et ^{xii}^e siècles de notre ère par un autre illuminé, El-Hasan Ben Mohammed El-Çabbâh,

اللَّهُمَّ صَلِّ عَلَى سَيِّدِنَا مُحَمَّدٍ النَّبِيِّ الْأُمِّيِّ وَعَلَى آلِهِ وَخَلْبِهِ وَسَلِّمْ . ١.

fondateur de la dynastie des Isma'îliya et de la secte des 'Assâsin, dont l'histoire des croisades nous a appris le rôle, nettement précisé d'ailleurs il y a déjà longtemps par le dictionnaire de notre propre langue. Pour les Senoûsiya tous les moyens et tous les auxiliaires sont bons quand ils veulent arriver à leurs fins; on a même vu ces puritains rigoristes ne pas dédaigner de recourir à l'art et aux séductions de courtisanes, chargées par eux de missions politiques là où d'autres émissaires avaient déjà échoué.

La confrérie rend aussi la justice elle-même, conformément aux traités de jurisprudence laissés par son fondateur. C'est là, on le comprend, un levier puissant entre ses mains, car, quand l'arbitre de la conscience est en même temps juge au civil et au criminel, bien audacieux serait celui qui oserait le fronder. Aussi, dans la province ottomane dont nous parlions à l'instant, le vilâyet de Ben-Ghâzi (pays de Barqa), l'influence de la confrérie a-t-elle obtenu ce résultat étonnant de l'abandon en sa faveur de l'exercice de la justice.

Les locutions et les usages populaires reflètent naïvement l'état de l'âme d'une nation. Dans tout le quart nord-est de l'Afrique (l'Égypte exceptée), les musulmans jurent maintenant par : *el-haqq Sidi Es-Senoûsi !*, « par le droit, par la vérité de Sidi Es-Senoûsi ! »

Modeste quand les circonstances l'y obligent, la confrérie lève fièrement la tête là où elle se sent maîtresse du terrain. Longtemps avant d'avoir atteint la puissance imposante que nous constatons aujourd'hui, alors qu'elle était encore dans la phase d'incubation (1861), elle n'a pas reculé même devant une mesure aussi audacieuse que l'excommunication d'un commandeur des croyants, Sa Hauteesse 'Abd El-Medjid, sultan de Constantinople qui, dédaignant son importance naissante, avait osé dévier de la voie qu'elle lui traçait.

La confrérie de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi po-

sède d'ailleurs une organisation aussi simple que forte. Les *ikhoudn* (vulgairement *khoudn*), ou frères, dont les noms sont tous soigneusement consignés sur les registres de la maison mère, doivent un respect absolu et une obéissance passive au *moqaddem*, ou préfet apostolique, qui dirige la communauté libre ou le couvent de leur district, et qui n'ouvre guère la bouche que pour bénir, prononcer un axiome ou un anathème, comme aussi à l'*agha*, ou doyen, et au *wekil*, ou procureur de la province. Celui-ci et, dans certains cas, le *moqaddem*, cumulent souvent les fonctions d'agent commercial de la confrérie. Tout en jouissant d'un grand prestige aux yeux des simples frères, et même de tous les musulmans étrangers à l'association, ces dignitaires ne sont plus guère que des esclaves devant le grand maître, qui prend le titre de *khalifa*, c'est-à-dire de lieutenant, de lieutenant de Dieu sur terre.

Nous autres hommes de l'occident, héritiers de réformes qui ont nivelé les castes et détruit tant de prestiges, nous avons peine à nous figurer une omnipotence et une majesté comme celles que Sidi Mohammed El-Mahedi, et avant lui son père, se sont attribuées, et qu'ils ont su faire accepter de toute une société du vivant de notre génération. Nous essaierons pourtant d'en donner une idée d'après un témoin oculaire, notre bon vieil ami le révérend père Angelo Maria de Sant'Agata, préfet de la mission franciscaine de Tripoli. En 1845, il rencontra, à Derna, Sidi Mohammed Ben 'Alf El-Senoûsi. L'ordre en était alors encore à ses débuts. Pourtant, déjà à cette date, son fondateur se considérait comme un si grand personnage qu'il ne laissait voir son visage à personne, et qu'il portait un voile toutes les fois qu'il sortait de sa maison, comme s'il eût voulu épargner aux humbles pécheurs d'être éblouis et aveuglés par l'auréole de sa sainteté. — Pour tout senoûsien, à l'heure où nous écrivons, son fils Sidi El-Mahedi est une créature privilégiée qui a reçu de Dieu le don des miracles.

Le grand-maître correspond avec les supérieurs de tous les couvents, et avec les missionnaires ou partisans de qualité, par l'entremise de courriers spéciaux, qui transportent les lettres jusqu'à la destination. Les missives sont toujours soigneusement cachées par celui à qui on les a confiées; généralement on les coud dans la doublure du vêtement, et il paraîtrait que la manière seule dont elles sont pliées indique, à première vue, au destinataire, si elles font partie de la correspondance officielle de la confrérie. Cette correspondance écrite et, dans les cas tout à fait confidentiels, les messages verbaux, transmis par un homme de confiance, ont été et sont toujours un des principaux ressorts de l'action politique de la confrérie. — Elle est arrivée à une perfection telle dans le service de ses renseignements, qu'en 1878 et 1884 elle informait son moqaddem de Tripoli des soulèvements de la population de l'Aourâs et des Oulâd Sidi Ech-Cheikh avant que ces événements n'aient commencé à se dessiner en Algérie. Et Tripoli est à 700 kilomètres de l'Aourâs et à 1200 kilomètres du pays des Oulâd Sidi Ech-Cheikh, à vol d'oiseau.

Chaque année, vers la fête du *'aïd el-kebîr*, ou pâque des musulmans, le chef de la confrérie convoque tous les *moqaddem* à un synode, qu'il tient à Jerhboûb, et où on examine à fond aussi bien la situation spirituelle et temporelle de l'association, que la tournure à donner à sa politique, dans le prochain exercice, suivant les circonstances du moment et dans telle ou telle éventualité.

Ce qui précède étant connu, on comprend que tous les gouvernements musulmans des États policés avec lesquels Sidi Mohammed Ben 'Alï Es-Senoûsi ou ses successeurs se sont trouvés en contact forcé, c'est-à-dire le gouvernement égyptien, le gouvernement ottoman, qui les a comblés de faveurs et leur a accordé avec des immunités fiscales la concession des terrains qu'ils choisiraient, et enfin le gouvernement tunisien aient eu tour à tour maille à partir avec la

confrérie, et, là où on la voit vivre en paix ou en trêve avec un gouvernement musulman, tel est l'esprit de domination qui l'anime qu'on peut considérer comme acquis que ce gouvernement a effectivement abdiqué, ou agi comme s'il abdiquait entre ses mains l'autorité et la direction de sa politique extérieure. Quant aux nations chrétiennes, le gouvernement anglais a bien vu une fois, en 1882, pendant la campagne d'Égypte, la confrérie accuser envers lui une attitude hostile; mais le seul qui, jusqu'à présent, se soit trouvé réellement et directement aux prises avec le senouïsme, le gouvernement français, a eu, dans les difficultés et les soulèvements provoqués par Mohammed Ben 'Abd-Allah dans la subdivision de Telemsân, et le Sahara algérien (1848-1861); dans les refus d'obéissance du cheikh Mohammed Ben Tekouk dans le Dahra (1851); dans les difficultés suscitées par le frère 'Izzet Pacha aux consuls de France à Tripoli de Barbarie, M. Pélissier de Raynaud et Botta (1852-1860); peut-être dans le soulèvement de Sidi Eç-Çadoq, dans l'Aourâs, en 1879; plus sûrement dans les révoltes des Oulâd Sidi Ech-Cheikh (1879-1881); dans certaines intrigues dans l'entourage du bey, en Tunisie (1882); dans les manifestations et les complots anti-français, à Tripoli de Barbarie, si courageusement affrontés et si habilement déjoués par le consul général de France, M. Charles Féraud, qui faillit en être la victime (1879-1883); enfin dans l'interdit qui, à la même époque, a pesé sur un de nos agents les mieux doués et les plus dévoués, M. Eugène Ricard, vice-consul de France à Ben-Ghâzi, des exemples assez nombreux, assez graves et assez instructifs des dispositions de la confrérie à son égard. C'est donc publier une vérité que, seuls parmi les intéressés nous resterions à ignorer, que d'affirmer que la confrérie de Sidi Mohammed Ben 'All Es-Senouï est l'ennemie, irréconciliable et réellement dangereuse, de la domination française dans le nord de l'Afrique, aussi bien en Algérie, qu'en Tunisie et au Sénégal, et de tous

les projets tendant, soit à étendre notre influence ou notre commerce dans l'intérieur de l'Afrique, soit même simplement à augmenter la somme de nos connaissances sur ce continent au nord de l'équateur. A ce dernier point de vue, qui touche de si près aux études géographiques, on est autorisé à chercher la main de la confrérie dans les drames sanglants où ont perdu la vie de méritants explorateurs qui nous sont chers à des titres divers. Et d'abord, parmi les français : Dournaux-Dupéré, sur le chemin de Ghadâmès à Rhât, en 1874; le colonel Flatters, les capitaines Masson et de Dianous, le D^r Guiard, les ingénieurs Béringer et Roche, sur la route algérienne de Warglâ aux États Haoussa, en 1881, sans parler de l'attaque de la mission topographique du capitaine Massone au chott Tigri, en 1882. Parmi les étrangers, von Beurmann, tué au Kânem, en 1863; von der Decken et ses compagnons, sur le fleuve Djouba, en 1865, et mademoiselle Tinné, dans l'Ouâdi Aberdjoûch, en 1869, sont autant d'autres victimes des doctrines senoûsiennes. Et la confrérie n'a pas toujours réussi dans ses entreprises contre les explorateurs et les agents politiques français; si elle n'avait jamais échoué dans ses ténébreux desseins, le savant amiral Mouchez ne dirigerait pas aujourd'hui l'observatoire national, notre méritant collègue, M. Féraud, ne représenterait plus la France à Tripoli de Barbarie, et cette notice et la carte qui l'accompagne devraient porter un autre nom d'auteur.

C'est par une tactique qui est alternativement un modèle d'esprit patient, de connaissance du cœur humain, de souplesse, de ruse et d'audace, que la confrérie de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi, a pu, dans le court espace de quarante-six ans, arriver à exercer une influence prépondérante sur les populations nombreuses, étrangères entre elles par la race et par les intérêts, qui sont répandues sur le vaste territoire dont nous parlerons tout à l'heure.

Partout où ils se sentent sérieusement surveillés, comme

cela est arrivé dans les capitales d'États musulmans civilisés, les Senoussiya dissimulent leurs aspirations et cachent même leur qualité. Ils s'insinuent d'abord sous le manteau d'autres confréries, telles celles des Chadheliya, des Madaniya, des Derkawa, des Rahmaniya ou des Tha'alebiya (Boû-Chikhliya), etc..., qui sont issues de la même souche, mais qui se montraient au début, ou se montrent même encore moins radicales que la leur, et ils travaillent à gagner, par leur science, par leur discernement et leur assurance, les premières places dans la magistrature, comme dans le professorat et le clergé. Leur propagande discrète prend des voies détournées pour commencer par rallier lentement à leur cause un nombre restreint d'adhérents, choisis parmi les personnages les plus savants ou les plus influents, au moyen desquels ils exerceront ensuite une action sur l'opinion publique. Arrivent-ils au contraire soit dans une province écartée de l'empire ottoman, de l'Égypte ou de l'Arabie, dès longtemps soumise aux lois du prophète arabe, soit dans des pays musulmans, hier encore païens, où règnent la tiédeur et l'indifférence, c'est comme simples maîtres d'école qu'ils s'installent modestement, et ils entreprennent l'œuvre patiente de dresser selon leurs vues la génération de l'avenir, qu'ils veulent trouver, à un moment donné, composée de serviteurs dociles de leur politique. Bientôt le spectacle de leur vertu et leurs adroites mais discrètes allusions à la vanité des biens de ce monde, comparés aux jouissances éternelles, engagent de pauvres diables à leur abandonner ou à leur léguer qui un champ, qui un jardin et, petit à petit, se constituent ainsi au profit de l'ordre de véritables domaines, qu'on a vus s'étendre à la *totalité* des terres cultivables d'une oasis. A Farâfra (désert de Libye, Égypte), où ils s'établirent en 1860, moins de treize années ont suffi pour changer avec le caractère de la population l'assiette de la propriété : les jardins les plus productifs, les plus beaux monuments leur appartenaient en

1873, et de tolérants, indifférents même, les habitants étaient devenus fanatiques. En 1869 un chrétien pouvait frayer sans inconvénient avec les Medjâbera de Djâlo; en 1879 il trouvait ses anciens amis transformés par la confrérie en zélateurs forcenés. Le laboureur tient à son champ en raison du mal qu'il a eu à le mettre en valeur. Eh! bien, un jardin dans une oasis est la résultante d'une somme énorme de travail, d'une lutte heure par heure, jour et nuit, de l'homme contre tous les éléments réunis : infertilité du désert, chaleur des rayons solaires, sécheresse de l'atmosphère et violence des vents qui soulèvent et transportent les sables mouvants. Les libéralités des habitants des oasis envers la confrérie indiquent par conséquent un degré de dévotion réellement extraordinaire.

Quant, passant de la race blanche aux premiers représentants de la race noire, les Senoûsiya ont commencé à catéchiser les Toubou, ils comprirent bientôt qu'il leur fallait attaquer cette société nouvelle par l'élément féminin, qui possède là, ce qu'on observe aussi dans la société berbère, la supériorité intellectuelle sur l'élément masculin. Ils ouvrirent donc, chez les Toubou, des écoles congréganistes pour les jeunes filles, et maintenant encore, dans l'Enneri Tougué (ou Kawâr), par exemple, le nombre des filles qui fréquentent leurs écoles est supérieur à celui des garçons. Si, dans telle autre contrée, où ils commencent leur propagande sur un terrain encore vierge, les circonstances laissent place à un rôle tutélaire, les Senoûsiya s'empressent de se l'attribuer. C'est ainsi qu'ils ont pu se présenter, la tête haute, en maîtres, et se maintenir comme protecteurs chez certaines tribus des Toubou et chez les Baélé, sur le Fédé, dans le Wanyanga et l'Ennedi, tous pays que ravageaient autrefois chaque année les Oulâd Selimân, eux aussi, pourtant, affiliés à la confrérie. A l'arrivée de ces missionnaires, les Baélé, comme même beaucoup de Toubou, qui sont toujours de véritables barbares, étaient encore païens, ou musulmans

de nom seulement. Leur conversion et leur soumission à la confrérie ont suffi pour les mettre à l'abri de ces coups de mains désastreux, ou tout au moins pour leur assurer un tribunal, redouté de tous, devant lequel ils peuvent traduire leurs persécuteurs.

Ailleurs, comme par exemple, au Sénégal, où les noirs de la rive gauche du fleuve sont déjà musulmans, et, où les Berbères, les Arabes de la rive droite étaient dès longtemps les clients religieux de vieilles zaouïya, c'est en s'appuyant sur l'influence des agents de ces zaouïya que les SENOÛSIYA cherchent à recruter des partisans, quitte à substituer plus tard leurs propres influence et autorité à celles des représentants des anciens centres d'enseignement religieux. Ailleurs encore, comme au Wadâi, la conversion d'un despote a assuré à la confrérie le concours éventuel d'une nation de trois millions d'individus, et lui a ouvert un champ précieux d'exploitations commerciales. Il y a déjà longtemps que le général Daumas a publié un vieux proverbe, qui courait encore à son époque chez les tribus du Sahara algérien, et dont on nous pardonnera le texte un peu cru : « Le Soudân guérit la pauvreté comme le goudron guérit la gale. » Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi et son fils et successeur Sidi Mohammed El-Mahedi ne pouvaient ignorer ce proverbe; ils ont brillamment mis en pratique le legs de l'expérience de leurs aïeux.

Le Wadâi, pays guerrier, non sans richesses naturelles, et s'enrichissant sans cesse des dépouilles de ses voisins, était depuis longtemps un marché fermé au commerce extérieur. A un moment, les négociants tentèrent une reprise de commerce et ils expédièrent une caravane conduisant des esclaves vers l'Égypte. L'essai ne fut pas heureux; les nomades, sur la frontière de l'Égypte et de la Tripolitaine, enlevèrent cette caravane. C'est alors que Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi intervint; il fit racheter les esclaves, les instruisit, les affranchit et les renvoya enfin au Wadâi

comme autant d'hommes libres et de missionnaires de sa doctrine. De là date l'estime et le respect de 'Alî, sultan du Wadâi, et de son successeur pour les chefs de la confrérie de Sidi Es-Senoûsi. Plus tard, profitant de la faveur dont il jouissait auprès de son roi, Sidi Mohammed El-Mahedi a managé de façon à rétablir, en grande partie à son propre compte, les anciennes relations commerciales du Wadâi vers le bassin de la Méditerranée, par Djâlo et Ben-Ghâzi, d'une part, et Siwa et Alexandrie, de l'autre. Reconnaisant de pareils bienfaits et voulant contribuer, comme frère et comme souverain, au bien-être de l'ordre, le sultan 'Alî a adressé, et son successeur adresse encore de temps en temps au grand-maître des chargements entiers de caravane, dont chacun représente une fortune. Si bien qu'en nous déplaçant de quelques degrés de latitude et de longitude nous trouvons aujourd'hui, entre un roi et un pontife, une situation qui a existé en Europe, au moyen âge, entre des souverains temporels et le pape. Les esclaves nègres figurent toujours pour une large part dans ces convois de dons gracieux du roi du Wadâi, aussi, leur nombre dépassant les besoins de la confrérie, a-t-il fallu chercher des débouchés pour cette marchandise prohibée, et c'est vers l'Égypte et vers la Turquie, où la traite est pourtant officiellement abolie, que Sidi Mohammed El-Mahedi a écoulé et écoule peut-être encore le nombre inutile des captifs que le Wadâi lui envoie. Mais il en emploie beaucoup aussi. Dans toutes les zaouiya, des escouades d'esclaves s'occupent sous la direction des *moqaddem*, à défricher et à cultiver le sol, à aménager les eaux, etc... de telle manière que d'anciennes oasis gagnent sur le désert, ou renaissent après un abandon plusieurs fois séculaire, que d'autres, enfin, se créent de toutes pièces sous la baguette magique de la confrérie. Une route transsaharienne est-elle impraticable par suite du manque d'eau ; si sa réouverture intéresse la confrérie, les bras des esclaves et des affiliés de Sidi Moham-

med El-Mahedi y forent ou curent des puits, et elle est rendue au commerce, mais à celui des Senoûsîya exclusivement. On reconnaît l'intelligence réelle de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsî et de son fils dans un autre fait qui mérite d'être rapporté. La Cyrénaïque tout entière, la Marmarique et quelques points du désert de Libye sont couverts de ruines romaines ou grecques, qu'on trouve souvent dans des endroits aujourd'hui incultes et déserts. Le raisonnement a suggéré bien vite au fondateur de la confrérie que les vestiges des arts de l'antiquité répondaient presque infailliblement de la présence de l'eau et de terres arables sur les points où on les voit aujourd'hui, et ce sont ces points qu'il a méthodiquement choisis, de préférence à tous autres, pour y créer des établissements et faire faire des essais de culture, souvent couronnés de succès.

Sidi Mohammed El-Mahedi est aussi trop fin politique pour négliger des moyens d'action qui séduisent toujours et partout les masses. S'il n'en est pas encore arrivé à la conception de la « poule au pot », qui a tant contribué chez nous à la popularité du nom de Henri IV, il a réalisé quelque chose d'approchant : tout musulman reçoit dans ses zaouïya le gîte et la nourriture pendant trois jours et, dans certains cas, on y ajoute même, très libéralement, des facilités pour la suite du voyage. Le pèlerin ou le visiteur arrivant à la maison mère paraît-il intelligent on l'introduit auprès du grand-maître, qui lui fait alors subir un interrogatoire portant, non seulement sur le degré de ferveur des fidèles de son pays natal et le laisser-aller condamnable avec lequel les musulmans *saluent* maintenant les chrétiens et vont même jusqu'à leur *tendre la main*, mais aussi sur l'état des campagnes, le bien-être de la population, les espérances que donne la récolte prochaine. Tout en recueillant ainsi des données précieuses pour l'accomplissement de la mission qu'il s'est attribuée, et pour le contrôle des dîmes qu'il a à percevoir. Sidi Mohammed El-Mahedi laisse ses informa-

teurs émerveillés de sa touchante sollicitude pour le sort matériel des frères, et même des musulmans assez aveugles pour rester étrangers à son ordre.

Il est enfin un autre aspect de l'esprit de l'action et des tendances de la confrérie que nous serions coupables de négliger, parce qu'il est tout à fait d'actualité et qu'il touche aux relations extérieures de Sidi Mohammed El-Mahedi, nous voulons parler des précautions militaires qu'il prend, et fait prendre pareillement aux délégués de son autorité, les chefs de zaouiya. L'exemple de la zaouiya métropolitaine de Jerhboûb suffirait. Ce couvent renferme des écuries bien montées, et un arsenal contenant avec des quantités de fusils et des approvisionnements de poudre, *quinze canons* achetés à Alexandrie. Il a, dans ses dépendances, des ateliers spécialement destinés à l'entretien et à la réparation des armes, et paraîtrait-il aussi à la fabrication de la poudre. Et puis les mattres de Jerhboûb, n'ont-ils pas, à 240 kilomètres à vol d'oiseau dans le nord, le meilleur port de la côte septentrionale d'Afrique, le port de Tobrouq, assez délaissé par le commerce légitime, mais où les navires de nations européennes font la contrebande de guerre entièrement au profit de la confrérie ?

Jerhboûb est d'ailleurs organisé à la fois comme une petite capitale et comme une université ; Sidi Mohammed El-Mahedi a ses ministres (*wouzir*), qui administrent chacun une branche des divers intérêts de la confrérie. L'un d'eux, le directeur des études théologiques, est son propre frère, Sidi Mohammed Cherif, savant très distingué. Le nombre des hôtes de cette maison-mère a varié suivant les époques et les informateurs, mais on peut calculer que les Algériens compromis, les Tunisiens, les Tripolitains, les Marocains et autres fanatiques, composant la garde du corps et le conseil de Sidi Mohammed El-Mahedi, et les étudiants venus de tous les points de l'Afrique musulmane forment un groupe d'environ 750 individus, auquel il faut ajouter 2000 esclaves

nègres servant de cultivateurs et de domestiques, en temps de paix, et qui se métamorphoseraient en combattants en cas de guerre. D'autres zaouiya, et beaucoup, sans doute, ont aussi un contingent plus ou moins nombreux d'esclaves; la zaouiya Zitoûn au nord de Siwa, en emploie deux cents.

Ce sont là certes ! des gages de sécurité. Sidi Mohammed El-Mahedi ne s'endort pourtant pas dans une aveugle confiance. Il redoute, comme une éventualité lointaine, sans doute, mais possible, qu'un jour ou l'autre une puissance chrétienne ne vienne lui demander compte de la guerre occulte qu'il lui a faite, du sang qu'il lui a fait verser, ou bien, peut-être appréhende-t-il aussi un revirement plus accentué dans les vues naguères très bienveillantes pour lui du sultan actuel ? Quoiqu'il en soit, depuis plusieurs années déjà, des mesures sont prises pour le cas où Sidi Mohammed El-Mahedi se verrait forcé de chercher précipitamment un refuge dans les contrées de l'intérieur, l'oasis de Koufara ou le Wâdâï, et y transporter ses trésors. A la zaouiya d'Aziât, dont la position exacte, en Cyrénaïque, est encore inconnue, on entretient en permanence cinq cents chameaux de bât, avec leurs harnais et leurs outres, en bon état, et un nombre correspondant de convoyeurs nègres, qui sont prêts à se mettre en route, sur un signe, pour n'importe quel très long voyage. A la zaouiya de Nedjila, située aussi en Cyrénaïque, cent chameaux et des nègres pour les conduire sont entretenus sur le même pied. On trouverait certainement d'autres réserves du même genre si on était admis à consulter les registres du ministre de l'intérieur à Jerhboûb ; nous disons, certainement, car la confrérie, si habile, si tenace quand il s'agit de préparer le mal qu'elle veut à autrui, est trop foncièrement politique pour ne pas pressentir aussi le mal qu'on voudra lui faire à elle-même.

Le surnom seul de Sidi Mohammed *El-Mahedi* renferme tout un programme politique. Le père du directeur actuel de la confrérie n'ignorait pas qu'une vieille prophétie mu-

sulmane annonce, pour le premier jour du mois de moharrem de l'an 1300 de l'hégire, la manifestation éclatante du *mahedi*, c'est-à-dire du réformateur des derniers jours, chargé de soumettre tous les humains au lois du prophète Mohammed avant le cataclysme de la fin du monde. A cette date le *mahedi* devait avoir atteint sa majorité; le nom de son père devait être Mohammed et celui de sa mère Fatma. Il devait avoir passé plusieurs années dans une retraite contemplative. Sur son lit de mort Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi avait pris soin de désigner son fils comme étant le réformateur promis. Le 1^{er} moharrem 1300 (12 novembre 1882) Sidi Mohammed El-Mahedi se trouvait, en effet, remplir toutes les conditions requises par le texte de l'ancienne prophétie, et il pouvait lancer un mot d'ordre incendiaire, qui eût trouvé des échos dans la moitié du monde musulman. Il ne l'a pas fait; il est resté inactif. Peut-être s'était-il endormi dans les jouissances de la fortune et du pouvoir? peut-être aussi est-il trop fin politique pour ne pas prévoir quel eût été le résultat d'une prise d'armes, même aussi formidable que celle dont il pouvait donner le signal? L'avenir nous apprendra si, ergottant sur une date, il a seulement ajourné la partie, ou s'il y renonce, renonçant alors aussi à la mission qui est la raison de son immense influence. — En tout cas, on verra plus loin qu'il a trouvé un concurrent.

Nous allons passer rapidement en revue la situation actuelle de la confrérie de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi dans les trois parties du vieux monde.

En Europe, Constantinople est le seul point connu où elle ait flori, mais sous une forme très caractéristique. Il y a quelque temps, en 1882, l'ancien précepteur du sultan, le cheikh Mohammed Ben Dhâfer, un de ses affiliés, primitivement madanien, fut chargé de la direction de la politique islamique. A cette date S. M. 'Abd El-Hamîd, empereur des 'Osmanli, comblait d'honneurs Sidi Mohammed El-Mahedi, et traitait de puissance à puissance avec le fils de

celui qui, en 1861, avait placé 'Abd El-Medjid, son ancien protecteur, sous le coup de l'excommunication majeure. En 1883 le sultan est mal avec la confrérie.

Pour l'Asie tout ce que nous savons des progrès de l'ordre est encore très vague. D'après un renseignement de source senoûsienne, l'Arabie aurait actuellement *douze* zaouiya en activité ; nous n'en connaissons qu'une, existant encore, celle de La Mekke, bâtie dans un lieu plein de souvenirs, à côté des tombes d'Adam, d'Ève et de Seth, sur le Djebel Aboû-Qoubaïs, et qui contient, avec les archives de l'ordre ¹, une bibliothèque de huit mille volumes. Certaines indications autorisent à penser que des tribus du Hedjâz et, plus sûrement encore, une partie de la population du Yémen, sont affiliées à la confrérie. Quant à la Mésopotamie, où nous avons lieu de supposer que la propagande senoûsienne avait pénétré, grâce à une communication d'un des meilleurs connaisseurs du pays, le révérend père Fortunato, que M. Élisée Reclus a bien voulu recueillir, à Smyrne, et nous transmettre, nous devons croire que la Mésopotamie est indemne, ou du moins que la confrérie n'y a pas encore arboré à sa bannière.

Pour beaucoup d'Égyptiens intelligents et instruits, très au courant des questions politiques de leur patrie, la confrérie de Sîdi Mohammed Ben 'Alî Es-Senoûsî est inconnue. Pourtant cette association compte quelque dix-sept couvents sur le territoire égyptien, jusqu'au 18° de latitude nord, et c'est là pourtant, nous l'avons vu, qu'elle a établi en 1861, à Jerhboûb, lieu jusqu'alors désert, la base même de ses opérations. La nation égyptienne, prise en bloc, le paysan de la vallée du Nil, qui personnifie cette nation, ne se préoccupe pas, à beaucoup près, autant que leurs voisins de l'ouest des nuances aigres dans l'idée religieuse. Chez eux, heureusement, le fanatisme reste pour les masses un produit exo-

¹ A moins que, dans les derniers temps, ces archives n'aient été transportées à Jerhboûb.

tique, qui s'acclimate mal. Aussi, après l'expérience faite autrefois par le fondateur de la confrérie, expérience qui aboutit à la condamnation de sa doctrine par le clergé orthodoxe du Caire, Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi et son successeur se sont-ils rejetés, à l'ouest du Nil, sur les Oulâd 'Ali et sur les oasis du désert de Libye où, dans un milieu intellectuel analogue, ils ont rencontré le même succès que dans le reste du Sahara. La déplorable réception faite, en 1852, à l'abbé Hamilton, dans l'oasis égyptienne du Siwa, a été un des premiers résultats de cette propagande.

Mais c'est dans la Tripolitaine (vilâyet de Tarâbolis El-Gharb), et plus spécialement encore dans la Cynénaïque (vilâyet de Ben-Ghâzi, ou pays de Barqa), que les Senoûsiya florissent en déflant toute rivalité. Dans la dernière province ils ont fait et font peut-être encore la loi aux autorités turques. Il y a un an environ Son Excellence 'Ali Kemâli Pâchâ, alors wâli, ou gouverneur de Barqa, se considérait premièrement comme l'indigne serviteur de Sidi Mohammed El-Mahedi, et en seconde ligne seulement comme un haut fonctionnaire ottoman. Son successeur, le général de division El-Hâdj Rachid Pâchâ, est un frère senoûsien non moins exalté et non moins dévoué que lui aux intérêts et à la politique de la confrérie. Le moqaddem résidant à Ben-Ghâzi, Sidi 'Abd Er-Rahim El-Makboûd, sorte de demi-dieu pour les fidèles, daigne même oublier chaque mois les sphères célestes pour toucher les arrérages de 125 francs du traitement que lui fait la Sublime Porte. Quand aux administrés de ce qui reste ici de gouvernement aux Ottomans ou peut juger de l'influence qu'a prise sur eux la confrérie de Sidi Es-Senoûsi d'après ce trait de mœurs que nous a rapporté M. Ricard : Un bédouin de la Cyrénaïque affirmait-il un fait en jurant sur la tête du prophète Mohammed, il ment peut-être, mais obtient-on de lui ce serment : باب الروبة في ضهي ... « *Que je sois exclus de la zaouiya ; si...* » on peut être assuré qu'il dit la vérité. Ici pourtant le

puritanisme et le rigorisme des Senoûsîya ont produit un résultat moral appréciable : les nomades de la Cyrénaïque ne poussent plus l'hospitalité jusqu'à une coutume très primitive, qui s'est perpétuée depuis l'époque d'Hérodote jusqu'à nos jours, et dont très probablement avaient dû s'accommoder tour à tour le spiritisme berbère, le paganisme grec et latin, le christianisme et l'islam orthodoxe, celle de céder les droits de l'époux à l'hôte ! Où chercher une preuve plus convaincante de ce que, chez quelques peuplades du moins, l'influence du senoûsisme a été plus profonde, plus radicale, que celle de deux grandes religions qui ont révolutionné le monde ? Il n'y a pas bien longtemps encore la confrérie de Sidi El-Madani donnait le ton aux rares musulmans dévots du vilâyet de Barqa. Cet ordre y a été dépassé, éclipsé et finalement englobé par les Senoûsîya ; sa zaouiya d'Adjedâbiya fonctionne maintenant comme séminaire senoûsien. Et, sans être un devin, on peut avancer qu'au moment de la transformation il y eut parmi les élèves madaniens de la zaouiya d'Adjedâbiya, moins de déserteurs que parmi les élèves de l'institution de l'abbé Poiloup, à Vaugirard, lorsque l'instruction y passa aux mains des Jésuites (1854). Ce mouvement irrésistible d'absorption vient de s'étendre jusqu'aux 'Agâll, ces paisibles et riches marabouts de Tolmeïta, que leur tolérance originelle doublée, il est vrai, d'un très puissant intérêt de minaret, avait longtemps tenus éloignés des Senoûsîya. En résumé trente-huit couvents dont les plus anciens datent d'avant 1845, prennent soin, en Cyrénaïque sur la grande Syrie, etc., de ce que la ferveur et l'obéissance à la confrérie des tribus des Chouâri, Djerâra, El-Chehibât, El-Fouâkher, Za'îbât, Hâssa, 'Abeïdât, Berâsa, Zouiya, Touâher, 'Orfa, Berâgheta, Doursa, Oulâd Bou-Ghalotûfa, 'Awâguir, 'Areïbât, Moghâreba, Zaouiya, etc., ne tiédissent pas. Leurs efforts ont été bientôt couronnés de succès ; on en trouve la preuve dans les vexations et les persécutions auxquelles ont

été en butte les savants archéologues dans les ruines de Cyrène, propriétés de la confrérie, de Barth (1846) aux missionnaires du British Museum, le capitaine Smith et M. Porcher (1860). Ajoutons que les établissements religieux de la Cyrénaïque ont eu pour premiers clients les membres de fractions des tribus algériennes qui, à différentes dates, depuis la manifestation du senoûsisme, n'ont pas reculé devant les hasards et les dangers d'une migration de plus de 2000 kilomètres, en pays inconnu, avec femmes, enfants bagages et troupeaux, pour aller chercher le régime du droit divin à l'ombre de l'autorité du chef de la confrérie. Ajoutons encore, pour être un historien impartial, qu'avant l'introduction des doctrines senoûsiennes l'ignorance régnait sans partage en Cyrénaïque, où les arts et les lettres avaient flori avec le paganisme grec et le christianisme latin. Ce sont les Senoûsiya qui ont fondé les seules écoles qu'on y trouve actuellement, écoles qui ont été le plus sûr véhicule de leur influence.

Plus à l'ouest, dans la Tripolitaine proprement dite, pays infiniment moins fertile mais aussi moins arriéré que le précédent, les zaouiya se font plus rares. On n'en compte que dix-huit sur une aire comparable à celle de la Cyrénaïque, mais, de ces dix-huit couvents, seize, au moins, n'existaient pas encore il y a de cela seulement vingt ans ! Les Sta'an, les Nouâil et autres tribus qui errent dans la plaine de Djefara, que nous avons trouvées, en 1860, aussi tolérantes que possible, les bons et humains marabouts Oulâd Bou-Self dont l'un, une connaissance de la veille, ne craignit pas de rester notre ami dans une circonstance dangereuse où les fidèles désertaient, etc., ont tous été depuis lors plus ou moins fortement contaminés du virus senoûsien. A Tripoli même c'est le moqaddem de l'ordre de Sidi El-Madani, Sidi Hamza Ben Dhâfer, frère du trop célèbre Mahommed Ben Dhâfer, l'ex-conseiller intime et prieur du sultan 'Abd El-Hamid, qui a dirigé de 1879 à 1883 les intérêts de notre confrérie,

maintenant confondus ici, comme à Adjedâbiya et en d'autres points encore, avec ceux des Madaniya. Quant au Fezzân et à la partie du désert de Libye soumise au gouvernement ottoman, on peut avancer que, de Jerhboûb à Rhât et de Ghadâmès à l'oasis de Koufara, tout cerveau humain y est inféodé à la confrérie, ou doit compter avec les directeurs des vingt-deux couvents, qui ont été savamment distribués dans toutes les oasis autour desquelles est groupée la population. Parmi les zaouiya dont il est question deux sont situées à Ghadâmès même, ou près de ce grand centre commercial, sur la frontière de l'Algérie; une autre, à Mizda, sert de point de ravitaillement et de bureau d'information aux émigrants algériens dont nous parlions tout à l'heure. L'histoire du couvent de Mizda est instructive : en 1850 le plus clair de sa fortune consistait en huit pigeons, et Henri Barth entendait les doléances du moqaddem sur l'indifférence des habitants; quinze ans plus tard, en 1865, le très modeste directeur de cette maison jadis vide était devenu une puissance, et un des successeurs de Barth voyait le moqaddem Sîdi 'Abd Allah non seulement donner une large hospitalité à de riches familles de la tribu algérienne des Oulâd Sîdi Ech-Cheikh révoltés, mais encore fournir à ces « martyrs de la sainte foi » un viatique avec le produit de ses quêtes. Le lecteur nous permettra de mentionner encore dans les mêmes parages une troisième zaouiya, celle de Zouila, la ville sainte du Fezzân (moudiriya de Cherguiya) où, malgré le firman du sultan 'Abd El-Medjid dont nous étions porteur et l'escorte accordée par le gouverneur de la province, on nous menaçait, en 1861, de donner le signal de la guerre sainte contre notre humble personne, et contre des musulmans, nos serviteurs arabes et notre gendarme turc, si nous ne nous hâtions pas de débarrasser les environs de notre présence¹. Un voya-

1. Le chertif, chef de Zouila, auteur responsable de cette faute, dans laquelle il avait été acteur principal, fut mis aux fers sur les représenta-

yeur étranger, qui compte à juste titre parmi les plus célèbres, et qu'on pouvait considérer comme des mieux préparés pour aborder un milieu musulman difficile, le docteur Gérard Rohlfs, après avoir d'abord fermé les yeux sur les dangers du senouïsisme, a eu, en 1879, dans l'oasis de Koufara, un terrible rappel à la réalité. Il s'estima heureux de sauver sa vie et celle du docteur Stecker en sacrifiant la plus grande partie de ses projets et de son avoir.

Depuis longtemps soumise à l'influence plus directe de l'Europe, la Tunisie n'avait vu se produire que de faibles ou très adroites manifestations de la politique de la confrérie. En 1882, déguisés en Qâderiya, les Senouïsiya y ont, il est vrai, entrepris une vigoureuse campagne en attaquant l'État par la tête, mais sans obtenir le succès qu'ils espéraient. Ils n'ont formé que des prosélytes isolés dans le Tell tunisien; dans le Sahara leur propagande a été plus fructueuse et a attiré à eux les tribus remuantes des Ourghamma, des Haouâya, et des Hamâmma, ces derniers jusqu'alors affiliés à la confrérie des Rahmâniya, auxquels il faut peut-être ajouter une tribu moins mal famée qu'eux, les Bent Zid. Quant aux couvents, la Tunisie n'en compte que cinq, à Menzel Kheïr, Douîrât, Zaouiyet El-Harth, Keriz, Zaouiyet El-'Arab, qui avouent porter la livrée intellectuelle de Sidi Mohammed Ben 'Alî Es-Senoûsi, et dont le plus ancien date de 1857, tandis que dix-sept autres centres au moins possèdent des zaouiya de confréries qui sont en voie de se fondre dans celle qui nous occupe.

tions de M. Botta, consul général de France, et conduit (trente-cinq jours de marche d'été dans le Sahara) à Tripoli, où on le garda en prison jusqu'à ce que le pardon lui arrivât de France. Mais, c'était en 1861, au lendemain du règne de S. M. 'Abd El-Medjid, l'excommunié, et avant qu'une politique rétrograde ait pu se dessiner à Constantinople. Peu de temps après un voyageur allemand, Maurice von Beurmann, constatait en passant l'heureux effet produit par cette leçon nécessaire. Il n'eut pas à se plaindre du fanatisme des gens de Zoulla. La haine de la confrérie ne s'en attacha pas moins à ses pas, et il devint sa victime, ainsi qu'on le verra plus loin.

Patrie de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi, l'Algérie française aurait pu être fermée au senoûsisme officiel ; les faits prouvent là en faveur de notre tolérance, pour ainsi dire illimitée, de la liberté que nous avons laissée à la pensée tant que le penseur n'en appelait pas directement



La zaouïa de Mazoûna, d'après un dessin de M. Charles Féraud.

aux armes contre nous. C'est à Mazoûna, dans le Dahra, à 75 kilomètres de Mostaghanem (département d'Oran), qu'on trouve la zaouïa qui a été le berceau de la confrérie de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi en Algérie, et qu'a longtemps dirigée le cheïkh Mohammed Ben Tekoûk. Le théologien dont nous parlons est un modèle de la race d'hommes

politiques consommés qu'a enfantés le senoûsisme. Ennemi né de notre domination, des allures de notre civilisation, il a su, de l'avis d'un des meilleurs connaisseurs du milieu, M. le commandant Mounier, mériter le rôle et la réputation de martyr, sans avoir donné jamais prise sur lui. Chaque vexation de notre part lui a valu un triomphe, et n'a fait qu'augmenter sa popularité et son influence. Il agit, lui, pourtant un des premiers senoûsiens et des confidents du fondateur de l'école dans la phase la plus brûlante de l'œuvre, comme s'il était tolérant. Son fils et héritier présomptif paraît au contraire se préparer à jouer le rôle d'un fanatique ultra. Maintenant le vieux cheikh Mohammed Ben Tekouk est à la tête d'une autre zaouiya, située près de Madar, sur la commune mixte de Hilil. *Cave sacerdotem !* voudrions-nous voir écrit sur la porte de ce nouveau sanctuaire. D'autres points de la province d'Oran possèdent aussi des couvents senoûsiens : Mostaghanem, la plaine d'Eghreis (Zaouiya Sîd Ahmed Ben En-Nâçer), et Moghâr Tahtâni. Ce dernier fut fondé en 1874 par Mohammed Ben El-'Arbi Ben Bou-Hafç, des Oulâd Sîdi Tâdj (Oulâd Sîdi Ech-Cheikh Gharâba), dont les journaux français ont pendant longtemps enregistré les hauts faits, sous son surnom de Bou-'Amâma.

Nous indiquons donc dans la province d'Oran cinq couvents senoûsiens, tandis que le dénombrement officiel de 1882 n'en signale qu'un. Ce document accuse aussi vingt-huit moqaddem et quatre cent quarante-quatre frères, soit un dignitaire de la confrérie par chaque groupe de seize affiliés ! La fausseté des déclarations qui ont servi à établir cette partie du dénombrement saute aux yeux en considérant cette proportion. Devant les autorités françaises du département d'Oran les Senoûsiya se sont soustraits au dénombrement comme et pour le même motif que chercheraient à se soustraire les simples musulmans du Pé-Tchi-Li à un dénombrement confessionnel fait par le gouvernement chinois. Pour apprécier exactement les forces de la confrérie de Sidi

Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi dans la province d'Oran, il faut garder en vue que les tribus suivantes sont maintenant soumises à son influence, par l'entremise des Oulâd Sidi Ech-Cheikh, sinon toutes composées réellement de frères bien et duement recrutés. Près de Zemmoûra et dans le cercle de 'Ammi Moûsâ, les Flitta, les Halloua Cherâga, les Qeraïch Gharâba, les Oulâd Khouldem. Dans les environs de Relizân, les Akerma, qui connaissent les routes du Touât. Autour d'El-Ma'asker (Mascara) les Beni Chougrân. Dans le cercle de Mostaghanem une tribu berbère, les Medioûna, qui ont professé le judaïsme avant d'accepter l'islâm; puis les Beni Zerouâl, les Medjâher, confédération de tribus à laquelle appartient la famille du fondateur de l'ordre, et les Bordjïya. Près de Saint-Denis du Sig les Tahallât. Autour d'Oran les Gharâba, les Zemâla et les Douâïr. Plus loin, dans le sud et le sud-ouest du département, les Oulâd Zair et les Oulâd Khalfa des environs de 'Ain Temouchent; les Oulâd Mimoûn et les Beni Seml'el de la commune mixte de Lamoricière; les Oulhâça, tribu berbère qui a eu sa célébrité, aux environs de Remchi, sur la Tafna, tous serviteurs avoués des Oulâd Sidi Ech-Cheikh. Dans le cercle de Tihâret, les Oulâd Cherif, les Oulâd Khelif et les Oulâd Boû-Rennân. En arrivant aux hauts plateaux on trouve de nombreuses et fortes tribus, qui sont avant tout inféodées à l'ordre des Boû-Chikhiya (Oulâd Sidi Ech-Cheikh), et qui, en cette qualité, ont récemment commencé à recevoir par leurs anciens chefs spirituels le mot d'ordre de Jerhboûb. Tels sont les belliqueux Harâr, à l'est du Chott El-Chergui; les Terâfi, sur la ligne de Sa'ïda à Géryville; les Laghouât El-Kesân des environs de Géryville; les Hameyân, près de la frontière du Maroc; les 'Amoûr, qui campent habituellement autour de Figuig, et les Oulâd Sidi Ech-Cheikh, cette grande tribu religieuse qui se vante d'une noblesse de premier cartel, qui est ou se dit apparentée d'une part avec les sultans-chérifs du Maroc, et d'autre part avec

les Oulâd Sidi Mohammed, princes-marabouts de l'Azaouâd, de Timbouktou et du Masina, et dont l'influence religieuse se transforme aisément en direction politique non seulement dans tout le sud de la province d'Oran, et à l'extrémité sud de la province d'Alger, mais sur la zone frontière marocaine, dans l'Adrâr, le Hôdh, le Bâguena, le Tidikelt et dans le Âhaggar, c'est-à-dire jusqu'au cœur du Sahara et à la rive nord du Sénégal. Les vieux liens de parenté de nos ennemis actuels, les Oulâd Sidi Ech-Cheikh avec les Oulâd Sidi Mohammed, famille princière de Kounta, créent un écueil pour l'avenir de nos relations avec le bassin du Niger moyen. Il suffit de se rappeler la longue révolte (1864-1883) dont l'assassinat du colonel Beauprêtre et du lieutenant Weinbrenner, l'attaque de la mission topographique du chott Tigrî et tous les méfaits commis contre les convois militaires et contre les colons dans le sud-oranais sont les incidents marquants, pour comprendre ce que, sous l'influence de la confrérie, les Oulâd Sidi Ech-Cheikh ont été et sont encore capables de faire contre nous, hors des limites actuelles de nos possessions. Leur noblesse originelle, dont ils sont pourtant si fiers, ne les empêche nullement d'agir d'une manière déloyale. Le 4 septembre 1859, muni d'une lettre pressante de recommandation de Sidi Hamza, chef des Oulâd Sidi Ech-Cheikh, nous nous présentions à El-Golêa'a, ville soumise à leur influence religieuse, mais alors encore indépendante de la France. Nous dûmes nous estimer très heureux d'en sortir la vie sauve, après avoir entendu discuter en conseil, plusieurs heures durant, si oui ou non on nous tuerait. Un mois après, un administrateur très expérimenté, qui avait étudié dès l'enfance la langue et le caractère des Arabes, le brave et sympathique commandant Margueritte, nous disait à Laghouât : « Autant je connais l'homme, rien ne m'étonnerait que tout en vous envoyant la lettre de recommandation pour les gens d'El-Golêa'a, Sidi Hamza les eût fait prévenir directement, d'avance,

d'avoir à se comporter vis-à-vis de vous aussi mal que possible. » Un an plus tard, environ, nous étions campés dans une des vallées désertes du Tasli, ou plateau des Azdjer, à mille kilomètres d'El-Abiod Sidi Ech-Cheikh. Un jour que nous allions, suivant notre coutume, nous accroupir dans le cercle de notre protecteur Ikhe noukhen, chef actuel de la confédération, celui-ci, nous désignant un étranger, vêtu à l'arabe, et le visage soigneusement caché sous les plis de son hâik, nous dit : « Regarde bien cet homme ! Le connais-tu ? Non. Eh ! bien c'est ton ami Hamza qui l'a envoyé ici pour m'engager à te tuer, ou pour qu'il te tue lui-même si je refusais de le faire ! »

L'histoire de l'ordre nous a obligé de briser le fil géographique de cet exposé. Avant de passer au Maroc, voyons dans quelle situation sont les tribus des provinces d'Alger et de Constantine par rapport à la confrérie. C'est par l'ordre religieux de Sidi 'Ali Chadheli, dont la principale zaouiya est située en Algérie, à Qoçeïr El-Bokhâri, le Boghari des documents officiels, que le senoûsisme se propage en secret dans le Tell de la province, autrement dit dans le département d'Alger. Je dois cette donnée précieuse à un travailleur sérieux et jeune émule en explorations sahariennes, M. le lieutenant Le Châtelier, qui l'a constatée sur les lieux, étant attaché au service des affaires indigènes. Les tribus du département qui suivent la direction et subissent l'influence de l'école chadheliya, et qui ont déjà commencé et tendent de plus en plus à se rallier au senoûsisme sont les suivantes : Autour de Boghâr et de Qoçeïr El-Bokhâri, les Oulâd 'Allân, à l'est ; les Oulâd Mokhtâr Gharâba, au sud-est ; les Abâdliya et les Rahmân au sud ; les Oulâd Bou-'Aïch et les Oulâd Aziz, au sud-ouest ; plus loin, sur toute la zone des hauts plateaux, le grand groupe des Oulâd Nail, fanatisé jadis par les écoles de Mesa'ad et de Bou-Sa'ada ; à la porte du Sahara enfin, un groupe de frères constitué chez les Beni Laghouât par Mohammed Ben 'Abd Allah, et qui a survécu à la ter-

rible leçon du siège et du bombardement de Laghouât, le 4 décembre 1852, et de la prise, *sur la confrérie*, de cette oasis et de cette ville, jardin par jardin, rue par rue, maison par maison. Car, si les acteurs français de ce fait d'armes ne se doutaient pas du nom de leur véritable adversaire, l'histoire peut aujourd'hui le désigner en parfaite sûreté. L'organisateur de la défense de Laghouât n'était autre que Mohammed Ben 'Abd-Allah, l'ancien khalifa de Telemsân qui, ayant été prié par nous de faire le voyage de La Mekke, s'y était affilié à l'ordre de Sidi Es-Senoûsi, dont il était devenu le bras droit, et qu'un allié momentané de la confrérie, le gouvernement ottoman, nous croyant affaiblis par la révolution de 1848, avait dirigé sur l'Algérie, par Tripoli; flanqué d'un nouveau gouverneur de ce vilâyet, 'Izzet Pâchâ, sur le concours duquel la confrérie pouvait aussi compter les yeux fermés. Mohammed Ben 'Abd Allah agissait à Laghouât, comme à Wargla, en qualité de vicaire de Sidi Es-Senoûsi. Au sud-ouest de Bou-Sa'ada nous trouvons les Chorfa El-Hâmel; à l'ouest de Mesa'ad, les Oulâd Sa'ad Ben Salem; au nord de Djelfa, les Oulâd Diya. En remontant dans la zone montagneuse du nord, il faut noter les groupes suivants : autour de Miliâna, les Soumâta à l'est-nord-est et les Bou-'Alouân, à l'est; les Beni Ahmed et les Hâchem au sud-est. Autour de Mediya (Médéah), les Djendel, à l'ouest, et peut-être les Gherib, au sud-ouest, sur le territoire desquels fut fondée la première zaouiya chadheliya en Algérie. Autour d'Orléansville, les Medjâdja et les Oulâd QoceIr, au nord, et les Sendjâs, au sud. Autour de Theniyet El-Hâd, au nord-est, la grande tribu des Matmâta, qui avaient autrefois déjà manifesté leurs velléités de progrès religieux en embrassant avec ardeur le schisme ibâdite; à l'est, les Oulâd Belâl; au sud-est, les Douf Haseni; au sud, les Oulâd Châïb, les Mouâïd Gharâba, les Zenâkha El-Mouâcha, les El-Ghouït, les Oulâd Thâbet, les Oulâd Sidi Dâoud, et plus loin les Çahâri Oulâd

Brâhm; au sud-ouest, les Benî Maïda et les Benî Lemt; au nord-ouest, les Benî Fâtem. Autour de Methlîli et d'El-Golêa'a, les tribus sahariennes remuantes et indisciplinées des Cha'anba Berâzga et des Cha'anba El-Mâdi. Ces dernières ont été des recrues pour la politique senoûsienne par le fait qu'elles se trouvaient à première place pour recevoir les ardentes prédications de l'agitateur Mohammed Ben 'Abd-Allah, mais beaucoup aussi en raison de l'influence, plus lente mais plus durable, que les Oulâd Sîdi Ech-Cheikh exerçaient sur elles depuis leur origine même. Toutes ces tribus dont la population donne un total fort imposant ne sont pas, ou ne se disent pas, toutes senoûsiennes. Nous ne les considérons pas non plus toutes comme régulièrement affiliées à la confrérie que nous étudions. Mais si elles ne renferment que quelques frères avoués de Sîdi Mohammed Ben 'Alî Es-Senoûsi, elles comptent un très grand nombre de frères de l'ordre d'où dérive celui-là, et dont le sépare une nuance subtile, facile à faire disparaître. Le dénombrement de 1882 des khouân d'Algérie a pu découvrir un moqaddem et trente quatre frères de Sîdi Mohammed Ben 'Alî Es-Senoûsi dans la province d'Alger !

D'après le même document, il n'y aurait pas de Senoûsiya dans la province de Constantine. Or nous avons de bonnes raisons pour croire qu'il y en a maintenant dans une partie au moins de la Kabylie de Bougie, chez les Aît 'Abbâs. Le docteur Reboud signale comme un couvent senoûsisé la zaouiya tidjânienne de Haouch Sîdi Eç-Çâdoq, près Khanguet El-Hadjâr, non loin de la gare de l'Ouâd Zenâti. Nous avons déjà eu l'occasion d'appeler l'attention sur la transformation qui paraîtrait s'accomplir dans le sein de la confrérie de Sîdi Ahmed El-Tidjâni, qui a de nombreux moqaddem dans cette province, et jusqu'à Constantine même, et dont le couvent principal, après celui de 'Aïn Mâdi (province d'Alger), est le Zaouiya Sîdi El-Hâdj 'Alî, à

Tâmelâht, près Temassîn (province de Constantine). Il en serait de même aussi de la communauté religieuse de Timmer-Mâsin, dans les montagnes de l'Ahmar Khaddhou, dont le fondateur, Sîdi Eç-Çâdoq (1859), et les fils (1871 et 1874) ont soulevé ou cherché à soulever contre nous leurs clients, les Berbers de l'Ahmar Khaddou et de l'Aourâs. A l'ouest les Çahâri du Hodna gravitent sans doute dans les mêmes tendances chadheliennes que les Oulâd Nâîl. Au sud, dans le pays de Warglâ, nous retrouvons chez les Sâ'îd et les Mekhâdema, et chez les Cha'anba Boû-Roûba, les derniers serviteurs de la confrérie des Boû-Chikhiya dont la situation vis-à-vis du senoûsisme a été précisée plus haut.

A l'ouest de l'Algérie nous avons pour voisin un empire musulman, le Maroc, dans les affaires intérieures duquel l'Europe n'intervient pas, et où la confrérie de Sîdi Mohammed Ben 'Alî Es-Senoûsi ne trouvait, comme plus tard en Égypte, d'autre frein que les convenances du gouvernement et d'un clergé orthodoxe, ici docile aux enseignements de la toute-puissante confrérie de Moûlei Tayyeb, qui est le bras droit de l'empereur, et *vice versa*. On a vu qu'au début de sa carrière le théologien militant dont nous résumons l'œuvre avait cherché un refuge au Maroc, où il était arrivé, à Fâs, comme étudiant de la fameuse université de Djâma' El-Karouiyn plutôt que comme professeur et chef d'école. Mais, même à cette date (1824-1827), un homme aussi ardent et aussi ambitieux ne pouvait pas, pendant un séjour de trois années, ne pas semer autour de lui quelques étincelles de la pensée qui le dévorait déjà. Certains de ses condisciples, sans doute, les recueillirent et les transmirent à d'autres. Longtemps la nouvelle doctrine, gênée par un souverain qui est en même temps pape, et par les intérêts rivaux, d'ordre tout à fait temporel, de la confrérie de Moûlei Tayyeb, dûnt rester une force latente. Soixante-sept ans plus tard le nord du Maroc possédait trois zaouiya de Sîdi

Es-Senoûsi, à Tanger, à Tétouân et à Fâs, et presque toutes avaient été fondées depuis 1877. Il y a un quatrième groupe scolaire dans l'oasis de Figulg, à El-Oubbâd, où réside le cheikh Sîd El-Menouâr Ben El-Horma, des Oulâd Sîdi Ech-Cheikh Gharâba, oncle et beau-père de Boû-'Amâma, et un cinquième groupe dans le Taflîlât, oasis pourtant peuplée presque exclusivement par les nombreux descendants de la famille impériale. D'après une donnée qui serait à vérifier, le port de Rabât, dont le nom veut dire *couvent fortifié contre les infidèles*, aurait aussi un centre de fanatisme, peut-être de fanatisme senoûsien.

Si nous avons complètement saisi le sens des indications qu'un des hauts personnages du gouvernement marocain a bien voulu nous communiquer lors de son passage à Paris, la majeure partie des Senoûsiya du Maroc s'abriteraient sous la bannière des Derkâwa, leurs précurseurs, et c'est dans les zaouiya derkâwiennes de Rabât, du Djebel Boû-Berth, chez les Benî Zerouâl, et de l'oasis de Medaghra, sur l'Ouâd Ziz, au nord du Taflîlât, qu'il faudrait chercher dans l'empire d'occident des musulmans, les principaux foyers de rayonnement de la propagande que nous étudions.

Quant à la clientèle marocaine de la confrérie, elle se compose probablement de quelques tribus du Rif, notamment les Ghomâra, et d'autres noyaux dans les villes impériales nommées tout à l'heure. Mais le plus gros et le plus clair de ses forces est dans la partie est du territoire, où toutes les tribus affiliées à la confrérie-sœur des Boû-Chikhya doivent maintenant être rangées parmi les adhérents au senoûsisme. Ces tribus sont : les Benî Matar (berbères), dans le bassin de la Moloûya ; les Mehâya (arabes), à l'ouest et au sud du chott qui porte leur nom ; les Berâber (berbères), peuplant au moins trente-six villages fortifiés sur les flancs sud-est de la fin de la chaîne du grand Atlas ; la confédération des Bent Gull, au sud et à l'ouest du Chott Tigrî, et qui possède sept villages, dont les derniers sont dans l'oasis de

Figuiç; les Oulâd Djerîr, issus des Hameyân, qui campent au sud-ouest de Figuiç, où ils possèdent aussi deux villages; les habitants de l'oasis de Medâghra, où réside le cherif Mohammed Ben 'Alî¹, chef actuel de la confrérie des Derkâwa, frères aînés et complices actuels des Senoûsiya; les Oulâd Bel-Guiz, dont font partie les Douï Menia', au nord du Taflîlêt; des berbères sédentaires, les Beni 'Abbâs et les Beni Goumi, et enfin, les Ait 'Attâ, forte confédération berbère au nord-ouest du Taflîlêt. Comme il fallait s'y attendre S. M. le sultan du Maroc a donné des témoignages de sa piété et de sa libéralité aux familles des Oulâd Sidi Ech-Cheïkh algériens qui, ayant levé l'étendard de la révolte contre la France, étaient venus se réfugier sur ses États. En 1879 ou 1880 le capitaine anglais et madame Colville rencontraient, près de Meknâsa, les camps de ces exilés. Reçus partout à bras ouverts, ils obtenaient de la munificence du souverain qui un lopin de terre, qui un troupeau de vaches, et ceux d'entre eux qui étaient venus à lui célibataires, une épouse.

Achevons maintenant de passer en revue l'ouest de l'Afrique musulmane en nous rendant du Maroc au Touât par l'Ouâdi Es-Saoutra. Dans la partie ouest du Sahara central le Gourâra, ce groupe serré d'oasis, le Touât proprement dit et In-Çalah ont chacun une zaouïya de la confrérie de Sidi Es-Senoûsi. A In-Çalah, le fondateur de la communauté a été un de nos ennemis mortels, El-Hâdj Ahmed Ben Touâti, moqaddem de l'ordre pour tout le Sahara occidental. Un puissant seigneur, El-Hâdj 'Abd El-Qâder Ould Bâ-Djoûda; chef de la belliqueuse tribu des Oulâd El-Hâdj Bâ-Djoûda et l'un des maîtres du commerce transsaharien, lui a succédé

1. Il sera facile de donner une idée du prestige du cherif Mohammed Ben 'Alî, chef des Derkâwa. Lorsqu'il lui écrit, le sultan du Maroc le qualifie de *père*. Et le sultan de Constantinople lui-même apprécie assez l'influence de ce chef de confrérie pour l'avoir honoré de la visite d'un de ses agents particuliers au mois de novembre 1881.

en 1864. Tous les Oulâd El-Hâdj et les Oulâd Bâ-Hammou étaient déjà senoûsisés en 1860, mais, à cette date, la confrérie ne comptait pas d'autres affiliés dans les oasis qui s'échelonnent entre et y compris le Tidikelt et le pays des Mehârza.

Au sud-est et à l'est d'In-Çalah commence le pays des Touâreg du nord, géographiquement et politiquement divisé en Âhaggâr et en Azdjer. Parmi les Ahaggâr la tribu des Tédjéhé-n-Esakkal, ou Oulâd Mesa'otd, a de tout temps suivi la politique des Oulâd Sidi Ech-Cheïkh. Elle s'est, comme eux, entièrement senoûsisée. Quant aux autres tribus du Âhaggâr, par la trahison de leur chef Ahitârhen et la destruction de la mission du colonel Flatters, en 1881, elles ont indirectement mais cruellement donné la preuve palpable de leur soumission à la confrérie. Une lettre de Ahitârhen, adressée au préfet turc de Ghadâmès, et dont, avec un laisser-aller tout oriental, l'ex-gouverneur de Tripoli donna communication au consul général de France, M. Charles Féraud, montre que le chef des Ahaggâr sentait qu'il avait agi dans les vues du sultan, élève, ne l'oublions pas, du cheïkh Mohammed Ben-Dhâfer, c'est-à-dire, de l'agent de la politique senoûsienne à Constantinople. On est tout naturellement amené à rapprocher la conduite d'Ahitârhen de faits, uniques dans leur genre, étant donnés la majesté de la Sublime-Porte et les usages de la chancellerie ottomane, de ces missions confidentielles envoyées par le sultan, en 1881 aussi, aux chefs des confréries des Derkâwa et des Senoûstya.

Absolument indifférente à la nouvelle doctrine religieuse et politique, en 1860 et 1861, quand nous l'étudions sur place, la confédération des Azdjer parait s'y être ralliée depuis, dans une certaine mesure. Alors déjà elle comptait dans les Kêl Tin-Alkoum du Fezzân, et quelques autres de ses tribus, des affiliés à l'ordre de Sidi El-Madani. Nous basant sur la transformation qui s'est opérée ailleurs chez les

madaniens nous supposons que c'est par cette dernière confrérie que les Kèl Tin-Alkoum et, avec eux, d'autres tribus des Azdjer, ont été en partie amenés au senoûsisme.

Nous soupçonnons aussi, et non sans motifs, que l'action des moqaddem de la confrérie sur les Oulâd Sidi Ech-Cheikh, sur les Azdjer et les tribus arabes du Fezzân occidental, Oulâd Boû Seïf et Hasaotna, a eu, entre autres résultats déplorables : le massacre de Mlle Alexine Tinné et de ses compagnons, dans l'Ouâdi Aberdjoûch (1869); le massacre de Dournaux-Dupéré et de Joubert, près du puits d'In-Azhâr (1874); le massacre des pères Paulmier, Bouchard et Ménoret, de la mission de Methilli, au delà d'In-Çalah (1876), et le massacre des pères Richard, Morat et Pouplard, de la mission de Ghadâmès, dans le nord du pays d'Azdjer (1881).

Au sud de cette confédération les Kèl-Owi d'Aïr fléchissent, pour la même cause que les Azdjer; au sud des Ahaggâr la confédération des Aouélimmiden, qui chevauche sur le Dhiôli-Ba, ou Niger, et qui était jadis sous la tutelle pondérante des bons, humains, savants et intelligents marabouts, membres de la famille des Oulâd Sidi Mohammed El-Kounti, apparentée avec la dynastie impériale du Maroc et attachée à la règle de Sidi 'Abd El-Qâder El-Ghilâni, les Aouélimmiden, disons-nous, sont fortement attaqués par le senoûsisme. C'est qu'aussi leurs maîtres spirituels, sur qui la civilisation avait pu fonder tant d'espérances fléchiraient... Timbouktou, la ville célèbre par son commerce, à laquelle les éloquentes leçons de science, de tolérance et d'humanité du cheikh Sidi Ahmed El-Bakkâr, chef de la famille des Oulâd Sidi Mohammed El-Kounti, avaient donné, il y a trente ans, une nouvelle célébrité dans la moitié de l'Afrique musulmane, Timbouktou a maintenant un couvent senoûsien ! Rappelons que l'influence religieuse des Oulâd Sidi Mohammed El-Kounti s'exerçait, depuis plusieurs siècles, et s'exerce toujours sur les habi-

tants du Bâguena, d'El-Hôdh et de l'Adrâr, pays entre le bassin du Dhiôli-Ba, le Sénégal et le Sahara marocain, et qu'ils ont des clients conventuels et même des tributaires jusque chez les Berâkna et les Terârza qui fréquentent les escales du bas Sénégal. Rapprochons de ce qui précède l'opinion courant, parmi les Oulâd Sîdi Mohammed El-Kounti, que des liens de parenté les unissent aux Oulâd Sîdi Ech-Cheikh algériens et marocains¹, et nous arriverons à comprendre toute la portée de l'inspiration du moqaddem de Moghâr, Sîdi Mohammed Ben El-'Arbi Ben Botû-Hafç (Botû-'Amâma) lorsque, préparant sa lutte contre nous, en 1873, il envoya des émissaires au Sénégal, pour y prêcher la *tariqat es-senoussiya* et surtout la guerre sainte contre la France. Peut-être ces émissaires ne passèrent-ils pas sur la rive gauche du fleuve? Le gouvernement de la colonie n'a encore, que nous sachions, saisi aucun fait qui pût être considéré comme une conséquence de leur venue. Mais les envoyés de Botû-'Amâma ont dû trouver, au Sénégal, un terrain déjà labouré et semencé car, dès 1876, le docteur Gérard Rohlfs voyait arriver à la Zaouiyet El-Istât, dans l'oasis de Koufara, à 3900 kilomètres de Bâkel, à vol d'oiseau, et Allah sait par quels chemins malaisés pour les pèlerins piétons, des Sénégalais dévots, venus tout exprès pour visiter Sîdi El-Mahedi, et qui, une fois Jerhboûb atteint, 585 kilomètres plus loin, allaient s'en retourner dans leurs pénates *sans même pousser jusqu'à La Mekke*. Aux yeux de ces Sénégalais, et beaucoup d'autres pensent comme eux, Jerhboûb a remplacé l'ancien pôle du monde islamique.

Ne sortons pas de cette région sans mentionner un fait connexe, qu'un hasard fortuit a porté à notre connaissance.

1. L'auteur doit cette indication à un des membres de la famille princière des Oulâd Sîdi Mohammed El-Kounti, son bon et fidèle ami Sîdi Mohammed El-Bakkâï, homme tout à fait éclairé.

Dernièrement nous avons la curiosité de déchiffrer sur un document officiel, le traité de Nango, l'inscription arabe du sceau du cheikh Ahmadou, roi de Ségou, dont nous tenons, de source certaine, que les sujets sont maintenant très fanatisés. Nous y avons vu, à notre grande surprise, que ce souverain, notre voisin et notre allié, y prend la qualité d'*El-Madani*, c'est-à-dire de membre de la confrérie de Sidi El-Madani. Nous avons indiqué, au commencement de ce travail, les nouvelles tendances senoûsiennes de cet ordre religieux musulman.

Il nous faut maintenant faire un bond jusqu'au Bornou pour retrouver les traces certaines du senoûsisme. En 1870 le vieux cheikh 'Ali, sultan de ce royaume, homme humain et savant distingué, entouré d'un collège de savants, en imposait aux Senoûsiya. Aussi le docteur Nachtigal les montre-t-il se présentant dans le Bornou aussi modestement qu'à Tripoli ou dans le Fezzân. Néanmoins la population du Bornou était attaquée il y a treize ans déjà et, partout ailleurs, pareil laps de temps a placé beaucoup d'atouts dans le jeu des Senoûsiya.

Grande province au nord du lac Tzâdé, ou Tsâd, le Kânem a été longtemps disputé entre les sultans du Bornou et du Wadâi. Depuis l'année 1845 une tribu arabe, originaire du Fezzân et du littoral de la grande Syrte, celle des Oulâd Sellimân, est arrivée dans ce pays après de très longues et très lointaines migrations, dont l'amour de la Porte ottomane n'a jamais été le principal mobile. Les Oulâd Sellimân se sont fait du Kânem une seconde patrie. Forts par le nombre, la cohésion, l'armement et l'instinct belliqueux, ils ont bientôt recouru, comme feront tous les Arabes nomades en pareille situation, aux coups de main sur leurs voisins, les Kânembou, les Toubou et les Baêlé, des musulmans, pourtant, pour la plupart. Or, nous le verrons tout à l'heure, ces nations de nègres accueillirent de bonne grâce les prédicateurs du senoûsisme. Les Oulâd Sellimân ne pouvaient pas se mon-

trer moins fervents qu'elles, mais il en coûta certainement plus aux persécuteurs qu'aux persécutés. Le docteur Nachtigal nous permet ici de saisir sur le vif un aspect du côté bienfaisant, quoiqu'intéressé, de la propagande senoussienne, et l'éternel venin de son fanatisme. Il vit, en 1871, arriver au camp des Oulâd Sellmân, à Bir El-Barka, dans le Kânem, des missionnaires de la confrérie, pour prêcher la colonne en marche, dans l'espoir de protéger leurs clients Toubou et Baélé, contre qui elle se dirigeait; ils échouèrent, et se retirèrent, lançant à 'Abd El-Djellil, chef de la tribu, ce message, en trait de Parthe : « Envoyez-nous nos effets, afin que nous puissions regagner notre couvent du Borgou, sans être astreints à frayer plus longtemps avec des gens aussi athées que les Oulâd Sellmân, qui ajoutent à leurs nombreux méfaits passés le crime de conduire un chrétien par un pays qui n'avait encore été souillé par le passage d'aucun européen ! » Heureusement pour la science ce message n'ouvrit pas une nouvelle tombe d'explorateur en Afrique; mais retenons ce ton hautain du moqaddem, parlant à un musulman, chef d'armée en campagne !

Parmi les pays peuplés par les Toubou, la longue oasis de l'Enneri Tougué, ou Kawâr, qui est un gîte d'étape bienvenu à moitié chemin du Fezzân au Bornou, devait, par sa position, attirer l'attention de la confrérie. Elle y établit une zaouïa, au village de Chimmedrou. Excellents appréciateurs du parti à tirer des situations sociales ses missionnaires avaient commencé par y ouvrir des écoles pour les *jeunes filles*, afin de prendre, par son élément dominant, cette société toute différente de la société arabe. Ils avaient atteint leur but, les Toubou, de leur côté, ayant estimé que de saints prêtres d'une religion, qui est celle des Oulâd Sellmân, sauraient faire descendre du ciel un veto interdisant à ces audacieux pillards les approches de leurs villages. En échange de cette protection morale, la confrérie gagna tout l'Enneri Tougué et, quand le docteur Nachtigal arriva,

en 1870, à la zaouiya de Chimmedrou, avec un ambassadeur du gouverneur de la Tripolitaine près la cour du Bornou, il put être témoin d'une scène typique. Debout devant la porte du couvent le moqaddem impassible, égrénait son chapelet, les yeux perdus dans les profondeurs du firmament ; il recevait, sans sortir de l'extase de la prière, les hommages de la tourbe des caravanistes, qui venaient lui baiser la poitrine ou le pan de son burnous. Mais un personnage de marque approchait-il à son tour que, subitement ramené aux convenances terrestres, le moqaddem faisait seulement le *simulacre* de lui rendre l'hommage qu'il venait de recevoir. Chaque fraction de geste était soigneusement pesée d'avance en raison du rang de l'individu, et l'envoyé¹ du mouchir 'Alî Rizhâ Pâchâ, gouverneur du vilâyet de Tarâbolis El-Gharb, grand personnage d'ailleurs par sa naissance et ses attaches, dûit se sentir bien petit à côté du vicaire de Sidi Mohammed Ben 'Alî El-Senoûsi dans cette oasis perdue de l'Enneri Touguê.

A l'est du Kawâr et au nord du Borgou on trouve le pays montagneux de Toû, dont la constitution et un climat semblables font le pendant du Tasili des Azdjer situé, plus à l'ouest, sous la même latitude. Ce pays est peuplé par les Tédâ, c'est-à-dire les Toubou les plus purs, les plus sauvages, les plus indépendants, les moins tempérés par la civilisation musulmane. Il y a treize ans, les Senoûsîya² commençaient la conquête morale des Tédâ du Toû, jusqu'alors musulmans de nom seulement, et leurs missionnaires obtenaient d'emblée un succès très encourageant : le roi Arami acceptait les fonctions de factotum de l'ordre et, grâce à cette complaisance du chef politique, le purita-

1. El-Ilâdj Mohammed Bou-'Aïcha, de la tribu des Oulâd Selimân, alors secrétaire du gouverneur général, et qui fut ensuite qâïmaqâm de Ghadamès, puis des Ourfillé. Nous avons pu le contempler cette année-ci dans la suite du pâchâ de Tripoli. Les exactions par trop éhontées de ce senoûsien lui avaient fait retirer ses fonctions officielles.

nisme senoûsien s'infiltrait petit à petit dans les veines du peuple. Un vieux levain de paganisme, qui avait résisté à l'islâm orthodoxe, résistait bien encore à l'austérité du senoûsisme ; les passions humaines en firent son agent. C'est ainsi que le grand voyageur que nous nommions à l'instant se voyait conspué, menacé de mort et lapidé, au nom de la confrérie, par des troupes d'hommes, de femmes et d'enfants, tous ivres de *lagmi*¹, c'est à dire manifestement en état de péché mortel. Comptons que le couvent, dont la construction à Bardaï était déjà décidée alors, aura pris soin de substituer des sermons enflammés aux fumées alcooliques pour attiser un fanatisme déjà plein de promesses.

Nous avons indiqué plus haut l'origine de la fortune des Senoûstya dans le Wadâï où, comme à Constantinople et à Tunis, ils ont visé tout d'abord la conversion du chef de l'État, en l'attirant à eux par le levier de vues commerciales profondes, du plus haut intérêt pour la cassette privée et même peut-être bien aussi pour le trésor public. C'était une grosse entreprise que la conversion du Wadâï. En effet, depuis sa constitution comme État musulman, en 1612, le Wadâï, faisceau hétérogène d'une trentaine de groupes ethnographiques et linguistiques, dont le seul lien est un gouvernement de fer, avait clos ses frontières aux influences du dehors. A peine quelques Arabes étrangers en achetaient-ils l'accès au prix d'une humiliation. L'année 1856 avait vu tomber la tête d'Edouard Vogel, le premier européen qui s'y fût aventuré ; l'année 1863 avait vu Maurice von Beurmann périr victime d'un guet-apens de son escorte wadâyenne avant de franchir la frontière. En 1869, on apprend que le sultan du Wadâï, 'Ali Ben Mohammed, successeur depuis 1858, du meurtrier de Vogel, est un senoûsien fervent. Ajoutons pourtant que le docteur Nachtigal, auquel sa qualité de frère ne l'a pas empêché

1. Sève de dattier fermentée.

d'actorder audience en 1873, a trouvé dans le sultan 'Alî un homme franc, intelligent, énergique et belliqueux. Autour de lui, il y avait la cour et la presque totalité des lettrés et des jurisconsultes de l'empire qui étaient aussi déjà affiliés à l'ordre, et dont les dispositions individuelles variaient suivant les caractères. Les sujets proprement dits, tous musulmans, étaient encore loin de la sévérité des mœurs et de l'abstinence des boissons fermentées que les missionnaires senoûsiens prêchent toujours, des lèvres au moins. On peut donc prévoir que la confrérie devra concentrer ici ses efforts les plus soutenus si elle veut transformer les mœurs de la nation. Mais les qualités belliqueuses qui sont dans le sang de tous les Wadâyens, et qui font d'eux le peuple guerrier par excellence de la Nigritie musulmane, pourraient bien engager la confrérie de Sidi Mohammed Ben 'Alî Es-Senoûsî à ne pas se montrer trop difficile le jour où elle aurait besoin de leur concours, étant donné surtout qu'elle doit quelques égards à un affilié aussi puissant et aussi libéral envers elle que leur roi. Et puis ce roi a, outre ses trois millions de sujets directs deux millions de tributaires qui, musulmans ou païens, n'aspirent aussi qu'aux hasards des combats. La mort du sultan 'Alî, survenue en 1876, a révélé l'influence tout à fait prépondérante de la confrérie dans les affaires du Wadâï. Une compétition au trône s'étant accusée, et la guerre civile commençant entre le fils du roi 'Alî, et son oncle Yousef, Sidi Mohammed El-Mahedi a usé d'autorité et tranché le différend en faveur de Yousef. Le neveu s'est soumis sans murmurer, et l'oncle, en s'emparant du pouvoir, a agi et continue d'agir comme un tributaire et un loyal sujet de la zaouïya de Jerhboûb. La caisse du ministre des finances de l'ordre en sait quelque chose.

Au nord-est du Wadâï, la confrérie a aujourd'hui transformé l'Ennedi en un véritable petit État vassal. En 1855 encore tous les habitants de race Baélé, ou Bideyât

(12 000 âmes), professaient une forme du paganisme ; en 1872 même leur conversion n'était pas encore un fait général. A l'époque où nous sommes il n'y a dans l'Ennedi que des senoussiens, avec plusieurs zaouïa, et le roi du pays, Hadjer Balté Rouzzémi, est un frère des plus respectueux et des plus dociles, qui envoie à Jerhboûb, non seulement des présents royaux, mais un choix de jeunes gens intelligents destinés à être instruits et dressés sous les yeux de Sidi Mohâmméd El-Mahedi.

Au nord-ouest de l'Ennedi, vient le Wanyanga, peuplé aussi de Baélé, et dont les 2000 habitants ne pensent que par le cerveau des directeurs de leurs deux couvents senoussiens.

Une des parties les plus inhospitalières du désert sépare l'Ennedi et le Wanyanga de la grande oasis de Koufara, ou El-Kofra, celle-là même dont nous avons parlé comme d'une conquête de la confrérie sur le néant et la barbarie, et dont nous avons précisé la position sur un sol qui, n'appartenant jadis à personne, est devenu territoire ottoman depuis que tous ses habitants sont des sujets ottomans. C'est là, entouré d'une ceinture de plateaux de roc ou de gravier tassé, sillonnés de chaînes de dunes, plateaux déserts, sans eau ni végétation, dont la largeur variant de 345 à 650 kilomètres est, dans le désert de Libye, une meilleure défense que ne sont ailleurs bien des fortifications perfectionnées, c'est là que la confrérie a élevé le beau couvent de Zaouiyet El-Istât, le deuxième par l'importance, et celui que les rands-maitres ont toujours considéré comme leur futur asile si les malheurs des temps voulaient qu'ils se sentissent un jour menacés ou seulement gênés à Jerhboûb, dans les manifestations si multiples de leur sainte mission, toute de charité, de dévouement et d'abnégation, comme nous savons. L'oasis de Koufara est bien vaste, et il y avait place pour plusieurs couvents ; on en a déjà bâti un second à Taizerbô, sur sa limite nord, directement au sud de Djâlo

et d'Aoudjela, centres senoûsiens par lesquels les frères de Koufara communiquent avec la maison-mère de Jerhboûb. Ces frères composent des fractions entières de la grande tribu des Zouiya dont nous avons parlé à propos du vilâyet de Ben-Ghâzi, et qui, pour nous servir d'une expression algérienne, forment le *makhzen*, quelque chose comme la gendarmerie, l'élite des troupes de la confrérie.

Ouvrons ici une parenthèse :

Dans les régions du haut Nil et dans la Nigritie orientale le senoûsisme proprement dit n'aurait pas encore pénétré, mais les événements qui s'y déroulent en ce moment même ouvrent une perspective assez nette sur l'influence qu'y a acquise une des confréries religieuses musulmanes que nous avons montrées en voie d'être assimilées au senoûsisme, l'ordre de Sidi 'Abd El-Qâder El-Ghîlâni, qui est comme lui, ne l'oublions pas, un développement de la philosophie des Chadheltya.

Au mois d'août 1881, le fils d'un simple charpentier de Dongola, Mohammed Ben Ahmed, qui avait étudié successivement dans les écoles et zaouiya de Khartoûm, de Berberet de Qeneh, où il s'était fait affilier, en 1870, à l'ordre de Sidi Abd'El-Qâder El-Ghîlâni, vivait sur le haut Nil, à la hauteur de Faki-Kohé, dans l'île d'Abba, où il avait acquis une grande renommée de science et de piété. Son influence s'étant accrue par des mariages avec les filles des principaux chefs des Baggâra Guîme', il osa aborder le rôle du grand réformateur de l'islâm. Il proclama sa mission « d'établir l'égalité universelle et la communauté des biens, d'imposer la religion et la loi musulmanes à tous les hommes, et d'exterminer tous ceux qui, musulmans, chrétiens ou païens ne reconnaîtraient pas sa mission divine en qualité de *mahedi*. » A partir de ce jour, ce titre remplaça son nom véritable. Les diverses populations du Soûdân égyptien accoururent à lui et, se mettant à la tête de hordes de sauvages nus et armés d'abord de lances, de sabres et de cou-

telas, il attaque, sans hésiter, les troupes égyptiennes, même commandées par des officiers anglais. Il menace la ville de Senâr et, malgré quelques insuccès, il bat les Égyptiens au Djebel Ghadîr, au sud du Kordofân, à Haou, près de Bâra (en 1882), puis près d'El-Oheïd, chef-lieu du Kordofân, et près de To-khar, à Hamaï et à Singat, dans le pays des Beul 'Amer (en 1883). A l'heure où nous écrivons, il cerne Khartoum et assiège Singat et, déjà maître de presque toute la Nigritie égyptienne, sur treize degrés de longitude, des frontières du Wadâï à la mer Rouge, il provoque un soulèvement parmi les habitants de Senâr, et envoie ses émissaires lui préparer la voie en Nubie et en Égypte même. Sa situation militaire n'est plus celle d'il y a deux ans. Si le gros de ses partisans, qu'on évalue à 300 000 hommes, en est encore réduit à l'armement primitif avec lequel ils ont pourtant battu les Égyptiens, beaucoup d'entre eux se servent aujourd'hui des armes perfectionnées qu'ils ont enlevées à leurs ennemis.

Nous assistons donc à un mouvement religieux qui menace de bouleverser de fond en comble la face des choses dans l'est de l'Afrique, et un jour viendra, bientôt, peut-être, où Mohammed Ben Ahmed, le *mahedi* qâderien ¹, qui vient d'être, comme le fût jadis le fondateur du senoûsisme, excommunié par les clergés officiels du Caire et de La Mekke, se trouvera en présence des *mahedi* des Senoûsiens.... Reconnaîtra-t-il alors, lui, un mystique chadhélien comme l'autre, la suprématie de Sidi Mohammed El-Mahedi ? Mettra-t-il à son service son épée et son influence, ou bien se posera-t-il en rival ?

Nous voici arrivés aux derniers groupes connus d'affiliés de l'ordre de Sidi Mohammed Ben 'All Es-Senoûsi, que nous allons chercher dans l'Afrique orientale, et jusque sous le deuxième degré de latitude nord, par conséquent en plein dans la zone équatoriale. Nous les trouvons composés de Çômâli,

1. Affilié à la confrérie de Sidi 'Abd El-Qâdor El-Ghlâni.

ce peuple mystérieux, avide de sang, qui semble ne vivre que pour semer la mort, et qui, dès sa conversion à l'islâm a montré ses sympathies pour les formes les plus radicales sous lesquelles cette religion, grande et belle dans son essence, s'est manifestée, le rite orthodoxe châfa'ïte, et même, paraît-il, le wahhâbisme, qui n'est qu'un raffinement exagéré du châfa'ïsme. Rappelons incidemment que la ville de Bardéra, sur le fleuve Djoûba, doit sa fondation à un cheïkh musulman de Mouqdîcha (Magadoxo), où des hommes, pourtant assez avancés, ses collègues dans le clergé et la magistrature, trouvèrent que ses vues menaçaient d'ébranler les fondations de l'édifice de l'islâm. C'était en 1819, un an après la sanglante défaite des Wahhâbites par Ibrâhîm Pâchâ. A défaut de renseignements directs, le synchronisme que nous établissons donne assez sûrement la nuance des opinions suspectes du cheïkh de Mouqdîcha. Une fois Bardéra fondée, celui-ci répandit sa doctrine, recruta de nombreux adhérents parmi les Çômâli puis, devenu puissant, il chercha querelle aux palens, ses voisins, les Oromo ou Galla, dans le but de les convertir par le glaive. Son successeur dirigea ses efforts vers la côte, visant en première ligne le port, soi-disant musulman à son point de vue, de Barâwa. Après des alternatives de succès et de revers, il finit par être battu. Ces puritains de Bardéra défendaient l'usage du tabac et le contact ou le trafic de l'ivoire, comme provenant d'un animal impur ; ils exigeaient la claustration des femmes, mesure que les faits justifiaient, dit-on, dans la société çômâlie. Tout cela est conforme aux notions des Wahhâbites, comme aussi à celles des Senoûsiya. Le senoûsisme, frère cadet du wahhâbisme, devait donc trouver ici, chez les Çômâli, à plus de deux mille kilomètres de Jerhboth, un terrain déjà défriché. Depuis bientôt vingt-six ans que nous nous appliquons à l'étude des questions musulmanes et africaines nous avons été frappés du nombre considérable d'explorateurs européens qui avaient été attaqués et

tués dans les pays çômali, à commencer par le lieutenant Stroyan, à Berbera, en 1856. Et nous en étions arrivés à soupçonner que les doctrines de la confrérie de Sidi Es-Senoûsi pouvaient avoir joué un rôle dans ces événements. Nous avions deviné la vérité¹. Grâce aux informations que vient de recueillir, à notre demande, notre jeune ami, déjà passé maître en explorations, M. Georges Révoil, il est aujourd'hui acquis que les tribus des Ba-Hawadla et des Rêr Hâroûn et probablement aussi les Hersi, les Rêr Ahmed Nôh et les Ayâl Songoulla, dans le pays d'Ogadên (intérieur nord du promontoire des Aromates), sont affiliées à la confrérie. Dès lors s'expliquent et se rattachent à notre sujet les menaces de mort auxquelles M. Haggemacher s'est vu exposé, en 1874, de la part des Rêr Hâroûn, et des Ba-Hawadla, dans son voyage à l'Ogadên. Il est intéressant de noter ici un fait significatif, qui cadre parfaitement avec les procédés de la politique senoûsienne, c'est que des prêtres musulmans çômali, envoyés tout exprès de La Mekke, avec mission d'espionner le voyageur et d'ameuter contre lui les Çômali, ont suivi pas à pas M. Haggemacher. Or, La Mekke, nous l'avons vu, possédait depuis vingt et un ans déjà une zaouiya senoûsienne, et l'espionnage a toujours été une arme chère aux senoûsiens, une de celles dans le maniement desquelles ils excellent.

Loin dans le sud de ces parages, en 1867, M. Kinzelbach mourait, on n'a jamais bien su comment, de poison, dit-on, dans la maison du sultan Ahmed Yoûsef, à Sigala, capitale du Guélédi, peuplé par les Çômali Guebroûn... Deux ans auparavant, en 1865, un effroyable désastre avait eu lieu à Bardêra. Le baron von der Decken, le docteur Linck, Trenn

Kanter étaient massacrés par les tribus çômaliées des Kaballah et des Êlâl, aidées dans cette circonstance par une des grandes divisions de la race Oromo, ou Galla, les Bo-

1. *Année géographique*, 1876, p. 118 à 119.

râni, néophytes musulmans qui occupent tout le pays sur la rive ouest du Djoûba, et dont la conversion se rattache peut-être aussi à l'histoire de la propagande senoûsienne. Le chef des Kablallah était Hasan Ahmed, le plus dévot et le plus savant des Çômâli, originaire de l'Ogadên, et membre de la confrérie qui nous occupe. C'est encore M. G. Révoil qui nous l'apprend, en ajoutant ces renseignements précieux que les écoles de la ville de Bardêra sont actuellement congréganistes-senoûsiennes, et que Mohammed Adem Kero, savant renommé de la tribu des Êlâï, et chef de la ville de Bardêra, qui a toléré le massacre, est, lui aussi, affilié à l'ordre de Sidi Mohammed Ben 'Alî Es-Senoûsi. C'est donc indubitablement, comme nous le présentions, au fanatisme de la confrérie, que sont dus ces meurtres d'hommes utiles par les Çômâli, et nous n'hésitons plus à désigner la race tout entière comme désormais affiliée. Le mal s'est même probablement étendu à la nation 'Afar, dont le marquis Antinori expérimentait le fanatisme en 1876, chez laquelle M. Giuletti et douzes autres italiens étaient massacrés au moins de juin 1881, et où des missionnaires du ministère de l'Instruction publique, MM. l'ingénieur Aubry et le docteur Hamon, et deux autres Français, MM. Brémond et Barral, viennent de se heurter à l'opposition du sultan marabout Mohammed Hanfali (1883). Dans la ville égyptienne de Zêla', sur cette côte, où vivent mélangés des 'Afar et des Çômâli, la population est devenue d'une bigoterie telle, que chaque jour les crieurs publics rappellent aux habitants que tout individu reconnu coupable d'avoir omis une seule des cinq prières obligatoires, sera passible de la bastonnade.

Mais les Oromo ou Galla, eux-mêmes, ces vieux ennemis des Çômâli et de l'islâm, seraient peut-être déjà aussi senoûsisés. Ils ont assassiné à Kora-Nagot, le 12 août 1883, M. P. Sacconi, le premier européen qui eût pénétré sur leur territoire, à l'ouest du Webi, ou Wobi.

En arrêtant cette revue des groupes de frères de l'ordre de Sidi Mohammed Ben 'All Es-Senoûsi, nous voudrions donner une idée du nombre de ses adhérents. Les éléments de statistique font défaut dans le plus grand nombre des cas, soit parce qu'on ignore le chiffre des individus qui composent les tribus comprises, en bloc, dans un recensement général, soit parce qu'on n'a fait ni le recensement ni même l'évaluation des membres existants dans d'autres peuplades. La Mésopotamie, l'Arabie, les tribus égyptiennes à l'ouest de la province d'El-Behêra, les nomades du vilâyet de Tripoli, onze fortes tribus de la province d'Oran, le Maroc, les tribus du Tidikelt et celles qui sont affiliées dans les quatre confédérations des Touâreg, une tribu arabe du Borgou, les Toubou sur le Fédé et dans l'Enneri Tougué, les frères proprements dits au Wadâï, chez les 'Afar et les Çômâli, au Sénégal et dans le Sahara sénégalien, c'est-à-dire tout le gros des affiliés, composent les lacunes dont nous parlons.

Les oasis égyptiennes, le vilâyet de Barqa (203 500 affiliés), deux tribus de la Tripolitaine et les Fezzâniens, trop tolérants pourtant de mon temps (1864), certaines tribus des provinces d'Alger et d'Oran, les Tédâ du Tou, du Borgou et de l'Enneri Tougué, les Wanya, les Baêlé, les Kânembou et les Dâza, pour lesquels nous possédons des données numériques, forment un total de 595 766 individus au minimum.

Mais le Wadâï, senoûsien en entier, a 3 000 000 d'âmes. Les Çômâli, ce groupe ethnographique, uniforme au point de vue intellectuel, chez lequel la première enquête sérieuse vient de révéler le senoûsisme solidement établi sur les deux seuls points étudiés, et dont la conduite à l'égard des européens a si souvent trahi ailleurs des dispositions dignes de la secte, dépasseraient peut-être, avec les 'Afar et les Oromo senoûsisés, le double de la population du Wadâï. Et nous laissons ici de côté l'innombrable cohorte

du *mahedi* de Dongola, qui pourrait bien, à un moment donné, recevoir l'inspiration du *mahedi* de Jerhboûb.

Nous croyons rester dans les limites d'une estimation extrêmement sobre, en tout cas très inférieure à la réalité, quand nous attribuons à la confrérie 1 500 000 sujets, écoutant ses ordres, quels qu'ils soient, travaillant pour elle, et où chaque chef de famille et chaque homme célibataire majeur lui paie l'impôt. On peut même, sans risquer aucunement d'être taxé d'exagération, élever ce chiffre à 2 500 000 ou 3 000 000. Et le domaine géographique de la confrérie est loin d'être limité; elle est, au contraire, une puissance née d'hier, pleine de vitalité, qui séduit par son radicalisme et même par son austérité, mais surtout par ses promesses, des êtres à qui leur existence actuelle ouvre des horizons sans bornes à l'espérance, aux aspirations et aux convoitises, et elle gagne chaque jour de nouvelles sympathies ou de nouvelles soumissions dans le monde musulman.

Voilà l'aspect le plus redoutable de cette confrérie, qui tend à absorber et à unifier, en les pliant à ses vues rétrogrades, dominatrices et agressives, les nombreuses et fortes associations religieuses de l'islam.

Et, gardons en vue que tout frère senoûsien n'est pas seulement *ipse facto*, un missionnaire sans brevet. Sur un signe de son supérieur, aucun affilié n'hésitera à se transformer, pour la plus grande gloire de Dieu, en agent de propagande, en soldat, en *bravo*, ou même en lâche empoisonneur...

Le voudrions-nous, que nous ne pourrions pas éviter une nouvelle lutte contre le senoûsisme. La Sublime-Porte elle-même se verra forcément acculée à son tour, et avant nous peut-être, devant la même alternative. Car la confrérie de Sidi Mohammed Ben 'Alî Es-Senoûsî ne transigera jamais! Le jour où les voies inéluctables de la civilisation, cette divine puissance qui guide et dominera de plus en plus le monde, amèneront un sultan, un roi ou un khédivé musul-

man à faire un nouveau pas dans le progrès, comme nous, il verra se dresser devant lui l'ombre de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi lançant à son ou à ses millions d'adhérents, en guise de cri de guerre, la stance de Sidi El-Akhdar Ben Makhelouf :

« Turcs et chrétiens
Se valent.
Brisons-les d'un seul coup ! »

A titre de document nous faisons suivre la liste des couvents et des centres de propagande de la confrérie. Nous conservons en manuscrit une autre liste, contenant des données détaillées sur les groupes de population affiliées à l'ordre de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi.

Liste géographique des zaouïya et autres centres d'action connus de la confrérie de Sidi Es-Senoûsi.

La liste des zaouïya, ou couvents, de la confrérie de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi, jointe à l'indication des groupes de frères qu'on trouvera sur la carte qui accompagne notre travail, sont des renseignements de première utilité pour les voyageurs non musulmans qui auront à se diriger dans une des contrées du nord de l'Afrique où les doctrines de Sidi Es-Senoûsi ont été accueillies avec faveur, parce qu'ils montreront aux explorateurs autant d'écueils qu'ils doivent chercher à éviter.

Voici la traduction des termes techniques, empruntés à la langue arabe, et dont l'emploi ne pouvait guère être évité :

Bâch-mofti.....	Procureur.
Cheïkh.....	Docteur en théologie, abbé, chef de couvent.
Cheïkha.....	Abbesse.

Djâma'.....	Mosquée.
Imâm.....	Prêtre, curé.
Khouân.....	Frères, affiliés.
Moqaddem.....	Vicaire, préfet apostolique, provincial.
Moudiriyé.....	Canton.
Moutaserrifiya.....	Division administrative, petite province.
Qâdi.....	Juge.
Qâimaqâmlik.....	Département.
Sidi, Sîd.....	Monseigneur.
Vilâyet.....	Division administrative, grande province.
Zaouiya.....	Couvent-école et maison hospitalière.

Nous classerons les zaouiya en onze groupes, ou provinces ecclésiastiques :

I. ÉGYPTÉ

1. *Jerhboûb* (L. N. 29°47'0", L. E. 22°0'0"). — Appelée aussi *Djaraboûb*, *Jerhâjib*, *Yagboûb*, zaouiya métropolitaine, fondée en 1864, et résidence du grand-maître actuel de l'ordre, Sidi Mohammed El-Mahedi. C'est un grand couvent fortifié, situé sur le versant sud et dans les catacombes du plateau qui borde, au nord, le lac de Farédgha.

Jerhboûb n'était qu'un lieu désert avant la fondation de cette zaouiya par Sidi Mohammed Ben 'Alî Es-Senoûsi, en vertu d'un *fermân-'alî* du sultan de Constantinople. Il commença par bâtir de grands réservoirs et créer des plantations. En 1874 encore le couvent ne contenait que quelques jurisconsultes, étudiants et esclaves. Deux ans plus tard, on trouvait, à *Jerhboûb*, des ateliers d'armurerie où on montait des fusils venant d'Égypte. La confrérie possédait déjà là, en magasins, quinze canons achetés à Alexandrie, des quantités de fusils et de poudre, et elle nourrissait de nombreux chevaux dans les écuries de la zaouiya. — La population du couvent et de ses environs a varié dans de notables proportions : en 1880 on évaluait à 4000 le nombre des seuls Algériens formant la garde du corps de Sidi Mohammed El-

Mahedi. En 1881 celui-ci tenait grande cour à Jerhboûb, au milieu de ses esclaves (2000 environs), des Algériens compromis, parmi lesquels il faut citer Boû-Chandoûra, auteur des troubles de Djelfa en 1864, des Marocains et des étudiants de toute provenance. Puis les rangs des fidèles se seraient éclaircis, car un pèlerin revenu de Jerhboûb, en 1883, et que nous avons consulté à Tripoli, estime à 750 seulement le nombre des habitants du couvent.

L'administration de la zaouiya métropolitaine est en quelque sorte calquée sur celle d'un État. Les administrateurs prennent le titre de *wouzir*, ou ministres. A la date de 1876 le premier ministre était Sidi 'Ali Ben 'Abd El-Moûlâ, de Sefâqès; le deuxième ministre était Sidi 'Amrân, de Zeliten; le directeur des études théologiques était Sidi Mohammed Cherif, frère de Sidi Mohammed El-Mahedi; enfin l'imâm de la grande mosquée était Sidi Mohammed Zerouâli, de Fâs (Maroc), mais tirant son origine des Benî Zerouâl du département d'Oran.

2. *Zaouiya Zitoun* (L. N. 29°13'0", L. E. 23°30'). — Couvent à 22 kilomètres est, légèrement nord de la ville de Siwa, avec un moqaddem qui exerce une influence considérable. Deux cents esclaves noirs cultivent les jardins de cette zaouiya.

3. *Siwa* (L. N. 29°12'0", L. E. 23°22'). — Chef-lieu de l'oasis de Jupiter-Ammon, avec une zaouiya influente, ancienne, car elle existait déjà en 1843. Son moqaddem, qui s'appuie sur la tribu des Lifa'aya, rallie le gros de la population.

4. *Zaouiya Chammâs* (L. N. 31°27'0", L. E. 24°3'0"). — Les indications précises manquent sur ce couvent, que nous supposons être situé dans les ruines de Qaçar Chammâs, sur la côte de la Marmarique.

5. *Zaouiya El-Haouch* (position incertaine). — Couvent dont la situation géographique reste incertaine; et que nous supposons être sur le chemin de Jerhboûb à Alexandrie.

6. *Zaouiya Oumm Er-Rekhem* (position incertaine). — Couvent dont la situation géographique reste incertaine, et que nous supposons être sur le chemin de Siwa à Barbîta.

7. *'Aïn Cheikh Mourzouk* (L. N. 26°51'0", L. E. 25°39'0"). — Petite zaouiya dans l'oasis de Farâfra. En 1875, trois familles de khouân y surveillaient les esclaves de la confrérie.

8. *Farâfra* (L. N. 27°3'0", L. E. 25°48'0"). — Chef-lieu de l'oasis de ce nom, avec une grande et belle zaouiya fondée en 1860, à l'est de l'oasis et à 300 mètres sud-sud-ouest du village. Elle a pour moqaddem Sidi Hasan (1873).

9. *Bawtti* (L. N. 28°21'12", L. E. 26°36'36"). — Village dans l'oasis d'El-Bahariyé, près duquel est une zaouiya, fondée en 1861. Le moqaddem est Sidi Adam.

10. *Qaçar Dâkkel* (L. N. 25°42'0", L. E. 26°39'0"). — Chef-lieu de l'oasis de Dâkkel, avec une zaouiya fondée en 1872, ou 1873, et qui était peu prospère au début.

11. *Galamoûn* (L. N. 25°32'0", L. E. 26°46'30"). — Village au sud-est de Qaçar Dâkkel, avec une zaouiya dont le moqaddem, cheikh Hosên, est influent.

12. *Zaouiya Barbîta* (L. N. 18°51'30", L. E. 26°58'0"). — Couvent que nous supposons être situé au village de ce nom, dans l'oasis de Gâb El-Kebîr.

13. *Alexandrie* (L. N. 31°42'53", L. E. 27°32'35"). (?) — Zaouiya fondée par Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi, au retour de son premier voyage à la Mekke. D'après des informations récentes, que nous avons tout lieu de considérer comme sûres, ce couvent n'existerait plus aujourd'hui. Mais la confrérie a toujours à Alexandrie des agents, qui étaient, en 1876, Sidi Brâhim Senoûsi, nullement apparenté au fondateur de l'ordre, et Sid El-Hâdj Brâhim Terâbolsi, tous deux des négociants.

14. *Zaouiya Terbiât* (position incertaine). — Couvent dont la position exacte est encore inconnue, et que nous supposons être sur le chemin de Zaouiya Natroûn à Barbîta.

15. *Zaouiya Kiyib*, ou *Zaouiya Kib*. — Couvent dont la situation précise reste inconnue ; même supposition.

16. *Zaouiya Natroûn* (L. N. 30°24'0", L. E. 27°54'0"). — Couvent dans l'Ouâdi Natroûn ; moqaddem Sidi Mohammed Ben-Djelloûl, des Medjâher d'Algérie.

17. *Bouîdq* (L. N. 30°3'30", L. E. 28°53'30"). — *Zaouiya* sur la rive est du Nil, au nord-nord-ouest et près du Caire. Elle a été bâtie par 'Abbâs Pâchâ pour Sidi Mohammed Ben 'Alî Es-Senoûsi.

II. TURQUIE D'EUROPE (EMPIRE OTTOMAN).

18. *Constantinople (Stamboul)* (L. N. 41°0'16", L. E. 26°38'50"). — Le directeur occulte de la politique panislamique du sultan, son ancien professeur, le cheïkh arabe Mohammed Ben Dhâfer (vulgairement Zaffar), originaire de la Tripolitaine, membre de la confrérie de Sidi El-Madani et représentant de la confrérie de Sidi Mohammed Ben 'Alî Es-Senoûsi, réside à Yildiz Kiosk (1882). Un autre agent de la même confrérie, Rizha-Bey, est membre du conseil privé.

III. TURQUIE D'ASIE (EMPIRE OTTOMAN).

19. *Médine (El-Madina)* * (L. N. 24°59'0", L. E. 37°27'20"). — Première résidence de Sidi Mohammed Ben 'Alî Es-Senoûsi en Arabie, où il a peut-être laissé un centre organisé.

20. *La Mekke (Mekka)* (L. N. 21°22'20", L. E. 37°49'0"). — Dernière résidence de Sidi Mohammed Ben 'Alî Es-Senoûsi en Arabie, à partir de 1853. Sa maison, bâtie à côté des tombes d'Adam, d'Ève et de Seth, sur le Djebel Abou Qoubaïs, attenante à la ville sainte du côté est, a été transformée en une *zaouiya*, dirigée par un moqaddem, et qui renferme une bibliothèque de 8000 volumes.

* Ce signe, placé après un nom de lieu, indique que la *zaouiya* a été abandonnée, ou qu'elle est supposée avoir été abandonnée.

D'après une indication donnée par un membre de la confrérie, il y aurait actuellement douze zaouïya senoûsiennes en Arabie. Nous avons des raisons pour penser que plusieurs de ces couvents inconnus sont dans le Yémen.

IV. TRIPOLITAINE ET CYRÉNAÏQUE (EMPIRE OTTOMAN).

21. *Zaouïya Loua* (position incertaine). — Couvent dans une position géographique inconnue, mais apparemment quelque part sur le chemin de Jerhboûb à Lechkerré. Sidi Adem El-Bedoui en est le moqaddem.

22. *Zaouiyet El-Istât*¹, en français : Asile de Pureté (L. N. 24°31'0", L. E. 28°49'0"). — Énorme bloc de bâtiments, avec une grande mosquée, une école, des maisons et des boutiques, construit en forme de forteresse et entouré de hautes murailles, dans l'oasis de Kebâbo, du groupe de Koufara, et à 3 kilomètres nord-est du village de Djôf. Cette zaouïya est la deuxième en importance. Elle renferme 250 frères libres et autant d'esclaves. Le quart des plantations de dattiers de la grande oasis de Koufara lui appartient. Le moqaddem est Sidi 'Omar Boû-Hawa, cheïkh des Zouïya.

23. *Zaouïya Sidi El-Mahedi*, ou *Zaouiyet El-Akhouân* (L. N. 35°46'18", L. E. 20°20'40"). — Couvent à Boû-Mançoûr (ou Sidi Mançoûr), faubourg et à 1500 mètres nord-est de Derna (moutaserriffya de Ben-Ghâzi). L'ancien moqaddem, Sidi Sa'ad, n'a pas été remplacé en 1883.

24. *Zaouiyet Aziât* (position incertaine). — Couvent dont la position géographique est encore inconnue, et qui pourrait bien se trouver placé beaucoup au sud du point où l'indique la carte (chemin de Derna à Tert). Le moqaddem est Sidi El-Haoûsin El-Hallâf, de Telemsân (Algérie).

A *Zaouiyet Aziât* on entretient en permanence cinq

1. C'est probablement ce couvent, ou bien le couvent inscrit au n° 4 qui figure sous le nom de *Zaouïya Bir Kafra* (pour Koufara) dans un des documents manuscrits de M. Féraud.

cents chameaux de bât et des nègres esclaves tout prêts pour le cas où Sidi Mohammed El-Mahedi devrait chercher précipitamment un refuge en Nigritie.

25. *Zaouiya Sidi Es-Senoûsi* (L. N. 32°30'0", L. E. 20°8'0"). — A Martoûba, sur le chemin de Derna à Jerhboûb, entre Ech-Chehebât et Zaouiya Chammâs (improprement Sammos), près de la frontière d'Égypte (moutaserriyya de Ben-Ghâzi); moqaddem, autrefois Sidi Sa'ad, actuellement Sidi El-Mertadi Farkach.

26. *Zaouiyet El-Qeçôûr* (position incertaine). — Couvent situé peut-être sur le chemin de Derna à Tert (moutaserriyya de Ben-Ghâzi); moqaddem Sidi Mohammed El-Makhe-louf, touâtien.

27. *'Ain Marâ*, ou Ghâbet El-Merâ (?) (position incertaine). — Zaouiya à un kilomètre sud-ouest de la source 'Ain Marâ, et à 30 kilomètres ouest, légèrement sud, de Derna (moutaserriyya de Ben-Ghâzi); moqaddem Sidi Ahmed Boû Sif.

28. *Zaouiya Merdd Mesa'oudd* (position incertaine). — Couvent situé peut-être sur le chemin de Derna à Tert (moutaserriyya de Ben-Ghâzi); moqaddem Sidi Boû Zid, frère de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi.

29. *Zaouiyet El-Beçdra* (position incertaine). — Couvent situé peut-être sur le chemin de Tert à Martoûba; moqaddem Sidi 'Ali Mesmâri.

30. *Zaouiya Zanzouûr Defâna* (position incertaine). — Couvent situé peut-être sur le chemin de Martoûba à Aoudjela; moqaddem Sidi Hoseln El-Ghariâni.

31. *Zaouiyet El-Arboûb* (position incertaine). — Couvent situé peut-être sur le chemin de Derna à Tert; moqaddem Sidi Mohammed El-Djebali, des Bent Senâsen.

32. *Tert*, ou Tereth (L. N. 32°43'0", L. E. 19°47'0"). — Zaouiya à 60 kilomètres (15 heures de marche) est-sud-est de Grenna; moqaddem, anciennement Sidi 'Abd Allah Ghezâli; siège vacant en 1883.

33. *Soûsa* (L. N. 32°54'53", L. E. 19°35'48"). — Zaouiya près de Mersâ Soûsa, chez les Hâssa; moqaddem Sidi Mohammed El-Issir.

34. *Zaouiya El-Faidiya*, ou Zaouiya El-Faïda (L. N. 32°38'40", L. E. 19°27'0"). — A 5 kilomètres ouest-nord-ouest de Galgâb (moutaserriïya de Ben-Ghâzi); moqaddem Sid Ismâ'îl Fezzâni.

35. *Zaouiya Sidi Es-Senoûsi* (L. N. 32°48'30", L. E. 19°24'20"). — Dans un des grands mausolées, à 1800 mètres nord-ouest de la fontaine d'Apollon (actuellement 'Afn Châhad), à Grenna, ou Cyrène, au nord-est et près de l'amphithéâtre (moutaserriïya de Ben-Ghâzi). De l'année 1845 à l'année 1883 le moqaddem a été Sidi Mouqtafa Ben Derdaf (ou Derdeff), un fanatique.

36. *Lechkerré*, ou El-Echkerré, ou Edjkherré (L. N. 29°13'0", L. E. 19°21'0"). — Zaouiya au nord-nord-est du village de Lebba (oasis d'Aoudjela; moutaserriïya de Ben-Ghâzi). Ce couvent appartient aux Zouiya. En 1879 le moqaddem était Sidi 'Agull, un coquin; en 1883, Sidi 'Abd El-Qâder occupe ce poste.

37. *El-'Areg* (L. N. 28°57'30", L. E. 19°20'0"). — L'un des deux centres formant Djâlo; grande zaouiya.

38. *Zaouiya El-Beïda* (L. N. 32°49'40", L. N. 19°16'41"). — Beau couvent de forme carrée, ceint de hautes murailles blanches, à l'entrée d'un col à deux kilomètres ouest de la chapelle de Sidi Râfa', sur le territoire des Hâssa (moutaserriïya de Ben-Ghâzi). A côté on voit un bâtiment plus petit, servant de factorerie et de magasin pour le produit des récoltes des Arabes inféodés à la confrérie et cultivant ses champs. Cette zaouiya existait déjà en 1845. Le moqaddem a été Sidi Mahmôd; aujourd'hui c'est Sid El-Hâdj Ahmed El-Ghomâri.

39. *El-Hamâma* (L. N. 32°54'20", L. E. 19°16'30"). — Zaouiya dans des ruines romaines à 4 kilomètres ouest-sud-ouest du cap Râs El-Hamâma (moutaserriïya de Ben-Ghâzi);

un frère de Sidi Mouçtafa Ben Derdaf en est le moqaddem.

40. *Zaouiyet El-Haniya* (L. N. 32°50'0'', L. E. 19°14'0''). — Couvent situé peut-être sur le chemin de Derna à Tert; moqaddem Sidi 'Ali El-'Abdi, de Tripoli de Barbarie.

41. *Guefanta* (L. N. 32°39'50'', L. E. 19°11'10''). — Zaouiya sur la ligne de faite du Djebel El-Akhdar; moqaddem Sidi Mohammed Ben 'Amer, de Mostaghanem.

42. *Zaouiya Boû-Tôda*, ou Zaouiya Boû-Tôder, ou Zaouiyet El-'Argoûb. (L. N. 32°46'30'', L. E. 19°8'30''). — Couvent dans l'ouest-nord-ouest de Gaçr Benî Guedem (moutaserriffya de Ben-Ghâzi); moqaddem Sidi Mouçtafa El-Ghariâni.

43. *Zaouiyet El-Aga* (position incertaine). — Couvent dans une position inconnue, et que nous supposons être sur le chemin de Derna à Aoudjela; moqaddem Sidi Brâhîm Mesîba.

44. *Zaouiya Nedjila* (position incertaine). — Couvent dans une position inconnue, peut-être aussi sur le chemin de Derna à Aoudjela; moqaddem Sidi Mohammed Ben 'Amar, des Akerma de Relizân.

45. *Taïzerbô* * (L. N. 25°43'0'', L. E. 19°8'0''). — Oasis du groupe de Koufara (moutaserriffya de Ben-Ghâzi). En 1873 la zaouiya de ce nom comptait quatre-vingt frères, sous la direction du moqaddem Hasan Effendi. En 1879 le groupe s'était dispersé.

46. *Chân-Gaçrin*, ou El-Qaçrin (L. N. 32°43'25'', L. E. 19°3'0''). — Zaouiya au nord de l'Ouâdi Ibrâhîm, sur le chemin de Tôqra à Zaouiya Boû-Tôda (moutaserriffya de Ben-Ghâzi); moqaddem Sid Mohammed El-'Arbi, des Medjâher.

47. *Aoudjela* (L. N. 29°4'30'', L. E. 18°53'0''). — Ville de l'oasis de Djâlo-Aoudjela (moutaserriffya de Ben-Ghâzi), avec une zaouiya et un grand nombre de frères. En 1879 le moqaddem était Sidi 'Omar Boû Hawa.

48. *Zaouiyet El-Haouiez* (L. N. 32°30'0'', L. E. 18°52'0''). — Couvent situé à 20 kilomètres est de Merdj; moqaddem Sidi Mohammed El-Kelli.

49. *Merdj* (L. N. 32°35'0", L. E. 18°41'40"). — Dépression, avec un couvent (Zaouiyet El-Akhouân, ou Zaouiyet Es-Senoûsiya), à l'ouest des ruines antiques et à 1500 mètres nord-ouest du fort turc; moqaddem Sidi Mohammed El-Haskoûri (ou El-Sekoûri?).

50. *Tolmeïta* (L. N. 32°43'50", L. E. 18°34'16"). — Zaouiya à 1500 mètres est des ruines de Ptolemaïs

51. *Tôqra* (L. N. 32°29'40", L. E. 18°10'20"). — Zaouiya au nord-ouest des ruines de Teuchira, près du port, dans les terres de parcours des Berâgheta, tribu sur laquelle ce couvent exerce une grande influence (moutaserrifiya de Ben-Ghâzi); le moqaddem est Sidi 'Alî Ben 'Abd El-Qâder El-Djilâni, des Medjâher algériens.

52. *Zaouiya Sidi Bôa-Chendfa* (L. N. 31°47'0", L. E. 18°8'0"). — Couvent à 48 kilomètres sud-est de Ben-Ghâzi.

53. *Adjedabtia* (L. N. 30°54'0", L. E. 17°59'30"). — Ruines d'une ville célèbre à l'époque de la conquête musulmane, avec une zaouiya de la confrérie de Sidi El-Madani, actuellement senoûsisée.

54. *Deridna* (L. N. 32°22'10", L. E. 17°58'0"). — Zaouiya sur les terres de parcours des 'Awâguir, près de la mer, à 23 kilomètres ouest-sud-ouest de Tôqra, sur le chemin et à 36 kilomètres est de Ben-Ghâzi; moqaddem Sidi Mohammed El-Ghomâri, de Tétouân, beau-père de Sidi 'Abd Er-Rahîm (moqaddem à Ben-Ghâzi).

55. *Zaouiya Oumm Es-Souïs*, ou Zaouiya Messoûs (position incertaine). — Sur le chemin de Deriâna à Tilimoûn; moqaddem Sidi 'Abd Rabba Ould Ech-Cheikh Abou Khereyyès.

56. *Sidi Souéker* (L. N. 32°16'20", L. E. 17°56'20"). — Deux zaouiya à un kilomètre ouest-sud-ouest de la qoubba de ce marabout (moutaserrifiya de Ben-Ghâzi).

57. *Tilimoûn* (L. N. 31°41'0", L. E. 17°55'0"). — Zaouiya sur le chemin de Ben-Ghâzi à Aoudjela (moutaserrifiya de Ben-Ghâzi). Ce couvent, qui est aussi le grenier de la confrérie, a pour moqaddem Sidi Mouçtafâ.

58. *Ben-Ghâzi* (L. N. 32°8'0", L. E. 17°46'0"). — Ville et port, chef-lieu de moutaserriffiya et maintenant de vilâyet, avec un couvent principal de la confrérie, la Zaouiyet El-Akhouân, ou Zaouiyet Es-Senoûsiya, dont le cheikh Sidi 'Abd Er-Rahm El-Makboûd est le moqaddem. En 1881 le capitaine Bottiglia et M. Mamoli signalaient à Ben-Ghâzi un deuxième couvent achevé, et un troisième en construction.

C'est à Ben-Ghâzi que réside aussi l'agent commercial de la confrérie, El-Meftah Ben Wâni. Parmi les autres frères influents il faut citer le qâdi de la ville, Tâhir Effendi, qui était mofli de Damas au moment du massacre des chrétiens maronites par les Isma'îliya (Druzes) en 1860.

Les Senoûsiya de Ben-Ghâzi ont attiré dans leur parti les six cents tunisiens établis dans cette ville.

59. *Zella* (L. N. 28°32'20", L. E. 15°40'0"). — Oasis du désert de Libye (moutaserriffiya du Fezzân), avec une zaouiya qui aurait été fondée en 1879.

60. *Wao El-Kebir* (L. N. 25°16'0", L. E. 14°27'54"). — Oasis de la moudiriyé de Cherguiya (Fezzân), avec une zaouiya, fondée en 1856, qui sert de résidence au provincial du Tou. En 1862, ce moqaddem, Sidi Hasan Es-Senoûsi, avait la réputation de faire des miracles.

61. *El-Fog-ha* (L. N. 27°51'40", L. E. 14°0'0"). — Petite ville du désert de Libye (Fezzân), avec une zaouiya.

62. *Temessa* (L. N. 26°23'43", L. E. 13°49'0"). — Village de la moudiriyé de Cherguiya (Fezzân), avec une zaouiya.

63. *Hôn* (L. N. 29°6'0", L. E. 13°37'0"). — Village de la moudiriyé d'El-Jofra (Fezzân), avec une zaouiya.

64. *Sókna* (L. N. 29°4'0", L. E. 13°28'0"). — Chef-lieu de la moudiriyé d'El-Jofra (Fezzân), avec un groupe de frères, une mosquée spéciale, la Djâma El-Foqra, et une zaouiya.

65. *Zouïla* (L. N. 26°9'30", L. E. 13°18'0"). — Ville de la moudiriyé de Cherguiya, avec une zaouiya.

66. *El-Moudtin* (L. N. 32°25'25", L. E. 12°49'20"). — Centre dans l'oasis maritime de Masrâta, avec une zaouiya dont le

moqaddem est un frère du cheikh Hamza Ben Dhâfer.

67. *Touila* (?) (L. N. 25°52'40", L. E. 12°39'0"). — Village dans la moudiriyé de Cherguiya (Fezzân), avec une zaouiya.

68. *Trdghen* (L. N. 25°56'0", L. E. 12°29'30"). — Ville dans la moudiriyé d'El-Hofra (Fezzân), avec une zaouiya.

69. *Zeliten* (L. N. 32°29'40", L. E. 12°14'10"). — Oasis maritime, avec une zaouiya madanienne, ou sa'adîya-senoûsienne, dont le moqaddem est Sidi Mohammed Ben 'Othmân Biah, beau-frère de Sidi El-Mahedi.

70. *Bent-Oulâd* (L. N. 31°44'30" (?), L. E. 11°57'0" (?). — Canton peuplé par les Ourfillé, dans une vallée tributaire de l'Ouâdi Sôfedjîn; zaouiya près du fort turc.

71. *Zaouiyet Sâhal* (L. N. 32°35'0" (?), L. E. 11°55'0" (?). — Couvent à Sâhal El-Ahmed, près de Lebda (qâïmaqâmlîk de Khoms); moqaddem Naçer Ben Menedjer.

72. *Zaouiyet El-'Alam* (L. N. 32°29'0" (?), L. E. 11°51'0" (?). — Couvent chez les Kerrâtiya, près de Mesellâta.

73. *Mourzouk* (L. N. 25°55'16", L. E. 11°50'6"). — Chef-lieu de la moutaserriyya du Fezzân, avec une zaouiya.

74. *Zaouiyet El-'Amâmera* (L. N. 32°33'10", L. E. 11°40'50"). — A Qaçar El-'Amâmera, ou Mechaouîb, village du district de Mesellâta. Cette zaouiya, qui a pour moqaddem Ahmed Ben Çâlah est, ou de la confrérie de Sidi Es-Senoûsi, ou en voie d'accepter sa règle.

75. *Tripoli de Barbarie* (L. N. 32°54'0", L. E. 10°51'18"). — Capitale du vilâyet de Tarâbolis El-Gharb, avec une agence générale de la confrérie, que dirigeait, en 1876, le maire de la ville (cheikh el-beled) Mohammed Ben Mouçtafâ, neveu de Hamza Ben Dhâfer, aidé par le moqaddem Sidi Mohammed Ben Tâhar, puis en 1879-1880, le moqaddem El-Hadj El-Moubârek, Marocain. L'agence senoûsienne de Tripoli se fonda ensuite avec l'agence madanienne panislanique, située vis-à-vis de la maison de l'ancienne succursale de la banque transatlantique, et dirigée par le cheikh Hamza Ben Dhâfer qui, dans l'origine, était madanien, et qui est aujourd'hui

d'hui un fervent senoûsien. Il en est de même d'un autre madanien, Zeki-Pâchâ, général en chef des troupes turques en Tripolitaine. — On nous a dit, mais nous n'avons pas pu le constater, que la confrérie de Sidi Es-Senoûsi a également un autre couvent avec un moqaddem à Tripoli. Peut-être s'agit-il de la zaouiya senoûsienne qu'on bâtit près de la Menchiya (oasis de Tripoli), et de son futur directeur.

Tripoli possède, en outre, deux ou trois couvents où la confrérie trouve des auxiliaires de sa politique : la Zaouiya Sidi 'Abd El-Qâder El-Ghllâni, la Zaouiya Sidi Hamoûda (qui a donné asile, en 1879, à Mohammed Ben 'Abd Allah Boû Sîf, surnommé Boû-Ma'za), et peut-être enfin la Zaouiya Chetkha Medioûniya, qui doit évidemment sa fondation, ou son nom, à une abbesse originaire de la tribu algérienne des Medioûna.

76. *Edert* (L. N. 27°29'50", L. E. 10°50'20"). — Village dans l'Ouâdi Chiâti, avec une zaouiya de la confrérie de Sidi Es-Senoûsi.

77. *Mizda* (L. N. 31°27'0", L. E. 10°42'0"). — Petite ville des Gountarâr, avec une zaouiya fondée avant l'année 1850, et où s'arrêtent les émigrants algériens allant en Cyrénaïque. Sidi 'Ali Ben 'Abd Allah Es-Sounni en a été le moqaddem dans la période de 1865 à 1877. Actuellement (juin 1883) il est en fuite vers Jerhboûb à cause du procès politique intenté par le gouvernement ottoman à Ibrâhîm Sirâdj et à Hamza Ben Dhâfer ¹.

78. *Zaouiyet Bâga* (L. N. 31°37'0" (?), L. E. 10°12'0" (?). — Moins bien Zaouiya Tabâga, appelée aussi quelquefois Zaouiyet El-'Alâm, couvent sur le chemin de Zintân à Mizda. Le moqaddem a été autrefois Mohammed El-Azahri; actuellement les mêmes fonctions sont remplies par El-Hâdj Bel-Qâsem El-'Aïsâwi.

1. Ce procès a abouti à une ordonnance de non-lieu et a procuré un nouveau triomphe aux partisans du senoûsisme.

79. *Yéfren* (L. N. 32°3'0", L. E. 10°10'0"). — Canton dans la montagne (qâïmaqâmlîk d'El-Djebel), avec une zaouiya senoûsienne, près du fort turc.

80. *Zaouiyet El-'Alaouîna*¹ (L. N. 32°47'0", L. E. 10°1'0"). — Couvent près de Qaçar El-'Alaïga, sur l'Ouâdi Gattîs, dans la plaine d'El-Djefâra.

81. *Boû-'Adjîla* (L. N. 32°47'30", L. E. 9°59'0"). — Oasis maritime appartenant aux El-'Adjîlât, avec une Zaouiya Boû-Mahedi, de la confrérie de Sîdi Es-Senoûsi.

82. *Zaouiya Djerdîr* (L. N. 31°58'0"(?), L. E. 9°54'0"(?). — Couvent situé entre les cantons de Zintân et de Faççâto; moqaddem Sîdi Bel-Qâsem Zintâni, qui visite fréquemment la Tunisie et les Medjâher du département d'Oran.

83. *Zaouiya Redjebân* (L. N. 32°7'30"(?), L. E. 9°43'0"(?). — Couvent chez les Oulâd 'Atîya, dans le canton de Redjebân; moqaddem Khalfâ Ben Mohammed.

84. *Rhât* (L. N. 24°57'0", L. E. 7°57'0"). — Ville du pays des Touâreg Azdjer, occupée par les Turcs, avec une Zaouiya Sîdi Es-Senoûsi que l'auteur a vu construire, en 1861, dans la partie ouest de la ville, près de la porte de Tameîrhât. A cette date le moqaddem était un touâtien, El-Hadj Ahmed Ben Bel-Qâsem (surnommé El-'Alem). Il était appuyé par le roi de Rhât, El-Hâdj El-Amin El-Ançâri. En 1881, et, depuis lors, les fonctions de moqaddem sont remplies par Sîdi-Ali Tebêna.

Actuellement (1883), il y aurait à Rhât et aux environs cinq zaouiya de la confrérie, dont deux fondées en 1876.

85. *Ghâdamès* (L. N. 30°7'48", L. E. 6°43'15"). — Oasis et ville, siège d'un qâïmaqâm. D'après des informations récentes

1. 'Alaouîna est le nom d'une fraction des Nemêmcha, tribu algérienne du département de Constantine, et nous serions tenté de chercher mieux qu'une identité fortuite des noms de cette zaouiya et de la fraction des Nemêmcha. En effet, nous avons rencontré, à notre grande surprise, en 1860, des cavaliers Nemêmcha dans le Djebel Nefoussa, où ils étaient venus reconnaître des pâturages libérés sur lesquels leur tribu pourrait s'établir.

il y aurait dans cette ville deux zaouiya de la confrérie de Sidi Es-Senoûsi, fondées en 1876.

86. *Zaouiya Sidi Mohammed Es-Senoûsi* (L. N. 30°8'0", L. E. 6°43'0"). — Couvent fondé en 1858 ou 1859, à 450 mètres sud de la Zaouiya Sidi Ma'abed, et à 3 kilomètres ouest-nord-ouest de Ghadâmès. En 1860 le moqaddem en était El-Hâdj Tâhar. Plus tard Mohammed Ben Moûsâ lui succéda. Depuis 1879 c'est un personnage dangereux, Mohammed Ben Bel-Qâsem El-Wahchi, natif de Ghadâmès, et appartenant à une des plus vieilles et des plus importantes maisons de commerce de l'emporium qui est à la tête de cette zaouiya.

V. PAYS DES BAËLÉ ET DES TOUBOU.

87. *Ennedi*, ou pays des Baëlé, ou Bideyât (L. N. 16°22'0", L. E. 19°56'0"). — On y avait projeté la fondation d'une zaouiya en 1871. Dix ans plus tard on y signalait déjà plusieurs zaouiya, et le roi Hadjer Baltê Rouzzémi (vulgairement Rozzi) est un membre fervent de la congrégation.

88. *Wanyanga*(?), autre partie du pays des Baëlé (L. N. 18°24'0", L. E. 18°44'0"). — Une zaouiya y aurait été fondée, en 1871 ou 1872, sous le vocable de Sidi Es-Senoûsi. D'après des indications récentes de M. Ricard, les frères de Ben-Ghâzi prétendent qu'il n'y a pas de zaouiya dans le Wanyanga.

89. *Ngourr-Mâ* (L. N. 17°26'0", L. E. 16°53'0"). — Station dans le Borgou, où campait, en 1871, avec le cheikh Asouad, des Djebâir (Oulâd Sellmân), le missionnaire, agent de la confrérie et directeur de la zaouiya nomade.

90. *'Aïn Galakka* (L. N. 17°28'0", L. E. 16°41'0"). — Source, en Bourgou, près de laquelle on se disposait, en 1871, à bâtir une zaouiya.

91. *Bardaï* (L. N. 20°38'0", L. E. 15°0'0"). — Village en Tou, où résidaient, en 1870, les deux seuls jurisconsultes

du pays, membres et représentants de la confrérie, attendant la construction d'une zaouiya.

92. *Chimmedrou* (L. N. 18°56'30", L. E. 11°58'0"). — Village de l'Enneri Touguê, au Kawâr, à l'ouest de la route directe de Mourzouk à Koukawa, avec une zaouiya déjà complètement organisée en 1870.

VI. NIGRITIE ORIENTALE.

93. *Abéché* (L. N. 14°5'0", L. E. 18°48'0"). — Capitale du Wadâi. Le sultan 'All (en 1870) était un membre fervent de la confrérie. Son frère et successeur Yoûsouf a persévéré dans la même voie. Nous attribuons donc à la ville d'Abéché une des zaouiya senoûsiennes signalées au Wadâi.

VII. TUNISIE.

94. *Monastir* (L. N. 35°46'0", L. E. 8°29'0"). — Ville avec une Zaouiya Sidi Bel-Hasen El-Chadheli, probablement en voie d'être senoûsisée, et une Zaouiya Sidi Mohammed Ben-'Aïsa.

95. *Sefâqès* (L. N. 34°43'55", L. E. 8°25'15"). — Ville et port de Tunisie. Une Zaouiya Sidi El-Chadheli, dirigée par le cheïkh El-Maçmoûdi, sert pour les quelques frères de l'ordre de Sidi Es-Senoûsi, qui se disent Madaniya pour la plupart.

La mère de Mohammed Ben 'Abd Allah, neveu du cheïkh Hamza Ben Dhâfer, réside dans cette ville, où il y a aussi une Zaouiya de Sidi El-Madani, apparemment senoûsisée, une Zaouiya El-Qâdertiya et une Zaouiya de Sidi Mohammed Ben 'Aïsa. En outre on compte, à Sefâqès, des frères et des moqaddem des ordres de Sidi Ahmed El-Tidjâni, de Sidi 'Abd Es-Salâm El-Asmer de Masrâta, et de Sidi 'Abd Er Rahmân Bou-Qobereïn,

96. *Menzel-Kheïr* (L. N. 35°39'40", L. E. 8°21'45"). —

Village du Sahel de Soûsa, avec une zaouiya senoûsienne près de la chapelle de Sidi Râdjah. Le moqaddem de cette zaouiya, cheikh Mohammed Ben 'Amer, est en même temps maire du village.

97. *Douïrât* (L. N. 33°1'0", L. E. 8°1'0"). — Village berbère sur le Djebel Douïrât, avec une Zaouiya Sidi Es-Senoûsi.

98. *Tunis* (L. N. 36°46'48", L. E. 7°50'52"). — Capitale de la Tunisie. Outre la Zaouiya Sidi El-Chadheli, dans la Zanqat El-Khamsa, probablement senoûsisée, et ayant pour moqaddem, le cheikh Bel-Hasen Ben Mohammed El-Chadheli, auquel nous avons eu l'honneur de faire une visite l'année passée, et une Zaouiya Sidi El-Bâchir, supposée être favorable au senoûsisme, sur les trois couvents que la confrérie de Sidi Ahmed El-Tidjani possède à Tunis, un ou deux sont actuellement déjà senoûsisés.

El-Hâdj Ahmed El-Mahedi, ou Ben Mahi, surnommé Ben Châ'a, des Beni Zerouâl, ancien agent attitré de la confrérie de Sidi Es-Senoûsi à Tunis, où il était venu accompagné d'un certain nombre de frères pour y fonder une zaouiya, a été expulsé, en 1876, à la suite de discussions avec le bâch-mofti et le qâdi de Tunis et de prédications révolutionnaires.

99. *Zaouiyet El-Harth* (L. N. 33°51'30", L. E. 6°37'20"). — Couvent senoûsisé, dans une oasis du Nefzâwa, à 3700 mètres est-sud-est de Zaouiyet Ed-Debâbcha.

100. *El-Kâf* (L. N. 36°9'45", L. E. 6°25'30"). — Ville, avec une Zaouiyet Ech-Cheikh El-Mazoûni, fondée par le cheikh Sidi El-Medioûni. Elle était originairement de l'ordre de Sidi 'Abd El-Qâder El-Ghilani; nous la considérons comme maintenant senoûsisée.

101. *Kerîz* (L. N. 34°0'45", L. E. 6°8'0"). — Village dans l'oasis d'El-Oudiân, avec une zaouiya dont le moqaddem, Sîd El-Tayyeb Ben Tâba'i, dirige toutes les affaires de la confrérie dans le Djerid.

102. *Zaouiyet El-'Arab* * (L. N. 33°57'30", L. E. 6°7'0"). —

Centre de l'oasis d'El-Oudiân. En 1857 le cheikh Mohammed Eç-Çadoq El-Mekkâwi y fonda une zaouiya senoussienne, à 900 mètres N.-E. de Degâch et de la Zaouiya Sidi Bot-Nâb, et y laissa comme moqaddem Sidi Ahmed Ben Chabîra, des Oulâd Nail. A la mort de celui-ci, survenue en 1865, son fils 'Amar lui succéda. La zaouiya tombe maintenant en ruines.

En outre il y a dans les centres de l'oasis d'El-Oudiân quelques Derkâwa senoussiens, qui se donnent pour des Madaniya.

103. *Nafta* (L. N. 33°52'21", L. E. 5°48'0"). — Oasis et ville où le mo addem Mohammed Eç-Çadoq El-Mekkâwi séjourna, en 1857, et forma un groupe de frères qui se réunissaient dans la Djâma' Sidi Embârek, du quartier des Meguêtna. Actuellement, la confrérie de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoussi compte à Nafta sur le concours des directeurs de deux couvents qui ne portent pas son nom : la grande et belle Zaouiya Sidi 'Abd El-Qâder El-Ghlîlâni, nouvellement construite au nord du quartier des Chorfa. Celle-ci, déjà senoussisée, a pour moqaddem Sidi Mohammed Ben-Ibrâhîm. Et une zaouiya de Derkâwa, se disant Madaniya, mais réellement senoussiens, avec Sîd El-Hâdj Bot-Beker pour moqaddem. Cette dernière zaouiya compte de nombreux clients.

Nafta possède aussi une zaouiya de Sidi Mohammed Ben 'Aïsa; une zaouiya de l'ordre de Sidi 'Abd Er-Rahmân Bot-Qobereïn, dont le directeur actuel, Sidi El-Hafnâwi Ben Mouçtafâ Ben-'Azouïz, a pour coadjuteur spirituel son propre frère, Sidi El-Mekki; une zaouiya de l'ordre de Sidi 'Ali Ben 'Amer, dont le moqaddem, Sidi El-Haoussin, était primitivement le représentant de l'ordre des Rahmâniya, et dont le ministre des affaires étrangères est Sidi 'Ali, fils du précédent; une zaouiya de Sidi Bot-'Ali, de la confrérie des 'Aloûya, fondée il y a six siècles par Sidi 'Ali Es-Senni, surnommé Bot-'Ali, qui arriva de la Sâguiyet El-Hamrâ (Sahara occidental), et qui mourut empoisonné par

les gens de Nafta. Hostile aux chrétiens, cette dernière confrérie se montre favorable à la politique du sultan de Constantinople.

D'Algérie on nous avait signalé, en Tunisie, cinq autres zaouiya de la confrérie de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi : à Qeçar Mouddenin, à Matouiya, à Ouderef, à Djâra (Gâbès), et à El-Hâmma Matmâta. Notre récente enquête sur place, à ce sujet, a abouti à un résultat négatif. Mais il ne manque pas d'autres points en Tunisie, où sont répandus des couvents et des groupes d'adhérents des confréries qui s'assimilent maintenant au senoûsisme. Exemples :

Ile *Qerqena*, frères des ordres de Sidi 'Abd Es-Salâm et de Sidi 'Abd El-Qâder El-Ghilâni (de 34°35' à 34°50' N. et de 8°30' à 9° E.); *El-Mahedtya*, port, Zaouiya Sidi Mohammed Ben 'Aïsa, Zaouiya Sidi 'Abd Es-Salâm, frères de l'ordre de Sidi Ahmed Et-Tidjâni (35°32' N. 8°46'30" E.); *Houmet Es-Souq* (île de Djerba), Zaouiya Sidi Mohammed Ben 'Aïsa, Zaouiya Sidi 'Abd El-Qâder El-Ghilâni (32°53'20" N., 8°33' E.); *Sefâqès*, port, frères et moqaddem de l'ordre de Sidi Ahmed Et-Tidjâni (34°44' N., 8°25' E.); *Soussa*, port, Zaouiya Sidi Mohammed Ben 'Aïsa (33°50'20" N., 8°17'30" E.); *Qala'a El-Kebtra*, ville du Sâhel, Zaouiya Sidi Mohammed Ben 'Aïsa, isolée au S. E. (35°52'40" N. 8°13' E.); *Qaçar Mouddenin*, village des Ourghamma Touâzin, avec un groupe de frères de Sidi 'Abd Er-Rahmân Boû-Qobereïn (33°20' N., 8°6'40" E.); *Qairoudn*, ville, frères des ordres de Sidi 'Abd el-Qâder El-Ghilâni, de Sidi Ahmed Et-Tidjâni et de Sidi El-Chadhelt (35°40'30" N. 7°41' E.); *El-Menzel* (Gâbès), port, Zaouiya Sidi 'Abd El-Qâder El-Ghilâni, Zaouiya Sidi 'Abd Es-Salâm, Zaouiya Sidi Mahommed Ben 'Aïsa, frères de Sidi El-Madani, frères et moqaddem de Sidi Ahmed El-Tidjâni (33°53' N., 7°42'20" E.); *Ouderef*, village, frères et moqaddem de Sidi Ahmed El-Tidjâni (33°59' N. 7°38' E.); *Matouiya*, village, Zaouiya El-'Aloûya (33°58'20" N.,

7°36'30" E.); *El-'Adrad*, province, quelques frères de l'ordre de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi; *Benzert*, ville, Zaouiya Sidi Mohammed Ben 'Aïsa (37°16'30" N., 7°31'30" E.). Le cercle de Benzert renferme d'autres zaouiya de la même confrérie et de celles de Sidi Ben 'Abd Er-Rahmân Boû-Qobereïn, Sidi 'Abd El-Qâder El-Ghilâni, Sidi Ahmed Et-Tidjâni, Sidi 'Abd Es-Salâm et Sidi 'Ali Ben 'Azoûz, sans parler de frères de l'ordre de Sidi 'Ali El-Madani; *Tôzer*, ville, Zaouiya Sidi 'Abd El-Qâder El-Ghilâni, avec Sidi Mohammed El-Moûledi pour moqaddem, Zaouiya Moûleï Tayyeb, sur la lisière sud de l'oasis (33°54'48" N., 6°2'30" E.); *Tamerkza*, Zaouiya Sidi El-Hafnâwi, de l'ordre de Sidi 'Abd Er-Rahmân Boû-Qobereïn, et représentant aussi les opinions des Oulâd Sidi 'Abd El-Hafid de Kheirân, en Algérie (34°30' N., 5°32' E.).

VIII. ALGÉRIE.

104. *Boû-Sa'ada* ★ (L. N. 35°12'53", L. E. 1°47'19"). — Ville dans un oasis du Hodna (département d'Alger), qui fut la première résidence du moqaddem Sidi Ahmed Ben Chabtra. A son départ, en 1857, il n'aurait pas été remplacé.

105. *Mesa'ad* ★ (L. N. 34°10'30", L. E. 1°13'20"). — Village sur l'Ouâd El-Azel, dans le pays des Oulâd Nâïl (département d'Alger), avec une école ou zaouiya senoûsienne, qui fanatisa les Oulâd Nâïl, et qui a laissé un noyau de frères dans le village.

106. *Laghoudt* (L. N. 33°48'0", L. E. 0°32'0"). — Ville et oasis du Sahara du département d'Alger, avec un noyau de frères, sous la direction de Sidi Cheïkh Ben Ed-Dîn, ancien qâdi de Laghouât.

107. *Mazouïna* ★ (L. N. 36°8'0", L. O. 1°26'10"). — Ville natale de Sidi Mohammed Ben 'Ali Es-Senoûsi, sur le territoire des Medioûna, dans le Dahra (département d'Oran), avec une zaouiya qui fut le berceau de l'ordre, et qui aurait,

nous apprend-on, été abandonnée. Nous en donnons une vue d'après le beau dessin de M. Féraud (V. page 30). Ce couvent fonctionnait déjà en 1851. Le cheikh Mohammed Ben Tekotken a été le moqaddem.

108. *Zauiyet Ech-Cheikh Mohammed Ben Tekotk*, (L. N. 35°43'0" (?), L. O. 2°4'0" (?)), chez les Oulâd Cha'âfa, Medjâher), à quelques kilomètres de Madar, près Bouguirat, commune mixte de Hillil, ancien aghalik des Medjâher, et à vingt kilomètres sud-est de Mostaghanem (département d'Oran). Elle comprend une trentaine de maisons et une école supérieure ou faculté de théologie. Malgré la tolérance du vieux cheikh Mohammed Ben Tekotk, son fils et héritier présomptif possède toutes les ardeurs fanatiques du fondateur de la confrérie et de Sidi El-Mahedi.

109. *Zaouiya Sid Ahmed Ben En-Nâçer* (L. N. 35°20'0", L. O. 2°5'0"). — Couvent dans la plaine d'Eghreïs, ou Gheris (cercle d'El-Ma'asker, ou Mascara ; département d'Oran), dirigé, en 1874, par Sid Ahmed Ben En-Nâçer.

110. *Mostaghanem* (L. N. 35°55'57", L. O. 2°14'46"). — Ville et port du département d'Oran, avec une zaouiya de la confrérie de Sidi Es-Senoûsi.

111. *Moghâr Taktâni* (L. N. 32°34'40", L. O. 2°45'0"). — Village dans le sud de la province d'Oran, avec une zaouiya de la confrérie, fondée en 1874, par le moqaddem Mohammed Ben El-'Arbi Ben Botû-Hafç, surnommé Botû 'Amâma.

Des renseignements sûrs nous manquent pour ajouter ici une liste exacte et complète des très-nombreux couvents algériens de confréries autres que celle qui nous occupe, mais qu'il faut regarder comme subissant maintenant son influence, sinon sa direction. Nous en citerons pourtant quelques-uns :

Ferkân, village, Zaouiya Sidi El-Hafnâwi, de la confrérie de Sidi 'Abd Er-Rahmân Botû-Qobereïn réformée (34°32'40"

N., 5°3'0" E.); *Zaouiya Haouïch Sidi Qâdoq*, couvent tidjâ-nien dans le bassin de la Ma'outna, en voie de se senoûsiser (36°25'30" N., 4°59' E.); *El-Ouâd*, chef-lieu de l'oasis du Souf, Zaouiya Sidi Mouçtafâ Ben 'Azouïz, de l'ordre de Sidi 'Abd Er-Rahmân Bou-Qobereïn, dans le quartier des 'Achâch, moqaddem Sidi Sâlem El-'Aâyib; Zaouiya Sidi 'Abd El-Qâder El-Ghilâni (33°21'40" N., 4°57'20" E.); *El-Be-hima*, village du Souf, Zaouiya Sidi Mohammed El-'Aïd, de la confrérie de Sidi Ahmed Et-Tidjâni; Zaouiya Sidi 'Abd El-Qâder El-Ghilâni, avec Sidi Mohammed Ben 'Abidi et Sidi 'Abd-Allah Ben Khadra pour moqaddems; frères de l'ordre de Sidi 'Abd Er-Rahmân Bou-Qobereïn (33°29'35" N., 4°35' E.); *Ezgoum*, ville du Souf, Zaouiya Sidi 'Abd El-Qâder El-Ghilâni (33°28'10" N., 4°34'40" E.); *Debila*, village du Souf, très nombreux frères de l'ordre de Sidi 'Abd Er-Rahmân Bou-Qobereïn (33°31'30" N., 4°32' E.); *Kheïrân*, Zaouiya Sidi 'Abd El-Hafid, sur l'Ouâd El-'Arab. Ce couvent très riche et très influent, domine les populations du Djebel Chechâr, les Beni Imelloûl, et une partie des esprits en Tunisie. Il est de l'ordre de Sidi 'Abd Er-Rahmân Bou-Qobereïn réformé. Les directeurs du couvent se révol-tèrent en 1849, et leurs adhérents furent écrasés par le colonel Saint-Germain à Seriâna. Directeur, en 1870, Sidi Mohammed Tayyeb, qui passe pour être complètement rallié à la cause française (35°0'40" N., 4°27'20" E.); *Gomâr*, ville du Souf, Zaouiya Sidi Mohammed El-'Aïd, de la confrérie de Sidi Ahmed El-Tidjâni, ayant pour moqaddem le fils de Sidi Moham-med El-'Aïd (33°29'20" N., 4°21' E.); *Constantine*, Zaouiya Sidi Mohammed El-'Aïd, moqaddem Sidi Ben Matmâtîya (36°22'21" N., 4°16'36" E.); *Timmer-Mâsin*, village dans le Djebel Ahmar Khadd-hou, au-dessus des gorges de Sidi Maçmouïdi, Zaouiya Sidi Eç-Qâdoq, d'une confrérie spéciale, sœur de la confrérie de Sidi 'Abd Er-Rahmân Bou-Qobereïn, et qui domine tout l'Aourâs. Ce Sidi Eç-Qâdoq, mort avant 1870, était un ancien moqaddem de Sidi 'Abd El-Hafid. Il se

révolta en 1859 et sa zaouiya fut fermée par l'autorité française. Elle ne fut rouverte qu'onze ans après. Son fils Sidi El-Tâhar lui succéda en 1871. Il essaya de soulever l'Aourâs et fut expatrié. A sa mort, en 1877, le frère de celui-ci, Sidi Mouçtafâ, prit la direction du couvent. En 1879 nouvelle insurrection provoquée par les enseignements de la zaouiya, chez les Lehâla, fraction des Oulâd Dâoud de la subdivision de Batna. C'est Mohammed Amezzian (Mohammed le Petit), en religion Mohammed Ben 'Abd Allah, des Beni Sellmân, moqaddem de l'ordre de Sidi Eç-Çâdoq, qui en fut l'âme (34°53'35" N., 4°3'0" E.); *Temâssin*, Zaouiya Sidi El-Hâdj 'Alî, seconde maison-mère de la confrérie de Sidi Ahmed Et-Tidjâni, qui exerce une influence considérable dans l'Ouâd Rîgh, l'Ouâd-Souf, le pays des Nemêmcha, la Tunisie, le pays des Cha'anba, le pays des Touâreg Azdjer et même dans le Fouta sénégalien; moqaddem Sidi Ma'ammâr Ebn El-Hâdj Alî, marabout princier (33°0'30" N., 3°24'0" E.); *Lidna*, oasis des Zibân, zaouiya très célèbre, moqaddem Sidi El-Bokhâri (34°44'40" N., 3°4'20" E.); *Tôlga*, oasis des Zibân, Zaouiya Sidi 'Abd Er-Rahmân Bou-Qobereïn, avec mille étudiants, et dominant toute la région des hauts plateaux autour du Khenchela, 'Aïn Beïda et Tebessa. Cette zaouiya qui a exercé une influence pacificatrice en 1848 et en 1876, a pour moqaddem Sidi 'Alî Ben 'Amer (34°35'55" N., 3°2'0" E.); *'Aïn Mâdi*, village du et oasis Djebel 'Amôûr, avec la première maison-mère de la confrérie de Sidi Ahmed El-Tidjâni (33°47'30" N., 0°2' E.); *El-Abiod Sidi Ech-Cheïkh*, Zaouiya Sidi Ech-Cheïkh, maison-mère des Bou-Chikhîya (32°58'40" N., 1°45' O.).

IX. MAROC.

112. *El-Oubbâd* (L. N. 32°5'50", L. O. 3°33'0") (?). — Village de l'oasis de Figulg, où résident le marabout Sidi Cheïkh Bou-'l-Anouâr et ses clients.

113. *Tafilélt* (L. N. 31°10'0", L. O. 5°40'0"). — Grande oasis du sud-est du Maroc, avec un groupe de frères et un moqaddem. Nous indiquons sa position en supposant que ce centre de propagande soit au village d'Aboû 'Aâmm.

114. *Fds*, ou Fez (L. N. 34°6'0", L. O. 7°18'30"). — Capitale intellectuelle du Maroc. Dès 1880, on y comptait beaucoup de frères de l'ordre; actuellement elle possède une zaouiya.

115. *Tétouân*, ou Tittawîn (L. N. 35°34'50", L. O. 7°43'0"). — Ville et chef-lieu de province, dans le nord du Maroc, avec une zaouiya senoûsienne, fondée en 1880-1881 par Mohammed Ben 'Omar El-Ghomâri.

116. *Tanger*, ou Tandja (L. N. 35°46'57", L. O. 8°9'5"). — Ville et port du Maroc, avec une zaouiya senoûsienne ayant pour moqaddem Sidi Boû Beker El-Baghla, avec Sidi 'Abd El-Melek et Sidi Tâhar El-Khadri comme coadjuteurs.

X. SAHARA INDÉPENDANT.

117. *Agadez* (?) (L. N. 16°58'0", L. E. 5°53'0"). — Ville en Azben, ou Aïr, avec une zaouiya qui aurait été fondée récemment.

118. *In-Çdalah* (L. N. 27°11'30", L. O. 0°29'0"). — Oasis du Tidikelt; là vit un groupe de frères au milieu duquel a résidé, en 1860 et 1861, le moqaddem de l'ouest, El-Hâdj Ahmed Ben Touâti, surnommé El-'Aâlem. En 1864 et 1865 le directeur de cette jeune communauté, devenue zaouiya, aurait été El-Hâdj Mohammed Ould Bâ-Djoûda, cheïkh de l'oasis. D'après d'autres informateurs, en 1865, le moqaddem était le frère de ce dernier, El-Hâdj 'Abd El-Qâder Ould Bâ-Djoûda.

119. *Gourâra* (L. N. 29°2'0" (?), L. O. 1°35'0" (?)). — Grande oasis avec une zaouiya, de fondation récente, dont le nom et la position exacte sont inconnus.

120. *Toudt* (L. N. 27°25'0" (?), L. O. 1°47'0" (?)). — Oasis avec une zaouiya, de fondation récente, dont le nom et l'emplacement exact sont inconnus.

XI. NIGRITIE OCCIDENTALE.

121. *Timbouktou* (L. N. 17°51'0", L. O. 5°42'35"). — Ville au nord du Dhiôli-Ba, avec une zaouiya de la confrérie, fondée récemment.

Nous avons ainsi groupé des indications plus ou moins précises sur cent vingt-et-un couvents ou autres centres d'action directe de la confrérie de Sidi Es-Senoûsi, parmi lesquels cent quinze sont toujours en activité. S'il fallait s'en rapporter au chiffre de M. Broadley (*The last punic war; Tunis past and present*, t. II, p. 226) la confrérie aurait actuellement trois cents couvents ou succursales entre La Mekke et le Maroc. Tout persuadé que nous sommes que notre relevé est encore et doit être incomplet, puisque pour l'Arabie seule nous ne savons que les noms d'onze couvents, et pour les environs de Rhât les noms de quatre couvents, dont l'un serait dans les jardins de Tedjânt, nous manquons, nous regardons le chiffre de M. Broadley comme exagéré.

En terminant ce travail dont la lutte pour l'existence nous avait révélé l'utilité il y a vingt-quatre ans, et en vue duquel nous n'avons cessé, depuis lors, de rechercher et de grouper tous les éléments pouvant servir à notre but, il nous reste à accomplir un acte de justice, à remercier les nombreux travailleurs dont les livres, les rapports et mémoires manuscrits, ou les lettres, nous ont été d'un précieux secours, soit pour préciser des points de détail, soit pour arriver à mieux saisir l'aspect général de la question. La confrérie n'étant pas morte, cette liste pourra présenter de l'intérêt à un moment donné. Citons d'abord les textes imprimés : *Smith* (lieut.) et *Porcher*, *History of the recent discoveries at Cyrene*, Londres, 1846; *Bayle Saint-John*; *Adventures in the Libyan desert and the oasis of Jupiter Ammon*, Londres, 1849; *Barth* (H.), *Wanderungen durch die Küstenländer des Mittelmeeres* (1847), t. I^r (seul paru), Berlin, 1849; *du même*, *Reisen und Entdeckungen in*

Nord-und Central-Afrika (1850), t. I, Gotha, 1857; *Pélissier de Reynaud*, Annales algériennes, 3 vol. Paris, 1854; *Burton* (lieut. R.), Personal narrative of a pilgrimage to El-Medinah and Meccah (1853), Londres, 1855; *Hamilton* (abbé J.), Wanderings in North-Africa (1852), Londres, 1856; *von Beurmann* (M.), Reise von Bengasi nach Udschila und von Udschila nach Mursuk (1862), Inner-Afrika, Gotha, 1863; *de Colomb* (commandant supérieur du cercle de Géryville, puis général), Les oasis du Sahara et les routes qui y conduisent, Revue algérienne et coloniale, t. III, juillet, septembre et octobre 1860; *Duveyrier* (H.), Exploration du Sahara, les Touâreg du Nord, Paris, 1864; *du même*, Observations sur une communication du docteur Nachtigal, Bulletin de la Société de Géographie, n° de février, 1870; *du même*, Carl Claus von der Decken's Reisen in Ost-Afrika, compte rendu dans le Bulletin de la Société de Géographie, n° de février 1873; *Rohlf's* (docteur G.), Reise durch Marokko; Übersteigung des grossen Atlas, etc. (1862), Brême, 1868; *du même*, Von Tripolis nach Alexandrien (1868-69), Brême, 1871; *du même*, Quer durch Afrika (1865), t. I, Leipzig, 1874; *du même*, Drei Monate in der Libyschen Wüste (1873-74), Leipzig 1876; *du même*, Kufra, Leipzig, 1881; *von Bary* (E.), Die gegenwärtige politische Zustände bei den Tuareg, Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde, N° 9, 1877; *Nachtigal* (docteur G.), Sahara und Soudân (1869-70), t. I et II, Berlin, 1879-1881; *Philippe*, Étapes sahariennes, Alger, 1880; *Colville*, (capitaine H.E.), A ride in petticoats and slippers, Londres, 1880; *Krause* (G. A.), Schizzo di Ghrate circondario (1880), l'Esploratore, n° de mars 1881; *Sabatier* (Camille), La question du sud-ouest. Alger, 1881; *Haiman* (Com.) et *Pastore*, Da Bengasi a Derna, l'Esploratore, n° de juillet, 1881; *Lenz* (docteur O.), Kurzer Bericht über meine Reise von Tanger nach Timbuktu und Senegambien, Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde, 1881; *Camperio* (Capit. M.), Una gita in Cirenaica, l'Esploratore, n° d'août 1881 à février 1882; *Bot-tiglia* (Capit.), Lettera da Bengasi e Derna, l'Esploratore, n° d'août 1881; *Mamoli* (P.), Lettere da Derna, l'Esploratore, n° d'août 1881 à 1883; *du même*, Stazione di Derna, l'Esploratore n° de mai-juin 1882; *Haiman* (Com.), Cirenaica, Rome, 1882; *Noëllat* (colonel), L'Algérie en 1882, Paris, 1882; *Reboud* (docteur), médecin principal de l'armée, Excursion dans la Maouina et ses contreforts, Recueil de notices et mémoires de la Société archéologique du département de Constantine, 1882; *Broadley*, The last punic war; Tunis past and present, 2 vol., Londres, 1882; *Trumelet* (colonel), Notes pour servir à l'histoire de l'insurrection

dans le sud de la province d'Oran (1864-1869), *Revue africaine*, n° 136-158; *Charmes* (Gabriel), Tunisie et Tripolitaine, Paris, 1883; S. E. 'Abd Er-Rahmân Bey Rouchdy, Contre-enquête sur l'affaire de Beilul; rapport du commissaire égyptien, Alexandrie, 1883.

Quant aux documents inédits, où nous avons puisé de beaucoup les faits et les aperçus les plus importants, ce sont, par ordre de dates : *Duveyrier* (H.), Journal manuscrit d'un voyage d'exploration dans le Sahara, 1859-61; *du même*, Journal tenu pendant la première mission des Chott, 1874-1875; *du même*, Notes prises pendant un voyage en Tunisie et à Tripoli, 1883; *Margueritte* (commandant supérieur du cercle de Laghouât, puis général), Communications verbales et lettres de 1859-1866; *de Forgemol de Bostguénard* (général), commandant supérieur du cercle de Biskra (1860-1861), commandant le corps expéditionnaire en Tunisie (1882-1883), Notes personnelles et lettres (1860-1883); *Din* (général A.), Tableau de la filiation des écoles philosophiques musulmanes dérivées du mysticisme des Chadheliya, 1862 (?); le cheikh *Ben Ed-Din* (ancien qâdi de Laghouât, membre de la confrérie de Sidi Es-Senoûst), Note sur la secte coûfiste des Chadheliya, rédigée à la demande du commandant Margueritte, et communiquée par lui, 1864; *Ducrot* (général A.), Rapport sur la confrérie de Sidi Mohammed Es-Senoûst, Médéah, 5 janvier 1865; Procès-verbaux du tribunal criminel de Tripoli de Barbarie, 1870 (Interrogatoires des témoins et inculpés dans le meurtre de mademoiselle Alexina Tinné, communiqués par M. Wiet, consul général de France); *de Loverdo* (général), Rapport sur la confrérie de Sidi Mohammed Es-Senoûst, Médéah, 12 octobre 1874; *Féraud* (Charles), interprète principal de l'armée, consul général de France à Tripoli de Barbarie, Rapports sur la mission du « Cassard » 1876, et sur l'ambassade au Maroc de 1877; *du même*, Dépêches officielles, lettres personnelles et communications verbales de Tripoli, 1875-1883. *Ricard* (Eugène), vice-consul de France à Ben-Ghâzi, Rapports officiels de 1876 à 1883, lettres personnelles et indications verbales de 1882 à 1883. — C'est aux documents communiqués avec une inépuisable obligeance par MM. Charles Féraud et Eugène Ricard, qui étaient à première place pour comprendre la gravité et prévoir la portée des dernières et très habiles manifestations politiques de la confrérie, que nous devons presque toutes les données sur ces menées des Senoûstiya et sur la situation actuelle de leurs convents et autres centres d'action dans l'est de la Berbérie, etc.; — *De la Tour d'Auvergne* (général E.), commandant la subdivision de Mediyya (Médéah), Lettres détaillées sur le massacre de la mission

du colonel Flatters et sur la situation actuelle des confréries musulmanes dans la subdivision; Procès-verbaux des interrogatoires des indigènes survivants de la deuxième mission du colonel Flatters, 1882; *Le Châtelier* (lieutenant A.), Mémoire sur les Chadhelitja dans le cercle de Boghâr, 24 septembre 1882; *Demaeght* (commandant), chef du bureau de recrutement à Oran, Note manuscrite, 1883.

Offrons aussi l'expression de notre reconnaissance à d'autres hommes qui ont bien voulu nous accorder leur concours pour nous éclairer sur de nombreux points de détail et d'actualité, et la liste de ces bienveillants informateurs est longue, quoique nous nous croyions obligé d'en retrancher les noms de presque tous nos amis parmi les musulmans de la Berbérie et du Sahara : M. O. *Mac Carthy*, le géographe de l'Algérie, actuellement conservateur de la bibliothèque musée d'Alger, Conversations sur la route d'Alger à Laghouât, 1857; M. le commandant supérieur du cercle de Biskra, lettre de 1865; M. le docteur G. *Nachtigal*, lettres de Mourzouk, 1869, à Tunis, 1883; M. A. M. *Broadley*, avocat de 'Arabi-Pâchâ, lettre du 1^{er} décembre 1881; S. Ex. 'Abd Er-Rahmân *Bey Rouchdy*, président de la commission des indemnités à Alexandrie, et commissaire égyptien chargé de la contre-enquête sur l'affaire de Beiloûl (massacre de l'expédition italienne de M. Giulietti), lettres de 1881-1883; M. l'amiral E. *Mouchez*, lettre du 16 mars 1882; M. le docteur G. *Rohlf*s, lettre du 26 septembre 1882; M. le commandant *Mounier*, lettre d'Oran, 24 novembre 1882; M. le général *Philibert*, commandant de la subdivision sud de Tunisie, lettre du 29 novembre 1882; M. le lieutenant-colonel *Derré-cagaix*, lettre de 1882; *Hammoû Ben Moûsâ*, khalifa d'El-Ouâd (Soûf), lettre du 14 décembre 1882, au commandant supérieur du cercle de Biskra; M. le capitaine *Wolff*, commandant supérieur du cercle de Biskra, 1883; M. le capitaine *de Castries*, lettre du 27 mars 1883; M. le commandant L. *Rinn*, lettre du 11 avril 1883, et recensement des frères de l'ordre de Sidi Mohammed Ben 'Alï Es-Senoûsi en Algérie; M. le capitaine *Du Pradel*, chef de l'annexe de Djendel, lettre du 8 mai 1883; M. le lieutenant *Blachère*, chef du poste de Debila (Soûf), en 1883; M. le lieutenant *Chiron de la Casinière*, chef du service des renseignements du cercle de Benzerit (Bizerte), 1883; M. *Peiro*, sous-lieutenant adjoint au service des renseignements à Gafsa, 1883; M. *Rousseau*, commandant supérieur du cercle de Boû-Sa'ada, 1883; M. le chef de l'annexe de Chelâla, 1883; M. le commandant *Fossoyeux*, commandant supérieur du cercle de Gélyville, 1883-1884; M. le sous-lieutenant *De*

Fleuras, chef du service des renseignements à Tôzer, 1883; *M. Robert*, interprète militaire de la subdivision de Gâbès, 1883; *M. Pijon*, agent de la Compagnie générale transatlantique à Monastir, 1883; *M. Révoil* (Georges), chargé d'une mission par le Ministère de l'Instruction publique, lettres de Zanzibar, 29 mars 1883, et de Guélédi, 18 septembre 1883; *Ben-Bargâch*, fils du ministre de S. M. chérifienne du Maroc, en mission en Europe, communication verbale, janvier 1884.

EXPÉDITION HYDROGRAPHIQUE

SUR

LES CÔTES DU MAROC

(1854)

Au nombre des questions soumises à l'étude du Congrès international des sciences géographiques qui s'est tenu à Paris en 1875, il en est une qui avait pour objet d'appeler l'attention du Groupe IV sur l'utilité que présenterait un dictionnaire d'étymologie géographique donnant le sens exact et la véritable origine des noms de lieux. Traitée uniquement au point de vue *linguistique*, elle a servi de thème à des discussions d'un grand intérêt scientifique; mais aucun des savants membres du Groupe ne paraît en avoir considéré le côté *historique*, qui, sans offrir assurément la même importance, eût peut-être également mérité d'être abordé.

Si, en effet, la plupart des noms de lieux sont des noms communs dont il est facile de déterminer le sens par une simple traduction de la langue étrangère à laquelle ils appartiennent, ou dont la dérivation ancienne peut être scientifiquement discutée, il en est d'autres qui ne sont que des noms propres, destinés à perpétuer la mémoire des premiers explorateurs de terres inconnues, ou légitimement imposés par eux soit pour rendre hommage à tel ou tel personnage éminent, soit pour acquitter une dette de reconnaissance ou d'amitié. C'est ainsi, pour ne parler que des découvertes les plus récentes, que Stanley et Brazza dans l'intérieur de l'Afrique, Payer dans les régions polaires, ont, par une sorte

de droit indiscutable de conquête, enrichi la cartographie d'un certain nombre de noms nouveaux qui ne sont autres que des noms propres empruntés à des personnages de l'époque actuelle.

Mais, si la notoriété même de ces noms rend, pour les contemporains, toute explication à peu près superflue, peut-on affirmer que cette explication ne deviendra pas un jour nécessaire? est-il certain qu'elle ne le soit pas déjà pour bien des noms de localités anciennement découvertes, qu'il soit inutile de rappeler notamment que la terre *Adélie*, de l'Océan polaire austral, a été baptisée du nom de la femme de l'amiral Dumont d'Urville? Enfin, en remontant plus haut encore dans le passé, n'y aurait-il pas un réel intérêt historique à connaître l'origine exacte des noms donnés par les explorateurs à tel ou tel cap ou golfe des îles de l'Océanie? Il semble donc qu'un dictionnaire d'étymologie géographique, comme celui dont le Congrès de 1875 a constaté l'utilité pour les noms communs, pourrait être avantageusement complété par quelques éclaircissements sur une foule de noms propres, dont l'origine ne saurait être retrouvée souvent sans de longues recherches.

Pour en citer un exemple, que l'on ouvre l'atlas de Stieler à la feuille 13 *d* représentant la carte de la partie sud de l'Espagne et comprenant le tracé de la côte septentrionale du Maroc, que l'on jette un regard sur cette côte au sud et à l'est de Tétouan, on rencontrera deux noms de caps, la *pointe Jagerschmidt* et la *pointe Cotelte*, et un nom de montagne, le *mont Anna*. Combien peut-il y avoir de géographes connaissant l'origine de ces dénominations? L'auteur lui-même de l'atlas allemand n'est sans doute pas plus instruit et ne sait probablement qu'une chose, c'est qu'il a transcrit ces noms d'après une magnifique carte marine du détroit de Gibraltar dressée par le capitaine de vaisseau de Kerhallet et l'ingénieur hydrographe Vincendon-Dumoulin. C'est en effet aux opérations hydrographiques de ces deux

savants éminents qu'il faut se reporter pour avoir l'explication de cette petite énigme, et le récit qui va suivre ne paraîtra peut-être pas tout-à-fait sans intérêt, en faisant connaître les difficultés en présence desquelles ils se sont trouvés pour entreprendre et mener à fin le remarquable travail de levé de la côte méridionale du détroit de Gibraltar.

Ce détroit, un des passages les plus fréquentés du globe, était, il y a une trentaine d'années, à peine connu au point de vue hydrographique. Les cartes marines françaises, anglaises et espagnoles, sur lesquelles il était figuré, étaient entachées de nombreuses erreurs, aucune reconnaissance hydrographique sérieuse n'ayant pu en être faite par suite de l'état de barbarie qui caractérisait le gouvernement et les populations du Maroc et qui interdisait aux navigateurs de s'approcher des côtes et surtout d'y atterrir ailleurs que dans les ports. L'espagnol Luyando en 1825, l'anglais Smyth en 1832, s'en étaient rapportés l'un et l'autre, dans leurs études sur le détroit de Gibraltar, aux déterminations inexactes et au tracé imparfait de l'ingénieur hydrographe espagnol Tofiño de San Miguel, dont l'exploration des côtes d'Espagne remontait à 1786. Cet état de choses donnait lieu, de la part de nos marins, à des réclamations qui avaient décidé le ministre de la Marine, vers la fin de l'année 1847, à confier à l'un de nos plus habiles ingénieurs hydrographes, M. Dortet de Tessan, la mission d'effectuer la reconnaissance complète du détroit; la révolution de 1848 fit indéfiniment ajourner ce projet.

Telle était la situation, lorsqu'arriva à Tanger, au mois de décembre 1852, sur la corvette à vapeur le *Newton*, le célèbre ingénieur Vincendon-Dumoulin, connu comme un des principaux collaborateurs de l'amiral Dumont d'Urville dans le voyage d'exploration au pôle sud de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*. Chargé à cette époque de travaux hydrographiques sur les côtes d'Espagne, il eut occasion d'entrer en rapport

avec le chargé d'affaires de France au Maroc, M. Jagerschmidt, et, préoccupé comme il l'était de l'utilité que présenterait la reconnaissance exacte du détroit de Gibraltar, il n'eut pas de peine à intéresser cet agent diplomatique à la réalisation d'une œuvre d'une aussi grande importance pour toutes les marines du monde.

Sa mission terminée, M. Vincendon-Dumoulin rentra en France à la fin de 1853; mais, à son instigation, M. Jagerschmidt avait adressé au ministre des Affaires Étrangères un rapport dans lequel, faisant ressortir l'intérêt considérable qu'offrirait un travail de cette nature et l'honneur qu'en recueillerait le gouvernement qui l'aurait accompli, il demandait que le ministre de la Marine voulût bien consentir à entreprendre la reconnaissance du détroit en la confiant à l'expérience et au talent de ce savant ingénieur. Les circonstances étaient, il faut le dire, peu favorables, la France étant alors engagée dans une guerre assez sérieuse pour exiger le concours de toutes ses forces maritimes; mais le ministère de la Marine était à cette époque dirigé par un homme, M. Ducos, dont l'esprit d'initiative ne pouvait être arrêté par cette considération, et qui, convaincu du service important qu'il s'agissait de rendre à la navigation, n'hésita pas à distraire un aviso à vapeur, le *Phare*, pour faire l'hydrographie du détroit de Gibraltar, et à en donner le commandement à un capitaine de vaisseau, M. de Kerhallet, que ses connaissances spéciales et ses nombreux travaux antérieurs désignaient pour seconder M. Vincendon-Dumoulin dans l'accomplissement de cette difficile mission.

L'avis à vapeur le *Phare* arriva sur rade de Tanger vers le milieu de l'année 1854, ayant à bord, outre M. Vincendon-Dumoulin, deux sous-ingénieurs hydrographes, M. BOUTROUX et M. A. E. PLOIX, qui lui avaient été adjoints comme collaborateurs. M. le commandant de Kerhallet venait tout d'abord se concerter avec le chargé d'affaires de France, M. Jagerschmidt, sur la marche à suivre pour opérer dans

les meilleures conditions possibles. A cette époque, le gouvernement marocain était opposé en principe, comme il l'est sans doute aujourd'hui encore, à tout contact entre indigènes et européens, et croyait trouver sa sécurité dans son sauvage isolement. Une quinzaine d'années auparavant, un brick anglais avait été envoyé pour faire l'hydrographie de la côte occidentale du Maroc ; le chargé d'affaires d'Angleterre profita d'un voyage qu'il devait faire à Fez pour demander au sultan l'autorisation nécessaire ; il éprouva une vive résistance, et, après bien des difficultés, obtint seulement que les officiers anglais débarqueraient dans les ports, et se rendraient par terre, avec une escorte, sur un petit nombre de points déterminés. Ce mode de procéder était insuffisant, aussi le travail hydrographique des Anglais fut-il fort incomplet.

Dans ces conditions, M. Jagerschmidt jugea qu'il ne pouvait songer à s'adresser au sultan du Maroc pour lui donner connaissance de la mission toute de science et d'humanité que le *Phare* avait à remplir, et pour solliciter à la fois son agrément et son concours ; outre la perte de temps considérable qui en fût résultée, c'eût été s'exposer à un refus presque certain ou tout au moins à des restrictions qui eussent notablement entravé les opérations hydrographiques. Il résolut donc de se passer autant que possible de l'intervention du gouvernement ; il se borna à donner avis de l'objet de la mission du *Phare* à un personnage nommé Sidi Mohammed el Khâtib, sorte de ministre des affaires étrangères sans autorité ni pouvoir, qui servait, à Tanger, d'intermédiaire entre le sultan et les agents des puissances chrétiennes et qui était uniquement chargé de recevoir leurs communications pour les transmettre plus ou moins fidèlement à Fez ; il lui peignit d'ailleurs cette mission sous des couleurs tellement simples et naturelles que celui-ci n'eut pas l'idée de soulever d'objections.

Les ingénieurs se mirent aussitôt à l'œuvre en commen-

çant par l'extrémité occidentale du détroit de Gibraltar. Du cap Spartel à Tanger, les opérations hydrographiques s'accomplirent sans aucune difficulté; la distance est fort courte, le pays est très fréquenté par les Européens, qui vont souvent chasser de ce côté, les Arabes sont habitués à les voir circuler au milieu d'eux, tout se passa fort heureusement. Il n'en fut pas de même pour la partie orientale du détroit.

De Tanger à Ceuta, la côte borde le district montagneux d'Angera, duquel émerge le mont aux Singes, l'une des deux colonnes d'Hercule, et qui est habité par des Kabyles moins en contact avec les Européens. Il pouvait y avoir danger à envoyer des embarcations s'approcher du littoral pour faire des sondages, et à débarquer à terre des ingénieurs et des officiers pour faire des travaux de triangulation et de topographie. La prudence commandait de prendre toutes les précautions nécessaires pour éviter les accidents et les conflits.

Les difficultés que peut rencontrer au Maroc l'accomplissement d'une mission de la nature de celle du *Phare* sont de trois ordres différents : elles peuvent provenir du fait du gouvernement Marocain, ou des populations ou des malfaiteurs isolés comme il en existe partout. Le gouvernement tient à écarter de son pays tout contact avec les étrangers; il ne cède que lorsqu'il a à craindre quelque complication avec une grande puissance européenne. Les populations sont en général plus favorables aux étrangers, ou au moins plus indifférentes à leur égard que le gouvernement ne voudrait le laisser croire; des malentendus causés surtout par l'ignorance de leur langue pourraient seuls les faire sortir de leur indifférence; mais il suffit de la protection déclarée des autorités pour empêcher ces malentendus. Quant aux malfaiteurs isolés, ils sont, à vrai dire, le seul danger réel qui puisse se présenter; il n'est pas rare de rencontrer, parmi ces sauvages populations, des hommes qui, par suite

de l'usage constant où ils sont de porter un fusil, se font un jeu de la vie de leurs semblables et un plaisir de décharger leur arme sur tout ce qui peut se trouver à leur portée.

Le chargé d'affaires de France jugea donc nécessaire d'engager la responsabilité du gouvernement marocain en demandant à Sidi Mohammed el Khâtib de mettre à la disposition du *Phare* un caïd chargé d'accompagner les ingénieurs lorsqu'ils descendraient à terre, et de témoigner par sa présence de la protection officielle accordée à leurs opérations. Mais les dispositions de ce timide fonctionnaire, qui, au début des travaux, s'était montré favorable ou tout au moins indifférent, s'étaient modifiées dans l'intervalle. La nouvelle du débarquement des officiers d'un vapeur français sur plusieurs points de la côte, du cap Spartel à Tanger, s'était promptement répandue ; l'exagération des Arabes aidant, il ne s'agissait de rien moins que d'une prise de possession du pays par les Français ; les signaux posés par les ingénieurs étaient la preuve de cette prise de possession ; les ennemis de Khâtib l'accusaient de favoriser les projets d'invasion de la France, le malheureux se voyait perdu sans retour. Aussi, en réponse à la demande de M. Jagerschmidt, lui déclara-t-il que, ces débarquements d'officiers français sur le littoral marocain agitant les populations et étant contraires aux ordres du sultan, il refusait de s'associer plus longtemps à une aussi dangereuse illégalité et déclinait toute responsabilité de ce qui pouvait arriver.

L'opposition du gouvernement à la continuation des travaux du *Phare* était dangereuse en ce qu'elle pouvait encourager les fanatiques ou les malfaiteurs à tenter quelque mauvais coup. La position de Khâtib était évidemment difficile ; mais il n'y avait qu'un moyen de vaincre sa résistance, c'était de le mettre en présence d'un péril plus grand que celui qu'il redoutait pour lui-même. M. Jagerschmidt lui répondit donc par une lettre énergique qui le plaçait dans la triste alternative ou d'encourir la désapprobation de

son maître pour avoir facilité les opérations du *Phare*, ou de s'attirer toute sa colère pour avoir laissé naître des complications graves, un conflit peut-être, avec une puissance comme la France. Des deux maux, le pauvre Khâtib devait choisir le moindre; aussi se décida-t-il à donner aux ingénieurs les moyens d'accomplir en paix leurs travaux; il fut convenu qu'ils descendraient à terre toutes les fois qu'il en serait besoin, à la condition de ne jamais s'écarter du littoral pour pénétrer dans l'intérieur; des soldats seraient placés le long de la côte pour suivre leurs opérations et veiller à leur sécurité; enfin un caïd serait embarqué à bord du *Phare* pour pouvoir les accompagner dans toutes leurs excursions. Il semblait que tout danger fût ainsi conjuré, et que les opérations du *Phare* dussent marcher à souhait; un incident imprévu vint démontrer l'insuffisance de ces mesures de précaution.

Au moment même où le chargé d'affaires de France obtenait à grand peine de Khâtib qu'il consentit à prêter assistance aux travaux des ingénieurs, trois embarcations du *Phare* étaient occupées à faire des sondages au large, du côté de la pointe Malabata, à l'une des extrémités de la baie de Tanger. La pointe Malabata est surmontée d'un petit fort gardé par deux ou trois Kabyles envoyés à cet effet à tour de rôle des villages voisins, et relevés tous les jours de leur faction. Leurs opérations terminées, les embarcations rentraient à bord; elles passent devant le fort pour doubler le cap; à cet instant un Arabe sort par une des embrasures, s'avance un peu sur la berge, décharge son fusil sur un des canots et retourne tranquillement s'asseoir au pied de la muraille; la balle, morte heureusement, vient tomber sur un des matelots sans le blesser; mais les officiers ont peine à contenir l'indignation de leurs hommes, et, s'ils eussent été armés, un conflit se produisait inévitablement.

Dès qu'il fut prévenu de ce fâcheux incident, le chargé

d'affaires de France se rendit aussitôt chez le pacha militaire, Ben Abbou, gouverneur de la province, et lui fit sentir la nécessité d'une répression prompte et publique. Le lendemain matin, le lieutenant du pacha partait pour la pointe Malabata avec une dizaine de soldats à cheval; M. Jagerschmidt s'y rendait de son côté sur le *Phare*, ainsi qu'il avait été convenu, et y débarquait avec les équipages des trois embarcations sans armes. Le lieutenant du pacha alla les recevoir et les conduisit au fort, où il avait fait amener les trois gardiens de la veille et réuni une trentaine de montagnards armés des villages voisins. Là, en présence de tous, les trois Arabes furent interrogés; ils prétendirent naturellement avoir été absents du fort au moment indiqué et ne pas savoir ce qu'on leur voulait; ils furent alors bâtonnés sur place, puis garottés de nouveau pour être dirigés sur Tanger et mis en prison. De ces trois hommes, deux au moins étaient à coup sûr innocents; mais au Maroc on n'y regarde pas de si près.

Malgré l'effet salulaire que devaient produire sur les populations la promptitude inusitée et la publicité de cette répression, l'incident n'en était pas moins de nature à faire réfléchir sur les conséquences éventuelles des allées et venues des embarcations du *Phare*, le long de la côte du détroit de Tanger à Ceuta. Si un canot ne pouvait sans danger passer à portée de terre, dans la baie même de Tanger et en vue de la ville, que ne pouvait-on pas craindre d'un débarquement sur un point éloigné du littoral? Indépendamment d'ailleurs de l'agitation qu'ils devaient causer parmi les indigènes, les débarquements multipliés présentaient encore d'autres inconvénients : la configuration de la côte, inaccessible sur plusieurs points, pouvait entraver les opérations; l'état de la mer pouvait offrir des dangers dont le moindre était qu'un réembarquement devint impossible et que les ingénieurs fussent laissés à terre.

Toutes ces considérations, mûrement pesées par M. Ja-

gerschmidt, le déterminèrent à proposer à M. Vincendon-Dumoulin d'abandonner le plan des débarquements successifs et d'accompagner lui-même les ingénieurs dans un voyage par terre fait par étapes le long de la côte, de Tanger à Ceuta et Tetouan. Une semblable excursion, dans un pays peu connu dont les habitants passaient jusqu'à un certain point pour dangereux, était impraticable pour les ingénieurs livrés à eux-mêmes, en raison surtout de leur ignorance des mœurs, des habitudes et de la langue arabes; aussi, ni le commandant de Kerhallet ni M. Vincendon-Dumoulin n'y avaient un instant songé. Elle devenait possible en lui donnant pour prétexte une grande partie de chasse organisée par le chargé d'affaires de France; le prestige de sa position et les moyens dont il pouvait disposer étaient une garantie suffisante contre les populations; quant à l'autorité locale, si l'usage pouvait, dans une certaine mesure, justifier sa résistance à des débarquements sur la côte, le texte des traités ne lui permettait pas de s'opposer à un voyage par terre de touristes.

La proposition ayant été acceptée avec reconnaissance par le commandant de Kerhallet et par M. Vincendon-Dumoulin, M. Jagerschmidt alla trouver Ben Abbou, le gouverneur de la province, pour lui faire part de ses intentions. Loin de soulever aucune objection, celui-ci se montra très heureux d'une combinaison qui colorait du nom de partie de chasse les opérations des ingénieurs, et qui faisait disparaître les inconvénients des débarquements répétés sur la côte. Il manda aussitôt à Tanger le cheikh du district d'Angera pour lui donner ses instructions; ce dernier reçut ordre d'accompagner partout la caravane et de lui fournir tous les vivres nécessaires; deux soldats du gouvernement furent mis en outre à sa disposition pour toute la durée du voyage.

Les préparatifs furent promptement achevés : chevaux, tentes, vivres, bêtes de somme, tout fut prêt en peu de

temps pour le départ. Désireux d'ôter à son entreprise le caractère d'une expédition trop exclusivement française aux yeux du gouvernement marocain, M. Jagerschmidt obtint d'un de ses collègues, M. Malmusi, agent et consul général de Sardaigne au Maroc, et d'un de ses amis, M. Scovasso, consul de Sardaigne à Gibraltar, de passage à Tanger, qu'ils se joignissent à lui pour cette intéressante excursion.

Le 15 novembre 1854, la caravane se mit en route. Elle se composait du chargé d'affaires de France, M. Jagerschmidt; des trois ingénieurs, MM. Vincendon-Dumoulin, Boutroux et Ploix; du médecin du *Phare*, le docteur Durand; de MM. Malmusi et Scovasso; du premier interprète de la mission de France, M. Cotelle; d'un drogman indigène, le juif Sonery, riche négociant, en relations d'affaires avec quelques-uns des principaux chefs du district d'Angera; de quatre matelots du *Phare*; des deux soldats du gouverneur, et d'un certain nombre d'Arabes. Le temps paraissait beau; mais, dès le premier campement, dans la nuit du 15 au 16, un ouragan épouvantable vint fondre sur les voyageurs, le même assurément qui avait, presque au même instant, ravagé la Crimée et causé la perte du vaisseau le *Henri IV*, jeté sur la côte d'Eupatorie. Les tentes, traversées par des pluies torrentielles, faillirent être emportées; les ingénieurs ne pouvaient songer à poursuivre leur travail; la caravane prit le parti de rentrer à Tanger; elle rencontra, en route, le cheikh du pays qui, malgré le vent et la pluie, venait, d'après l'ordre de Ben Abbou, se joindre à elle avec une vingtaine de Kabyles; elle lui donna rendez-vous à une époque plus favorable.

Cette première tentative était faite, ouragan à part, pour inspirer confiance dans la facilité de l'entreprise; mais, par malheur, la persistance des pluies, en retardant de plusieurs semaines la continuation du voyage, donna aux autorités marocaines le temps de la réflexion, et, lorsque, le 12 décembre, le moment parut propice pour reprendre l'excursion

interrompue, tout était changé dans leurs dispositions. M. Jagerschmidt s'étant rendu chez Ben Abbou afin de lui annoncer son départ pour le lendemain, celui-ci lui déclara qu'il lui était impossible de se mêler en rien de ses affaires; il avait eu à se repentir d'avoir consenti la dernière fois à faciliter l'exécution de ses projets; Sidi Mohammed el' Khâtib lui avait écrit de Tetouan, où il se trouvait alors, pour lui reprocher d'avoir empiété sur ses attributions, attendu que Khâtib était seul chargé des affaires concernant les agents européens, et que lui, Ben Abbou, n'avait à s'occuper que des Arabes et du gouvernement de la province; c'était donc à Khâtib qu'il fallait s'adresser pour obtenir les moyens de voyager en sécurité. M. Jagerschmidt tenta d'inutiles efforts pour faire revenir Ben Abbou sur sa décision; celui-ci lui répéta qu'il ne s'était déjà que trop compromis pour lui, qu'il n'avait rien à voir avec les agents européens, qu'il ne ferait rien soit pour l'empêcher soit pour l'aider dans ses projets, qu'il voulait enfin ignorer ce qui allait se faire.

La situation était délicate. M. Jagerschmidt jugea que le seul parti à prendre était de monter à cheval sans perdre un instant, afin de ne pas laisser à l'autorité le temps de créer aux voyageurs de trop grandes difficultés; car il était convaincu que le danger du fait des populations était peu à craindre et que les obstacles viendraient uniquement du gouvernement marocain dont la politique constante était d'empêcher les étrangers de pénétrer dans l'intérieur du pays. Il crut néanmoins devoir, pour se mettre en règle, écrire à Khâtib une lettre par laquelle il l'informait qu'usant du droit que les traités donnent aux Européens de parcourir librement le Maroc, il comptait partir le lendemain avec plusieurs de ses amis et suivre le littoral jusqu'à la rivière de Tetouan en passant devant Ceuta; il l'invitait à lui envoyer des soldats pour l'accompagner et à faire donner des ordres au cheikh d'Angera pour lui faciliter le voyage. L'argument tiré des traités était d'ailleurs purement théo-

rique ; toutes les fois, en effet, que la clause relative au droit de circulation avait été invoquée, le Sultan, sans en nier la valeur, se bornait à déclarer que, gouvernant des populations indisciplinées et sauvages, il ne pouvait garantir la sécurité du voyageur, et dégageait ainsi sa responsabilité dans le cas d'un accident qu'il était bien capable ensuite de provoquer secrètement.

Quoi qu'il en fût, il était inutile d'attendre la réponse à la lettre adressée à Khâtib, car les réponses de ce fonctionnaire étaient invariablement des accusés de réception, avec avis quel'affaire, si minime qu'elle fût, avait été soumise au Sultan.

Le 13 décembre, la caravane se remit donc en route ; composée comme elle l'était un mois auparavant, elle ne devait plus, faute d'escorte et de l'appui des autorités, pouvoir compter que sur elle-même pour parer aux difficultés qu'elle allait sans doute rencontrer, surtout pour se procurer les approvisionnements nécessaires aux hommes et aux chevaux.

Le soir du second jour seulement, arriva au campement le courrier porteur de la réponse de Khâtib à la lettre que le chargé d'affaires de France lui avait adressée à Tetouan. C'était un refus formel de consentir au voyage dont on lui donnait avis ; elle fournissait d'ailleurs un curieux spécimen de la situation faite aux agents européens au Maroc : Ben Abbou refusait de les protéger sous le prétexte que ses attributions, comme gouverneur de la province, ne lui permettaient pas de rien avoir de commun avec eux ; Khâtib déclinait également toute responsabilité sous le prétexte qu'il n'avait aucun ordre à donner aux Arabes et qu'il ne pouvait que soumettre au Sultan les affaires concernant les Européens.

Cette réponse ayant été prévue d'avance, le voyage se continua, comme il avait été commencé, malgré l'autorité locale et en dehors d'elle. Il dura huit jours. Le 20 décembre au soir, la caravane arrivait à l'embouchure de la rivière de

Tetouan, devant laquelle était venu mouiller le *Phare* qui recueillit immédiatement les voyageurs pour les ramener à Tanger. L'expédition avait eu un plein succès ; tout s'était passé sans accident ; sauf une nuit d'orage, un temps magnifique avait constamment favorisé cette excursion entreprise dans des conditions aussi exceptionnelles. Le pays parcouru était peu habité, peu cultivé, mais fort pittoresque. Les rares indigènes que l'on rencontrait témoignaient ou de l'indifférence ou une curiosité bienveillante. A chaque campement il en arrivait quelques uns, attirés par la nouveauté du spectacle ; les relations s'établissaient par l'intermédiaire de M. Cotelle ; au bout de peu de temps, grâce à sa profonde connaissance des Arabes et à son habileté à les manier, ces sauvages froids et étonnés, dont pas un ne marche sans son fusil, dont chacun a un ou plusieurs meurtres sur la conscience, n'avaient pour les voyageurs que des visages amis et offraient leurs services ; on leur achetait alors les provisions qu'ils pouvaient fournir, et des guides étaient arrêtés pour la journée du lendemain. Les campements étaient invariablement établis au bord de la mer. Le matin, au point du jour, les deux sous-ingénieurs, MM. Boutroux et Ploix, escortés chacun de trois Arabes de confiance, partaient en suivant le littoral pour faire leurs observations et lever la côte dans les plus grands détails ; ce travail n'a pu s'accomplir qu'avec des difficultés considérables par suite de la configuration et de la nature du sol qui présentait souvent des obstacles presque insurmontables. Pendant ce temps, le reste de la caravane, avec M. Vincendon-Dumoulin, les tentes et les bagages, se dirigeait par les sentiers frayés vers le lieu fixé pour le campement suivant où devaient se retrouver les deux sous-ingénieurs ; le pays était tellement accidenté qu'il fallait presque toujours pénétrer dans l'intérieur en suivant les vallées pour redescendre ensuite au bord de la mer.

Une expédition faite dans de semblables conditions ne

pouvait cependant être exempte de préoccupations; elles furent vives et nombreuses. Les débuts du voyage avaient été faciles; les Arabes qui accompagnaient la caravane, tout en s'étonnant que le chargé d'affaires de France fût parti sans une escorte du gouvernement, n'avaient pu concevoir l'idée qu'il se fût mis en route sans la protection ou tout au moins l'assentiment de l'autorité. M. Cotelie leur affirmait d'ailleurs que les soldats allaient venir d'un instant à l'autre, et, le courrier porteur de la réponse de Khâtib l'ayant remise en présence des Arabes tous réunis alors autour du campement, il feignit, après avoir déchiffré la lettre, de leur en faire connaître le sens, en leur déclarant que Khâtib s'excusait du retard et annonçait la prochaine arrivée des gardes. L'important était, en effet, de gagner du temps. Mais, à la troisième ou quatrième étape, la vérité commença à se faire jour; des bruits alarmants se répandirent; le cheikh d'Angera, disait-on, suivait pas à pas la caravane avec quelques centaines d'hommes, et se disposait à l'attaquer; des ordres avaient été donnés dans tous les villages pour s'opposer à sa marche; les Arabes enrôlés à Tanger étaient effrayés au plus haut point des conséquences que pouvait avoir pour eux leur complicité dans cette aventureuse entreprise, et chaque jour quelques-uns d'entre eux désertaient.

La situation, qui ne fut complètement éclaircie que plus tard, après le retour à Tanger, était en réalité celle-ci: Khâtib et Ben Abbou avaient refusé leur assistance de peur de se compromettre vis-à-vis du sultan; mais ils craignaient au même degré la responsabilité qu'ils encourraient, s'il arrivait quelque accident aux voyageurs. Ben Abbou avait donc fait venir le cheikh d'Angera et lui avait donné ordre de les suivre secrètement en se tenant toujours à une lieue de distance, de ne point entrer en communication avec eux, de ne leur fournir aucune provision, d'interdire aux populations des villages de s'approcher d'eux, de veiller enfin sur

eux, prêt à paraître au cas où quelque difficulté avec les Kabyles le rendrait nécessaire. Le cheikh d'Angera devait, en outre, les précéder devant la possession espagnole de Ceuta, pour les empêcher d'y pénétrer en forçant la ligne, si telle était leur intention, car les ordres formels du Sultan avaient de tout temps interdit la communication par terre entre la presqu'île de Ceuta et le Maroc.

Mais, ainsi qu'il a été dit, la vérité ne fut connue que plus tard, et, pendant toute la durée de l'excursion, les allures du cheikh d'Angera, les dispositions qu'on lui prêtait, et les ordres donnés dans toute la montagne étaient de nature à préoccuper les voyageurs. Les Arabes affirmaient qu'il était défendu, sous peine du bâton, de fournir des provisions et de servir de guides; aussi les désertions se multipliaient-elles. M. Jagerschmidt était loin d'être toujours rassuré, non pas qu'il crût un instant à la possibilité d'un acte de violence, mais il craignait les mesures prises pour faire le vide autour de la caravane, et, sans guides, sans vivres pour les hommes, sans nourriture pour les chevaux, elle eût pu se trouver dans un sérieux embarras. Par le fait cependant, et grâce aux habiles efforts de diplomatie arabe de M. Gétalle, elle réussit à mener à bonne fin son expédition; les deux derniers jours seulement, elle eut à souffrir un peu de la disette; et elle dut sans doute à son départ précipité de Tassar, qui ne permit point à l'autorité marocaine d'agir à temps, de n'avoir pas rencontré plus de difficultés sur sa route.

Un seul incident sérieux s'était produit à l'arrivée des voyageurs devant Ceuta. Ils gravissaient péniblement, l'un derrière l'autre, un sentier qui leur supposait devoir les conduire, à la descente, vers le bord de la mer. Arrivés au sommet, ils découvrent, en effet, à leurs pieds la presqu'île de Ceuta, et aperçoivent, non sans une vive satisfaction, le vapeur le *Phare* qui était venu mouiller sur la rade pour y attendre de leurs nouvelles et se diriger ensuite sur

Tetouan, où ils devaient se réembarquer. Le cheikh d'Angera les avait précédés sur ce point, pensant que leur projet serait de pénétrer dans la possession espagnole en passant la ligne; la présence du *Phare* sur la rade n'avait pu que le confirmer dans cette idée. Laissant sur sa gauche une espèce de petit fortin ruiné où se tenait le cheikh, la caravane, M. Jagerschmidt en tête, cherchait au milieu des rochers à gagner le rivage pour y établir son campement. Tout à coup des cris retentissent derrière elle; une cinquantaine de Kabyles armés se précipitent hors de la mesure pour lui couper la route, bondissant de roche en roche, poussant des hurlements et brandissant leurs fusils. Le peu d'Arabes de Tanger qui étaient encore restés avec elle s'empresment de prendre la fuite. L'un des Kabyles arrive sur le chargé d'affaires de France qui conduisait la colonne, et saisit son cheval par la bride. D'un coup de courbache, celui-ci lui fait lâcher prise en lui demandant comment il ose porter la main sur le cheval d'un consul; et il lui intime l'ordre de se tenir tranquille en attendant l'arrivée de son chef. Le cheikh d'Angera accourait au même instant. M. Jagerschmidt l'interpelle vivement, en lui demandant si la guerre est allumée entre la France et le Maroc, et si c'est ainsi que l'on accueille dans son pays des étrangers amis du Sultan. Le cheikh lui répond qu'il est sur le chemin des lignes espagnoles et qu'il est interdit de pénétrer dans Ceuta. M. Jagerschmidt lui déclare que, connaissant cette défense et, plein de respect pour les ordres du Sultan, il n'a nulle intention de l'enfreindre, qu'il cherche uniquement à gagner le bord de la mer pour y planter ses tentes, et que, s'il se trouve par erreur sur la route de Ceuta, la faute en est au cheikh seul qui a manqué à tous ses devoirs en négligeant de venir à sa rencontre pour se mettre à sa disposition et lui servir de guide. Visiblement rassuré par ces paroles, le cheikh d'Angera, qui était sans doute fort embarrassé à l'idée d'une lutte à main armée, s'offrit aus-

sitôt à conduire les voyageurs où ils le désiraient; il les mena en effet sur le rivage où les tentes furent dressées. Mais la confiance ne lui était revenue qu'en partie, car il se crut obligé de passer toute la nuit autour des tentes avec tous ses montagnards, et refusa de faire passer le soir dans Ceuta une lettre adressée au commandant du *Phare* pour lui donner des nouvelles de l'expédition; il craignait sans doute que cette missive ne contînt un avis au commandant de venir dégager la caravane à la tête de son équipage. Ce ne fut que le lendemain matin, au moment du départ pour Tetouan, que, complètement rassuré sur les projets de M. Jagerschmidt, il se décida à faire passer sa lettre à Ceuta. Le commandant de Kerhallet put ainsi être informé de l'arrivée des voyageurs, et, le soir même, huit jours après leur départ de Tanger, ceux-ci se trouvaient tous réunis à bord du *Phare*, en rade de Tetouan.

En recevant ses hôtes, le commandant de Kerhallet leur fit part des inquiétudes mortelles qu'il avait éprouvées sur leur compte. Le général Rebagliato, gouverneur de Ceuta, avait eu connaissance par des Arabes de l'approche de la caravane; des nouvelles de la nature la plus alarmante lui étaient parvenues, on lui avait affirmé que tous les Européens avaient été arrêtés et faits prisonniers dans la baie de Benzus; il s'était empressé d'en donner avis au commandant du *Phare*, en lui offrant de faire sortir un détachement de la garnison pour aller à leur secours et opérer leur délivrance. Toutes les dispositions avaient déjà été prises lorsque la lettre au commandant de Kerhallet était venue le rassurer sur la situation.

Effectuée dans de pareilles conditions, la reconnaissance hydrographique du détroit du Gibraltar a été aussi complète qu'il était possible de le désirer, et la carte marine dressée par MM. de Kerhallet et Vincendon-Dumoulin ne le cède, comme exactitude, à aucune de celles du Dépôt des cartes et plans de la marine.

La mission du *Phare* n'était cependant pas terminée; les instructions du Ministre prescrivaient de pousser la reconnaissance de la côte septentrionale du Maroc jusqu'aux îles Zaffarines, qui formaient la limite des travaux hydrographiques exécutés, de 1831 à 1833, par l'amiral Bérard et l'ingénieur Dortet de Tessen sur les côtes de nos possessions d'Afrique. Mais cette partie des opérations ne pouvait s'effectuer de la même manière; les débarquements sur le littoral du Rif, de Tetouan à la frontière de l'Algérie, étaient absolument impossibles; un voyage par terre, comme celui de Tanger à Ceuta, était impraticable dans cette contrée, habitée par des peuplades insoumises et adonnées de tout temps à la piraterie. La reconnaissance de la côte du Rif dut donc être faite par la méthode de levé sous voiles donnée par M. Vincendon-Dumoulin et suivie dans son voyage au pôle sud. Mais pendant longtemps encore la carte dressée au moyen de ce procédé suffit aux besoins de la navigation, en raison de l'absence de mouillages et de ressources d'aucune espèce qui distingue ce sauvage pays.

Indépendamment des cartes qu'ils ont dressées, MM. Vincendon-Dumoulin et de Kerhallet ont publié des instructions aux navigateurs sur la côte septentrionale du Maroc et sur le détroit de Gibraltar. La première de ces deux publications, intitulée *Description nautique de la Côte nord du Maroc*, est précédée d'un *Avertissement* qui se termine ainsi :

« Dans la nomenclature, nous nous sommes attachés surtout à conserver les noms donnés par nos devanciers; à leur défaut, nous avons cherché à connaître les appellations arabes; enfin, lorsque, pour la facilité de la description et dans l'intérêt de la navigation, nous avons dû imposer des noms nouveaux, nous y avons placé de préférence ceux des personnes qui, par leur bienveillant

246 EXPÉDITION HYDROGRAPHIQUE SUR LES CÔTES DU MAROC.
intérêt, nous ont été principalement utiles pour l'accomplissement de notre difficile mission. »

En rapprochant de cet avis le récit qui précède de l'excursion de Tanger à Ceuta et Tetouan, entreprise et dirigée par le chargé d'affaires de France, on a l'explication et la raison d'être des dénominations qui figurent sur la carte marine de la côte septentrionale du Maroc, et dont quelques-unes se trouvent reportées sur l'une des cartes de l'Atlas de Stieler: *pointe Jagerschmidt*, *pointe Catelle*, *mont Malmusi* et *mont Scovasso*; quant au *mont Anna*, il a été appelé ainsi du nom de la femme du commandant de Kerhallet, enfin le *mont Bérard* et le *mont Tessan* consacrent le souvenir de l'amiral et de l'ingénieur hydrographe auxquels est dû l'important travail de la reconnaissance des côtes d'Algérie jusqu'aux îles Zaffarines.

RAPPORT SUR LE CONCOURS AU PRIX ANNUEL

FAIT

A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Dans sa séance générale du 2 mai 1884

AU NOM D'UNE COMMISSION COMPOSÉE DE

MM. Henri Duveyrier, Alfred Grandidier, le docteur E.-T. Hamy,
de Quatrefages, et William Hüber, *rapporteur*.

L'intéressante communication que nous attendons ce soir de M. le commandant Martial sur l'expédition scientifique de la *Romanche* au cap Horn, oblige les rapporteurs de votre Commission des prix à être exceptionnellement brefs. Le rapport général qui résumait d'ordinaire les travaux de la Commission se bornera, cette année, au strict indispensable.

En cherchant parmi les travaux et les expéditions géographiques, ceux qui méritaient au plus haut titre votre grande médaille d'or, la Commission des prix s'est arrêtée, à l'unanimité sur les dragages sous-marins du *Travailleur* et du *Talisman*.

Chacun a pu voir, au Muséum, l'admirable exposition des résultats de ces campagnes maritimes ; ils ne pouvaient manquer de présenter un grand intérêt pour la science qui nous unit, en nous révélant, à des profondeurs inexplorées, des reliefs et des dépressions inconnues, en établissant tout un système orographique à peine entrevu, et en animant ce monde nouveau d'une vie particulière dont on ne retrouve les espèces disparues que dans les assises géologiques des continents. Les engins de perquisition inventés par l'homme, n'avaient jamais pénétré si avant dans ces abîmes d'où ils ont rapporté de riches récoltes.

Les traditions de notre Société cherchent à attribuer vos récompenses surtout à des travaux entrepris par l'initiative individuelle, et la campagne dont il s'agit était subventionnée par l'État; mais nous nous sommes trouvés en présence du double fait, que les voyages du *Travailleur* et du *Talisman* ont été décidés sur l'initiative personnelle et persévérante de MM. Milne-Edwards, et que ces travaux sont les premiers de ce genre exécutés en France avec autant d'ampleur. Ils mettent la science française de pair avec celle d'autres nations qui l'avaient devancée mais non surpassée; ils ont coûté enfin une somme considérable d'efforts, de dévouement et de savoir.

Votre Commission des prix a décerné la grande médaille à l'expédition toute entière, dans la personne de son chef, notre éminent collègue M. Alphonse Milne Edwards. Une médaille de bronze sera offerte à chaque collaborateur et, nominalemeut, à chacun des navires des expéditions. Leurs capitaines voudront bien conserver cette marque d'estime qui s'adresse à tout l'équipage, comme le colonel du régiment conserve à la colliette du drapeau, le témoignage de sa participation à de glorieux faits d'armes.

M. Arthur Thouar, par sa traversée du désert du Grand Chaco à la recherche des survivants de la mission Crevaux, méritait aussi une de vos hautes récompenses. M. Thouar est un des nôtres, un membre de notre Société, qui, par une généreuse impulsion, sans autres ressources que les siennes, s'est jeté sur les traces d'un de nos plus sympathiques explorateurs, d'un frère tombé là-bas sous les coups d'une tribu sauvage. Nous avons décerné à M. Arthur Thouar une médaille d'or.

Le prix Logerot a été offert à M. Désiré Charnay pour ses intéressantes explorations et ses découvertes archéologiques dans le Yucatan. Ce prix, vous le savez, n'est pas, comme les autres, exclusivement géographique. Il vous a semblé que les résultats rapportés par M. Charnay, touchant d'ailleurs de

très près à la géographie, présentaient toutes les conditions pour justifier pleinement cette distinction de votre part.

Ce sont donc trois Français qui, cette année, ont obtenu les suffrages unanimes de votre Commission, toujours jalouse, en votre nom, d'examiner avec une entière impartialité les titres des candidats. Nous sommes heureux de constater que le nombre de nos explorateurs augmente chaque année. Puissent vos récompenses stimuler le zèle de nos jeunes voyageurs.

COMMISSION DES SONDAGES ET DRAGAGES SOUS-MARINS

M. ALPHONSE MILNE-EDWARDS, membre de l'Institut, président.

M. Alfred Grandidier, rapporteur.

Grande médaille d'or.

Vous avez certainement encore présentes à l'esprit les séances mémorables où nous avons remis successivement la grande médaille de la Société aux illustres voyageurs qui nous ont ouvert le continent africain, à Nachtigal, à Cameron, à Stanley, à Serpa Pinto, à Savorgnan de Brazza, et au savant explorateur des régions polaires, au baron Nordenskiöld, qui venait d'achever son périple à travers les glaces du Nord.

Mais depuis 1881, malgré l'intérêt très réel que présentant les voyages récents, il ne nous a point paru qu'aucun méritât cette récompense, la plus haute dont nous disposons, et qui est réservée aux découvertes exceptionnelles.

Cette année, une exploration, remarquable par l'habileté de l'exécution, et considérable par les résultats obtenus, s'imposait à notre examen. Cette exploration, qui a été entreprise par un comité composé des savants les plus autorisés, s'est faite, non à la surface d'un continent, comme toutes celles dont nous avons coutume d'entendre parler, mais au fond de la mer. Elle a réalisé un progrès

notable dans la connaissance de la Terre, en nous révélant les aspects étranges et la condition extraordinaire des fonds de l'océan Atlantique.

Votre Commission a été unanime à décerner la grande médaille d'or à ce comité, qui, pendant quatre années successives, s'est dévoué aux études importantes des sondages et dragages sous-marins et dont notre éminent collègue, M. Alph. Milne Edwards, est le président, dont les membres sont MM. Vaillant et Edmond Perrier, tous deux professeurs au Muséum d'histoire naturelle, MM. le marquis de Folin, Périer (de Pauillac), et Marion, les savants explorateurs des golfes de Gascogne et de Marseille, MM. Fisher, Sabatier et Filhol, qui sont bien connus par leurs beaux travaux de conchyliologie et d'anatomie, enfin, MM. Viallannes, Brongniart, Bertholus et Poirault, jeunes naturalistes dont le zèle a été très utile et très justement apprécié. Ce comité a été organisé à la requête et par les soins persévérants de MM. Milne Edwards; par amour pour la science et par un noble sentiment de patriotisme, n'ont reculé devant aucune peine, aucune difficulté pour que la France prenne son rang, à côté de l'Angleterre, des États-Unis et de la Norvège, dans les explorations sous-marines, si utiles pour faire connaître la configuration, le climat, la faune, des terres que couvrent les eaux; nous constatons avec une juste fierté que notre pays occupe aujourd'hui le premier rang dans ces recherches.

Je ne parlerai pas ici de l'énergie et de l'abnégation dont ont fait preuve les membres du comité de dragages pendant leurs croisières, je ne parlerai pas des dangers qu'ils ont courus, des privations auxquelles ils ont été soumis, du travail opiniâtre auquel il leur a fallu se livrer sans trêve ni repos, de jour comme de nuit, car c'est un honneur pour eux d'avoir fait ces explorations, et à côté de l'honneur la peine ne compte plus.

Il n'y a que trente-quatre ans, en 1850, les terres que

couvrent les eaux, soit près des trois quarts de la surface de notre globe, étaient totalement inconnus, hormis le long de quelques côtes. A cette époque, on croyait que dans la mer, au delà d'une profondeur de 400 mètres, il régnait un repos absolu, une température uniforme, une obscurité complète; on croyait qu'au delà de cette profondeur aucun être ne pouvait vivre. C'était une erreur. Les explorations entreprises, soit pour préparer la pose des nombreux câbles qui réunissent aujourd'hui les divers continents; soit pour étudier la faune des Océans, leurs courants, leur température et leur relief, ont montré que ce monde jusque-là inconnu a ses montagnes, ses vallées, ses plaines, tout comme les continents, qu'il est parcouru en tous sens par des courants puissants qui en chauffent ou en refroidissent les eaux, qu'il est éclairé par des phénomènes de phosphorescence d'une grande intensité, enfin qu'il est habité, jusque dans ses abîmes les plus profonds, par des animaux innombrables.

Permettez-moi, à ce propos, de rappeler un souvenir bon à conserver. C'est que l'exemple des premières recherches sous-marines a été donné par un savant français, M. Henri Milne Edwards, aujourd'hui doyen de la Faculté des Sciences de Paris, qui, revêtu d'une sorte de scaphandre primitif, a eu, en 1836, le courage d'explorer le fond de la mer le long des côtes de Sicile. Plus tard, en 1841, un zoologiste anglais éminent, M. Forbes, ayant fouillé la mer Egée avec des filets et des dragues jusqu'à une profondeur de 400 mètres, arriva à la conclusion qu'aucun animal ne descend au-dessous de cette limite. MM. Baely et Wallich ont prouvé que l'opinion émise par M. Forbes, et adoptée prématurément par les naturalistes, n'était pas exacte et qu'il y avait des animalcules microscopiques au delà de 1000 mètres; mais c'est encore à un savant français, au président même du comité de dragages, que revient l'honneur d'avoir montré que des animaux d'un organisme

plus parfait et plus compliqué, des Mollusques et des Polypiers, pouvaient vivre sous la pression énorme d'une couche d'eau de mer épaisse de plus de 2500 mètres. C'est sur un tronçon du câble établi entre l'île de Sardaigne et l'Algérie que M. Alph. Milne Edwards a découvert, en 1861, diverses coquilles et coralliaires, appartenant les uns à des espèces très rares ou nouvelles, les autres semblables à certains types dont on avait antérieurement trouvé les dépouilles dans les terrains tertiaires du bassin méditerranéen. Il est bon et juste, de rappeler et de garder ces souvenirs, car c'est un honneur pour la science française d'avoir ouvert la voie si féconde des recherches sous-marines; à l'étranger, on a trop laissé dans l'ombre ces découvertes importantes qui ont été le point de départ des investigations auxquelles se sont livrés avec tant de succès dans les divers Océans, les savants anglais, américains et norvégiens, pendant que les savants français, n'ayant pas le concours indispensable de l'État, étaient obligés de rester dans l'inaction; car, pour des explorations de ce genre, il faut un matériel spécial : un grand navire, un équipage habile, un outillage puissant et coûteux.

Ce n'est qu'en 1880 que le gouvernement, sur la demande du Ministre de l'Instruction publique, a enfin consenti à participer au grand mouvement scientifique dont nous avons été les instigateurs. Deux navires ont été tour à tour mis par le Ministre de la Marine à la disposition du comité des dragages : le *Travailleur*, dont les moyens d'action étaient peu puissants, et le *Talisman*, qui, au contraire, était pourvu de tous les appareils utiles à sa mission. Mais, grâce au zèle des commandants de ces avisos, MM. Parfait et Richard, dont les noms sont inséparables de l'œuvre accomplie par le comité scientifique, grâce au concours actif et intelligent de leurs états-majors et de leurs équipages tout entiers, grâce surtout au dévouement de MM. les lieutenants de vaisseau Jacquet, Villegente,

Mahieux, Testy, de Roquancourt, Antoine et Gibory, de MM. les enseignes Bourget et Carmichael, de MM. les docteurs Duploux, Baril, Vincent, Huas et Rangé, dont nous avons le devoir de citer les noms, les quatre croisières ont toutes fait une riche moisson de découvertes tant géographiques que zoologiques.

Je n'ai pas à vous décrire ici les instruments dont on s'est servi dans ces diverses explorations, tant pour déterminer les reliefs sous-marins, la constitution du sol, la température et la composition de l'eau aux diverses profondeurs, que pour recueillir les animaux de toute sorte qui habitent ces abîmes. Je rappellerai seulement que la sonde, le seul instrument que l'on ait pour explorer les fonds de la mer au point de vue topographique, est aujourd'hui perfectionnée au point de fournir des résultats précis; on a, en effet, abandonné pour les sondages à grandes profondeurs les anciens appareils avec corde de chanvre, dans l'indication desquels on ne peut avoir aucune confiance par suite des déviations souvent très considérables qu'occasionnent les courants et les contre-courants; c'est ainsi que le capitaine Denham et le capitaine Parker ont cru trouver des profondeurs de 13500 et de 19500 mètres là où il n'y en avait pas 8000. Aujourd'hui, on a remplacé les cordes de chanvre par des fils d'acier qui ne présentent pas les mêmes inconvénients. Je rappellerai aussi qu'on s'est servi à bord du *Talisman* d'un sondeur à déplanchement, perfectionné par un ingénieur distingué de la marine, M. Thibaudier, à l'aide d'un appareil ingénieux qui maintient toujours le fil métallique bien suspendu, et qui indique non seulement l'instant précis où le poids touche le fond, mais aussi le nombre de mètres qui a été déroulé. Je rappellerai enfin qu'un thermomètre à bascule, construit sur les indications de M. Alph. Milne Edwards, prenait la température des couches d'eau inférieures, et que, soit des tubes de verre à parois épaisses où le vide avait été fait préalablement et dont la pointe effilée

se brisait lors du retournement du thermomètre, soit des bouteilles d'un modèle spécial, recueillaient des échantillons de liquide aux diverses profondeurs.

Les résultats que le comité de dragages a obtenus au point de vue du relief sous-marin, dans ses quatre campagnes successives, ont été importants. — Il a tour à tour étudié les fonds du golfe de Gascogne, les côtes de la péninsule ibérique et le golfe du Lion dans la Méditerranée, la partie de l'Océan comprise entre la France et les îles Canaries et enfin la côte d'Afrique, jusqu'au Sénégal et la mer des Sargasses entre les archipels du cap Vert et les Açores. Les cartes marines ne contenaient que peu de renseignements au sujet du relief de ces parties de la Méditerranée et de l'Océan Atlantique, et ces renseignements étaient erronés. — Aujourd'hui, grâce aux nombreux sondages faits par le comité, on sait que le système pyrénéen continue sous la mer, et qu'en avant de chacune des rivières qui débouchent sur la côte, s'ouvrent de petites vallées qui se prolongent au loin, notamment le Gouf du cap Breton qui est l'ancien lit de l'Adour; on sait que la région montagneuse des Asturies a pour assise un vaste plateau sous-marin, et qu'au large de la côte occidentale du Portugal le relief du sol est très accidenté; on sait qu'au contraire les fonds qui s'étendent à l'ouest du Maroc et du Sahara, sont en pente douce, sans ces montagnes et ces vallées qui s'entrecroisent sur les côtes ibériques; on sait que les abords des divers archipels perdus au milieu de l'Océan Atlantique sont rocheux et très tourmentés, et qu'entre les îles du cap Vert et les Açores le fond se creuse régulièrement jusque vers le 25° parallèle, où il atteint 6267 mètres, puis se relève graduellement jusqu'au 35° où il n'est plus qu'à 3175 mètres; on sait enfin qu'il existe une grande chaîne volcanique parallèle à la côte d'Afrique, dont les îles du cap Vert, de Madère, des Canaries et des Açores sont les sommets culminants. Les cartes les plus récentes indiquaient un relief tout différent de celui

qui existe réellement, et dont nous connaissons aujourd'hui les aspects vrais.

Les cartes que publient en si grand nombre et depuis si longtemps les amirautés de divers pays, pour éclairer la course aventureuse des marins, tant aux abords des côtes que dans la navigation de long cours, n'ont guère du reste donné jusqu'à ce jour que les lignes du littoral et les hauts-fonds; elles laissent en blanc la presque totalité des terres immergées, et encore les côtes de sonde n'y sont-elles pas d'ordinaire assez nombreuses et assez serrées pour que le relief de ces petites parties du sol sous-marin puisse être représenté au moyen de courbes de niveau qui ont le grand avantage de ne laisser aucune discontinuité, tout en étant claires et d'une lecture facile. Il y a donc un intérêt tout à la fois géographique et pratique à connaître d'une manière précise l'orographie du fond des mers, et toute exploration qui nous apporte des documents exacts à cet égard est digne de nos encouragements. C'est pourquoi notre Société récompense aujourd'hui les travaux topographiques du comité de dragages, travaux qui ont augmenté d'une manière très notable nos connaissances sur le relief du fond de l'océan Atlantique.

Mais, à côté des résultats précieux dont venons de donner un court aperçu, il en est d'autres qui ont une importance scientifique trop considérable pour que votre rapporteur puisse les passer sous silence, bien qu'ils ne relèvent pas au même degré de notre Société, je veux parler des découvertes géologiques et zoologiques faites dans les explorations du *Travailleur* et du *Talisman*.

Des notions très intéressantes sur le mode de formation de certains terrains ont été fournies par ces investigations sous-marines; au delà de la zone littorale où s'accumulent les débris provenant de la désagrégation des roches de la terre ferme, on a trouvé des couches limoneuses, très étendues, formées presque entièrement de coquilles microscopiques.

piques; ces couches ont la plus grande analogie avec la craie sur laquelle est bâtie notre ville de Paris; à des profondeurs plus grandes, les sondages ont révélé l'existence d'argiles, mêlées de débris de pierre ponce et autres minéraux volcaniques, qui ne semblent correspondre à aucune des formations connues.

Des récoltes zoologiques d'une richesse et d'une variété étonnantes ont aussi été le résultat de ces explorations. Ceux d'entre vous, et ils sont certainement fort nombreux, qui ont visité la remarquable exposition où la commission a offert à l'étude des savants et à la curiosité intelligente du public une partie de ces collections, ont pu se rendre compte de leur importance et de leur intérêt. Et d'abord, la présence d'animaux, d'un organisme aussi parfait que les poissons, les crustacés, les mollusques, à des profondeurs de 5 et de 6000 mètres ne bouleverse-t-elle pas toutes les idées que nous pouvions et que nous devons concevoir *a priori*? Les savants les plus compétents avaient les meilleures raisons pour soutenir que la vie était impossible au fond de ces eaux qui sont condamnées à l'obscurité et à l'immobilité et où manquent les algues et toute matière végétale; du reste l'expérience semblait d'accord avec la théorie. N'y a-t-il pas, en effet, lieu de s'étonner que des êtres aux organes si délicats puissent vivre sous la pression énorme de 5 à 600 atmosphères, alors que, comme vous avez pu le voir à l'exposition, des rondelles de liège plongées dans ces abîmes reviennent dures comme la pierre et réduites au tiers de leur volume primitif par le puissant écrasement dû à cette pression.

Les conditions de la vie des êtres qui habitent ces abîmes méritent que nous nous y arrêtions. En effet, ce ne sont pas les animaux des côtes qui y descendent, bien que la faune change de caractère plutôt suivant la nature du sol sous-marin, la température et les courants, que suivant la profondeur; les uns, que la nature semble y avoir oubliés,

sont les derniers survivants d'une faune ancienne qui ne nous était connue que par les empreintes fossiles laissées dans les roches à une époque géologique très reculée; d'autres appartiennent à des genres qu'on croyait cantonnés autour des pôles; beaucoup ont des formes spéciales; enfin, il y en a qui ont de l'analogie avec les animaux du littoral, mais tantôt ils n'ont point d'yeux, et se guident, suivant l'expression heureuse de M. Alph. Milne Edwards, avec le bâton de l'aveugle, c'est-à-dire avec leurs antennes ou leurs pattes démesurément longues et d'une sensibilité extrême, tantôt pourvus d'un foyer lumineux ils répandent des lueurs phosphorescentes d'un éclat incomparable, qui proviennent, soit d'un enduit muqueux étendu à la surface de leur corps, soit de plaques spéciales disposées sous le ventre, sur les flancs ou sur les joues. Chez certains Polypiers, l'écorce animale qui enveloppe l'axe branchu, étincelle, lançant des éclairs verdâtres d'une intensité remarquable.

Les éponges méritent une mention. Dans ces grandes profondeurs, elles ont des beautés et des formes étranges; tantôt elles ressemblent à d'énormes chapeaux de feutre; tantôt elles sont portées sur un squelette d'une texture si élégante, si délicate qu'il semble fait de la plus fine dentelle; parfois encore elles sont ornées d'un beau panache blanc, en verre filé, qui leur sert à se fixer dans la vase.

Des oursins aux formes bizarres, des Holothuries énormes et de couleurs vives, de belles étoiles de mer, quelques-unes lumineuses, se sont montrés en abondance dans les régions qu'a explorées le comité.

Il me faut aussi parler de ces poissons dont les nageoires sont transformées en organes de tact, car ils vivent pour la plupart dans la vase, et n'auraient que faire des organes de locomotion indispensables à leurs congénères des côtes, tandis qu'avec des tentacules délicats et mobiles ils attirent leur proie, ou tout au moins ils se ren-

dent compte de sa présence. Ils sont d'ordinaire hideux avec leur bouche énorme qui est garnie de dents longues et aiguës.

Où les animaux herbivores, qui alimentent les espèces carnassières si nombreuses des grandes profondeurs, puisent-ils leur nourriture, puisqu'il n'existe point de plantes au-dessous de 250 mètres? M. Alph. Milne Edwards nous l'apprend. La nourriture végétale préparée à la surface sous l'influence des rayons solaires tombe, suivant son expression, comme une manne dans les déserts sous-marins où ne croît pas la plus petite algue.

Enfin, je dois encore appeler votre attention sur la foule d'animaux qui vivent au milieu des *sargasses*, flottant avec elles à la surface de l'Océan : ce sont de petits poissons aux formes étranges, des *Syngnathes* ou *aiguilles de mer*, des crabes, des Mollusques, qui, tous, pour mieux échapper à leurs ennemis, ont revêtu la livrée de ces algues, et qui, tachetés d'une manière irrégulière de brun, de jaune et de blanc, se confondent complètement avec elles.

Les limites assignées à ce rapport ne me permettent pas de vous exposer avec autant de détails que je l'eusse désiré les résultats des quatre voyages successifs faits par les membres du comité de dragages. Ce que je viens de dire, cependant, suffit pour vous montrer quelle en est l'importance. C'est M. Alph. Milne Edwards qui a préparé avec une louable et heureuse persévérance le succès de ces explorations, et il m'est très agréable de le constater, mais s'il les a dirigées avec un dévouement et une science auxquels il nous faut rendre hommage, nous ne devons pas oublier qu'il a été utilement secondé par les savants qui ont été ses collaborateurs infatigables, MM. Vaillant, Edmond Perrier, le marquis de Folin, Périer (de Pauillac), Marion, Sabatier, Fischer, Filhol, Viallannes, Bertholus, Ch. Brongniart et Poirault, ainsi que par les marins qui ont commandé les navires et par leurs équipages.

Je puis donc dire, avec toute assurance, que M. Alph. Milne Edwards, et tous les membres de la commission des dragages, ainsi que les officiers du *Travailleur* et du *Talisman*, ont bien mérité de la science et du pays.

M. ÉMILE-ARTHUR THOUAR.

M. William Huber, rapporteur.

Médaille d'or.

La nouvelle du massacre du docteur Crevaux a jeté le deuil bien au delà du cercle de ses nombreux amis et de la Société de Géographie : la science avait perdu un chercheur infatigable, la France un brave soldat, et la Lorraine toute entière a pleuré cet enfant à la mémoire duquel elle érige maintenant une statue.

Oh, comment et pourquoi avait-il été assassiné ? Pouvait-on retrouver ses traces, recueillir le fruit de ses travaux, châtier les meurtriers et ramener ses dépouilles sur terre française ? Ces questions se sont posées à tous ceux que des liens de sympathie unissaient au jeune savant tombé victime de son attachement.

Les gouvernements de la Bolivie et de la République argentine ont, vous le savez, cherché à les résoudre. Des expéditions envoyées dans ce but sont revenues sur leurs pas, sans avoir atteint le lieu du massacre, mais avec la presque certitude que des survivants de l'expédition restaient aux mains des Indiens.

Ce drame sanglant, raconté de diverses manières sur des renseignements obscurs et contradictoires, avait vivement ému, presque passionné, l'un de nos collègues, M. Arthur Thouar, récemment de retour d'un voyage dans l'Amérique du Sud. Il résolut de partir de nouveau pour éclaircir le mystère, en allant demander aux Tobas la cause du massacre, pour sauver si possible les survivants, pour recueillir les notes de Crevaux et les épaves de la mission.

Vous avez entendu à la Sorbonne, de la bouche même du voyageur, l'exposé sommaire de cette traversée périlleuse du désert du Grand Chaco. Les applaudissements par lesquels vous avez souligné l'annonce de la récompense décernée à M. Thouar par la Société de Géographie, nous ont prouvé que votre Commission des prix avait été au-devant de vos désirs.

Nous ne reviendrons pas sur la partie anecdotique du voyage de votre lauréat. Notre mission se bornera à compléter deux lacunes de la relation de M. Thouar, en faisant ressortir d'abord le côté géographique, sur lequel il a passé rapidement pour ne pas rendre trop aride ni trop longue la narration qu'il vous a faite; puis en rendant justice au courage et à l'énergie dont il a fait preuve, et que sa modestie empêchait de mettre en lumière.

M. Arthur Thouar ne se donne pas comme un explorateur impeccable; ses études et les débuts de sa vie auraient dû le mener d'un tout autre côté que celui où son cœur et son patriotisme l'ont conduit.

Né à Saint-Martin de Ré le 14 juillet 1858, M. Thouar fit ses études au lycée de la Rochelle; il visita l'École polytechnique lorsqu'un accident de cheval, en le retenant malade pendant un an, lui ôta toutes chances de réussir au dernier examen, avant la limite d'âge. Il entra comme employé de commerce à la Banque de France à Reims. Pendant les loisirs que lui laissait les chiffres, M. Thouar s'attacha aux études commerciales; il lisait avec avidité la relation des voyages faits en vue d'ouvrir à des exportations de nouveaux horizons et aux produits importés de nouvelles sources. Irrésistiblement attiré de ce côté, M. Thouar partit une première fois, à ses frais, en septembre 1879 pour étudier les questions commerciales dans l'Amérique du Sud. Il visita les Antilles, le Mexique, le Venezuela, la Colombie et retourna en France en novembre 1880. De février 1881 en avril 1882, il parcourut encore les mêmes pays, toujours à

ses frais, en ajoutant à son enquête une partie de la république de l'Équateur.

La connaissance des lieux, des hommes et des choses de ces contrées lui permit de préparer très rapidement un troisième départ, dès que la nouvelle de la mort de Crevaux fut parvenue en France. Il prit la résolution d'aborder le Pilcomayo par les Andes, d'arriver au point où avaient succombé la mission, pour remplir sur les lieux mêmes la généreuse tâche qu'il s'était imposée.

M. Thouar réunit à la hâte ses ressources financières personnelles et s'embarqua le 21 septembre 1882. Il emportait des lettres de recommandation pour les agents diplomatiques, et avait été chargé, par la Société de Géographie, de recueillir le plus grand nombre possible de plans, cartes et renseignements sur les régions qu'il se proposait de visiter.

Tout alla bien jusqu'à Calza et à Santa Barbara, village sur les bords du Pilcomayo, aujourd'hui désigné sous le nom de « colonie Crevaux ». Là, commencèrent les difficultés ; le pays était fort peu connu sur la majeure partie du cours du fleuve, complètement inexploré sur le reste. Des lettres pressantes l'engageaient à ne pas partir, lui exposant les dangers imminents de son projet et l'inutilité d'une mort à peu près certaine. La réputation de férocité des Tobas avait arrêté nombre de tentatives d'exploration, depuis l'époque reculée où ces sauvages s'étaient opposés avec succès aux efforts des Espagnols de la conquête. Malgré tout, M. Thouar voulait partir : il partit.

Permettez-moi, de rappeler en quelques mots les tentatives d'exploration précédentes. Le nombre des échecs est la meilleure preuve de la difficulté de la tâche.

En 1721 le Père Patiño, missionnaire, parti de l'Assomption sur le Paraguay, remontait le Pilcomayo jusqu'à une centaine de kilomètres en aval de Santa Barbara. Les Tobas lui barrèrent le passage sans toutefois le maltraiter et l'obligèrent à se retirer.

En 1741 le père Castañares suivit le même itinéraire, mais à trente lieues seulement de l'Assomption son escorte fit défaut. L'année suivante, le courageux Père passa en Bolivie par la République Argentine. Arrivé à Tarija il s'engagea sur le Pilcomayo et fut massacré par les Indiens Malaguyds, aux environs de Santa-Barbara.

De 1742 à 1844, c'est-à-dire pendant plus d'un siècle, toute une pléiade de voyageurs tentèrent inutilement de parcourir le territoire resté vierge; les gouvernements bolivien et argentin ont englouti des sommes considérables dans des tentatives toujours déçues, pour accomplir cet ouvrage.

En 1844, la Bolivie envoya le Hollandais Van Nível avec mission de descendre le Pilcomayo jusqu'au Paraguay. Ce voyageur atteignit les bords de la terre toujours inondée, baignée mais, pour l'empêcher d'accomplir son projet, son escorte le fourvoya dans un fauvet du fleuve qui se perdait dans des forêts de roseaux, et par là les Matzaqui Van Nível croyant que le Pilcomayo s'étendait dans des marais sans lit défini et sans issue, gagnèrent la frontière bolivienne, escortés par les Tobas eux-mêmes.

En 1863, la Bolivie encore, chargée de la même entreprise le Père Fisselli. Parti de Caiza avec soixante hommes de cavalerie sous les ordres du colonel Rios, il atteignit Piquiranda où l'escorte refusa d'aborder l'ennemi.

En 1873, M. Joseph Charles Mano, journaliste, professeur et archéologue, remonta le Pilcomayo en compagnie de Mme Mano et de deux noirs. Nous avons peu de détail sur ce voyage, mais le manuscrit que nous avons eu entre les mains, nous laisse croire que cet itinéraire doit être placé plus au sud que la rive même du fleuve, probablement dans la région entrevue par le colonel argentin Sola. M. Mano affirme être arrivé par cette voie à Caiza. Nous serions heureux, si ces lignes lui tombaient sous les yeux, qu'il voulût bien envoyer à notre Société les renseignements qu'il a pu recueillir sur sa route.

Jusqu'en 1882, on signale, dans ces parages, quelques autres tentatives d'exploration sans importance. En avril 1882 se place la mission Crevaux sur laquelle nous n'avons pas à revenir.

Au mois de septembre, peu après le tragique dénouement, le gouvernement bolivien envoie une colonne de deux cents hommes de cavalerie pour châtier les coupables. Après quelques escarmouches les chevaux sont enlevés, et la colonne, mise à pied, est obligé de regagner son point de départ.

A la même époque cinq cents hommes partirent de Formosa, sur le Paraguay, pour arriver en remontant le Pilcomayo jusqu'aux tribus des Tobas, mais cette expédition se heurta aux Indiens Oréjones et ne put passer.

Quelques mois plus tard, la République argentine fait une dernière tentative sur le Pilcomayo. L'expédition partit également de Formosa sous les ordres du colonel Fontana; un Français, M. Marguin, en faisait partie. La colonne se perdit, comme celle de Van Nivel, dans les faux bras de la rivière, à peu de distance du point de départ.

Enfin, en 1883, vient l'expédition de M. Thouar, couronnée par le succès.

La troupe avait été approvisionnée avec une parcimonie extrême. M. Thouar le savait et ne réclama pas. Bien qu'exposé à mourir de faim, il pensait que les vivres épuisés l'escorte comprendrait l'avantage pour elle-même de pousser dans la direction des rives civilisées du Paraguay, plutôt que de revenir en arrière. Ce n'est qu'en entretenant ses compagnons dans une illusion qui était nécessaire après les précédents que je viens de citer, que M. Thouar réussit à franchir le désert du Grand Chaco : il ne disait jamais son point; les détours de la route avaient fait perdre à ses hommes le sens de leur position, et augmentaient chez eux l'impression du chemin parcouru, en diminuant l'estime de la distance à parcourir encore. Lorsqu'on l'interrogeait, il répondait invariablement qu'il était près du but, qu'un petit effort suffirait pour l'at-

teindre et qu'il était décidé à ne pas reculer. Aux menaces de mort prononcées contre lui par des mécontents ou des jaloux peu disposés à risquer leur vie pour secondar ses efforts, il se contentait de prouver que l'escorte ne trouverait jamais seule le chemin du retour.

Ce que M. Thouar ne nous a pas dit, c'est que pendant soixante-trois jours son énergie morale ne s'est pas démentie, un seul instant. Il savait que la Société de Géographie le suivait de ses sympathies et il avait à cœur de se maintenir à la hauteur du devoir qu'il accomplissait.

Un jour les mécontents se montrèrent plus agressifs; on manquait d'eau potable. M. Thouar rassembla les chefs de l'escorte, leur exposa la situation. Aussitôt les officiers dévoués, dont nous sommes heureux de rappeler les noms, le colonel Paréja, les lieutenants Balsa et Estévez, donnèrent l'ordre de marcher en avant du bivouac. Ils adressèrent à M. Thouar une lettre pleine de chaleur, où ils l'assuraient de leur confiance et de leur admiration. Nous avons lu la lettre. Ces officiers, tenaient si bien leurs hommes, dans la main qu'alors que tous étaient privés de viande et réduits à manger des mules crevées, bien que l'on ne pouvait pas même tuer les troupeaux, pas un mouton ne fut égorgé. C'est un exemple de discipline qui n'est pas à dédaigner de ce côté de l'océan.

Le Grand Chaco commence au pied des derniers contreforts des Andes, non loin de Caiza, sa capitale. Il s'étend vers l'est jusqu'au Paraguay au nord jusqu'au parallèle de Santa Cruz, au sud il se fond sans transition brusque dans le territoire des Pampas argentines. Le pays que l'on désigne par le nom de Chaco; se divise en trois régions savoir: le Chaco du sud, dont la limite nord peut être tracée de Corrientes à Jujuy, terrain connu et rattaché au territoire argentin; le Chaco austral, dont la limite nord est la rivière Pilcomayo, moins connu mais traversé cependant par bon nombre d'explorations; enfin le Chaco boréal, au nord du Pilcomayo, est complètement inconnu.

Sur l'itinéraire suivi par M. Thouar à proximité du Pilcomayo, le terrain est absolument plat, à perte de vue. Ce sont d'immenses pâturages habités par de nombreux Indiens et leurs troupeaux, sauf dans les parties où la vie ne s'affirme plus que par les animaux repoussants des marais et par des nuages de moustiques. Les jaguars trouvent dans les prairies peuplées de moutons une nourriture abondante.

Malgré les conditions défavorables de ce milieu, M. Thouar n'a pas négligé un seul instant de relever sa route. Il nous rapporte un itinéraire complet du cours du Pilcomayo. Le haut fleuve nous apparaît dans un lit sablonneux; le cours moyen est encaissé et présente quelques rapides peu dangereux; le bas Pilcomayo enfin se répand dans une série de marécages au milieu desquels on est malade de discerner le lit principal du fleuve.

Les données de M. Thouar ont été faites à la boussole et au podomètre. Sur un itinéraire principal, et en outre une série d'antennes plus courts, poussés à gauche et à droite jusqu'aux points de quelque intérêt. Parmi les observations de détail dont les coordonnées géographiques, mesurées par l'ingénieur anglais Maclean, en 1884 et par Crevaux en 1882, sont de 21° 34' de latitude sud. M. Thouar s'est rattaché aux coordonnées de l'Assomption sur le Paraguay, avec une erreur peu considérable. Ce résultat, constaté par des baromètres à l'Observatoire depuis son retour, sont une preuve de la conscience apportée dans les opérations. En outre quelques observations furent prises au vent, mais le soleil fut bientôt trop haut pour permettre de les utiliser sans chances d'erreur. Les largeurs du fleuve étaient mesurées directement; les sondages se faisaient à la perche et la vitesse du courant était mesurée à chaque halte au bord de l'eau. Quant aux crues, M. Thouar a pu évaluer le bassin inondable par les débris laissés à sa limite, mais il n'a réussi que deux fois à constater la hauteur de ces crues sur des bérgeries escarpées. Enfin des altitudes étaient prises au baromètre anéroïde plusieurs fois

par jour. C'est ainsi que le voyageur peut établir un profil du Pacifique au Paraguay. Le plateau bolivien s'élèverait, d'après lui et d'autres, à 4 500 mètres au-dessus du niveau de la mer; l'origine du Grand Chaco, près de Calza, serait à 450 mètres seulement; de ce point la pente est graduelle et peu sensible jusqu'au Paraguay. Le Pilcomayo constitue donc, à certaines époques, une artère aisément navigable pour des bateaux à faible tirant d'eau, entre le Paraguay, la République argentine et la Bolivie. C'est là le point important constaté par le voyageur.

M. Thouar quitta Calza le 20 août 1883 pour la colonie Crevaux, d'où il partait le 10 septembre avec 140 hommes, pour arriver le lendemain à l'endroit même où Crevaux avait péri. Les Tehas fuyaient devant la petite colonne, incendiant leur *ranchos*, abandonnant leurs troupeaux et leurs biens. M. Thouar exigeait qu'il ne fut rien pris et cette tactique lui réussit. Il eut une entrevue avec les meneurs de Crevaux, qui lui affirmèrent n'avoir agi que par représailles, une sortie des gens de la frontière leur ayant, peu de temps auparavant, tué des hommes et pris des chevaux. Ils ajoutèrent que, conformément aux usages du pays, les restes des blancs, crânes, bras et jambes avaient été partagés entre eux comme trophées de guerre et ils lui donnèrent l'assurance formelle que les survivants qu'il venait délivrer étaient morts depuis six mois. Ils avaient été vus, pour la dernière fois, attachés à des arbres, servant de cibles aux exercices d'adresse des enfants et des femmes. Les malheureux sont donc morts dans d'atroces souffrances; six mois plus tôt ils eussent peut-être été sauvés. M. Thouar ne put réunir que des débris d'un baromètre Fortin, une dette de Crevaux, un croquis du Pilcomayo et le bordage d'une des embarcations. Depuis lors M. Thouar sait qu'on a retrouvé une jumelle aux initiales J. C. et l'on aurait l'espoir de découvrir encore, dans un lieu désigné par les Indiens, une boussole, une trousse et quelques onces d'or.

Le 21 septembre M. Thouar abordait l'inconnu. Les Indiens veulent lui barrer le passage, mais renoncent à leur projet devant son attitude énergique. Cachés dans les hautes herbes, ils suivent les voyageurs, guettant le moment propice pour une surprise. Le 3 octobre un engagement sérieux met cinquante indigènes hors de combat, mais il a pour résultat d'ouvrir la voie des marécages, des bañados où M. Thouar reste engagé jusqu'au 10 novembre.

Il ne vous a pas assez dit ce qu'il avait souffert pendant cette traversée du désert, alors que sans vivres, sans eau potable, il voyait ses mules périr une à une et jalonner de leur cadavre le chemin parcouru. Pour nourrir l'escorte il fallait disputer la chair des marles aux jaguars et la manger à moitié crue, sans sel, avec quelques feuilles de palmier. Les bêtes de somme sont toutes mortes; la troupe à pied, les vêtements en lambeaux, sans souliers, marche en ayant parfois de l'eau fétide jusqu'à la ceinture et des grappes de sangsues attachées aux jambes. Se toucher est impossible; il faut essayer de dormir debout. Un homme tombé de fatigue est dévoré par les fourmes. Enfin on arrive sur les bords du Paraguay, à quelques kilomètres en avant de l'Asomption. Il était temps; tous les bagages avaient été abandonnés sauf toutefois un précieux étui, confié à M. Thouar par M. Larrieu, consul de France à Takna, renfermant un drapeau tricolore. M. Thouar, avant de penser à lui-même, déploie fièrement aux brises du Paraguay les couleurs de la patrie lointaine.

Ce voyage et l'itinéraire dont nous avons vu les minutes, ne permettent pas encore de dresser une carte du pays. Aussi n'est-ce pas tant la précision des documents graphiques que votre Commission a voulu récompenser, qu'un premier canevas jeté sur une contrée au sujet de laquelle la géographie ne possédait que des notions confuses. M. Thouar a réussi là où tant d'autres avaient échoué, où quelques-uns avaient péri. Il a rattaché, en traversant le Grand Chaco,

les deux extrémités des connaissances acquises par les explorations précédentes. Il a recueilli sur les peuples de ces parages des renseignements anthropologiques et ethnographiques que d'autres Sociétés savantes auront à apprécier. Il a prouvé enfin qu'une nouvelle voie navigable pouvait civiliser ces régions et rapprocher des peuplades ignorées du foyer lumineux du monde. Le sacrifice que Crevaux a fait de sa vie n'est pas resté stérile.

La Société de Géographie décerne à M. Arthur Thouar une médaille d'or.

M. DÉSIRÉ CHARNAY

M. le docteur HAMY, rapporteur.

Médaille d'or. — Prix Legerot.

« Votre Commission attribue cette année le prix Legerot à M. Désiré Charnay, le doyen des voyageurs du Ministère de l'Instruction publique. C'est un véritable plaisir pour votre rapporteur, de se trouver chargé de résumer ici les principaux événements des trente-quatre années de cette belle carrière de voyageur et d'adresser à notre lauréat de ce soir les remerciements des géographes, des ethnologues, des naturalistes, pour des services qu'il n'a point cessé de leur rendre. C'est en 1850 que M. Désiré Charnay, alors âgé de vingt-deux ans seulement, a entrepris sa première traversée de l'Atlantique. Ses études une fois terminées au lycée Charlemagne, il avait quelque temps vécu en Angleterre et en Allemagne afin de bien apprendre les langues de ces deux pays; puis l'esprit d'aventure, l'amour de l'inconnu, il nous le dit lui-même, l'avaient entraîné en Amérique, où nous le trouvons en 1851 donnant des leçons dans un collège de garçons et dans un pensionnat de filles à la Nouvelle-Orléans.

Le jeune professeur de langues fréquentait, à ses heures

1. M. Désiré Charnay, né à Fleurieux (Rhône), le 2 mai 1828, avait cinquante-six ans le soir même où il a reçu la médaille de la Société.

de loisir, la bibliothèque Lafayette. L'ouvrage de Stephens, *Incidents of Travel in Yucatan*, publié huit ans auparavant à New-York, lui tomba un jour entre les mains. Ce fut une révélation, et sur l'heure M. Charnay se décida à reprendre l'œuvre interrompue de l'illustre archéologue américain, et à la compléter en rapportant de ces prodigieux monuments découverts dans la péninsule yucatèque des reproductions plus parfaites que celles qu'avait dessinées le compagnon de Stephens, l'architecte Catherwood.

Un heureux concours de circonstances lui valut, en 1857, une mission du Ministère d'État, qui le conduisit « léger d'argent » mais « riche d'espérance » et plein de grands projets » sur le terrain d'exploration qu'il avait si délibérément choisi.

Parti d'Europe dans les premiers jours d'avril 1857, M. Charnay n'y rentra que le 2 février 1861, après avoir visité une partie du Mexique et du Yucatan, étudié et photographié les principales antiquités de ces curieux pays. Mexico et les monuments aztèques de son *Museo nacional*, dont Galtz et Humboldt, Coudra et Ramirez avaient abordé l'examen; Monte-Alban et sa grande ruine « l'un des restes les plus précieux des civilisations américaines », les *tumulus* d'Oakaca encore « vierges de toute profanation »; Mitla, ses palais et ses temples, avaient successivement fixé son attention, qu'éveillaient surtout, dans cette première phase de sa vie de chercheur, les grands monuments de l'architecture exotique.

Les ressources restreintes dont disposait M. Charnay; la guerre civile qui désolait le sol de la République mexicaine, interdisaient les fouilles à notre missionnaire; il dut se contenter de photographier et de mesurer, de décrire et de comparer quelques-uns des édifices qui avaient survécu en Mixtèque aux dévastations espagnoles.

Quinze photographies magnifiques, dont quelques-unes atteignent des dimensions tout à fait inusitées, représentent

dans la collection de clichés offerts par M. Charnay au Muséum d'histoire naturelle, le résultat de ses travaux à Mitla¹.

La dernière des quatre années passées au Mexique par M. Charnay (1860) fut consacrée au Yucatan et au Chiapas. Izamal, Chichen-Itza, Uxmal furent successivement visités et photographiés au milieu de difficultés inouïes; plus de trente clichés de grande taille, édités depuis lors avec luxe, témoignent de l'habileté de notre voyageur.

M. Charnay regagna la côte à Campeche, suivit en canoa jusqu'à Carmen, remonta le bas Usumacinta et vint compléter à Palenqué, dont il avait déjà parcouru les ruines en 1859, sa riche moisson archéologique. San Cristóbal, Chiapas, Tuxtla, Tehuantepec, Tototalapa, Oaxaca, sont les principales étapes de sa route de retour accomplie dans des circonstances particulièrement dramatiques. Arrêté huit fois par des troupes de bandits, trois fois vainqueur des assaillants et cinq fois leur victime, M. Charnay a pu cependant rapporter dans la capitale les précieux clichés qu'il avait en tant de mal à obtenir.

La campagne se termina au pied du Méisme, près de Popocatepetl, par la découverte d'une ancienne nécropole indienne, dont j'aurai l'occasion de reparler dans la suite de ce rapport.

Rentré en Europe, je l'ai déjà dit, le 2 février 1864, M. Charnay intéresse à ses découvertes le savant architecte Viollet le Duc, qui rédige d'après les documents du voyageur, le mémoire archéologique qui forme la première partie de l'ouvrage *Cités et ruines américaines*; la seconde partie du livre, écrite par M. Charnay seul, est intitulée *Le Mexique, 1858-1864; souvenirs et impressions*;

1. Notre voyageur s'était procuré une partie des ressources nécessaires à ce voyage en éditant à Mexico un autre atlas photographique représentant les monuments modernes de la capitale. Quelques-unes des photographies qui composaient ce recueil ont été gravées pour illustrer l'article sur Mexico publié par M. Charnay dans le *Tour du Monde* de 1862.

c'est un récit animé et facile, plein de détails piquants ou de renseignements curieux et d'autant plus intéressant pour les lecteurs de 1863, que son apparition coïncide avec l'entrée des troupes françaises à Puebla et à Mexico.

Les peintures de l'auteur sont, il faut bien le reconnaître, poussées parfois un peu au noir, mais si l'on se reporte à la situation générale du pays pendant les années que M. Charnay consacrait à son exploration, si l'on note au passage les incidents pénibles qui traversent à chaque instant la route du voyageur, on s'explique parfaitement qu'il cède de temps à autre à une irritation bien légitime et qu'il se montre trop sévère pour une malheureuse nation qui parcourait, au moment où il la visitait, l'une des phases les plus douloureuses de son histoire.

Au volume, dont je viens de vous dire quelques mots, était joint un magnifique atlas de quarante-neuf planches, grand in-folio, qui mettait pour la première fois entre les mains des hommes d'étude des reproductions bien exactes de ce que le Yucatan, le Chiapas et la Mixtèque offrent encore des monuments originaux, particulièrement bien conservés.

À peine ce premier ouvrage terminé, M. Charnay quitte la France pour une destination nouvelle. Il a été nommé historiographe de l'expédition de la Compagnie de Madagascar, expédition qu'a fait manquer, comme l'on sait, l'assassinat de Radama II (1863).

Ce voyage à la grande île africaine, publié dans le *Tour du Monde* en 1864, n'est d'ailleurs qu'une sorte d'intermède au milieu d'une carrière vouée toute entière à l'étude du Nouveau Monde. Dès 1867, M. Charnay est retourné sur le continent américain; il y voyage pendant trois années dans l'Amérique du Nord (1867-1870), un peu plus tard il consacre une autre année à l'Amérique du Sud (1875), et en particulier au Chili et à la République argentine.

Si Java l'attire et le retient pendant quelques mois

en 1878, c'est qu'il a voulu se rendre compte *de visu* des affinités signalées par quelques voyageurs entre les monuments de cette grande île et ceux de l'Amérique centrale, auxquels il pense toujours et qu'il se propose d'explorer de nouveau avec les moyens d'action qui lui ont fait en grande partie défaut, vingt ans auparavant.

La paix est revenue au Mexique; un gouvernement stable y détient le pouvoir et la tranquillité du pays rend désormais facile l'accès de la plupart de ces cités ruinées inabordable en 1860. Les relations diplomatiques ont d'ailleurs été rétablies entre le Mexique et la France et nos compatriotes tiennent de nouveau là-bas, dans la colonie étrangère, une place considérable.

Le moment est venu, semble-t-il, de reprendre les études interrompues jadis par les luttes de la guerre civile. Mais, pour atteindre le but que se propose notre voyageur, pour arracher aux ruines, suivant ses propres expressions, des images plus fidèles que celles qu'il en a rapportées et des moulages qu'il lui a été interdit d'exécuter jadis, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. Le Ministère de l'Instruction publique, quelque bien dotés que soient depuis quelques années ses services scientifiques, est obligé de faire face à tant d'entreprises lointaines, toutes plus intéressantes les unes que les autres, qu'il ne lui serait pas possible de consacrer à une seule mission, si bien préparée qu'elle puisse être, les sommes considérables qu'exigent les explorations projetées par M. Désiré Charnay.

Alors intervient un véritable Mécène, M. Pierre Lorillard, riche négociant de New-York, Français d'origine et protecteur zélé des sciences. Mis au courant des projets de M. Désiré Charnay par M. Allen Thorndike Rice, le brillant et sympathique directeur de la *North American Review*, M. Lorillard n'hésite point à ajouter à la subvention accordée par notre ministère de l'Instruction publique, la somme de 100,000 francs qui permettra de faire face aux

dépenses considérables que doivent occasionner les fouilles dans les ruines et dans les nécropoles.

M. Charnay part le 26 mars 1860 et passe par New-York où il va serrer la main de son généreux commanditaire. Vers la fin d'avril il est à Vera Cruz, qui lui apparaît plus jeune et plus florissante qu'autrefois; le chemin de fer le mène rapidement à Mexico, dont la physionomie lui semble changée plus encore que celle de Vera Cruz et nous le trouvons au travail dès les premiers jours de mai.

M. Charnay a malheureusement compté sans les rancunes qu'a provoquées son livre de 1863. Le vieux directeur du *Museo Nacional* ne montre que bien à regret les trésors dont il a la garde, à cet étranger qu'il considère comme un mortel ennemi de la nation mexicaine. Un conservateur malintentionné choisit spécialement pour la collection de bon creux, que M. Charnay a commandés, un lot de ces pièces apocryphes dont les faussaires de Tlatelolco ont la triste spécialité. Les fouilles de Tula commencent sous de fâcheux auspices, dans des terrains profondément remaniés qui tiennent au chercheur, mêlés et confondus, les objets les plus disparates.

Rien ne peut décourager l'infatigable et persévérant missionnaire. Il recommence lui-même les moulages au Musée de Mexico et de nombreuses empreintes fort bien exécutées le débarrassent bien vite des mauvais plâtres qu'on lui avait fait expédier. Les recherches activement poursuivies sur le *Cerro del Tesoro* de Tula exhument toute une demeure d'un caractère spécial et dont l'architecture, retrouvée plus tard dans les excavations pratiquées à S. Juan de Teotihuacan, autre vieille cité des Tolèques, semblent bien appartenir à l'art de ces grands bâtisseurs qui ont laissé tant de souvenirs dans toute la vallée de Mexico.

Puis notre voyageur se transporte au pied du pic du Moine, sur l'emplacement de cette nécropole de Tenenepanco découverte en 1860 à 4000 mètres au-dessus du niveau

de la mer. Il retrouve le vieux cimetière dont il n'avait pu autrefois qu'effleurer la surface, et les recherches qu'il y poursuit, dans des conditions bien meilleures, viennent mettre aux mains des Américanistes une longue suite de monuments archaïques, se rapportant au culte de Tlaloc, ce Dieu des anciens jours qui procurait la pluie féconde et dont le hideux culte avait pour principale manifestation le sacrifice de très jeunes enfants. M. Charnay trouve dans le sol de Tenenepanco, à côté des images de Tlaloc et de Chalchitlicue, les misérables restes de leurs petites victimes tout entourées encore des jouets en terre cuite qui avaient égayé leurs derniers instants.

L'étang de Nahualac aussi consacré à Tlaloc, les abris de Mispayantla qui servirent de refuge aux Indiens au moment de la conquête, le téocalli d'Apatlatepiconco, dédié à des divinités de la période aztèque, fournissent successivement leur contingent de pièces intéressantes et notre explorateur, satisfait d'avoir pu combler quelques-unes des plus larges lacunes de nos collections publiques, part pour le Chiapas et le Yucatan dont les monuments exercent sur lui une attraction d'autant plus irrésistible, que ses dernières recherches vont, il le croit du moins, en expliquer plus complètement la genèse.

M. Charnay refait à peu près la route qu'il avait suivie quelques vingt ans plus tôt; grâce aux procédés d'estampage qu'il a étudiés avec Lottin de Laval, leur inventeur, aux photographies du premier voyage s'ajoutent des bons creux en papier, qui, tirés aujourd'hui en *staff*, remplissent toute une galerie du Musée d'ethnographie, la galerie Lorillard, comme on l'appellera demain au palais du Trocadéro.

Mérida est représentée par deux fragments dans cette précieuse collection; Muna et Cuzumal en comptent chacune un. Vingt-quatre morceaux dont le principal mesure 20 mètres carrés, appartiennent aux monuments de Chichen-Itza; trois sont d'Uxmal, un dernier vient d'Aké.

Pour Palenqué, la célèbre ville ruinée du Chiapas que M. Charnay visite une troisième fois, nous avons sous les yeux ses bas-reliefs les plus célèbres. Ce sont ceux des deux temples à la croix, du temple des armes, du temple des inscriptions, etc. Il est aisé de s'assurer, en examinant ces remarquables fac-similés, que tout ce qu'on a publié des longues séries de *katuns* qui couvrent les murailles de la ville sainte est plus ou moins incorrect et que, par conséquent, les tentatives faites pour déchiffrer les *katuns* sont presque toutes à recommencer.

Les estampages de M. Charnay font justice en particulier de toutes ces belles histoires d'éléphants importés d'Asie et auxquelles certains archéologues ont prêté une oreille beaucoup trop attentive. Aucune de ces représentations éléphantines du vieux Waldeck n'existe sur les épreuves tirées directement des murailles palenquéennes, préalablement dégagées des stalagmites, des lichens ou des mousses qui en dissimulaient en partie les surfaces.

M. Charnay s'était procuré, chemin faisant, à Frontera, les premières terres cuites anciennes trouvées jusqu'à présent dans l'État de Tabasco, terres cuites dont la ressemblance avec celles du nord de l'État de Vera Cruz est véritablement frappante. Il avait exploré les ruines gigantesques de Comalcalco qui lui avaient fourni des documents inédits du plus haut intérêt. Nous lui devons enfin la découverte de cette ville inconnue et innommée, à laquelle il a imposé par reconnaissance le nom de M. Lorillard (*Lorillard-City*) et qui correspondrait, suivant M. Maler, à Izancanac, la capitale de l'État d'Acallan, où passa Cortez se rendant au Honduras.

Les ruines de Palenqué seraient, d'après le même savant, celles de Teoticcac, métropole religieuse des Acaltèques, où le conquérant du Mexique put faire camper dans un seul édifice toute la troupe qu'il emmenait avec lui. On aurait ainsi la preuve que Palenqué et Lorillard-City, aussi bien que Copan, Chichen et Izamal n'étaient point, comme on l'a

si souvent répété après Waldeck, à l'état de ruines oubliées au moment de la conquête.

Cette modernité relative des monuments du Chiapas et du Yucatan, de mieux en mieux établie chaque jour par l'étude des textes que publient les Américanistes, est une des thèses qui tiennent le plus au cœur de M. Désiré Charnay. Il dépense à la soutenir depuis deux années contre les derniers défenseurs des idées de Waldeck, un véritable luxe d'érudition solide et de raisonnements bien déduits. Peut-être cependant va-t-il un peu trop loin, quand il soutient que toute cette archéologie, à la connaissance de laquelle il a si largement contribué, ne peut pas remonter au delà de sept ou huit cents ans.

M. Charnay ne voit dans les édifices du Yucatan et du Chiapas que la seule main des Toltèques, c'est-à-dire des immigrants descendus des plateaux de l'Anahuac après la destruction du royaume de Tollan, au commencement du ^{xii}^e siècle.

Les différences qu'il constate d'un groupe de monuments à l'autre, les variations que présentent les descriptions, ne caractérisent à ses yeux que les phases d'un seul et même art, d'une seule et même civilisation.

Mais l'ethnologie et l'archéologie du Yucatan ne sont point aussi simples que le suppose notre voyageur et il faut tenir compte, à mon sens, d'éléments assez divers, superposés dans cette curieuse presqu'île.

Nous y constatons d'abord l'existence d'un *substratum* ethnique, analogue à celui qui se retrouve dans toutes les régions voisines, et qui n'appartient certainement point à la race Nahuatl. Si après avoir fait une place à ces vieux habitants du sol, dont M. Charnay lui-même a le premier démontré la survivance en quelques points de la péninsule, on étudie de près les objets découverts au sein des ruines; on leur trouve souvent des affinités très étroites, non point avec les antiquités de Tollan ou de Cholollan, mais avec

celles de l'ancienne Huastèque et de l'île de Sacrificios dans la baie de Vera Cruz. On est ainsi naturellement amené à rattacher une partie des civilisations du pays maya à cette émigration archaïque de Tamoanchan, racontée par Sahagun et qui, partie de la rivière de Tampico, aboutissait, à travers tout le Mexique, au Guatemala.

La langue maya est d'ailleurs sœur de la langue huastèque et les traits de mœurs exceptionnels et caractéristiques du peuple de ce nom : déformation cranienne, mutilations nasales, dentaires, etc., se retrouvent dans les tombes des anciens habitants des États de Campêche ou de Mérida.

Les Toltèques ne constituent au Yucatan que la troisième couche ethnique et le nombre restreint des termes géographiques à forme nahuatl que l'on peut relever sur les cartes de la province, le peu de mots toltèques introduits dans la langue maya, les symboles très spéciaux qui figurent sur les monuments, prouvent que ces immigrants n'ont jamais été que par petites troupes dans le pays et que leur influence civilisatrice, d'ailleurs incontestable, s'y est particulièrement exercée sur un terrain bien limité, *le terrain religieux*, et en faveur d'un culte spécial, celui de Cuculkan-Quetzalcoa.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, les affinités relevées par M. Charnay entre le Yucatan et l'ancien Anahuac sont assez étroites, assez bien démontrées dans un fort grand nombre de cas, assez en harmonie avec les enseignements de l'histoire, pour qu'il soit désormais indispensable d'en tenir un compte érieux dans l'ethnologie américaine.

Un beau volume, actuellement sous presse, fera bientôt connaître l'ensemble des explorations et des découvertes de notre collègue au Mexique et dans le Yucatan. Votre commission, Messieurs, inscrit au frontispice de ce livre ces deux lignes, bien significatives :

« Ouvrage couronné par la Société de Géographie de Paris, prix Logerot, médaille d'or 1884. »

LA RÉGION LIMITROPHE
DU THIBET, DE LA BIRMANIE, DE L'ASSAM
ET DE LA CHINE ¹

Par A. DESGODINS

Provicaire du Thibet

Pour faciliter l'étude de cette région, je la diviserai en quatre parties dont les trois premières sont au sud de la rivière de Brahmakund².

1° De Sudya à la chaîne de partage des eaux entre le bassin du Brahmakund et celui de l'Iraouady.

2° De cette chaîne au Nam Kiou (branche occidentale de l'Iraouady).

3° Du Nam Kiou à la Salouen.

4° De Sudya à la Salouen, au nord du Brahmakund.

1° *De Sudya à la chaîne de partage des eaux entre la rivière de Brahmakund et l'Iraouady.* — Cette chaîne se

1. Cet article est un extrait conforme de la partie géographique des lettres adressées en 1862, par l'abbé Desgodins à M. Dutreuil de Rhins qui se borne à les reproduire ici, en y ajoutant quelques notes.

Cet extrait présente surtout sous une forme succincte et très claire, l'exposé des connaissances parfaitement acquises aujourd'hui sur cette région. Mais, comme on le verra, ces connaissances sont encore bien incomplètes : entre l'Iraouady et la Salouen, au sud du 28° degré de latitude, trois degrés carrés au moins sont inconnus ; et entre la Salouen et le Tsanpo, au nord de l'Himalaya jusqu'au 30° degré, un vaste parallélogramme est resté vierge de toute exploration. En outre de la jonction du Tsanpo et du Brahmapoutre, il y a ici bien d'autres problèmes à résoudre. Il faut souhaiter à nos missionnaires du Thibet de s'y appliquer avec le même courage, le même zèle que l'abbé Desgodins, dans l'intérêt de la civilisation et pour l'avantage de la science.

2. Un peu en aval de Sudya, le Brahmapoutre est formé de la jonction de deux branches principales : le Dihong ou Yarou Tsanpo ou grand fleuve du Thibet, et la rivière de Brahmakund qui vient d'abord de l'est.

trouve par 94° 40' à l'est de Paris. De Sudya jusque-là, le pays a été mesuré trigonométriquement par les Anglais. Il comprend une zone de 40 à 50 kilomètres au sud de la rivière de Brahmakund. Le territoire anglais s'étend jusqu'à 30 kilomètres au sud-est de Sudya, à l'extrémité du coude que forme ici le Brahmakund pour se relever vers le nord-est, puis vers l'est, après avoir reçu, à la pointe la plus méridionale de ce coude, les eaux des rivières Tenga pani au nord et Noa Dihing plus au sud.

Celle-ci est continuée au nord-est par la Dapha pani et à l'est-sud-est par la Dihing, qui toutes deux prennent leur source dans la chaîne de partage des eaux, tandis que la Tenga pani, naît plus à l'ouest, dans d'autres montagnes beaucoup plus basses, qui, du Brahmakund descendent vers le sud pour aller rejoindre le Noa Dihing vers l'embouchure du Dapha et du Dihing.

Toute la partie occidentale de ce pays n'est que la continuation de la plaine du haut Assam, couverte d'immenses forêts vierges au milieu desquelles, surtout sur les bords des rivières, s'élèvent les villages des Syngpho et des Khampti; les villages sont disséminés par petits groupes, ceux des Khampti sur la Tenga pani, ceux des Syngpho sur la Noa Dihing et ses deux affluents. La population totale est de 6 000 habitants, répartis entre cinquante-quatre villages dont vingt et un khampti et trente-trois syngpho, contenant mille cent soixante-sept maisons.

Ces deux tribus, originaires du bassin supérieur de l'Iraouady, chassées du pays natal par leurs congénères, s'étaient établies d'abord aux environs de Sudya; mais en 1840, lorsque les Anglais s'emparèrent de l'Assam, elles furent refoulées dans la plaine qu'elles occupent maintenant en alliées des Anglais. Aussi peut-on visiter leur pays sans permission, sans crainte et sans autre difficulté que celle d'un voyage dans un pays couvert de forêts et dépourvu de routes.

La partie montagneuse, surtout au nord et jusqu'à la ligne de partage des eaux, est presque inhabitée; mais elle a été relevée trigonométriquement par le capitaine Woodthorpe et le lieutenant Harman; pour se procurer des repères élevés, ces officiers établissaient leurs observatoires sur les arbres séculaires qui dominent les forêts et les mamelons environnants. C'est de là qu'ils ont pu fixer bien des pics de neige au nord de la branche occidentale de l'Iraouady et même dans la partie sud du Thibet, sans pouvoir cependant faire un tracé orographique suivi.

2° *De la chaîne de partage des eaux du Brahmakund et de l'Iraouady aux bords du Nam Kiou.* — Cette partie du pays bien connue, est entre les latitudes de 27° et de 28°. Bien qu'elle n'ait pas été relevée trigonométriquement comme la précédente, elle a été étudiée par de savants explorateurs tels que Wilcox en 1825, Welch en 1842, Jenkins et Williams en 1845, etc; aussi la carte anglaise est-elle considérée par les géographes comme exacte dans ses parties principales. Il paraît à peu près certain que le Nam Kiou ou branche occidentale de l'Iraouady, prend sa source dans un massif de montagnes neigeuses qui forment la limite méridionale des districts thibétains de Djroupa, pays de pâturages, et de Dzayul, pays d'agriculture.

Par 27°15' le Nam Kiou reçoit le Nam Long qui vient de l'ouest, et à 35 kilomètres plus au sud, la Sitka qui vient de la même chaîne.

D'après tout ce que j'ai lu sur cette partie supérieure de l'Iraouady, habitée par les Bor Khampti, il y a des plaines assez bien cultivées et boisées. La population, nombreuse et assez civilisée, est bouddhiste comme les Khampti du Tenganpani, mais turbulente et indépendante. La partie méridionale, plus accidentée et traversée par le Nam Long, est habitée par des Syngpho indépendants qui appartiennent à la même race que les Kakhien de la Birmanie. Comme leurs congénères du Noa Dihing, ils n'ont ni écoles, ni temples,

ils sont fétichistes, plus simples et plus doux que les Khampti.

3° *Du Nam Kiou à la Salouen.* — Ce pays n'a jamais été relevé trigonométriquement. On n'y a jamais fait une seule exploration; et tout ce qu'on en connaît repose sur les dires des indigènes¹.

Dès 1825 Wilcox avait signalé l'existence d'une branche orientale de l'Iraouady qu'il nomme, sur sa carte, Lesser Iraouady (plus petit Iraouady).

En 1845 Williams affirmait que le confluent de cette branche avec l'Iraouady occidental se trouve par 26° environ, près du village de Mainlah.

Malgré ces deux indications presque toutes les cartes omirent le tracé de cette branche orientale; j'en parlai, mais très vaguement, en 1864.

Dans ces dernières années la question a été étudiée avec plus de soin², d'abord par le lieutenant Harman, du Trigonometrical Survey, qui envoya sur les lieux un explorateur indigène (Pundit); celui-ci revint sans avoir pu remonter le cours de la rivière, mais en affirmant qu'elle existait et constituait la branche principale de l'Iraouady; il donnait à cette branche le nom thibétain de Songa Kiou, aussi je fis remarquer au lieutenant Harman qu'elle pouvait bien passer à Song nga-Kien-dzong, préfecture de la partie sud-est du Thibet.

1. M. l'abbé Desgodins oublie la géographie chinoise. Malgré de grossières erreurs, accrues encore par les interprétations de Klaproth et d'autres fabricants de cartes, on peut en tirer quelques données. Dans ce qui suit, l'abbé Desgodins ne se propose pas d'ailleurs de résumer toutes les informations indigènes ou autres sur la contrée en question, mais celles qu'il croit les plus importantes ou les plus rapprochées de la vérité.

2. Aucun des plus récents explorateurs ne s'est encore plus rapproché de la région à étudier que Wilcox à l'ouest, et l'abbé Desgodins à l'est. Le Pundit Alaga en est resté trop loin vers le sud et M. Lepper beaucoup plus loin à l'ouest. Bien que les renseignements nets et précis recueillis par ce dernier confirment nos suppositions et le résultat de nos interprétations, nous devons reconnaître que la valeur de ses renseignements ne diffère pas de celle des précédents voyageurs.

Du 17 octobre 1879 au 6 mars 1880, un explorateur birman (Alaga), envoyé par le major Sandeman, partit de Bhamo, remonta l'Iraouady, trouva par 25°43 le confluent d'une rivière appelée Mékha qu'il remonta jusque par 26°22' et revint à Bhamo. Il en faisait la branche orientale de l'Iraouady, mais la trouvait moins considérable que la branche occidentale. Le 24 janvier les eaux du Nam Kiou avaient grossi et celles du Mékha avaient baissé ¹.

Enfin, en décembre 1881, M. C. H. Lepper faisant un deuxième voyage chez les Syngpho du Noa Dihing et les Khampti du Tenga pani, revint avec les informations suivantes :

1° A l'est du Nam Kiou il n'y a plus que deux rivières à passer avant d'arriver à la frontière chinoise. La première, qui se nomme Khang Kha, est aussi longue et à peu près aussi forte que le Nam Kiou; la seconde, plus à l'est, se nomme, en syngpho et en khampti, le Phong may. Les uns disent que cette rivière est plus considérable que le Nam Kiou, les autres prétendent qu'elle est de même grandeur.

2° Tous les indigènes, même des Bor Khampti, assurent que plus à l'est du Phong may, et à une petite distance d'un ou deux jours de marche est la frontière chinoise.

3° A l'est de la frontière, les indigènes ont bien entendu parler d'une autre grande rivière, mais aucun d'eux ne l'a vue tout à fait indépendante de l'Iraouady. Cette rivière, qui coule en pays chinois, est nommée par les indigènes Phong may Phong gong.

1. 1° Rien ne prouve que le Mékha soit la branche de l'Iraouady dont on parlait jusqu'à présent.

2° L'estimation à vue d'œil du débit de deux cours d'eau n'a pas de valeur.

3° Les débits de deux cours d'eau dans ces régions peuvent être très différents à diverses époques de l'année et dépendent d'éléments inconnus, tels que longueur et surtout largeur du bassin, position des sources en deçà ou en delà de la limite des pluies ou des neiges, etc... La connaissance exacte de leurs débits à toutes les époques ne permettrait pas, *elle seule*, de fixer approximativement la position des sources.

M. Lepper et moi discutâmes longuement ces renseignements avec le général Walker, Surveyor general, et avec M. James, son assistant, et nous convinmes qu'ils devaient être exacts parce qu'ils se rapportent bien aux renseignements donnés par Wilcox et Williams.

De mon côté, je pouvais affirmer que le dernier grand fleuve de Chine à l'ouest, par cette latitude, est bien la Salouen, et que la frontière chinoise se trouve précisément sur l'arête de la chaîne de montagnes qui court sur sa rive droite. J'ai déjà écrit que, de Tcha mou tong sur les bords de la Salouen, et depuis la tribu des Loutzé jusqu'à la frontière chinoise et même au delà, jusqu'à la tribu du Terong ou Bayul, il n'y a pas plus de deux jours de marche, même pour des porteurs.

Il nous restait à discuter la longueur probable de la branche orientale de l'Iraouady¹.

La différence des noms qui lui ont été donnés, Song nga Kiou et Phong may, ne peut faire de difficultés puisque les rivières ont des noms différents suivant l'idiome des tribus et les pays qu'elles traversent.

De ce que les uns considèrent comme plus considérable, les autres comme moins considérable la branche orientale, il ne peut résulter non plus de difficulté, car les indigènes n'ont pas mesuré le débit des deux branches et il peut y avoir une équivoque sur l'épithète « considérable, » les uns parlant du volume, les autres du parcours. A mon avis, la remarque de l'explorateur Alaga concilie les deux divergences : le volume du Song nga Kiou ou Phong may est plus petit que celui du Nam Kiou, mais sa longueur est plus grande. Ses eaux grossissent bien après celles de Nam Kiou

1. D'après ce qui précède et ce qui suit, on voit que l'abbé Desgodins identifie le Phong may Phong gong avec la Salouen, et le Phong may avec la grande branche orientale de l'Iraouady. Nous avons vu précédemment que cette branche était aussi identifiée avec le Song nga Kiou ou rivière de Song nga Kien dzong, au Thibet.

parce qu'il vient de plus loin; le Song nga doit venir d'un pays qui est au delà de la zone pluvieuse dans laquelle sont entièrement compris le Nam Kiou et son premier affluent de l'est, le Khang Kha; il doit venir, par conséquent, non des montagnes de neige¹, mais du plateau du Thibet. Ce plateau lui-même reçoit une quantité relativement faible de neige, dont la fonte commence fin mars ou avril et donne peu d'eau aux rivières², parce que la liquéfaction ayant lieu peu à peu et sur une vaste surface beaucoup plus plane, une grande partie de l'eau a le temps de s'infiltrer dans le sol; il en descend ainsi peu, jusqu'aux lits des torrents et des rivières³.

Je suis donc porté à croire que le Song nga Kiou ou le Phong may — et lui seul — vient réellement des pays thibétains et que le nom de Song nga Kiou ne lui a été donné par les Thibétains qu'à cause de son passage à Song nga Kien dzong.

Voyons maintenant quelle peut être sa longueur.

D'après les renseignements qui m'ont été donnés au Thibet, on passe la rivière à Song nga Kien dzong sur un pont de bois; par conséquent elle ne peut avoir plus de 30 mètres de largeur; mais pourrait-elle être très profonde? — Ce serait contraire à l'observation de l'explorateur indigène qui ayant vu son confluent, prétend que son volume d'eau est inférieur ou sensiblement égal à celui du Nam Kiou. De plus les indigènes de Song nga Kien dzong et les voyageurs thibétains m'ont toujours comparé cette

1. Himalaya ou ceinture neigeuse du plateau thibétain.

2. L'abbé Desgodins n'entend évidemment appliquer cette observation qu'à la partie méridionale du plateau thibétain.

3. La longueur d'un cours d'eau peut donc être ici indépendante de l'étendue de son bassin. M. Gordon, dans sa monographie de l'Iraouady, ne tenait aucun compte de cette remarque. Ses appréciations purement hypothétiques sur l'étendue du bassin supérieur de l'Iraouady, du Tsampo, etc... auraient été une raison suffisante pour me faire repousser ses conclusions, si la partie de son ouvrage consacrée au bassin supérieur et inconnu de l'Iraouady ne m'eût paru d'ailleurs insuffisante au point de vue géographique.

rivière avec le Oukio à son passage à Pétou (trois jours au sud de Tchra yul). En lui donnant la même longueur on pourrait placer les sources de la branche orientale de l'Irouady par environ 30° de latitude.

Quoi qu'il en soit, et quelle que soit l'opinion adoptée, la conclusion du major Sandeman est que « toutes les théories touchant l'identité du Tsanpo et de l'Iraouady peuvent être désormais abandonnées pour toujours ». C'est aussi l'opinion du général Walker et la mienne¹.

D'après les renseignements recueillis, la branche orientale de l'Iraouady n'aurait qu'un seul cours principal passant à Song nga Kien dzong; le district de Dza yul² serait situé, au nord de Roemah, sur le Lohit, nom donné à la partie supérieure de la rivière de Brahmakund.

En me parlant de la rivière de Song nga Kien dzong, les indigènes me disaient que, pour se rendre de Menkong à Dza yul, on ne passe qu'une montagne, mais qu'on franchit deux passages de crête, c'est-à-dire que le plateau est compris entre deux arêtes. Son nga Kien dzong se trouve précisément dans le fond de la vallée, au milieu du plateau. Les indigènes ajoutaient qu'en suivant les détours de la route, et avec des animaux chargés, il y a cinq à jours de marche entre Menkong et Song nga Kien dzong et à peu près la même distance entre cette ville et Dza yul.

4° Pays compris entre Sudya et la Salouen, au nord du

1. Les ingénieuses interprétations de l'abbé Desgodins sur le cours de la branche de l'Iraouady ne nous paraissent pas moins fondées que ses raisonnements. Ils confirment d'ailleurs les résultats que donne une véritable étude géographique de la question.

2. La principauté ou plutôt le district de Dza yul, dont le chef-lieu est Roemah, doit se trouver à cheval sur le Lohit et sur un petit affluent de la branche orientale de l'Iraouady nommée Dza tchou ou Dza kiou. Sur ce point de détail, je ne partage donc pas l'opinion *actuelle* de l'abbé Desgodins qui place le district de Dza yul entièrement dans le bassin du Brahmakund. Je dis l'opinion *actuelle*, car, en 1872, l'abbé Desgodins écrivait qu'il avait toujours entendu dire que les rivières de Dza yul allaient se jeter dans l'Iraouady et non dans le Brahmakund.

Brahmakund. — Ce pays est arrosé par plusieurs affluents du Brahmakund. En commençant par l'est, je citerai d'abord le cours supérieur de la rivière de Brahmakund elle-même, qu'on nomme ici Lohit ou Talouka, qui passe à Dza yul¹, et traverse la tribu des Digarou Michemi avant d'arriver à Sudya. Ici, en hiver, dans la saison des basses eaux, son débit a 32 000 pieds cubes anglais par seconde. Aussi de très petits vapeurs d'un faible tirant d'eau peuvent-ils seuls la remonter jusqu'à Sudya. Pour remédier à cet inconvénient et relier Sudya aux nombreuses plantations de thé et aux mines de houille de Makhum (dans les montagnes des Naga), on a commencé un chemin de fer partant de Dibrugarh et aboutissant à Makhum par Dum dum, avec un embranchement de Dum dum à Sudya.

L'opinion la plus répandue est que la Talouka, un peu au nord de Roemah, vient du nord-ouest. Bien que l'on ignore ici où peuvent être situées ses sources, personne ne l'identifie avec le Tsan po, son volume d'eau étant trop peu considérable.

Les affluents principaux du Brahmakund sont² : le Digarou, le Dhuli, le Diphu, le Kundil. Ils ne sont pas considérables et prennent leurs sources dans les contreforts de l'Himalaya habités par les Michemi qui, actuellement, sont pour les Anglais des voisins assez paisibles.

Le Dibong, qui sépare les Chulikatta Michemi des tribus

1. J'ai déjà dit, à ce sujet, que la première opinion de l'abbé Desgodins me paraissait plus fondée. Le district de Dza yul est bien en partie sur la Talouka. Son chef-lieu, Roemah, est sur sa rive gauche; mais, de documents géographiques thibétains bien antérieurs aux renseignements recueillis par MM. Desgodins et Wilcox, j'avais déduit que le district était aussi arrosé par quelques petits affluents de la branche orientale de l'Iraouady — entre autres le Dza tchou ou Dza kiou — opinion confirmée par les premiers renseignements qu'avait recueillis l'abbé Desgodins lors de son séjour au Thibet (voir sa lettre à F. Garnier, 15 mars 1872, *Bulletin*, 2^e semestre, p. 525). Je m'en tiens à cette opinion.

2. L'abbé Desgodins oublie ici le Tidding, dont le cours ne paraît pas plus considérable que les autres.

Abor, a été étudié et relevé trigonométriquement par le lieutenant Harman, déjà cité. Il m'en a parlé lui-même et j'ai sa carte sous les yeux. Le Dibong a sa source par 28° 57' de latitude, dans des pics de neige de 15 328 pieds (4670 mètres) d'altitude, qui forment ici la crête des Himalaya. Il descend du nord au sud vers Sudya jusqu'à huit kilomètres de cette ville où il reçoit le Dikrang; puis il fait aussitôt un coude vers l'ouest et reçoit la Sisseri avant d'aller se jeter dans le Dihong, branche septentrionale du Brahmapoutre.

Le Dibong, dont l'étendue est assez restreinte, reçoit une multitude de torrents qui le grossissent rapidement. Dans la plaine son cours est très lent et, à son confluent avec le Dihong, il n'a pas l'apparence d'une large et profonde rivière. Son débit est très inférieur à celui du Brahmakund. Quant au Dikrang et à la Sisseri, affluents du Dibong, ce ne sont que de toutes petites rivières presque à sec pendant l'hiver; leur lit sert alors de route aux sauvages qui descendent dans la plaine où les attirent les salaires qu'ils reçoivent pour leurs travaux. Ils apportent surtout des bois de chauffage à la grande foire de Sudya qui a lieu tous les ans, en février. A cette époque il se fait un mouvement d'affaires évalué, en 1879, à 35 724 roupies (89 300 fr.) pour les importations et 30 525 (76 300 fr.) pour les exportations.

Enfin, à l'ouest de Sudya, se trouve la jonction du Brahmakund et du Dihong qui forment le Brahmapoutre.

Bien que le Dihong n'ait pu être exploré et relevé au delà de 27° 07' de latitude, son débit de 80 000 pieds cubes anglais par seconde, dans la saison sèche, en fait la branche principale du Brahmapoutre. Ce chiffre ne correspond qu'au débit d'un des bras du Dihong; l'autre étant d'à peu près moitié plus petit, il est probable que le débit total moyen du Dihong, en saison sèche, est d'environ 110 à 120 000 pieds cubes.

Bien qu'on ne puisse encore affirmer catégoriquement

l'identité du Brahmapoutre ou Dihong avec le Tsan po qui n'a été exploré, au Thibet, que jusqu'à Gya la Sindong, les plus grandes probabilités sont en faveur de cette supposition. J'ajoute que si, de Sudya, on regarde vers le nord-ouest on est frappé de l'abaissement en altitude que présentent les Himalaya dans cette direction qui est celle du Dihong. Aussi loin que la vue puisse s'étendre on n'y aperçoit aucun point élevé, aucune montagne de neige perpétuelle, mais une trouée profonde et lointaine, en zigzag il est vrai, traversant la chaîne des montagnes. Les zigzags produits par l'écartement des contreforts de l'est et de l'ouest ne sont pas abrupts et n'empêchent pas la vue de suivre cette trouée remarquable.

Je regrette de n'avoir aucun renseignement à vous donner sur la rivière de Hlari que vous nommez aussi Ken po ou Gac bo tchou. Priez Dieu qu'il m'envoie vivre de nouveau dans ce pays qui est presque devenu ma patrie d'adoption, et alors je vous promets de vous envoyer des notes sérieuses sur le cours de ces rivières, sur la direction de ces montagnes, sur les villes, les villages, les populations, l'histoire, etc., etc.

Si vous pensez que ces notes sont de nature à faire plaisir à la Société de Géographie, veuillez les lui offrir, avec mes respects et mes vœux les plus sincères.

Le Gérant responsable,

C. MAUNOIR,

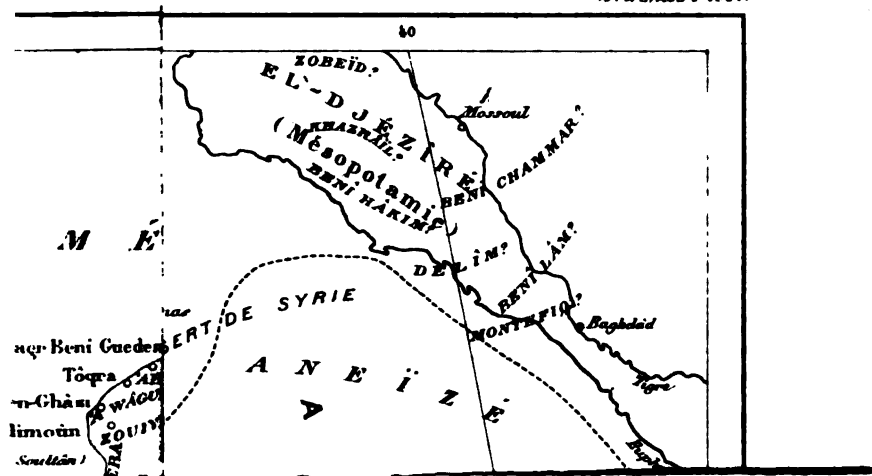
Secrétaire général de la Commission centrale.

SSÉS

E DE 3.

si Duv
illet 188

2^e trimestre 1884.



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ, in-8°.

- 1^{re} série (1821 à 1833), 20 vol. — (vol. 1 et 2 *épuisés*).
2^e série (1834 à 1843), 20 vol.
3^e série (1844 à 1850), 14 vol.
4^e série (1851 à 1860), 20 vol. — (vol. 1 à 10, 15 *épuisés*).
5^e série (1861 à 1870), 20 vol. — (vol. 1, à 6, 9, 11, 12, 1 et 16 *épuisés*).
6^e série (1871 à 1880), 20 vol. — (vol. 7 *épuisé*).
7^e série (1881 à 1883), 4 vol.

Ce *Bulletin*, à partir de 1882, est divisé en deux parties. La première qui comprend le compte rendu des séances, les principales lettres de la correspondance, la liste des ouvrages offerts à la Société et les faits géographiques les plus importants est publiée dix jours après la séance.

La seconde qui renferme les mémoires, notices, rapports ou documents de quelque étendue avec cartes, paraît tous les trois mois. Prix : pour Paris, 20 francs ; pour les départements, 22 francs ; et pour l'étranger, 25 francs.

Table générale et analytique de la 1^{re} et de la 2^e série. 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs.

Table générale et analytique de la 3^e et de la 4^e série. 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs.

Notices annuelles des travaux de la Société et du progrès des sciences géographiques, par les secrétaires généraux. Prix : 1 franc chaque notice.

Programme d'instructions aux navigateurs pour l'étude de la géographie physique de la mer. Broch. in-8°. Prix : 1 franc.

Instructions générales aux voyageurs. 1 vol. in-16. Prix : 3 francs.

Compte rendu du Congrès international des sciences géographiques de 1875. Tome I, in-8°. Prix : 20 francs. — Tome II, in-8°. Prix : 15 francs.

Guide hygiénique et médical des voyageurs dans l'Afrique intertropicale, par les D^{rs} AD. NICOLAS, H. LACAZE et SIGNOL, publié par la Société de Géographie et la Société de médecine pratique de Paris, avec le concours des Sociétés françaises de Géographie. Une brochure in-8° de 100 pages. Prix : 2 francs.

Liste provisoire de bibliographies géographiques spéciales, par M. JAMES JACKSON, archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie.

Cette liste comprend 1177 articles se rapportant à la bibliographie des diverses régions de la terre.

Un vol. in-8° de 8 et 340 pages. Prix : 12 francs.

Exploration du Sahara. Les Deux missions du lieutenant-colonel Flatters, par le lieutenant-colonel DERRÉCAGAIX.

Un vol. in-8° de 144 pages avec carte. Prix : 3 francs.

Fleuves de l'Amérique du Sud, 1877-1879, par le D^r JULES CREVAUX, médecin de la Marine française, 1 vol. in-1^{er} de 39 cartes avec tableau d'assemblage. Une notice biographique et une bibliographie des travaux de Crevaux accompagnent cet atlas. Prix : 25 francs.

La confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben Ali es-Senoûsi et son domaine géographique en l'année 1300 de l'hégire=1883 de notre ère, par HENRI DUVEYRIER. Paris, 1884. Brochure in-8° de 84 pages accompagnée d'une carte. Prix : 3 fr.

Liste de positions géographiques en Afrique (continent et îles), par HENRI DUVEYRIER. Premier fascicule A-C. Paris, 1884. In-1^{er} de 140 pages. Prix : 12 fr.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ

ART. I. La Société est instituée pour concourir aux progrès de la géographie; elle fait entreprendre des voyages dans des contrées inconnues; elle propose et décerne des prix; établit une correspondance avec les Sociétés savantes, les voyageurs et les géographes; publie des relations inédites, ainsi que des ouvrages et fait graver des cartes.

ART. IV. Les étrangers sont admis au même titre que les Français.

ART. V. Pour être admis dans la Société, il faudra être présenté par deux membres et reçu par la Commission centrale.

ART. VI. Chaque membre de la Société souscrit pour une contribution annuelle de 36 francs au moins par année, et donne en outre 25 francs une fois payés, lors de la remise du diplôme.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT INTÉRIEUR

ART. XXXI. La Commission centrale a la faculté de nommer, hors du territoire français, des membres *correspondants étrangers* qui se seraient acquis un nom par leurs travaux géographiques. Un diplôme peut leur être délivré.

ART. XXXII. La Société admet, sous le titre de *Membres donateurs*, les étrangers et les Français qui s'engagent à payer, lors de leur admission et une fois pour toutes, une somme dont le *minimum* est fixé à 300 francs.

La bibliothèque, boulevard Saint-Germain, 184, est ouverte aux membres de la Société, de 11 à 4 heures, les dimanches et jours de fête exceptés.

Les envois faits à la Société doivent être adressés, *francs de port* à M. le Président de la Commission centrale, boulevard Saint-Germain, 184.

S'adresser, pour les renseignements et les réclamations, à M. C. Aubry, agent de la Société, boulevard Saint-Germain, 184.

MM. les membres de la Société de Géographie peuvent faire exécuter à leurs frais des tirages à part de leurs articles, aux conditions du tarif ci-après.

	50	100	150	200	250	300	350	400	500
	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.
Une f ^{re} (16 pages).....									
Remise en pages, glaçage, papier, piqure, enveloppe de couleur.....	12 65	15 55	18 95	23 10	27 »	30 90	34 80	38 95	45 90
3/4 de f ^{re} (12 pages)....	10 75	12 60	16 70	20 »	23 50	27 »	31 »	34 75	40 90
1/2 f ^{re} (8 pages).....	7 80	9 60	12 05	14 20	16 75	19 30	21 85	24 40	29 95
1/4 de f ^{re} (4 pages)....	4 40	6 30	8 85	10 10	12 »	13 40	15 30	16 95	20 50
Couvertures, composition, ti- rage, papier, glaçage... ..	9 »	10 »	11 80	13 »	15 15	16 45	18 70	19 75	23 15
Composition d'un titre d'entrée de 1/4 de page.....									2
Composition d'un grand titre, avec page blanche au verso.....									4 50
Composition de quatre pages de titres (sans annonces pour les travaux du même auteur).....									6 50
Les corrections seront comptées 1 franc l'heure.									
Le tirage de chaque gravure sera compté 3 francs.									

C.

573

La Société ne prend sous sa responsabilité
aucune des opinions émises par les auteurs des articles insérés dans son *Bulletin*

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

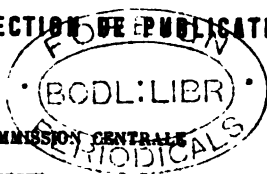
107

RÉDIGÉ

AVEC LE CONCOURS DE LA SECTION DE PUBLICATION

PAR

LES SECRÉTAIRES DE LA COMMISSION CENTRALE



SOMMAIRE

CHARLES HUBER. — Inscriptions recueillies dans l'Arabie centrale (1878-1882).	289
— Voyage dans l'Arabie centrale (Hamâd, Šammar, Qaçim, Hedjâz).....	304
A. PETITON. — Voyage dans l'Indo-Chine.....	364
E. MARIN LA MESLÉE. — Excursions aux provinces orientales de l'Australie..	387
L. SIMONIN. — Les ports de la Grande-Bretagne, projets d'avenir.....	408

CARTES

CHARLES HUBER. — Itinéraires dans l'Arabie septentrionale 1878-1882

3^e TRIMESTRE 1884

PARIS

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 184

1884

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RECUEIL DE VOYAGES ET DE MÉMOIRES, in-4°.

TOME I^{er}, contenant les voyages de Marco Polo. 1 vol. in-4°, 1824 (*épuisé*). Première édition française, d'après le manuscrit le plus ancien et le plus complet connu, suivie d'un texte latin inédit. Ce volume est composé comme suit : *Avant-propos*, par M. Malte-Brun, secrétaire général de la Société de Géographie; — *Introduction* aux voyages de Marco Polo, par M. Roux de Rochelle; — *Voyage de Marco Polo*, le texte français de Rusticien de Pise, d'après le n° 10270 de la Bibliothèque royale; — *Peregrinatio Marci Pauli*, texte latin, d'après le n° 3195 de la Bibliothèque royale; — *Glossaire* des mots aujourd'hui hors d'usage. — *Variantes* pour les noms propres d'hommes et de lieux, d'après onze manuscrits.

TOME II, avec 18 planches. Prix : 18 francs.

Il contient : Une Relation de Chanat et des coutumes de ses habitants. — Des relations inédites de la Cyrénaïque. — Une notice sur la mesure géométrique de quelques sommités des Alpes. — Résultats des questions adressées à un Maure de Tischit et à un nègre de Wallet. — Réponses aux questions de la Société sur l'Afrique septentrionale. — Itinéraire de Constantinople à la Mecque. — Une Description des ruines découvertes près de Palenqué, suivie de Recherches sur l'ancienne population de l'Amérique. — Une notice sur la carte générale des pachalicks de Ihaleb, Orfa et Bagdad. — Un mémoire sur la géographie de la Perse. — Des recherches sur les antiquités des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale.

TOME III, contenant l'Orographie de l'Europe, par M. L. Bruguère, ouvrage couronné par la Société dans sa séance générale du 31 mars 1826; avec une carte orographique, 12 tableaux synoptiques et trois vues et coupes des chaînes de montagnes (*épuisé*).

TOME IV, avec une carte et plusieurs *jac-similés*. Prix : 30 francs.

Il contient : Description des merveilles d'une partie de l'Asie, par le P. Jordan de Séverac. — Relation del Viage hecho á la isla de Amat, etc. (Relation d'un Voyage à l'île d'Amat), d'après les manuscrits communiqués par M. Henri Ternaux. — Vocabulaires de plusieurs contrées de l'Afrique, recueillis par M. Kœnig, avec des observations préliminaires. — Voyages en Orient : Relation de Guillaume de Rubruck. — Notice sur les anciens voyages de Tartarie en général, et sur celui de Jean du Plan de Carpin en particulier; avec une carte, par M. d'Avezac. — Relation de la Tartarie, de Jean du Plan de Carpin; Voyage de Bernard et de ses compagnons en Egypte et en Terre-Sainte. — Relation des voyages de Sævulf à Jérusalem et en Terre-Sainte.

TOMES V et VI, contenant la Géographie d'Edrisi, traduite de l'arabe en français, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque du roi, et accompagnée de notes, par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut, etc., avec 3 cartes. Prix : 24 francs chaque volume.

TOME VII, contenant la Grammaire et le Dictionnaire de la langue berbère, en caractères arabes, composés par feu Venture de Paradis, revus par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut; suivis de plusieurs itinéraires de l'Afrique septentrionale recueillis par l'auteur, et précédés d'une Notice géographique sur la partie méridionale de l'Asie centrale, avec une carte et deux plans, par M. Nicolas de Khanikof. — Recherches sur Tyr et Palætyr, et essais de restitution et d'interprétation d'un passage de Scylax; avec deux cartes, par M. Poulain de Bossay. Prix : 24 francs.

Mémoire sur l'Ethnographie de la Perse, par M. Nicolas de Khanikof. Prix : 6 francs

INSCRIPTIONS
RECUEILLIES
DANS L'ARABIE CENTRALE'

1878 — 1882

PAR

CHARLES HUBER

Chargé de mission du Ministère de l'Instruction publique



Le Gebel^a Serrâ est un massif granitique isolé, situé à environ 40 milles au sud 15° ouest de Hâil capitale du Šammar. Un défilé livre passage à la route de Hâil à Mestaggett et à la Mecque. Les inscriptions (1) à (6), se trouvent sur la paroi sud de la passe, à 5 ou 6 mètres du sol et semblent avoir été marquées grossièrement, avec la pointe d'un marteau.

L'inscription (1) a 0^m,75 de haut sur 0^m,60 de large.

Les inscriptions (2), (3), (4), (5), (6), sont taillées sur des blocs répandus à l'entour de la paroi sur laquelle est gravée l'inscription (1).

Toutes les lettres ont environ 0^m,03 de hauteur.

Près de la passe se trouvent des puits.

Les inscriptions (7) à (15) ont été trouvées dans la montagne qui a donnée son nom à tout le pays, Gebel Šammar, appelé aussi Gebel Remîdh et encore Gebel Agâ. Elles se trouvent près d'un endroit appelé « la mosquée », dans la vallée de Touarine.

Elles sont taillées en creux sur le granit, telles qu'elles se

1. On trouvera plus loin, la relation du voyage au cours duquel M. Huber a recueilli ces inscriptions.

2. D'après l'orthographe adoptée par l'auteur, Š doit se prononcer *ch*. Le G de Gebel se prononce *Dj*.

trouvent reproduites sur les planches, c'est-à-dire horizontalement ou verticalement.

Il y a là des restes d'anciennes habitations.

Ayoun, dans le Qactm, localité de 1500 âmes environ, se trouve à 22 milles au nord-ouest de Bereïdah'. Ghroudah', avec 800 âmes, est à 6 milles à l'ouest de Ayoun. Ces deux centres se trouvent dans une dépression de terrain à bords très tranchés, ressemblant assez à une immense cuvette. Les deux ont une origine fort ancienne.

Non loin de Ghroudah' se dressent d'immenses blocs de grès isolés, tout couverts de noms, mais entièrement ou en partie illisibles; je n'ai pu copier que les trois inscriptions : (16), (17), (18) et une marque de tribu ou *wesm* (19).

Aïn-ebn-Feyd, village de 600 âmes situé à 28 milles nord 22° de Béreïdah', est très ancien et a des sources d'eau imposable. Au nord, 70° est du village, à 3 kilomètres de distance, se trouvent les ruines d'un château fort appelé Qàsr Màred; sur la façade nord du *qasr* le roc sort de 3 mètres au-dessus du sol; ce roc est entièrement couvert de noms et d'inscriptions, mais ils sont effacés par le temps. Je n'ai pu déchiffrer que les inscriptions (20), (21), (22) et (23).

A 2 kilomètres au nord-ouest de'Aïn-ebn-Feyd, se trouve un ancien cratère à fleur de terre, d'environ 500 mètres; carrés. Sur tout cet espace sont répandus des blocs de grès, dont les plus gros sont couverts d'inscriptions et de noms, mais le plus souvent en arabe. Je n'y ai pu déchiffrer que l'inscription (24).

Le Gebel Gildīah', situé à environ 30 milles à l'ouest de Haïl, est formé de grès. Ses alentours sont ravinés et de nombreux creux de rocs servent de réservoirs aux eaux pluviales de l'hiver. Les inscriptions (25) à (74) se trouvent près de chacun de ces abreuvoirs naturels.

Les inscriptions : (25), (26), (27), (28) ont été copiées sur legros bloc de Umm e' Redjoûm (29), (30) et (31) dans le Wady Bâour; les inscriptions (38) à (65) ont toutes été

copiées sur le rocher el Bouèb. Enfin les inscriptions (69) à (74) se trouvent sur un rocher appelé 'Çaïlizah dans le Ouady Šeqtq.

Le Gebel Mismâ est à environ 90 milles au sud, 70^e ouest de Haïl. Il est en grès et à sa base se trouve un creux où s'assemblent les eaux pluviales, c'est là que se trouvent les inscriptions (78) à (84). Les inscriptions (75), (76) et (77) ont été découvertes à un autre endroit de la montagne.

Les trois fragments d'inscriptions marqués : (85), (86), (87), ont été copiés à Teïmah' sur des pierres qu'on a fait entrer comme moellons dans les constructions du village actuel; elles proviennent évidemment des ruines d'un Teïmah' primitif, situées au sud de la localité actuelle, et qui sont appelées Toûmâ.

L'inscription (88) se trouve sur un rocher en grès appelé « é' rekeb » entre Teïmah' et Médaïn Salekh.

A six milles au nord de Médaïn Salekh, on trouve des dunes et des montagnes de grès de formes très singulières appelées « Meqrath e' deboûs ». Les inscriptions s'y trouvaient en grand nombre, mais elles ont toutes été lavées par les pluies ou usées par les vents. Je n'y ai pu copier que l'inscription (89).

L'inscription (90) est la seule que je rapporte de Médaïn Salekh, où il s'en trouve un grand nombre de très considérables et très bien conservées, au-dessus des portes monumentales de sépultures taillées dans le roc. Elles sont trop élevées pour pouvoir être lues du sol et je n'avais pas les moyens de me faire aider pour arriver jusqu'à leur hauteur.

'Alâ, à 10 milles au sud de Médaïn Salekh, a environ 1500 habitants. J'y ai compté à peu près 200 chambres sépulcrales taillées dans le roc, mais avec beaucoup moins d'inscriptions, et des inscriptions moins bien faites. J'ai copié celles qui portent les numéros (91) à (123).

L'inscription (91) a les lettres en relief. L'inscription (96) se trouve au-dessus de la porte d'une chambre sépulcrale.

292 INSCRIPTIONS RECUEILLIES DANS L'ARABIE CENTRALE.

La troisième ligne de l'inscription (101), est d'une autre gravure que les deux premières.

Tous les rochers des environs de Kheïber sont couverts de dessins d'hommes, d'animaux et d'inscriptions, mais je n'ai plus trouvé de lisible que les 99 mots des inscriptions (124) à (131).

Kheïber est situé à 80 milles, environ, au nord de Médine.

Hâïeth se trouve à 65 milles environ au nord, 25° est de Kheïber et, de même que cette dernière localité, elle occupe une crevasse du désert pierreux « le Harrah ».

Tous les rochers des environs sont couverts d'inscriptions et de dessins dont un petit nombre seulement sont encore lisibles; les inscriptions sont représentées ici sous les numéros (132) à (145).

θλιδο+ 10

ψρεψθης 9
θχιςκκ

οδς 12

οβρτοε 11

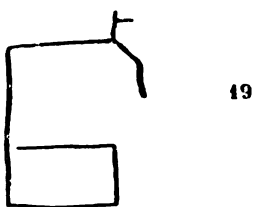
ι, ροη 15

υ
ζ
υ 14

υ
ι
ι
ι 13

ο
|
ο
|
+
|
|
↑ 16

+οβι 17 + (ι) 1



θιτρ 20
ι / / πρπκ Αο

θςο πι 21 οθρβθ

ιρ+ς+ει 23
ιρρρο

7ι+ 24

28 27 26 25
YdWJ+Y X₀+ θdθbcY 111000

30 29
1X0K0K+01 0000+01

31
qnfϕ

33 32
0000 0000

35 34
00000000 0000

37 36
T00 0000+ ± 11+00

39 38
00000000 000000000000

41 40
00000000 00000000000000000000

43 42
00000000 00000000000000000000

45 44
00000000 00000000

52 51 50 49 48 47 46
00000000 00000000 00000000 00000000 00000000 00000000 00000000

011000 + 10

ԿԵՆՏՐՈՆ 9

0416CR



42

обгггггг 11

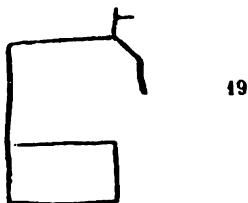
15
1106, 11

14

43

16

+051 17 + (1) 18



017P 20

1 / / прпк < до

Θ Δ Ο Π Ι 21 00660 22

19+5+31 23
1p0p0

1900

71+ 25

28

27

26

25

30

29.

34

33

32

35

34

37

$$\pm 11 + \frac{1}{2}$$

36

39

38

44

40

43

42

45

44

52

51

49

48

0118707

01150

□₁□₂□₃⊕

50

$$\frac{11E}{1 + \frac{1}{2}}$$

$\theta \approx 0$

DEED

47

$$\frac{\oplus}{\cup}$$

46

53 01181d

54 0dBE"R+

55 0dCEng+

56 070

57 1E19

58 1C1C

59 0eL

60 1C00C

61 0110Uz

62 0dd3D1+

63 01101L

64 0dd301L x

1+0

TU

66

#t≡+ :

67

tt:IIIU-7:II.UIII

68

65 000+~1C1C100~00'

ከህሃህሃህህህህህ
ህሃ

90.

የጊዜው ስህተት ለወ
፡ ጸጥታው ስህተት ስህተት
ከጊዜው ስህተት ስህተት
፡ ስህተት ስህተት ስህተት
፡ ስህተት ስህተት ስህተት

91

የጸጥታው ስህተት ስህተት ስህተት
፡ ስህተት ስህተት ስህተት
ህህህህህህህህ ስህተት ስህተት

92

ወወወወወወ
ወ ስህተት ስህተት
ወወወወወወ

93

ተገኘህ
ሰየህ
፡ ስህተት ስህተት

94

፡ ስህተት ስህተት ስህተት
፡ ስህተት ስህተት ስህተት

95

፡ ስህተት ስህተት ስህተት
፡ ስህተት ስህተት ስህተት
፡ ስህተት ስህተት ስህተት

96

אגכשינננוחג
 חכזלללללללל
 גושאסוסזעח
 גלסוסשחכחוס
 רוסחלמעלללל
 נלגושטרלללל

97

ששח
 סכשש
 סללללל

98

99
 בללל

ללללללל
 לללל
 חללללל
 חללללל
 חללללל

100

חללללל
 חללללל
 חללללל

101

חללללל
 חללללל
 חללללל

103

104

119

120

121

122

123

124

126

125

127

123

129

130

7CΘCP	133	17 + 17	132	$\frac{7}{+}$ $\frac{0}{0}$	131
-------	-----	---------	-----	--------------------------------	-----

PEIPOPP	135	mbhhiXn	134
---------	-----	---------	-----

CIPOPP	136	1OPPIZZ	137
--------	-----	---------	-----

OIUOP	139	OXIOPP	138
-------	-----	--------	-----

ζhnhgoingh+	140
-------------	-----

EXWOP7P	142	niφB	141
---------	-----	------	-----

$\sim$ h H	146	MOHIY	143
------------------	-----	-------	-----

1W1OPP	144
--------	-----

onn	145
7+7	
θh0+	

VOYAGE DANS L'ARABIE CENTRALE

HAMÂD, ŠAMMAR, QAÇİM, HEDJÂZ¹

PAR

CHARLES HUBER

Chargé de mission du Ministère de l'Instruction publique.

1878-1882

Chargé, en 1878, d'une mission scientifique en Arabie, par le Ministère de l'Instruction publique, je rencontrai, dès l'origine, des retards et des difficultés que j'ai signalés dans mon rapport à M. le Ministre.

Une première tentative pour gagner le Djoûf, avec le šeikh Mohammed Toukhî, avorta par suite de l'insurrection des Druses; l'accord que je fis ensuite avec Sattam ebn Šalân, le šeikh des Rou'ala, n'eut pas de résultats, par suite du manque de parole de ce dernier. Il en fut de même d'une convention arrêtée avec le šeikh 'Aly el Qoréîšy.

¹ Voir la carte ci-jointe à ce numéro. — La rédaction du *Bulletin* croit devoir avertir le lecteur que, dans le système de transcription adopté par M. Ch. Huber :

ç rend le son du <i>ṣad</i> arabe;	} étrangers à la phonétique française.
q celui du <i>qāf</i> ;	
ghr et rh celui du <i>ghaïn</i> ;	
š doit se prononcer <i>ch</i> ;	

ÿ — i ;

g avant une voyelle doit se prononcer *dj* (Gebel = Djebel, Gobbah = Djobbah, etc.)

ñ, ñh, ð, indiquent simplement que l'n, l'm et l'r, quand bien même ils se trouvent terminer une syllabe, doivent toujours conserver le son qu'ils ont en italien, en anglais et en allemand, *enne*, *emme*, *ère*. L'apostrophe devant une voyelle remplace la consonne arabe 'aïn dont le son ne se retrouve dans aucune langue européenne; ah, at, est l'a muet final, ou *ta marbouta*, des noms féminins.

Finalement je trouvai les guides qui m'étaient indispensables, chez Mohammed el Khalîl, *sheikh* de Bosrah, dont ils étaient alors les hôtes. C'étaient deux *baowaks*¹ et deux habitants de Kaf. Je m'arrangeai avec eux malgré les conseils contraires du *sheikh* de Bosrah, qui déclara ne pouvoir me donner aucune garantie pour l'exécution de leur parole et que je risquais, pour le moins, d'être dépouillé et abandonné par eux dans le désert. J'avais trop hâte de partir pour écouter de si sages conseils et quittai Bosrah dès le lendemain, avec mes nouveaux compagnons. C'était le 14 mai, et cette première étape ne nous mena que jusqu'à 'Añz, après avoir traversé Umm e' Remân.

'Añz, village de 300 âmes, sur une petite colline, est la dernière localité habitée dans le désert. Il est intéressant de remarquer que malgré sa situation d'avant-poste, c'est-à-dire entre les Druses et les nomades musulmans, 'Añz renferme une population toute chrétienne.

Nous rencontrâmes là, campés en dehors des murailles, cinq Arabes désireux de se rendre soit à Kaf, soit dans les environs, et attendant d'autres voyageurs pour se joindre à eux et former une petite caravane. Ils partirent avec nous le lendemain.

Étant peu nombreux, nous dûmes chercher à éviter des rencontres, qui sont toujours dangereuses dans cette première zone du désert; nous marchâmes donc, à partir du 15 mai, un peu en zigzag, suivant que les renseignements recueillis à Bosrah et à 'Añz, sur les divers campements, nous faisaient supposer les Arabes d'un côté ou de l'autre.

Le 16 mai au matin, nous campâmes à 3 kilomètres au nord est de Qaqr Ezraq². Je ne pus malheureusement pas

1. Un *baowak* est un Arabe qui, pour félonie ou autre crime contre l'honneur, a été chassé de sa tribu, condamné à un exil perpétuel, dans la parole duquel personne n'a plus confiance et qui d'ordinaire fait les méfaits les moins avouables sur les confins du désert où il se réfugie toujours.

2. Le château bleu.

m'en approcher davantage, car tous les terrains à l'entour de qaçr qui est bâti dans une dépression, étaient encore fangeux, par suite des pluies de l'hiver. Autant que j'ai pu en juger de loin c'est une tour carrée, construite en pierres de taille, entièrement isolée et dont le sommet m'a paru être ruiné. Le qaçr existe probablement depuis la plus haute antiquité, et devait être une des stations de la route allant dans l'Arabie centrale par Doumat el Djañdal.

Le territoire environnant est appelé par les anciens auteurs arabes 'Añri ou 'Ameri. Le derviche anonyme, auteur d'un itinéraire de la route du *hadj* de Constantinople à La Mecque, mentionne ce point et ajoute que, lors de son expédition au nord, le prophète Mohammed s'est avancé jusqu'à ce qaçr et son ruisseau, qui est probablement le Ouâdy e' Rayel. L'endroit est intéressant parce que là commence le Ouâdy Sirhân qui s'étend au sud jusqu'aux puits de Geraouy, à deux journées de marche avant d'arriver au Djoûf.

Je rencontraï le Ouâdy e' Rayel dans l'après-midi du même jour ; il avait encore de l'eau dans quelques creux, malgré la saison déjà avancée.

Nous ne nous arrêta mes en vue de Qaçr Ezraq que le temps de déjeuner et nous repartîmes aussitôt. D'ordinaire, des troupes faibles comme l'était la nôtre ne s'arrêtent jamais si près de cet endroit qui a la plus mauvaise réputation ; lieu de passage, Qaçr Ezraq est, en effet, continuellement battu par les maraudeurs.

La plaine d'Ezraq a plusieurs kilomètres d'étendue ; toute la terre est bonne, le sous-sol argileux, et les arbustes du désert, qui constituent la nourriture des chameaux, sont denses et vigoureux.

A peine avons-nous quitté cet endroit que le sol est de nouveau mouvementé et porte de nombreuses traces d'origine volcanique ; de temps en temps on traverse des parties de désert entièrement pierreuses et qui deviennent montrueuses à l'approche de Kaf, où nous arrivâmes le len-

demain 17 mai, vers le soir. Nous avons marché la plus grande partie de la nuit.

Le voyageur Seetzen rapporte, d'après un de ses guides, Iouïsef el Milky, un itinéraire qui placerait Kaf à cinq journées de marche de Bosrah; mais l'on remarque de suite l'erreur en voyant citer Ittra et Korâker comme situés avant Kaf.

Par contre, Seetzen nous donne les premiers renseignements que nous possédions sur cet endroit. Kaf, dit-il, est un château en ruines au sommet d'une colline, entourée entièrement d'un marécage qui en empêche l'approche. Il y a là quelques puits et des palmiers sauvages qui ne portent pas de fruits,

A mon arrivée chez les Druses, j'avais déjà appris que Kaf était aujourd'hui un petit village habité, et Nedjem el Adraï, *sheikh* des Druses, me donna même une lettre pour le *sheikh*.

Lorsque nous arrivâmes dans l'oasis, je fus naturellement l'hôte de mon guide Mohammed, mais comme il était pauvre, ainsi que ses parents, il m'offrit lui-même dès le lendemain de me loger chez le *sheikh* qui m'avait du reste déjà réclamé.

'Abd-Allah el Khamis¹ le *sheikh* de Kaf, est un homme d'environ cinquante ans (lui-même ignore son âge exact), dont la musculature nulle et l'histoire faible et saillante prouvent l'origine bédouine. Au sujet de l'histoire du village, Abd-Allah m'a raconté que son père, Deghrery el Khamis, était venu s'y établir le premier, il y a une cinquantaine d'années, alors que lui, 'Abd-Allah, était encore tout enfant. Les nombreuses petites sources de l'endroit formaient-elles alors un marais au bas de la colline, ainsi que l'a dit Iouïsef el Milky, 'Abd-Allah ne s'en souvient plus; toujours est-il que les douze sources qui se trouvent ici sont maintenant toutes

1. Lady Anna Blunt l'appelle Abdallah el Khamir.

captées dans de petits bassins. Ayant pris, à quatre heures du matin, la température de dix d'entre elles, j'ai trouvé $+24^{\circ},5$ pour la moyenne de celles qui sont exposées au soleil, et $+21^{\circ},1$ pour la moyenne de celles qui sont abritées sous des palmiers. La température moyenne de la région serait donc très élevée; 'Abd-Allah m'assura qu'en effet, à Kaf, la chaleur est plus forte en été qu'au Djoûf, et qu'il y pleut très rarement l'hiver. Un autre indice de cette température est donné par l'existence du palmier qui prospère très bien à Kaf. L'eau, légèrement saumâtre, est pourtant agréable à boire.

Le village, en forme d'ellipse, s'étend de l'est à l'ouest et se compose de deux groupes, l'un de huit, l'autre de neuf maisons, séparés par les sources et les 450 palmiers. Outre les palmiers on n'y trouve que deux grenadiers et quelques *ithel*¹. Le bois de ce dernier arbre sert à faire des solives pour la confection des portes et la couverture des maisons. Les habitants, au nombre de 90, possèdent une trentaine de chameaux, autant de chèvres et une quinzaine de moutons, plus quelques poules; ils n'ont ni bœufs, ni chevaux.

Cette petite oasis doit son existence à la présence des sources d'abord, puis à l'existence d'une mine de sel dont le revenu est exclusivement réservé au *ṣelkh*. Ce produit vient d'une petite montagne située à 5 kilomètres au sud de Kaf; les chameaux l'apportent près du village dans des creux qui renferment $0^{\text{m}},40$ à $0^{\text{m}},50$ d'eau. Le sel s'y dissout, puis se cristallise par évaporation. Il est très blanc mais d'un goût très amer. Il est vendu aux tribus du désert et transporté en contrebande par les chameaux du *ṣelkh* à Bosrah, dans le Haourân et au Gebel Druse².

Propres à l'extérieur les maisons sont sales à l'intérieur. Tout le monde porte le costume bédouin. Personne ne sait

1. *Ithel* ou *ethel*, espèce de Tamarix.

2 La Rédaction laisse à l'auteur la responsabilité de cette orthographe. Les Arabes diraient Djebel Derôûz, « montagne des Druzes. »

lire ou écrire. Comme toujours, les maladies d'yeux sont fréquentes.

Le matin du 19, 'Abd-Allah, qui a trois femmes, m'amène son fils unique, enfant de dix ans, atteint d'un embarras gastrique. Il apportait en même temps une tasse à café pleine d'eau, me demandant de prononcer dessus les paroles nécessaires pour que cette eau guérît le petit malade.

Je serai le premier Européen qui aura fait l'ascension du rocher sur lequel se trouve le Qaqr e' Seïed¹. C'est un véritable rocher isolé, comme il s'en trouve encore deux autres plus petits dans la plaine de Kaf. Il peut avoir 80 mètres d'élévation au dessus de la plaine. Son sommet, en forme de table, mesure environ 3000 mètres de pourtour. Il est formé entièrement de gros blocs volcaniques noirs, très durs, et noyés dans une gangue terreuse, avec quelques couches d'un beau calcaire, très dur aussi, mais tout blanc, et que j'avais déjà rencontré sur la route d'Ezraq à Kaf.

Les ruines qui couronnent le plateau supérieur consistent en un mur de 3 à 4 mètres de hauteur et 0^m,50 à 1 mètre d'épaisseur, qui suit les contours de la crête orientale du rocher. Les trois autres faces sont dépourvues de murs et il est probable qu'il en a toujours été ainsi, car les parois en sont verticales. Le chemin, entièrement éboulé, qui conduit sur le plateau, est également du côté oriental et commence au cimetière de Kaf, situé à la base du massif.

La porte de ce mur de défense était fermée par un double battant en pierre noire, pareil à ceux qu'on rencontre en grand nombre dans toutes les villes ruinées du Ledjâ, du Gebel Druse et du Haourân, et que j'ai même encore vus en usage dans quelques jardins à Palmyre. L'un des battants est à terre sous l'entrée.

Sur le plateau se trouvent aussi deux petites chambres,

1. Le château du seigneur.

sans toits, adossées au mur d'enceinte, et au nord on voit les murailles d'un petit bâtiment renfermant également deux pièces. Vers la porte du mur d'enceinte est un bassin rond muré, de 4 mètres de diamètre et d'un mètre de profondeur; un peu plus loin le sol présente une excavation naturelle en forme de grotte. Ces deux cavités auront probablement servi de réservoirs d'eau. Entre les deux réservoirs est un gros bloc de lave, de forme irrégulière, d'un mètre cube à peu près, et sur lequel se trouvent entaillés quelques signes identiques à ceux dont se servent encore aujourd'hui les Bédouins pour marquer leurs chameaux, et qu'ils appellent *wesm*.

Le rocher n'offrant pas d'autres traces de constructions, je pense qu'il n'a jamais existé là qu'un poste fortifié dans une position naturelle; on le rendrait encore plus facilement imprenable aujourd'hui.

Du haut du plateau de Qaṣr e 'Seled on découvre dans toute son horreur ce sol et ces montagnes nues et désertes, rendues encore plus désolées par les éclats de pierre noires dont elles sont couvertes. Aussi l'œil se repose-t-il agréablement sur l'oasis qui s'étale au bas de la paroi sud du rocher. Au loin, à six milles¹ de distance, on aperçoit un point du Ouādy Sirhān².

A six milles par sud, 70° est de Kaf, se trouve une autre petite oasis appelée Etsrah³. Les habitations en sont bâties, non en pisé comme celles de Kaf, mais en moellons noirs, comme celles de du Haurān. C'est une ancienne localité qui, abandonnée ainsi que Kaf, a été réhabitée dix ans après cette dernière. Elle compte aujourd'hui 20 maisons, avec environ 100 habitants, qui ont de l'eau de source toute

1. J'emploie toujours le mille géographique de 1852 mètres.

2. C'est au même endroit que nous l'avons traversé pour arriver à Kaf, traversée que nous avons effectuée en 1^h32^m, ce qui, du pas auquel nous marchions alors, donne environ 5 kilomètres de largeur à la vallée.

3. Lady A. Blunt l'appelle Ithry ou Ethra, avec le *th* anglais.

l'année de même que ceux de Kaf. Iouïsef el Milky, dans son itinéraire, appelle cette localité Ittra.

Le 20 mai 1880 j'ai pris à Kaf, à l'ombre, sous les palmiers, d'heure en heure, la température de l'air; j'indique ici le résultat de mes observations :

4 ^h + 13°,5	10 ^h + 28°,7	4 ^h + 33°,1
5 ^h + 15°,1	11 ^h + 30°,8	5 ^h + 32°
6 ^h + 16°,9	midi + 31°,6	6 ^h + 30°,9
7 ^h + 19°,8	1 ^h + 32°,5	7 ^h + 26°,4
8 ^h + 22°	2 ^h + 33°,7	8 ^h + 26°,2
9 ^h + 26°,4	3 ^h + 33°,8	9 ^h + 25°,8

Cette région de Kaf-Etsrah est intéressante, par le fait qu'entre le Haourân et le Djoûf, c'est elle qui présente la moindre altitude; là également se terminent, soit les ruisseaux qui descendent du Haourân, soit les *ša'îbs* (ravins), qui, provenant du sud, coulent dans le *hamd* et le Ouâdy Sirhân. C'est ce qui explique aussi comment, bien qu'il y pleuve rarement, le débit des sources reste invariable. Ce débit, d'ailleurs, ainsi qu'on l'a vu plus haut, n'est pas considérable, puisque 450 palmiers, seuls, sans autres cultures, suffisent à l'absorber.

La moyenne des lectures des pressions barométriques observées à Kaf m'a donné, pour cette localité, une altitude de 498 mètres.

Je ne puis quitter cette oasis sans citer un voyageur qui y a passé en 1864, et sans rectifier ce qu'il en dit. Je veux parler de M. C. Guarmani ¹. Ruiné au xv^e siècle et reconstruit au xviii^e, Kaf, dit-il, était autrefois une station des caravanes qui allaient de Damas à Médine. Outre Kaf, auquel il donne 250 habitants, et Etsrah, qu'il appelle Etera, avec 300 habitants, ce voyageur cite encore : Akeile, 15 habi-

1. Itinéraire de Jérusalem au Neged septentrional par M. Guarmani, *Bulletin de la Société de Géographie*, septembre 1865 et suivants.

tants; El-Gotti, 150 habitants; El-Ekder, 150 habitants; El-Uscevuasce, 200 habitants¹.

Quant à l'époque de la ruine de Kaf, aucun auteur n'en parlant, que je sache, il est aussi difficile de nier que d'affirmer qu'elle ait eu lieu au xv^e siècle; quant à la date de sa reconstruction, j'ai cité le récit du propre fils de celui qui avait relevé l'oasis. Enfin quant au fait d'une station de caravanes, je ne crois pas qu'une route semblable, passant par Kaf ait jamais existée entre Damas et Médine; une caravane se meut trop lentement pour pouvoir traverser cette direction où, à deux reprises, il faut rester cinq jours sans trouver d'eau. Pour les quatres autres localités citées par M. Guarmani, je n'en ai pas entendu parler, et quant à la population, je maintiens mes chiffres, le compte en étant trop facile à faire pour que j'aie pu me tromper.

J'avais fait prix avec le *selkh* 'Abd-Allah el Khamts pour qu'il me servit lui-même de guide jusqu'au Djoûf, et nous fixâmes notre départ au 21 mai.

Deux habitants du Djoûf qui attendaient depuis quelques temps des compagnons de route se joignirent à nous et nous quittâmes Kaf au soleil levant, accompagnés par toute la population mâle jusqu'à une grande distance de l'oasis.

Bien que marchant sur un terrain uni, nous sommes pourtant dans une région montagneuse, mais d'une forme toute particulière. C'est un immense plateau pierreux du sol duquel sont sortis une quantité de soulèvements en forme d'ellipses, de cônes, de pitons, entièrement isolés les uns des autres, sans aucune liaison et dont les sommets sont généralement en tables. Au surplus aucune unité de direction ne règne entre eux; ils courent du nord au sud comme de l'est à l'ouest, et leur hauteur varie de 20 à 100 mètres.

1. La Rédaction croit utile de rappeler que M. Guarmani a rendu les noms arabes, comme il a pu, avec l'orthographe italienne, conservée par M. Huber dans cette citation.

Il est curieux de constater que tous ces soulèvements sont faits d'un calcaire blanc qui produit un très beau sable de même couleur, et sur lequel on dirait qu'il soit tombé une pluie de gros moellons noirs tout calcinés. C'est, du reste, le même terrain que celui que j'ai déjà rencontré une journée avant d'arriver à Kaf. Toutes ces collines caractéristiques, surtout entre Etsrah, Kaf et le Ouâdy Sirhân proprement dit, portent le nom générique de El Qedeir¹ ou Oueraik².

A midi, nous avons un épisode qui malheureusement ne se représente encore que trop fréquemment dans le désert. Au moment d'entrer dans le lit du Ouâdy Sirhân, nous rencontrons d'abord un, puis trois mourants, et un peu plus loin un cadavre. Ce sont quatre derviches qui ont eu l'audace de partir du Djoûf, il y a huit jours, seuls et à pied, pour se rendre à Kaf et de là à Damas, sans outres et presque sans provisions. Ils comptaient rencontrer des campements de Bédouins, et arriver de l'un à l'autre à leur destination. Ils n'ont plus « que la peau et les os », comme on dit familièrement. Le mort, torréfié, en quelque sorte, est absolument nu. Bien qu'ils soient également sur le point de mourir, ses compagnons se sont déjà partagé ses guenilles.

Je fais donner à chacun environ deux litres d'eau et un peu de farine qu'ils consomment sur place.

Je remarque que 'Abd-Allah au lieu de leur indiquer la direction de Kaf, qui est le point le plus rapproché, leur indique celle d'Etsrah : c'est pour épargner à sa maison d'avoir à les nourrir.

A midi, ainsi que je l'ai dit plus haut, nous entrons dans le lit du Ouâdy Sirhân où nous marchons jusqu'à trois heures. Le laissant ensuite à l'ouest nous rentrons de nouveau dans une région montagneuse toute couverte de pierres noires,

1. « Le petit chaudron » (Note de la Rédaction).

2. Il existe aussi un Djebel Oureik au nord de Mouqaq.

appelée el Mismâ, nom qu'elle tire de la principale montagne située dans les environs, et que je vis du reste le lendemain matin à 12 milles à l'est; c'est une longue chaîne courant du nord-est au sud-ouest¹.

Ce jour-là nous rentrâmes de nouveau dans le Ouâdy Sirhâñ et je contemplai là un spectacle magnifique. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, le sol parfaitement uni, était recouvert d'une légère couche de sel d'une blancheur éblouissante. Laissant ce terrain à gauche, nous le contournaâmes pendant trois heures. Il ne fallait pas songer à le traverser, car, au-dessous de la couche de sel, la terre restait humide, excessivement glissante et les chameaux ne pouvaient y marcher. Un étroit sentier côtoie cette *sebka*; en certains endroits des rochers, à notre droite, nous forcent même d'en traverser des parties; on ne le fait qu'avec les plus grandes précautions et en laissant toute sa liberté au chameau, qui n'a garde, du reste, de s'éloigner du sentier, ni des pas de l'homme qui marche devant lui et l'encourage.

Outre le danger de glisser et de faire une chute, toujours dangereuse sur un chameau, on risque de tomber dans un des trous fangeux recouverts d'une couche de sel très mince, qui sont nombreux dans ces marais. Cette région s'appelle El Haçotah.

Le soir nous campâmes près de quatre puits appelés El Melkhât; ils sont bien nommés, car leur eau, qui n'est qu'à 1^m,50 du sol, est très salée.

Le surlendemain, 13 mai, au matin, nous prîmes de l'eau aux puits Gedetr el Mâzer, le soir à ceux de El Gedeir sur le territoire de El Méisery², et notre campement de la nuit

1. Cette montagne s'appelle aussi El Mismâ e'Sirhâñ pour la distinguer du Gebel Mismâ qui se trouve à moitié chemin entre le Gebel 'Agâ et Teimâ. M. Guarmani l'appelle, par erreur, Nesma-el-Serhani, et la carte de Mme Blunt porte Mizmeh.

2. El-Mueisari chez M. Guarmani, et Maazreh chez Mme Blunt.

fut à E'Nebay, qui est le nom de toute la région depuis les puits de Gedeir el Mâzer.

Le nom de E'Nebay vient d'un petit fort en ruines qui se trouve à un kilomètre, environ, au sud-ouest des puits de Gedeir.

Les puits que j'ai rencontrés jusqu'à présent ont généralement de l'eau toute l'année, mais, ainsi que le remarqua aussi M. Guarmani, elle est saumâtre et sent fort mauvais. Ces puits ne sont du reste que de simples trous non murés.

L'itinéraire de Iodsef el Mälky mentionne aussi les puits de Gedeir el Mâzer, mais les appelle Kadeir.

Le 24 mai nous arrivons, le matin, aux puits de Qâsayem et le soir aux trois puits de El Geraouy ¹ qui n'avaient déjà plus d'eau, et nous avons compté dessus !

Depuis Kaf jusqu'à E'Nebay, le chemin, qui se poursuit souvent dans le lit du Ouâdy, est très agréable à suivre parce que le sol est continuellement sablonneux et très chargé de verdure. A partir de E'Nebay la végétation commence à se faire rare, le sol devient pierreux et le paysage monotone. Le roc affleure parfois et souvent nous marchons sur des cailloux roulés agglomérés. A partir des puits de El Geraoui la végétation cesse complètement, elle est remplacée par du sable et du gravier.

N'ayant pas trouvé d'eau aux puits de El Geraoui nous forçons notre marche et ne campons qu'après minuit à Ouelmâ.

Le 25 mai fut une dure journée, car nous n'avions plus d'eau que pour faire le pain. Comme, à partir de Geraoui, il n'y a plus de puits, il fallait marcher sans s'arrêter jusqu'au Djoûf. Nous restâmes vingt-deux heures en selle. Partis à 4 heures du matin, nous arrivâmes à destination le 26 mai, à 2 heures du matin. Je souffris beaucoup de la soif.

Dès le matin le sol devint entièrement pierreux ; il est

1. El-Gerani chez M. Guarmani, et Ierani chez Mme Blunt.

couvert de petits éclats pareils à des pierres à fusil, de couleur sombre, reluisant comme s'ils étaient vernis et dont la vue est très fatigante pour les yeux. Le terrain est privé de toute végétation. A 8 heures du soir nous avons un coup de vent d'est qui dure deux heures et fait monter le thermomètre à $+ 42^{\circ}$. La chaleur était étouffante et le ciel se couvrit entièrement vers 9 heures ; malgré quelques gouttes de pluie, l'air resta brûlant toute la nuit.

Le tracé des marches dans le désert ne dépend jamais ni du terrain plus ou moins favorable, ni même des herbages qui sont pourtant indispensables pour les chameaux ; il dépend de l'eau que l'on trouve en route ; les directions de marche ne sont donc que des lignes de puits.

Ces puits ont été, en majeure partie, creusés par les Bédouins sur leurs terres de pâturages ; lorsqu'un intérêt soit mercantile, soit politique, soit religieux nécessitait un passage fréquent à travers les différents territoires des tribus arabes, qui généralement, pour empêcher les incursions ennemies, n'ont pas de puits sur leurs confins, on en creusait encore un ou deux pour les relier. A part cela, il est évident que moins un puits demandait de travail plus on les multipliait ; tel est le cas pour ceux qui se trouvent dans la vallée de Sirhân. C'est ce qui explique pourquoi, en comparant les routiers connus jusqu'à ce jour du Haourân au Djoûf, on voit chaque fois de nouveaux noms.

Pour mieux montrer leurs similitudes et leurs différences, je vais indiquer ici ceux qui sont connus jusqu'à ce jour.

Itinéraire de Ioûsef el Milky.	Route de M. Guarmani.	Route de M. et Mme Blunt.	Ma route.
Bosra	Kaf	Melakh	Bosrah
Hâbbekéh	El-Breda	Kaf	'Anz
Esrâk	Kseba	Ithery	Ouâdye' Rayel
		Shadjbeh	Ezraq
Ittra	Abu-Teriflan	Kuraghiz	Kaf
Korâker	El-Adeimat	Mahiyeh	El Melkhhat

Itinéraire de Ioûsef el Milky.	Route de M. Guarnant.	Route de M. et Mme Blunt.	Ma route.
Kâf	El-Meheder	Maazreh	Gedeir el Mâzer
Kadeir	Weset	Schaybeh	El Meisery
Unim el Phenadschir	El-Meiasari	Kasr	El Gedeir
Kléiah	El-Nebach	Jerawi	El Qâsayem
Dschôf	El-Sceba		El Geraoui
	El-Uescece		
	El-Nebsee		
	El-Gerani		
	Sbeha		
	El-Scegar		
	Giof		

A ces quatre lignes de puits j'en joindrai une cinquième que m'a notée un Djoûfi de naissance, aujourd'hui établi à Haïl, Ghânem l'armurier.

El Ezraq. — El Harim. — El 'Ammry. — Djebel el 'Araby. — El M'aâqr. — El Mešâš. — Qerâqer. — Wiçeth. — El Beldha. — El Tiâg. — Šeghrar. — Šeqîr. — A'Nebek Abou Qaqr. — Çebthâ.

Il est facile de trouver sur une carte les points de contact de ces différentes lignes, les points où elles se coupent et par suite, les directions qu'elles suivent.

Miqou'a est un autre puits fort connu dans le Ouâdy.

Au Djoûf j'ai logé chez le šeikh Soultân-ebn-Haboûb, neveu de Ghrafil qui reçut jadis Palgrave et son compagnon. Ghrafil est mort depuis dix ans. Soultân est le beau-frère de 'Abd-Allah el Khamis, le šeikh de Kaf.

Je reçus très bon accueil de Djoûhar, esclave de l'émir Mohammed-ebn-Rešid, qui gouverne le Djoûf pour le compte de l'émir. C'est un beau nègre de 1^m,75 de taille, d'environ cinquante ans, à figure intelligente. Il a toujours le sourire sur les lèvres, ses manières sont distinguées et il m'a toujours fait l'accueil le plus cordial. Il m'a toujours aussi fait prendre la place d'honneur non seulement dans son *qahwat*¹, mais même lorsqu'il venait chez moi.

1. Littéralement « café », « la pièce où l'on prend le café ».

A chacune de mes visites il faisait servir de l'eau sucrée chaude (qui est le thé bédouin) et du café à profusion, puis faisait apporter les meilleures dattes avec du beurre. Avant tout il me faisait préparer son propre *narghilé*. Il fume lui-même, en effet, mais s'il se permet cette grave infraction aux doctrines puritaines des Wahâbi, il observe par contre d'autant plus celles qui proscrivent la musique et le chant. Le Djoûf, jadis si gai, d'après Palgrave, ne renferme aujourd'hui plus un seul *rebâb*¹. Il poussa l'amabilité, dans notre premier entretien, jusqu'à me dire : « mouslim ou naçrâni sawâ sawâ », c'est-à-dire « musulmans et chrétiens ne sont qu'un ».

Le Djoûf, l'une des plus anciennes oasis de l'Arabie, est citée comme telle par Ptolémée et plus anciennement encore par un grand nombre d'auteurs arabes; le premier le désigne sous le nom de Dumaitha, et les autres sous celui de Doumat al Djañdal², qui est du reste aussi connu des Arabes actuels. Un des textes assyriens de M. Rawlinson laisse même supposer l'existence de cette localité au VII^e siècle avant J.-C., sous le nom de Doumâte, avec un roi appelé Akbarou³ qui fut vaincu dans une expédition faite par les armées assyriennes, sous Assurahiddin (680-669 av. J.-C.)⁴.

Mais nous ne connaissons guère que le nom de cette localité, et pour la voir sortir de son obscurité il nous faut arriver jusqu'à l'Hégire. A ce moment elle avait un souverain de la tribu de Kiñdâ⁵ du nom de Okéïdeř (Ukéïdeř, el-Keïdeř), qui était chrétien et contre lequel Mohammed envoya une troupe de quatre cent vingt cavaliers, pour le

1. Espèce de violoncelle à deux cordes.

2. Le nom de Djoûf 'Amîr qu'il porte chez quelques auteurs, proviendrait de la tribu des Bent 'Amîr qui l'auraient relevé des ruines du vieux Doumat al Djañdal.

3. En arabe *Akbarou* veut dire « très grand. » (Rédaction).

4. *Essai sur les inscriptions du Sufa* par M. J. Halévy, p. 306.

5. Ces Kiñdâ alliés des Godzâñ, des Lakhm et des Tay, étaient originaires du sud.

soumettre et le convertir. Ce peu de monde l'assiégea et le força de rendre, ce qui donne une faible idée de la puissance ou du courage du prince, ou peut-être de l'amour de ses sujets. Il racheta sa précieuse personne contre deux mille huit cents chameaux, quatre cents cuirasses et autant de lances, et se présenta personnellement à Médine devant le prophète, avec une robe de soie et d'or et une croix en or sur la poitrine. Il se convertit à l'islamisme ainsi que son peuple, et garda son trône en payant tribut.

Déjà auparavant les Djoûfi, d'après quelques auteurs, auraient plusieurs fois varié dans leurs croyances religieuses : avant d'être chrétiens ils auraient été juifs et précédemment, comme païens, ils auraient eu la déesse Woudd (Amour) pour principale idole.

A partir de ce moment le Djoûf, qui était alors bien plus considérable, retombe dans son obscurité et n'est plus cité que de nom par les géographes arabes Edrisi et Yâqoût ou Haïmdâny.

Vers la fin du siècle dernier le Djoûf, où la guerre civile régnait en permanence, fut conquis par le Ouahâbi et rendu tributaire. Ebn S'aoûd y envoya un gouverneur pour faire cesser les troubles et des *Khatib*¹ chargés de prêcher les nouvelles doctrines..

La destruction de l'empire de Ouahâbi par Mohammed 'Aly, pacha d'Égypte, rendit sa liberté au Djoûf qui en profita aussitôt pour recommencer sa guerre de village à village et de quartier à quartier. Cet état de choses dura jusqu'en 1838, époque à laquelle 'Abd-Allah-ebn-Rešid, venant au secours de ses compatriotes les Šammar, en lutte avec les habitants du *souq*² de Delhemiat, qui habitaient le quartier de el-Kharâwi, et qui se trouvèrent à un moment donné

1. *Khatib*, c'est à dire « qui sait faire le prône, » nom donné à l'imâm par les Wahâbi.

2. *Souq* signifie ici, quartier et, en général, marché, agglomération autour d'un marché.

les plus faibles, reconquit le Djoûf pour son propre compte. Il mit ainsi tout le monde d'accord.

Ce nouveau joug leur pesait et voyant l'affaiblissement du gouvernement d'Ebn-S'aoûd ils pensèrent à en profiter et reconquérir leur indépendance. Ils se soulevèrent donc et chassèrent le gouverneur šammar. Il est probable qu'ils furent un peu poussés à tout cela par les Rou'ala, dont les tribus de Nâïf et de Š'alâñ retiraient depuis longtemps un petit tribut du Djoûf et qui, en outre, de tout temps ennemis des Šammar, n'ont jamais été, même à l'époque de leur plus grande splendeur, les amis des Ouahâbi.

Quoi qu'il en soit, l'émir šammar régnant alors, Telâl-ebn-Rešîd, n'était pas homme à supporter ces velléités d'indépendance. Le Nefoûd est difficile, mais n'est pas un obstacle; pour des Arabes d'ailleurs, il n'en existe point lorsqu'il s'agit d'une expédition.

Tout cela se passait en 1853. Un mois à peine après l'insurrection, Telâl-ebn-Rešîd se trouvait avec ses Šammar devant l'oasis. Probablement pour atteindre plus sûrement le moral des assiégés, il avait emmené de Hâïl deux petites pièces de canon avec lesquelles on tira effectivement quelques coups. L'âme de la résistance se trouvait dans les deux soûq de Edr'a Mârid et de 'Aïn-Oumm-Sâlem, peuplés par les Arabes Erhémât, originaires des environs de Nedjef en Mésopotamie.

Après vingt jours de siège les deux soûq furent pris d'assaut et entièrement saccagés. J'en ai encore vu les ruines. Seule la fameuse tour de Mârid récemment recrépée et recouverte, est de nouveau habitée. Quant aux bouillants habitants, ceux qui n'avaient pas été tués dans l'assaut durent s'exiler et quitter l'oasis pour toujours. Depuis lors, la paix n'a plus été troublée.

Ce qui explique ces divisions intérieures c'est que le Djoûf n'est pas un, il se compose de quinze petites villes, bâties côte à côte, mais entourées chacune d'une muraille

dans laquelle ne donne accès qu'une seule porte. Chaque cité a été fondée par une tribu différente et possède un *seikh* spécial.

En voici la liste.

El Ouâdy, à 2 milles au nord-est de Mârid.

Qerâthlîh, au bas de l'oasis.

'Ain-Umm-Sâleñ, en ruines, habité auparavant par des Bédouins Rou'ala ('Anezah).

E' Der'a Mârid, au bas du précédent, en ruines. Les habitants étaient originaires du Šakra, au sud du Qaçim. Ce souq, que d'autres auteurs appellent simplement E'Dêr, est le plus célèbre par suite de la tour El-Mârid qui s'y trouve et qui était probablement construite entièrement en grosses pierres de taille. Ainsi que je l'ai dit plus haut, cette tour a été récemment restaurée ; la partie supérieure détruite a été réédifiée en pisé.

El Q'aïd, vers l'ouest.

E'S'aïdîh, que Wallin appelle e'Seidijîh. Avec une tour forte, el-Qeçeir. La population, composée de cinq fractions de tribus différentes, était ennemie du souq E'Der'a Mârid.

E'Selmâñ, à peu près au centre de l'oasis.

El Heboub (el Habbuh) de M. Guarmani.

E'S'aïdâñ, mêmes situation et population que Ghroththy.

E'Rahéblîh, habité jadis par les Bédouins Tamîh, mais actuellement par des immigrés de Ruheiba en Syrie.

'Alâg, fondé et peuplé par les Thafilé.

Ashîh.

Khadzmâ, peuplé par les Bédouins Sirhân dont une partie est encore errante avec les Šammar en Mésopotamie ; il possède un puits qui donne la meilleure eau du Djoûf. Il renferme aussi des Mutawalladîn, nègres descendants d'esclaves venus jadis de El-Mekkah (La Mecque).

Delhemîat, détruit par l'émir šammar lors de la conquête de 1838. C'est dans ce quartier que le gouverneur šammar a construit sa résidence, un vrai château fort.

Ghroththy, au bas de l'oasis, est presque exclusivement habité par des ouvriers qui, venus originellement de Gobbah, sont donc des Šammar.

On remarquera de légères différences dans cette liste de souq comparée avec celles de Wallin et de M. Guarmani ; cela tient à ce que tous ces souq ont différents noms, ainsi, 'Ain-Umm-Sâleñ s'appelle aussi Ghrarb.

Depuis que l'émir šammar est souverain absolu du Djoûf, les relations de l'oasis avec les Rou'ala sont moins fréquentes qu'auparavant. D'autant plus que ces derniers ne

sont pas embarrassés pour écouler le produit de leurs troupeaux, la laine et le beurre. Ces objets ne font du reste pas défaut aux Djoûfs qui les reçoivent aujourd'hui des Šerârât, tous soumis et payant tribut au Šammar.

Les Rou'ala ont toujours eu plus de relations avec la Syrie qu'avec le Djoûf; c'est là qu'ils vendent leurs produits et achètent le peu d'articles qui leur sont indispensables, tels que leurs vêtements, le riz et le blé. Ils vendent en Syrie aussi leurs chameaux à bien meilleur compte.

Au siècle dernier et avant la conquête du Djoûf par les Ouahâbi, l'oasis était aussi fréquentée par les Bédouins El-Hesseré et les Benl Sokhr.

Les Šerârât, en revanche, n'ont qu'à se louer d'avoir été forcés de cesser leurs pillages entre le Djoûf et la Palestine, et entre Téimâ et le Gebel, car, entièrement entourés de déserts, sans contact avec aucun centre important, ils ne trouvaient à se débarrasser ni de leur laine, ni de leurs chameaux dont la race est excellente. Ce sont eux qui fournissent maintenant le Djoûf de laine, de beurre et même, lorsqu'ils n'en sont pas à plus de une ou deux journées de marche, de lait. Ils reçoivent en échange des dattes, du calicot bleu et blanc, des 'aba¹, ainsi que quelques objets indispensables à la vie de campement et qu'ils ne peuvent fabriquer eux-mêmes, comme des selles de chameau, des peaux tannées, etc.

Le Djoûf ne produit que des dattes, mais qui peuvent rivaliser avec les meilleures espèces de l'Arabie, et un peu de blé, bien qu'en quantité insuffisante. L'industrie se borne à la confection de 'aba légers, bruns, qui se vendent, suivant la qualité, de un à deux *medjîdis*², de sandales et autres objets en cuir, de selles, et de quelques grossiers objets en fer.

1. 'Aba ou abâa, manteau en usage dans toute l'Arabie et jusque dans le Fezzan, en Afrique.

2. Le *medjîdi* d'argent vaut 4 francs 44 centimes.

La monnaie étant presque inconnue au Djoûf, l'échange est la base de toutes les transactions. Lors de mon arrivée au Djoûf, je m'étais arrêté aux premières maisons pour prendre l'heure à ma montre et la noter au crayon ; il était deux heures du matin ; malgré cette heure matinale une jeune femme sortit d'une maison voisine et offrit une écuelle d'eau aux hommes qui étaient avec moi. Ceux-ci, en gens bien stylés, lui dirent de me l'offrir en premier lieu, ce qu'elle fit. Après avoir bu et passé le vase à mes compagnons, voulant reconnaître son obligeance je lui donnai une pièce de un quart de medjidi ; elle la prit mais demanda ce que c'était ; l'ayant su elle s'en étonna grandement. 'Abd-Allah lui demanda alors si elle n'avait jamais vu d'argent : « Abedèn » « jamais » répondit-elle.

L'eau, la raison d'être d'une oasis, celle qui nourrit le palmier et par suite l'homme, est fournie ici par des sources, des puits et des citernes ; naturellement ces dernières reçoivent de l'eau bien rarement, car il ne pleut pas souvent. L'eau est fade ou bien elle a mauvais goût et elle est indigeste. Il n'y a d'exception que pour le puits Rhadzma, dans le souq du même nom, dont l'eau est moins désagréable.

Beaucoup d'habitants m'ont assuré que l'eau diminuait et que, dans les temps anciens, la quantité en était bien plus considérable. Ceci expliquerait naturellement aussi la diminution de la population qui n'est plus ce qu'elle fut jadis.

En Orient, où il n'existe aucun recensement, l'estime de la population d'une localité se fait soit d'après le nombre de feux, soit d'après celui des adultes capables de porter un fusil, soit par les renseignements qu'on peut obtenir. Tous ces moyens permettent d'arriver à une certaine approximation lorsqu'on peut les employer, et on le peut généralement partout, excepté en pays arabe, où une question sur ce sujet est toujours suspecte.

Un moyen d'évaluation assez original, très exact, et que je n'ai jamais vu mentionner par aucun voyageur, mais

qui du reste ne peut guère s'employer avec certitude que dans le Nedjd proprement dit, est de s'informer combien il y a de places dans la mosquée principale ou *djâm'a*.

L'un des points fondamentaux de la réforme musulmane de Abd-el-Ouahâb, est l'obligation d'assister, le vendredi, à la prière de midi, qui a lieu à la *djâm'a*. Les quatre autres prières de ce jour-là, ainsi que les prières des autres jours de la semaine peuvent se faire dans les *mesdjid* qui se trouvent dans chaque souq, ou bien, comme nous dirions chez nous, dans les églises paroissiales, tandis que la prière de midi du vendredi doit se faire à la cathédrale. Aussi, dans la construction de toutes les *djâm'a* de l'Arabie centrale, a-t-on tenu compte de cette obligation, en faisant l'édifice assez grand pour que tous les adultes mâles de la localité astreints à la prière, y aient de la place, et leur nombre est généralement connu de tout le monde. On pourrait au surplus l'estimer soi-même, puisqu'on sait que, pour la prière, on se met côte à côte, en rangs espacés chacun d'environ 1^m,70. Un homme occupe donc juste, à la mosquée, la place dont il aurait besoin pour se coucher; qu'on divise la surface totale de la mosquée par ce rectangle et l'on aura un bon facteur pour le chiffre de la population.

Pour le Djoûf précisément, cette méthode n'est pas applicable car, bien que le château du gouverneur renferme une *djâm'a*, l'obligation d'y faire la seconde prière du vendredi n'existe pas, et n'a peut-être jamais existé, vu la trop grande distance qu'auraient à parcourir une partie des habitants de l'oasis dont la longueur dépasse 5 kilomètres.

Le premier voyageur qui, sans avoir du reste visité le Djoûf, en ait évalué la population est Burckhardt. Il mentionne sept souq, chacun avec une moyenne de cent maisons, soit un maximum de 6 000 âmes. Palgrave, en 1862, lui attribue 34 000 habitants et M. Guarmani, deux ans après, en 1864, 6 000 habitants avec treize souq.

D'après ce que j'ai appris pendant mon séjour au Djoûf

et plus tard au Gebel, il s'y trouverait environ 1500 fusils, pourtant je ne crois pas que la population du Djoûf puisse être évaluée à plus de 12 000 habitants.

Voici les noms des localités situées dans les environs de la ville de Djoûf proprement dite.

Sekâkâ, au pied de la montagne de Hamâmīah, à 45 kilomètres, à peu près, au nord-est du Djoûf, avec environ 8000 habitants; cette localité n'existe que depuis un siècle. Bien que la dernière venue des villes du Djoûf, elle est en pleine prospérité; surtout depuis son annexion au Šammar, elle enlève continuellement des habitants aux autres villes. L'eau y est très abondante et à une moindre profondeur qu'au Djoûf même.

Qârâ, à environ 32 kilomètres au nord, 70° est de Djoûf, avec 1000 habitants environ.

Sehârâ, à 10 kilomètres au nord-ouest de Djoûf, avec 50 habitants.

Hasîâ, à 7 kilomètres au nord, 35° ouest de Djoûf, avec 50 habitants.

Ces deux dernières localités, aussi anciennes que Djoûf elle-même, étaient considérables jadis, mais ont dé péri.

Djâwâ, sur la route de Sekâkâ, à 21 kilomètres de Djoûf.

Mouéiseñ, un peu plus loin que Djâwâ, est juste à moitié chemin entre Djoûf et Sekâkâ. Mouéiseñ et Djâwâ, contemporaines de Djoûf, de Sehârâ et de Hasîâ, sont aujourd'hui en ruines et abandonnées.

Dès ma première entrevue avec Djoûhar, le gouverneur du Djoûf, je lui avais fait part de mon intention de me rendre à Hâil. Il me représenta aussitôt le voyage comme impossible, me dépeignit les dangers du Nefoûd et l'impossibilité de le traverser en été.

« Le Nefoûd, me disait-il, est maintenant une mer de feu qui te dévorera et personne ne voudra te servir de guide. » Je lui répondis que je savais sûrement que des Bédouins le traversaient parfois en plein été, et que je pourrais faire la même chose.

Je n'insistai pas davantage ce jour-là, mais le lendemain, après lui avoir donné mes cadeaux, je repris cette question et il ne trouva effectivement déjà plus autant d'obstacles. Il n'était plus arrêté que par la question du guide : mais quand je lui eus dit que, désireux de me rendre auprès de l'émir Mohamed-ebn-Reïd, son maître, je comptais sur lui Djoûhar pour me trouver un guide, il me promit facilement ce que je lui demandai.

Le dernier jour du mois de mai le guide fut trouvé, et le départ fixé au lendemain. Ce guide est Mehârib, un vieux petit homme sec, à figure de polichinelle ; avec lui est son gendre Safel. Tous les deux sont djoûfi et ont déjà fait souvent la traversée du Nefoûd.

Le 1^{er} juin nous étions tous debout bien avant l'aurore, mais le remplissage des outres, l'ensachement des provisions, les dernières recommandations et les adieux des parents et amis, et surtout les mille hésitations qu'a toujours l'Arabe au moment de s'absenter pour une longue route, font que nous ne nous mettons en marche qu'à six heures et demie du matin.

A peine sortis de la vallée du Djoûf, c'est-à-dire au bout d'un quart d'heure, nous arrivons sur un plateau pierreux qui n'est que la continuation de celui qui s'étend du nord de l'oasis jusqu'aux puits de Geraoui. Après une demi-heure de marche sur ce plateau, on aperçoit au loin devant soi, une longue ligne blanchâtre d'abord, puis rose pâle, lorsqu'on en approche plus près. C'est le Nefoûd ! Nous l'avions atteint en une heure et demie.

Tous ceux qui auront lu la description du Nefoûd écrite par Gifford Palgrave se rappellent le désespérant tableau que le voyageur anglais donne de ce désert. « Nous avons, dit-il, déjà tant entendu raconter d'histoires sur le Nefoûd par des Bédouins et d'autres personnes, que nous nous attendions à quelque chose de terrible ; mais la réalité dépassa en horreur tout ce qu'on nous avait raconté et

que nous nous étions imaginé. » Puis il fait la description la plus fantastique du désert. Ce ne serait, d'après lui, que des collines de sables mouvant de 200 à 300 pieds d'élévation, du haut desquelles l'œil n'aperçoit qu'une immense mer de feu. « Devant nous, dit-il, s'étendait une plaine immense, dont le sable rouge était amoncelé en monticules hauts de 200 à 300 pieds, qui couraient parallèlement du nord au sud; leurs versants obliques, leurs sommets arrondis, profondément sillonnés en tout sens, attestaient la violence des tempêtes du désert. Le voyageur est comme emprisonné dans un abîme de sable; de chaque côté s'élèvent les murailles brûlantes des collines, et s'il regarde devant lui, il n'aperçoit qu'une vaste mer de feu, gonflée par le simoûm qui soulève ses vagues rougeâtres, etc. ¹ »

Je fus donc agréablement surpris de voir que tout cela était au moins fort exagéré, et que tout au plus la traversée du Nefoûd était peut-être fatigante pour les chameaux. Mais à côté de cet inconvénient, il a tant de qualités que je ne crois pas qu'il existe un seul Bédouin qui ne préfère le Nefoûd à tout autre désert.

La caractéristique du Nefoûd, outre celle d'être un désert de sable absolument pur, sans aucun mélange de terre, de gravier ou autre matière étrangère, consiste dans ses *fouldj* ².

Le *fouldj*, dans le Nefoûd, est une excavation en forme de demi-ovale, s'enfonçant par la courbe profondément dans le sable; elle ressemble assez à l'empreinte que laisserait le sabot d'un cheval gigantesque; ce sabot légèrement évidé

1. W.-G. Palgrave. *Une année de voyage dans l'Arabie centrale* (1862-1863). Paris, Hachette et Cie, 1866, t. I, p. 87.

2. On a respecté l'orthographe de M. Huber. Il faudrait écrire *fouldj*, avec la voyelle brève. *Fouldj*, au pluriel *El Afâdj*, est le nom d'une province du Nedjed; c'est un mot arabe qui se retrouve sous la forme *feldja*, appliqué au même accident du sol, dans la nomenclature topographique des Arabes du Sahara de Constantine (Rédaction).

en dessous en arc de cercle, aurait de 3 à 400 mètres de diamètre et s'enfoncerait, par la pointe seulement, jusqu'à 50, 60, 70 et même 80 mètres dans le sable. L'orientation est celle que donnerait la marche de ce cheval dans la direction du nord-ouest. L'inclinaison des parois intérieures du fer à cheval est étonnante, en raison de la finesse du sable; elle est de 50 à 60 degrés, aussi le moindre objet qu'on jette sur cette pente se met-il à rouler au bas, en formant boule de neige et entraînant toute une avalanche de sable. Cependant, malgré cet équilibre instable qui devrait faire supposer des éboulements continuels, le foûldj reste immuable et le Nefoûd garde constamment la même physionomie. Quelques-uns de ces foûldj traversent toute l'épaisseur de la couche de sable et laissent voir au fond tantôt un sol argileux, tantôt le roc avec des pierres calcaires, quartzеuses et du silex, en un mot le sol du hamâd. Le foûldj de 'Ayoûn Qeff'a et celui de El Beïdhâ, marqués sur la carte, sont précisément dans ce cas, et sont en même temps parmi les plus profonds.

On comprend, d'après cette description, l'inexactitude de celle de Palgrave; il n'y a jamais à descendre et remonter ces foûldj, car la pente des parois ne permettrait ni montée ni descente. Le chemin poursuivi les contourne ou les traverse en arrière, à la corde de l'arc.

Un grand nombre de foûldj, mais généralement les plus considérables, sont dominés à l'ouest et plus souvent au sud-ouest par une haute colline de sable, surmontée elle-même d'une crête de 3 à 4 mètres de hauteur, à pente très raide. Ainsi que l'a également remarqué lady A. Blunt, ces crêtes tranchent par leur couleur blanchâtre sur la couleur du reste du Nefoûd, mais ce n'est là qu'une illusion d'optique, car un échantillon rapporté par moi et comparé avec d'autres échantillons du Nefoûd, a montré la même composition et la même nuance.

Outre les foûldj et ces hautes crêtes qui les dominent

parfois, il reste à décrire un dernier caractère du Nefoûd; ce sont les grandes vagues qui le coupent à certains endroits, allongées de l'est à l'ouest et dominant le niveau général de 10, 15, et même 20 mètres. Leurs sommets paraissent aussi blanchâtres. On en rencontre trois ou quatre sur le chemin du Djoûf au Gebel.

On s'imagine qu'un tel désert de sable pur doit être la plus affreuse solitude qui existe; il n'en est pourtant rien, grâce à une végétation relativement touffue et vigoureuse qui fournit aux chameaux de la nourriture presque tout le long du chemin.

Lorsqu'on n'a encore vu que le hamâd avec ses petits arbustes maigres tels que l'*adr* et le *ghadd* qui ne dépassent pas deux pieds de hauteur, on est agréablement surpris de trouver dans le Nefoûd ces mêmes arbustes atteignant jusqu'à 3 et 4 mètres. Le Nefoûd est le paradis du chameau.

Outre les deux arbustes ci-dessus qui lui sont communs avec le hamâd et d'autres déserts, le Nefoûd possède en propre deux arbustes, le *yertâ* et le *hamedh ármaš*; le premier de ces végétaux est très savoureux et l'autre arrive à une assez grande hauteur. Parmi les plantes herbacées, les meilleures sont, par ordre de qualité, le *noçy*, le *çobath*, le *'arfadj* et le *hamrd*¹.

Toutes ces plantes, mais principalement les herbacées, aiment à se grouper, et parfois des cantons considérables ne produisent qu'une même espèce. Le *noçy* est un végétal particulièrement sociable.

Mais c'est surtout dans un hiver pluvieux que le Nefoûd

1. Le *yertâ*, probablement identique à l'*arta* du Sahara, est le *Calligonum comosum*; le *noçy*, certainement identique au *neci* saharien, est l'*Arthratherum plumosum*; le *çobath*, et mieux *sebot* (v. Kazimirski, *Dictionnaire arabe*, I, p. 1044) est l'*Arthratherum pungens*; le *'arfadj* ou *'arfej* est l'*Anvillea radiata*. Tous ces végétaux font partie de la flore saharienne de même aussi le *ghadâ* et le *hamrâ* dont nous ne pouvons pas donner la synonymie exacte. (Rédaction.)

révèle ses qualités de bon paturage¹. Quelques heures de pluie suffisent à faire germer les graines dont le sable du Nefoùd est plein et quinze jours après, le sol sera recouvert comme d'un tapis de verdure de différentes espèces de plantes, toutes à feuilles épaisses et pleines de suc. Ce moment est le 'a¹sou¹b¹' ; on peut alors lâcher dans le Nefoùd les chameaux ainsi que les moutons, sans se préoccuper de les abreuver. Aussi longtemps que durera l'a¹sou¹b ils ne demanderont pas d'eau.

La première idée qui vienne à l'esprit sur l'origine de la topographie du Nefoùd, c'est que les fou¹ldj sont formés par des ouragans ou des trombes qui doivent bouleverser de temps à autre la région ; mais bientôt l'on renonce à cette hypothèse en voyant la fréquence et l'uniformité des fou¹ldj. En outre, produits par le vent, ils seraient détruits de nouveau par lui ; or rien de pareil n'a lieu ; le Bédouin vous affirme que non seulement il ne règne jamais de vent fort dans le Nefoùd, mais que depuis vingt, trente et quarante ans qu'il le parcourt, il n'a jamais constaté de changement dans l'état ou la situation d'un fou¹ldj. Il en est, cependant, que certainement le Bédouin a remarqués à cause de leurs grandes dimensions, de la forme ou de la couleur de leur fond ; de ce nombre sont ceux de 'Ayoun Qeff'a et de Bédha, déjà cités précédemment, et qui sont connus depuis des générations.

Malgré cela je n'oserais pas dire, avec l'Arabe ou mon guide, que le Nefoùd reste invariable dans sa forme ; j'affirmerai même le contraire, et me fonde pour cela sur les faits suivants :

1° J'ai rencontré, à plusieurs reprises, de grands espaces nivelés de 40, 50 et 60 hectares, dont l'existence ne peut être expliquée que par des fou¹ldj comblés ; sur deux de ces grandes

1. Les pluies ne sont pas très fréquentes dans le Nefoùd, mais elles sont parfois très abondantes. M. Guarmani rapporte que, lors de sa traversée, il plut pendant trente-six heures, les 11 et 12 mai.

2. 'A¹sou¹b ou 'a¹cho¹ú¹b : saison des pâturages. (Rédaction.)

plaines j'ai pu même suivre encore, à l'ouest, les contours supérieurs des parois de l'ancien foûldj.

1° Les vents dominants, dans le Nefoûd, sont ceux de l'ouest¹; ce qui le prouve c'est d'abord l'inclinaison de toutes les plantes vers l'est, ensuite la queue ou barre de sable qui se trouve à l'est de tous les buissons ou arbustes, ainsi que les racines dénudées à l'ouest. Cette observation prouve, en même temps, que le Nefoûd se transporte de l'ouest à l'est. S'il se transporte, il est évident que ce n'est pas de toutes pièces, que le vent ne met jamais en mouvement que les couches superficielles et que la plus grande partie du sable charrié tombe dans les foûldj. On peut déduire de là, que le mouvement de translation du Nefoûd est actuellement très lent, par suite des obstacles qu'il rencontre dans les collines et les hautes dunes et parce que la majeure partie, sinon la totalité, du sable enlevé est engloutie par les foûldj. Si cette théorie était exacte, il ne devrait y avoir que peu ou pas de foûldj sur le bord ouest du Nefoûd, puisque ceux-ci doivent être comblés les premiers; mais je n'ai aucun fait certain à citer à ce sujet. Les Bédouins auxquels j'ai demandé des renseignements ne m'en ont donné que de contradictoires.

La situation du Nefoûd à l'est, ne donne également aucune lumière, car les quelques points de repère qui s'y trouvent ne sont connus que depuis trop peu de temps pour pouvoir fournir des éclaircissements.

Il reste encore une question à éclaircir; c'est la plus importante et si je ne l'ai pas traitée la première c'est que je n'ai pas de matériaux pour la résoudre et ne veux que la poser. C'est l'origine du Nefoûd. J'ai pensé pendant quelque temps que cet énorme amas de sable pouvait être le produit

1. Comparer pour des phénomènes identiques, le rapport de M. Duveyrier sur les sables et les vents du Sahara, dans le volume de la *Commission supérieure pour l'examen du projet de mer intérieure de M. le commandant Roudaire*, 1882, p. 279-295 et les planches p. 313-318. (Rédaction.)

de la décomposition des roches de grès situées à l'ouest et surtout au sud-ouest du Nefoûd et dont les montagnes de Mismâ, Aougâ, Kheïlouah, Arnâñ, Helouâñ, Khâlah, etc. sont encore des restes. Mais, outre que la masse énorme de nefoûd me semble bien plus considérable que les roches qui ont pu exister dans les régions ci-dessus, il faudrait encore supposer des vents dominants différents de ceux qui règnent aujourd'hui; et enfin, objection plus considérable, il resterait toujours à expliquer la formation des foûldj. Dans ces conditions, il est je crois, prudent d'attendre de nouvelles observations pour chercher à expliquer le phénomène de la formation du Nefoûd.

Les anciens géographes arabes connaissaient le Nefoûd sous le nom de E'Dhahi et Taous et citent comme sa caractéristique ces mêmes *tells* ou collines de sable, le manque d'eau, l'arbuste ghadâ et le noçy. Aujourd'hui ces noms de E'Dhahi et Taous ne sont plus guère connus; par contre, les Bédouins emploient maintenant souvent celui de Ramel 'Aâly¹, tandis que les citadins du Gebel disent toujours E'Nefoûd.

De suite après être sorti du Djoûf, en parcourant de nouveau le plateau pierreux, on voit à une vingtaine de kilomètres au sud-sud-ouest, la pointe d'une chaîne de montagnes courant du nord-est au sud-ouest, sur une longueur de 40 kilomètres : c'est le Djebel Theouï. Il est entouré par le Nefoûd et ne retient jamais d'eau lorsqu'il pleut.

Faut-il identifier ce désert avec celui que quelques auteurs arabes ont désigné sous le nom de Dehna ou El Dahna, qui serait un grand territoire des Beni Temîm, situé au nord-est du Šammar²? Ailleurs, Hamaker le décrit de la façon suivante, d'après un ancien lexique arabe³ : « Dehna situé

1. C'est-à-dire « sable haut ». (Rédaction.)

2. Rommel in *Abulféda, Arab. descr.*, p. 82.

3. H. A. Hamaker, *Specimen Catalogi Codd. Msc. Oriental. Bibl. Acad. Lugduno-Batavæ*, Lug. Bat., 1820, in-4°, p. 101.

dans le territoire des Temym s'étend depuis Haran jusqu'à Ramel Yabriñ. C'est un des plus fertiles pâturages d'Allah, malgré qu'il n'ait pas d'eau.

» Mais lorsqu'au printemps il se couvre de verdure, il s'y forme un grand rassemblement des Arabes. Ceux-ci, disent que l'air y est très pur, et personne n'y souffre jamais de la fièvre, etc. »

C'est une question que je me réserve de traiter plus tard.

N'étant pas pressés nous ne poussions pas nos chameaux et ne fîmes, le premier jour, que 22 milles en dix heures de marche. Malgré le vent d'est la température avait été très supportable, grâce surtout à un peu de brise qui régna tout le jour. Le spectacle du Nefoùd était aussi nouveau qu'étrange, et je le trouvai charmant.

Le lendemain, en route dès trois heures et demie, pour profiter de la fraîcheur du matin, nous arrivions à neuf heures au Ouâdy Šeqtq.

Le Ouâdy Šeqtq est une vallée de un à deux kilomètres de largeur, avec des mouvements de terrain très tourmentés, à fond pierreux et d'un niveau de 40 à 50 mètres inférieur à celui du Nefoùd. En certains endroits du lit, le roc affleure, en d'autres le sol est formé de petits débris de pierres à fusil (silex tuberculeux); des collines pierreuses alternent avec d'autres faites de sable du Nefoùd. Autant que la configuration du terrain m'a permis d'en juger, le Ouâdy Šeqtq doit recevoir une grande partie des eaux du Nefoùd environnant, et servir en quelque sorte d'entonnoir aux puits du même nom, peut-être aussi à ceux de El Zhéry.

Nous arrivâmes aux deux puits de El Zhéry à onze heures. Malgré leur diamètre de plus de deux mètres, la lumière du jour n'arrivait pas jusqu'au fond, qu'on ne pouvait distinguer. Avant de décharger le seau et les cordes, Mehârib voulant s'assurer s'il y avait de l'eau dans les puits, y lança une pierre; elle rendit un son sourd; une deuxième, une troisième et une quatrième pierre donnèrent

le même résultat dans les deux puits. Ils avaient été ensablés par un coup de vent. Après nous en être bien assurés, nous les quittâmes et marchant à l'ouest, nous arrivâmes deux heures après aux deux puits de E'Seqîq. Les deux avaient de l'eau.

Les puits de El Zhéry, qui ont la même profondeur que ceux de E'Seqîq, plongent dans le même terrain et datent probablement de la même époque; pourtant on ne connaît que ce dernier nom, celui des premiers n'a même jamais été cité, que je sache.

M. Guarmani, si exact dans la nomenclature du désert, ne les a pas vus, aussi ne mentionne-t-il qu'un puits de « Sceghik, » et encore dit-il qu'il a été ruiné par Telâl-eb-Reîd pour empêcher les incursions des Rou'ala. Tous les autres voyageurs disent que ces puits sont murés; la vérité est qu'au travers de la couche de sable, qui a une épaisseur de 7 à 8 mètres, les parois se composent de pierres taillées posées sans mortier; mais le reste du puits a été taillé grossièrement dans le roc. Les bords des puits sont usés et polis par les cordes qui remontent les seaux depuis des siècles.

Après des puits se trouvaient éparpillées à terre quelques loques au sujet desquelles Mehârib me raconta une lamentable histoire. Dans les derniers jours du mois d'avril précédent, un derviche quitta Gobbah pour se rendre au Djoûf, absolument seul, à pied et n'ayant avec lui qu'une petite outre avec quelques litres d'eau et un peu de farine. Il parait qu'il arriva jusqu'aux puits de Seqîq, mais alors n'ayant probablement plus d'eau peut-être depuis un ou deux jours, et sans cordes ni seau pour en tirer du puits, il périt misérablement. Quelques cavaliers, partis de Hâil une dizaine de jours après, rencontrèrent son cadavre.

Était-ce que depuis longtemps on n'avait pas pris d'eau et que celle-ci, stagnante, s'était corrompue? Était-ce peut-être, demandai-je à Mehârib, qu'on aurait jeté le cadavre du der-

viche dans le puits ? Le fait est que l'eau des deux puits était empestée d'une insupportable puanteur d'acide sulfhydrique ; les chameaux mêmes firent la grimace. Il fallut néanmoins en remplir l'outre que nous avions déjà vidée depuis notre départ du Djoûf.

La température de l'eau des derniers seaux montés était de $+ 23^{\circ},1$.

Si dans la conversation, au pays arabe, Nefoùd est parfois synonyme de désert sans eau, ce n'est réellement qu'aux puits de E'Seqtq et de El Zhéry qu'il commence, et il finit alors au village de Gobbah. Le manque d'eau est le seul inconvénient du Nefoùd, et cet inconvénient seul rend la traversée pénible. Autrement hommes et bêtes s'y plairaient, car le fourrage et le bois sont en abondance.

Burckhardt est, je crois, le premier qui ait observé, qu'à part le grand désert du sud, le Rob'a el-Khâli, et le Nefoùd entre les puits de E'Seqtq à Gobbah, il n'existait pas, dans le reste de l'Arabie, un autre trajet aussi long sans eau. Il aurait pu y ajouter la ligne du Djoûf vers l'Irak, qui est encore plus longue, et cela au point qu'elle n'est même pas praticable, et que, pour la parcourir, on est obligé à un grand détour par les puits de El-Hâzel et Louqah, pour arriver à ceux de Šebeïkah sur le Derb Zobeïdah (Derb el-Hâdj, chemin du pèlerinage persan).

Une fois la provision d'eau faite, nous reprenons rapidement notre route. Le lendemain, c'est-à-dire le 3 juin, nous aperçûmes de notre campement du soir, du sommet d'un grand fouïdj, l'une des pointes des deux fameux rochers de El'Aléïm, et le 4, à onze heures du matin, nous campions à côté.

Une partie de la journée du 3 et de la matinée du 4 juin se passa dans la traversée de la région du Nefoùd appelée El Feloùh, qui est, sur tout le chemin du Djoûf à Gobbah, la plus tourmentée, celle qui présente les fouïdj les plus profonds, les vagues de sable les plus élevées, et par consé-

quent la plus pénible à traverser. Pour les Arabes elle est en même temps la plus difficile, car les nombreux détours auxquels ils sont obligés pour contourner les foûldj, ainsi que le choix des endroits les plus abordables pour franchir les crêtes, leur font perdre souvent l'orientation, les lancent sur de fausses pistes et occasionnent par là des pertes de temps et beaucoup de fatigues inutiles¹.

El Feloûh est précédé par la région de Mougiân, plus considérable que El Feloûh; elle tire son nom d'une immense colline qui se profile par une ligne blanche sur l'horizon de l'est à l'ouest, durant plusieurs heures, et borne El Feloûh au nord.

Mon guide, Mehârib, ne se mit pas, au moins cette fois-ci, dans l'embarras. Dès notre départ du Djoûf il m'avait demandé si j'avais une boussole, aussi chaque fois qu'il se trouvait dans le doute sur la direction, il se retournait vers moi et demandait laconiquement : « e'derb » ? (le chemin), après avoir consulté mon instrument, je lui répondais encore plus laconiquement, en lui indiquant notre but à la façon arabe, c'est-à-dire en fendant l'horizon par une ligne verticale avec la main ouverte et le bras étendu.

Les rochers de 'Aleïm E' S'ad (petit repère du bonheur), ou 'Aleïm E' Nefoûd, d'ordinaire simplement appelés 'Aleïm, sont deux pics de grès^a distants d'environ 200 mètres, et qui dépassent la mer de sable, celui du sud, d'une quarantaine de mètres, et celui au nord, environ du double. De loin, et même jusqu'à une distance assez proche, leurs pointes rappellent celles des Pyramides vues du Caire. Leurs pentes, formant avec l'horizon un angle de 45°, présentent des

1. « El-Feluh (et mieux El-Feloûh) est la partie la plus accidentée du Nefud, la plus difficile à traverser. C'est une suite de collines escarpées et de vallées profondes; il y faut faire mille détours en tous sens, et s'éloigner souvent beaucoup de la ligne droite, pour la reprendre ensuite avec une grande difficulté. » (C. Guarmani.)

2. Palgrave dit par erreur qu'ils sont de granit.

difficultés à l'escalade, couvertes qu'elles sont par les débris des rochers, qui leur donnent de près l'air d'un amas de moellons. A 4 kilomètres au nord-est des rocs de 'Aleïm se trouve encore une colline d'un kilomètre de long environ, et dont quelques pointes dépassent le sable d'une dizaine de mètres.

Ce phare dans cette mer de sable est vu avec plaisir, car, outre qu'il prouve qu'on est dans le bon chemin, il indique au voyageur arrivant du Djoûf, qu'au moment où il l'aperçoit il a fait un tiers de sa route.

Cette dernière qui depuis le Djoûf avait une direction sud-est, va maintenant, à partir des rocs de 'Aleïm, se diriger au sud, en inclinant même de quelques degrés à l'ouest.

Après une halte d'une heure nous nous remettons en route. Tout le reste de cette journée, le chemin est relativement facile, mais la végétation est plus rare que précédemment. Le ghadâ manque presque totalement, le yerîâ, par contre, rare au nord de 'Aleïm, se fait commun au sud; mais les deux plantes favorites du chameau, le noçy et le hamedh armaš, sont toujours fréquentes.

Le soir de ce jour-là, voyant le ciel bien clair, je me mis en position pour prendre une hauteur de la Polaire, ce qui me donna l'occasion d'observer un phénomène curieux. J'étais encore à régler mon horizon à glace lorsque s'éleva une brise légère d'ouest. Une fois en observation, il me fut impossible d'obtenir la tangence des bords de l'étoile qui n'étaient pas nets; l'alidade de mon sextant, de son côté, ainsi que la vis d'arrêt ne fonctionnaient qu'en grinçant. Je m'arrêtai immédiatement et constatai alors que quelque faible que fut la brise, elle transportait un sable d'une finesse extrême qui, en se déposant sur l'horizon, troublait l'image réfléchie et ensablait en même temps toutes les parties du sextant.

Pour profiter de la fraîcheur nous nous mîmes en route

le lendemain (5 juin) dès deux heures du matin, mais au bout d'une demi-heure nous dûmes nous arrêter. La nuit était noire et toute race de piste avait subitement disparu, aussi renonçâmes-nous à marcher même à la boussole; nous attendîmes les premières lueurs de l'aurore, couchés sur le sable, tandis que nos chameaux que nous ne perdions pas de vue, broutaient tout chargés.

Vers six heures et demie du matin nous avons contourné un grand foûldj qui porte le nom de 'Ayoûn Qeff'a, parce que son fond rocheux a la forme d'un immense œil allongé. Un quart d'heure après se présente un deuxième foûldj de mêmes dimensions que le premier, mais qui ne porte pas de nom; le fond en est également de roc nu. Vers huit heures, le chemin passe à côté d'un amas de bois mort, auquel Mehârib ajoute quelques branches, et qui porte le nom de Semaïhah. Il s'y rattache une histoire d'amour qui remonte à mille ans, ajoute mon guide. Ce monument de bois élevé en commémoration du fait, sert depuis lors de vigie pour la traversée du Nefoûd.

Vers une heure et demie après midi, nous contournons un grand foûldj dont le fond porte deux immenses taches blanches; c'est un fond marneux qui affleure là; il présente le même aspect que le sol qui se trouve autour des puits de El Zhéry et El Seqiq. Ce foûldj s'appelle El Beïdhâ.

Je signale ici aux explorateurs futurs une particularité intéressante; c'est qu'entre Semaïhah et le foûldj de El Béïdhâ, on passe sur une colline de sable du haut de laquelle on peut relever à la fois la pointe de la montagne de Gobbah et celle du roc le plus élevé des 'Aleïm.

Le chemin parcouru aujourd'hui traverse une des régions les plus calmes du Nefoûd. Les arbrisseaux n'ont pas de traînée de sable à l'est, ils ne sont pas non plus inclinés par le vent dans un sens ou un autre; mais, ce qui est encore plus caractéristique, nous avons vu toute la journée des traces nombreuses de pas de chameaux, de gazelles et de

*bagrat et ouahas*¹, que pourtant le vent efface si vite. Ces nombreuses traces enlèvent toute hésitation sur la direction à prendre : on n'a qu'à les suivre.

La sixième et dernière journée depuis notre départ du Djouf fut un peu le pendant de celle qui avait précédé mon arrivée dans cette dernière ville. L'eau du puits de El Séqîq, bien que je l'eusse fait bouillir avec des charbons et coupée avec du thé, m'avait rendu malade ; je commençais donc à être sensible à la fatigue et à la chaleur et j'étais bien aise de sortir du Nefoud. Il en était de même pour mes compagnons qui étaient devenus tout à coup fort taciturnes.

Nous nous mîmes en marche à une heure après minuit, et comme il faisait nuit noire, Mehârib me demanda ma lanterne que j'allumai, et il se mit à marcher en tête, à pied. La piste se poursuivait maintenant d'une façon continue et on n'avait qu'à la suivre. La végétation persistait à être plus rare aussi que la veille, et de même les traces des pas de chameaux étaient nombreuses.

A midi et demie nous sommes tout à coup devant la montagne de Gobbah. Un peu au delà, à gauche, dans une dépression de terrain, je vois une grande plaine d'une blancheur éblouissante ; on dirait une *sebkha*. C'est dans ce fond que se trouve le village de Gobbah qu'on ne voit pas encore, caché qu'il est par des masses rocheuses. Encore une heure de marche et soudain, du haut de la dernière colline de sable, on découvre toute la vallée ; dans le fond apparaît une longue bande de palmiers entourés de murs et dans lesquels est caché le village. Lorsque, après avoir eu pendant plusieurs jours devant les yeux l'uniforme teinte rose du Nefoud, on se trouve tout à coup dominer cette immense cuvette à reflets d'argent mat, sur lesquels tranche le beau vert des palmiers, lorsque le tout est illuminé par le soleil de midi, on reste ébloui en face d'un tableau qui paraît féérique.

1. *Alcelaphus bubalus*, le buhale de Pline. (Rédaction.)

Avant d'entrer dans Gobbah je me permets encore quelques réflexions sur le Nefoùd.

Le tracé de la route suivie pour la traversée du Nefoùd est très difficile à relever, car on tourne presque continuellement autour des foùldj : ce ne sont que zigzag, montées et descentes. De route proprement dite ou de piste suivie, pareille à celle qui constitue souvent les routes dans le désert, il n'en existe pas : on suit simplement une direction. Tout en convenant que cette direction « porte le nom impropre de chemin », M. Guarmani raconte pourtant¹ que « le chemin du Giof-Amer est l'œuvre des Benî-Helâl. Pour le faire on a comblé des vallées, aplani des collines et nivelé autant que possible le sol sablonneux du Nefut, agité comme une mer orageuse. »

Radi, le guide de M. et Mme Blunt, leur a raconté qu'au-dessous du sable se trouve une route empierrée, construite avec des pierres apportées du Gebel Šammar. Les voyageurs auraient pu lui demander pourquoi ces pierres venaient du Gebel Šammar puisque celles du Gebel Gobbah étaient de deux journées plus rapprochées. Mais ces informations comportent évidemment une erreur.

Pour traverser le Nefoùd il existe une seule piste qui n'a que la largeur du pas du chameau, 25 à 30 centimètres, encore la piste disparaît-elle dans les parties agitées par le vent. J'ai vu, en traversant El Feloùh, les traces des pas de mes chameaux immédiatement effacées, et cela avec un vent relativement faible; à deux mètres derrière nous, le sable était de nouveau uni comme une nappe d'eau.

Le meilleur, et pour ainsi dire le seul guide dans cette pénible traversée, ce sont les fientes de chameaux.

Le chameau, tout en marchant, arrache une bouchée à

1. *Itinéraire de Jérusalem au Neged septentrional*, par M. Guarmani. *Bull. de la Soc. de Géogr.*, novembre 1865, p. 504.

toutes les plantes qui se trouvent sur sa route; il mâche ainsi, rumine et digère continuellement, toujours sans s'arrêter. Ce sont ses fientes qui ont tracé la route à travers le Nefoûd. Leur forme et leurs dimensions sont celles de la datte ou encore d'une grosse olive; elles sont cylindro-coniques, fort compactes, sèchent rapidement, deviennent alors très dures et se conservent, sous le ciel clément de l'Arabie, un nombre d'années considérable. Dans les régions du Nefoûd accidentées et exposées aux vents elles sont, cela se conçoit facilement, recouvertes de sable, mais non moins facilement aussi la brise suivante les découvre de nouveau.

Le tracé de la direction de traversée du Nefoûd porte le nom de Khatt Aboû-Zeéïd, et encore celui de Dheïeth 'Alaï; le premier est employé au nord du Nefoûd et l'autre au sud.

Wallin a mis soixante heures pour parcourir la distance entre le Djoûf et Gobbah; M. Guarmani a mis quarante-neuf heures et demie; j'ai compté que M. Palgrave a dû y mettre au moins quatre-vingt-cinq heures; quant à moi j'ai fait le trajet en soixante-seize heures. On voit par là combien il est difficile d'établir des itinéraires ou la carte d'une région lorsque le voyageur n'indique pas avec quelle vitesse il a marché.

En ce qui me concerne, quoique je fusse bien monté, j'avais des raisons de ne pas me presser, je voulais voir le Nefoûd à mon aise et l'observer; j'ai donc presque constamment marché au pas, en faisant environ 4 kilomètres à l'heure; mais pour M. Palgrave, qui a tant souffert dans ce désert et qui avait tant de hâte d'en sortir, ait mis quatre-vingt-cinq heures, il faut de toute nécessité qu'il ait eu de très médiocres chameaux. Ce qui explique la vitesse de Wallin c'est qu'il n'avait aucun bagage et voyageait sur un *dzeloul serdry* c'est-à-dire l'un des chameaux de la meilleure race de l'Arabie septentrionale. Pour M. Guarmani, nous savons qu'il a traversé le Nefoûd à cheval et en se pressant.

Tout compte fait, avec un bon dzeloûl on peut facilement, sans fatiguer sa monture, faire cette traversée en trois jours.

Aussitôt qu'on a descendu la pente de la dernière colline du Nefoûd, on se trouve dans la plaine de Gobbah, qui n'est plus qu'à 500 mètres et dont l'aspect tout nouveau est des plus agréables. Quelques ithels déjà vieux qui se trouvent en dehors des murs, animent le paysage.

De même que Djoûf, Gobbah est construit en briques cuites au soleil; toutefois quelques maisons ont leurs murs en moellons. La première impression est des plus favorables; les murs de clôture et les tourelles qui les flanquent sont bien entretenus et l'aspect en est gai. L'intérieur, comme il arrive presque partout en Orient, ne répond pas à l'extérieur.

Le bassin dans lequel se trouve Gobbah présente une configuration topographique assez particulière. C'est une cuvette de 8 à 9 kilomètres de long de l'est à l'ouest, et de 5 kilomètres de large du nord au sud; le fond, dont l'altitude est de 835 mètres, est par conséquent à un niveau inférieur de 60 mètres environ à celui du Nefoûd.

Gobbah a été identifié avec Aîna de Ptolémée¹, ce qui prouve sa haute antiquité. Les deux noms ont du reste le même sens et signifient puits ou source. Les habitants ont gardé le souvenir d'une source d'un grand débit qui coulait jadis de la montagne de Gobbah.

La population d'environ 800 âmes, descend de la tribu šammar des Armâl. C'est une race petite et de peu de développement. Ils ne sont guère aimés au Djebel, à cause de leur insociabilité et de leur avarice vis-à-vis de l'hôte. Lady A. Blunt raconte avoir eu à s'en plaindre.

Il n'y a pas d'autre culture que celle du palmier pour laquelle ils utilisent une quarantaine de puits dont l'eau

1. A. Sprenger, *Die alte Geographie Arabiens*. Bern., 1865, p. 171.

est à 12 ou 15 mètres environ, et dont le niveau, m'assure-t-on, ne varie jamais. Au goût elle est fade, néanmoins je la préfère à celle du Djoûf. Quelques puits ne donnent que de l'eau salée qui est alors imbuvable. La température prise à quelques-uns, dans lesquels on puisait depuis plusieurs heures, m'a chaque fois donné + 22°,9.

Les dattes sont petites et médiocres, ce que les habitants attribuent à l'eau salée ; mais je crois qu'ils en sont seuls la cause, car leurs palmiers ne sont pas soignés. Le peu de riz et de blé dont ils ont besoin, ils le tirent de Hâil. Leur position au milieu du Nefôûd leur permet par bonheur d'entretenir facilement quelques troupeaux de chameaux.

A 3 kilomètres à l'ouest du village se dressent quelques pics de grès dont le plus élevé est le Umm e'Selmân¹. J'en fis l'ascension le lendemain de mon arrivée à Gobbah, malgré les conseils des habitants qui me disaient qu'il n'y avait pas de chemin, ce que je reconnus pour vrai. Jusqu'aux deux tiers de la hauteur la montée ne présente pas de difficultés, mais, plus haut, la pente qui est fort raide, est en outre couverte d'éclats de grès qu'on dirait calcinés ; ils ressemblent par la forme à des tuiles cassées. Il semblerait que la montagne ait été recouverte d'une croûte de 3 à 4 centimètres d'épaisseur et qu'on aurait cassée sur place. Ces éclats, par suite de la forte pente du pic, sont dans un équilibre tellement instable qu'au moindre attouchement, ils tombent en bas, en entraînant toute une avalanche de pierres. On comprend que, dans ces conditions, les pieds seuls ne suffisent pas pour arriver au sommet et qu'ils suffisent encore moins pour descendre.

Ayant atteint le sommet un peu après le lever du soleil, je pus jouir d'un spectacle aussi beau qu'émotionnant. Le pic

1. Wallin l'appelle Muslimân ; M. Guarmani, Em-Senman Umm e'Selmân, de même que Gebel Gobbah, désigne l'ensemble du massif qui peut avoir 3 à 4 kilomètres carrés. Le sommet le plus élevé est toujours appelé Râs Selmân, la tête du Selmân.

de Umm e' Selmāñ, dont la pente est fort raide sur le versant oriental que je venais d'escalader, retombe à pic du côté de l'ouest. Sur une longueur de deux mètres, la crête n'a qu'un mètre de largeur. Deux personnes seulement auraient la place de s'y asseoir. Il soufflait un vent du midi assez violent qui ne permettait pas de rester debout; je m'assis donc adossé contre le roc.

Je fus heureusement récompensé de mes fatigues et de mes souffrances (car j'avais les mains et surtout les pieds fortement écorchés) par la vue d'un magnifique paysage, et surtout de la pointe du plus élevé des deux rochers de 'Aléim, qui avait été le motif principal de mon ascension; le relèvement de cette pointe me permettrait, en effet, de vérifier le tracé de ma route. Je pus aussi relever le Gebel Touell, près du Djoûf, le Gebel Šammar au sud, le Gebel 'Aouthat, à dix kilomètres à l'est de Gobbah.

L'Umm e' Selmāñ me fait l'effet d'un cratère dont il ne resterait plus debout que la paroi orientale. Cette supposition expliquerait la raideur de la pente extérieure du pic, celle de l'orient, et la verticalité de la paroi occidentale. Mon brusque départ de Gobbah ne me permit pas de pousser plus loin mes recherches sur ce sujet; mais je me permets de le signaler à l'attention des explorateurs à venir, en même temps que je recommande l'ascension du pic aux amateurs d'émotions.

Mon anéroïde m'a indiqué, pour le sommet du Rās Selmāñ, une altitude de 370 mètres au-dessus du sol de Gobbah¹.

Pour compléter ce que j'ai appris sur la montagne de

1. Lady A. Blunt suppose ici l'existence ancienne d'une mer. Sans vouloir nier absolument le fait, je ferai pourtant remarquer que l'usure des roches situées à l'ouest de Gobbah, qui peut faire naître cette idée, peut aussi être attribué à toute autre cause. Il m'est arrivé souvent, au cours de mes voyages, de remarquer dans des bancs de roche, de profondes cannelures horizontales, qui, surtout de loin, font immédiatement naître la supposition qu'elles auraient été produites par les affleurements des

Gobbah, il faut ajouter, d'après le dire des habitants, car je n'en ai pas trouvé trace dans les auteurs arabes, que son nom était jadis El Keteifa. Son aspect désolé, ses pentes couvertes de débris, lui ont en outre donné une mauvaise réputation à laquelle ont une large part les démons qui jadis avaient, au sommet de cette montagne, un château et des trésors cachés. Aussi ne faut-il pas insister auprès des habitants pour obtenir un guide ou un compagnon d'ascension; c'est déjà beaucoup qu'ils vous permettent de la faire et qu'au retour ils vous reçoivent au milieu d'eux, car vous devez certainement sentir le soufre.

En revenant au qahwat du *šekh* 'Aqîl dont j'étais l'hôte, j'y trouvai un Bédouin qui racontait que l'émir Mohammed ebn Rešid avait quitté Hâil, sa capitale, depuis quelques jours déjà et se trouvait actuellement à Umm el Qoûlbân, village dans le Nefoûd, à une journée à l'est-sud-est de Gobbah, d'où le Bédouin arrivait lui-même. Je lui demandai si l'émir resterait quelque temps dans cet endroit et s'il rentrerait ensuite à Hâil, ou bien s'il partait pour une course dans le désert, mais il ne put me répondre.

Il était pour moi de la plus grande importance de rencontrer l'émir du Šammar. Incertain sur l'accueil que je pouvais recevoir du prince, sans partager en rien cependant les inquiétudes que mon guide laissait de plus en plus percer à ce sujet, à mesure que nous nous rapprochions du Djebel, je préférai néanmoins être reçu par l'émir lui-même; en effet, le fanatisme ou la méchanceté d'un inférieur pouvait me préparer un mauvais accueil que l'émir ne désavouerait pas, afin de ne pas chagriner un de ses fidèles.

eaux, alors même que cette cause fut complètement impossible à admettre. Il faut alors, le plus souvent, attribuer ces rainures à la friabilité d'une couche intermédiaire qui s'effrite sous l'influence de tous les phénomènes atmosphériques. Je n'accorde ici qu'un rôle fort secondaire à l'action du vent qu'on a, je crois, souvent fort exagéré.

Plus tard, connaissant mieux les hommes et les choses, j'ai vu que j'avais bien deviné; et depuis ma rentrée en Europe, la connaissance que j'ai eue des tribulations de M. Charles Doughty dans une circonstance pareille, m'a encore plus confirmé dans mon opinion¹.

Je résolus donc de partir immédiatement pour Umm el Qôûlbân. Ayant recouvert de baudruche toutes les écorchures reçues dans l'ascension et la descente du Râs Selmân, je remontai en selle et quittai Gobbah après trois heures du soir. Deux heures plus tard nous campions près des rochers de 'Aouthat pour faire le pain; une heure après nous repartions pour profiter de la fraîcheur du soir et nous marchâmes encore deux heures. A ce moment le Nefôûd redevenant difficile, nous campâmes pour passer la nuit. A partir de Gobbah et jusqu'aux rocs de 'Aouthat, le sol est dégagé de sable, mais aussi il est privé de toute végétation. Son aspect blanchâtre le rend très pénible à traverser dans le jour, car la réflexion de la lumière fatigue extraordinairement les yeux.

Le lendemain 8 juin, nous nous mîmes en route à trois heures du matin. Bien que les foûldj réguliers devinssent de plus en plus rares, le Nefôûd néanmoins n'était guère facile, il était fortement vallonné et le roc nu y apparaissait souvent.

Nous ne nous arrêtâmes qu'une heure, le matin, pour déjeuner, puis nous reprîmes notre marche en pressant tout

1. M. Ch. Doughty étant arrivé à Hâïl pendant une absence de l'émir, fut reçu par 'Anber, un de ses esclaves, qu'il avait nommé gouverneur jusqu'à son retour. 'Anber, avec la suffisance qui le caractérise, ainsi que je l'ai constaté plus tard, intima l'ordre à M. Doughty d'avoir à quitter immédiatement le territoire sammar, et menaça de mort les deux Arabes Heteïms, qui l'avaient amené, s'ils ne s'en retournaient avec lui immédiatement d'où ils étaient venus; cependant M. Doughty avait été muni, par le valy de Médine, d'une lettre de recommandation pour l'émir. (*Globus*, 1882. *Wanderungen zwischen Teimâ, Haïl, Khalbar und Bereïda*, von Charles Mac Doughty, p. 250).

le temps nos chameaux, pour arriver avant la nuit. Au fur et à mesure que nous avançons, je voyais Mehàrib de plus en plus inquiet de la réception qui pouvait nous attendre là-bas. Si j'étais mal reçu, peut-être se ressentirait-il, comme moi, de la colère de l'émir. D'ailleurs aussi, Mehàrib faisait régulièrement ses prières ; c'était donc un vrai croyant et par conséquent ce n'était pas pour lui une petite affaire que de conduire un infidèle à l'émir. Deux ou trois fois durant ce dernier jour il me demanda, avec une certaine inquiétude, si j'étais sûr et certain d'être bien reçu. Je le rassurai et finis à peu près par le convaincre.

Déjà avant midi nous commençâmes à rencontrer des Bédouins, soit seuls, soit avec des troupes de chameaux, de chèvres ou de moutons. De ces bergers nous apprîmes que l'émir était à Umm el Qôûlbân pour passer en revue une partie de ses troupes ; il devait donc y rester pendant quelques jours.

Deux heures avant d'arriver à notre destination, Mehàrib me dit qu'il serait convenable qu'il me précédât afin de m'annoncer à l'émir ; pour me faire plus d'honneur, en même temps que pour aller plus vite, il me demanda la faveur de se servir de mon dzeloûl. Je montais alors, comme du reste dans toutes mes courses, une magnifique bête qui avait du sang de šerary dans les veines ; c'était une chamelle de sept ans, qui par ses formes élégantes faisait l'admiration des Bédouins. Nous changeâmes de monture, et, heureux d'être si magnifiquement monté, il partit au galop.

Au fur et à mesure que nous avançons les troupes devenaient plus nombreuses, la circulation devenait plus active, et c'était un spectacle assez nouveau pour nous de voir le Nefôûd tout d'un coup si animé, lorsque, pendant plusieurs jours, nous y avons vu le désert absolu. Il gardait du reste toujours l'aspect sous lequel il s'était présenté à nous depuis notre départ de Gobbah, c'est-à-dire

que les foûldj étaient rares et paraissaient remplacés par des collines dont une partie, heureusement, était parallèle à notre route, en sorte qu'au lieu d'être obligés de les franchir, nous n'avions qu'à les longer.

Quelques minutes avant d'arriver, je vis réapparaître Mebârib, le visage tout épanoui, m'annonçant qu'il avait vu l'émir, que celui-ci avait paru content et voulait me recevoir de suite. Mon guide maintenant ne cessait plus de bavarder de contentement et de joie ; à chaque instant il s'écriait « el hamdou lillah »¹, ce que je répétais chaque fois pieusement.

Nous descendions, à ce moment, un énorme foûldj, un des plus grands que j'aie vus dans le Nefoûd, et dans le fond duquel se trouve Umm el Qoulbân, dont les palmiers verts se détachaient fort agréablement sur le sable rouge. Il y régnait un mouvement extraordinaire. Des files interminables de chameaux, tous beuglants comme ils le font d'habitude en revenant le soir des pâturages, allaient et venaient ; le grincement des poulies sur lesquelles passe la corde des puits où l'on abreuvait en ce moment les troupeaux, dominait le bruit.

Devant nous se présentait une vaste propriété que nous longeâmes à moitié et nous vîmes alors, faisant face au nord, une grande porte cochère à un battant. Aux alentours se trouvaient quelques hommes avec des chemises d'une blancheur dont l'éclat me frappa, car depuis mon départ de la Syrie je n'étais plus accoutumé à ce luxe de propreté. Ces hommes, qui portaient des *qefiah* rouges éclatantes, étaient munis de longues cannes de branches de palmiers d'environ 1^m,60, avec lesquelles, à mon approche, ils chassèrent fort rudement les Bédouins assis ou couchés aux alentours de la porte.

L'un de ces hommes prit mon chameau par la bride et le conduisit par une longue allée dans une grande cour ; on

1. El hamdou lillah : gloire à Dieu.

ouvrit encore une porte qui débouchait dans une seconde cour où j'eus pied à terre. Un personnage vêtu d'une riche qeflah en soie jaune, coiffé d'un *aqdl* de fils d'or, portant sur les épaules un bel 'abâ¹ noir, brodé d'or au collet, tenant en main un sabre à poignée et garnitures d'argent massif, m'attendait et me reçut par un « salâm 'aleïk »² auquel je répondis cordialement « 'aleïk e' salâm »³. Il me salua de la part de l'émir et me dit qu'il était chargé de me mener auprès de lui.

Il me prit la main droite pour me prouver que j'étais sauvegardé, me fit passer par une petite porte et nous nous trouvâmes devant un bassin alimenté par une eau courante; au delà s'étendait un beau jardin presque exclusivement planté de grenadiers, où régnait une ombre et une fraîcheur délicieuses.

Nous fîmes le tour de ce bassin et je me trouvai en présence d'une quarantaine d'hommes, rangés en cercle et tous accroupis à terre. L'un des points, garni de tapis, se trouvait devant une maisonnette; là se tenait l'émir seul, assis, le dos appuyé sur sa selle. A mon arrivée, deux des assistants se levèrent pour me laisser pénétrer dans le cercle. Je saluai, l'émir se leva alors et en répondant à mon salut, ajouta : « marhaba », « sois le bienvenu »; il me donna la main à l'arabe, c'est-à-dire sans la serrer et en baisant ensuite l'index, puis me fit asseoir à côté de lui.

Il me demanda avec beaucoup d'intérêt si mon voyage avait été heureux, si je n'avais pas souffert et n'étais point fatigué. Il s'informa ensuite du but de mon voyage et revint plusieurs fois sur ce sujet, non seulement ce soir-là mais même plus tard. Il ne croyait guère que la science seule put faire voyager quelqu'un dans les déserts de l'A-

1. Voir, pour le sens de ce mot, la note 1, p. 322.

2. Salâm 'aleïk : salut (soit) sur toi.

3. 'Aleïk e' salâm : sur toi (soit) le salut.

rabie, où il ne voyait, lui, absolument rien de scientifique. Il me demanda ensuite des nouvelles politiques, surtout ce qu'on avait dit à Damas et dans le Haourân à propos du *ghrazou*¹ qu'il avait fait, il y avait deux mois, dans le Ouâdy Sirhân et où il avait poussé jusqu'au delà du Qaqr Ezraq, à moins d'une journée du Gebel Druse. Midhat pacha, alors vâli de Damas, en avait effectivement été fort inquiété. Il me parla aussi de M. et Mme Blunt, qui avaient passé dix-huit mois auparavant à Hâil. Il en avait gardé un bon souvenir, mais trouvait très étrange que M. Blunt n'eut jamais accepté la tasse de café qu'après sa femme, l'eut toujours fait passer devant lui, se fut toujours assis au second plan, etc., etc. Il me demanda si il en était ainsi chez tous les chrétiens. Ce qui avait le plus étonné l'émir, ainsi du reste que tous les Arabes, c'était de voir lady A. Blunt monter à cheval, et même très bien.

L'émir Mohammed ebn Reîd a quarante-six ans et environ 1^m, 65 de taille. C'est un homme à la figure énergique et expressive; son œil vif, excessivement perçant et très mobile, court continuellement de l'un à l'autre, ce qui lui donne l'air d'un homme toujours inquiet. Par contre son sourire est facile et très doux. Par sa barbe rare et noire il est bien Bédouin. Il est causeur et aime la plaisanterie.

Jel'ai vu constamment très attentif pour son hôte, ayant soin qu'il fut bien assis, qu'il se mit à son aise et qu'il ne se gênât en rien. Personnellement il m'a toujours recommandé de ne pas faire comme ses compatriotes, mais de suivre les habitudes de chez nous, m'assurant qu'il en serait heureux.

J'eus bien vite gagné toute sa faveur et avant d'arriver à Hâil j'étais certain qu'il n'apporterait aucun empêchement à l'accomplissement de ma mission. Toutefois, en ce qui concernait mon projet d'aller au Qaqtîm et au delà, il m'engagea dès le premier jour à ne pas le réaliser; ces pays,

1. *Ghrazou*, expédition de guerre et de pillage. En Algérie nous disons *razzia*, *ghesai*.

disait-il, étaient mauvais sous tous les rapports. Il ajouta : « Tu resteras avec nous » ; et alors, pour me familiariser de suite avec le nouveau milieu qui serait le mien désormais, il se mit à me dire les noms de ses principaux officiers qui se trouvaient devant nous dans le cercle.

Voici néanmoins un trait qui peint bien le musulman et qui, sous les dehors les plus cordiaux et les plus affables, laisse percer le ouahâbi.

Dès les premiers instants de notre entretien, une fois les compliments échangés et sitôt qu'il connut mon intention de séjourner en pays arabe, il éprouva probablement quelque scrupule d'être si longtemps en rapport avec un infidèle ; mais son esprit éclairé sous d'autres rapports l'engageait à garder ce scrupule pour lui. Alors, pour mettre sa conscience en repos, il me demanda à brûle-pourpoint si je connaissais la profession de foi musulmane, à quoi je répondis affirmativement. « Dis-la », reprit-il. Je récitai aussitôt le plus sérieusement du monde : « La ilah illâ Allah, Mohammed rasoul Allah, » c'est-à-dire : « Il n'y a de divinité que Dieu, Mohammed est l'envoyé de Dieu. »

L'orthodoxie aurait exigé que je misse le mot « ašhed », « j'atteste », devant de la phrase sacramentale, mais il voulut bien ne pas s'apercevoir de cette lacune. J'avais à peine achevé de prononcer la formule chère aux croyants, accueillie dans toute l'assemblée par un murmure approbateur, que l'émir joyeux s'écria : « Ouallah ! aña mousliñ 'aňdy. » « Par Dieu ! tu es musulman chez moi ». A partir de ce moment, n'ayant plus aucun trouble de conscience, il fut libre de toute contrainte et me traita en coreligionnaire, c'est-à-dire en égal.

Pour achever cette petite étude de mœurs, j'ajouterai que pendant tout le temps de mon séjour au Gebel, à part un ou deux petits nuages que m'attira la jalousie d'autres personnages, je jouis de la constante faveur de l'émir, de son cousin Hamoud et de toute leur famille. J'avais mes entrées

libres partout et tous m'appelaient leur frère et leur ami. Vers la fin de mon séjour, l'émir me disait même souvent que j'étais maintenant un des leurs, que j'étais un Šammary.

Plus heureux que Palgrave et lady A. Blunt, je ne me suis jamais caché pour prendre des notes et écrire mon journal; souvent même, quand je désirais avoir l'orthographe exacte des noms géographiques, l'émir lui-même me les écrivait. De nombreuses lettres de l'émir et de mes amis du Gebel, reçues depuis mon départ de l'Arabie, me prouvent que j'y ai réellement laissé un bon souvenir. Tout ce que j'ai pu faire dans ma mission, c'est à l'émir que je le dois et je lui en serai toujours reconnaissant.

Il s'est constamment efforcé de me détourner de mes courses au Qaçlm et dans le Hedjâz, parce que le danger, ainsi que je l'ai reconnu depuis, était réel; mais, une fois son consentement donné, il a fait aussi ce qu'il pouvait pour assurer ma réussite. Bien que cela pût paraître étrange et fût dangereux pour son prestige de prince musulman, et même ouahâbi, — car il l'est, — il me donnait toujours des lettres de recommandation lorsqu'il le jugeait nécessaire.

Quatre jours après mon arrivée, toute la cour quittait Umm el Qoûlbân pour retourner à Hâil.

Le 12 juin, avec l'aurore, tout le monde était en selle et nous marchâmes trois heures durant, toujours au trot, dans la direction du sud-est. Au bout de ce temps nous abordâmes un des contreforts du Gebel Šammar appelé El Asouar. Les cuisines de l'émir, parties longtemps avant nous, avaient déjà préparé le déjeuner. Le repas fut suivi d'une longue sieste, après laquelle on plaça une mire de papier sur un rocher voisin, et pendant une heure on tira à la cible. Je constatai à cette occasion que l'émir était parmi les bons tireurs du Gebel.

El Asouar est un abreuvoir où l'eau de pluie est retenue à

une certaine hauteur de la montagne, dans une fente du granit. Il en restait encore après notre départ.

A une heure de marche de Umm el Qoûlbân, le Nefoûd cessa aussi brusquement qu'il avait commencé. La limite est si tranchée qu'on peut presque avoir un pied dans le Nefoûd et un sur le granit qui lui succède.

A trois heures après midi nous remontons sur nos dze-loulet quittons El Asouar. Toujours au trot, nous arrivons deux heures après à El Laqlthah¹, beau village où l'émir possède une magnifique propriété de palmiers et d'arbres fruitiers, et dans laquelle nous passâmes la nuit.

Dès l'arrivée, on nous sert un goûter de fruits et de laitage. Parmi les fruits il y avait des pastèques et des melons délicieux, mais les raisins n'étaient pas encore entièrement mûrs.

Le lendemain, repartis à quatre heures et demie du matin, nous arrivions deux heures après dans la capitale du Sammar, à Hâil².

Lorsque l'on arrive du nord, Hâil est caché par un soulèvement basaltique d'une hauteur maximum de 100 mètres, qui court du Gebel Agâ au Gebel Soûrâ, à l'est de Hâil. On franchit cette petite chaîne par une passe d'environ 20 mètres au-dessus du sol. Lorsqu'on arrive au point culminant de la passe, on a tout à coup devant soi le gai spectacle de Hâil, aux jardins verts, entourés de murailles roses. A gauche, tout près de la ville, la masse noire du Soûrâ la domine entièrement. A droite, à quelques kilomètres, c'est la ligne de l'Âgâ qui fuit au sud, à perte de vue. Au nord et à l'ouest se trouvent éparpillées une cinquantaine de tentes de toutes les tribus sammar. Ces visiteurs viennent là pour quelques jours, écouler leurs produits et faire quelques achats, puis s'en retournent au désert. Ils

1. Wallin l'appelle Laqita; M. Guarmani, Lechite; Mme Blunt, El Akeyt.

2. Guarmani, Kaïl; Palgrave, Hâ'yel.

animent l'extérieur de la ville d'une manière très pittoresque.

Désirant présenter un aperçu de la route, depuis la Syrie jusqu'au Gebel Šammar, je me suis jusqu'ici étendu sur les détails. Mais mon intention n'est aujourd'hui que de donner une notice géographique sur les régions parcourues; je remets donc à plus tard le chapitre des mœurs, l'histoire et les données statistiques. Voici, quant à présent, une rapide description de mes différents itinéraires. Je donnerai ensuite la liste des localités qui composent actuellement les deux émirats du Šammar et du Qačim que j'ai parcourus.

Pour pouvoir exécuter plus facilement des courses souvent fort longues, je fis de Hâil le centre de mes opérations. Cela me permit de rendre mon bagage très léger et de n'emporter jamais, outre mes armes et mes instruments scientifiques, qu'un tapis et deux couvertures. Les vivres et l'eau étaient pris par le Bédouin ou les Bédouins qui m'accompagnaient comme guides.

Mes caisses, pendant ces absences, restaient dans ma maison à Hâil, et la clef de la maison était remise entre les mains d'un des principaux officiers de l'émir, nommé Hamoud el İbrâhim el Mîqrâd¹.

Voici l'énumération de mes différentes courses, suivant l'ordre dans lequel je les ai effectuées.

1. L'armée de l'émir šammar n'est évidemment pas une armée dans le sens européen du mot. Il n'y a ni conscription, ni casernement. Elle se compose d'environ cinq cents hommes, en majeure partie originaires des villes du Gebel, et que l'émir emploie spécialement pour effectuer ses ghrazou, pour faire l'établissement et la rentrée de l'impôt chez les tribus nomades et enfin pour servir d'escorte à la caravane des pèlerins persans de Baghdâd à El Mekkah et retour. Ils n'ont pas de solde fixe et ne reçoivent que ce qui est nécessaire à leur subsistance. Une vingtaine d'entre eux qui se sont fait remarquer par des services rendus ou plutôt par leur intelligence, et qui sont constamment au château, près de l'émir, sont mieux traités. De ce nombre est Hamoud, que l'émir a déjà plusieurs fois envoyé en mission extraordinaire en Égypte, auprès du Khédive.

- 1) Excursion dans 'Aqdah, vallée de la montagne de Šammar (30 juin).
- 2) Au Gebel Serrā (9 juillet);
- 3) Dans le Gebel Šammar (17 juillet);
- 4) Voyage au Qaçım, à 'Anēizah et retour 31 juillet).
- 5) Excursion au Gebel Djildiah (22 septembre);
- 6) Voyage dans le Hedjâz, à Teimā, El Hegaf ou Medain Saleh, El 'Alā, et retour par Kheibar et El Hâieth (30 octobre).
- 7) De Hâil à Baghdād.
- 8) De Baghdād à Damas à travers le Hamād.

'AQDAH.

'Aqdah¹ est une suite de petites vallées dans l'intérieur du Gebel Šammar; la passe unique et très étroite qui les traverse, se trouve à environ 9 kilomètres à sud, 70° ouest de Hâil.

Ce nom de 'Aqdah apparaît pour la première fois, comme nom géographique en Arabie, dans l'histoire des Ouahâbis de Corancez², dans sa nomenclature des localités du Gebel. Cependant, ainsi que je le démontrerai plus tard, cet endroit a dû être le premier, et probablement aussi fort longtemps le seul, habité par les Tha³, lors de leur migration du sud vers le Gebel.

C'est probablement dans Aqdah même que devra être recherché le lieu où résida Hathyīm el Thaī, le plus généreux des anciens Arabes.

L'entrée dans 'Aqdah en venant de la plaine de Hâil, a lieu de plain-pied, par une passe dont l'ouverture, large d'abord d'une centaine de mètres, va en se rétrécissant jusqu'à ne plus en avoir que 25 à 30. C'est en ce point du défilé que l'émir a fait élever un mur de 3 mètres de hauteur et d'un mètre d'épaisseur, destiné à barrer entièrement

1. Ukdé dans Ritter, *Die Erdkunde von Asien; Arabien, II*, p. 353. Ekede chez Guarmani. Agde chez Blunt.

2. Corancez, *Histoire des Wahabis*, éd. Sylvestre de Sacy, Paris, 1810. in-8°, Not. 39, p. 214, Ad., p. 118.

3. Thaī, nom antéislamique des Šammar.

le passage. A l'extrémité sud du mur on a seulement laissé une ouverture de 1^m,50 pour la circulation.

Aussitôt qu'on a dépassé ce mur on se trouve dans une petite vallée contenant le village de El Qeny, avec 150 habitants. A partir de cette localité, les vallées s'ouvrent un peu de tous côtés, mais toutes à des altitudes supérieures à la première et par conséquent aussi à la plaine de Hâil.

Le vallon suivant, celui de El Qeny, renferme un deuxième village plus considérable que le premier et appelé El Oueïbâr; il a 300 habitants.

Ces deux premiers cantons sont les plus considérables et par leur population et par leur superficie. Dans les autres se trouvent encore répartis huit petits groupes d'habitations avec ensemble 500 âmes et dont voici les noms : Ânebeïtah, El Sâqah, Haçnah, El M'aâ, El Ghredhîân, El Hâïeth¹, Remidh el El 'Alîâ.

C'est dans le village de El Hâïeth, au sud de El Qeny et El Oueïbar, que se trouve une partie de l'arsenal d'Eba Reïd. C'est une bâtisse en pisé, comme toutes les constructions du Gebel, occupant environ 80 mètres carrés de superficie, mais flanquée de quelques bâtiments plus récents, construits par l'émir actuel.

Le bâtiment principal a été construit par l'émir Telâl, pour en remplacer un autre qu'il a fait démolir, et il est probable que, dès l'occupation du Gebel par les Thaï, lors de leur migration du sud, ils ont formé ici leur premier établissement. Jusqu'à l'avènement de Mohammed, l'émir actuel, ce bâtiment était l'unique arsenal de la dynastie sammar. Mais Mohammed ayant considérablement agrandi le qaçr bâti par l'émir Telâl, et qui est comme les Tuileries de Hâil, il y a fait transporter depuis, la plus grande quantité des armes conservées jusque-là dans 'Aqdah. Aujourd-

1. Ne pas confondre avec El Hâïeth dans le Harrah, à l'est-nord-est de Kheiber.

d'hui donc ce château, avec sa grande porte recouverte d'une plaque en tôle, n'est plus qu'un garde-manger et ne renferme plus que de grandes provisions de dattes, quelques sabres et quelques fusils à mèche de peu de valeur. Les palmiers d'El Haïeth sont la propriété particulière de l'émir Ebn Reïd.

Ce qui fait l'originalité de 'Aqdah ce sont ses palmiers qui n'ont pas besoin d'être arrosés, grâce à la disposition des vallées dont les fonds granitiques sont remplis de 4 à 5 mètres de *bathhd*, ou gravier de granit¹, qui constitue le sol. Les fonds sont tous en forme de cuvette, de telle sorte que l'eau de pluie qui tombe sur 'Aqdah reste enfermée dans ces petits bassins naturels, où plongent alors les racines des palmiers.

Partout ailleurs, lorsque l'eau est à une trop grande profondeur pour que les racines des palmiers puissent y atteindre, il faut creuser des puits très larges, et en tirer de l'eau dix mois sur douze et cela au moins quinze heures par jour. On est aussi forcé d'acheter et d'entretenir des chameaux à cet effet, et il faut encore un homme pour les faire manœuvrer. De tout cela les bienheureux habitants de 'Aqdah ne connaissent rien et n'en ont souci; toute leur peine se réduit à faire des vœux pour qu'il pleuve en hiver. Ils abusent même du bonheur de ne rien faire, car ils ne donnent absolument aucun soin à leurs palmiers qui pourraient être bien plus beaux et plus productifs. La faiblesse de leurs palmiers leur a, du reste, été funeste pendant l'hiver de 1879-1880, dont la rigueur s'est fait sentir dans toute l'Arabie; beaucoup sont morts, et un plus grand nombre ne donneront pendant longtemps qu'une récolte insignifiante.

1. Il y a probablement une erreur ici. Le mot arabe *bat-hā* (*bathhā* selon la transcription adoptée par M. Huber), veut dire dans la langue littérale « large lit d'un torrent à sec rempli de cailloux ». Il a conservé ce sens jusque chez les Arabes du Wādāi. M. Huber aurait donc pris en Arabie le contenu pour le contenant. (Rédaction.)

Hamoûd el Miqrâd m'a assuré que 'Aqdah possède soixante-dix mille palmiers, ce qui peut être exact. Le cinquième environ appartient à l'émir, deux cinquièmes aux Arabes sédentaires, qui y habitent toute l'année, et le reste est la propriété de Šammar nomades.

Ces derniers arrivent du désert au mois de mai pour procéder à la fécondation des palmiers femelles, ils se construisent des huttes avec des feuilles de palmiers et séjournent là jusqu'à la récolte, en septembre. Quelqu'un de la famille reste au désert avec les troupeaux. Un certain nombre d'entre eux profitent de leur séjour forcé pour semer quelques pastèques et des melons qu'ils arrosent alors avec l'eau des puits. La vente de ces fruits est assurée étant donné le voisinage de Hâil.

Par le fait qu'une partie de la population est bédouine, ce sont les mœurs du désert qui règnent aussi à 'Aqdah; pour un étranger qui y arrive, elles se traduisent par l'hospitalité. Pendant les trois jours que j'y ai passé, j'ai compté qu'il m'a fallu entrer dans dix-neuf maisons ou tentes, pour me voir servir chaque jour du café, et un immense plat de pastèques et de melons coupés en dés. Je dis « il m'a fallu », car effectivement mon hôte d'un moment, sitôt qu'il m'apercevait, quittait son bain de soleil, pour courir à moi prendre ma monture par la bride, et sans tenir compte de mes observations, me mener chez lui. Il est vrai que ce qu'il m'offrait était peu de chose, et que ce peu était largement compensé par l'honneur de recevoir le *šekh fransaoui*, ami de l'émir, qu'il aurait ensuite le droit d'appeler son frère. Je dois pourtant déclarer que le Bédouin qui m'apercevait le soir, alors que nous étions en quête d'un gîte, mettait le même empressement à me retenir, bien qu'il sût qu'il lui en coûterait un mouton dont sa part serait petite, car j'avais avec moi deux hommes de l'émir.

Après ce que j'ai dit sur la topographie de 'Aqdah, qui n'a qu'une seule passe barrée artificiellement par un mur, et

qu'entourent entièrement les rocs de granit inaccessibles de l'extérieur, on comprend que, cette place étant bien approvisionnée et défendue par une garnison courageuse, la cour de Hâil la considère comme une citadelle et un refuge inexpugnable en cas d'invasion. Je suis de cet avis à la condition que les envahisseurs ne soient pas des troupes européennes, et n'aient pas de canon pour forcer la brèche.

GEBEL SERRÂ

Ce fut dans une des premières soirées passées chez l'émir que j'appris l'existence d'inscriptions anciennes au Gebel, et l'émir m'indiqua le Gebel Serrâ, à une forte journée au sud de Hâil, comme un point où je devais en trouver une. Il fit même appeler le chef religieux du Šammar, le šekh 'Aouad, qui un jour l'avait copiée sur le feuillet de garde d'un livre qu'il me communiqua.

Je vis de suite que c'était une inscription hymiarite et il me fut permis de supposer qu'elle ne devait pas être la seule et que je pourrais en trouver d'autres.

Le 9 juillet l'émir me donna deux hommes pour me conduire et m'accompagner au Gebel Serrâ.

Partis à sept heures du matin de Hâil par la porte de l'ouest, nous obliquâmes bientôt à gauche, laissant le Gebel Saïrâ à l'est. Notre direction est à peu près sud, 10° ouest, en ne tenant pas compte de la variation de l'aiguille.

Deux heures après avoir quitté Hâil nous étions à la hauteur de Qefâr, que nous laissâmes à notre droite. A midi nous nous arrêtons, pour manger quelques dattes, devant le rocher d'Ergañ qui avait un peu d'ombre au nord, et une heure après nous reprenions notre course.

Depuis mon départ de Hâil j'avais eu constamment le Gebel Âgâ à ma droite et toujours à peu près à la même distance. Au sud de Qefâr seulement ma route s'écarta un peu du Gebel. Je fais cette observation en passant pour

justifier la direction que je donne sur ma carte à cette montagne, direction nouvelle et notablement différente de celle qu'admettent les cartes les plus récentes.

Jusqu'à quelques kilomètres au nord du Gebel Serrâ la marche se poursuit constamment sur le gros gravier de granit appelé bathhâ, ainsi que je l'ai déjà dit précédemment, et qui est absolument inculte. La couche de gravier n'est pas partout également profonde et laisse de temps à autre apercevoir le sous-sol qui est d'une marne argileuse gris-jaunâtre et compacte. A ces endroits-là apparaît parfois la touffe maigre d'un arbuste ou la tige rampante d'une coloquinte.

Le soleil était très près de l'horizon lorsque j'arrivai au Gebel Serrâ devant l'inscription. Elle se trouve dans une passe de 80 mètres de largeur environ, et livre passage à la route vers Mestaggedt et le Hedjâz. L'inscription se trouvait gravée dans le roc, sur la paroi sud de la passe, à 6 mètres du sol et faisant face au nord. Grâce à des éboulis de roc on peut s'en rapprocher jusqu'à près de 2 mètres. Je me mis immédiatement en mesure de la copier et constatai que le *ṣeikh* 'Aouad avait copié exactement à peu près la moitié des caractères, ce que je considère comme satisfaisant pour un *ṣammari* lettré, vu surtout l'état fruste de cette inscription et les effets d'optique que la lumière produit sur ce granit grossier à grains multicolores, dont les nuances irisées fatiguent vite la vue. Je me félicitai plus tard d'avoir apporté tous mes soins à la copie de cette inscription, car de toutes les inscriptions hymiarites rencontrées dans mes excursions suivantes, aucune ne se trouva aussi considérable. Elle avait 98 caractères.

Cette grande inscription se trouve, ainsi que je l'ai dit, sur la paroi de la montagne même. Sur de gros blocs de granit de plusieurs mètres cubes, qui se sont éboulés à côté et en avant de l'inscription, j'en trouvai encore cinq autres plus petites. L'un des blocs portait aussi

le dessin d'un animal qui doit être ou un grand lévrier ou une gazelle. Le trait de ce dessin est hardi et bien arrêté et dénote un artiste. Des centaines de représentations d'animaux sculptées dans le roc, que j'ai rencontrées plus tard, celle-ci est la meilleure.

La nuit arrivait comme je terminais mes copies. Nous remontâmes sur nos chameaux, qu'on n'avait du reste pas déchargés de nos *kherdj*¹ et nous approchâmes des puits qui sont à un demi-kilomètre à l'est. Des Bédouins dont les tentes étaient plus au sud, s'y trouvaient pour abreuver quelques chameaux et des moutons. Pendant que mes animaux boivent, je prends la température de l'eau, qui est de + 21°; l'eau est fade et la nappe est à 7 mètres de profondeur. Comme il n'est jamais prudent de camper près de l'eau, même en territoire sammar, je marchai encore une heure au nord-ouest, et m'arrêtai finalement dans un pli de terrain². Mes hommes y firent du pain que nous mangeâmes avec du beurre, puis nous nous roulâmes dans nos *'abd* pour jouir d'un repos mérité. Nous étions restés onze heures en selle et avons parcouru 92 kilomètres.

Le lendemain matin, levés avec l'aurore, nous faisons route droit au nord et une heure et demie de marche nous amena au Gebel Ouallah où nous nous arrêtons plus d'une heure, près des puits, pour déjeuner.

Les puits de Ouallah, au nombre de quatre, ont l'eau à 7 mètres de profondeur; trois sont creusés dans le bathhâ et l'autre dans le granit. A neuf heures du matin nous repartons et vers quatre heures du soir, nous arrivions à Qefâr.

La route suivie depuis le Gebel Ouallah jusqu'à Qefâr, se trouve à l'ouest de celle que j'avais prise pour me rendre

1. *Kherdj* signifie grandes sacoques. (Rédaction.)

2. M. Huber énonce ici une règle qui est observée partout dans les territoires peuplés par des nomades, et notamment dans le Sahara.

(Rédaction.)

de Hâil au Gebel Serrâ et lui est presque parallèle; elle est, en outre, à peu près au milieu de la distance entre ma première route et le Gebel Âgâ, dont j'ai eu constamment les sombres masses granitiques à 2 ou 3 kilomètres sur ma gauche. Le sol est toujours formé par du bathhâ, mais le voisinage de la montagne détermine de temps à autre sous nos pas un petit renflement de terrain qui laisse deviner le roc à peu de profondeur. Plusieurs fois il apparaît, et à une dizaine de reprises même de longues crêtes de marbre blanc veiné percent le sol dans la direction de l'est à l'ouest, comme s'il y avait un soulèvement en sens contraire de celui du Gebel Âgâ. De temps en temps aussi le terrain est raviné par de petits ruisseaux qui descendent de la montagne pour se rendre un peu plus à notre droite, dans le Ouâdy Hâil.

En quittant l'émir la veille, son cousin Hamôûd el 'Abeld, qui m'avait déjà précédemment entretenu d'une grande propriété qu'il possédait à Qefâr, m'invita à m'y arrêter à mon retour du Gebel Serrâ, et me promit d'y envoyer les ordres nécessaires pour ma réception. Cette propriété était la dernière au sud de Hâil, et par conséquent la première en vue pour nous qui nous rapprochions de la ville; aussi à une grande distance je distinguai un point blanc qui se détachait sur les murs roses, dentelés en créneaux, de Qefâr. C'était évidemment un homme qui n'avait que son *tsouûb*¹ et qui nous attendait. Effectivement il resta debout jusqu'au moment où arrivés près de lui, nous fîmes agenouiller nos chameaux et mimés pied à terre. C'était 'Añbar l'esclave favori de Hamôûd, que ce dernier avait envoyé ici tout exprès pour me recevoir. Il me souhaita la bienvenue et me conduisit dans le jardin où il m'avait préparé, près d'un bassin, un lit de tapis et de coussins.

1. *Tsouûb*, qu'on devrait prononcer *thouûb* (avec le th anglais) veut dire chemise; c'est le nom du manteau en usage dans toute l'Arabie, et le même que l'on appelle *meslah* en Syrie et en Palestine.

Après mes ablutions, je visitai le jardin, qui est fort beau et contient environ douze cents palmiers, quelques pieds de vigne, des pêchers, des figuiers, et dans les angles, près des murs, des ithels ou tamarix.

Je revins ensuite près de mon bassin ; là, pendant ma promenade, on avait préparé le café et mon narghilé. J'y restai à jouir du repos jusqu'au coucher du soleil, où les moustiques annoncèrent leur présence. Je montai alors sur les terrasses des bâtiments où l'on nous servit, à mes compagnons et à moi, un immense plat de riz et de mouton. En vrai Bédouins, nous préférâmes passer la nuit hors du village, au désert.

Le lendemain matin, partis à cinq heures, nous étions, trois heures après, rentrés à Hâïl.

Je reviendrai dans un autre travail, sur Qefâr et le rôle important que cette ville a joué dans l'histoire du Sammar. Elle est, aujourd'hui encore, la plus considérable en étendue et la seconde comme chiffre de population, de tout l'émirat.

(A suivre.)

VOYAGE DANS L'INDO-CHINE

PAR

A. PETITON

Ex-ingénieur en chef du service des mines au Tonkin

Le vice-amiral de la Grandière, gouverneur de la Cochinchine française en 1868, était un homme d'initiative et d'intelligence. Sous ses auspices s'était organisée la grande mission de reconnaissance du Mékong, à la tête de laquelle était M. Doudart de la Grée, assisté de MM. Francis Garnier, de Carné, etc., morts depuis.

L'expédition du Mékong avait donné bien des indications utiles au point de vue de nos connaissances géographiques et au point de vue des richesses du sol de pays inconnus jusque-là.

C'est à la suite de cette exploration que M. de la Grandière désira avoir avec lui en Cochinchine un ingénieur des mines qui fût à la fois un géologue et un praticien. Cet ingénieur devait faire différentes études géologiques et minières sur le continent de l'Indo-Chine; il devait, en outre, explorer et étudier, au double point de vue ci-dessus, l'île de Phukoc (golfe de Siam), l'île de Hainan (golfe de Tonkin), l'île Formose, etc. M. le Ministre de la Marine m'ayant proposé d'accomplir cette mission, je partis en octobre 1868 pour la Cochin-

chine, fier d'aller servir le pays, rempli d'un dévouement absolu à ses intérêts, désirant faire quelque chose d'utile pour la prospérité et pour l'extension de notre influence nécessaire et légitime à l'extérieur.

J'ai toujours pensé qu'il était absolument indispensable pour notre pays de pousser ses nombreux enfants qui s'étouffaient les uns les autres et végètent en France, à aller s'établir au dehors de la métropole, et, de préférence, dans nos colonies.

Malheureusement pour moi M. de la Grandière ne devait jamais revoir la Cochinchine. Il mourut des suites de son séjour prolongé dans ce pays, et je trouvai, en arrivant à Saigon, un gouverneur intérimaire qui ne resta que peu de temps, alla mourir en France et fut remplacé par un autre dont les idées étaient diamétralement opposées à celles de M. de la Grandière. Au lieu de me renvoyer immédiatement en France comme il aurait dû le faire puisqu'il ne voulait pas encourager les études géologiques prescrites par son prédécesseur, il me garda en ne me donnant que des moyens d'action insuffisants. Quoi qu'il en soit, je continuai mes études géologiques, souvent à mes frais, jusqu'à ce que M. le contre-amiral gouverneur me fît partir, au retour de mon dernier voyage dans le Cambodge et dans le Siam, le 10 juillet 1870.

Je débarquai en France le 31 août 1870 complètement épuisé par l'anémie et par la fièvre. Trois jours après mon débarquement se produisit le désastre de Sedan et je pensai que les malades eux-mêmes devaient se mettre à la disposition de leur pays. Je partis donc pour la guerre. A la paix il me fallut bien des mois pour rétablir ma santé doublement épuisée et je dus me créer une situation qui me permit de faire les sacrifices nécessaires pour une longue étude comme celle que j'ai entreprise sur la géologie de la Cochinchine. J'étais peiné de ne pouvoir exécuter le travail scientifique que je me proposais de faire sur la collection d'un

millier d'échantillons géologiques que j'avais rapportés de la Cochinchine, après avoir laissé un double de cette collection à Saïgon. Enfin, en 1881, je me suis décidé à commencer l'étude géologique de la Cochinchine française, travail que je viens de terminer.

Il était absolument indispensable d'expliquer comment j'ai été obligé d'attendre si longtemps, avant de faire ce que j'avais tant à cœur d'exécuter.

Pour ne pas répéter ce que j'ai eu l'occasion de dire sur la géologie de l'Indo-Chine, à La Rochelle notamment, dans la session de l'Association française pour l'avancement des sciences (année 1882), je ne ferai qu'un court résumé de la géologie de la Cochinchine.

Ma communication a été reproduite in-extenso dans les *Comptes rendus de l'Association française* (année 1882) avec une réduction de ma carte géologique qui est la première carte géologique d'ensemble de la Cochinchine. Cette carte fait partie d'un travail sur la géologie de la Cochinchine, travail qui a plus de deux cents pages de texte et que M. le gouverneur de notre colonie a promis de faire imprimer aux frais du budget colonial. Quand cet heureux jour viendra-t-il ? Ce sont des archives précieuses pour la Cochinchine, j'ose le dire, et qui éviteront bien des fatigues et des dangers aux ingénieurs chargés de faire des études de détail dans l'extrême Orient.

I. Géologie de l'Indo-Chine

La presqu'île indo-chinoise est rattachée au continent asiatique par trois grands contreforts qui se détachent de l'immense massif des montagnes du Thibet.

Le premier se dirige à l'est, et forme la frontière méri-

dionale de la Chine, l'arête séparative entre le Yang-Tsé ou Fleuve Jaune, qui traverse la Chine de l'ouest à l'est, et le Fleuve Rouge qui traverse, arrose et fertilise la grande vallée du Tonkin.

Le deuxième qui est la grande route de l'Indo-Chine, se dirige sensiblement du nord-ouest au sud-est, depuis la province du Yunnan en Chine jusqu'au cap Saint-Jacques, dans la Cochinchine française.

Le troisième court sensiblement du nord au sud et forme la presqu'île de Malacca.

Entre ces deux gigantesques contreforts coule le Mékong, artère principale de l'Indo-Chine, qui arrose l'immense plateau du Laos.

Lacs, fleuves, grandes divisions géologiques de la Cochinchine, du Cambodge, du Siam. — Le premier point qui frappe la vue du voyageur quand il arrive en Cochinchine est le phare du cap Saint-Jacques, construit sur une montagne qui fait partie du groupe des montagnes de Baria. Les montagnes de Baria sont les seules que l'on voie et qui s'élèvent au-dessus du niveau des terrains marécageux qui s'étendent sur toute la basse Cochinchine, au sud d'une ligne allant de l'est à l'ouest de la Cochinchine française, depuis le fleuve le Donnaï qui reçoit en aval de Saïgon la rivière de Saïgon, jusqu'au Rach-gia sur la côte ouest.

Le terrain est bas, plat, marécageux, recouvert de palétuviers. Toute sa surface est formée d'alluvions modernes amenées par les énormes cours d'eau qui arrosent la Cochinchine française.

Le premier de ces fleuves est le Mékong ; sur plusieurs centaines de lieues de développement il parcourt l'Indo-Chine sensiblement du nord-ouest au sud-est. Ce fleuve immense passe à Pnom-Penh (capitale du Cambodge). Là, il se divise en deux branches, le fleuve antérieur et le fleuve postérieur, qui se subdivisent dans la basse Cochinchine en une multitude de branches, pour former le vaste

delta qui s'étend de Soc Trang au sud-ouest, à Go Cong au nord-est. Le débit de ce fleuve est énorme. La section totale de ces différentes branches est de plus de 25 kilomètres.

Le Mékong roule une quantité considérable de vase et de sable en suspension ; et ces dépôts qui durent depuis des milliers d'années, ainsi que les dépôts provenant des autres fleuves, ont certainement, avec l'action combinée du flux et du reflux de la mer, donné le relief actuel des côtes de la presqu'île formée par le Donnaï à l'est, le Rach-gia à l'ouest, la pointe de Camao au sud.

A Pnom-Penh, un fleuve, le Tonlé Sap, réunit le Mékong à la petite mer intérieure formée par les deux lacs le Camnan-Tieu et le Camnan-Dai.

Cette mer intérieure d'une grande étendue avait autrefois une superficie bien plus considérable encore, et baignait très probablement les murs de l'ancienne ville d'Angkor-Thom, qui se trouvent éloignés de ses rives actuelles de plusieurs kilomètres. Le Tonlé Sap tantôt coule dans les grands lacs, en y amenant les eaux et les dépôts du Mékong lorsque se produit la période des crues formidables et prolongées de ce fleuve, tantôt au contraire il déverse les eaux des grands lacs dans le Mékong, quand le niveau du fleuve a baissé. Les dépôts limoneux considérables qui se produisent d'une façon permanente dans la mer intérieure, ainsi que l'évaporation des eaux qui a lieu constamment (l'eau ayant quelquefois jusqu'à 34° de température), ont profondément modifié, en la diminuant, l'étendue du grand lac. D'un autre côté la basse Cochinchine, créée par les alluvions du Mékong, devait au lieu de présenter le contours de la presqu'île actuelle terminée par la pointe de Camao, former autrefois un golfe profond, pénétrant au nord de la ligne du Rach-gia au cap Saint-Jacques et communiquer avec la mer intérieure qui elle-même devait s'étendre jusqu'aux environs de Pnom-Penh.

Les autres fleuves de la Cochinchine qui sont également

très importants, mais dont les parcours ne se comptent que par centaines de kilomètres, tandis que le parcours du Mékong se chiffre par milliers, sont les deux Vaicos, l'oriental et l'occidental, et enfin le Donnaï qui a comme tributaire la rivière de Saïgon.

Tous ces fleuves, y compris les nombreuses embouchures du Mékong, déversent leurs eaux et leurs dépôts sur la côte est de la Cochinchine française, depuis Soc-Trang jusqu'au cap Saint-Jacques et augmentent tous les jours la surface de la presqu'île de notre colonie, comme il a été dit précédemment.

Si l'on jette les yeux sur ma carte géologique de la Cochinchine française, on reconnaît immédiatement les principales divisions des terrains de notre colonie, ainsi que les itinéraires des voyages que j'ai accomplis dans le Cambodge et dans le Siam.

On distingue à première vue deux vastes espaces couverts de marais et de forêts, occupant la partie centrale et l'extrémité sud de la Cochinchine française. Trois grands groupes de montagnes formées de roches à structure granitoïde frappent également l'attention : l'un s'étend vers le nord-est de la Cochinchine française et se compose des montagnes de Baria, de Bienhoa, de Long-Than, etc. ; le deuxième groupe, qui se prolonge au nord, est formé par la chaîne de montagnes de Tay-ninh ou Dinh-Bà ; le troisième occupe le nord-ouest de la Cochinchine française ; il comprend les montagnes qui ont fait éruption entre Chaudoc, Hâ tien, le Rach-gia et Long-Xuyen.

Ces trois groupes qui ont une importance considérable donnent à la contrée son relief et sa physionomie générale. C'est dans le voisinage du premier groupe qu'on peut étudier les terrains sédimentaires de Bienhoa et de Long-Than. De grands massifs de grès environnent le deuxième groupe. En parcourant le troisième on rencontre les lambeaux de grès du massif de Tinh-Bien et les terrains

anciens d'Hâtien, composés d'une formation puissante de roches argilo-siliceuses, de quartzites, de schistes, et comprenant également un lambeau de calcaires dans le sud de la province d'Hâtien. Les calcaires anciens acquièrent une grande épaisseur et couvrent des étendues considérables au nord de la province d'Hâtien, et dans le Cambodge; ils sont antérieurs, ainsi que les schistes argilo-siliceux qui les accompagnent, aux épaisses couches de grès qui existent au Cambodge, dans les montagnes de l'Éléphant, au nord-ouest d'Hâtien. Les grès occupent, dans cette région, d'immenses surfaces; ils constituent presque entièrement l'île de Phu-quoc dans le golfe de Siam, et se prolongent, sur le continent, dans le Cambodge et dans le royaume de Siam où ils forment, à 200 kilomètres au nord des montagnes de l'Éléphant, une grande chaîne de montagnes dirigée sensiblement est-ouest. Je l'ai suivie et étudiée sur un parcours de plus de 120 kilomètres, au milieu de forêts vierges, malsaines, et souvent impraticables.

Il reste à exécuter bien des études de détail qui nous feront connaître ce qu'on doit penser des mines d'or et de minerai de fer de la province de Bienhoa, des mines d'argent de la province d'Hâtien, des lignites de l'île de Phu-quoc, des phosphates de chaux que j'ai découverts dans la province d'Hâtien, des sables aurifères du Mékong, etc.

II. — Modes de voyager dans l'Indo-Chine.

(COCHINCHINE, CAMBODGE, SIAM, TONKIN.)

Précautions à prendre dans ces voyages. — Je crois faire une œuvre utile et pratique en donnant quelques détails sur les précautions à prendre pour exécuter, dans de bonnes conditions, des voyages fructueux d'exploration dans l'Indo-Chine.

Puisse l'expérience que j'ai achetée si chèrement, dans mes pénibles et longues explorations, éviter à ceux qui viendraient après moi beaucoup d'ennuis et de dangers.

Dans les voyages d'exploration dans l'Indo-Chine, il faut, avant tout, être d'une grande sobriété. Il faut boire le moins possible d'eau, et, si l'on peut, ne boire que de l'eau filtrée et bouillie à l'état de thé. Quelque pauvre que soit un village dans l'Indo-Chine, à moins d'être chez les sauvages, on trouvera toujours une case dans laquelle il y aura de quoi faire du thé, la boisson hygiénique par excellence de cette partie du monde. Il faut reculer le plus possible le moment où l'on sera contraint de se donner un appétit factice avec les stimulants ordinaires employés dans les pays chauds : vermouth, bitter, absinthe, etc.

Il faut, autant que possible, ne pas marcher pendant la grosse chaleur du jour.

Il faut veiller avec le plus grand soin à se bien tenir la nuque à l'abri du soleil, au moyen de deux ou trois coiffes tombantes derrière le *salaco*, chapeau en moelle de sureau, ou autre qu'adoptera le voyageur. Le chapeau en moelle de sureau à champignon allongé, ayant une section horizontale elliptique est la forme que je trouve préférable. A moins que ce soit une question de devoir absolu, il faut ne faire d'explorations que pendant la belle saison et s'en abstenir si possible pendant la saison pluvieuse. On peut considérer que la belle saison dure de novembre à avril. Exécuter des explorations de montagnes et de forêts pendant la saison pluvieuse, comme j'ai été obligé de le faire, c'est se condamner à la fièvre et à toutes ses conséquences. Je n'insiste pas sur le costume que l'on devra porter dans les explorations, je me suis très bien trouvé des vêtements en laine légère, semblables à ceux que portent les officiers en Cochinchine.

La grosse affaire est de pouvoir manger et digérer ce que l'on mange. L'explorateur est à peu près certain, dans ce

pays, d'avoir la fièvre et la diarrhée qui dégénère vite en dysenterie, et de tomber au bout de peu de temps dans un état de dyspepsie déplorable. Il aura soin d'avoir avec lui de la quinine qu'il prendra aux moments convenables, et de l'alcoolé de quinquina qu'il prendra comme tonique, etc. Il sera souvent, surtout dans la saison chaude, dans un état d'anéantissement profond, quand, après de longues marches ou excursions, il viendra s'asseoir pour manger son maigre repas, il ne pourra souvent parvenir à avaler le morceau de viande quelconque qu'il mâchera longtemps, il aura des nausées, pour peu que sa cuisine sente un peu l'huile de coco, ce qui arrivera souvent, car, s'il a un cuisinier annamite, cet Annamite, comme tous ses compatriotes, s'oindra d'huile de coco et communiquera cette odeur à tous les objets qu'il touchera.

Il sera en outre dévoré par les moustiques qui ne lui laisseront pas un instant de repos. Combien de fois m'est-il arrivé, dans le courant de mes voyages, n'y tenant plus, de me coucher par terre la tête contre la flamme du foyer d'une case quelconque, pour tâcher d'éviter l'irritation incessante que me causaient les moustiques. J'essayais de respirer, exposé au feu par une chaleur tropicale, au milieu de torrents de fumée qui m'asphyxiaient. Celui qui trouverait un moyen pratique de préserver l'homme contre les piqûres des moustiques aurait gagné une fortune. Le moustique est la plaie de tous les pays tropicaux, principalement dans les endroits marécageux et sur les cours d'eau. Le système nerveux est en outre continuellement surexcité pendant la saison chaude ou pluvieuse par l'état électrique de l'air, par la formation des orages de chaque jour.

Vous êtes, dans vos courses à pied, ascensions de montagnes ou autres excursions, couvert d'une sueur gluante qui découle de votre front dans les yeux et dans la bouche; la bouche est amère et pâteuse, c'est dans ces moments-là qu'il faut développer toute son énergie pour ne pas boire et

surtout pour empêcher ses compagnons de le faire ; employez tous les artifices pour tromper la soif, gargarisez-vous, etc., et ne buvez qu'un peu de thé.

Ce qu'il faut bien comprendre de ce qui précède, c'est que le blanc ne peut vivre et ne peut fournir *un travail utile et durable* dans les climats de l'Indo-Chine, que s'il prend les plus grands ménagements, surtout dans la saison chaude ou saison des pluies. Un certain nombre d'hommes transportés brusquement dans le climat de l'Indo-Chine, développeront un travail durable qui ne sera que la moitié ou les deux tiers du travail qu'ils produiraient en Europe. Combien de fois ai-je vu de jeunes officiers arrivant de France à Saïgon, marcher, se promener comme dans le climat de la mère patrie, sous le soleil, etc., cela durait huit jours au bout desquels ils tombaient. Une autre torture que vous avez à supporter souvent, c'est le supplice que vous infligez les sangsues des bois. Quand vous parcourez les bois, des sangsues d'une voracité étonnante, pénètrent sournoisement par le bas de votre pantalon, malgré toutes les ligatures faites pour empêcher leur introduction et sucent avidement votre sang. Si vous vous apercevez à temps de l'entrée de l'ennemi, vous pouvez assez facilement vous en débarrasser ; mais si vous ne vous êtes aperçu de rien, vous êtes couvert quelque fois de huit ou dix de ces misérables petites bêtes que vous craignez d'arracher brusquement, de peur de voir à l'endroit où elles étaient posées, se former une *plaie annamite* dont la guérison dure trois mois. Une petite misère d'un ordre inférieur, mais qui ne laisse pas que d'être fort désagréable, c'est une éruption de boutons provoquée par la chaleur, qu'on appelle vulgairement des *bourbouilles*.

Je n'insisterai pas non plus sur les fourmis de toutes les formes et de toutes les grandeurs, et sur les poux de bois qui sont également fort désagréables ; je n'ai à parler ni des serpents, ni des bêtes féroces. L'homme qui fait de grandes ex-

plorations devra s'habituer à se priver de beaucoup de choses, de pain, par exemple, ce qui est une dure privation pour un Français. Il le remplacera par du biscuit et surtout par le riz qu'il trouvera dans tous les endroits habités. Il devra être très ménager de son vin et des quelques boîtes de conserves qu'il aura pu emporter avec lui.

Je conseillerai toujours à l'explorateur d'avoir, si cela est possible, un petit appareil portatif (sans acide bien entendu) pour faire de la glace. L'action tonique de la glace en très petite quantité est pour moi inappréciable; il en faut user avec modération.

Je n'ai pas besoin d'insister sur les bons rapports que l'on doit entretenir avec les indigènes annamites, cambodgiens, siamois, tonkinois ou sauvages que l'on rencontrera, en exigeant du petit personnel qui vous accompagnera le respect absolu des populations avec lesquelles vous serez en contact.

La Cochinchine française étant un pays traversé en tous sens par de nombreux cours d'eaux navigables (*arroyos*), et étant souvent recouverte de marécages, le seul moyen de circuler dans le pays est de voyager en bateau. Dans une partie du Cambodge et dans une partie du Tonkin, il en est de même. Dans les parties marécageuses ou montagneuses et dans les grandes forêts, il faudra employer des éléphants, animaux admirables qui rendent des services qu'on ne saurait attendre de nuls autres. Ils sont indispensables dans les pays marécageux naturellement, ou devenus tels dans la saison des pluies. Ils vous permettent de traverser des fourrés de hautes herbes ou plantes grimpantes, sans vous inquiéter des animaux de toutes sortes qui peuvent y être cachés. Dans le royaume de Siam, on emploiera quelquefois des chevaux, mais on devra de préférence se servir de l'éléphant.

Dans une partie du Tonkin, on emploie, pour se faire transporter doucement d'un point à un autre, le filet porté

par des coolies. On devra éviter les charrettes à bœufs ou à buffles, qui sont un moyen de transport d'une lenteur désespérante, les animaux qui traînent ces véhicules ayant un pas très lent et les essieux de ces charrettes, composés de pièces reliées par des liens de rotins, se rompant constamment et ayant besoin de réparations fréquentes. Un autre défaut capital des charrettes c'est que vous avez très souvent, au passage des cours d'eaux, vos colis et effets de toutes sortes, complètement mouillés.

L'emploi des bateaux étant le mode de circulation le plus important, nous allons donner des renseignements, aussi complets que possible, sur cette façon de voyager. Nous ne parlerons pas des autres modes de transports que nous avons énumérés précédemment et qui n'exigent pas de précautions spéciales. Vous êtes, je suppose, en Cochinchine ou au Tonkin et vous avez l'intention d'aller visiter et étudier l'intérieur du pays. Vous demandez un bateau avec un nombre déterminé de rameurs. On vous annonce que le bateau est trouvé, mais allez le voir vous-même, ne vous en rapportez de ce soin à personne. Partez du reste de ce principe que vous serez toujours mal dans un bateau annamite ; mais il y a des degrés dans le mal. Si l'on devait voyager beaucoup en Cochinchine ou au Tonkin, il faudrait se faire construire un bateau spécial, qu'on disposerait comme on l'entendrait, de façon par exemple qu'on y pût écrire, etc...

1° La première chose à examiner est de voir si on peut se tenir assis sous le *roof* ou toit du bateau. Il est horriblement pénible de passer plusieurs jours dans un bateau, sans pouvoir se tenir autrement qu'allongé ou ployé en deux.

2° Il faut voir si le roof est en bon état, car si vous avez pendant plusieurs jours de la pluie et que vous soyez dans un bateau dont la toiture laisse par trop à désirer, vous serez mouillé et par suite exposé à toutes les conséquences fâcheuses de votre imprudence ou de votre malchance. Il faut

bien se dire que, dans la mauvaise saison, les pluies ont un tel caractère de violence et durent quelquefois si longtemps qu'il est bien rare de trouver un bateau dont le roof reste parfaitement étanche, car le toit n'est généralement fait que d'une seule épaisseur de paillotte ; il se forme alors des gouttières, et vous devez, dans une immobilité stoïque, recevoir l'eau qui vous coule sur le corps, je ne dirai pas goutte à goutte, mais en petits filets abondants, sans le moindre respect pour aucune partie de votre personne. Disons en passant, qu'il faudrait comme toiture du roof, une couverture légère en tôle mince, entre une double couverture en paillotte.

Si le toit est à peu près présentable, partez ; sinon donnez des ordres pour qu'on fasse les réparations indispensables, et ne vous mettez en route qu'après vous être assuré par vous-même qu'on a fait ce que vous avez demandé.

3° Il faut vérifier si le bateau a bien le nombre de rames et le nombre de rameurs demandés.

4° Il faut s'assurer qu'il y a deux bombonnes pour l'eau douce, l'une pour vous, l'autre pour les Annamites de l'équipage.

5° Il faut voir s'il y a du bois à brûler pour votre cuisine, ou plutôt en faire acheter, car il n'y en a jamais.

6° Il faut vous assurer que le roof du bateau est assez grand pour vous et pour vos compagnons.

Quand vous avez rempli ces différentes prescriptions, vous pouvez faire procéder à l'embarquement de votre matériel. Vous devez, pour chaque Européen, avoir un matelas cambodgien, sorte de petit matelas se pliant sur lui-même, bourré du coton de l'arbre à coton du pays. Il coûte quelques piastres. Vous devez emporter une couverture de laine, une paire de draps, un petit oreiller de tête annamite, sorte de coussin prismatique que vous rencontrez dans toutes les *cainhas*, enfin une moustiquaire de quelques piastres. Joignez à cela deux nattes et une courroie de cuir. Vous faites

un paquet du tout en mettant une natte en dessous et une natte en dessus, roulant l'ensemble et l'attachant avec la courroie. Dans le bateau vous étendez une natte sur le plancher, puis le matelas et la couverture, enfin la deuxième natte.

Vous accrochez la nuit la moustiquaire au-dessus du matelas, pour vous préserver des moustiques ; ne comptez pas toutefois y réussir. Joignez à ce matériel un pot à eau et une cuvette en fer et vous aurez ce qui est à peu près indispensable pour un voyageur.

Il vous faut emporter des boîtes de conserves en calculant qu'une boîte ordinaire représente à peu près deux rations. En général il ne faut avoir des conserves que comme réserves et suppléments. Vous pouvez trouver facilement à Saigon des conserves de pois, haricots blancs et verts, champignons etc. dans les prix de un et deux francs la boîte ; les pâtés de foie gras (quatre rations) pour une piastre etc. Il faut surtout avoir des boîtes de bouillon, ou de potages conservés à sec. Un bon potage soutient mieux que quoi que ce soit ; c'est un des aliments que l'estomac délabré des Cochinchinois supporte le plus longtemps.

Depuis 1867 le bouillon Liebig (*extractum carnis*) s'est répandu universellement. Le grand avantage de cette préparation c'est qu'elle contient, sous un faible volume, une grande proportion de matières nutritives. Un second avantage c'est qu'elle est solide et peu susceptible de s'altérer et de s'aigrir comme les bouillons liquides. Pour s'en servir on en prend quelques grammes qui, dissous dans de l'eau chaude, donnent un bouillon fort admissible. Les divers potages conservés présentent les mêmes avantages ; en outre ils sont plus savoureux.

Dans le choix des boîtes de conserves il faut avoir soin de ne prendre que celles dont les fonds ne sont pas devenus convexes, ce qui indiquerait, la plupart du temps, une décomposition putride du produit et un dégagement de gaz.

Outre les conserves, comme provisions générales, il faut avoir, pour faire la cuisine, des bouteilles de graisse de porc au prix de soixante-dix centimes l'une. Il faut cacheter ces bouteilles à la cire, si l'on ne veut manger toute sa cuisine à la fourmi. Les fourmis, très friandes de graisse, percent les bouchons ordinaires des bouteilles et trouvent par centaines une mort délicieuse dans le produit qu'elles contiennent. Un petit détail qui a cependant son importance, et dont il faut tenir compte, est que les cuisiniers annamites ont la main très lourde. Il faut, en outre, se munir de pommes de terre chinoises ou françaises et d'oignons secs ; il ne faut pas oublier du sucre blanc. Pour conserver ce produit, il y a encore à lutter contre la fourmi, notre ennemie acharnée de tous les instants. Il serait à désirer au double point de vue des fourmis et de l'humidité du pays, que le sucre fut contenu dans des boîtes de deux ou trois kilogrammes, en fer blanc avec le couvercle soudé. Il faut emporter des bouteilles d'huile et de vinaigre, du sel et du poivre, des pots de condiments, etc.

Ne pas emporter ces petits huiliers si répandus en Cochinchine, à couvercle en cuivre. Ils sont incommodés et dangereux.

Emportez le nombre de bouteilles de vin que vous croirez convenable en tenant compte du déchet, de la casse. Deux bouteilles de soixante-quinze centilitres chacune sont largement suffisantes par homme et par jour. Il vous faut emporter du café et de l'eau-de-vie ; il faut avoir également du vermouth, du bitter et de l'absinthe. Ce sont des ingrédients dont on est obligé, à la longue, de se servir pour essayer de se donner un peu d'appétit d'une façon factice.

Il faut, en outre, du biscuit comme réserve. Il faut être sévère sur son choix, car il arrive souvent qu'il a une désagréable odeur de cancrelat.

La ration distribuée aux militaires peut donner d'utiles renseignements ; elle est ainsi composée :

Pain.....	0.750	quantité	suffisante
Vin.....	0.46	—	insuffisante
Viande.....	0.300	—	suffisante
Tafia.....	0.06	quantité	suffisante
Café.....	0.025	—	—
Sucre.....	0.020	—	—

On peut se procurer du pain frais dans presque tous les postes de la Cochinchine. Ce pain ne peut guère se garder plus de quatre jours à cause de la moisissure.

Comme éclairage ayez deux fortes lanternes, avec un cercle de gros fil de fer pour garantir le verre (système de la marine). Emportez de l'huile de coco et des mèches pour l'usage de ces lanternes. Un point capital c'est d'avoir au moins deux bons filtres pour l'eau. Il y en a un pour le service journalier et un autre en réserve. Il est indispensable de ne boire que le moins possible, et en tout cas de ne boire que de l'eau filtrée.

On vend à Saïgon, pour une ou deux piastres, des filtres, sortes de bouteilles avec col et emmanchement métallique.

On doit boucher à peu près le goulot de la bouteille qui flotte vide dans le récipient. La bouteille se remplit assez rapidement d'eau filtrée que vous pouvez verser dans des gargoulettes en terre; celles-ci, du reste, sont bientôt cassées en voyage.

On peut se servir aussi du filtre-charbon; c'est un cylindre de charbon poreux, muni d'un petit tube de verre sur lequel s'adapte un aspirateur en caoutchouc.

Comme ustensiles de cuisine et de gamelle, emportez le moins de choses possible. Ayez soin que presque tout votre matériel soit en fer. Rendez un individu responsable du matériel, qui en passe une revue rapide, chaque fois que cela est nécessaire, si vous ne voulez pas voir tout disparaître en peu de temps, ce qui est immanquable, et si vous n'admettez pas qu'on vous fasse la réponse stéréotypée, quand vous vous apercevez qu'un objet a disparu: « Oh! il y a bien

longtemps que cela est arrivé. » Aimable réponse qui prouve d'une façon bien détournée, il est vrai, que les serveurs sont à peu près les mêmes dans tous les pays.

Si vous avez apporté des cantines d'officiers pour la batterie de cuisine et pour la gamelle, pour quatre personnes par exemple, c'est le moment de les utiliser. Ces cantines sont fort commodes quand elles sont bien disposées. Elles sont dans des caisses très solides, munies d'anses en fer, qui permettent de les accrocher de chaque côté du bât d'un mulet. Le prix de ces cantines est malheureusement fort élevé. Avec quelques modifications de détails on pourrait approprier à la Cochinchine celles que l'on fabrique à Paris.

Dans la construction de ces appareils il faut se rappeler ce principe : n'avoir en Cochinchine aucune boîte à compartiments collés, à cause de l'humidité. Toutes les pièces doivent être liées entre elles avec des vis. Il ne faut faire aucune attention aux observations contraires que ne manqueront pas de vous faire les marchands ou fournisseurs peu désireux de changer leurs types. Ce que je dis ici des cantines s'applique évidemment à toutes les boîtes d'instruments ou autres dont on peut avoir à faire usage en Cochinchine. Si vous n'avez pas de cantines, il faut vous approvisionner d'un certain nombre de paniers en rotin, munis de deux anses et d'un couvercle ; numérotez ces paniers et inscrivez sur chacun d'eux ce que vous y mettez. Ayez sous la main les provisions courantes, et que le reste soit relégué au magasin général, à fond de cale, et avec le plus grand ordre sous les planches mobiles servant de plancher au bateau.

Si, ne doutant de rien, vous dédaignez ce petit conseil, comme cela du reste ne manquera pas d'arriver la plupart du temps, l'expérience vous apprendra bien vite tout l'agrément que vous éprouverez, dans un bateau où il n'y a pas beaucoup d'espace, à être dérangé cinq ou six fois dans une journée pour avoir soit une bouteille de graisse, soit une

douzaine d'œufs. Vous vous installez, par exemple, pour dîner, mais voilà que le vin a été oublié. Vite à fond de cale. On refoule tout à droite et à gauche, matelas cambodgien, etc.; on se blottit dans son coin, les jambes recroquevillées sous soi-même, en se faisant aussi petit que possible, pour permettre de tirer une ou deux planches du plancher. Quand vous êtes blotti dans votre coin à tribord, on découvre que c'est justement à tribord, du même côté que vous qu'à été placé le vin. Il faut tout remettre en place, puis tout dé-ranger. Vous passez au-dessus de l'abîme entr'ouvert sous vos pas, vous ne manquez pas d'y laisser tomber soit un couteau, soit une pantoufle, qui s'en va clapoter à fond de cale. Vous vous remettez dans votre coin où vous ne pouvez faire aucun mouvement pendant que les recherches se poursuivent. Pour surcroît d'agrément, les moustiques, qui ne manquent jamais une occasion de vous être désagréables, s'abattent avec volupté sur tous les points de votre corps qui leur sont accessibles. Dans ces conditions-là surtout, la patience devient une vertu des dieux. Enfin on a sorti du vin; vous vous installez de nouveau pour essayer de manger, mais cette fois c'est tel ou tel autre objet dont l'oubli vous contraint à tout un dérangement nouveau.

Il faut donc que vous présidiez à tout; ne comptez pas sur votre cuisinier, bien entendu. Si vous avez un aide blanc, ne comptez pas beaucoup plus sur son intelligence ni sur son esprit de prévision, quand même il serait créole. Le matin de votre départ vous avez fait acheter toutes les provisions de marché qui peuvent se renouveler plus ou moins facilement dans l'intérieur du pays comme poulets, canards, œufs, fruits, viande (Rappelez-vous que la viande de boucherie ne dure que vingt-quatre heures en Cochinchine). Achetez du riz (*paddy*) pour les volailles. N'oubliez pas surtout d'avoir une petite provision de bouchons, de pointes de Paris, de ficelle, etc... ces menus objets servent toujours.

Je ne vous parle pas des armes; c'est ce qu'on oublie le moins, en général, ce qui n'empêche pas que, la plupart du temps, on soit aussi malarmé que possible. L'essentiel est d'avoir sous la main une arme pouvant opérer son action immédiatement. Je crois que deux revolvers maintenus toujours à portée de la main et un bon fusil carabine à baïonnette sont les meilleures armes à emporter. Il est toujours utile de veiller. Des hommes prudents et tranquilles seront bien rarement attaqués en Cochinchine, mais il faut toujours faire attention la nuit.

En général pour les voyages dans les arroyos, il ne faut pas être pressé. Là, comme partout, il faut s'armer de beaucoup de patience.

Je ne parle pas des voyages en canonnières, qui se font dans des conditions tout à fait différentes.

Si vous voulez faire un voyage fructueux en observations, il vous faut avoir un interprète annamite intelligent, ce qui est difficile à trouver. Il vous coûtera 18 piastres (110 fr.) environ par mois.

III. — La question du Tonkin.

Je désire en terminant dire quelques mots d'une question qui est vitale pour notre colonie de Cochinchine, je veux parler de la question du Tonkin.

Si vous examinez la carte de l'Indo-chine orientale, dressée par M. Dutreuil de Rhins, vous voyez que la Cochinchine française termine au sud la presqu'île de l'Indo-Chine.

Le royaume d'Annam se composait de trois parties : la basse Cochinchine ou Nam-Ki, qui forme actuellement la Cochinchine française au sud.

L'Annam proprement dit ou Cochinchine annamite, qui forme une longue bande de terrain longeant la mer de

Chine et s'étendant depuis la province de Baria, partie est de la Cochinchine française par le 10° 1/2 parallèle jusqu'au golfe du Tonkin par le 18° parallèle environ. Le pays d'Annam, boisé et montueux, appartient au roi d'Annam qui réside à Hué, sa capitale.

Enfin le Tonkin, qui est sous la suzeraineté du roi d'Annam, et qui s'étend jusqu'au Yun-nan et au Kouang-Si, provinces frontières de la Chine de ce côté.

Le Tonkin est traversé et arrosé par plusieurs fleuves, notamment par le Fleuve Rouge, grand cours d'eau qui vient de la province du Yun-nan en Chine, arrose et fertilise le Tonkin et sert de voie de communication navigable, pendant une partie de l'année, tout au moins pour les jonques et les navires d'un faible tirant d'eau, comme l'a démontré M. Dupuis. C'est un pays des plus fertiles et des plus peuplés. Il s'y fait une production de riz considérable; on y cultive le tabac, le café, la canne à sucre, l'indigo, etc.. Ce pays est essentiellement agricole.

Les montagnes du Tonkin contiennent des richesses considérables en mines de toutes sortes. Le pays est, relativement à la Cochinchine, assez salubre. La population du Tonkin est douce et nous est sympathique; elle est malheureusement pressurée par les mandarins annamites de la cour de Hué, dont la tyrannie dépasse tout ce qu'on peut imaginer.

L'intérêt de l'occupation ou d'un protectorat effectif du Tonkin est multiple. Tout d'abord le Tonkin est un territoire riche, qui produit beaucoup de riz et qui peut facilement doubler sa production, d'où résultera un commerce considérable d'exportation. Actuellement, et pour cause, le cultivateur tonkinois ne produit que le strict nécessaire, car s'il produit davantage, il est dépouillé de son superflu par les mandarins. Pour donner une idée de la façon dont la tyrannie des mandarins s'exerce dans ce pays, je citerai un exemple entre mille : tout le monde connaît ces coffrets et

ces meubles tonkinois incrustés de nacre. On en fait en Cochinchine, mais les Tonkinois sont beaucoup plus habiles que les Cochinchinois. Quand un ouvrier, qui fabrique ces incrustations un peu en cachette, est habile, il est bien vite dénoncé aux mandarins qui le nomment ouvrier du roi, c'est-à-dire qui le font travailler pour le roi, en lui donnant une rémunération dérisoire; vous comprenez que cela excite peu les ouvriers à devenir habiles.

Les richesses minières du Tonkin sont considérables, au dire des missionnaires que j'ai connus et qui sont dignes de foi, comme Mgr Gauthier, provicaire-général au Tonkin, où il a exercé son ministère pendant vingt-huit années (il est mort actuellement); Mgr Croc, provicaire-général, actuellement encore au Tonkin. M. Fuchs, ingénieur en chef des mines, a tout dernièrement entretenu la Société de Géographie de l'étude de gisements importants de charbon et de sables aurifères dans le Tonkin, qu'il y avait faite en 1881, pour le gouvernement français.

Des trois pays, la Cochinchine française, l'Annam proprement dit et le Tonkin, deux sont des pays producteurs de riz, la Cochinchine française et le Tonkin, et nourrissent le troisième, la Cochinchine annamite ou Annam proprement dit. Quand nous serons maîtres des deux greniers d'abondance de la Cochinchine annamite, en ayant la haute main sur le Tonkin et la possession certaine de la Cochinchine française, il faudra bien que le roi d'Annam compte avec la France.

Nous exerçons actuellement un protectorat effectif sur le Cambodge dont le roi Norodon a d'excellents rapports avec nous. Le roi Norodon n'ayant pas d'héritier direct, le Cambodge sera probablement annexé à la Cochinchine à la mort de Norodon, ou s'il ne l'est pas, il sera, en tout cas, complètement entre nos mains. Quant aux principautés laotiennes du 13^e au 22^e parallèle, nous étendrons peu à peu notre influence sur ces immenses contrées habitées par des

populations qui ne demandent qu'un protectorat honnête et doux, comme serait celui de la France. Nous aurons à nous entendre avec le gouvernement de Siam pour celles des tribus laotiennes qui sont sous sa dépendance nominale. Nous verrons donc le nom de la France respecté sur toute la surface d'un immense pays, compris entre le 99° degré de longitude est et le 107° et entre le 9° parallèle et le 22°, environ. Nous aurons, dans la Cochinchine française et surtout dans le Tonkin, un commerce considérable d'exportation. Nous avons, en outre, le commerce d'exportation de la France qui trouvera là des débouchés pour les étoffes de laine légère, certains vins, le vin de Champagne notamment, etc., les machines pour les industries de toutes sortes à créer au Tonkin, etc...

Enfin, un élément de commerce d'une importance particulière est le Fleuve Rouge, voie de communication qui relie le centre de la Chine avec le golfe du Tonkin. C'est là la grande découverte de M. Dupuis qui a fait connaître, comme nous l'avons dit plus haut, la navigabilité du Fleuve Rouge pendant une partie de l'année, tout au moins pour des navires d'un faible tirant d'eau. Ce point est capital ; car si le Fleuve Rouge est effectivement navigable, c'est par millions qu'il faudra compter les produits qui pourraient être transportés par ce fleuve au moyen des jonques chinoises et tonkinoises. Le commerce de la Chine, des provinces les plus riches de ce magnifique pays, se fait par le grand fleuve, le Yang-tsé-Kiang qui traverse la Chine et qui va amener les produits de ces provinces au port de Chang-Haï, après qu'ils ont parcouru plusieurs centaines de lieues sur le fleuve.

Le Fleuve Rouge pénètre, au cœur même de la Chine ; nous verrons, avec le temps, une petite partie du commerce qui se fait actuellement par Chang-Haï se détourner de cette voie, pour se faire par le Fleuve Rouge, avec un parcours trois ou quatre fois moins considérable. Voilà, pour le Tonkin,

une source de richesses qui, nous l'espérons, deviendra sérieuse.

Tirons donc le meilleur parti possible d'une situation dont nos voisins d'outre-Manche sauraient profiter, et surtout travaillons à établir au Tonkin une colonie pour les Français plutôt que pour les étrangers.

EXCURSIONS

AUX

PROVINCES ORIENTALES DE L'AUSTRALIE

PAR

E. MARIN LA MESLÉE¹

Si vous le voulez bien, nous allons faire ensemble le voyage de Melbourne à Brisbane, en parcourant successivement les trois plus grandes colonies de l'Australie, au point de vue de la population et de la richesse. Nous visiterons ensuite, en traversant le désert, les riches mines de cuivre de Cobar, et les bords de la rivière Darling, à Bourke, l'*Ultima Thule* de la Nouvelle-Galles du Sud.

Ce fut en 1876 que j'accompagnai M. le comte de Castelnu dans le voyage qu'il fit à Brisbane. A cette époque il manquait encore 250 kilomètres de rails à la voie ferrée qui relie aujourd'hui les deux villes de Melbourne et de Sydney; ce qui n'est aujourd'hui qu'une promenade de vingt-quatre heures était alors un véritable voyage de plusieurs jours.

Sans nous arrêter à Melbourne, laissons la locomotive nous entraîner à travers le pays. Au premier abord l'aspect de la campagne aux environs de Melbourne, sur la ligne d'Albury, est fait pour désillusionner le voyageur. C'est une succession de plaines légèrement ondulées, tout au plus

1. Communication adressée à la Société dans sa séance du 2 juin 1882.

parsemées de touffes d'herbes bleuâtres, coupées de tous côtés de longues barrières en bois et au milieu desquelles poussent quelques rares arbres rabougris, appartenant à la nombreuse famille des *Eucalypti*.

Il y a loin de là aux pittoresques descriptions de notre inimitable conteur Jules Verne. Pour trouver les superbes forêts aux arbres géants dont il nous fait une si belle peinture, les ravins au fond desquels poussent ces gracieux ornements de nos serres, les fougères arborescentes aux feuilles découpées comme une incomparable dentelle, il faut quitter la ligne du chemin de fer, il faut s'enfoncer à l'est de Melbourne, dans les montagnes de Daudenong à Lillidale, à Healesville, à Fernshaw. Plus loin encore, dans la province de Gippsland, dans les montagnes, autour des lacs où s'ébattent des multitudes de cygnes noirs, on se trouverait en présence d'une nature bouleversée, tantôt âpre et sauvage au milieu de ses montagnes de granit, tantôt riche, luxuriante, merveilleuse au fond de ses ravins où coulent de frais ruisseaux dont on n'aperçoit les eaux argentées qu'à travers un fouillis de la plus riche verdure, enfouies en quelque sorte sous des amoncellements de délicates fougères de mille variétés, de fleurs sauvages, de plantes grimpantes et de lianes entrelacées. Merveilleux palais de fées, où l'on s'attend à voir apparaître à chaque instant quelques-uns de ces gracieux petits êtres tels que nous les représentait Shakespeare dans cet admirable rêve, le songe d'une nuit d'été. C'est aux pieds des géants du monde végétal qui les abritent de leurs énormes troncs, que la nature a créé ces palais de fées. C'est en effet du fond de ces ravins que les immenses *Eucalyptus amygdalina* élèvent jusqu'aux nues leurs troncs droits et élancés. On a mesuré, à plusieurs reprises, dans les forêts de Daudenong, des arbres de cette espèce qui atteignaient une hauteur de plus de 400 pieds anglais, et il existe à Healesville un arbre tombé dont la longueur atteint 480 pieds. Debout, cet arbre aurait

dépassé de 14 pieds anglais la hauteur de la flèche de la cathédrale de Strasbourg.

Mais si nous retournons sur la ligne du chemin de fer de Melbourne à Albury, nous nous trouverons en présence d'une nature d'un aspect tout différent. A mesure cependant que l'on avance vers l'intérieur, la végétation devient plus variée et la verdure s'accroît. De temps en temps, de longs trains formés de wagons à deux étages dans lesquels sont entassés des centaines de moutons, nous croisent, emportant vers Melbourne, le grand marché du sud, leur cargaison vivante.

Aux abords des stations du chemin de fer se dressent des galeries étroites en bois, aboutissant d'un côté à de vastes enclos et de l'autre au niveau des plates-formes. C'est par là que l'on pousse les moutons dans les wagons où ils s'entassent d'eux-mêmes avec la docilité et l'esprit de corps des moutons de Panurge.

Jusqu'au moment où le train s'arrête à Wodonga, le voyage n'offre rien de bien attrayant, c'est toujours le *bush* — on nomme ainsi l'intérieur de l'Australie — ce sont toujours les mêmes eucalyptus, et c'est à peine si de temps à autre la plaine fait place à de légères ondulations. Ce sont les contreforts des Alpes australiennes et dans tout leur parcours le pays semble plus riche et plus pittoresque.

Il y a loin de l'aspect de la campagne australienne à celui de nos campagnes de France. Au lieu de cette nature artificielle créée par le travail et la sueur du paysan, de ces plaines, ces collines, ces vallées où se succèdent tous les genres de cultures, au lieu de ces contrées où la présence de l'homme s'affirme partout et que parsèment ses habitations, nous nous trouvons ici en face de la nature telle qu'elle est sortie des mains du créateur. Là où l'homme a mis la main il ne l'a point embellie, loin de là. De temps à autre l'on traverse rapidement de grandes étendues de plaines couvertes d'arbres dépourvus de toutes leurs feuilles.

Rien ne peut donner une idée plus exacte de l'aspect de ces forêts mortes que certaines pages de l'album de G. Doré dans ses illustrations de l'enfer du Dante. Sur d'immenses étendues la forêt a été tuée; on dirait une multitude de grands squelettes aux os blanchis par le temps. De temps en temps le bruit sec d'une grosse branche qui se casse et tombe sur le sol augmente encore la tristesse de la scène.

C'est la hache du *squatter* qui a causé cette désolation. Une entaille autour du pied de chaque arbre a arrêté là la sève vivifiante qui ne monte plus pour alimenter ces grands corps; et tout cela pour que l'herbe croisse plus serrée et qu'un ou deux hectares de terrain nourrissent quelques moutons de plus.

J'ai parlé de squatters et de moutons; tout à l'heure j'aurai à parler du *free selector*, aussi dois-je dès maintenant expliquer ce que ces deux termes veulent dire, ce qui me permettra en même temps de donner une idée des principales industries de la colonie.

Les squatters, nom qui vient du verbe anglais *to squat*, s'installer, représentent aujourd'hui l'aristocratie de l'Australie; ce sont ces riches éleveurs, propriétaires de troupeaux de moutons et de bestiaux dont le nombre s'élève souvent à des milliers, et qui sont allés s'installer avec eux, comme les pasteurs de la Bible, au milieu des solitudes australiennes. Ils sont les premiers pionniers du désert; sur leurs pas marchent les mineurs, puis les agriculteurs qui tous les deux se déplacent peu à peu et pénètrent chaque jour plus avant dans l'intérieur.

Le *free selector* « choisisseur libre », n'est autre chose que l'émigrant agriculteur qui s'en va choisir où bon lui semble, et sur les domaines immenses de la Couronne, une étendue de terrain d'autant plus grande que sa bourse est mieux garnie. Il y a lutte entre ces derniers et les squatters, car la loi autorise le selector qui achète les terrains

de la Couronne à s'établir au beau milieu des domaines que l'État ne fait que louer au squatter contre une redevance annuelle presque nominale.

Nous les verrons plus tard aux prises.

Le chemin de fer s'arrêtait, en 1876, à Wodonga, d'où un omnibus transportait les voyageurs à travers le Murray, sur le territoire de la Nouvelle-Galles du Sud. Là nous nous trouvons au milieu d'un pays de vignobles où l'on récolte des produits qui ont été jugés assez excellents pour obtenir des prix à l'exposition de Paris, en 1878. Les vignobles sont situés dans le voisinage de la ville sur les collines qui encadrent la vallée du Murray.

A Albury il nous fallut prendre la voiture publique qui devait nous conduire à 250 kilomètres de là, à Gunning, dernière station des chemins de fer de la Nouvelle-Galles du Sud.

Il ne faut pas s'imaginer que les diligences australiennes ressemblent en quoi que ce soit aux confortables voitures publiques du temps passé. Figurez-vous plutôt une informe boîte mal suspendue sur des ressorts de cuirs, et encore plus mal rembourrée à l'intérieur. On pourrait y tenir quatre, encore ne faudrait-il pas dépasser les proportions normales; cependant l'administration de Cobbet a déclaré que l'on y pouvait loger huit.

Comme nous n'avions pas pu trouver de voiture particulière pour faire ce voyage de 250 kilomètres à travers un pays sans route, force nous fut de prendre la diligence. Nous nous trouvâmes bientôt six personnes entassées dans cette carriole qui partit au galop de quatre vigoureux chevaux. En Australie, les routes à peine tracées, sont entretenues dans les environs des villes seulement; les chemins de fer sont la première des préoccupations, quant aux routes on pourvoira plus tard. Aussi au bout d'un quart d'heure à peine de marche, des secousses d'une violence inouïe nous annoncent que nous sommes en plein *track*, à travers

le bush et qu'il faut nous attendre à être bien remués.

L'aspect général de la végétation et du paysage de ce côté du Murray est beaucoup plus grandiose et beaucoup plus varié que celui de la contrée que nous avons traversée jusque-là; en outre il semble que le pays soit moins solitaire.

De temps en temps nous apercevons une auberge entourée de quelques huttes de free selectors, ou bien c'est un petit village pittoresquement situé sur les bords de quelque creek, ou encore un campement de mineurs ou d'émigrants, dans une clairière, au milieu de la forêt d'eucalyptus; ces arbres sont ici plus grands, plus fourrés, d'une espèce plus vigoureuse que ceux que nous avons vu jusque-là. Un troupeau de moutons traverse quelquefois la route ou plutôt le track poudreux sur lequel nous emporte notre attelage.

Nous en avons pour vingt-six heures de supplice, y compris dix heures de nuit. Il n'est pas question de sommeil dans les conditions où nous voyageons, renvoyés que nous sommes à chaque instant de la banquette au plafond et du plafond à la banquette. Aussi ne trouvâmes-nous rien de mieux que de passer le temps à nous raconter mutuellement nos impressions sur les hommes et les choses de cet étrange pays de l'Australie, si différent de l'Europe.

Non seulement les animaux et les végétaux y sont totalement différents des espèces européennes, mais il semblerait que la race qui s'y trouve transplantée, se ressent déjà du milieu dans lequel elle se trouve. Les enfants d'origine australienne sont certainement plus précoces que la majorité des enfants européens; déjà il se forme un type australien. La jeune génération est grande, élancée, elle ne doute de rien à quelque point de vue que ce soit et s'imaginer volontiers qu'en dehors de l'Australie, il n'est rien qui mérite l'admiration. Parlez-leur du tunnel du Saint-Gothard, ils vous répondent par le « Zig-zag railway » des Montagnes Bleues; parlez-leur du climat de l'Italie et ils vanteront leur

beau ciel bleu, leurs nuits splendidement étoilées; citez les merveilles de la nature dans les autres parties du globe, de suite ils auront à vous faire voir chez eux quelque chose d'aussi beau. Ne possèdent-ils donc pas cette merveille des merveilles, l'incomparable baie de Sydney, autour de laquelle s'élève une ville qui n'a pas encore un siècle d'existence et où grouille déjà une population de 230 000 habitants?

Plus avancés que le vieux monde au point de vue politique, ils possèdent toutes les libertés pour lesquelles on se bat et l'on s'égorge encore dans notre hémisphère. Ils ne dépendent que nominalemeut de l'Angleterre, envers laquelle ils restent cependant très loyaux, tout en jouissant en réalité d'une véritable autonomie.

Dans la province de Victoria surtout, la plus avancée sous le rapport politique, le gouvernement est communal, essentiellement démocratique dans sa forme et dans les idées qu'il s'efforce de pratiquer. Le parlement y est composé de gens de toutes les conditions.

Pour en revenir à notre voyage, il serait inutile d'en raconter les diverses péripéties. Qu'il me suffise de vous donner une idée des pays que nous traversâmes. A partir d'Albury, la région est, ainsi que je l'ai déjà dit, beaucoup plus pittoresque, plus habitée et semble très fertile. Mais c'est surtout à mesure que l'on se rapproche des bords du Murrumbidgee que le pays devient plus intéressant.

Quand, après avoir dépassé la petite ville de Gundagai, l'on gravit les pentes rapides des montagnes qui forment la ligne de partage entre les eaux du Murray et de son grand affluent, on arrive tout à coup sur leurs sommets du haut desquels apparaît un magnifique panorama. La rivière serpente au fond de magnifiques vallées et au pied des montagnes, sur le versant septentrional, le clocher du petit village de Jugiong, que l'on aperçoit dans le lointain, ramène involontairement le voyageur au milieu des scènes connues

de l'Europe. La contrée environnante est exploitée par les mineurs qui extraient du sol une quantité d'or considérable, des squatters y font paître leurs nombreux troupeaux et l'agriculteur commence à s'établir sur les riches terrains d'alluvions, au milieu desquels coulent les grands affluents du Murray.

A Yass, jolie petite ville bâtie sur la rivière du même nom, affluent du Murrumbidgee, nous traversons un magnifique pont en fer, sous les arches duquel les petits vapeurs remontent parfois pour y venir chercher des cargaisons de laine qu'ils transportent à Echuca, sur le Murray, et quelquefois jusqu'à Adélaïde, dans la colonie voisine de l'Australie méridionale.

A Gunning, qui n'est guère située qu'à une dizaine de lieues plus loin, nous prenons le chemin de fer qui nous conduit à Sydney, à travers un magnifique pays et en franchissant la chaîne des Montagnes Bleues à une hauteur considérable.

Après un court séjour à Sydney, nous partîmes pour la colonie voisine de Queensland à bord d'un des grands steamers de l'*Australian Steam Navigation Co.*

C'est à bord de ces steamers que l'on est à même d'étudier le caractère des gens du pays. On en voit là de tous les genres : mineurs qu'un coup de pioche au bon endroit a subitement enrichis, éleveurs qui sont arrivés simples bergers et que leurs moutons ont rendus millionnaires, nous en avons à bord de toutes les catégories. Dans le nombre se trouvait un squatter queenslandais plusieurs fois millionnaire, qui revenait de Tasmanie où il avait été passer l'hiver; il avait acheté, en passant à Melbourne, deux taureaux magnifiques au prix de deux mille guinées et il les accompagnait, lui-même, jusque dans ses immenses domaines du Far West australien. Nous entrâmes dans la rivière de Brisbane dans la matinée, et vraiment le spectacle qui frappa nos regards ne pouvait être vu dans de plus heureuses conditions. La rivière coulait majestueuse entre des bords

couverts d'une végétation dans laquelle tous les tons de verdure s'étaient donné rendez-vous. Le pays, d'abord plat, devenait peu à peu accidenté; la forêt vierge baignait au bord des eaux tranquilles ses grands arbres enlacés de lianes et des bandes de perroquets et de cacatoès faisaient retentir l'air de leurs cris discordants. Le steamer parcourut environ dix lieues ainsi à petite vitesse, car la rivière étant tortueuse, il serait dangereux de naviguer trop rapidement. Puis la forêt fit place aux plaines, les maisons entourées de bouquets de bananiers se montrèrent au bord de l'eau et bientôt, à un détour du fleuve, apparut la ville de Brisbane et Kangaroo Point, le quartier fashionable.

La ville est très joliment située et entourée de collines élevées sur lesquelles on jouit constamment d'une brise rafraichissante.

Bien que Brisbane soit fort rapprochée du tropique, la chaleur n'y est pas telle que l'on pourrait le présumer; j'ai eu plus tard l'occasion de faire à Brisbane un séjour de six mois et je ne me souviens pas avoir eu à me plaindre de ce côté.

De Brisbane, nous allâmes à Ipswich, qui était autrefois la principale ville de la province, mais que la première a depuis détrônée. Nous suivîmes le cours, resserré sur ce point, de la rivière Brisbane et du Brœmer son affluent, tantôt passant sous les ombreux arceaux de la forêt vierge qui se rejoignaient au-dessus de nos têtes, tantôt longeant de riches plantations de bananiers et de cannes à sucre.

Plus tard, dans une seconde excursion, nous poussâmes jusqu'à Toowoomba, au centre du magnifique district des Darling-Downs. La voie ferrée s'élève par des pentes parfois très rapides sur le flanc des montagnes, jusqu'à une hauteur de près de 3000 pieds, à laquelle sont situés les plateaux. Là, bien que nous soyons par 27° de latitude sud, on se trouve au milieu d'un pays où toutes les récoltes des pays

tempérés croissent à profusion. Ces plateaux sont parmi les plus riches de l'Australie; le sol y est fertile, le pâturage excellent et la température beaucoup plus modérée que dans la plaine.

Mais il me tarde de vous ramener vers Sydney, aussi ne dirai-je plus que quelques mots sur l'état actuel et l'avenir de la colonie de Queensland.

La race anglo-saxonne se trouve là aux prises avec une nature à laquelle elle n'est point habituée. Plus on remonte vers le nord de la colonie et plus le travail devient difficile, sinon impossible à l'homme blanc. D'un autre côté les ressources du pays sont trop grandes, trop variées pour qu'on les abandonne. Déjà, de tous côtés, s'élèvent des plantations de cannes à sucre, de coton, etc., et vraiment, en présence de ce qui se passe là bas, on se prend à regretter de ne point voir nos compatriotes apparaître avec leurs capitaux et leur intelligence, sur une scène qui offre à l'industrie et à l'agriculture tropicale des chances de succès si certaines et si nombreuses. Si les Anglais lancent dans ces entreprises des capitaux considérables, et l'année dernière seulement plus de dix millions ont été souscrits dans le but d'ériger des usines centrales et de mettre en cannes une immense étendue de terrain, si les Anglais, dis-je, en agissent ainsi c'est qu'ils entrevoient des résultats certains. On sait que nos voisins ne se lancent pas à la légère dans les affaires; pourquoi donc ne les imiterions-nous pas? Certes il y a place pour tout le monde en Australie, et tout le monde y va excepté nous.

Je ne puis m'empêcher ici de sonner une note d'alarme à ce sujet. Les hasards d'une vie un peu aventureuse m'ont conduit sous bien des cieux et bien des climats, et partout j'ai dû remarquer que notre influence se faisait à peine sentir. Partout à l'étranger nos voisins d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie se remuent et s'avancent sur tous les points du monde, augmentant nécessairement les relations com-

merciales avec leurs pays respectifs, et nous seuls, Français, c'est à peine si nous apparaissions, en quelque sorte pour mémoire, dans la liste de ceux qui s'en vont au loin porter notre commerce, notre civilisation et nos coutumes.

Il est bien permis à un Français de regretter cet état de choses, qui tend malheureusement chaque jour à diminuer notre influence dans les pays lointains. En Australie, elle est nulle, et je dirai plus, même dans nos propres colonies de la Nouvelle-Calédonie, de Taïti et nos protectorats dans l'Océan Pacifique, ce sont des négociants anglais, allemands ou américains qui tiennent le haut commerce presque tout entier entre leurs mains.

Nous retournerons si vous le voulez bien à Sydney, au bord de la baie des Mille Baies, sur les rives délicieuses de Port-Jackson. Mais ce ne sera que pour un instant car je vous prierai de vouloir bien encore partir avec moi à travers le pays, traverser les Montagnes Bleues, descendre dans les vallées de Lithgow et de Bowenfels en passant par le grand « Zig-zag railway », chef-d'œuvre des ingénieurs australiens. Nous nous dirigerons ensuite à travers les vastes et fertiles plaines de Bathurst et d'Orange, au milieu des grandes fermes et des riches pâturages; puis, passant à travers des champs abandonnés, nous nous arrêterons à Wellington, au confluent des rivières de Bell et de Macquarie. Là il nous faudra abandonner le chemin de fer et pénétrer dans l'inconnu.

En effet, ceux-là seulement que leurs affaires obligent de résider au delà des villes de Wellington et de Dubbo, toutes les deux aujourd'hui très prospères, grâce au voisinage de riches contrées et à l'arrivée du chemin de fer, poussent jusqu'au Darling et visitent l'arrière-pays, *the back-country*, ainsi que les Australiens nomment leur Far West.

J'avais profité d'une aimable invitation pour pénétrer dans cet intérieur, hier absolument inconnu, d'où la Nou-

velle-Galles du Sud tire déjà une grande partie de sa richesse en laines, cuivres et productions de toutes sortes. M. Russel Barton, administrateur de la grande mine de cuivre de Cobar, m'avait offert de l'accompagner dans un voyage de quatre cents lieues à travers l'intérieur jusque sur les bords du Darling, à Bourke, dans le cœur de la Nouvelle-Galles du Sud. Nous devions nous rendre à Cobar en passant à Nymagee, où une riche mine de cuivre venait d'être découverte et de là continuer notre voyage au milieu d'un pays presque complètement désert.

Je rejoignis M. R. Barton à Wellington et nous partîmes en compagnie d'un troisième voyageur, l'un des directeurs de la mine de cuivre de Cobar. Nous devions voyager dans une confortable voiture à quatre chevaux et nous arrêter tous les soirs, soit dans les auberges du bord de la route, que l'on rencontre à peu près tous les dix lieues, soit à défaut d'auberges, dans les stations éparées sur cet immense territoire dont M. Barton connaissait la plupart des propriétaires. C'était précisément l'époque de la tente et de plus mon hôte faisait un voyage politique, car il allait poser sa candidature au parlement de la colonie.

De Wellington à Dubbo, le pays est légèrement ondulé; le sol est admirable comme richesse, mais c'est à peine si l'on y rencontre quelques habitations; de temps en temps passent à côté de nous de longues files de wagons traînés par seize ou dix-huit bœufs et chargés de plusieurs tonnes de marchandises diverses en route pour l'extrême intérieur. Ils creusent dans la terre friable de profonds sillons et poursuivent leur route avec une majestueuse lenteur.

Passé Dubbo, florissante petite ville de 2000 âmes, nous pénétrons tout à fait dans l'arrière-pays. Nous ne sommes pas éloignés du Macquarie, et partout le pays a un aspect superbe. De magnifiques eucalyptus, au tronc blanc et lisse, croissent jusqu'au milieu de la route qui n'est du reste indiquée que par des barrières élevées de loin en loin,

autour de quelque *selection* (ferme de free selector) et par les sillons que les wagons et les charrettes des fermiers ont creusés sur le sol.

Jusqu'à l'auberge de Narroimine, cependant, nous rencontrons encore de temps en temps quelques personnes. Des troupeaux de moutons et de bœufs que l'on mène à Dubbo nous croisent et nous tombons devant l'auberge en plein campement de *teamsters* (wagonniers). Ils sont là une vingtaine campés au bord de la rivière, au pied de gigantesques eucalyptus ; il est bientôt nuit et les feux, allumés de tous côtés, donnent à la scène un aspect tout particulier. Les rayons de la lune qui se lève se jouent entre les longues feuilles d'eucalyptus, et dessinent sur le sol des ombres fantastiques. En ce moment, l'un des *teamsters* fait retentir la solitude des accords d'un instrument de musique fort en vogue parmi les gens du pays. C'est une espèce de *concertina*, sur laquelle il joue, assez bien ma foi, valse set polkas, airs d'opéras, etc., etc. La musique a des charmes, et bientôt voilà nos wagonniers qui entrent en danse, les uns avec leurs femmes qui laissent la soupe se faire toute seule, les autres entre hommes. La scène ne manque pas de gaieté ; elle se termine par une marche générale vers le bas de l'auberge et les libations commencent pour se prolonger longtemps dans la nuit.

Le lendemain nous devons quitter les sentiers battus pour nous diriger vers Dandalloo, sur la rivière Bogan par une route qui n'avait encore été foulée qu'une seule fois. Il s'agissait de nous fier à la grande connaissance du bush que possédait notre conducteur M. Barton, car il est facile de s'égarer au milieu des plaines qui s'étendent entre les deux rivières. L'aspect du pays change en effet du tout au tout ; l'eucalyptus lui-même disparaît çà et là, pour faire place à des forêts de *Casuarina*, et les plaines sont couvertes de ce joli mimosa que l'on nomme le *Myall*. Chose étrange, ces arbres semblent tous taillés à une certaine

hauteur, et leurs branches, qui retombent gracieusement autour du tronc comme celles de saules pleureurs, semblent toutes coupées à un même niveau. M. Barton m'explique ce phénomène assez bizarre. Les bestiaux sont très friands de feuilles du Myall, et lorsque l'herbe est desséchée par le soleil ou fait défaut, ils s'en nourrissent volontiers. Or, comme ils ont généralement tous la même taille, ils ne peuvent atteindre qu'à un certain niveau au-dessus duquel les branches restent intactes.

A mesure que nous approchons du Bogan les plaines d'alluvion noires font place au terrain chocolat, plus accidenté, des bords du Macquarie. Nous passons la rivière à Dandalloo, d'où le lendemain nous allons faire une pointe dans les environs, pour examiner une mine de cuivre que l'on y avait découvert peu auparavant.

Nous pénétrons là dans un pays d'un genre tout différent, moins uniforme et partant plus pittoresque. Certains ont comparé l'Australie à un immense parc, et nulle part cette définition n'est plus juste que pour la partie du pays que nous traversons alors. Les pins coloniaux, assez jolie espèce de pins, particulière à l'Australie, font ici leur apparition; ils s'échappent en quelque sorte d'un véritable bouquet de mimosas aux fleurs jaunes et odoriférantes. La route, ou plutôt le track, serpente sur un sol quartzeux, imprégné de minerais de fer, qui lui donne cette teinte rouge que l'on remarque dans les allées de certains parcs; seulement la nature se charge ici de l'entretien et comme les hommes n'y passent pas fréquemment, la route est encore en assez bon état.

Nous atteignons, dans l'après-midi, une auberge perdue au milieu du bush, entourée d'un vaste enclos ensemencé et où nous sommes reçus par de charmantes jeunes femmes, la femme et la sœur du maître de la maison. On nous y traite du mieux possible, et nous étions nombreux, diverses personnes s'étant jointes à nous. On improvisa un repas sa-

tisfaisant composé de beurre frais, de lait et d'œufs, festin d'ermite comme vous le voyez. Mais qu'y faire? Le boucher le plus voisin était à trente lieues de là; bien que les kangaroos fourmillent dans le voisinage, l'aubergiste n'avait pas de rôti à nous offrir. Du reste nous nous passâmes volontiers de ce dernier plat, la viande du kangaroo de la grande espèce est dure et coriace; la queue seule peut servir pour faire d'excellente soupe.

Le lendemain nous reprenions notre route à travers le désert et traversant le Bogan nous entrions dans cet immense pays sans eau qui s'étend entre le Lachlan, le Bogan et la rivière Darling. Deux jours après nous étions à Nymagee.

Qu'est-ce que Nymagee? La veille d'y arriver je n'en savais pas plus que vous à ce sujet. Nymagee était alors un village, c'est déjà une petite ville aujourd'hui et le centre d'un district qui devra son importance future aux riches dépôts de cuivre qui y furent découverts quelques mois avant mon passage.

Cinq mois auparavant, en effet, il n'y avait là qu'un misérable vieil ivrogne de pasteur, qui avait construit une hutte en écorce d'eucalyptus d'un aspect aussi misérable que son occupant. La découverte de la mine l'ayant fait riche relativement, il s'était trouvé, du jour au lendemain, possesseur d'une trentaine de mille francs qui ne firent que hâter le destin auquel il était réservé, la mort par l'alcoolisme. Déjà autour de cette hutte s'ouvraient béants cinq grands trous de mine et le minerai s'amoncelait, en attendant que les machines que l'on était en train de mettre en place fussent prêtes à le broyer et les fourneaux prêts à dégager le métal des matières étrangères auxquelles il se trouve mélangé.

C'est un spectacle curieux pour un nouveau venu que de voir ces villages pousser comme des champignons à trente, quarante, cinquante lieues de tout centre habité, autour d'un trou de mine, auquel ils doivent leur existence. Les sapins employés à construire les maisons des ouvriers et des gens que l'espoir de faire des affaires attire dans ces

lieux éloignés, ont été pris au milieu de la ville nouvelle. On ne les a même pas tous abattus et quelques arbres poussent encore au beau milieu des rues. La population qui se précipite vers ces centres de nouvelle formation n'est pas, comme on le peut bien penser, tout ce qu'il y a de plus orthodoxe. Je dus passer la nuit dans une auberge où arriva, vers minuit, une bande de mineurs venant des champs d'or de Temora, à une soixantaine de lieues dans le Sud. Ils étaient plus ou moins ivres et débarquèrent de la voiture publique dans un état des plus pittoresque. Le fracas qu'ils menèrent toute la nuit défie toute description; ils burent, jouèrent, hurlèrent, brisèrent une partie du mobilier et terminèrent par une rixe générale.

De Nymagee, qui n'était alors que dans l'enfance, nous nous dirigeâmes vers Cobar qui, fondée depuis plusieurs années, compte déjà près de 3000 habitants. On a découvert sur ce point l'un des plus riches dépôts de cuivre qui existent peut-être dans le monde entier. Je visitai la mine dans tous ses détails et mesurai moi-même, à plusieurs niveaux, l'épaisseur de la veine qui, dans certains endroits, atteint jusqu'à 103 pieds anglais.

Il y a là toute une fonderie qui compte aujourd'hui seize fourneaux; elle n'en comptait que quatorze lors de mon passage, et une raffinerie qui produisait chaque semaine une moyenne de cinquante à soixante tonnes de lingots de cuivre fin. N'est-ce pas un spectacle vraiment digne d'admiration que celui de l'industrie humaine s'implantant au beau milieu du désert pour arracher aux entrailles du sol les richesses que les siècles y ont amoncelées? La ville de Cobar est située en plein désert, à près de cent lieues des centres les plus rapprochés, et à l'époque de sa fondation elle ne communiquait guère avec le monde extérieur que par Bourke et la rivière Darling, quand celle-ci était navigable jusque-là. Malgré les difficultés de l'éloignement et la position au milieu d'un désert sans eau, où s'élèvent fréquemment de véritables

tourmentes de poussière et de sable comme en plein Sahara, les Australiens n'ont pas craint de venir planter leurs tentes à Cobar. Ils ont eu besoin de capitaux, on leur en a fourni. Dès l'abord, la mine fut sur le point d'être abandonnée, mais des personnes énergiques en ayant pris l'administration, elle n'a cessé de prospérer.

Retrouver, en plein désert, tous les éléments de la civilisation groupés autour de cette mine, des hôtels confortables, des hôtes affables, je dois dire que ce fut là, pour moi, et c'eût été pour bien d'autres un sujet d'étonnement. Certes la ville même n'offre rien de très séduisant, composée qu'elle est d'un amas un peu désordonné d'habitations de tout genre, depuis le *gourbi* en boîtes de sardines et en bidons à pétrole, jusqu'à la confortable maison en briques, entourée, comme partout en Australie, d'une large véranda; mais on ne saurait s'attendre à voir un carrefour de l'Étoile se dresser subitement en plein désert australien.

De Cobar nous nous dirigeâmes vers la petite ville de Louth, au bord du Darling. Il nous fallut camper en route car on ne rencontre pas une habitation, sur un parcours de près de trente-cinq lieues.

Louth n'est qu'un tout petit village sur les bords de la grande rivière australienne qui coule à une grande profondeur, entre des berges élevées sur lesquelles croissent d'immenses eucalyptus. Entre Cobar et Louth nous avons traversé un pays accidenté en certains endroits, d'un aspect très riche au milieu d'une végétation variée. L'eucalyptus y est agréablement remplacé par des bouquets de jolis arbres très touffus et d'une verdure très prononcée; elle se compose surtout du *Wilga*, qui est certes un des arbres les plus jolis de la flore australienne, du *Mulga*, du *leopard-tree*, qui ressemble un peu au bouleau quand il est encore jeune, mais dont l'écorce est tachetée comme la peau d'un léopard, d'où lui vient son nom.

Entre Louth et Bourke, au contraire, les arbres n'appar-

raissent plus guère que tout à fait sur les bords du Darling, que la route côtoie. Ce ne sont plus que d'immenses plaines d'alluvion, presque sans arbres et d'une platitude désespérante; le soleil se fait rudement sentir dans ces espaces sans ombre. Aux environs de Bourke, la plaine est couverte de hautes herbes qui croissent très serrées, et sont entremêlées d'indigo sauvage et le curieux *Lignum*, qui n'est ni arbuste ni herbage, fait son apparition. La présence de ce végétal indique que la plaine est souvent submergée par les inondations de la rivière, car le lignum ne pousse guère que dans ces terrains-là. Bourke est une assez jolie petite ville, assise sur la rive gauche du Darling et qui compte 1500 habitants. Comme toutes les localités australiennes de cette importance, elle possède plusieurs institutions publiques, une bibliothèque, etc., etc. Elle communique par la rivière avec Adélaïde, la capitale de la colonie de l'Australie méridionale, et en 1885 elle sera reliée à la cité de Sydney par une ligne ferrée de 300 lieues de long.

De Bourke nous nous dirigeâmes vers une station qui appartient à mon hôte et qui est occupée par un de ses frères et sa famille. Je n'ai pas besoin de vous dire que nous y fûmes admirablement reçus. Du reste j'ai remporté un excellent souvenir de l'hospitalité australienne. On ne s'empresse pas autour de vous, mais on vous traite de suite comme une vieille connaissance; chez ces braves gens vous pouvez vous considérer comme chez vous.

A Mooculta où nous arrivâmes au moment de la tonte, je vis passer sous le ciseau près de cinq mille moutons dans une journée. Ils étaient là une soixante d'hommes parlant peu, travaillant beaucoup et c'était vraiment curieux de voir avec quelle adresse ils dépouillaient un mouton de son vêtement de laine. Il suffit de quelques coups de ces grands ciseaux à tondre que l'on nomme des *shears*, d'où le nom de *shearers* que l'on donne aux gens dont la profession est de tondre les moutons.

Nous quittâmes Mooculta à regret et le surlendemain nous trouvait à Breewanira, le point extrême de notre voyage qui s'acheva toujours à travers une succession de plaines couvertes de hautes herbes, de lignum et çà et là de quelques arbres rabougris. Dans ce dernier village, on me fit remarquer, à un coude de la rivière Darling qui était alors assez basse, de curieuses constructions faites par les indigènes. Sir Thomas Mitchell, le célèbre explorateur les avait décrites dans une de ses relations. Ce sont de véritables barrages formant une succession de petits bassins qui communiquent les uns aux autres. Ces barrages, formés de pierres superposées, s'étendant sur une distance considérable dans le lit de la rivière, il a fallu en apporter une immense quantité. Ils sont établis dans le but de pêcher les excellents poissons dont la rivière foisonne et d'après sir Thomas Mitchell, qui ne croyait pas les indigènes de son temps assez intelligents pour imaginer pareilles constructions et assez laborieux pour y travailler, elles avaient été faites il y a, pensait-il, un ou deux siècles par une race plus intelligente et plus active. Les indigènes d'aujourd'hui, qui sont bien peu nombreux, se réunissent encore à de certaines saisons quand les eaux sont basses. Ils battent la rivière en amont des barrages avec des branches d'arbres et effraient ainsi le poisson qui se précipite au milieu de ce dédale de bassins; d'autres noirs en referment les ouvertures à l'aide de quartiers de roche, pas trop lourds toutefois. Les poissons, prisonniers dans ces bassins, sont alors tués à coups de lance par les indigènes.

De Breewanira nous retournâmes vers la civilisation, en traversant le Bogan à Gongolgon et en suivant le cours de cette rivière qu'il nous fallut traverser encore avant d'arriver à Warren; de là nous regagnâmes Dubbo et enfin Sydney. Dans les immenses plaines sans arbres qui s'étendent le long du cours du Bogan, nous fûmes plusieurs fois témoins du phénomène du mirage.

Tout le pays que nous venons de parcourir était, il y a quelques années à peine, totalement inconnu ; il est aujourd'hui entièrement occupé par les squatters. Les mineurs et à leur suite les free selectors ou fermiers, commencent à y pénétrer, mais en nombre encore peu considérable. Cependant ce pays ne tardera guère à être peuplé. Déjà, quelques mois après mon voyage, on découvre de l'or à l'extrémité de la Nouvelle-Galles du Sud, bien loin au delà du Darling, et aujourd'hui un ou deux centres de population se sont créés autour des champs d'or. La civilisation et la colonisation marchent à pas de géants dans ce pays qui n'est pas vieux d'un siècle. Quelques chiffres, en terminant, vous donneront une idée du progrès accompli dans ce court espace de temps.

Il y a quatre-vingt-quatorze ans, le capitaine Phillips fondait l'établissement de Botany-Bay avec un personnel de quelques centaines de soldats et de déportés.

En fait d'animaux l'établissement possédait un taureau, quatre vaches et un veau, un étalon, quatre juments et trois poulains, avec quelques moutons, quelques chèvres et quelques individus de race porcine.

En 1880, les statistiques générales des colonies qui se sont depuis lors formées autour de l'établissement de Botany-Bay, comptaient près de 3 000 000 d'habitants d'origine européenne, 1 206 100 chevaux, 8 104 786 têtes de bétail, 72 299 343 moutons, 1 026 898 porcs.

La valeur totale des importations et exportations de l'Australie atteignait, en 1880, la somme énorme de 2 373 206 250 francs soit 871 fr. 28 par tête.

Dans la même proportion la France devrait faire un chiffre d'affaires annuel de 31 milliards 660 millions de francs, tandis qu'elle n'atteint pas 9 milliards.

La seule colonie de la Nouvelle-Galles du Sud avait, en 1881, un revenu de 160 millions et comme sa population est à peu près exactement un cinquantième de celle

de toute la France, il s'ensuit que notre pays devrait avoir proportionnellement un revenu cinquante fois plus considérable, soit 8 milliards de francs. Et encore faut-il ajouter que l'impôt direct tel qu'on le connaît en France n'existe pas dans la colonie.

LES
PORTS DE LA GRANDE-BRETAGNE

PROJETS D'AVENIR

PAR
L. SIMONIN¹

Je demande la permission d'offrir à la Société un livre de géographie appliquée que j'ai publié il y a quelque temps. Ce livre, je n'en viens pas parler ici, la présentation, l'offre en est faite en ces quelques mots, une fois pour toutes; mais il traite des ports anglais, que je suis allé visiter en 1879 et 1881, et que j'ai toujours étudiés en me tenant au courant des publications anglaises sur ce sujet si intéressant, si remarquable. Je voudrais parler surtout des quatre grands ports anglais de Glasgow sur la Clyde, de Newcastle sur la Tyne, de Londres sur la Tamise et de Liverpool sur la Mersey, qui tous tendent à s'agrandir, à se développer d'une façon surprenante. Ainsi, à l'heure qu'il est, Londres qui avait déjà des docks immenses, je parle des nouveaux docks, de ces docks de Victoria que j'ai vus en construction en 1879, Londres qui arrive maintenant sur la Tamise jusque vis-à-vis de Gravesend, va établir là des bassins qui coûteront peut-être 100 millions et qui recevront spécialement ces léviathans des mers, ces navires dont la longueur et le tirant d'eau augmentent sans cesse, et qui vont aujourd'hui en Australie, dans la mer des Indes, dans le grand Océan. Voilà ce que les Anglais préparent et ce qu'ils font, bien que ces entreprises, dans la plupart des cas, ne don-

1. Communication adressée à la Société dans sa séance du 6 avril 1883.

nent pas de très grands bénéfices aux compagnies qui les dirigent.

Mais Londres reste, grâce à tous ces travaux, le plus grand port du monde entier, le plus grand entrepôt de marchandises que les hommes aient jamais vu. Londres fait pour plus de cinq milliards d'affaires par an, et reçoit dans ses bassins soixante mille navires, jaugeant 16 millions de tonnes.

A Liverpool, on fait le même genre de travail qu'à Londres. On s'avance ici en amont de la Mersey, et l'on continue ces immenses bassins dont la surface dépasse aujourd'hui deux cents hectares, et où viennent s'abriter les plus grands navires. Tous les bassins en reçoivent trente-cinq mille, jaugeant 15 millions de tonnes.

Liverpool trafique plus particulièrement avec l'Afrique occidentale, avec l'Amérique du Nord, tandis que Londres concentre volontiers dans ses docks le commerce avec l'Australie, l'Inde, la Chine, le Japon.

On fait à Liverpool à peu près le même chiffre d'affaires qu'à Londres, 5 milliards de francs, plus du double de ce que font Marseille ou le Havre, et plus que Hambourg ou que New-York, qui font de 4 milliards à 4 milliards et demi.

Ce sont là les six plus grands ports du monde entier. Londres et Liverpool, sont les deux premiers incontestablement; puis, Hambourg et New-York, qui marchent à peu près de pair, avec une différence cependant en faveur de New-York, enfin Marseille et le Havre.

Le port d'Anvers ne vient, pour à présent, qu'au septième rang, après le Havre.

New-York est le port des céréales, du coton, du bétail, du pétrole, des viandes salées, des bois, et Londres le port des houilles, des laines, des soies, des épices, de tous les métaux.

Liverpool a dépensé, à l'heure qu'il est, près de 500 millions de francs pour la construction des bassins sur la Mersey.

Tout cela se fait sans le concours de l'État; si l'on recourait sans cesse à l'État, comme chez nous, il faudrait dix ans pour agrandir un bassin, pour améliorer un port.

Nous discutons la question des agrandissements du Havre depuis cinq ans et plus, et l'on dit toujours : « Il faut dix ans pour achever ces travaux. » Or, on a à peine commencé. Bientôt nos nouveaux navires transatlantiques ne pourront plus évoluer dans ces bassins, ne pourront plus venir au Havre. Un des hommes qui ont fait sur la Clyde le port de Glasgow, qui est une conquête sur la nature, me disait, il y a quelque temps : « Si nous avions un fleuve comme la Seine, et sur la Seine, un marché de deux millions d'habitants comme Paris, que n'aurions-nous pas fait ? Car la Seine est un fleuve plus beau que la Clyde. »

Nous, nous ne faisons rien, ou à peu près rien. On a bien pratiqué quelques dragages sur la Seine, on a bien jeté quelques digues en amont de Rouen, et Rouen qui recevait 500 000 tonneaux de marchandises, il y a dix ans, en reçoit aujourd'hui 1 500 000, et marche de pair avec Dunkerque; mais on s'est arrêté là.

Nous pourrions faire aisément tous les travaux qu'exigent nos ports, si nous avions, comme en Angleterre, des sociétés, des syndicats, des corporations ou même des municipalités qui s'en chargent. A Anvers, où MM. Couvreux et Hersent viennent de faire comme entrepreneurs les magnifiques travaux que l'on sait, le long du fleuve, ils ont donné au nouveau port une profondeur de 8 à 10 mètres, et les plus grands navires y arrivent aisément. Il y a quelque temps, il est venu en France un navire de Californie, chargé de quatre mille tonnes de blé. Il s'est présenté devant le Havre, il n'a pas pu accéder dans les bassins, il est allé à Anvers.

Quand on dit que nos exportations diminuent, cela vient de ce que nous restons en arrière dans toutes les choses dont il vient d'être parlé. C'est encore une raison

pour laquelle je veux vous citer ce que l'on projette en ce moment en Angleterre, à Liverpool, sur la Mersey. Il y a là une compagnie de négociants, d'armateurs, d'industriels, qui s'est fondée il n'y a pas longtemps, et qui se prépare à construire sur le fleuve ou latéralement un véritable canal maritime, lequel sera, pour la longueur, la largeur et la profondeur, comme une sorte de canal de Suez. Il aura 80 kilomètres de long, avec une profondeur de 7^m, 60 à la basse mer, une largeur de 60 mètres au niveau de l'eau, de 30 mètres au fond. Il coûtera 6 millions de livres sterling ou 150 millions de francs, et rejoindra la Mersey à Liverpool. Les écluses livreront passage à des navires qui auront 150 mètres de long et 15 mètres de large. On amènera ainsi jusqu'à Manchester toutes les houilles, tous les cotons nécessaires à l'industrie manufacturière. De son côté, Manchester expédiera par là toutes ses cotonnades qui habitent le monde entier, et dont la valeur se chiffre par plus d'un milliard de francs. Elles s'en vont aujourd'hui à Liverpool, pour être envoyées de là dans l'Inde, en Chine, au Japon, en Australie, jusque dans l'Afrique occidentale et centrale, où elles servent même de monnaie, c'est-à-dire de moyens d'échange dans tout le Soudan, sur le Congo, sur le Niger, en un mot dans toute l'Afrique.

Pour transporter toutes ces marchandises, les gens de Manchester ont calculé qu'avec un canal maritime ils feraient une économie considérable. En effet, le prix de transport d'une tonne, de Liverpool à Manchester ou vice versa, frais de docks, de manutention, de chemin de fer, etc., est d'environ 30 francs. Il ne serait plus que de 6 à 7 francs avec le canal que l'on va faire. Les céréales, les bois, la fonte, l'alun, le vitriol, les machines, prendraient non moins utilement cette voie que la houille, le coton, les cotonnades et d'ailleurs, la population dans un rayon de 8 kilomètres autour de Manchester n'est pas moindre de 850 000 habitants.

Le projet a soulevé, il faut le dire, quelque opposition de la part des compagnies de chemin de fer; car ce canal les obligera à changer le niveau de leur voie dans quelques points, et aussi lèsera partiellement leurs intérêts; mais elles sauront se taire devant ce dernier motif, parce que chez les Anglais, l'intérêt général passe avant tout.

Il n'est pas besoin de dire que, sur la Clyde et sur la Tyne, on fait aussi de grandes choses comme sur la Mersey. A Glasgow on agrandit les bassins, on finit les docks, on continue à draguer le fleuve, et les plus grands navires, les cuirassés de 10 000 tonnes et de 9 mètres de tirant d'eau, peuvent venir s'abriter là où, il y a quelques années à peine, il existait des raffineries de sucre et des ateliers de tissage. On a amené sur ces points les eaux de la Clyde. Un ingénieur des plus distingués, M. Deas, a publié les résultats hydrographiques de ces grands travaux, des relevés sur le mouvement des marées dans la Clyde et sur les oscillations singulières qu'elles présentent.

Autrefois la mer montait à peine jusque-là; il n'y avait dans le fleuve qu'un mètre d'eau, à présent il y en a de 7 mètres et demi à 8 mètres, et il arrive bien souvent que la marée est plus haute à Glasgow, situé à seize milles de la côte, qu'à Greenock, qui est à l'embouchure de la Clyde.

Sur la Tyne, on fait les mêmes travaux que sur la Clyde. Le port de Newcastle grandit tous les jours. Il exporte aujourd'hui 8 millions de tonnes de charbon, presque la moitié de toute l'exportation l'Angleterre, et cela lui donne un frêt toujours renaissant.

Si nous pouvions, comme l'Angleterre, faire sortir de France, frêt ou lest, 20 millions de tonnes de charbon, pour les expédier sur tous les points du globe et recevoir en échange les épices, les laines, la soie, le coton, tout ce que notre voisine accumule dans ses immenses entrepôts, la France serait autrement prospère. Il faut avouer que la nature a singulièrement favorisé l'Angleterre.

Les choses ne s'arrêteront pas là ; les États-Unis préparent en ce moment un service maritime pour l'Angleterre, qui va fonctionner dans quelque temps et dont les navires iront sur l'Océan avec une vitesse qui rappellera jusqu'à un certain point celle des chemins de fer.

Il y a sur la pointe du pays de Galles, une rade magnifique, une espèce de port naturel qui a des profondeurs d'eau de 12 à 15 mètres, c'est le port de Milford-Haven. C'est le point qu'on a reconnu comme étant le plus propice pour l'arrivée et le départ de ces navires rapides.

Il s'agit d'aller en six jours de Milford-Haven à la pointe de Long-Island, cette île longue qui est devant l'État de New-York et où, à l'extrémité, existe aussi un port naturel magnifique, analogue comme profondeur à celui de Milford-Haven, le port de Fort-Pond Bay, à Montauk-Point.

Une compagnie américaine à la tête de laquelle est un grand capitaliste bien connu à New-York, va installer, entre les deux ports précités, un service de bateaux spécialement affectés au transport des voyageurs, des voyageurs riches, qui ne manquent pas aux États-Unis. L'année dernière, il est venu plus de cent mille personnes de New-York, à destination de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France et cette année déjà 130 000 personnes ont pris leurs billets.

Ces navires qui ne seront faits que pour transporter des voyageurs n'auront pas, pour ainsi dire, de mâts, et ils navigueront contre vents et marées, résistant à tous les temps. Ils auront des machines de 20 000 chevaux et un tirant d'eau de 8 mètres à 8^m,50.

On partira de New-York avec le chemin de fer, on traversera Long-Island sur une distance totale de 170 kilomètres, à raison de 60 kilomètres à l'heure, ce qui demandera environ trois heures. On s'embarquera à Fort-Pond Bay, qui est à l'extrémité de l'île, sur l'Atlantique. En faisant 20 milles à l'heure sur l'Océan, la distance totale étant de 2280 milles, n'arrivera en cinq ou six jours à Milford-Haven.

De là à Londres, qui sera le *terminus* du voyage, on ira en chemin de fer avec une rapidité de 55 à 60 kilomètres à l'heure, sur une distance totale de 515 kilomètres qui sera ainsi franchie en onze heures. Le trajet total sera donc accompli en six jours.

Le mille marin étant de 1852 mètres, il est facile de voir qu'à 20 milles par heure, on fera 37 kilomètres à l'heure, ce qui est la rapidité ordinaire du chemin de fer.

Les Anglais ont du reste déjà des navires, comme l'*Alaska*, le *Servia*, l'*Arizona*, qui font, depuis 1880, la traversée de l'Atlantique en sept jours et quelques heures, c'est-à-dire avec une vitesse de 18 à 19 milles à l'heure, et quelquefois 20 milles.

Il n'y a donc rien d'étonnant dans ce qu'on disait tout à l'heure à l'égard des voyages projetés.

N'oublions pas que les Américains sont les auteurs d'applications et de découvertes encore plus surprenantes, tels que la machine à coudre, la machine à labourer, à moissonner, etc.

Profitions dans la navigation de l'exemple qu'ils nous donnent, au moment où nous allons renouveler nos contrats avec la Compagnie transatlantique, et dépenser là en subventions 9 millions par an, alors que nous sommes pris par les inquiétudes que nous cause le port du Havre, et que l'on indiquait tout à l'heure. A la suite des discussions qui ont eu lieu au sein de la commission qui s'est occupée du renouvellement des contrats des services maritimes, commission dont j'avais l'honneur de faire partie, M. le Ministre des Postes et des Télégraphes a ordonné d'urgence des études sur les améliorations à faire au port du Havre. Les ingénieurs ont répondu par un long travail et un devis de 75 millions de francs; mais ils ont ajouté qu'il faudrait dix ans pour exécuter tous ces travaux : voilà où nous en sommes.

Vous voyez comment, dans toutes ces grandes ques-

tions, il s'agit de modifications à apporter à la géographie de la terre. Voilà de nouveaux points de départ et d'arrivée pour les communications maritimes, et de nouvelles intercourses pour les navires, qui intéressent tout le monde, mais qui menacent peut-être notre état économique, notre prospérité nationale, si nous n'y prenons garde, si nous persévérons dans nos lenteurs, dans notre imprévoyance, et si nous ne luttons pas d'ardeur avec tous nos concurrents.

Autrefois, quand les peuples vivaient isolés, quand ils se développaient à l'abri des droits protecteurs, on pouvait attendre et se perfectionner à l'aise ; mais aujourd'hui que la concurrence est universelle, aujourd'hui qu'il y a partout des expositions internationales, des télégraphes, des chemins de fer, il n'est plus permis de rester dans l'inaction et d'attendre les bras croisés.

Les Américains semblaient avoir perdu leur marine marchande et l'avaient perdue en réalité, parce qu'en établissant des droits protecteurs, ils ont augmenté le prix du bois, du fer, de l'acier, du goudron, du chanvre, du cuivre, du zinc, de tous les métaux enfin et de toutes les matières qui entrent dans la construction d'un navire. Ils n'en peuvent plus construire. Ils en faisaient pour 800 000 tonneaux et même un million, il y a quelque trente ans, autant et plus que les Anglais. Aujourd'hui, ce sont les Anglais qui ont pris leur place, ce sont les Anglais qui sont les transporteurs, les *rouliers de la mer* et les fournisseurs du monde entier en navires. Nous mêmes nous avons besoin aussi de l'appoint des Anglais, et, depuis qu'on a accordé des primes à la marine marchande, beaucoup de nos armateurs sont allés en Angleterre et ont fait construire des navires qu'ils ont ramenés pour les franciser et bénéficier de la prime.

Mais voici les Américains qui se réveillent, et nous devons faire comme eux, et surtout comme les Anglais.

Tous ces grands travaux de Londres, de Liverpool, de

Newcastle, de Glasgow, déjà entrepris ou qui sont poursuivis, doivent nous servir d'exemple et pour le présent et pour l'avenir.

C'est à des géographes que je m'adresse, mais c'est aussi à des Français, et puisque la Société répand au dehors ce qui se dit ici, et elle a raison, je demande, au nom de mon pays, que les citoyens s'unissent chez nous comme s'unissent les Anglais, les Américains, et fassent aussi quelque grande chose dans nos ports, et que le gouvernement, dans toutes ces questions si importantes auxquelles il touche de toutes les manières, par ses bureaux, par son administration, ne retarde point la marche des affaires. Dans la crise que nous traversons et qui vient de la lutte universelle, de la lutte pour la vie économique, c'est un des moyens, un des auxiliaires de notre relèvement, que de nous occuper de l'amélioration de nos ports et par là du progrès de nos échanges. Le génie national n'est certes pas éteint, les Français l'ont prouvé de différentes façons, fut-ce dans les travaux publics et dans les armements maritimes. Montrons que nous sommes en cela les égaux des Américains et des Anglais.

Le Gérant responsable,

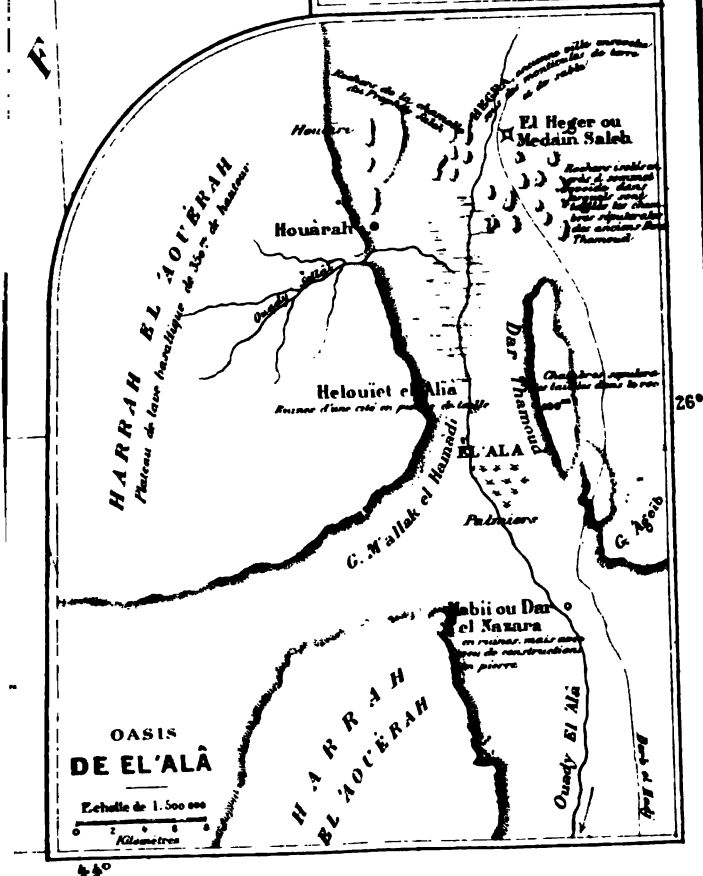
C. MAUNOIR,

Secrétaire général de la Commission centrale.

صَوِّمُوا بِأَيِّ النَّاسِ

340

Q ^u it	Fruit
S ^u it	Bureau
S ^u l	Chute, brisure
T ^u ll	Gallina



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ, in-8°.

- 1^{re} série (1821 à 1833), 20 vol. — (vol. 1 et 2 *épuisés*).
2^e série (1834 à 1843), 20 vol.
3^e série (1844 à 1850), 14 vol.
4^e série (1851 à 1860), 20 vol. — (vol. 1 à 10, 15 *épuisés*).
5^e série (1861 à 1870), 20 vol. — (vol. 1, à 6, 9, 11, 12, 1 et 16 *épuisés*).
6^e série (1871 à 1880), 20 vol. — (vol. 7 *épuisé*).
7^e série (1881 à 1883), 4 vol.

Ce *Bulletin*, à partir de 1882, est divisé en deux parties. La première qui comprend le compte rendu des séances, les principales lettres de la correspondance, la liste des ouvrages offerts à la Société et les faits géographiques les plus importants est publiée dix jours après la séance.

La seconde qui renferme les mémoires, notices, rapports ou documents de quelque étendue avec cartes, paraît tous les trois mois. Prix : pour Paris, 20 francs pour les départements, 22 francs; et pour l'étranger, 25 francs.

Table générale et analytique de la 1^{re} et de la 2^e série. 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs.

Table générale et analytique de la 3^e et de la 4^e série. 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs.

Notices annuelles des travaux de la Société et du progrès des sciences géographiques, par les secrétaires généraux. Prix : 1 franc chaque notice.

Programme d'instructions aux navigateurs [pour l'étude de la géographie physique de la mer. Broch. in-8°. Prix : 1 franc.

Instructions générales aux voyageurs. 1 vol. in-16°. Prix : 3 francs.

Compte rendu du Congrès international des sciences géographiques de 1875. Tome I, in-8°. Prix : 20 francs. — Tome II, in-8°. Prix : 15 francs.

Guide hygiénique et médical des voyageurs dans l'Afrique intertropicale, par les D^{rs} AD. NICOLAS, H. LACAZE et SIGMOL, publié par la Société de Géographie et la Société de médecine pratique de Paris, avec le concours des Sociétés françaises de Géographie. Une brochure in-8° de 100 pages. Prix : 2 francs.

Liste provisoire de bibliographies géographiques spéciales, par M. JAMES JACKSON, archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie.

Cette liste comprend 1177 articles se rapportant à la bibliographie des diverses régions de la terre.

Un vol. in-8° de 8 et 340 pages. Prix : 12 francs.

Exploration du Sahara. Les deux missions du lieutenant-colonel Flatters, par le lieutenant-colonel DERRECAGAIX.

Un vol. in-8° de 144 pages avec carte. Prix : 3 francs.

Fleuves de l'Amérique du Sud, 1877-1879, par le D^r JULES CREVAUX, médecin de la Marine française, 1 vol. in-f° de 39 cartes avec tableau d'assemblage. Une notice biographique et une bibliographie des travaux de Crevaux accompagnent cet atlas. Prix : 25 francs.

La confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben Ali es-Senoûsi et son domaine géographique en l'année 1300 de l'hégire=1883 de notre ère, par HENRI DUVEYRIER. Paris, 1884. Brochure in-8° de 84 pages accompagnée d'une carte. Prix : 3 fr.

Liste de positions géographiques en Afrique (continent et îles), par HENRI DUVEYRIER. Premier fascicule A-G. Paris, 1884. In-f° de 140 pages. Prix : 12 fr.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ

ART. I. La Société est instituée pour concourir aux progrès de la géographie; elle fait entreprendre des voyages dans des contrées inconnues; elle propose et décerne des prix; établit une correspondance avec les Sociétés savantes, les voyageurs et les géographes; publie des relations inédites, ainsi que des ouvrages et fait graver des cartes.

ART. IV. Les étrangers sont admis au même titre que les Français.

ART. V. Pour être admis dans la Société, il faudra être présenté par deux membres et reçu par la Commission centrale.

ART. VI. Chaque membre de la Société souscrit pour une contribution annuelle de 36 francs au moins par année, et donne en outre 25 francs une fois payés, lors de la remise du diplôme.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT INTÉRIEUR

ART. XXXI. La Commission centrale a la faculté de nommer, hors du territoire français, des membres *correspondants étrangers* qui se seraient acquis un nom par leurs travaux géographiques. Un diplôme peut leur être délivré.

ART. XXXII. La Société admet, sous le titre de *Membres donateurs*, les étrangers et les Français qui s'engagent à payer, lors de leur admission et une fois pour toutes, une somme dont le minimum est fixé à 300 francs.

La bibliothèque, boulevard Saint-Germain, 184, est ouverte aux membres de la Société, de 11 à 4 heures, les dimanches et jours de fête exceptés.

Les envois faits à la Société doivent être adressés, *francs de port* à M. le Président de la Commission centrale, boulevard Saint-Germain, 184.

S'adresser, pour les renseignements et les réclamations, à M. C. Aubry, agent de la Société, boulevard Saint-Germain, 184.

MM. les membres de la Société de Géographie peuvent faire exécuter à leurs frais des tirages à part de leurs articles, aux conditions du tarif ci-après.

	50	100	150	200	250	300	350	400	500
	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.
Une f ^{re} (16 pages).....									
Remise en pages, glazage, papier, piqure, enveloppe de couleur.....	12 65	15 55	18 95	23 10	27 »	30 90	34 80	38 95	45 90
3/4 de f ^{re} (12 pages)....	10 75	12 60	16 70	20 »	23 50	27 »	31 »	34 75	40 90
1/2 f ^{re} (8 pages).....	7 80	9 60	12 05	14 20	16 75	19 30	21 85	24 40	29 95
1/4 de f ^{re} (4 pages)....	4 40	6 30	8 85	10 10	12 »	13 40	15 30	16 95	20 50
Couvertures, composition, tirage, papier, glazage... ..	9 »	10 »	11 80	13 »	15 15	16 45	18 70	19 75	23 15
Composition d'un titre d'entrée de 1/4 de page.....									2
Composition d'un grand titre, avec page blanche au verso.....									4 50
Composition de quatre pages de titres (sans annonces pour les travaux du même auteur).....									6 50
Les corrections seront comptées 1 franc l'heure.									
Le tirage de chaque gravure sera compté 3 francs.									

5. 3

DE LA

AVEC LE CONCOURS DE LA SECTION DE PUBLICATION

LES SECRÉTAIRES DE LA COMMISSION CENTRALE

Le père PINABEL. — Notes sur quelques peuplades sauvages dépendant du Tong-King.....	417
Le père P. BLANCK. — Le Tranc-Nigne, à l'ouest du Tong-King.....	434
P. ROMANET DE CAILLAUD. — Le Quang-Si.....	453
CHARLES HUBER. — Voyage dans l'Arabie centrale (1878-1882) Hamâd, Sammar, Qaçm, Nedjâz.....	468
Le prince ROLAND BONAPARTE. — Les derniers voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée.....	531
I. SIMONIN. — L'émigration britannique et les progrès de l'Australie.....	562

Le père PINABEL. — Croquis des rivières Ame et Khao, Tong-King, 1882.
Le père BLANCK. — Partie du Laos annamite comprise entre le Tong-King
méridional et le Mékong, 1883. 1/4 500 000°.
Le prince ROLAND BONAPARTE. — La Nouvelle-Guinée néerlandaise, 1884.
1/2 250 000°.

4° TRIMESTRE 1884

PARIS
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 184

1884

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RECUEIL DE VOYAGES ET DE MÉMOIRES, in-4°.

TOME I^{er}, contenant les voyages de Marco Polo. 1 vol. in-4°, 1824 (*épuisé*). Première édition française, d'après le manuscrit le plus ancien et le plus complet connu, suivie d'un texte latin inédit. Ce volume est composé comme suit : *Avant-propos*, par M. Malte-Brun, secrétaire général de la Société de Géographie; — *Introduction aux voyages de Marco Polo*, par M. Roux de Rochelle; — *Voyage de Marco Polo*, le texte français de Rusticien de Pise, d'après le n° 10270 de la Bibliothèque royale; — *Peregrinatio Marci Pauli*, texte latin, d'après le n° 3195 de la Bibliothèque royale; — *Glossaire des mots aujourd'hui hors d'usage*. — *Variantes pour les noms propres d'hommes et de lieux*, d'après onze manuscrits.

TOME II, avec 18 planches. Prix : 18 francs.

Il contient : Une Relation de Ghanat et des coutumes de ses habitants. — Des relations inédites de la Cyrénaïque. — Une notice sur la mesure géométrique de quelques sommets des Alpes. — Résultats des questions adressées à un Maure de Tisshit et à un nègre de Wallet. — Réponses aux questions de la Société sur l'Afrique septentrionale. — Uniténaire de Constantinople à la Mecque. — Une Description des ruines découvertes près de Palenqué, suivie de Recherches sur l'ancienne population de l'Amérique. — Une notice sur la carte générale des pachalicks de Hhaleb, Orfa et Bagdad. — Un mémoire sur la géographie de la Perse. — Des recherches sur les antiquités des États-Unis de l'Amérique septentrionale.

TOME III, contenant l'Orographie de l'Europe, par M. L. Bruguère, ouvrage couronné par la Société dans sa séance générale du 31 mars 1826; avec une carte orographique, 12 tableaux synoptiques et trois vues et coupes des chaînes de montagnes (*épuisé*).

TOME IV, avec une carte et plusieurs *fac-similés*. Prix : 30 francs.

Il contient : Description des merveilles d'une partie de l'Asie, par le P. Jordan de Séverac. — Relation del Viage hecho á la isla de Amat, etc. (Relation d'un Voyage à l'île d'Amat), d'après les manuscrits communiqués par M. Henri Ternaux. — Vocabulaires de plusieurs contrées de l'Afrique, recueillis par M. Kœnig, avec des observations préliminaires. — Voyages en Orient : Relation de Guillaume de Rubruck. — Notice sur les anciens voyages de Tartarie en général, et sur celui de Jean du Plan de Carpin en particulier; avec une carte, par M. d'Avezac. — Relation de la Tartarie, de Jean du Plan de Carpin; Voyage de Bernard et de ses compagnons en Égypte et en Terre-Sainte. — Relation des voyages de Sævulf à Jérusalem et en Terre-Sainte.

TOMES V et VI, contenant la Géographie d'Edrisi, traduite de l'arabe en français, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque du roi, et accompagnée de notes, par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut, etc., avec 3 cartes. Prix : 24 francs chaque volume.

TOME VII, contenant la Grammaire et le Dictionnaire de la langue berbère, en caractères arabes, composés par feu Venture de Paradis, revus par P. Amédée Jaubert, membre de l'Institut; suivis de plusieurs *itinéraires* de l'Afrique septentrionale recueillis par l'auteur, et précédés d'une Notice biographique sur la partie méridionale de l'Asie centrale, avec une carte et deux plans, par M. Nicolas de Khanikof. — Recherches sur Tyr et Palætyr, et essais de restitution et d'interprétation d'un passage de Scylax, avec deux cartes, par M. Poulain de Bossay. Prix : 24 francs.

Mémoire sur l'Ethnographie de la Perse, par M. Nicolas de Khanikof. Prix : 6 francs.

NOTES

SUR QUELQUES

PEUPLADES SAUVAGES DÉPENDANT DU TONG-KING ¹

PAR

Le PÈRE PINABEL

De la Société des Missions étrangères.



Deux fleuves principaux, le Maa et le Chou, arrosent la province de Thagne-hoa. Ces deux fleuves qui descendent du côté de la Chine, ont l'un et l'autre un parcours très considérable.

En remontant le fleuve Maa, à partir de Niane-lôô, le pays devient de plus en plus montagneux; il n'est plus habité par les Annamites qu'à de rares intervalles, et seulement sur les bords du fleuve. Les montagnes sont occupées par des populations que les Annamites appellent sauvages et qui portent le nom de Phou-tays, nom dont l'étymologie semble indiquer une origine laocienne. Ces Phou-tays sont répandues dans trois *ghiaous* (ou sous-préfectures de montagnes) nommés Thuong-souane, Lang-ghiagne et Qouane-hoa, qui dépendent de la province de Thagne-hoa. Pour se rendre dans les deux premières, il faut suivre le fleuve Chou, appelé dans la langue des sauvages Same, et ensuite la rivière Ame, ou rivière Pit, dans la langue des sauvages. On arrive à la troisième par le fleuve Maa, qui conserve le même nom dans les deux langues.

Le territoire des *ghiaous* est vaste, mais peu habité parce qu'il est tout en montagnes et que l'on n'y rencontre point de plaines proprement dites.

1. Voir la carte jointe à ce numéro.

Après avoir traversé les qhiaous, on arrive dans les sous-préfectures laociennes, tributaires du roi d'Annam. Elles ont pour chefs des Laociens et la majeure partie de la population est laocienne ; mais on y compte aussi beaucoup de villages de Phou-tays venus des qhiaous.

Trois de ces sous-préfectures dépendent de la province de Thagne-hoa, ce sont celles de : Mane-sôl, de Qhien-cô et de Sam-na. Ces sous-préfectures payent tribut non seulement à l'Annam mais encore au Laos.

Enfin, après avoir traversé les qhiaous et les sous-préfectures laociennes, on arrive dans le Laos proprement dit, qui, lui-même, est tributaire du royaume de Siam. Les petites caravanes qui jadis allaient à Louang-Prabang et partaient des qhiaous, mettaient plus d'un mois avant d'arriver.

Outre les Tays et les Laociens, on rencontre encore dans ces pays plusieurs autres tribus venues de l'étranger. On trouve les Méos qui sont probablement les Miao-tsés chinois, mais qui, en tout cas, sont évidemment d'origine chinoise, comme il est facile de le reconnaître à leurs usages et à leur langage. La plupart d'entre eux portent même des anneaux au cou, rattachés par une plaque sur laquelle sont gravés des caractères chinois.

On trouve encore la tribu des Sas, autrement appelés Phou-tignes ou Phou-qhiuongs, dont l'origine ne m'est pas connue. On dit qu'après avoir fait la guerre dans le Name-qhiuong, ancien royaume de Vien-chan, ils se sont retirés sur les confins du royaume annamite.

Les montagnes sont couvertes de forêts séculaires où l'on trouve des bois de qualité excellente et des bambous de toute espèce. On y rencontre différentes espèces de chênes ; des palmiers qui servent à la nourriture des sauvages dans les temps de famine ; le faux gambier que les sauvages vendent aux Annamites pour la teinture ; une cannelé très estimée en médecine par les Annamites etc., etc.

Ces montagnes sont peuplées de différents genres d'animaux sauvages, parmi lesquelles on rencontre le boa, le tigre royal, la panthère, le rhinocéros, l'éléphant, le bœuf sauvage, le sanglier, le singe, l'écureuil, le chien sauvage, la poule, le toukan, et un grand nombre d'autres dont l'énumération serait fastidieuse.

La température est en général plus supportable que dans la plaine d'Annam, et le thermomètre varie de $+2^{\circ}$ à $+35^{\circ}$. Mais on peut dire cependant que le climat est malsain, à cause des forêts d'où s'élèvent des miasmes délétères.

La fièvre est la maladie la plus commune, la plus terrible aussi, et il n'est point d'étranger qui, arrivant dans ce pays, n'en subisse plus ou moins gravement les atteintes.

Coutumes. Usages. Langue.

Les rebelles qui ravagent depuis plusieurs années les sous-préfectures laociennes m'ont fermé jusqu'ici l'entrée du Laos. Aussi, ne m'étendrai-je pas sur la constitution, les coutumes, les croyances de ce royaume, parce que je tiens à ne donner que des renseignements dont j'aie constaté par moi-même l'exactitude. Je pense néanmoins que l'on peut, en grande partie, appliquer au peuple du Laos ce que je dirai des tribus situées dans les qhiaous et les sous-préfectures laociennes.

Ce pays est soumis au régime féodal. Les qhiaous en effet se divisent en tribus ou *muongs*, et chaque tribu obéit à son seigneur appelé *dao-muong*; en langue laocienne il s'appelle *muong-bao*.

Le seigneur dirime les procès, impose des amendes aux coupables, veille à l'observation des coutumes. Les habitants lui doivent respect et obéissance, l'aident à construire des maisons, à labourer ses champs, le regardent enfin comme leur père et leur seigneur.

Les parents du Dao-muong sont appelés *daos*, et chacun

des principaux d'entre eux est chef ou petit seigneur d'un petit village. Ils ont droit à certains menus privilèges et sont exempts de corvées. Les femmes elles-mêmes participent à cette noblesse et s'appellent *Nang* ou femmes nobles. Mais si elles veulent conserver leur titre, elles doivent prendre un époux parmi les chefs; si elles le prennent parmi le peuple, comme cela arrive quelquefois, elles perdent la noblesse et doivent payer une amende au seigneur pour n'avoir pas su conserver leur rang.

Outre le seigneur et les membres de sa famille, on remarque les notables qui sont pris parmi le peuple; et, comme il arrive souvent que le seigneur n'habite pas dans le village dont il est chef, l'un des notables commande au village; il est chargé de percevoir l'impôt, les redevances, de fournir les hommes de corvée, de communiquer au village les ordres du seigneur et il assiste aux délibérations.

Telle est la constitution des tribus sauvages dans les qhiaous. Vers l'année 1834, le roi d'Annam, Migne-Mang, voulut soumettre ces peuplades aux lois et aux coutumes annamites. Il divisa les qhiaous en cantons et en communes, et refusa de reconnaître l'autorité des seigneurs. Il nomma des chefs de cantons, des maires, entre les mains desquels devait résider tout le pouvoir. Les tribus subirent ce joug malgré elles, mais elles conservèrent toujours leurs coutumes, reconnurent encore l'autorité de leurs seigneurs comme bien supérieure à celle du maire; et, quand les sauvages ont entre eux quelque procès, ils préfèrent s'adresser aux chefs de la tribu plutôt qu'aux mandarins annamites, à la plupart desquels s'applique parfaitement la fable de *l'Huttre et les Plaideurs*.

Il est facile de comprendre par ces quelques détails, que si j'emploie le mot de « sauvages » pour désigner ces peuplades, il ne faut point l'entendre dans la rigueur du terme. Il est plutôt synonyme de « montagnards ». Je me sers de ce mot, parce que l'usage a prévalu; mais en soi, les habi-

tants des montagnes ne sont nullement plus sauvages que les Annamites et les autres peuplades d'Orient.

Les sauvages ont en général un caractère doux, conciliant, et pratiquent entr'eux une grande charité qui les porte à s'entr'aider, à se secourir mutuellement dans leurs travaux et leurs besoins. Il faut avouer, cependant, que quelques tribus se livrent facilement au brigandage, ou au moins à la maraude, que certains chefs sont adonnés à l'opium et oppriment le peuple par leurs exactions.

Dans les moments de disette, en temps de famine, les familles qui n'ont plus de riz ou de maïs pour subvenir aux besoins de chaque jour, vont en demander aux maisons voisines qui jamais ne refusent; et, pour peu que la famine dure quelque temps, toutes les maisons, riches et pauvres, se trouvent réduites au même point, c'est-à-dire doivent aller à la montagne chercher des racines, pour se procurer quelque nourriture.

Si quelqu'un dans le village veut bâtir une maison, tous les habitants du village viennent à son aide sans exiger de salaire; les sauvages, en effet, ne se mettent point à gage et ne font point de corvée pour de l'argent, sinon très rarement. Le chef de la maison devra seulement témoigner sa reconnaissance en offrant un repas à ceux qui l'ont aidé à bâtir sa maison.

Toutes les maisons, construites en bois, sont bâties sur pilotis. Le plancher est élevé au-dessus de terre de un mètre et demi environ; il est fait non en planches, mais en bambous écrasés et aplatis. Les murs sont également en bambous tressés, de sorte que, même quand les portes et les fenêtres sont fermées, il est encore facile de lire et d'écrire dans la maison, ces treillis mal joints donnant suffisamment passage à la lumière. Le haut des colonnes est taillé en demi-lune pour soutenir la poutre qui n'est retenue que par sa pesanteur naturelle. Le toit est aussi en bambous, recouvert de feuilles de palmier.

Voulez-vous connaître l'intérieur de la maison ? Il est assez simple. Pour entrer il faut d'abord monter l'échelle ; à la porte est un long tube en bambou, rempli d'eau pour se laver les pieds, car dans ce pays les chaussures ne sont pas d'usage. Pénétrez dans l'intérieur ; vous trouvez d'abord le foyer fait de quatre planches jointes ensemble et formant un carré d'environ un mètre de côté. On a rempli ce carré de terre pétrie avec soin et c'est là que chaque jour on allume le feu. N'y cherchez pas de cheminée, la fumée se promène en toute liberté dans la maison, jusqu'à ce que sa légèreté naturelle l'oblige à s'enfuir par les deux extrémités du toit, ou à travers le toit lui-même ; sur ce foyer sont trois gros cailloux, disposés en triangle et servant de trépied. Si vous arrivez quelques instants avant le repas, vous verrez ce trépied solide, surmonté d'une marmite remplie d'eau bouillante, laquelle marmite supporte un tube en bambou contenant du riz. Ce tube est percé à son extrémité afin de laisser passer la vapeur d'eau, car les sauvages cuisent leur riz à la vapeur, et ainsi il est d'un goût bien plus délicat. Cet endroit où se fait la cuisine de chaque jour est réservé aux femmes. En descendant un peu, vous trouverez un autre foyer, construit dans le même style et à l'usage des hommes. Sur les bords de ce foyer, vous verrez un tube en bambou, long de 0^m,40 et rempli d'eau jusqu'au tiers ; vers le tiers du tube est adapté un petit fourneau servant à contenir le tabac. Les sauvages aspirent la fumée de ce tabac en mettant la bouche à l'extrémité supérieure du tube. C'est là la pipe des sauvages.

Dans les maisons, ordinairement vastes, un compartiment spécial, fermé par une cloison, sert de chambre à coucher. Si vous levez les yeux, vous apercevez une espèce de plancher en bambous juxtaposés sur les poutres, où l'on met du riz, du sel et divers objets. Dans le toit sont piqués quelques charrues, des chalumeaux pour boire le vin, quelques filets. Tout alentour sont suspendus aux cloi-

sous des couteaux, des haches et toujours un tube en bambou long de 0^m,40 rempli d'eau fraîche, dans lequel chacun peut boire à volonté. Pas un clou ni une cheville n'est employé pour construire la maison. La hache et le couteau ont été les seuls instruments des charpentiers.

Au rez-de-chaussée se trouve la basse-cour, poules, canards, porcs, bœufs et buffles dont la présence est quelquefois incommode, et l'odeur désagréable.

Quand la maison est terminée, le chef de famille offre un repas. Il tue un bœuf ou au moins un porc, selon ses moyens, et donne du vin aux convives. Mais comment les sauvages font-ils ce vin ? Comment le boivent-ils ? Ils ont une grande jarre qu'ils remplissent de son et de riz, dans lesquels ils mettent du ferment. Ensuite ils ferment hermétiquement la jarre, et laissent fermenter pendant un mois environ. Plus la fermentation est longue, meilleur sera le vin. Le jour de la fête arrivé, on apporte la jarre au milieu de la maison. Près de la jarre on place une marmite remplie d'eau, dans laquelle nage une corne de buffle, percée à son extrémité, et mesurant à peu près un demi-litre. Quelqu'un des convives ouvre la jarre, puis enfonce dans ce riz fermenté six ou huit chalumeaux, longs de deux mètres. Il verse ensuite de l'eau, plein la jarre, amorce les chalumeaux et goûte si le vin sera doux ou aigre.

Après ces préparatifs, le chef de la maison invite les convives. Les premiers d'entre eux s'approchant, se rangent en cercle autour de la jarre de vin. Chacun prend son chalumeau, et après s'être invités mutuellement, ils aspirent dans ce tube et boivent à volonté. Quand la jarre est à sec, on prend la corne de buffle que l'on remplit d'eau et l'on verse de nouveau dans la jarre, afin qu'une autre bande boive à son tour : le vin est toujours bon. Ce vin est un peu aigre, mais assez agréable au goût. Je pense qu'il faudrait en boire au moins plus d'un litre avant de sentir les symptômes de l'ivresse ; aussi est-il rare de rencontrer

des sauvages ivres-morts; ils sont simplement joyeux pendant ces repas qui se font en commun.

Quand le vin est enfin épuisé, alors seulement commence le repas. De petites tables rondes et basses sont disposées dans la longueur de la maison, et les convives se rangent quatre par quatre, autour de chaque table..

Les hommes ne mangent jamais en commun avec les femmes. Chaque convive a son écuelle de riz, mais la viande, les légumes sont en commun, et chacun prend ce qui lui convient. Après le repas, on boit le thé, on fume quelques pipes, puis on se salue, et l'on se sépare joyeusement. Si la nuit est arrivée, chacun prend une torche et retourne tranquillement dans sa famille.

J'ai dit que les sauvages sont en général d'un caractère doux, conciliant, j'ajouterais volontiers qu'ils sont un peu insoucians, apathiques, et sans inquiétude du lendemain. Ainsi ils se livrent à un travail très modéré, et se bornent en grande partie à la culture des champs de la plaine, si l'on peut appeler de ce nom les étroites vallées, qu'ils ont dû défricher au pied des montagnes, sur les bords des torrents.

Les champs de la vallée sont disposés comme en amphithéâtre, et chaque champ est très petit; souvent il contient à peine une dizaine de mètres carrés. Si les champs sont à peu près à la hauteur du torrent, les sauvages amènent l'eau par un canal qui remplit peu à peu toute la vallée pour permettre d'ensemencer le riz. Si les champs sont trop élevés pour que l'eau du torrent y pénètre d'elle-même, ils font alors une grande roue autour de laquelle sont disposés horizontalement de petits tubes en bambous. La force du courant fait tourner cette roue qui emporte l'eau dans ses tubes jusqu'à la moitié de sa hauteur. Alors les tubes se déversent dans un canal qui conduit l'eau dans ces champs trop élevés. Les sauvages se servent pour labourer d'une charrue très légère; souvent même ils n'emploient que la

herse, plus légère encore, et dont les dents sont en bambous et toute la monture en bois. Ils font ordinairement deux moissons, sauf dans certains villages éloignés où les froids d'hiver ne permettent pas d'ensemencer au dixième mois.

Outre les champs de la vallée, les sauvages font encore quelques cultures dans la montagne.

Ils coupent les roseaux, les herbes, abattent les arbres, et, après avoir laissé le tout sécher pendant quelques mois, ils y mettent le feu. Ces champs sont excellents pendant deux ou trois années seulement. Là, ils plantent le riz, le maïs, le manioc, le colon, la canne à sucre, le chanvre, le mûrier, etc.

Mais il ne faudrait pas croire que les sauvages consacrent toute la journée à ce travail pénible, comme font nos paysans de France. Ils se lèvent le matin avec le jour, en toute saison. Après avoir fumé leur pipe, flâné quelque temps dans la maison, ils partent à jeun et travaillent jusqu'à dix ou onze heures du matin, heure à laquelle ils reviennent déjeuner. Après le repas, ils se reposent, font la sieste en été, et, dans l'après-midi, ils retournent quelques heures à la montagne, ou bien vont à la pêche, à la chasse, ou encore vont chercher des bambous pour faire des palissades autour des champs, de crainte que les buffles n'aillent manger le riz nouvellement planté. La soirée se passe tranquillement au coin du feu, et vers huit heures du soir a lieu le souper. Les sauvages ne font que deux repas par jour.

Les femmes travaillent bien davantage, et on peut dire qu'elles sont très laborieuses. Elles doivent piler le riz, travail pénible, à cause des instruments par trop primitifs dont elles se servent. Un arbre creusé d'environ 30 centimètres, et long de 1^m,50, sert à contenir le riz en grain. Elles ont dû d'abord fouler ce riz avec leurs pieds, pour séparer la paille du grain. Ce grain étant placé dans l'arbre creusé, elles se servent de pilons de 4 ou 5 centimètres de diamètre, et longs de 1 mètre et demi qu'elles

tiennent par le milieu. Elles s'assemblent trois ou quatre, et pilent ce riz pour enlever l'écorce; il leur faut au moins deux heures pour avoir du riz bien décortiqué. Elles doivent ensuite aller à la montagne chercher le bois pour faire la cuisine. Pour cela, elles se servent de grandes hottes. Une lanière en écorce d'arbre ou de liane solide est disposée autour de la hotte; elles passent cette lanière sur leur front et portent la hotte sur le dos. Revenues à la maison elles font la cuisine et s'occupent de la basse-cour. En outre, elles doivent filer le coton, faire de la toile, confectionner des habits, en un mot s'occuper de tout le train du ménage. C'est aux femmes à piquer le riz dans les champs; elles aident aussi à moissonner et à transporter le riz à la maison.

Cependant chaque membre de la famille travaille selon son bon plaisir, et le chef de la maison agit d'une manière très paternelle, sans ordonner chaque jour à chacun le travail qu'il doit faire. S'il plait à quelqu'un d'aller se promener, d'aller à la pêche, de faire une partie de chasse, il est parfaitement libre. Cette facilité de rapports, cette amitié qui règne dans la famille fait que souvent les enfants, même après être entrés en ménage, restent dans la même maison, et il n'est pas rare de rencontrer trois ou quatre ménages vivant ensemble, sans querelles et sans disputes, pendant de longues années.

Le costume n'a rien d'extraordinaire. Les hommes portent le turban et s'habillent comme les Annamites, c'est-à-dire qu'ils ont les cheveux longs, portent un petit habit, semblable à une blouse, et de larges pantalons. Quant aux vrais Laociens, ils se rasent la tête, à l'exception des cheveux de devant près du front, qu'ils coupent en brosse. L'habit des femmes est bariolé et peu agréable à la vue. En général ils s'habillent pauvrement.

Examinons maintenant les coutumes indigènes à la naissance des enfants, au mariage, à la mort.

Au moment où l'enfant vient de naître, les parents doi-

vent lui mettre un peu de riz dans la bouche, puis ils disent : « Si tu es du diable, que le diable te tue ; si tu es du Ciel, que le Ciel te prenne sous sa garde. » Il est bien entendu que je parle des usages paléens seulement. Ils pendent un filet dans la maison près de la mère et de l'enfant, de peur que le diable n'emporte le nouveau-né. La mère doit rester cinq ou six jours près du foyer, et manger du riz cuit avec plus de soin qu'à l'ordinaire. Après ce laps de temps seulement, elle peut aller au torrent se laver comme à l'ordinaire.

Les sauvages témoignent beaucoup d'affection à leurs enfants et leur laissent une grande liberté ; je dirais volontiers qu'ils ont pour eux de la faiblesse, parce que l'autorité paternelle en souffre.

Lorsque l'enfant est devenu adolescent, les parents doivent songer à l'établir en ménage. Ordinairement les sauvages se marient assez tard, vers l'âge de vingt-cinq ans ; car il faut pour avoir une épouse, procurer une assez forte somme d'argent aux parents de la fille. Pour les gens de classe noble, il faut fournir au moins 3 ou 400 francs, somme considérable pour ce pays. Les pères et mères s'occupent presque exclusivement du mariage de leurs enfants. Ils se servent quelquefois d'entremetteurs pour faire les premières avances. D'abord ils préparent du bétel, de l'*arec* et vont rendre visite aux parents de la jeune fille. C'est une visite de politesse. La seconde fois, ils ajoutent au bétel, à l'*arec*, une dizaine de petits pains de riz et une dizaine de petits poissons. Ils déclarent alors le sujet de leur visite, et demandent si la jeune fille voudra bien consentir au mariage ; mais la jeune fille ne paraît pas pendant cette visite. Après le départ des visiteurs, les parents demandent à la jeune fille, si elle veut consentir au mariage. Quand celle-ci est contente, elle répond : « Je ne suis qu'une ignorante, mes parents me diront ce que je dois faire et j'obéirai, je consentirai volontiers à cette union. »

Dans une troisième visite, les parents du jeune homme apportent le double de présents, et demandent quelle a été la réponse de la jeune fille. Ils s'informent ensuite de la somme d'argent à fournir pour conclure le mariage. C'est là tout l'objet de cette troisième rencontre. La quatrième fois le futur accompagne ses parents. Il apporte de l'argent, une marmite, un porc et une jarre de vin, puis il invite les parents de sa future. Celle-ci doit aussi fournir un porc et une jarre de vin, afin que les deux familles fassent un repas en commun. En ce moment, celui qui a servi d'entremetteur ou un des amis de la famille, prépare une poule et un œuf; il divise la viande et l'œuf en deux parties égales, puis il souhaite le bonheur aux deux futurs, et les invite à manger. Ceux-ci sont assis sur une même natte et mangent ensemble. On leur présente ensuite le vin à boire et ils boivent aussi dans la même jarre. L'entremetteur leur exprime de nouveau ses souhaits pour qu'ils soient heureux, qu'ils aient beaucoup d'enfants et qu'ils s'aiment entre eux.

Après cette cérémonie, les futurs saluent les parents de la fille, et ceux-ci conduisent leur enfant dans la maison du jeune homme. Là, se fait un nouveau repas solennel en commun; les époux saluent les parents du jeune homme. Le mariage est alors conclu, et les deux familles se séparent en se souhaitant mutuellement paix et bonheur. Si le jeune homme n'avait pu fournir assez d'argent aux parents de la fille, il est ordinairement obligé de rester chez eux et d'y travailler comme l'enfant de la maison, jusqu'à ce qu'il ait pu fournir la somme nécessaire pour emmener son épouse dans sa propre famille.

Le trousseau obligatoire de l'épouse consiste en une moustiquaire et une couverture de lit seulement; ainsi les frais sont peu considérables.

Quand quelqu'un de la famille tombe malade, les sauvages s'empressent de lui chercher des médecines, je ne dis pas le médecin, parce que personne dans ce pays n'exerce cet

art si utile. Ces médecines consistent en des préparations simples : des herbes, des feuilles, des racines, et chaque famille connaît quelque recette dont elle garde le secret. Si par hasard le malade meurt de la maladie dont il est atteint, alors les amis, les voisins s'empressent d'aller à la montagne abattre un arbre. Ils coupent dans le tronc la longueur voulue pour le corps, fendent cette partie par le milieu et la creusent avec soin. C'est là le cercueil des sauvages.

Quant au mort, ils lavent le corps, le revêtent de ses habits, l'enveloppent d'une couverture et d'une natte; alors les parents du défunt pleurent et poussent de grands gémissements, entremêlés de paroles de regret. Ils introduisent dans la bouche du mort un peu de canne de sucre, de riz et de sel; ce sont des symboles. Par la canne de sucre, ils demandent aux mânes du mort d'être favorables, d'agir avec bienveillance et de ne causer aucun dommage aux membres de la famille. Le sel indique que le mort conservera toujours un bon cœur à l'égard de ses parents. Après cette cérémonie on salue le cadavre, puis on verse de nouveau des pleurs. Il faut ensuite choisir un jour, une heure favorable pour mettre le mort dans le cercueil, dans la crainte que le choix d'un jour néfaste ne fasse tomber la famille dans le malheur. Avant de fermer le cercueil, on découvre quelques instants la figure du mort, on lui ouvre les yeux afin qu'il considère le ciel, puis on ferme le cercueil avec soin. Il arrive souvent que les familles, les familles nobles surtout, qui n'ont pas pour le moment les moyens de faire les frais de l'enterrement, gardent les cercueils dans leur maison pendant de longs mois.

Lorsqu'est arrivé le grand jour de la cérémonie, s'il s'agit d'une famille riche, elle fait tuer d'abord un buffle qu'elle offre aux parents et aux habitants du village, afin que ceux-ci aillent faire du charbon. Ce charbon est destiné à être déposé dans la fosse pour garder le cercueil contre l'humidité. On tue un autre buffle afin que les assistants pré-

parent une petite cabane, qui devra être placée sur sa tombe. On tue un troisième buffle pour ceux qui doivent inhumer le corps. L'emplacement du tombeau est choisi dans la forêt, et il est interdit de couper des arbres ou quoi que ce soit dans la forêt, de crainte que les mânes du mort ne se vengent.

La cérémonie terminée, les parents se rendent sur les bords du torrent. Là, un devin plante deux roseaux en forme de triangle, et chacun des parents doit passer dessous. Pendant ce temps, le devin les asperge de l'eau sale qui a servi à nettoyer le riz. Ensuite, les parents lavent leurs habits dans le torrent, et reviennent à la maison. Parvenus au pied de l'échelle, ils se coupent les cheveux avant d'entrer dans la maison. Ils mangent ensuite du riz dans une espèce de panier, et laissent tout en désordre dans la maison, pour marquer leur tristesse. Le devin arrive, et leur reproche d'agir ainsi; ils répondent : « Notre père est mort, nous ne savons plus que dire ni que faire. » Le devin remet l'ordre dans la maison, puis il fait une espèce de goupillon avec différentes herbes, en asperge toute la maison, afin d'en chasser les mauvais génies, et pour qu'à l'avenir la maison jouisse de la paix et du bonheur.

Je suis loin d'avoir rapporté toutes les coutumes de ce pays, mais je pense en avoir dit assez pour faire connaître ces peuplades. Il me reste à dire quelques mots sur la langue et l'écriture.

Les habitants des qhiaous parlent la langue laocienne; mais plus on s'approche de l'Annam plus on y trouve de mots annamites. On y rencontre également plusieurs mots chinois. La langue est chantante comme la langue annamite, mais les tons sont assez différents. Les sauvages ont un alphabet semblable à l'alphabet laocien dont il diffère cependant par certains signes. L'alphabet comprend trente-six lettres appelées *to*. Il est à remarquer que cet alphabet ne contient point la lettre *r*.

Dans les qhiaous, plusieurs individus comprennent la langue annamite, et ainsi les missionnaires, qui connaissent cette dernière langue, peuvent s'en servir comme d'interprètes, afin d'apprendre la langue des sauvages.

La tribu des Méos, assez nombreuse, est répandue dans le qhiaou Hoa et dans les sous-préfectures laociennes. Les Méos sont d'origine chinoise et, à l'exemple des Chinois, ils se rasent la tête excepté au sommet. Ils portent ordinairement un habit court, de larges pantalons en chanvre et un gros turban. Les femmes ont des pendants d'oreille, souvent assez longs pour pouvoir être accrochés derrière la tête ou sous le menton. Leur habit est à grand col, renversé sur les épaules, comme une chemise de matelot, ce qui les fait ressembler à des cantinières.

Les Méos habitent la crête des montagnes. Ils construisent des maisons basses en planches grossières, faites uniquement à coups de hache. Le toit lui-même est en planches. Deux portes servent d'entrée et de fenêtre en même temps. Ces gens sont assez bons travailleurs et cultivent la montagne autour de leurs villages. Lorsqu'ils ont obtenu une bonne moisson, ils se livrent à des réjouissances, et vont se visiter mutuellement. Ils boivent du vin fait avec du grain de maïs et fument l'opium, qu'ils savent recueillir eux-mêmes. Dans leurs moments de loisir, ils vont à la chasse, et font une grande destruction de bêtes sauvages dans le pays où ils habitent. Je n'ai pas vu s'ils se servent de l'arc mais ils ont de petits fusils assez élégants, qu'ils tirent avec habileté.

Ils ne paient point tribut au royaume d'Annam ; ils paient seulement à l'enseigneur du terrain sur lequel ils habitent, et ce tribut est très léger, aussi sont-ils assez riches. Ils font un petit commerce ou des échanges avec les sauvages du pays. Ce commerce se réduit à vendre du riz, du maïs, de l'opium et différents animaux domestiques ; ces derniers sont bien supérieurs en grosseur et en beauté aux animaux que nour-

rissent les autres tribus sauvages. Comme j'ai eu très peu de rapports avec les Méos, je ne puis donner que ces quelques détails bien incomplets.

La tribu des Sas, dont le vrai nom est Phou-tignes, est aussi répandue dans le qhiaou Hoa et les sous-préfectures laociennes. Ils habitent la crête des montagnes, qu'ils cultivent avec les Méos, et ne paient non plus de tribut qu'au seigneur du pays qu'ils habitent. Ces Sas ont pris dernièrement une grande part à la guerre de brigandages qui cause tant de dommages dans ce pays depuis quelques années.

Quelle est la religion des sauvages? Quelle divinité adorent-ils? Toute leur religion est une religion de crainte qui consiste à offrir des sacrifices aux esprits ou mauvais génies. Ils ont une grande foi à l'existence des génies, et pensent que la famine, la peste, les maladies de tout genre, et enfin tous les malheurs leur viennent des esprits malfaisants. C'est pourquoi ils leur offrent des sacrifices, non par respect ou reconnaissance mais uniquement par crainte. Les esprits, selon eux, président à tout, gouvernent tout. Ils croient à l'esprit des eaux, à l'esprit de la forêt : tel arbre est occupé par les esprits; telle montagne est habitée par eux, et malheur à quiconque oserait couper un arbre en cet endroit. Les cimetières surtout sont des endroits sacrés où personne ne peut couper d'arbres sans s'exposer à de grands malheurs. Chaque village est gouverné par un esprit. Aussi les sauvages bâtissent-ils ordinairement trois petites cabanes à l'entrée ou aux environs du village. La cabane du milieu est celle de l'esprit chef du village; les deux autres appartiennent aux esprits serviteurs du premier. Chaque année, ils doivent offrir quelques sacrifices, un bœuf, un porc, ou d'autres animaux à cet esprit, sinon ils perdent la moisson. Ont-ils quelque maladie? Ils font venir le devin, qui doit dire quel esprit est cause de cette maladie, et alors ils font faire un sacrifice pour l'apaiser.

Le seul esprit pour lequel les sauvages aient quelque

respect, est le *Phi-Huon*, ou esprit de la maison, parce qu'ils pensent que de temps en temps l'âme de leurs parents revient les visiter. Aussi, au coin de chaque maison païenne, on aperçoit une petite table, sur laquelle sont déposées quelques assiettes où ils mettent de l'arec, du bétel. C'est là la résidence de l'esprit de la maison. Dans certaines circonstances solennelles, ils vont saluer cette tablette, où est supposée résider l'âme de leurs parents. En somme, les sauvages s'occupent peu de leurs divinités, sinon dans les temps où ils sont éprouvés par le malheur, et leur religion n'est qu'une religion de crainte; j'ai partout remarqué qu'ils sont très contents quand les missionnaires les débarassent de toutes ces superstitions.....

LE TRANE-NIGNE¹

A L'OUEST DU TONG-KING

PAR

LE PÈRE P. BLANCK

De la Société des Missions étrangères

En 1881, Mgr. Croc, vicaire apostolique du Tong-King méridional, conçut le projet de faire évangéliser les sauvages de toute la partie montagneuse située entre la province de Nghé-Ane et le Mékong. En conséquence, le P. Blanck fut désigné, avec le P. Cudrey et le P. Sâtre, pour exécuter cette entreprise. Les notes qui suivent, ainsi que la carte qui les accompagne, ont été rédigées par le P. Blanck.

I. — De Ha-Traï à Muong-Ngan

La route de Ha-Traï² à Chia, premier village sauvage, est très difficile, comme tous les chemins de montagne en ce pays; elle est d'ailleurs praticable pour qui n'a pas de fardeau avec soi, mais pour nos porteurs, elle sera excessivement rude.

J'ai mis deux jours pour franchir les montagnes Giangmane, et il m'a fallu dix heures seulement, pour parvenir à leur sommet.

Le premier jour, dès trois heures, je commençais à descendre le versant laocien; vers le soir, on prépara le campement, et, pour la première fois, il fallut passer la nuit en plein air au milieu de la forêt, en compagnie des loups et des tigres. Quelques branches coupées autour de nous firent tous les frais d'installation. On alluma un bon feu, on

1. Voir la carte jointe à ce numéro.

2. Ha-Traï est par 102°50' long., 16°37' lat. Voir la carte de l'Indo-Chine orientale, par M. Dutreuil de Rhins.

prépara le riz, et la terre nous servit de table d'abord, de lit ensuite. Pendant la nuit, éclata un orage violent, et je m'estimai heureux de n'avoir dû recevoir que quelques gouttes de pluie. L'orage dissipé et le vent ayant baissé, j'eus à souffrir de la fumée, car nous entretenions le feu pour éloigner les bêtes féroces. Enfin, quand le jour parut, nous prîmes un petit repas et nous nous remîmes en marche.

Le versant ouest présente des descentes très rapides ; le sentier, qui pendant l'orage, s'était transformé en torrent, était encore boueux, et de loin en loin il était barré par d'énormes troncs d'arbres qu'il fallait escalader. Mais rien ne put nous arrêter, et le soir nous parvenions au petit village sauvage de Chia. Nous n'avions pas fait deux pas dans le village, qu'un commerçant annamite vint au-devant de nous, pour nous inviter à loger dans le pied-à-terre qu'il a en cet endroit.

J'ai passé là quatre jours, et j'ai pris des renseignements : on m'a indiqué un village un peu plus éloigné, le village de Haong, comme étant un centre de population plus important et un lieu plus sain, où l'eau est bonne.

Huong est un village assez considérable : il doit y avoir 7 à 800 habitants au moins. Assez éloignés ici des montagnes, nous pourrions peut-être échapper, du moins en partie, à la fièvre des bois : nous avons de bonne eau. Derrière notre maison coule un ruisseau qui est un affluent du Ka-digne.

Après beaucoup d'ennuis et de tracasseries causés par notre ignorance de la langue, l'acclimatement, les fièvres et la malveillance déguisée des gens de ce pays, dès que nous pûmes nous faire entendre quelque peu, nous saisismes la première occasion de nous avancer dans l'intérieur du pays ; elle s'est présentée avec le retour du beau temps.

Nous résolûmes de visiter d'abord les deux sous-préfectures voisines, celle de Cam-Mon et celle de Cam-Cot, et de

juger ainsi, par nous-mêmes, des dispositions des indigènes à notre égard.

Je partis donc à éléphant de Huong, le 9 janvier 1882, à dix heures du matin. Nous suivîmes jusqu'au soir les vallons de ce pays tout montagneux, et traversâmes trois fois la rivière Phao. Il était nuit lorsque nous arrivâmes à Cam-Mon : ce fut ma première étape.

La Providence me ménagea un abri dans la maison d'une vieille chrétienne qui me logea pendant une dizaine de jours. Je profitai de ce temps pour visiter les environs, et me mettre en relation avec les villages ; mais le résultat fut qu'il était plus avantageux de me diriger du côté de Trane-Nigne. Je résolus donc de me mettre en route.

La difficulté fut de trouver des éléphants et des porteurs. Les gens y mettaient de la mauvaise volonté et parlaient de prix exorbitants. Je fis voir mon passeport et ne fut guère mieux écouté. Ils me renvoyèrent d'une maison à l'autre trois jours durant.

Enfin on trouva des porteurs annamites qui me conduisirent jusqu'à Cam-Cot, où je restai une dizaine de jours. Les habitants me montrèrent un visage plus ouvert, et j'appris que, pour la plupart, ils venaient du Trane-Nigne et du Trane-Biéne, et fuyaient devant les pillards du nord. Nous apprîmes que le Khan-ti, le roi de ce pays, se trouvait à Nam-Khong. Je résolus donc de poursuivre ma route, et de remonter le flot des fuyards jusqu'à Nam-Khong. Là, nous serions en pays ami ; là, nous pourrions travailler avec plus d'espoir de succès qu'ailleurs.

Pendant ce temps, le P. Sâtre lui aussi, impatient de commencer ses courses apostoliques, avait quitté Huong quelques jours après mon départ. Il se dirigea d'abord vers la rivière Nhuong, et se fit connaître aux villages situés sur le cours de cette rivière. Ces braves gens venaient, pour la plupart, d'au-dessus de la préfecture Touong et de Ky-Cheune. La crainte d'être pillés chez eux leur avait fait transporter là

leurs pénates. Le Père fut bien reçu ; on lui demanda même en plusieurs endroits à ce qu'il restât. Note fut prise de ces bonnes dispositions, mais le Père continua à descendre la rivière Nhuong, et arriva enfin en face de Cam-Cot. Il ne fut pas longtemps sans apprendre que je me trouvais dans les environs. Aussitôt il vint me rejoindre : nous nous communiquâmes nos impressions de voyage et résolûmes de partir ensemble pour Nam-Khong.

Nous louâmes des éléphants, fîmes quelques petites provisions, et le 2 février nous partions avec trois catéchistes et deux servants.

Le chemin que nous prîmes d'abord, si l'on en excepte quatre ou cinq montées, est relativement assez égal. Nous entrâmes ensuite dans les forêts, où nous couchâmes deux nuits. Le soir du troisième jour nous arrivâmes à Xuong.

A partir de cet endroit, les chemins deviennent si étroits et si difficiles que les éléphants ne sont plus d'aucun secours. Ils ne pourraient pas avec leurs charges passer dans les sentiers escarpés et hérissés de difficultés de tout genre. Aussi n'en trouve-t-on pas à Xuong. Les gens de Cam-Cot, aussitôt arrivés, demandèrent à retourner avec leurs bêtes.

Nous louâmes des porteurs et le lendemain matin nous partions pour Pa-hoc, où nous arrivâmes sur les quatre heures du soir, harrassés de fatigue. Les gens établis là viennent du Trane-Biéne, toujours pour le motif que j'ai indiqué : ils attendent que le pays soit tranquille pour retourner chez eux. Apprenant le but de notre voyage, ils en furent très réjouis et nous témoignèrent leur amitié, en restant à causer avec nous jusque bien avant dans la nuit. La fatigue m'a donné la fièvre.

Le lendemain, je pris une forte dose de quinine, et je me crus assez bien portant pour continuer la route ; mais je présumais trop de mes moyens. Le soleil était déjà levé lorsque nous partîmes de Pa-hoc. La matinée était fraîche, une forte rosée était tombée pendant la nuit et retombait

en pluie, des hautes herbes que nous agitions sur notre passage. Je fus bientôt tout mouillé.

Un peu plus loin, nous dûmes passer la rivière Ngom, qu'on dit être un affluent du Muon. L'eau était froide, rapide, le passage large, c'était un vrai torrent; nous ne nous en tirâmes qu'avec peine.

A quelque distance de là, je sentis des frissons de fièvre et me trouvai si faible que je dus m'asseoir sur le bord du chemin, ce qui m'arriva plusieurs fois pendant le trajet. Je ne me souviens pas avoir jamais éprouvé une aussi grande prostration. Il fallait pourtant marcher quand même.

Le soir, j'arrivai tant bien que mal à Pat-pao, où je pris un peu de quinine et du repos. Pat-pao est aussi sur le Muon. Les habitants sont encore des fuyards, de la tribu Moc, ils se sont construits là de méchants abris.

Ma fatigue des jours précédents n'eut pas de suite plus fâcheuse, grâce à Dieu. Nous remontâmes donc le Muon pendant deux jours.

Le premier jour, nous couchâmes à Khé-Nguà, où la fièvre me reprit et me retint deux jours.

Le jour suivant nous montâmes à Xieng-hin.

Nous disions adieu, le lendemain, au Muon et au village de Xieng-hin, pour remonter la rivière Hung sur la gauche; nous fûmes reçus dans la soirée par les gens du village de Xup-hung. Ce sont aussi des fuyards de la tribu Moc. Arrivés là récemment, ils n'avaient pas encore eu le temps de construire leurs maisons : aussi ne voyait-on partout que de vraies huttes. Tout ce qu'ils purent faire fut de nous fabriquer à l'instant un taudis pareil au leur, et en cela ils montrèrent leurs bonnes dispositions. Notre hôtel était sur la rive droite de la rivière Chôl.

Nous y passons une nuit, et après avoir reconnu les bons services de nos hôtes par quelques petits présents, ce que nous devons faire en toute circonstance, nous les quittons au matin et allons dîner à Xieng-xien. La route est abo-

minable. Ceux-là se feront une idée de la difficulté du chemin, qui ont marché pieds nus sur les montagnes, dans les ruisseaux à fond rocailleux, embarrassés d'une quantité de branches d'arbres et d'arbustes de toute espèce.

Ayant pris à Xieng-xien notre pauvre repas, nous partîmes aussitôt, car on nous assura que nous arriverions le soir à Hoï-tam, où nous trouverions un gîte.

Xieng-xien relevait autrefois de la sous-préfecture Moc, qui fait partie du Trane-Nigne; maintenant il paie tribut au Laos seulement.

Au sortir du village, la route suit une vallée assez belle, par laquelle nous allâmes jusqu'à Hoï-tam. Sur dix maisons que comptait autrefois en cet endroit, il n'en reste plus qu'une seule. Le mari étant absent, la femme eut peur et s'assit sur la porte en gémissant; elle ne voulait pas nous laisser entrer. On la rassura difficilement; enfin elle consentit à donner l'hospitalité à toute la caravane. A peine installés, nous la vîmes prendre une poignée de riz, se retirer dans un coin de la maison, et faire ses dévotions aux dieux domestiques, selon les usages du pays.

Le lendemain nous] devons changer de porteurs; mais il n'y avait personne à Hoï-tam. On envoya au village voisin, situé dans la montagne, et bientôt nous eûmes le nombre de porteurs demandés. Je n'ai pas vu ce village et n'ai eu nulle envie de l'aller voir, car nous avions hâte de gagner Tha-xi éloigné d'une petite journée. Nous y arrivions en effet sur le soir, après une marche plus longue, mais moins fatigante que celle des jours précédents.

Les gens de Tha-xi ont quitté le lieu ordinaire de leurs habitations, pour aller demeurer sur les montagnes, car ils craignent d'être surpris par une de ces bandes de pillards qui font encore la terreur du pays.

Une maison se trouvait au milieu des champs, vide, abandonnée : nous nous y installâmes sans façon. C'était bien le village ou mieux l'emplacement du village, car personne

n'habitait là. Un des porteurs courut appeler le chef qui descendit aussitôt pour nous saluer, avec un peu de riz et une poule comme présent. Il nous apprit que nous étions sur la frontière du Trane-Nigne, et comme il devait avertir le roi de notre arrivée, il nous invita à rester là deux jours, temps jugé nécessaire pour avoir la réponse du Khan-ti.

Nous en passâmes par ce qu'il voulut et restâmes deux jours en cet endroit. Nous voulûmes faire quelques provisions, mais on ne nous vendit qu'une poule, un peu de riz, et le tout très cher.

Le troisième jour vint, et nous ne reçûmes pas de réponse du roi.

Nous nous décidâmes alors à continuer notre route, mais nous partîmes un peu tard. Aussi, après avoir marché en tous sens dans la petite plaine de Tha-xi, franchi des montagnes, escaladé des rochers, nous fûmes surpris par la nuit, au versant opposé, sur le bord d'un ruisseau dont je ne me rappelle plus le nom.

Il y avait là une baraque presque démolie ; mais de gens, point. Nous vîmes les traces toutes fraîches du tigre ; il y avait longtemps que nous n'en avions vu. Comment cet animal, qui habite d'ordinaire la lisière des forêts, était-il venu si haut ? Réflexion faite, nous prîmes quelques précautions et nous eûmes un paisible sommeil.

Le jour venu, nous levâmes le campement ; et, après une heure de marche environ, nous arrivions à Xi-Buon, où nous ne trouvâmes que cinq maisons et pas un grain de riz. Nous manquions aussi de porteurs et n'en pûmes louer en cet endroit ; ce que voyant, nos catéchistes et servants prirent chacun un paquet, et nous partîmes.

Non loin de là, le P. Sâtre fut pris de la fièvre, juste au moment où l'on s'engageait dans un ruisseau fort semblable à celui de Xieng-xien. On le suivit pendant plus d'une heure. Mon confrère, qui avait voulu faire contre mau-

vaïse fortune bon cœur, fut très éprouvé : il vomissait avec grande fatigue. Nous le soutenions de notre mieux. Pour ma part, je n'étais pas sans inquiétude, car je savais que nous étions éloignés des villages.

A peine fûmes-nous sortis de cet affreux corridor, que je fis faire halte. A l'aide de quelques branches, nous fîmes un abri. Pendant ce temps, quelques-uns de nos gens allaient en avant chercher des vivres et des secours. Je disaussi « des vivres », car il ne nous restait qu'une poignée de riz. Pendant ce temps, notre cher malade reposait : les vomissements avaient cessé. Le soir après l'accès, je lui administrai une grosse dose de quinine : quelques instants après il reprit sa bonne humeur, et mangea une soupe de riz au sel. L'appétit lui fit trouver le mets délicieux. La nuit vint et nos hommes n'étaient pas de retour. A huit heures nous nous couchâmes tout comme si nous avions soupé. Moins d'une heure après, nous entendions les cris de nos gens qui revenaient avec tout ce que nous avions demandé : des porteurs et des vivres. Le jour suivant, nous arrivâmes à un village nommé Long-chan où nous passâmes la nuit. Nous n'étions plus qu'à une journée de Nam-Kong, où nous savions que demeurait la famille du Khan-ti ; aussi notre départ de Long-chan fut-il matinal et joyeux, car nous comptions arriver au terme du voyage ; mais, hélas ! il ne faut se reposer sur rien !

Après une journée passée à marcher dans les ruisseaux et à graver les collines, nous arrivions, en effet, à Nam-Khong, mais le roi en était parti pour Muong-ngan. Je dois dire qu'en cet endroit plus qu'ailleurs, les gens nous traitèrent bien. Deux jours passés au milieu d'eux nous remirent un peu de nos fatigues, et nous permirent de faire connaissance avec eux.

Le troisième jour, nous partîmes pour Tha-thom où nous arrivâmes à midi. De Nam-Khong à Tha-thom on coupe à travers les montagnes. A la dernière descente, on passe sur

un gros rocher, à la droite duquel on aperçoit une belle cascade. Le chemin du rocher nous conduisit, par des marches creusées dans le roc, jusqu'au lit du ruisseau formé par une cascade. On suit ce ruisseau pendant plus d'une heure. La plaine de Tha-thom s'étend alors devant nous. C'est la plus belle que nous ayons vue jusqu'à présent dans ce pays affreusement accidenté.

Tha-thom est sur la rivière Xan. Il y avait là autrefois, nous dit-on, trois cents maisons assises sur les deux rives du fleuve et entourées de beaux jardins. La plaine était toute cultivée et devait donner de bons revenus. Le Khan-ti y a demeuré un an avec sa famille. Les bandes de pillards sont venues de nuit il y a deux ans ; elles ont mis le feu au village et ont tout saccagé. Le roi s'est sauvé dans les montagnes avec quelques-uns des siens ; les autres ont sauté dans les barques et ont descendu le Xan, de sorte qu'il n'y a plus qu'une quinzaine de maisons habitées par de braves gens très pauvres. Les ruines qui sont là, les colonnes penchées et à demi consumées, l'emplacement des jardins que l'on distingue encore bien, malgré les hautes herbes, laissent assez voir que cette localité devait être florissante. Plus tard, le Khan-ti nous en fit une description des plus flatteuses.

Nous restâmes une nuit seulement à Tha-thom et le lendemain nous partions pour Muong-ngan.

Après une nuit passée dans la forêt, nous escaladâmes les montagnes qui nous menèrent coucher, la nuit suivante, dans une maison isolée, habitée par deux bons vieux. Nous fûmes bien reçus.

Enfin, le lendemain vers midi nous arrivâmes au fort de Muong-ngan. Le Khan-ti et le Chau-khai nous y attendaient. On nous logea dans la citadelle. Notre voyage était à son terme : il avait duré vingt-deux jours. Toutes nos peines étaient passées, nous nous trouvions en pays ami.

II. — Voyage sur la rivière MÔ.

Quelques mois après le voyage précédent, le P. Blanck redescendait pour affaires en pays annamite, et cherchait à regagner ensuite Muong-ngan, en remontant cette fois la rivière MÔ. Nous extrayons des lettres du missionnaire le récit de ce second voyage.

Je fus d'abord retenu pendant longtemps à Cagne-trap où les sauvages du Ngan-ca et de la rivière MÔ étaient venus chercher un refuge contre les bandes de brigands composées principalement de Sas.

Après avoir massacré quelques individus à Sup-nghi, sur la rivière MÔ, ces pillards se sont dirigés vers le nord sur le Ngan-ca, où ils ont ravagé les tribus Lam, Com et Mi-ly. Ils sont venus ensuite jusqu'à Gua-rao, où ils ont fait la chasse à une bande de marchands laociens et birmans, dévastant ainsi toute la contrée située entre la préfecture de Qoui-ghion à l'est, et le Trane-Nigne à l'ouest. Quelque temps après, ne trouvant plus rien à piller, ils sont remontés dans le Trane-Nigne d'où ils étaient venus.

Je fis alors mes préparatifs de voyage : je pus louer des barques pour me conduire sur le MÔ jusqu'à Tha-phé, petit village où l'on quitte les barques pour aller à pied. Ces barques sont des pirogues petites et très étroites, dans lesquelles on n'est pas à l'aise pour s'asseoir, et encore moins pour se coucher. Un toit dressé avec de petits bambous me préservait des rayons du soleil, mais nullement de la chaleur qui devenait insupportable vers midi.

Je m'embarquai vers dix heures du matin, et nous arrivâmes vers la nuit à l'embouchure du MÔ, où je rencontrai le préfet (*quan-phou*). Il venait d'achever un fortin à quelques mètres plus bas, dans un endroit bien placé pour favoriser la retraite des Annamites, mais complètement sans valeur pour arrêter les pillards qui descendaient le Ngan-Ca ou le MÔ.

Mes conducteurs de barques firent halte un peu plus haut, et pendant que je causais avec le mandarin, ils élevèrent le campement. Quelques pieux plantés dans le sable et couverts de feuillage sont un abri suffisant dans ces pays chauds, pendant la saison de la sécheresse. Mais, cette nuit-là, des nuages s'amoncelèrent et un orage éclata. La pluie tomba si abondante que nous fûmes inondés en un clin d'œil; il fut impossible de reposer pendant toute la nuit, et je dus en prendre mon parti. Au premier chant du coq, aussitôt le riz mangé et les bagages pliés, nous remontâmes le Mô.

En entrant dans cette rivière, on se dirige droit vers l'ouest pendant les deux premiers jours. Puis on remonte un peu vers le nord jusqu'à Tha-phé, où le Mô se replie pour ainsi dire sur lui-même, et coule vers le sud sur le territoire des tribus Mô et Moc.

Le premier jour, la navigation se fit entre de hautes montagnes qui parfois ressemblent plutôt à d'anciens châteaux aux portails artistement ciselés, qu'à des masses de pierres entassées par la nature les unes sur les autres. Mais je ne pus jouir plus longtemps de ce paysage, car les rameurs ne tardèrent pas à m'inviter à descendre à terre. Déjà nous touchions aux premiers rapides, assez peu dangereux du reste et que nous passâmes sans accident.

Le soir nous arrivions à Ban-pou, village d'une vingtaine de maisons que nous laissâmes à droite pour aller camper sur le rivage un peu plus haut. Cette nuit fut plus calme que la précédente, et, par suite, notre sommeil fut paisible.

Le lendemain, pareille navigation et pareils rapides à passer. A midi, je saluai en passant la tribu Phou, où repose le P. Taillandier qui avait été envoyé autrefois, par Mgr Gauthier, prêcher l'Évangile en ces parages.

Le soir, un orage nous fit faire halte de bonne heure à Kê-nghi, où il y a une dizaine de maisons seulement. Les habitants du pays, qui s'étaient sauvés devant les rebelles

trois mois auparavant, commençaient à revenir chez eux peu à peu.

C'est dans ce village que six conducteurs de barques, qui avaient conduit le P. Cudrey trois mois auparavant à Tha-phé, avaient été massacrés à leur retour. Aussi les miens hésitèrent-ils un instant. Je fis faire halte quand même, et j'appelai le chef de canton de l'endroit. Celui-ci parut aussitôt et m'invita à venir passer la nuit dans une maison qu'il me vanta pour être la plus belle de l'endroit, mais où je ne fus guère plus à l'abri de la pluie qu'en plein air, ce qui pourtant ne m'empêcha pas de dormir tranquillement jusqu'au chant du coq.

Le lendemain matin, une heure de navigation, nous conduisit à Thuân. Pendant les années de tranquillité, il y avait là autrefois près de trois cents maisons entourées de magnifiques jardins, avec un grand marché où Annamites et sauvages venaient échanger leurs marchandises. Aujourd'hui il ne reste plus trace de maisons, et les jardins incultes servent de retraite aux bêtes sauvages de la montagne.

A midi, nous arrivâmes au pied d'un rapide très dangereux, que les sauvages appellent Kinh-ta-ca. Là hommes et bagages sont déposés à terre. Les barquiers attachent une corde à la barque, et, en évitant le courant, ils s'approchent du rivage; ils traînent alors la barque, entre deux rochers séparés par un filet d'eau seulement. Ainsi, les uns tirant la corde, les autres poussant la barque, ils montent lentement et péniblement au premier étage, puis au second, puis au troisième. Arrivés au haut, les hommes étaient épuisés de fatigue; la nuit approchant, ils dressèrent le campement sur les rochers au bord de l'eau, et nous passâmes la nuit dans ce pays désert, où l'on n'entend que le mugissement des flots qui se précipitent de rochers en rochers.

La journée du lendemain fut plus variée que les précédentes. Les rapides sont plus nombreux. Je fis une grande

partie du chemin à pied, marchant le long du rivage en sautant d'une pierre à l'autre.

A midi, nous nous arrêtâmes au *Kinh-xa-vang*, rapide très long et fort dangereux. Ici voyageurs et bagages coupent à travers la montagne pour rejoindre les barques plus haut. Après un passage si difficile nous naviguâmes encore un moment, et au coucher du soleil, nous élevâmes le campement avec quelques branches d'arbres couvertes de feuillages comme d'habitude. Mais je ne dormis pas à mon aise cette nuit-là et l'insomnie est ordinairement pour nous un pronostic de la fièvre. Cette fois encore, j'en eus pour trois jours de cette terrible fièvre des bois qui nous mine petit à petit.

Le lendemain matin, on continua la route quand même; je m'étendis tant bien que mal dans mon *sampan* que je ne pus quitter de toute la journée. Le soir, nous trouvâmes à *Vang-Pang*, petit village installé depuis l'année dernière et composé de six maisons. J'allai aussitôt prendre place dans l'une d'elles et, me roulant dans une couverture, je gardai cette position jusqu'à la fin de l'accès. Il était fort tard lorsque je pus prendre un peu de riz cuit à l'eau, et aussitôt je me sentis mieux.

N'étant plus qu'à trois petites journées de *Tha-phé*, je voulus, pour y arriver le plus vite possible, continuer la route le lendemain matin, malgré la fatigue excessive causée par la fièvre. Tout à coup on annonce une barque venant de *Tha-phé* et je fais aussitôt appeler les barquiers, pour demander des nouvelles de *Trane-Nigne*.

Ils m'apprennent qu'une bande de Chinois et de *Sas* ravageait le pays dans tous les sens. Le fort de *Ban-co*, situé à cinq heures de *Muong-ngan* était occupé par les brigands. Ils rapportèrent en même temps que les *PP. Sâtre* et *Cudrey* étaient descendus dans la tribu *Nham*, à trois journées de marche de *Muong-ngan* du côté du *Laos*.

Mais les sauvages en content beaucoup plus qu'ils n'en

savent, et quelquefois les nouvelles qu'ils donnent sont fort inexactes. Aussi, après avoir fait une navigation si pénible, et après être arrivé si près du but de mon voyage, je ne crus pas devoir reculer à ces premiers dires. Le lendemain matin j'expédiai donc un courrier pour Muong-ngan. Je lui donnai six jours pour aller et revenir. C'était juste le temps qu'il fallait pour un homme qui n'avait qu'une lettre à porter.

En un jour, mon courrier arriva à Tha-phé, et le lendemain, après une marche très rude, il arrivait au village de Hing-cong, situé à moitié chemin entre Tha-phé et Muong-ngan; il eût été de retour le suivant si les brigands n'eussent fermé les chemins et fait le siège de la citadelle de Muong-gnan.

Le porteur de ma lettre ne pouvant ni avancer ni reculer, se cacha dans la montagne. Au bout de six jours, des barques du petit village de Vang-pang, où je me trouvais, montèrent à Tha-phé acheter du riz. Parties dans la matinée, elles revinrent le soir du même jour annonçant que les brigands occupaient même Tha-phé.

Les gens du pays commencèrent à craindre, et mes barquiers insistèrent pour rebrousser chemin et revenir à Cagne-trap, où ils seraient hors de danger et où ils auraient du riz à manger. Je compris moi-même que le moment n'était pas venu de pénétrer dans le Trane-Nigne par ce chemin. Le départ de Vang-pang fut donc fixé au lendemain.

Nous nous mîmes en route de bon matin. Les barquiers, enhardis par la peur, se lancèrent aveuglément dans les rapides les plus dangereux. Nous filâmes comme à la vapeur, et en un jour et demi nous arrivâmes à Cua-rao, où je rencontraï le roi de Trane-Nigne avec toute sa suite.

Il était descendu un mois auparavant au chef-lieu de Nghé-Ane, pour demander des secours contre les brigands qui ravagent son pays depuis douze ans. Le grand mandarin lui accorda des armes et des munitions, et lui promit en outre d'envoyer immédiatement après lui deux cents

soldats annamites. — Les troupes furent envoyées en effet, mais longtemps après, et avec ordre de ne pas entrer dans le Trane-Nigne.

III. — Notes géographiques, historiques, etc.

La rivière Thôn ou Ka-digne se jette dans le Mékong au-dessous de Nong-Khay.

Du Mékong à Tha-thom, il y a cinq ou six journées en barque sur la rivière Xan qui, à partir de Tha-thom, n'est plus navigable. En escaladant les montagnes, on arrive en deux petites journées à Muong-ngan. Il y a une dizaine de villages et un fortin pour se défendre des brigands. Le pays est sain et froid; tous les ans il y tombe un peu de neige. Il y a des chevaux, des buffles, des bœufs en assez grand nombre.

Sauf la tribu Ngan, toutes les autres tribus (*muongs*) ont été ravagés par les brigands. Les habitants se sont réfugiés dans la montagne ou sont descendus dans la vallée du Mékong, sur le territoire laocien.

Le Trane-Nigne, autrefois si riche, est pauvre maintenant; il a perdu au moins le tiers de ses habitants. Il y en a à Louang-Prabang, à Nong-Khay, à Ponpissay, à Lakhône, et même jusqu'à Oubône. Mais c'est à l'embouchure du Xan, au canton Bolykhan, qu'il y a le plus de ces fuyards de Trane-Nigne. Le roi de Siam leur a cédé ce terrain, et en a nommé chef le frère du roi actuel de Trane-Nigne.

C'est la rivière Khan qui fait la limite du Trane-Nigne au nord-ouest. A l'est-nord-est, le Non qui n'est autre chose que le Ngan-Ca, descend de très haut. Des gens du pays m'ont affirmé qu'il est navigable en petites barques jusqu'à sa source, d'où, en deux jours à pied, on arrive au Khan, qui se jette dans le Mékong à Louang-Prabang.

En remontant le Ngan-Ca, de la préfecture Touong, on

arrive en trois journées à Cagne-trap, où sont un prêtre indigène et des catéchistes.

Une journée au-dessus, on rencontre l'embouchure de la rivière Mô. On remonte cette rivière pendant neuf ou dix jours, en petites barques par des rapides nombreux et assez dangereux, jusqu'à une barrière infranchissable, où il y a un village appelé Ban-xan ou Ta-phé. De là, en deux journées à pied, on arrive à Muong-ngan.

Le Mô redevient navigable à une faible distance au-dessus de Ban-xan, dans le territoire des tribus Mô et Moc; pour monter, comme pour descendre la rivière Mô, on ne peut voyager que de jour.

De la tribu Moc, on remonte encore le Mô pendant deux ou trois jours, et l'on arrive non loin de la rivière Hung, que l'on peut descendre; en une petite journée, on arrive ensuite au Muôn, affluent de la grande rivière du Thôn ou Ka-digne.

Sur le Non ou Ngan-ca, à deux journées au-dessus de Cua-rao, se trouve la tribu Lam.

De ce pays, pour aller au marché de Hiéou, il y a, dit-on, cinq ou six journées à pied; de Hiéou à Thouane-ngai, une journée; de Thouane-ngai, il faut trois heures pour aller à Magne-cheune, situé près du port Kouène.

A une demi-journée au-dessus de Cua-Rao, se trouve l'embouchure du Mât.

En remontant cette rivière pendant cinq ou six journées, on arrive à la sous-préfecture Kham, où est le nid des brigands chinois. On dit qu'ils ont reçu un renfort de 3000 hommes (mars 1883).

Au-dessus de la sous-préfecture Kham sont situées les sous-préfectures Liêm et Xuy.

Plus à l'ouest sont les sous-préfectures Xen et Cat et, en descendant vers le sud, la sous-préfecture Khang sur la rivière Ngum et la sous-préfecture Quang, dans laquelle se trouvent Tha-thom, Muong-ngan et les environs.

Les tribus Mô et Moc réunies forment enfin la sous-préfecture Mô.

Il y a huit sous-préfectures en tout.

C'est à peu près tout ce que je puis dire pour le moment de la géographie de ces pays sauvages, qui du nord au sud, de l'est à l'ouest, sont couverts de montagnes; il est rare qu'on rencontre une petite plaine.

A Trane-Nigne, comme dans tous les pays limitrophes du Mékong, il y a deux saisons : l'une de pluie, l'autre de sécheresse. La première dure depuis le mois de mai jusqu'au mois de novembre; la seconde comprend les six autres mois de l'année.

Les produits sont : le riz (*loua-nep*), le coton, les vers à soie, le tabac (tout le monde fume : hommes, femmes et enfants). La bonne cannelle, dit-on, est du côté de la préfecture Qoui-qhiou; c'est là aussi que sont les nids d'abeilles et la belle cire. A Trane-Nigne on en cherche moins depuis que les brigands sont dans le pays.

Dans la tribu Méo on cultive l'opium.

La population du Trane-Nigne se divise en deux classes : il y a les Thaï-phuon ou hommes de la plaine proprement dits, et les Thaï-theng (Coi) ou sauvages de la montagne. Les premiers se rapprochent beaucoup du type siamois, les seconds, au contraire, ressemblent aux Annamites et portent le chignon comme eux; leur langage est différent.

Les Thaï-phuon parlent un patois laocien; quant à l'idiome des Thaï-theng, je l'ignore encore; la lettre *r* très fréquente dans la langue de ceux-ci, manque à la langue de ceux-là. Toutefois les habitants de la montagne parlent le langage des habitants de la plaine, mais non vice versa.

Voilà les détails géographiques que j'ai pu recueillir. Ils sont plus ou moins exacts, mais je les donne en ce moment tels que je les connais.

Disons maintenant quelques mots de l'histoire du pays.

Sous les règnes de Gia-Long et de Migne-Mang, l'Annam

était puissant, et sa domination s'étendait au loin. Toutes les principautés situées sur le Mékong lui payaient tribut. A l'emplacement de Nong-Khay, existait le royaume de Name-qhiuong, de la juridiction duquel relevaient plusieurs principautés laociennes, ainsi que le Trane-Nigne, le Trane-Maou, le Trane-Biène; mais ce royaume était lui-même tributaire de l'Annam.

A la fin du règne de Migne-Mang, une guerre éclata entre Name-qhiuong et Siam. Le roi de Name-qhiuong vaincu chercha un asile dans le Trane-Nigne. Siam envoya ordre de le livrer. Le roi de Trane-Nigne lui conseilla alors de se sauver ailleurs, et sur son refus, le livra à l'Annam pour éviter toutes difficultés avec les puissances siamoises et annamites.

Le roi de Name-qhiuong resta quelque temps au chef-lieu de Nghé-Ane, puis remonta à Trane-Nigne avec quelques soldats annamites qui redescendirent bien vite, laissant à Trane-Nigne le soin de garder le roi fugitif. Mais Siam ordonnant toujours de le livrer, Trane-Nigne obéit enfin et le livra.

A cette nouvelle, le roi d'Annam envoya des troupes pour s'emparer du roi de Trane-Nigne et de toute sa famille. Il y eut beaucoup de sang versé; mais enfin le roi et sa famille furent faits prisonniers et conduits à la ville. Le roi eut la tête tranchée dans la capitale, et sa famille resta prisonnière jusqu'à la fin du règne de Thiéou-Tri.

La paix fut alors conclue entre l'Annam et le Siam : le royaume de Name-qhiuong fut effacé de la carte; toutes les principautés situées sur le Mékong revinrent à Siam; Cam-Mon, Cam-Cot, Trane-Nigne, Trane-Biène, Trane-Maou, furent laissées à l'Annam, contre un léger impôt à payer à Siam tous les ans.

Après une rude captivité, la famille royale put revenir à Trane-Nigne. L'aîné des quatre fils fut nommé roi.

Le deuxième avait pris dans la plaine une femme chré-

tienne dont il eut deux fils qu'il confia à Mgr Gauthier pour les faire instruire dans la religion chrétienne et les lettres. Le cadet de ces enfants est mort il y a cinq ans; l'aîné vit encore; nous l'avons trouvé à Trane-Nigne. Leur père est allé mourir à Louang-Prabang.

Après la mort de l'aîné des quatre frères, le troisième fut nommé pour le remplacer. Les brigands étant entrés dans le pays sous son gouvernement, il rassembla des soldats pour les combattre; il allait gagner la bataille quand une balle le renversa raide mort. Tous les autres prirent alors la fuite, et les brigands sont restés dans le pays jusqu'à ce jour.

Son fils, Khan-ti, lui succéda et règne encore maintenant.

Il y a quatre ou cinq ans, les Siamois sont venus pour exterminer ces brigands; mais ceux-ci, par peur sans doute, ont jugé prudent de battre en retraite. Les Siamois les voyant partis et ne les rencontrant jamais, ont dévasté le pays. Ils ont pris les habitants qu'ils ont conduits prisonniers à Bangkok; un peu plus tard, sur leurs instances, on leur a permis, non de retourner chez eux, mais de se fixer sur le Mékong, ce qu'ils firent; ils y sont encore. Beaucoup sont déjà morts; les autres attendent la paix pour revenir dans leur patrie.

Khan-ti a une trentaine d'années : il est méchant mais peureux; il ne sait que ce qu'il a appris dans les bonzeries, c'est-à-dire qu'il ne sait rien; il fume l'opium, ce qui le rend noir et maigre, et il a deux femmes; en somme, je lui vois beaucoup de défauts et peu de bonnes qualités.

LE QUANG-SI

PAR

F. ROMANET DU CAILLAUD

Limoges, le 3 juillet 1884.

La reprise des hostilités au Tong-King. — Les troupes chinoises, qui ont attaqué la colonne française qui allait prendre possession de Lang-So'n, doivent être en grande partie originaires de la province de Quang-Si.

La population du Quang-Si est peut-être la plus turbulente et la plus indisciplinée de la Chine. Elle a été le berceau de nombreuses insurrections. Dans les villes les émeutes sont fréquentes; là ce n'est pas le peuple qui craint les mandarins, mais ce sont les mandarins qui craignent le peuple¹. La population des campagnes est plus

1. *Ouvrages consultés.* Doudart de Lagrée et Francis Garnier, *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, Paris, Hachette, 2 vol. in-4°, 2 atlas in-f°. — A. Colquhoun, *Autour du Tonkin*, Paris, Oudin, in-12. — *Mémoires d'un voyageur chinois sur l'empire d'Annam*, Paris, Ernest Leroux. — Devéria, *Histoire des relations de la Chine avec l'Annam-Vietnam, du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, Ernest Leroux. — Le Grand de la Liraye, *Notes historiques sur la nation annamite*, Saigon et Paris, Challamel. — Pauthier, *Le livre de Marco-Polo*, Paris, Firmin-Didot. — J. Dupuis, *Voyage au Yün-Nân*, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1877. — Du Halde, *Description de la Chine*, Paris, Le Mercier, 1735, 4 in-f°. — *Correo Sino-Annamita*, vol. XVI, Manille, 1882. — Aumoite, *Excursion dans la province de Lang-Son*. — Lesserteur, *Compte rendu pour l'année 1883 des travaux de la Société des missions étrangères*. — *Missions catholiques, passim*: *Correspondance des missionnaires du Kouang-Si*, année 1877, notes sur les Pan-Y et les Y-Jen, par M. Lesserteur; Année 1878, Notes sur les Pan-Y et les Ton-Jen, par M. Souchières.

2. A. Colquhoun, *op. cit.*, p. 91-92, cf. l'édition anglaise *Across Chryse*, p. 98.

douce; mais en général elle jouit d'une grande autonomie.

L'armée chinoise qui a envahi le Tong-King, de même que toutes les armées chinoises, était en grande partie composée de la lie de la population; nombre de brigands plus ou moins retraits avaient répondu à l'appel des recruteurs du Fils du Ciel.

Quelle que soit l'indiscipline de ses armées, la cour de Péking n'en est pas moins responsable de leurs méfaits; et, puisqu'elle ne sait pas faire la police parmi les siens, il est fort possible que nous allions la faire nous-mêmes.

Dans ma communication du 7 décembre dernier sur le système hydrographique du Tong-King septentrional, j'ai décrit sommairement la route du Phu Lang-Giang à Lang-So'n.

Nos troupes sont actuellement retranchées à Bac-Lê, la troisième étape; elles sont à une étape de Phu Tru'o'ng-Khanh, et dans cette agglomération de rochers à pic, hauts de 100 mètres, qui commence à mi-chemin du Bac-Lê à Tru'o'ng-Khanh.

Le Song Thu'o'ng est navigable en canonnières jusqu'à Luc-Liêu, en pirogues jusqu'à Cáu-So'n. Cáu-So'n est à moins de 50 kilomètres de Tru'o'ng-Khanh. Or le corps expéditionnaire possède actuellement 50 kilomètres de rails Decauville; il peut donc établir rapidement un chemin de fer à voie étroite de Cáu-So'n à Tru'o'ng-Khanh, afin de faire de cette place sa base d'opérations.

Routes de Lang So'n en Chine. — Tru'o'ng-Khanh et Lang-So'n enlevés, il est possible que nos troupes poursuivent leur succès sur le territoire chinois.

De Lang-So'n plusieurs routes entrent en Chine.

1° Si, continuant la conquête du reste de la province de Lang-So'n, l'armée française se porte sur Thát-Khé, en cette dernière ville, elle ne sera qu'à une journée de marche de Long-Tcheou en Quang-Si, ou à trois journées par la voie fluviale de Sòng Ki-Cung.

Si de Thài-Khê elle marche sur Cao-Bàng, elle peut s'y rendre en trois ou quatre jours. La ville de Cao-Bàng est bien, ainsi que je le prévoyais¹, dans le bassin du fleuve de Canton ; même elle est sur un affluent navigable du Sông Ki-Cung : en 1786, au moment où l'insurrection des Tây-So'n venait de renverser la dynastie Lê, deux cents membres de cette famille royale, réfugiés à Cao-Bàng, s'en éloignèrent sur des barques, et gagnèrent ainsi la rivière Po-Nien, limite du district de Long-Tcheou en Quang-Si².

2° Lang-So'n n'est qu'à trois heures et demie de la frontière chinoise.

La route est assez large ; elle passe par le marché de Ki-Lu'a, probablement le Pha-Luy-Dich³ des Annales chinoises, puis par le fortin de Dong-Dang, qui me semble devoir être identifié avec le châu Van-Uyên.

Elle aboutit au poste frontière appelé par les Chinois Nan-Quan⁴ (porte du sud) et Cu'a-Ai par les Annamites. Les Annamites donnent encore à ce point les noms de Giap-Ai (crinière divisée) et de Pham-Mao-Co-Ke (herbe qui se bifurque) ; la légende, en effet, prétend qu'à la vraie limite l'herbe doit se verser au nord pour la Chine, au sud pour l'Annam⁵. Inutile d'ajouter que M. Aumoitte, qui a visité Nan-Quan en 1881, n'a nullement constaté cette propriété botanique de la frontière sino-annamite.

De Nan-Quan on gagne en une étape le tcheou chinois de Ping-Tsiang⁶, situé sur un affluent du Li Kiang ou Sông Ki-Cung. De là on peut se rendre à Long-Tcheou sur le Li Kiang ; puis de Long-Tcheou on descend le long de la rivière à Tai-Ping Fou.

1. Voir ma communication du 7 décembre 1883, p. 604.

2. Devéria, *op. cit.* p. 19.

3. Po-Le -I en prononciation chinoise.

4. Nam-Quan en prononciation annamite.

5. *Aperçu sur la géographie du royaume d'Annam (Courrier de Saigon, 1875 et seq.)*

6. Bang-Tu'o'ng en prononciation annamite.

De Nan-Quan on peut encore se rendre à Tai-Ping Fou par une autre voie, celle que suivit vers 1835 le lettré chinois Tsai Tin Lang, le seul voyageur ayant passé d'Annam en Quang-Si dont nous ayons l'itinéraire.

« Après avoir quitté la barrière, écrit-il, on trouve peu de villages; ce sont encore des contreforts de montagnes désolées. Après 25 lis¹, nous nous arrêtâmes dans un hôtel de l'État, appelé Ouan-Keou-Quan, lequel dépend du Tcheou Hia-Che (Basse-Pierre). Puis, nous continuâmes notre route et nous arrivâmes dans la ville de Chang-Che Tcheou (Haute-Pierre). Le lendemain nous atteignîmes après une marche de 70 lis la ville de Ning-Ming Tcheou². »

De Ning-Ming Tcheou, le lettré voyageur se rend à une petite montagne surmontée d'un fort. Sur la porte du fort étaient dessinés les quatre caractères Feng, Ming, Kiunn, Ling, qui semblent être le nom de la montagne.

De Ning-Ming Tcheou à cette montagne il y a 40 lis; de là au marché d'Ouang-Siu, on compte 4 ou 5 lis. Une marche de 35 lis³ conduit à la préfecture de Tai-Ping Fou. Le lettré s'arrêta dans le faubourg septentrional, appelé Tsin-Quei Siu.

3° Il est probable qu'un chemin relie Tai-Ping Fou à la préfecture de Se-Ming Fou⁴. Cette ville est à trois journées de Lang-So'n.

Un jour de marche à l'est conduit de Lang-So'n au *Châu* annamite de Lôc-Binh; la frontière chinoise est passée au poste appelé Biên-Cù'o'ng-Ai (Pan-Tsiang-Y en pronon-

1. Le *li* chinois équivaut en général au dixième d'une lieue de 25 au degré.

2. Ning-Ming Tcheou est la même ville que Se-Ming Tcheou, qui sur la carte de Du Halde est à peu de distance de Se-Ming Fou.

3. Dans le récit du lettré voyageur on lit : « Nous arrivâmes dans la ville provinciale de Tai-Ping Fou, après avoir franchi 35 lis depuis Ning-Ming Tcheou. » Mais, comme il est dit plus haut qu'il y a 44 lis entre Ning-Ming Tcheou et le point intermédiaire Ouang-Siu, je suppose que 35 lis sont la distance entre ce dernier point et Tai-Ping Fou.

4. Tu'-Minh Phu en prononciation annamite.

ciation chinoise); de là en un jour on parvient au *tcheou* chinois de Se-Ling¹. Puis on traverse une montagne, le Mo-Tien Ling², et on arrive à Se-Ming Fou.

D'après la carte de Du Halde, Se-Ming Fou serait à vol d'oiseau, à 100 lis de Tai-Ping Fou.

De Tai-Ping Fou à Nan-Ning³ Fou, sur le Si Kiang ou fleuve de l'ouest, il y a 310 lis. Le lettré voyageur les parcourut en quatre jours.

Système fluvial. — Voies de communication. — Ce trajet de Tai-Ping Fou à Nan-Ning Fou peut également être fait en barque, par la voie du Li Kiang, ce voyage ne laisse pas d'être long et dangereux à cause des méandres et des rapides. Le Li Kiang passe devant une petite ville assez importante, Sin-Ning Tcheou. D'après Colquhoun, il faudrait 8 à 10 jours pour remonter en barque de Nan-Ning Fou à Long-Tcheou.

J'ai déjà dit dans une communication précédente⁴, que le Li Kiang se jetait dans le Si Kiang, c'est-à-dire dans la branche du fleuve de Canton qui passe à Nan-Ning et que le confluent était à 40 kilomètres en amont de Nan-Ning, au village de Sam-Kong Hu'. Au-dessous de ce point le Si Kiang prend comme synonyme le nom de Po Kiang. Les synonymes du Li Kiang à son confluent sont Nam Ho, rivière du sud, et Tso Kiang, fleuve de gauche. La largeur du Li Kiang à son embouchure est de 180 mètres environ.

De Nan Ning on peut remonter⁵ le Si Kiang en barque

1. Tu'-Lang en prononciation annamite.

2. Ma-Thiên Linh en prononciation annamite.

3. Nam-Neign en prononciation cantonnaise, Nam-Ninh (*prononces* Nam-Nign) en annamite. Nan-Ning porte également le nom de Nan-Hiang.

4. Voir ma communication du 7 décembre 1883, p. 604.

5. Sur la voie fluviale du Si Kiang, on trouvera d'intéressants détails, pour la descente à partir de Nan-Ning, dans les *Mémoires d'un voyageur chinois*; pour la montée de Canton à Pa-Oi, dans le récit de M. Colquhoun.

jusqu'à Pe-Sai¹, sous-préfecture située à 150 mètres d'altitude et distante de 700 milles de la baie de Canton. Au-delà le fleuve est encore navigable pendant 30 milles, jusqu'à Pa-Oi², mais pour des barques ne calant pas plus de 12 pouces anglais; entre Pe-Sai et Pa-Oi le dénivèlement est de plus de 150 mètres.

Le Si-Kiang prend sa source dans l'Yt'n-Nan oriental. De Pe-Sai et de Pa-Oi un chemin conduit à Kai-Hoa dans le sud de l'Yt'n-Nan; un autre à la capitale de cette province; un troisième à Si-Ling Hien, dans le nord ouest du Quang-Si et de là à Hin-Y Fou³ dans le Kouy-Tchou.

A mi-distance entre Nan-Ning et Pa-Oi, près de Nga-Pao, il y a une route qui va à la frontière annamite et passe par la préfecture de Tchín-Ngan⁴ Fou, où elle conduit en trois jours et demi. La carte de Du Halde fait baigner les murs de Tchín-Ngan par un affluent du Si Kiang, nommé Hong-Yan Kiang. Les renseignements recueillis par M. Colquhoun démentent l'existence de ce cours d'eau⁵.

Au-dessous de Nan-Ning, le Si Kiang a comme synonymes les noms de Ngo-Yu Kiang et de Nei-Si Kiang, c'est-à-dire de fleuve de l'ouest de l'intérieur.

Un millier de lis, soit 100 lieues de 25 au degré, séparent Nan-Ning de Vou-Tcheou Fou. A la descente, on franchit cette distance en huit jours de navigation; navigation difficile et fort dangereuse, car elle est semée de soixante-huit rapides.

Le premier jour, on fait 200 lis et on parvient à Yung-

1. Pak-Chik en cantonais; c'est le Pe-Sé des cartes de l'abbé Creuse et de M. Colquhoun, le Po-Soi de la carte de Du Halde.

2. C'est le Pe-Ngai de la carte de l'abbé Creuse, le Pa-Ye de celle de Du Halde.

3. Chin-Y Fou en prononciation du Kouy-Tcheou.

4. Chen-An en cantonais.

5. *Autour du Tonkin*, p. 249.

Tchun Hien; le second jour, 160 lis, jusqu'à Heng-Tcheou¹; on traverse de nombreux rapides.

Près de Heng-Tcheou se jette à droite un petit affluent qui vient du sud-est; de l'extrémité navigable de cette rivière, un chemin de brouette conduit en un jour à Ling-Chan Hien, sur le Kin Kiang, petit fleuve du Quang-Tông, dont l'embouchure est dans le golfe du Tong-King, à Long-Men, à quelques milles à l'est de la frontière annamite.

Le troisième jour de navigation sur le Si Kiang, on fait 50 lis à partir de Heng-Tcheou et on s'arrête à la petite ville de Teng-Tang Ya. Le quatrième jour, on atteint la sous-préfecture de Tang-Teou Hien; là, la piété chinoise a élevé un temple au grand général Ma-Yu'en, qui, au 1^{er} siècle de notre ère, conquiert le Tong-King. Il est vénéré sous le nom de Fou-Po, et les bateliers l'invoquent pour le succès de leur navigation sur le fleuve. Au-dessous de cette sous-préfecture, on franchit un rapide, dit de la Terre, Tsi-Tsing-Chan; c'est le plus dangereux du parcours. On l'appelle également Lai-Pik-Tan, ou le rapide de la charrue.

On arrive ensuite à Quei Hien²; on n'a parcouru que 180 lis depuis Heng-Tcheou. Près de Quei Hien, à Ping-Tin-Tsai, il y a des mines d'argent, exploitées au temps de l'insurrection Taï-Ping, aujourd'hui abandonnées sur l'ordre du gouvernement chinois.

Le cinquième jour, on passe par Tong-Tchouen, le principal marché de riz de la contrée; une navigation de 190 lis conduit à la préfecture de Sin-Tcheou³ Fou. Le sixième jour, après 40 lis, on franchit le rapide de Kiang-Kiunn Tan. Tout près est le confluent du Hong Kiang ou Pak Ho, la branche la plus considérable du fleuve de Canton, laquelle, née dans l'Yû'n-Nan, arrose ensuite le nord-ouest du Quang-Si. On parvient ensuite à Ping-Nan Hien.

1. Houang-Tchao en cantonais.

2. Quay Yu'n ou Quay Yu'en en cantonais.

3. Tsun-Tchao en cantonais.

Le septième jour, on fait 166 lis et on gagne Teng Hien. C'est là que se jette dans le Si Kiang un affluent de droite, le Kien Kiang, qui vient du sud-est de la province. Le Kien Kiang, encore que son cours soit restreint, est l'affluent le plus important au point de vue commercial. C'est par lui principalement que le Quang-Si communique avec le port de Pak-Hoi, situé dans le Quang-Tông à l'extrémité nord-est du golfe du Tong-King. Les marchandises remontent en barque le Lien Kiang ou fleuve de Lien-Tcheou, entrent en Quang-Si par l'arrondissement de Po-Pè¹ Hien, et s'arrêtent à Yo-Ling² Tcheou. De cette ville à Pè-Liou sur le Kien Kiang, il n'y a qu'un portage de vingt-quatre heures. D'Yo-Ling, une autre route de montagne conduit à Sin-Tcheou en quatre ou cinq jours. De même, en prenant un affluent du Lien Kiang dont l'embouchure est à quelques lis en amont d'Yo-Ling, on parvient à Hing-Nié³ Hien, d'où, franchissant la ligne de partage des eaux, on gagne directement le Si Kiang, en amont de Quei Hien.

Le huitième jour, on commence par passer le dernier rapide, appelé Si-Ma ou bain des chevaux; et, après 120 lis de navigation, on atteint la préfecture de Vou-Tcheou Fou, la métropole commerciale de l'est de la province, comme Nan-Ning Fou l'est de la partie du sud-ouest.

Vou-Tcheou Fou est presque à la frontière du Quang-Tông. De cette ville, on peut gagner Canton en trois jours de barque. La distance est de 640 lis, soit 64 lieues.

C'est à Vou-Tcheou Fou que le Si Kiang reçoit à gauche le Fou Ho ou Quei Kiang. Cette rivière vient du nord; elle arrose Quei-Ling⁴ Fou, la capitale de la province, puis, plus

1. Pok-Pak en cantonais.

2. Vat-Lâm en cantonais, Uât-Lâm en annamite.

3. Heign-Ip en cantonais.

4. Quei-Lâm en cantonais, c'est-à-dire forêt de Quei, arbres qui portent de petites fleurs jaunes très odorantes. Le Dr Hirth (de Canton), traduit Quei par *Cassia* (V. *Die Chinesische Provinz Kuan-lung, Mittheilungen de Petermann*, année 1873, p. 262, col. 2.)

au sud, la préfecture de Ping-Lo Fou. Son cours, long de 300 milles depuis Queï-Ling est entrecoupé de rapides qui entravent la navigation; seules, les barques ne calant pas plus de six pouces anglais peuvent passer ces rapides et remonter jusqu'à Queï-Ling. Sa largeur à son embouchure est de 300 mètres environ.

Divisions administratives. — Le Quang-Si est la seconde province de la vice-royauté des Deux-Quang, dont le siège actuellement est à Canton, la capitale de l'autre province, le Quang-Tông. Au siècle dernier, le siège de la vice-royauté des Deux-Quang était à Tchao-King Fou, sur le Si Kiang, à 30 lieues en amont de Canton et à 32 lieues de la frontière du Quang-Si.

Le Quang-Si est borné au nord-ouest par le Kouy-Tcheou, au nord-est par le Hou-Nan, au sud-est par le Quang-Tông, au sud-ouest par le royaume d'Annam, à l'ouest par l'Yü'n-Nan.

Sa capitale est, comme je l'ai dit, Queï-Ling Fou; cette ville est à l'extrémité nord-est de la province.

Les préfectures de la province sont : Ping-Lo sur le Queï Kiang, au sud de Queï-Ling ;

Vou-Tcheou, au confluent du Queï Kiang et du Si Kiang ;

Dans le bassin du Hong Kiang, Lieou-Tcheou et Kin-Yu'en ;

Sur le Si Kiang, Nan-Ning et Sin-Tcheou ;

Dans le bassin de ce fleuve, au nord, Se-Nguen, puis à la frontière de l'Yü'n-Nan, Se-Tchin ;

Au sud, du côté du Tong-King, Se-Ming, Tai-Ping et Tchín-Ngan.

Ces départements sont eux-mêmes subdivisés en arrondissements qui portent le nom de *hien* ou de *tcheou*, suivant que les habitants sont soumis ou non à la centralisation chinoise.

Les subdivisions administratives sont multipliées, par suite de la nature montagneuse du pays. La population n'en

est pas moins très clairsemée; on ne l'estime pas à plus de 7 ou 8 millions d'âmes.

Ethnographie. — *La race thaï.* — Le chinois parlé dans le Quang-Si se prononce à la cantonaise, prononciation qui se rapproche plus de la prononciation annamite que la prononciation pékinoise ou mandarine.

Mais le cantonais ne se parle même pas dans toutes les villes. Ainsi, à Nan-Ning, l'interprète cantonais de M. Colquhoun ne comprenait pas un mot du patois local dont se servaient les employés de la préfecture.

Le Quang-Si, en effet, n'est qu'une colonie chinoise ou plutôt cantonaise; le fond de la population est loin d'être chinois.

Au nord et au nord-est on compte de nombreuses tribus Miao-Tse, tant soumises qu'indépendantes.

Dans les montagnes du sud-est, là où commence la frontière du Quang-Tông, on rencontre deux tribus sauvages, l'une appelée Pan-Yao, Tin-Pan-Yao ou Yao-Jen, l'autre Siao-Pan ou Pan-Y.

Les *Missions catholiques*¹ ont donné d'intéressants détails sur ces deux peuplades.

D'après les quelques mots des dialectes de ces tribus reproduits dans ces articles, il est difficile d'indiquer à quelle race elles appartiennent.

Plus à l'ouest, on peut plus facilement déterminer le caractère de la race indigène. La majeure partie de la population semble appartenir à la famille thaï ou laotienne. Au reste le nom de ces tribus Tou-Jen (hommes *Tou*), a bien la physionomie thaï.

La race thaï domine complètement à l'ouest d'une ligue qui de Chang-Se Tcheou, dans le sud du Quang-Si, passe par Nan-Ning et va jusqu'à Tou-Fan dans le Kouy-Tcheou.

Au Tong-King nous retrouvons les Thaï sous le nom de

1. Année 1877, p. 125-127, année 1878, p. 298-299.

Thò, dans la province de Lang-So'n, dans celle de Cao-Bàng où à la capitale même on ne parle pas annamite¹, dans le nord de la province de Thai-Nguyên, dans celles de Tuyên-Quang et de Hung-Hoà.

Par ces provinces du royaume d'Annam, les Thai du Quang-Si joignent les populations similaires de l'Yû'n-Nan et du Laos birman.

Insurrection dans le Quang-Si au XIX^e siècle. — Malgré la différence des races, les insurrections du Quang-Si contre la cour de Péking, au XIX^e siècle ont plutôt revêtu la forme politique que la forme nationale. C'est la haine de la dynastie mandchoue qui semble dominer dans tous ces mouvements.

Le second empereur de la dynastie Ming, Kien Ven Ti, renversé par son oncle, Yong Lo, se réfugia, dit la tradition, aux environs de Teng-Tang Ya, dans une grotte du mont Pang-Tong-Ngan, qui surplombe à pic la rive du Si Kiang; il transforma cette grotte en temple et s'y fit bonze².

C'est également en Quang-Si que la dynastie Ming trouva ses derniers défenseurs. En 1644, le gouverneur de cette province, Thomas Kiu, et le général Luc Tchín, tous deux chrétiens, résistèrent victorieusement aux progrès des Mandchoux, et élurent empereur un prince Ming, Yong Lié, qu'ils allèrent chercher en Kouy-Tcheou, où il était gouverneur. Les partisans des Ming reprirent courage et les armées des Tsing, la dynastie mandchoue, reculèrent.

Mais la division s'étant mise parmi les chefs du parti des Ming, les Mandchoux eurent de nouveau l'avantage. L'empereur Yong Lié dut quitter le Quang-Si; et, poursuivi

1. Lettre du P. Fuentes, citée par le P. Portell, *Correo Sino-Annamita*, Vol. XVI, p. 219-220.

2. *Mémoires d'un voyageur chinois sur l'empire d'Annam* p. 122; A. Colquhoun, *op. cit.*, p. 120. — D'après l'histoire officielle, au contraire, Kien Ven Ti aurait péri dans l'incendie de son palais de Nanking, au moment de la prise de cette ville par Yong Lo (Du Halde, *op. cit.*, t. I, p. 508).

à travers l'Yû'n-Nan, il se réfugia dans le Laos pégonan¹. Sur les menaces des Mandchoux, le roi de Pégou le livra. Conduit à Péking, Yong Lié y fut étranglé.

Cependant les Chinois ne croient pas que la dynastie Ming soit éteinte avec Yong Lié. La tradition porte que quelques princes ont cherché un refuge dans les montagnes du Quang-Si; leurs descendants y attendraient la restauration de leur dynastie.

C'est en Quang-Si, dans le département de Nan-Ning, que, en avril 1849, débuta la grande insurrection Tai-Ping. Le chef de cette insurrection, Hong Siou Tsiouen, le Tai Ping Ouang, c'est-à-dire le roi de la grande paix, passait dans le principe pour être un descendant des Ming.

Au reste, cette insurrection dut son succès à l'appui des sociétés secrètes, nées au lendemain de la conquête mandchoue qui, sous différents noms couvrent toujours la Chine et n'ont qu'un but : renverser la dynastie Tsing et la remplacer par la dynastie Ming, ou au moins par une dynastie chinoise.

La bande que nous avons combattue au Tong-King, les Pavillons-Noirs, et leurs alliés, puis ennemis, les Pavillons-Jaunes, étaient, dans le principe, des débris de la grande insurrection Tai-Ping.

Au moment où l'insurrection musulmane florissait encore dans l'Yûn-Nan, en 1868, un commencement de rébellion éclata de nouveau dans la partie occidentale du Quang-Si, limitrophe de l'Yû'n-Nan. On donnait aux insurgés le nom de Tchang-Mao. Ces insurgés portaient les cheveux longs; leur chef s'appelait Liang Ta Jen². Le centre de l'insurrec-

1. Aujourd'hui Laos birman : le Laos birman faisait alors partie du royaume de Pégou; le Pégou et la Birmanie étaient à cette époque deux États séparés. Conquis en 1757 par les Birmans, le Pégou proprement dit a été cédé à l'Angleterre en 1852.

2. *Ta Jen* (grand homme) est l'attribut honorifique de tout mandarin important.

tion était le département de Tchîn-Ngan Fou à la frontière du Tong-King et de l'Yû'n-Nan.

Mais, après une bataille de trois jours, livrée à Pi-Ma sur le Si-Kiang, à trois jours en aval de Pe-Sai, le mouvement fut étouffé; et la plupart des rebelles allèrent sans doute renforcer les bandes Tai-Ping qui, dès la fin de 1865, occupaient le nord-ouest du Tong-King.

C'est parmi toute cette population de condottieres que le prétendant annamite Lè Yang Tsai ¹ recruta ses partisans. Lorsque, vaincu par la ruse, il fut tombé au pouvoir du gouverneur du Quang-Si, qui le fit mettre à mort, ses bandes se reformèrent sous le nom de Pavillons aux cinq couleurs, et eurent pour chef un Chinois du nom de Luc Chi Binh; leur boulevard était dans cette région montagneuse du Tong-King qui sépare le bassin du golfe de celui de la baie de Canton.

Ennemies de la cour annamite et des Pavillons-Noirs, ces bandes ont probablement fait leur soumission aux autorités chinoises vers la fin de 1882, et nous avons dû les rencontrer parmi les défenseurs de Bac-Ninh et de Tru'o'ng-Khanh.

La prédication catholique en Quang-Si. — On a vu que, au moment de la chute des Ming, le gouverneur et le général de la province de Quang-Si étaient chrétiens.

Le principal conseiller de l'empereur Ming, Yong Liè, était également chrétien; il s'appelait Achil lée Pan. Grâce à lui le P. André Koffler, de la Société de Jésus, convertit la mère, la femme et le fils aîné de l'empereur; ce dernier reçut à son baptême le nom de Constantin.

Le chef de l'insurrection Tai-Ping, Hong Tsiou Siouen, paraît avoir eu une certaine teinture de christianisme.

Parmi les tribus Tou-Jen, on trouve quelque vague

1. Voir ma *Notice sur le Tong-King*, in fine, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1880.

tradition chrétienne : en signe de bonheur, ils peignent à l'encre sur le front de leurs enfants le caractère dix, qui a la forme de la croix ; et, de même, avant d'entreprendre un voyage, ils tracent à la main le même signe sur leur propre front.

Toutefois, ce n'est qu'en ce siècle que fut établie au Quang-Si la première station chrétienne connue ; elle fut fondée à Si-Ling Hien, à la frontière de l'Yû'n-Nan et du Kouy-Tcheou. En 1856, le missionnaire qui la desservait, le vénérable Chapdelaine, fut martyrisé.

Ce n'est qu'en 1868 que la congrégation des Missions étrangères renouvela ses tentatives au Quang-Si. Un missionnaire parti du Kouy-Tcheou, M. Gènevoise, rétablit la station de Si-Ling Hien ; puis, s'embarquant à Pe-Sai, il descendit le Si Kiang jusqu'à Canton, parcourant ainsi cette voie quatorze ans avant M. Colquhoun.

Aujourd'hui les Missions étrangères ont, en outre, des stations dans l'arrondissement de Chang-Se Tcheou, à la frontière du Quang-Tông et du Tong-King ; à Nan-Ning Fou (malheureusement en 1883, à la suite des événements du Tong-King, les missionnaires en ont été chassés) ; à Quei-Hien, sur le Si Kiang ; dans les arrondissements de Vou-Suen Hien, de Siang Tcheou, et de Lieou-Tching¹ Hien, sur le Hong Kiang ; dans l'arrondissement de Siou-Tchen Hien, dans le bassin du Quei Kiang ; enfin dans le district des Cent-mille-monts, occupé par les arrondissements de Hing-Nié Hien, de Yo-Ling Tcheou et de Po-Pê Hien ; ce district appartient au bassin du golfe du Tong-King ; il est traversé par le Lien Kiang, qui se jette dans ce golfe à Pak-Hoi, et se relie par là aux chrétientés du Quang-Tông.

Au sud de Pak-Hoi, à mi-chemin du détroit de Hai-Nan, se trouve une île appelée Houi-Tcheou², placée comme en

1. Laou-Cheign en cantonais.

2. La Guie-Chow des cartes de la marine.

vedette en face de la presqu'île de Loui-Tcheou¹; elle est, en grande partie, habitée par une race vigoureuse, ennemie des Chinois qui l'ont trahie et la persécutent; ce sont les Hak-Ka; un grand nombre de Hak-Ka sont chrétiens.

1. Appelée improprement presqu'île de Lien-Tcheou sur les cartes de la marine; Lien-Tcheou est en dehors de cette presqu'île; cette presqu'île forme le département de Loui-Tcheou Fou.

VOYAGE DANS L'ARABIE CENTRALE

HAMÂD, ŠAMMAR, QUAÇÎM, HEDJÂZ ¹

PAR

CHARLES HUBER

Chargé de mission du Ministère de l'Instruction publique.

1878-1882

DJEBEL ÂGA

Le 17 juillet, je partis pour une excursion dans la montagne qui a donné son nom à tout le pays. Jadis elle s'appelait Taï, plus tard elle prit le nom de Remfidh, et aujourd'hui on l'appelle généralement Âgâ ou Gebel Šammar, ou simplement aussi le Gebel, c'est-à-dire la montagne.

Cette fois-ci, je pars du nord de Hâil, pour me diriger vers le nord, 10° est, sur El Laqthah, village où j'arrive après deux heures de trot avec les deux nouveaux cavaliers que l'émir m'a donnés, 'Aly el Miqrâd et 'Aïsâ.

Deux milles avant El Laqthah on laisse sur la droite deux villages, El Oueïd et El Gedzsâmîah.

Nous nous arrêtons à El Laqthah, dans les jardins de l'émir, jusqu'après deux heures; nous repartons alors, mais cette fois-ci dans la direction ouest. Nous sommes bientôt au milieu des premiers blocs éboulés de la montagne dans laquelle nous pénétrons au bout d'une forte heure de marche, par le ravin de Ghralghral². Ce ravin s'élargit peu à

1. Voir *Bulletin de la Société*, 3^e trimestre 1884, p. 289.

2. Et mieux Ghalghala, en arabe « la coulée ». (Rédaction.)

peu et se transforme bientôt en une série de petites vallées très pittoresques, toutes pleines de palmiers qui poussent sans arrosage, comme ceux de 'Aqdah, et appartiennent à des nomades. Après avoir suivi le Ghralghral pendant une heure et demie, nous arrivons près d'un groupe de neuf tentes, à quelque distance desquelles nous campons.

Les palmiers, dans cette région, sont de belle venue. L'eau est à 6 mètres de profondeur.

Repartis le lendemain matin à quatre heures, dans la direction sud, 80° est, nous quittons bientôt le Ghralghral pour entrer dans la vallée de Haqel, qui n'a que quelques kilomètres d'étendue. A cinq heures et demie nous l'avions entièrement parcourue et recommençant à marcher à l'ouest nous entrâmes dans la vallée de Touâriñ, qui est au même niveau que la précédente.

Presqu'au commencement de la vallée, à gauche, on trouve la petite source de Outreïmîah, qui sort du roc à une vingtaine de mètres au-dessus du niveau du sol, et qu'il n'est pas facile d'atteindre. Elle débite à peine trois litres à la minute, dans un petit bassin creusé devant. Trois palmiers l'ombragent. Sa température était de $+ 24^{\circ},1$.

Nous campons, à 4 kilomètres plus loin, près des ruines d'une petite forteresse appelée Qaçr el Asfa'. Ce qaçr occupe le sommet d'un contrefort qui se détache hardiment de la montagne et avance dans la vallée dans le sens du nord-est, 1/4 nord, à sud-ouest, 1/4 sud; la construction occupe toute la surface libre du plateau à environ 40 mètres de hauteur. Elle a la forme d'un parallélogramme régulier, avec deux tourelles pleines aux angles orientaux. Sa longueur est de 20 mètres, sa largeur de 12. Les murs qui étaient construits en moellons, sans mortier, n'ont plus que un à deux mètres de hauteur.

Sur le versant sud du contrefort qui supporte ce qaçr se trouvent quelques palmiers, des traces de champs et de rigoles, un puits avec de l'eau à 10 mètres de profondeur

et des restes d'habitations. 'Aly el Miqrâd m'apprend qu'il y a cinq ans que ces champs n'ont été cultivés.

A 500 mètres à l'ouest de Qaçr el Asfař, dans la vallée, sont les restes d'un grand bâtiment carré de 25 mètres de côté environ, construit en pisé; ses murs, flanqués de tourelles, s'élèvent encore à 8 mètres de hauteur. Il s'y trouve aussi des puits et des champs avec des restes de clôture. Le tout est abandonné depuis fort longtemps.

Un kilomètre plus loin s'ouvre une petite vallée circulaire, avec les maisons en pisé ruinées, des puits et des champs abandonnés. Cet endroit est appelé Mesdjid. C'est là, sur les rochers à gauche, que j'ai eu le plaisir de découvrir pour la deuxième fois des inscriptions hymiarites. Il y en avait neuf.

Vers dix heures nous campons sous un énorme bloc de granit qui, dans sa chute, est resté suspendu sur deux autres et nous donne un peu d'ombre. Depuis de longs siècles cet endroit sert à abriter pour quelques heures les voyageurs de passage; ce qui le prouve, c'est, quelques caractères hymiarites, et les nombreux dessins plus que primitifs, de cavaliers brandissant une épée ou une lance et qui, à deux mille ans et plus de distance, sont encore absolument les mêmes que ceux que le prince Madjid me dessinait, à Haïl, sur mon carnet de notes.

Incontestablement cette vallée de Touârîñ a dû être jadis un centre de population d'une certaine importance; les premiers Hymiarites, dans leur migration du sud, ont certainement dû s'établir ici, de même que dans 'Aqdah, dans ces vallées de facile défense et pourvues d'eau. Les habitants ont dû subir le contre-coup des révolutions qui ont bouleversé de tout temps l'Arabie, et les régions du Gebel ont dû être bien des fois dépeuplées. L'abandon actuel de la vallée de Touârîñ remonte probablement aux troubles qui suivirent la réforme de 'Abd el Ouahab, soit à cent ans en arrière.

La vallée de Touâriâ finit en impasse du côté du sud, aussi ne la parcourûmes nous pas entièrement. Elle doit avoir environ 35 milles de longueur du nord-est au sud-ouest; mais nous n'en vîmes que la moitié et revînmes sur nos pas.

A trois heures de l'après-midi nous étions de nouveau dans la vallée de Haqel. Une demi-heure après nous passions à côté d'un bloc de granit de forme conique et d'environ 5 mètres cubes; dans sa chute des sommets, il était tombé d'aplomb sur un autre roc qu'il ne touchait que par trois points; en dessous il était un peu évidé, de sorte qu'en le frappant avec une pierre ou une canne, il résonnait comme une cloche à parois très épaisses. Ce roc s'appelle Addenâñ, et, comme toujours, le son métallique signifie, au dire des Arabes, que ce bloc doit recouvrir des trésors.

Huit milles plus loin nous campions près d'un tronc de palmier qu'une pluie diluvienne aura un jour entraîné jusque-là. Il nous servit pour cuire notre souper.

L'endroit où nous étions campés présentait un beau spectacle. C'était une vallée d'une largeur uniforme de 500 mètres, bordée de parois granitiques s'élevant à pic à environ 300 mètres de hauteur, et dont le soleil colorait alors les sommets de roses, de rouges, de bruns-violet, que je n'avais jamais vus. Le sol, d'un niveau parfait, était du bathhâ rose. On éprouvait l'impression d'être dans une rue gigantesque, tracée au cordeau, et fraîchement sablée et ratissée.

Le lendemain matin nous quittions ce beau campement où notre tronc de palmier, très sec, brûlait toujours. Encore quelques pas à l'est et nous sortons de la vallée de Haqel, pour entrer dans celle de Gou, qui s'étend parallèlement à la vallée de Touâriâ, c'est-à-dire du nord-est au sud-ouest.

On entre dans la vallée de Gou par un ravin très étroit, que le torrent a creusé dans le granit, et dominé des deux côtés par de hautes masses rocheuses. Le lit du ravin est en-

combré d'énormes blocs qui gênent parfois le passage même d'un chameau de selle. Dans les parties ombragées il reste encore quelques flaques d'eau. La route se poursuit ainsi durant un mille environ et monte constamment; peu à peu le ravin s'élargit et l'on arrive bientôt sur un haut plateau qui est un vrai paradis terrestre. Les palmiers sont nombreux et vigoureux et le reste de la végétation est très belle. Les oiseaux voltigent de toutes parts, et leur gazouillement, que je n'avais pas entendu depuis longtemps, égayait singulièrement le paysage. Une petite source, débitant environ huit litres à la minute, achevait de rendre ce lieu fort agréable. La température en était de $+ 27^{\circ}$, 5.

Après ce plateau, de la forme circulaire, la vallée se continue par un long boulevard entièrement planté de magnifiques palmiers, dont la plus grande partie sont malheureusement malades des suites d'un incendie qui les a ravagés l'année précédente.

Jusqu'au bout de cette vallée le terrain monte encore doucement, jusqu'à un second plateau d'environ deux kilomètres carrés, qui est un point de partage des eaux. Une fois là, nous prenons à gauche et, marchant à sud, 67° est, nous commençons aussitôt à descendre doucement. Nous nous trouvons alors dans la vallée de Boulthit¹.

Après une demi-heure de marche nous arrivons à la petite source de Boulthit, ombragée par une centaine de palmiers, et où nous nous arrêtons trois heures, pour laisser passer un vent brûlant qui charrie un peu de sable.

A trois heures du soir nous reprenons notre marche; à partir de ce point elle est : 4 mille sud-ouest, 7 milles sud-est et 3 milles, par nord 65° est, jusqu'à Qefâr. On descend constamment jusqu'au Ouâdy Hail.

A Qefâr, que je voyais pour la seconde fois, je descendis chez le *sheikh* Mançoûr, un des hommes de l'émir, qui me fit un magnifique accueil. Le lendemain matin à quatre

1. Ou Boulthya. (Rédaction.)

heures je quittai cette cité, toujours si hospitalière pour moi, et trois heures après je me retrouvai à Hâil.

Dans tous mes parcours dans le Gebel Taï j'ai constamment trouvé du granit gris ou rose, ou brun rougeâtre, mais toujours à grains grossiers ; il est composé de quartz avec des grains de feldspath rose et blanc et des grains de pegmatite. Partout les pentes de la montagne sont très abruptes et le plus souvent à pic. L'inclinaison des couches granitiques fait en général un angle de 55° avec l'horizon. Il n'y a nulle part de contreforts proprement dits ; la montagne sort toujours du sol de toute sa hauteur, c'est ce qui en rend l'ascension fort difficile et praticable seulement en de rares endroits.

LE QAÇİM.

Je ne pus partir pour le Qaçım que le 31 juillet. Je quittai ce jour-là Hâil vers midi en marchant au sud, 50° est. Cinq heures plus tard, après un parcours de 16 milles, je me trouvai au pied du Gebel Fetet, chaîne granitique entièrement isolée, du même âge que les Gebel Âgâ et Selmâ, mais longue seulement de vingt milles environ du nord au sud. Vingt minutes après, dans la traversée de la montagne, nous passons devant la petite source d'El 'Adoûah, qui, à cette époque de l'année, ne donnait plus qu'un litre à peine par minute.

Le Fetet franchi, nous nous trouvons aussitôt dans une vaste plaine de plusieurs lieues de largeur ; bornée à l'est dans toute sa longueur par les masses sombres du Gebel Selmâ. Comme nous y débouchions le soleil se couchait et nous campâmes.

Le lendemain matin, longtemps avant le lever du soleil, nous étions de nouveau en route, en gardant notre direction de la veille. Un peu avant huit heures nous arrivions devant le Gebel Selmâ. Il nous avait fallu un peu plus de quatre

heures de trot pour traverser la vallée qui se trouve entre les montagnes de Fetet et de Selmâ et porte, comme la petite source citée plus haut, le nom de Ouâdy el'Adodah. Toute cette vallée est couverte de bathhâ au-dessous duquel se trouve la même marne argileuse que dans la vallée de Hâil. En de rares endroits perce le roc, parfois aussi le marbre blanc légèrement veiné de rouge, de gris ou de noir. La végétation est pauvre. Les vents dominants dans cette partie de l'Arabie sont toujours ceux de l'ouest.

Après une heure et demie de marche dans le Gebel Selmâ, la région peu à peu prend le caractère volcanique, le basalte est plus fréquent et bientôt la route traverse un ancien cratère appelé 'Anéaî. Ce cratère a environ 800 mètres de diamètre et présente, à sa partie sud-ouest, une petite source qui porte le même nom et qui débite environ un litre et demi par minute. La température en est de $+ 26^{\circ}, 2$.

Du côté de cette source les parois du cratère sont formés d'un conglomérat de gravier, de blocs de basalte et de granit, noyés dans une gangue de cendres terreuses, le tout ayant la dureté du roc. Quelques pas plus loin la paroi est formée de schiste basaltique rouge.

A l'est du cratère, au point où la route le traverse pour aller vers Feyd, le passage est difficile et dangereux et ne permet la traversée qu'à un seul chameau à la fois.

Une demi-heure plus loin se trouve un second cratère appelé E'Redeîah, avec une passe fort étroite et difficile, qui va en s'élargissant du côté de l'est. La route suit le lit du torrent. Ce passage a été, de tout temps, très redouté par les voyageurs, comme un repaire où les brigands s'embusquaient derrière les rocs pour tuer et dépouiller les passants. Aujourd'hui, grâce au gouvernement d'Ebn Resîd, une sécurité complète règne ici, de même que dans tout le territoire du Šammar.

A partir de E'Redeîah le sol devient de plus en plus bou-

leversé, on devine qu'on approche du centre de ce soulèvement volcanique; nous le rencontrons effectivement à une heure et demie plus loin, un peu à droite de notre route sous forme d'un nouveau cratère. Tous les environs sont couverts de blocs de basalte noir. La région et le cratère se nomment Gehenneñ¹, ce qui est juste, car, tout y est infernal, mais surtout la route.

A partir de E'Redeñah la direction remonte plus à l'est.

Tout à coup, vers trois heures après midi, nous aperçûmes les têtes des palmiers de Feyd, à environ trois kilomètres devant nous, et une demi-heure après nous faisons notre entrée dans la petite ville.

Quelques minutes seulement avant d'arriver à Feyd cessent les pierres basaltiques et, par intervalles, on voit réapparaître le grès.

L'antique Feyd, pour la détermination de laquelle le savant Ritter a écrit, sans succès, une trentaine de pages, est aujourd'hui bien déchue de son ancienne splendeur et ne possède plus maintenant que quarante maisons.

Feyd se compose d'un petit groupe de maisons, puis de neuf propriétés séparées les unes des autres de plusieurs kilomètres et dont voici les noms : 'Aïn, El Hamrà, Abou Šeqerah, El Senefeh, El Ghrezeizah, El Houelmel, El Ghratâr, El Mâleik, Berzañ.

Entre ces diverses propriétés, qui toutes ont des palmiers, se trouvent encore une dizaine de puits avec de l'eau, restes d'anciennes habitations en ruines.

A 600 mètres au sud de 'Aïn se trouve une colline de lave noire, avec des restes de constructions, dont les plus remarquables sont les fondations circulaires d'une tour ou d'un puits, de 10 mètres de diamètre. Leur nom est Kherâš.

Au nord, 10° est de ce point, se trouvent les restes d'une tour ronde encore haute de 8 mètres, et un pan de mur,

1. Gehenneñ, l'enfer.

appelé le qaçr. Avec un bâtiment carré en ruines à 800 mètres au sud-ouest de 'Aïn, et qui dut être jadis une mosquée, c'est tout ce qui reste pour prouver l'étendue et l'importance de l'antique Feyd.

A quelques kilomètres au sud-ouest de la ville se trouve le Gebel Qefell, d'environ 70 mètres d'altitude; ce n'est qu'une partie encore debout d'un ancien cratère, et du sommet j'ai pu relever à la boussole les diverses parties de Feyd mentionnées plus haut, ainsi que les montagnes suivantes :

Gebel Khoueït, à sud 74° est, où il doit y avoir de l'eau toute l'année.

Gebel Chremeiz el Gou.

Gebel Umm e'Roug, un ancien cratère; il s'y trouve des puits.

Gebel Bouç e'S'aïleb, avec de l'eau presque toute l'année.

Gebel El Hadhab, avec beaucoup d'eau.

Je relève aussi les pointes nord et sud du Gebel Selma, ainsi que le sommet de celui de Gildiah, que je devais visiter plus tard.

Le désert autour de Feyd s'appelle Aba el Krouç.

Les puits de Feyd traversent d'abord une couche de sable et gravier qui varie de 5 à 10 mètres d'épaisseur, suivant la position, puis 2 mètres de basalte noir fort dur, au-dessous duquel se trouve l'eau, qui est très bonne. Cette eau si profonde et si pénible à monter pour arroser les palmiers est, au dire des habitants, en train de diminuer, et c'est à ce fait qu'il faudrait attribuer le dépérissement de la localité. Fait très curieux, les puits de Feyd communiquent entre eux par des galeries souterraines.

Le lendemain de mon arrivée à Feyd, j'en repartais à quatre heures du soir, continuant ma route vers le Qaçm. Jusque-là j'avais été accompagné par un des cavaliers de l'émir, plus loin je n'avais plus avec moi qu'un Bédouin sammar. Je l'avais moi-même voulu ainsi, devant les hésitations de l'émir à me laisser aller au Qaçm, pays ultra ouahabi, où il craignait beaucoup pour moi, surtout pendant le saint mois du ramadhân qui était proche.

En quittant Feyd, nous fîmes encore 9 milles à l'est et au nord-ouest, puis nous campâmes. Après six heures de repos, nous reprîmes la marche toujours au nord-est, mais en inclinant peu à peu vers l'est. A une heure après midi nous arrivions à El Kehafah dont nous voyions les pointes des palmiers depuis deux heures.

De Feyd à El Kehafah la piste traverse constamment un désert de grès volcanique. L'échantillon que j'en ai rapporté est un sable quartzeux jaunâtre, avec fragments de calcaire parsemé de grains de quartz et contenant beaucoup de grains magnétiques. Le roc nu apparaît partout et son aspect est singulier. L'impression est comme si toute cette masse jadis liquide et en ébullition se fût figée subitement, et ce qui le donne à croire ce sont de gros bouillons de grès, de 8 à 12 mètres de diamètre, légèrement bombés, qu'on rencontre à chaque pas. De temps en temps on trouve un peu de sable dans un pli de terrain, là croissent alors quelques broussailles; mais, à part cela, c'est le désert de pierre absolu, d'une désolation indescriptible. C'est un coin de vraie Arabie Pétrée. Le nom de ce désert est El Sarâfah.

El Kehafah, dont la population est d'environ 200 habitants, jouit de la réputation d'être une localité saine. Les vents dominants paraissent être ceux du nord. D'après le dire des habitants et du *sheikh* 'Amar, dont je suis l'hôte, il pleuvrait seulement pendant dix jours au commencement de l'hiver; pendant le reste de l'année il ne tomberait pas une goutte d'eau.

Le *sheikh* de Kehafah étant pauvre ce n'est pas lui qui reçoit les étrangers de passage, c'est le plus riche propriétaire, 'Amar qui a cette charge et auquel on donne alors le titre de *sheikh*, quoiqu'il ne le soit pas. Ce 'Amar est en même temps le *khatib*¹ de la localité; on voit par là que

1. *Khatib*, nom que les Ouahabis donnent à leurs *mollah* qui font la prière publique et récitent le *Qorân* à la mosquée.

notre situation réciproque était assez délicate, car, si je me souciais peu d'être l'hôte d'un prêtre ouahabi, il se souciait encore bien moins de voir sa sainte maison souillée par la présence d'un infidèle. Sa petite personne maigre et osseuse, ses lèvres pincées, ses yeux profonds et inquiets et son crâne chauve ne lui donnaient du reste pas du tout l'air accueillant. Il a en outre la réputation d'être très chiche avec l'hôte. Mais, j'entendais les habitants, qui étaient venus me saluer au qahwah, qui chuchotaient entre eux, disant que j'étais au mieux avec l'émir Mohammed, que j'étais son hôte et son ami ; je vis ainsi, pour la première fois, ce nom aimé me protéger au loin. La réception que me fit 'Amar ne laissa rien à désirer : il ne fut, à la vérité, ni aimable, ni prévenant comme on l'avait été avec moi jusqu'alors au Gebel, mais l'amabilité et la prévenance ne sauraient être exigées d'un prêtre ouahabi, surtout par un chrétien. Il me traita bien et, dans mon intérêt, insista beaucoup pour me faire renoncer à l'idée d'aller au Qaçm. Kehafah étant la dernière localité šammar, il craignait qu'il m'arrivât malheur, car au delà il n'y avait plus de sécurité. Lorsque je le quittai nous étions complètement amis, et une fois en selle je l'entendis avec plaisir me dire « Allah m'ak », Dieu soit avec toi, souhait de bon voyage habituel au Neged.

A 6 kilomètres au sud-est de Kehafah se trouve un groupe de quatre propriétés, avec palmiers et champs d'orge, appelé El Ghremešah ; nous y prîmes notre provision d'eau qui là est meilleure qu'à Kehahaf.

Une heure plus loin se trouve Umm el Khašabah, avec quatre grandes propriétés abandonnées par suite de la disparition de l'eau. Dans les hivers très pluvieux les habitants de Kehafah viennent y planter de l'orge, la terre étant très bonne.

Entre Kehafah et El Ghremešah il y a du nefoûd.

La situation de cette oasis est un phénomène géologique que je vis là pour la première fois, mais plus tard, plus fré-

quemment. Elle se trouve dans une dépression de terrain en forme de cuvette ellipsoïdale, allongée du nord-ouest au sud-est et dont le grand axe mesure environ 24 kilomètres et le petit, 12 kilomètres. Les bords de cette cuvette ayant 10 à 12 mètres d'élévation sont à pic. Tout le bassin me parut incliné du sud vers le nord. Kehafah se trouve à peu près sur la ligne du grand axe, vers la partie septentrionale.

Je quittai Kehafah le lendemain de mon arrivée vers trois heures du soir, passai successivement devant El Ghremeisah et Umm el Khasabah, puis, traversant le reste de la cuvette, j'allai camper sur son bord sud-est, au coucher du soleil.

Le lendemain matin à deux heures, comme la première étoile de la belle constellation d'Orion émergeait au-dessus de l'horizon, je repartis et dix heures après j'arrivai à Qouârah, première localité du Qaçm.

Qouârah est un petit village de douze maisons dont les habitants, fort pauvres, sont tous domestiques dans huit grands *goulbân*¹ espacés de 600 à 1000 mètres sur un terrain d'environ 5 kilomètres carrés, le tout dans un bassin de même origine que celui dans lequel se trouve Kehafah, mais plus petit.

Les palmiers de Qouârah sont faibles, de peu d'apparence et ne portent que trois ou quatre, au plus cinq régimes de dattes ; les habitants attribuent la faiblesse de ce rendement au peu de profondeur de la terre. Je vis effectivement, en examinant les puits, qu'au-dessous de la couche de terre qui n'a que deux mètres d'épaisseur, commence immédiatement le grès² d'une puissance de deux à trois mètres, au-dessous duquel coule la nappe d'eau, qui est très abondante

1. *Goulbân*, propriété de palmiers avec puits, généralement un peu isolée des autres habitations, et renfermant presque toujours plusieurs ménages, mais de la même famille.

2. Grès quartzeux à grains très fins.

et sans variation en aucune saison. Malheureusement cette eau si belle et si limpide n'est pas buvable tellement elle est amère. Il n'y a que quatre puits dont l'eau soit potable, celui de mon hôte n'est pas du nombre et il boit celle d'un de ses voisins.

De même qu'à Kehafah, le *šelkh* de Qouârah est pauvre et c'est Roubakh, le propriétaire d'un des huit *goulbân*, qui m'a reçu. Comme il n'avait pas de local pour héberger un hôte de qualité, qui, du reste, est une rareté dans cette région, il m'installa dans la petite mosquée qu'il avait fait bâtir dans son jardin, de suite à gauche de la grande porte d'entrée. Une fois installé, je songeai alors à l'émir Ebn Rešid qui avait eu tant de peine à se laisser décider à mon départ pour le Qaçim, où il craignait que je ne devinsse la victime du fanatisme religieux des habitants, et voici que, dès mes premiers pas dans ce pays si intolérant, on me logeait, moi, chrétien, dans la mosquée.

Bien que Qouârah soit la première localité du Qaçim et qu'elle ait toujours été considérée comme telle, ses habitants se disent descendants des Thaï¹.

J'avais trouvé chez mon hôte Roubakh, un habitant de Tabah, ville du Gebel Selmâ, qui en revenant, accompagné de son fils âgé de seize ans, de Bereïdah avec deux chameaux chargés de riz, avait été attaqué la veille entre 'Ayoûn et Qouârah par cinq rôdeurs montés sur trois *dzeloûl*. En se défendant il avait été blessé à la tête et à l'épaule, et son fils avait été tué. Les brigands étaient ensuite partis vers l'ouest avec ses chameaux et leur chargement. Il croit avoir reconnu en eux des Arabes 'Ateïbah. Je pansai ses blessures et lui donnai le nécessaire pour renouveler les pansements. Mais ses récits avaient produit l'effet le plus déplorable sur le moral de Thrâd, le *šammari* qui m'accompagnait et qui, malgré sa taille de 1^m 80, avait le naturel le moins belli-

1. Thaï, nom d'une tribu Šammari antéislamique.

queux, et n'avait nulle envie de batailler avec les 'Ateibah, ennemis nés des Šammar.

Heureusement il y avait encore à Qouârah, logés depuis quelques jours chez les habitants, trois voyageurs, dont l'un du *goûm* de l'émir Hasen de Bereïdah, qui attendaient d'autres voyageurs pour se joindre à eux et faire le trajet si dangereux de Qouârah à 'Ayoûn; grâce à cette circonstance je pus repartir le lendemain.

Nous nous mîmes donc en route à deux heures après minuit. Les quatre Arabes avaient les mèches de leur fusils allumées. La route se poursuit, de même qu'entre Kehafah et Qouârah, à travers un désert pierreux où le roc perce de toutes parts. Pendant les 32 premiers kilomètres on marcha sur du grès jaune, pendant les 8 derniers, le grès est rouge; mais c'est toujours du grès quartzeux à grains très fins.

Après six heures de marche, on rencontre deux collines, à gauche de la route; elles me paraissent artificielles, et, me disent mes hommes, elles servent de limites aux deux territoires de Qouârah et de 'Ayoûn. Un quart d'heure plus tard on aperçoit au loin, devant soi, deux tourelles au bas desquelles se trouve 'Ayoûn, qui n'est pas encore visible, car elle est située dans un bassin analogue à celui qui renferme Kehafah.

Ces tourelles qui dominent les hauteurs de 'Ayoûn sont des postes d'observation destinés à surveiller les environs aux époques de trouble, et à éviter les surprises en permettant de signaler l'approche de toute troupe suspecte. Je les retrouvai plus tard dans d'autres localités, surtout à Qoçeïbâ et même dans le Hedjâz, à Kheïbar.

De l'endroit où l'on aperçoit ces tourelles, près 'Ayoûn, par conséquent environ à deux kilomètres au delà des collines frontières, le sol est très tourmenté et partout l'on voit les indices de nombreux cratères.

Enfin huit heures après notre départ de Qouârah, nous nous trouvons sur le bord du bassin qui contient 'Ayoûn et

Ghroudah, dont nous voyons les palmiers au loin. Il nous fallut encore deux heures pour y arriver.

De suite en descendant dans le bassin, on laisse à droite un rocher de grès isolé, dont la forme frappe l'attention de celui qui a vu le Sphinx, devant les Pyramides près du Caire, car il lui ressemble beaucoup. J'y ai vu des traces de caractères hymiaritiques et arabes, mais presque entièrement effacés et illisibles. Dix minutes plus loin, encore à droite du chemin, se trouve un second rocher mais beaucoup plus grand, sur lequel il y avait un grand nombre d'inscriptions hymiaritiques en partie effacées. J'en ai pu copier quelques-unes. Ce second rocher porte le nom de El Heraşy.

Vingt minutes après notre descente dans le bassin de 'Ayoûn nous arrivons devant El Ghrâf, immense culture de palmiers, mais entièrement envahie par le nefoûd. Pendant vingt-cinq minutes de trot, je longe cette belle plantation. Une heure après, à midi juste, j'étais devant 'Ayoûn.

A l'ouest, côté par lequel nous l'abordions, 'Ayoûn est entièrement caché par une énorme dune de sable, contenue du côté de la ville par un mur en pisé que l'on élève continuellement au fur et à mesure de l'élévation du sable.

'Ayoûn, la localité la plus considérable entre Hail et Bereïdah, a une population d'environ 2500 âmes. Son étendue aussi est fort grande : de l'est à l'ouest elle mesure à peu près 5 kilomètres, et 1000 à 1500 mètres en largeur. Ses palmiers sont beaux et leurs produits passent pour être des meilleurs parmi ceux du Qaçim. L'eau, qui n'est pas également bonne partout, mais qui pourtant est buvable, est très abondante ; elle se trouve immédiatement au-dessous du roc, qui affleure dans toute la ville, et dont la puissance est de 8 à 12 mètres. Comme partout, lorsque les puits sont taillés dans le roc, ils ont ici aussi une très grande section, de 4 à 8 et même 10 mètres de diamètre. J'ai trouvé, pour la température de l'eau $+ 24^{\circ}$, 1, mais bien que cette température a été prise après toute une journée d'épuisement, elle ne

peut néanmoins pas être considérée comme exacte, vu la large surface de la nappe en contact avec l'atmosphère.

Ce qui, à 'Ayoûn, frappe le plus le voyageur arrivant, comme moi, du Gehel, où la race humaine est fort belle, c'est la faiblesse de celle d'ici. Les hommes surtout ne semblent pas développés; ils sont petits, laids, maigres, avec un facies mièvre et émacié. Avec des yeux caves et des pommettes saillantes, la tête recouverte d'un qeffah rouge, sans 'aqâl, à la façon des Ouahabi, ils finissent par avoir entièrement l'air et l'aspect qui rendent si désagréable l'abord de ces sectaires.

Le beau sexe me semble mieux partagé. Le peu de femmes que j'ai vues étaient jolies et élancées; elles avaient, de même que dans tout l'Orient, de fort beaux yeux, néanmoins leur teint était pâle et maladif.

Le *sheikh* de 'Ayoûn, 'Abd-Allah, auquel les habitants donnent aussi le titre d'émir, est un homme d'une trentaine d'années qui me reçut fort bien.

A 10 kilomètres à l'ouest de 'Ayoûn se trouve Ghroudah, autre localité fort importante, avec environ 1500 habitants.

Je quittai 'Ayoûn le lendemain de mon arrivée, à trois heures du matin, et quatre heures après j'arrivai à Qer'a, qui se compose de deux parties distantes de 1500 mètres l'une de l'autre; l'une renferme les palmiers, l'autre, le village avec 800 âmes environ. Il y a en outre quelques propriétés éparses à l'entour, entre autres celle du *sheikh*, qui est neuve et bien entendue.

Jusqu'à Qer'a mes hommes marchent encore avec les mèches de leurs fusils allumées, au delà cette précaution n'est plus nécessaire, car le voisinage de Bereidah suffit pour rendre les environs sûrs.

A environ 3 kilomètres de Qer'a, sur la route que je suis, se trouve un lac salé d'environ 2 kilomètres carrés de surface. Il était à sec avec une épaisse couche de sel.

Une heure après avoir quitté Qer'a, nous arrivions à Eseqah, dans un bassin d'environ 15 kilomètres de long, avec 200 maisons, soit de 1000 à 1100 habitants. C'est un village pauvre, l'eau diminuant depuis quelques années. En outre, hormis dans quatre goulbân, elle est salée au point d'être imbuvable. Elle est du reste à peu de profondeur, 4 à 6 mètres au plus.

Eseqah, outre le village principal, possède six goulbân dont je donne les noms parce qu'ils passent tous pour très anciens, plus anciens que le village même, ce sont : Rafiah, Râry, Gouâ, El Acefât, Asefeby, El Khab.

De Eseqah, deux fortes heures (7 milles) me conduisirent à Bereidah, où j'arrivai juste au moment de la prière du 'aqr. La ville est enclose de murs en pisé et paille hachée, de 4 mètres de hauteur, que leur nuance rose fait paraître tout neufs. Une grande porte à deux battants avec un seuil en pierre y donne entrée. Les murs sont flanqués de place en place de tourelles rondes ou carrées, de 2 mètres plus hautes que les murs. Murs et tourelles sont sans terre-pleins en arrière.

J'allai droit au qaqr; là je trouvai l'émir Hasen, qui sortait de la mosquée où il avait fait la prière du 'aqr, et qui m'accueillit fort bien. On apporta des tapis dans la cour, où nous nous assîmes et où nous échangeâmes les salutations d'usage. Je lui remis ensuite la lettre de recommandation que l'émir du Gebel Šammar, son suzerain, m'avait donnée pour lui.

Hasen ne sachant pas lire, ce fut son secrétaire qui lui lut la lettre, et il le fit à voix basse, pour que les personnes présentes ne pussent rien entendre. Il me répéta aussitôt ce qu'il m'avait déjà dit avant cette lecture, qu'il était heureux de m'être agréable ainsi qu'à l'émir Mohammed, que sa maison était la mienne, que je n'avais qu'à demander tout ce que je désirerais. Il me recommanda aussi de ne jamais sortir du château sans me faire accompagner par deux de

ses hommes et de toujours emporter mon sabre, suivant l'habitude des *seïkhs* en pays arabe.

L'émir Hasen a succédé à son père, Nehanna, assassiné en pleine rue, il y a six ans. C'est un homme de cinquante-deux ans, à l'extérieur vulgaire et qui ne paraît pas d'une intelligence supérieure. Il a, sur l'œil gauche, une forte taie qui l'empêche de voir de ce côté. Il jouit d'une certaine indépendance et ne paye à Hâil qu'un impôt, partie en argent et partie en nature.

L'émir Nehanna avait régné dix ans et, avant lui, un nommé 'Abd el 'Aziz el Mohammed, avait occupé la charge d'émir environ quarante ans, c'est-à-dire depuis la chute des Ouahabi.

Bereïdah a cent quatre-vingts ans d'existence à peine, mais elle a succédé à une ville plus ancienne qui se trouvait à deux milles au nord de la localité actuelle et s'appelait *Šemās*. Cette dernière elle-même fut fondée, il y a trois siècles et demi. La mosquée à laquelle Palgrave donnait quatre cents ans, a été bâtie il y a moins de cent ans. La ville possède quatre écoles et six mosquées, y compris la métropolitaine. La population, entièrement d'origine 'aneïzah, se monte à environ 10000 âmes.

Bereïdah est un grand centre commercial, mais il n'a tout son développement que pendant les quatre mois de l'année qui suivent la cueillette des dattes. A ce moment il y a souvent, dressées en dehors de Bereïdah, jusqu'à 1000 tentes de nomades qui viennent faire leur provision de dattes, de blé et de riz, et du peu de tissus dont ils ont besoin.

En dehors de ces quatre mois, les deux tiers des boutiques sont fermées, ce qui a fait croire à Palgrave que la ville était en décadence; mais je crois, au contraire, pouvoir assurer qu'il y a plus de fortunes et de plus grandes à Bereïdah qu'à Hâil même. L'émir Hasen m'a donné de nombreux renseignements dans le même sens.

L'eau à Bereïdah n'est ni bonne, ni belle; presque dans

tous les puits elle est trop salée pour pouvoir servir de boisson, et partout elle est très trouble. Le niveau de la nappe aqueuse est de 5 à 10 mètres au-dessous du sol, et pour y arriver, il faut généralement percer trois couches de grès, chacune de 1 à 2 mètres d'épaisseur.

Depuis que Bereïdah a été bâtie, elle a été envahie par le nefoùd, et, à cette occasion, j'ai encore pu constater le fait que le nefoùd marche de l'ouest à l'est. Les jardins situés à l'ouest de la ville ont aujourd'hui, sur leur côté occidental, une hauteur de 6 à 8 mètres de nefoùd que les habitants essaient de fixer par des plantations d'ithel.

Le lendemain de mon arrivée à Bereïdah était le 8 août et en même temps le premier du mois de ramadhân. La veille au soir, tandis que j'étais au qahwa avec l'émîr, il me demanda si je jeûnerais, sur ma réponse affirmative, il rit bien, mais m'assura qu'il n'en serait rien, qu'il ne le souffrirait pas et qu'au surplus ma qualité de voyageur me dispensait du jeûne. Effectivement on fit la cuisine pour moi et mon compagnon, comme d'habitude, et le café de même.

Quatre jours après mon arrivée, je fis une excursion au nord de Bereïdah, à 'Ain Ebn Feyd, localité fort ancienne et dont les palmiers sont alimentés par cinq sources, mais dont l'eau, quoique claire et fort agréable à la vue, est imbuvable, saturée qu'elle est de sels de chaux et de magnésie.

Presqu'à moitié chemin entre 'Ain Ebn Feyd et Bereïdah, je me suis arrêté une heure en dehors d'un pauvre village de 60 habitants, appelé Athrefiah. L'eau ayant disparu des puits il y a quatre ans, la majorité des habitants s'est dispersée dans d'autres localités. Tous les palmiers sont morts et leurs troncs, dépourvus de feuilles, s'élèvent tristement en l'air, pareils à une forêt de manches à balais. Ils étaient beaux, ce sont tous des palmiers de cent à cent vingt ans.

Avec le peu d'eau qui reste, et qui est impotable à l'exception de celle d'un seul puits, les habitants cultivent des

melons et des pastèques. Ils s'occupent en outre à ramasser dans le désert du bois qu'ils vendent à Bereïdah, ainsi que leurs melons et leurs pastèques.

'Ain Ebn Feyd, par contre, est en pleine voie de prospérité; j'y ai vu plusieurs plantations de jeunes palmiers, dont l'une appartient à l'émir Hasen.

A 3 kilomètres au nord 76° est de 'Ain Ebn Feyd se trouve une vieille ruine appelée Qaqr Mârid. C'est un grand bâtiment carré, fort massif, bâti en moellons et mortier de pisé, dont les côtés mesurent environ 40 mètres, et ceux de la cour intérieure 30 mètres. La porte d'entrée fait face à l'ouest, c'est-à-dire du côté du village, situé au sommet d'une petite colline qui domine bien le pays.

A quelques pas, sur le côté nord du qaqr, se trouve un roc en forme de table de 40 à 50 mètres de long, de 2 mètres d'élévation et sur lequel se trouvent de nombreuses inscriptions hymiarites, mais presque toutes effacées; je n'ai pu en copier que quelques-unes.

Presqu'au côté opposé du village, à 2 kilomètres au nord-ouest, se trouve un ancien cratère marqué par de gros blocs de grès disséminés sur un espace d'environ 500 mètres carrés et qui sont parfois entièrement couverts d'inscriptions; mais ces inscriptions, dont on m'avait beaucoup entretenu à Bereïdah, et même déjà à Hâil, sont d'une époque relativement récente et presque toutes rédigées en arabe. J'ai examiné presque tous les blocs, environ 150, et n'ai jamais trouvé autre chose que des noms propres ou la formule: « Là ilah illa Allah¹ ». Pourtant quelques traces de caractères coufiques, et une dizaine d'hymiaritiques, prouvent le passage d'artistes plus anciens.

De même que beaucoup d'autres localités en Arabie, et surtout au Neged, 'Ain Ebn Feyd a dû subir les conséquences de toutes les révolutions qui ont bouleversé ce pays, et a

1. Il n'y a de divinité que Dieu.

dû, à plusieurs reprises, être dépeuplée et repeuplée. L'établissement actuel date de quatre-vingts ans. Naturellement aucun des habitants actuels ne sait rien au sujet de ceux qui les ont précédés là.

En faveur de l'antiquité de 'Aïn Ebn Feyd, j'oubliais de mentionner l'existence, à l'extrémité nord-est du village, de deux caves voûtées, qui sont contiguës, et que je n'ai pu examiner plus à fond, vu qu'elles étaient remplies de débris de toute espèce. C'est un fait assez curieux pour mériter d'être mentionné, car de Damas à 'Aneizah et du Hasa à la mer Rouge, je n'en ai pas vu un second exemple et ne crois pas non plus qu'il en existe.

Le nefoud qui s'étend à l'est de 'Aïn Ebn Feyd, aurait, d'après le dire de quelques nomades Saloby, campés près du village à mon passage, environ 65 milles de largeur.

Le surlendemain de mon arrivée, le 13 août, je repartis de 'Aïn Ebn Feyd bien avant l'aube, et deux heures après, une marche de 10 kilomètres à sud, 10° est, nous mena aux puits de Ousétah, qui sont importants parce qu'ils approvisionnent 'Aïn Ebn Feyd d'eau potable. Chaque nuit, vers minuit, deux hommes, conduisant une quinzaine d'ânes, partent du village avec les outres des habitants et vont les remplir aux puits de Ousétah. Ils font ainsi, chaque jour, 20 kilomètres pour avoir la quantité d'eau quotidienne nécessaire. Et encore, quelle eau ! Je n'en ai jamais vu d'aussi boueuse ; quant au goût, à part celle du puits de Seqiq, dans le Nefoud, je ne me rappelle pas d'en avoir bu d'aussi nauséabonde ; cependant, cruelle ironie, l'eau des sources du village, qui arrose les palmiers, coule claire comme nos eaux de roche.

L'eau des puits se trouve à une profondeur de 4 à 5 mètres au-dessous d'une couche de terrain argileux. Les parois des puits étant de terre s'écroulent facilement.

L'état précaire de cette localité et d'Athrefiah pour la question de l'eau, question vitale, montre que dans certaines

contrées de l'Orient la lutte pour l'existence est bien autrement âpre que chez nous.

Des puits de Ouseïlah, obliquant un peu à droite, nous marchons par sud, 10° ouest, et arrivons en trois heures à El Çérif, vallée qui s'étend du nord au sud sur environ 8 kilomètres de long et 2 kilomètres de large. A la partie nord se trouvent encore des traces de région volcanique.

Dès le commencement de la vallée on trouve les ruines, au ras du sol, d'un qaçr bâti, en partie au moins, en pierres taillées. Un peu plus loin, espacés l'un de l'autre d'environ un kilomètre et demi, s'élèvent trois qaçr debout, mais ceux-ci sont en pisé ; tout autour on aperçoit beaucoup de verdure et des champs de blé ou d'orge, en friche. L'eau des puits n'est qu'à une profondeur de 2 à 3 mètres. Les qaçr en pisé ne se composent que de quatre grands murs avec une forte porte; l'intérieur est divisé en quelques misérables petites huttes servant de logement. Les qaçr, les puits et les champs sont la propriété de quelques tentes de Saloby qui ont leurs pâturages au sud-est d'ici, dans le Nefoud, au delà du ouâdy Ermek. De temps à autre, surtout lorsque l'hiver a été pluvieux, ils vont à El Çérif et y sèment de l'orge et du maïs, parfois même du blé.

En continuant notre marche au sud nous arrivâmes à une heure après midi au qaçr El Rekeïah, au centre d'un cratère de deux milles de diamètre. Ce qaçr, construit aussi en pisé, a fort belle apparence de l'extérieur; il ne se compose, en réalité, que des murs; deux misérables huttes servent de logement aux gardiens cultivateurs.

Le puits se trouve à l'intérieur du qaçr et c'est un des plus beaux que j'aie vus en Orient; il a 24 mètres carrés d'ouverture et 22 mètres de profondeur, dont les neuf supérieurs sont creusés dans le sable et la terre, le reste dans le grès. Dans les bonnes années l'eau monte généralement à 15 et même 20 mètres de hauteur; mais, comme l'hiver dernier il n'y a eu que peu de pluie, l'eau

du puits est basse en proportion. L'eau, montée du puits par des chameaux, selon le procédé en usage dans tout le Gebel et le Qaçim, passe par un canal au dehors du qaçr et arrose les champs d'orge, de maïs et de blé qui sont fort peu étendus cette année, par suite du manque d'eau. Le long des petits canaux d'irrigation on a planté des melons et des pastèques.

Cette belle propriété qui appartient à l'émir Hasen a été bâtie par son père Nehannâ, il y a vingt ans.

A huit kilomètres au nord-est de El Rekefah se trouve le petit hameau de El Nebqiah¹, avec 35 habitants. De El Rekefah à El Nebqiah s'étend un désert pierreux, puis, à peu de distance à l'est de ce dernier village, recommence le nefotd.

Après une halte de deux heures à El Rekefah nous reprîmes notre route par sud, 15° est environ, et arrivâmes deux heures après à El Roûdhah, village de 150 habitants, résidence de Ibrâhîm Aboû Nehannâ, frère de l'émir Hasen. Chacun d'eux y possède une grande culture de palmiers. Le qaçr que Ibrâhîm s'y est fait construire, quoiqu'en pisé, a, surtout de loin, l'aspect le plus imposant; on dirait une immense construction babylonienne.

Ibrâhîm est encore moins intelligent que son frère Hasen et, à première vue, il ne se distingue en rien de ses domestiques, avec lesquels il se couche sur le ventre, dans le sable et la poussière. En ce qui me concerne, naturellement, je fus fort bien reçu par lui.

J'avais l'intention de rester une journée à El Roûdhah pour examiner la géologie des environs, qui est intéressante, mais cela fut impossible. Depuis mon départ de Bereidah il soufflait un vent, d'une ardeur incroyable, le ciel était continuellement couvert et l'air lourd comme du plomb. Lorsque le vent soufflait, le thermomètre, à l'ombre, montait jusqu'à + 50°. Néanmoins je supportais tout cela mieux en

1. Les indigènes prononcent ce nom Nebtsié.

campagne que dans une maison ou sous les palmiers. Aussi, voyant le lendemain de mon arrivée le thermomètre monter plus rapidement que la veille, et me sentant la tête prise comme dans un cercle de fer, je donnai à dix heures du matin l'ordre de partir. Une demi-heure après, la tête et tout le corps enveloppés comme pour un voyage au pôle nord, afin de les soustraire à l'action du soleil et du vent brûlants, nous étions en marche au sud. Au bout d'une heure dans cette direction je joignis l'Ouâdy Ermek, venant de l'ouest. Je descendis dans son lit que je remontai jusqu'à trois heures pour le quitter alors et relever ma route un peu plus au nord; une heure et demie après je rentrai à Bereïdah.

De l'endroit où j'ai touché l'Ouâdy Ermek, en venant de El Roûdhah, se trouve, 3 kilomètres plus au sud, par conséquent au delà du ouâdy, le petit village de El Šemâsiâh avec 250 habitants. Cet endroit, qu'on me dit pauvre, existait déjà au siècle dernier.

A une dizaine de kilomètres au nord-ouest de El Šemâsiâh, se trouve Althamiâh, petite culture avec 10 habitants.

Je passai les deux jours suivants à Bereïdah, et le 17 août j'en repartis une seconde fois pour visiter 'Aneîzah.

Pour répondre à l'invitation d'un riche habitant, le šekh Naçr, qui demeurait au village de Khab, je pris mon chemin par là. La distance est de 2 milles et la direction sud, 67° ouest.

A l'ouest de Bereïdah le nefoûd forme de longues collines courant du nord au sud. El Khab s'allonge dans le même sens, dans le second vallon à partir de Bereïdah, sur une longueur de 4 kilomètres, et renferme de magnifiques propriétés. Celle du šekh Naçr, une des plus belles, renferme 700 palmiers âgés de soixante ans, c'est-à-dire dans toute leur vigueur. Depuis trente ans qu'il la possède, l'eau ayant diminué il est décidé à la vendre, et un amateur lui en offre en ce moment cinq mille rîâl, soit près de

20,000 francs, ce qui met le palmier à un peu plus de sept rîâl. A Hâil la valeur d'un palmier est généralement de dix rîâl. De cette propriété le šelkh Naçr tire un revenu annuel d'environ 2,000 francs, et, avec cette somme, il est au Qaçlm un homme riche.

Je ne quittai El Khab qu'à la prière du 'açr, vers trois heures du soir, et marchai alors au sud-est. Au bout de 2 kilomètres je rencontre les premiers jardins de Houllân, que je longe pendant 3 kilomètres, et presque aussitôt commence Qeçef'aah, qui s'étend aussi du nord au sud sur une longueur de 2 à 3 kilomètres.

Ces trois villages d'El Khab, Houllân et Qeçef'aah, quoiqu'en plein nefoûd, se trouvent néanmoins dans un pli de terrain qui est dépourvu de sables, et ils ressemblent, sous ce rapport à Gobbah au nord du Gebel Âgâ et aux puits de Šeqiq et de Zehery au sud du Djoûf.

Deux heures après mon départ d'El Khab je quittai le vallon dans lequel s'allongent ces trois localités et marchai de nouveau dans le nefoûd, par sud 10° est. C'est à partir de ce point jusqu'à la ville de 'Aneîzah, que le chemin devient très dangereux par les courses continuelles des nomades qui campent dans les déserts, à l'est et à l'ouest de cette région.

Après avoir marché de cinq à huit heures du soir dans le nefoûd, j'atteignis le Ouâdy Ermek et ses premiers palmiers. Il me fallut une demi-heure pour traverser le ouâdy et atteindre encore le nefoûd sur la rive droite. Il était trop tard pour entrer dans 'Aneîzah; je campai donc au bord du ouâdy près d'une hutte de fellâh, gardiens des palmiers.

La partie du Ouâdy Ermek qui passe près de 'Aneîzah est entièrement plantée de palmiers appartenant à des habitants de cette dernière ville; de la fructification à la récolte des dattes, leurs fellâh y habitent alors et forment le village appelé El Ouâdy; pendant l'hiver une partie de cette population demeure en ville. L'eau, dans cette partie du ouâdy

n'est qu'à un ou 2 mètres de la surface du sol, en sorte que les palmiers n'ont pas besoin d'irrigation, comme ailleurs. Ils se trouvent dans le même cas que ceux de 'Aqdah, de Haqel, de Gou et autres endroits du Gebel Šammar.

Les cultures de palmiers dans le Ouādy Ermek sont très anciennes. Il s'y trouvait même jadis deux cités, ou probablement deux gros villages très florissants. L'une, au nord-nord-est de 'Aneizah, s'appelait El Ouahlāñ ; l'autre, au nord-nord-ouest, portait le nom de El 'Aīāriah. Elles ont aujourd'hui complètement disparu ; elles étaient évidemment construites en pisé. Pourtant le šekh Ghrānem, dont je fis la connaissance à 'Aneizah, m'assura avoir encore vu, il y a une vingtaine d'années, dans la dernière de ces deux localités, des pierres taillées avec des inscriptions. Depuis elles auraient disparu ; mais il est plus probable, si le fait est vrai, que leur poids les aura fait pénétrer dans la terre molle du ouādy.

Le lendemain matin, en route au soleil levant, j'étais une heure après devant 'Aneizah, dont l'aspect, en venant du nord, est assez grandiose. Je mis ensuite une forte demi-heure à traverser les jardins et les premières maisons, pour arriver au qaçr de l'émir Zāmil.

L'émir Zāmil, qui a joué un rôle important dans l'histoire de son pays, avait cinquante-deux ans en 1880. C'est un petit homme boiteux, par suite d'une balle reçue en guerre. Son front est large, ses yeux d'une grande vivacité sont très intelligents, l'ensemble de son facies est celui d'un vieux renard rusé.

Après avoir lu la lettre que Mohammed ebn Rešid m'avait remise pour lui, il se montra encore très perplexe et inquiet ; je lui dis alors, pour essayer de le tranquilliser, que je n'étais venu que pour passer deux ou trois jours à visiter la ville. D'abord il ne voulut pas que je sortisse du qaçr, mais sans le laisser achever, je l'assurai fermement que je n'avais pas fait la route pour rester enfermé dans son qahwah.

Nous finîmes pourtant par nous entendre et convinmes que je ne sortirais qu'accompagné de mon Šammari et de deux de ses hommes à lui ; pour le reste liberté entière. Il me recommanda comme l'émir Hasen à Bereidah, de mettre toujours mon costume de grand šeikh Šammar et d'avoir le sabre à la main. « Ah ! ajouta-t-il, pourquoi es-tu venu ici pendant le ramadhân. » Je le tranquilisai de mon mieux, en lui affirmant que tout ira bien. « In šà Allah ! » ajouta-t-il.

On comprendra combien ma présence était grosse de dangers pour Zâmil, lorsqu'on saura que la population de 'Aneizah compte parmi les plus fanatiques, et que Zâmil n'est pas un émir tout-puissant comme Ebn Rešîd à Hâil. 'Aneizah est aujourd'hui une ville presque indépendante, une république, dont il n'est que le Président électif.

Tout, effectivement, se passa bien ; je pus faire toutes mes courses et mes observations et trouvai même deux amis : l'un, 'Abd el'Aziz ebn Mohammed el Bessam, riche négociant qui avait visité les Indes et la Perse, et l'autre, le šeikh Ghrânem, qui avait passé deux ans à Constantinople.

Le chef de l'espèce de garde urbaine que possède Zâmil, l'un des deux soldats qu'il me donna comme gardes, s'appelle Thakîl. C'est un homme de quarante-cinq ans qui a parcouru, je pense en *deroutš*, la Mésopotamie, le Kurdistan, la Syrie et l'Égypte, et qui, par conséquent, a des idées un peu plus larges que ses compatriotes. Il me fut fort utile pendant le peu de temps que je restai à 'Aneizah et m'évita de nombreux inconvénients. Je dus même réprimer à plusieurs reprises son zèle, lorsqu'il chargeait trop vigoureusement avec son bâton ou son sabre, la foule qui me suivait constamment et qui parfois me pressait un peu trop.

D'après le dire de Zâmil et d'autres, 'Aneizah aurait été fondée il y a 1050 ans, quelques-uns disent 1150 ans. Cette première ville n'occupait pas l'emplacement actuel, mais se trouvait à un mille plus à l'ouest. Abandonnée ou détruite

après trois cent vingt ans d'existence, elle fut rebâtie sur l'emplacement actuel.

Le territoire de 'Aneizah est aujourd'hui fort petit. Au dehors il ne se compose que de 'Ašbibīah à neuf milles au sud, village ruiné, et dont il ne reste plus que le qaçr, lui-même en ruines; en hiver on y sème parfois des grains.

A sept milles à l'est se trouve Roudhan el'Aoušziāh, avec 100 habitants. Enfin le Ouādy, au nord, avec environ 500 habitants.

'Aneizah, elle-même, doit avoir à mon avis, de 18 000 à 20 000 habitants au plus. Elle possède quinze mosquées, la gām'a¹ comprise, et quatre écoles, dont une pour les filles.

Après avoir, presque dès l'origine, fait partie intégrante de l'empire ouahābi, elle resta dans cette dépendance jusqu'à la mort de Feiçal, arrivée en 1865. Elle profita ensuite de la guerre civile qui éclata presque aussitôt entre les quatre fils de l'émir défunt: S'aoūd, 'Abd-Allah, 'Abd e'Rahmān et Mohammed. S'aoūd, mourant, laissa deux fils, Mohammed et 'Abd el'Aziz, auxquels 'Abd-Allah, qui avait succédé à son père comme émīr du Neged, céda le territoire de Khark ou Kharg.

Presque aussitôt après la mort de S'aoūd, une longue guerre de succession éclata entre ses frères 'Abd-Allah et Mohammed. Après différentes péripéties, ils firent la paix et 'Abd-Allah garda le pouvoir; mais, pendant la guerre civile, l'empire quahābi s'était démembré; une partie en avait été prise par les Turcs, dans le golfe Persique, et à l'intérieur, plusieurs grandes villes s'étaient rendues indépendantes: de ce nombre étaient 'Aneizah et Rass. La première de ces deux villes ne paie plus aucun impôt à l'émīr de Riādh depuis l'année 1867. Telle est aujourd'hui, au Neged, la situation que je ne fais qu'effleurer ici, me réservant de traiter dans

1. La gām'a, comme nous l'avons vu plus haut, est la mosquée principale dans laquelle doivent se rendre tous les habitants pour y faire la prière le vendredi à midi.

un autre travail la partie relative à l'histoire de l'Arabie centrale.

Le 20 août au soir, après la prière du coucher du soleil, je repartis de 'Aneizah. L'émir Zâmil avait pris des précautions extraordinaires pour qu'il ne put rien m'arriver de désagréable sur son territoire. La grande place devant la gâ'm'a, sur laquelle débouche l'impasse dans laquelle demeure Zâmil, était évacuée et des hommes armés, placés dans les cinq rues qui donnent sur la place, empêchaient toute communication. Je repris la même route qu'en venant, Au loin devant moi j'entendais d'autres hommes occupés à repousser ceux qui voulaient se rendre sur la place, et les cris et les vociférations de ceux qu'on refoulait arrivaient jusqu'à moi. En m'approchant je vis que tous les hommes de l'émir avaient le sabre nu. Au fur et à mesure que j'avancai avec mon Šammari, les hommes qui interceptaient les rues se repliaient derrière moi.

Ce qui m'étonna, ce fut moins l'attention de l'émir en ma faveur manifestée par ce déploiement de forces, dont il ne m'avait du reste pas prévenu, que la brutalité avec laquelle je vis ses soldats remplir leur consigne. Un habitant qui ne rebroussa pas immédiatement chemin, et voulut seulement demander une explication, fut entouré en un clin d'œil par cinq des hommes de l'escorte et, avant que j'eusse pu intervenir, il était étendu inanimé à terre, assommé sous les coups de poignée de sabre qu'il avait reçus sur la tête. On le laissa couché au milieu de la route, personne ne s'en préoccupa.

En arrivant hors de la ville je pus compter mes protecteurs, ils étaient dix-sept. Je voulus les renvoyer, mais ils me dirent avoir l'ordre de me conduire jusqu'en vue de Bereldah. On fit halte un instant, tous allumèrent les mèches de leurs fusils, puis l'on repartit. Ils se divisèrent alors en trois troupes qui marchèrent à une vingtaine de mètres à mes côtés et en arrière de moi.

Au bout d'une heure nous étions en vue de Roudhân,

village de 120 habitants que nous dépassâmes, et quelques minutes après nous campions dans le Ouâdy.

Repartis peu avant trois heures, à cinq heures nous passions devant Khatar, où l'escorte de Zâmil me quitta pour retourner à 'Aneizah ; 5 kilomètres plus loin nous étions en vue de Çebeîh et bientôt nous rentrions à Bereïdah.

Outre les localités mentionnées au courant de mes itinéraires dans le Qaçm, il me reste à en citer quelques-unes, sur la position desquelles il ne m'a pas été possible d'avoir des renseignements assez précis pour me permettre de les porter sur la carte. Il n'est pas, en pays arabe, d'action aussi indiscrete, et j'ajouterai d'aussi dangereuse dans l'Arabie centrale, que celle de s'enquérir de renseignements géographiques. Les orientalistes le savent et les géographes me pardonneront, je l'espère, les lacunes que je viens de signaler.

Les localités omises sur la carte, se trouvent dans le triangle formé par 'Aneizah, Bereïdah et Ghroudah ; elles s'appellent Şelhiah (à 12 milles de Bereïdah, vers l'ouest), Bekeriah, El Halâliah, Khabrà, El Riâdh, Benhâniâh.

A l'est de Bereïdah, entre cette ville et le Ouâdy Ermek, se trouvent aussi deux petites localités appelées Haneïdhil et Abâldoud.

Enfin un dernier village dont le nom est Douïrah, se trouve à peu de distance de Bereïdah à l'ouest ou au sud-ouest.

A quelques kilomètres à l'ouest de Houilân est Rouediah, village abandonné.

Je restai encore deux jours à Bereïdah, d'où je repartis le 23 août pour retourner au Gebel.

Parti vers neuf heures du matin, j'étais deux heures après à Eseqah, où je m'arrêtai cette fois-là deux heures. En quittant cette localité, je pris une route plus à l'est que celle que j'avais suivie pour aller au Qaçm, et qui me permit de voir deux localités non encore visitées.

Ayant quitté Eseqah à une heure après midi, j'arrivai, en marchant au nord, 65° ouest, après trois fortes heures de

marche, à Outsâl, village de 250 âmes, bien situé dans un bassin de grès de 2 milles de long, sur un de large. Pour trouver l'eau à la même hauteur toute l'année, on n'a qu'à percer la couche de grès qui forme le plancher du bassin, et dont l'épaisseur varie de 2 à 5 mètres. Le village d'Outsâl ne forme pas un tout compact; il se compose de six groupes de propriétés. L'eau n'est pas potable partout. Entre Eseqah et Outsâl règne un désert pierreux, où le grès affleure continuellement.

Le lendemain matin je quittai Outsâl et après sept fortes heures de marche, à travers le désert pierreux de El Bethëin, j'arrivai à Q'eqeibah¹.

Le désert de el Bethëin est un des plus affreux que je connaisse. En partant d'Outsâl on marche pendant une heure environ, à travers un désert de moellons de grès, auquel succède aussitôt un désert de cailloux roulés jusqu'à Q'eqeiba; dans tout ce long trajet l'œil n'aperçoit pas un seul brin de verdure, c'est d'une désolation indescriptible.

Q'eqeibah occupe aussi un bassin naturel, semblable à ceux qui ont été précédemment décrits, mais plus profond; les bords en ont 30 mètres de hauteur; aussi n'aperçoit-on les palmiers du village que lorsqu'on arrive sur le bord du bassin. Mais 2 milles avant d'y arriver, on aperçoit les tours qui s'élèvent sur les hauteurs, pour surveiller les environs.

Q'eqeibah, jadis fort puissante, est encore aujourd'hui une des localités les plus considérables du Qaçm méridional. Le šelkh de l'endroit m'a assuré qu'il s'y trouvait 2000 fusils, mais ce chiffre est évidemment exagéré, et je n'estime pas la population à plus de 3000 âmes, au maximum. A première vue on serait tenté de lui accorder effectivement une popu-

1. M. Huber écrit Q'eqeibâ et le nom écrit en arabe, sur la marge de son manuscrit, donnerait raison à son orthographe. Nous n'en corrigeons pas moins une erreur indiscutable. Q'eqeiba n'est autre chose que le diminutif de *qaqba* : château.
(Rédaction.)

lation plus forte, parce que toute la localité s'étend sur plus de 4 kilomètres le long de la paroi ouest du bassin où elle est située; mais, en y regardant de près, on constate qu'une grande partie des propriétés sont abandonnées et tombent en ruines. Il arrive ici plus fréquemment qu'ailleurs, que tout à coup un puits s'écroule ou que l'eau disparaît; le cultivateur, alors, n'a d'autre ressource que d'aller un peu plus loin creuser un nouveau puits et faire de nouvelles plantations.

Ce fait curieux se présente parfois aussi à Q'ecelbah, qu'un puits dont l'eau a été bonne depuis des générations, ne donne plus, du jour au lendemain, que de l'eau salée ou amère. L'eau est au surplus abondante et d'une hauteur constante toute l'année.

Une source d'eau est un fait assez rare en Arabie pour qu'on la connaisse au loin; aussi avais-je déjà appris, au Gebel, qu'il y avait une source à Q'ecelbah, où l'on me confirma le fait. Le *šekh* lui-même m'y conduisit et je constatai ainsi que cette source était un puits artésien d'un débit régulier d'environ un litre à la seconde. Le puits n'ayant probablement jamais été curé, l'eau en est noirâtre, putride et n'est pas potable. Je n'ai pu, à cause de la vase, en mesurer la profondeur, qu'on me dit être de 20 mètres, chiffre trop fort, à mon avis. La température de l'eau prise à 5 mètres de profondeur, est très élevée; je l'ai trouvée de + 29,1; néanmoins il est possible qu'elle ne soit pas très éloignée de la température moyenne annuelle de la région, car il paraît que Q'ecelbah se trouve sous l'influence de phénomènes climatiques particuliers. Tous les habitants m'ont assuré qu'il n'y faisait jamais froid et qu'on n'apercevait aucune différence de température entre l'hiver et l'été. En outre, l'hiver précédent qui avait été si dur pour les palmiers du Djoûf, du Šammar et du reste du Neged, ne s'est pas fait sentir ici. De tout cela, on peut conclure que Q'ecelbah doit se trouver au centre d'une vaste

dépression et probablement à une altitude inférieure de plusieurs centaines de mètres au reste du Qaçm.

L'abondance de l'eau et la haute température entretiennent toute l'année, dans cette localité, deux fléaux fort désagréables, les moustiques et les fièvres.

Q'eçebah a la réputation, depuis la plus haute antiquité, d'avoir les meilleures et les plus belles dattes du Qaçm.

Dans cette oasis qui pourrait être un paradis, végète une population à l'air misérable. En voyant les nombreuses propriétés abandonnées, on se demande quelle peut être la cause de la dépopulation; est-ce l'air, l'eau ou la nourriture? Sans contester l'influence de ces deux derniers facteurs, je crois que le plus actif est l'air, saturé de miasmes, provenant des nombreuses eaux stagnantes que les vents dominants de l'ouest ne renouvellent pas, puisque, de ce côté, l'oasis est entièrement abritée par la paroi du bassin dans lequel elle est située. Quoi qu'il en soit, je n'oublierai de longtemps les traits tirés, émaciés, le corps faible, mince et petit de la population.

A l'extrémité est-nord-est du bassin de Q'eçebah se trouve une grande propriété appelée Maşkoûk.

Tout au bout du village, au nord, se dressent, sur un contrefort de la paroi du bassin, les ruines d'une antique construction en pierres de taille, connue de tout le monde au Neged sous le nom de Qaçr 'Antar Akhoû Mârid. Dans l'idée des indigènes, le mot *akhoû* se rapporte au mot *qaçr*, et signifie que ce château est le frère de celui de Mârid à 'Aïn Ebn Feyd.

Il ne reste que fort peu de chose de cette ruine : la ligne des murailles au ras du sol et quelques pierres éparses. Je n'y ai pu trouver trace d'inscription, et les habitants m'ont aussi assuré n'en avoir jamais remarqué.

Le lendemain avant l'aurore, je repartis de Q'eçebah pour me rendre à El Kehafah. Après deux heures de marche au

nord, 15° ouest, nous atteignîmes un nouveau bassin appelé El Hamoudiâh, qui renferme six propriétés abandonnées. Il ne produit pas de palmiers; les Arabes nomades viennent parfois y ensemer des champs d'orge et de blé. Il y a plus de dix ans que ces champs sont en friche, néanmoins sous ce ciel clément, les constructions et les puits sont parfaitement conservés; ces derniers ont de l'eau en abondance. Je m'arrêtai là une demi-heure pour manger quelques dattes.

Nous reprîmes bientôt notre marche, et vers neuf heures commença un nouveau désert d'une désolation sans pareille, composé uniquement de débris de grès, et sans le moindre arbrisseau. Je souffris beaucoup de la chaleur et surtout de la réverbération du sol. Ce désert pierreux, compris entre Q'êçebah, Qouarah et Kehafah s'appelle El Termoç. Enfin, à quatre heures du soir, nous aperçûmes Kehafah, où nous arrivâmes deux heures après.

Au sujet du tracé, sur la carte, de ma route entre Q'êçebah et Kehafah, je dois observer que les détours qu'on y remarque n'ont pas été nécessités par la configuration du terrain qui est praticable dans tous les sens, mais par l'incertitude où nous étions de la direction à suivre. Dans cette direction, très peu fréquentée du reste, il n'y avait ni sentier ni piste; ce sol pierreux ne gardait aucune empreinte et Thrâd, mon compagnon, ne connaissait que la route habituelle du Qaçîm, passant par Qouarah. Ce qui nous mettait dans l'embarras, c'est que le seïkh de Q'êçebah, en nous donnant le matin la direction de Kehafah, à la façon du désert, c'est-à-dire en coupant l'horizon avec la main ouverte et tenue verticalement, nous l'avait indiquée un peu trop au nord.

Le seïkh 'Amar me manifesta son contentement de me voir de retour sain et sauf et me fit encore très bon accueil, mais je n'entrai pas dans sa maison et restai campé au dehors sur le sable, pour pouvoir partir de bonne heure.

VOYAGE EN ARABIE.

La preuve que la région granitique n'a que fort peu s'étendue à l'est de Hâil, ce que je n'aurais pas cru, car après mon voyage au Qaçlm, j'avais pu supposer que, directement à l'est de Hâil, le granit s'étendait au moins jusqu'au méridien de Feyd.

3° La constatation nouvelle, établie par le cours des onâdy, de l'inclinaison du Gebel Šammar vers le nord-nord-est, à partir d'un point que je place momentanément entre le sud et l'ouest, au delà du Gebel Āgā, vu de Hâil; ce fait m'avait été déjà révélé en partie par le cours du Onâdy Hâil.

Je constatai aussi que cette région, bien que n'étant qu'un désert pierreux, contenait néanmoins de meilleurs pâturages que les terrains granitiques situés au sud. Le grès, tendre de sa nature, se laisse facilement entamer et creuser par les eaux, aussi toute la région parcourue par moi entre El Bâ'aour et la montagne de Gildīah, est-elle ravinée et contient-elle un peu de sable, ce qui favorise la verdure; elle possède enfin de nombreux ghradīr, qui, dans les hivers pluvieux, gardent de l'eau jusqu'au mois de mai.

EL HEDJÂZ.

Ce ne fut que le 30 octobre que je pus partir pour visiter les oasis de l'ouest. L'émir m'avait donné un guide qui connaissait très bien la région de Hâil à Teimā. A Teimā ou à El 'Alā les gouverneurs de l'émir devaient m'en procurer un autre pour aller à Kheiber et, de là, pour retourner à Hâil.

Mon guide, un Šammari de la tribu de Soueld, s'appelait 'Agelān ebn G'aāry.

Le chemin habituel pour se rendre de Hâil à Teimā passe par le Rī'a¹ e' Self, mais désireux de délimiter aussi exac-

1. Rī'a, défilé, passe. Le Rī'a e' Self traverse le Gebel Agā de part en part. Il commence au sud de Qefār et débouche près de Mouqeq.

tement que possible la montagne de Agâ, je pris ma route par le nord pour la contourner.

Partis de Hâil seulement à midi, nous campons le soir de notre première étape au nord du Gebel Âgâ.

Le lendemain, après trois heures de marche, nous entrons dans le Nefôûd et à trois heures du soir nous y campons, à l'attente de mon guide, à un kilomètre au nord du Gebel Hašab.

Vers midi nous avons passé aux puits de El Heferah. Ces puits, au nombre de onze, ont leurs parois garnies de pierres taillées et sont très anciens. Les blocs de granit supérieurs sont entièrement polis et portent de profondes rainures provenant de l'usure par les cordes. Leur profondeur est d'environ 20 mètres, leur diamètre est de 3 mètres.

Ils sont situés dans un bassin du genre de celui de Gobbah, mais dont la superficie n'est que d'environ 4 lieues carrées. A l'est du bassin se trouve une grande habitation et à l'ouest des palmiers qui sont âgés d'environ quarante ans. Le tout a été abandonné, il y a seulement cinq ans, par les propriétaires qui ont repris la vie nomade.

Le jour suivant, 1^{er} novembre, nous ne marchâmes que neuf heures, et campâmes le soir près de la tente d'un nomade de la tribu des Siŋgariah.

Peu après nous être mis en route le matin, j'eus un instant en vue le Gebel Mismâ et j'en fis le relèvement; de même de la pointe appelée Smeir Thoueïl, au bas de laquelle se trouve le petit village de Thouail, mais appelé plus communément Touïah, avec dix qoulbâñ et quatre-vingts habitants.

Le 2 novembre, repartis avec le lever du soleil, nous arrivons à midi, après six heures de marche, aux puits d'El 'Abeïсах, au pied de quelques collines granitiques qui portent le même nom. Ces puits appartiennent aux Arabes 'Abreït, dont les terrains de parcours se trouvent dans le Nefôûd, entre ceux des Siŋgariah à l'est et des Beny Ouahab

à l'ouest. Ils sont fort anciens et ont aussi leurs parois garnies de blocs de granit noir, veiné de blanc. L'eau, qui est très bonne, est à 12 mètres de profondeur. Le diamètre des puits n'est que de 1^m20.

A 10 kilomètres au nord des puits de El 'Abeisah se trouve le puits de Remâdah, et une quinzaine de kilomètres plus loin, au nord-nord-ouest, celui de Sâlmy. L'eau de ces deux puits est très amère et ne peut servir que pour abreuver les troupeaux.

Au delà de ces deux derniers puits, à 35 kilomètres nord-ouest de ceux de El 'Abeisah, se trouve le Gebel Hebrâh, qui a 8 milles de long du nord-est au sud-ouest. Dans la même direction, à 30 kilomètres au delà se trouve le Gebel Fredâd, avec la même orientation que le précédent, mais avec une longueur de près de 40 kilomètres.

Ces deux montagnes sont intéressantes, en ce qu'étant de grès, elles permettent de continuer à déterminer approximativement, même sous le sable du Nefoùd, la ligne de séparation du grès d'avec le terrain granitique; cette ligne, d'après moi, doit se trouver à peu de distance de la route que j'ai suivie depuis les puits de El Heferah jusqu'à ceux de El 'Abeisah, en passant néanmoins au nord du Gebel Hašab et des puits de El Heferah.

A 45 kilomètres sud, 70° est d'El 'Abeisah, au delà du Nefoùd et à peu de distance du Gebel Âgâ, se trouve Mouqeq. Cette localité, fort ancienne, était jadis très importante, et après Qefâr et El Mestaggedt, la plus considérable du Gebel. Bien déchue aujourd'hui, elle possède seulement 10 goulbân, dont voici la liste :

Adroub	100 habitants.
Lezâh	50 —
Mašrefah	60 —
Serhâny	50 —
El Kherâba	90 —
Salâmy	30 —

El Metnah.....	20 habitants.
Šeleil.....	50 —
Senoud.....	20 —
Šoueïma.....	30 —

Mouqeq est fort éprouvée par les fièvres qui y sévissent régulièrement chaque année, depuis l'automne jusqu'en été. En 1870 le choléra, apporté par la caravane revenant de El Mekkah, y enleva le quart de la population.

A 6 milles au sud de Mouqeq se trouve Bed'a Gefeifâ, appelé communément Gefeifâ, avec environ 100 habitants.

Après une heure de halte aux puits de El 'Abeïсах, nous reprîmes notre marche vers l'ouest pour camper le soir vers cinq heures, sous la tente du šelkh Farhân ebn 'Aïsa, de la tribu des Drelha; j'avais déjà fait, à Hâïl, la connaissance de ce šelkh qui me reçut très bien.

Le jour suivant, quatre heures de marche me conduisirent à la limite du Nefoud, et 4 kilomètres plus loin j'étais au puits muré d'El Mereïd, qui a 15 mètres de profondeur sur 1^m,20 de diamètre. L'eau en est très amère, salée et ne peut servir que pour abreuver le bétail.

A 10 kilomètres au sud-sud-est de El Mereïd se trouve la petite montagne d'El H'ab, et à la même distance au sud-sud-ouest, celle de Ouraik; toutes deux sont de granit rouge sombre.

En quittant El Mereïd, après une heure d'arrêt, nous marchâmes encore quatre heures dans le désert qui sépare ce puits des deux montagnes d'El Mismâ et d'El 'Aougâ, puis nous y campâmes au coucher du soleil. Ce désert, où le roc nu apparaît constamment, est une plaine unie, monotone et avec très peu de végétation.

Le 4 novembre, en route avant l'aurore, j'arrivai après cinq heures de marche à la pointe sud du Gebel 'Aougâ, à laquelle se soude immédiatement la partie septentrionale du Gebel Mismâ. Les deux se trouvent en dehors du Nefoud et sont de grès. Leur direction, sensiblement la même que

celle du Gebel Âgâ, est de nord-nord-est à sud-sud-ouest.

Dès l'endroit où j'abordai le Gebel Mismâ je trouvai une petite inscription coufique, et à la partie méridionale où se trouve un ghradîr, je vis et copiai onze inscriptions hymiarites.

De la base du Gebel Mismâ j'ai eu en vue pendant un instant et j'ai pu relever le Gebel Hebrâñ.

Après trois heures de halte au ghradîr de Mismâ nous reprîmes notre route en franchissant la montagne, ce qui est facilité par une haute dune des sables du Nefôûd que les vents d'ouest ont jetés dessus. Après trois heures et demie de marche nous campâmes dans le désert pierreux qui s'étend entre les massifs de Kheñloûah et de Mismâ, et qui est identique à celui qui se trouve entre cette dernière montagne et le puits d'El Mereïd.

Le lendemain, cinq heures de marche nous conduisirent à l'extrémité septentrionale du Gebel Kheñloûah, entièrement en grès, et en voie de désagrégation. Elle me fait l'effet d'avoir fourni une part considérable des matériaux du Nefôûd. Nous nous y arrê tâmes environ une heure pour prendre des notes et manger quelques dattes. Nous doublâmes ensuite la montagne et trois heures plus tard celle de 'Arnâñ¹. Peu après nous rentrons de nouveau dans le Nefôûd, en gardant la direction nord, 80° ouest, et à quatre heures du soir nous campions près de la tente d'un Arabe de la tribu des Oulâd 'Aly, nommé Khalaf, qui, malgré sa pauvreté évidente, tint

1. Je suis forcé de faire des réserves au sujet des dimensions de cette montagne célèbre. Presque tous les renseignements que j'ai recueillis lui donnent une longueur de 40 kilomètres, tandis que mon estime et mes relèvements angulaires ne lui en accordent que 17 à 20, au plus. Peut-être cependant les Arabes n'ont pas complètement tort et la montagne, qui est de grès très friable, se continue-t-elle au sud encore une vingtaine de kilomètres; mais ses sommets, usés par les agents atmosphériques, ont pu comme une partie du Gebel Kheñloûah, son voisin, être réduits en sable, et aller grossir les dunes du Nefôûd; cette partie de la montagne, naturellement plus basse que la partie située au nord, se serait donc trouvée au-dessous de l'horizon du point où je faisais mes relèvements.

absolument à me considérer comme son hôte et tua un mouton.

Nous n'étions campés qu'à quelques kilomètres des puits d'El Qoulbân, qui se trouvaient au nord, et où deux petites heures de marche nous conduisirent le lendemain.

La situation de ces puits est extrêmement pittoresque. Au nombre de trois, ils occupent le fond d'un énorme foug d'au moins 80 mètres de profondeur et qui a gardé toute la régularité de sa forme. Les puits, de 17 mètres de profondeur, sont murés; l'eau en est trouble et a un petit goût salin, mais elle est néanmoins bonne à boire. J'en ai trouvé la température de $+ 22^{\circ},5$. A notre arrivée, il y avait déjà trois heures que des Bédouins y campaient et les épuisaient pour abreuver leurs troupeaux.

A 27 kilomètres environ à l'ouest de ces puits, également dans le Nefoûd, se trouvent ceux d'El Halzâ, dont l'eau est la même que celle des puits d'El Qoulbân. On m'indique leur profondeur comme devant être de 45 mètres.

Dans un rayon de 5 milles environ autour des puits d'El Qoulbân, le Nefoûd est très accidenté et pénible à parcourir.

Je quittai les puits vers huit heures du matin, et cinq heures et demie après, j'arrivai, en marchant presque toujours vers le sud-ouest, aux limites du Nefoûd, à la tente du *sheikh* Meşel, chez lequel je passai le reste de la journée, et la nuit.

Le 7 novembre au matin, en quittant le *sheikh* Meşel, je marchai droit sur la pointe septentrionale du Gebel Helouân, que je relevai au nord, 74° ouest. Les premiers 4 kilomètres me menèrent à l'extrémité du Nefoûd que nous abandonnâmes là, pour ne plus le reprendre; toutefois je ne le perdis pas de vue; il se profila constamment au nord de ma route et jusqu'à mon arrivée à Teîmâ, à des distances variant de 6 à 18 kilomètres.

A partir du Nefoûd, six heures de marche me condui-

sirent à quelques tentes d'Arabes 'Anezah, campés à environ 5 milles devant le Gebel Helouâh, et chez lesquels je m'arrêtai à la tente du šelkh Mirbat.

Comme aspect, le désert pierreux était toujours le même qu'à partir du puits Merefd, mais le calcaire avait succédé au grès, et près de mon campement de ce soir-là, apparaissaient de nouveau des indices d'origine volcanique.

Le lendemain matin, après que nous eûmes doublé la montagne de Kheñloûah, une marche d'environ six heures dans la direction du sud-ouest nous conduisit aux rochers de Khâlah, où nous campâmes.

Peu après mon départ du campement, le matin, je rencontrai un large plateau volcanique qui pouvait faire croire à l'existence d'une route romaine. Tout le plateau semblait pavé de gros blocs carrés, taillés avec soin.

Les rochers de Khâlah sont une série de mamelons de grès, blanchâtres et isolés, ronds à la base et à sommets ovoïdes; leur diamètre inférieur est de 30 à 35 mètres, leur hauteur est de 10 à 15 mètres. L'ensemble de ce soulèvement est, de même que les montagnes de Helouâh, d'Arnâh et de Kheñloûah, dirigé du nord-nord-est au sud-sud-ouest. Les intervalles des mamelons sont remplis de sable et contiennent un peu de végétation.

Le jour suivant, 9 novembre, je fis encore environ 10 kilomètres dans cette région mamelonnée de Khâlah, pour arriver bientôt dans un désert pierreux, de grès noir qui semble avoir été calciné. A la fin de mes premiers 20 kilomètres, c'est-à-dire aux environs du 37° degré de longitude, je rencontrai une formation de grès fort curieuse et que j'appellerai du grès feuilleté. Il semble que l'on ait superposé des feuilles de grès de 1 à 2 centimètres d'épaisseur, et que, soumis à une forte chaleur, les bords des feuilles supérieures se soient roulés et relevés comme le feraient, dans un cas semblable, des feuilles de parchemin. Là je vis aussi des soubassements ronds et carrés sortant

du sol, et semblables à des tronçons de colonne, le tout d'origine volcanique. J'avais précédemment vu les mêmes phénomènes entre Kehafah et Qoḥarah, et au nord de Q'eṣelbā. Ces mêmes boudins de grès ont été pris par Palgrave pour des restes de monuments, et lui ont rappelé le culte des planètes.

Peu après je pus relever, en apercevant une pointe du Gebel Ghreneiṣ, la direction de Teimā, qui se trouve au nord de la montagne. Presqu'en même temps, je pus aussi faire le relèvement du Gebel Burd, au sud de ma route. Après huit fortes heures de marche, je campai dans ce désert pierreux.

Le lendemain matin, 10 novembre, en route à cinq heures, je campai à dix heures près du Gebel Ghreneiṣ, et deux heures après, j'arrivais à Teimā.

Ebn Resīd a un gouverneur à Teimā, 'Abd el 'Aziz el 'Aṅqry, pour lequel il m'avait remis une lettre; je reçus donc l'accueil le plus respectueux et en même temps le plus cordial.

Cette oasis est certainement une localité des plus anciennes; la Bible la désigne déjà sous le nom de Thēmā, les auteurs orientaux la mentionnent tous comme une cité importante et antique, et Ptolémée, sous le nom de Thaima, (Θαυμα) en donne la position à peu de chose près exacte, par 71°0' de longitude et 27°0' de latitude. Les habitants, qui ont une vague connaissance de cette haute antiquité, m'ont raconté que leur cité avait été détruite déjà trois fois, et qu'elle a été abandonnée pendant plusieurs siècles avant d'être repeuplée. En outre, au sud-ouest, à 1 kilomètre de Thēmā, se trouve un amas de ruines de pierres taillées et de fragments de colonnes à moitié recouverts par les sables, qu'ils appellent Toumā et désignent comme la dernière en date de leurs anciennes villes.

Les inscriptions que j'y ai recueillies ne sont pas nombreuses, mais elles sont excessivement intéressantes, tant par

leur ancienneté que par la forme archaïque de leurs caractères. L'une d'elles est nabatéenne, une deuxième araméenne et une troisième reste à déterminer. Je signale Toumâ au prochain explorateur pour y faire des fouilles, certain qu'on y trouvera des trésors archéologiques.

Toumâ était construite en pierres noires basaltiques, semblables à celles des villes ruinées du Haourân et du Gebel Druse; détail curieux : dans un vieux bâtiment ruiné appartenant à la maison de 'Abd el 'Añqry et qui lui appartient, j'ai vu encore un morceau de plafond fait de longues bandes de la même pierre, absolument comme dans le Haourân.

La merveille de Teïmâ est aujourd'hui son puits, qui est célèbre dans toute l'Arabie. « Cent chameaux, m'avait-on raconté souvent, y puisent l'eau continuellement. » Vérification faite je n'ai trouvé que soixante-quinze roues en place, mais je dois à la vérité de dire qu'au besoin on en pourrait mettre cent.

Ce puits dont la forme est un peu irrégulière, ressemble assez à un carré aux angles arrondis, dont chaque côté mesurerait environ 20 mètres. La hauteur des parois varie beaucoup; deux côtés ont 10^m,50, un autre a 12^m,50, et le dernier a 15^m,50, depuis le sol jusqu'au fond du puits. La nappe d'eau a environ 3 mètres d'élévation et n'augmente ni ne diminue jamais, quelle que soit la saison. L'eau est limpide et agréable à boire après avoir été rafraîchie dans les outres. Tous les habitants m'ont assuré que, bue à même le puits, c'est-à-dire tiède, elle rend très malade.

Dans la paroi orientale du puits, à environ 1 mètre au-dessus du niveau de l'eau, se trouvent dans le roc trois ouvertures d'environ 0^m,50 de largeur sur 0^m,70 de hauteur, dont on ne connaît ni l'usage ni l'origine. Personne, non plus, n'a jamais osé y pénétrer.

On compte à Teïmâ 60 goulbân, chacun avec cinq à six familles, ce qui donnerait une population d'environ 1500 âmes.

Les dattes de Teimâ sont les meilleures de toute l'Arabie septentrionale, à l'exception toutefois de deux ou trois espèces qui existent en petite quantité au Djoûf et à Hail.

L'eau du puits de cette oasis ne diminuant jamais, même après plusieurs années de sécheresse, les récoltes sont constamment assurées, aussi la propriété immobilière a-t-elle, à Teimâ, une valeur que je ne lui ai vue nulle part ailleurs. Une propriété se vend de 15 à 20 *riâl*¹ par palmier, tandis qu'à Hail, même les plus beaux palmiers ne se vendent jamais plus de 10 riâl.

L'altitude de Teimâ étant supérieure à celle de Hail, les plantations y ont aussi plus souffert qu'au Gebel, pendant le rude hiver de 1879-80. Les palmiers néanmoins ont bien résisté, mais les vignes, les grenadiers, les pêchers et les figuiers n'ont guère donné de récolte cette année.

Teimâ vend ses dattes presque exclusivement aux Arabes Šerârât. Les Rou'allah vont aussi parfois jusque-là, mais pas tous les ans. Ce sont les Šerârât qui fournissent Teimâ de beurre et de moutons.

Les deux grandes tribus 'Anezah qui composent la tribu des Beni Ouahab, c'est-à-dire les Fouqerâ et les Oulâd 'Aly, dont les pâturages s'étendent aussi jusqu'à Teimâ, n'y prennent pas leurs provisions de dattes; elles se fournissent à Kheibar; les Fouqerâ étant propriétaires des palmiers de Kheibar n'ont guère besoin d'acheter des dattes.

En attendant la publication complète des listes de toutes les tribus et de leurs nombreuses subdivisions, que je compte donner plus tard, j'indique ici celle des Beni Ouahab, à tous égards si intéressants, et qui se divise en deux grandes branches, les Oulâd 'Aly et les Fouqerâ.

Les tribus de la branche des Oulâd 'Aly sont les suivantes :

Lidiân, — El Mes'ad, — El Sened, — El Merelkhân, — El Rekâb, — El'Atheifât, — E' Mešethah, — El Thelouh, —

1. Le riâl vaut de 4 fr. 50 à 4 fr. 80.

El Khâled, — El Rebeilat, — El Dehdjâh, — El Thonal'aah, — El Meâref, — El Kheil, — Dzouelbah, — El Šer'abah.

C'est, en tout, 16 tribus, avec environ 600 tentes. Le grand šekh actuel se nomme Mothelaq Ebn Redjâ Aleid.

Les tribus des Fougerâ sont au nombre de neuf.

El Mehârek, — El Šefeqah, — El Hedjoûr, — El Khe-mâ'alah, — El Čohbâh, — El Meghrâçib, — El Fer'ain, — El Houelkem, — El Djem'sât.

Ces neuf tribus possèdent ensemble environ 400 tentes. Le grand šekh, dont la tente est dans la tribu de El Mehârek, s'appelle Mothelaq Ebn el Hemeid.

Ainsi que je l'ai marqué sur la carte, les Beny Ouahab parcourent le désert de Ašefah, avec Teimâ comme limite au nord et le Harrah au sud. Les Oulâd 'Aly sont les mieux partagés, puisqu'ils ont dans leur territoire un morceau du Nefôd. Par contre les Fougerâ ont une partie de leur territoire traversé par le Derb el Hadjdj, qui est tous les ans une source de profits pour les Arabes; ils sont en outre, comme il a été dit plus haut, propriétaires des palmiers de Khelbar, qui leur donnent chaque année leur provision de dattes.

Le désert immédiatement autour de Teimâ s'appelle Gereidah.

Le 13 novembre je repars de Teimâ pour me rendre à Medaïn Salekh. Ce premier jour je ne fis qu'une trentaine de kilomètres, et pas en ligne droite, 'Agelâh, mon guide, s'étant au dernier moment avisé de vouloir demander aux nomades un ou deux hommes de renfort pour nous accompagner, vu le peu de sûreté de la route. Je campai le soir sous la tente du šekh Mahsin, qui était alors à El Makkah avec les chameaux loués au hadjdj.

Le lendemain nous fîmes seulement une dizaine de kilomètres au sud-est.

Le 16 novembre nous reprîmes notre marche au sud-ouest. Après cinq heures de course nous atteignîmes le Gebel

Šerqii, qui s'étend presque du nord au sud, sur une dizaine de milles de longueur, parallèlement au Gebel Ghrarbi, dont il est séparé par un vallon de 5 à 6 kilomètres de largeur. Ces deux gabel, collines élevées de 40 à 50 mètres, sont de grès très friable et, quoiqu'entourés de beaucoup de nefôd, elles sont d'une stérilité absolue. Ils sont le prolongement du terrain qui commence immédiatement au sud-ouest de Teimâ, où le sol perd l'aspect volcanique qu'il a au sud-est, et devient un désert de rocs accidenté; on dirait parfois une mer en furie qui se serait pétrifiée subitement.

Au bout du vallon qui sépare les collines de Šerqii et de Ghrarbi se trouvent les puits d'El Ghraût. Ces puits, au nombre d'une trentaine, ont l'eau à des profondeurs qui varient de 4 à 6 mètres, immédiatement au-dessous de la couche de sable. L'eau est bonne; les puits ne sont pas murés.

A partir des puits nous fîmes encore 20 kilomètres, puis nous campâmes.

Le jour suivant, 17 novembre, trois jours de marche nous menèrent près d'un immense rocher, percé en forme d'ogive, et dont la voûte a 25 mètres de hauteur. Les deux parois intérieures sont toutes couvertes d'inscriptions et de sculptures d'animaux, malheureusement le temps ayant tout effacé, je ne pus en copier qu'une seule. Ce rocher porte le nom de e'Rekob.

Cinq kilomètres plus loin je campai près d'un rocher encore plus singulier. Entièrement isolé, il est tout d'une pièce; sa forme est celle d'un mur qui aurait 300 mètres de long, 50 de haut, et 10 d'épaisseur. Les parois semblent taillées au ciseau, tellement elles sont planes. Les parties inférieures étaient aussi toutes couvertes d'inscriptions, mais qui ont été lavées par la pluie et le vent chargé de sable. Je fus pourtant assez heureux pour en trouver encore une que je pus copier avec certitude, et circonstance cu-

rieuse, c'était une inscription nabatéenne, tandis que celle que j'avais copiée sur le roc e'Rekob était hymiarite. Ce mur cyclopéen s'appelle Miqrath el Deboûs.

Deux heures plus tard j'arrivai au qel'a¹ de El Heger, sur le Derb el Hadjdj, appelé chez les auteurs musulmans Medaïn Salekh. Cette station est juste à moitié chemin entre Damas et El Makkah.

C'est là que se trouvent les fameuses maisons en pierres, taillées dans la montagne, dont parlent beaucoup d'auteurs arabes. A part M. Doughty, jamais un infidèle ne les avait vues avant moi. En définitive, ce sont non pas des maisons mais bien des chambres sépulcrales creusées dans le grès avec beaucoup de soin. Elles ont presque toutes des portes monumentales au-dessus desquelles sont gravées des inscriptions nabatéennes et araméennes.

El Heger est situé dans la partie la plus déclive de la vallée comprise entre la montagne de grès, mais d'origine volcanique appelée 'Aouarah, et la montagne de 'Agetb, où reparait le granit.

Les rochers d'El Heger qui renferment les chambres sépulcrales sont identiques aux rochers de Khâlah, à l'ouest du Gebel Helouân. Ce sont des rochers isolés, en forme de ruches à abeilles, et dans chacun desquels on a creusé une chambre sépulcrale. La porte, presque toujours monumentale, se trouve généralement à plusieurs mètres au-dessus du sol. A l'intérieur des chambres les murs sont entaillés en forme de crèche, de façon à pouvoir recevoir un corps; souvent aussi, c'est dans le sol de la chambre qu'on a creusé une tombe. Les chambres sépulcrales semblent n'avoir jamais eu de portes, du moins n'y a-t-il aucune trace, sur la pierre, d'une fermeture quelconque.

Cette région est, avec celle du Djaoûf dans le Yemen, la plus intéressante de l'Arabie et je me propose d'y revenir avec détail dans une autre occasion.

1. *Qel'a* ou *Qala'a*, place forte, citadelle (Rédaction).

Les inscriptions de El Heger sont presque toutes nabatéennes.

Outre le qel'a, il ne se trouve plus aucune construction debout à El Heger. Ce qel'a est une des stations de la caravane des pèlerins qui se rendent chaque année de Constantinople à El Makkah. Il est commandé par Mohammed Ibrâhîm, un Algérien de la suite de l'émir 'Abd el Qâder. Il n'y reste que pendant l'époque du hadjdj; la caravane, en ce moment encore à El Makkah, le reprendra à son retour pour Damas. Avec quatre irréguliers qu'il a sous ses ordres, et un mulet, il est tenu de puiser l'eau du puits situé à l'intérieur du qel'a et de la verser dans le bassin en maçonnerie qui se trouve derrière le qel'a pour qu'à leur passage les hâdjdj puissent en prendre facilement.

Le 17 novembre à midi je quittai El Heger, et à quatre heures du soir j'arrivai à El 'Alâ.

Du dehors, l'aspect de la petite ville est très pittoresque. Les rues très étroites, tortueuses et fort malpropres, me rappelèrent le quartier juif à Damas. La figure des habitants, qui ont bien l'air d'être des fils de Heber, complétait l'illusion.

Je descendis à la maison de Mohammed S'aid Ebn S'aid, esclave de l'émir Mohammed Ebn Reïd, et son gouverneur ici. L'émir m'ayant donné une lettre pour lui, j'en reçus le meilleur accueil.

El 'Alâ, entièrement construite en pisé, est partagée en deux parties à peu près égales par un rocher isolé, haut de 40 mètres environ, presque à pic de tous côtés, et surmonté des ruines d'un qel'a. Ces deux moitiés de la ville ont chacune un šelkh ou émir; celle du sud est la plus considérable.

Sans pouvoir m'en dire la cause, l'émir m'avait déjà prévenu à Hâil que si je persistais à vouloir aller à El 'Alâ et à Khelber, j'y serais très malade. Effectivement, dès le lendemain de mon arrivée à El 'Alâ, je ressentis un malaise ex-

traordinaire consistant en perte de forces, affaissement, écœurement, vomissements, céphalalgie et sueurs abondantes. C'était l'empoisonnement par les miasmes fiévreux qui se dégagent des terrains marécageux des jardins. Les habitants, tous nègres à différents degrés, n'en ressentent pas les effets ou s'ils les ressentent c'est à un degré moindre.

La population, d'environ 1500 âmes, m'a semblé un mélange de nègres et de juifs. La couleur de la peau est à peu près celle qui résulterait du mélange des nuances n° 36 et 51 du tableau des « couleurs de la peau » des *Instructions générales de la Société d'anthropologie de Paris*, 2^e édition. La nuance 50 serait déjà trop sombre, c'est dire qu'il n'y a pas de noirs proprement dits. Mais, si la couleur manque, le prognathisme par contre est constant. Les moins prognathes sont aussi ceux qui ont le teint le plus clair; ils forment l'aristocratie de l'endroit. Ces produits plus favorisés sont dus aux mariages, avec des Bédouines, des nomades environnants, les 'Anezah, donc des juifs¹.

'Alâ a eu de tout temps à souffrir des déprédations des Arabes nomades, 'Anezah et Bely, contre lesquels le gouvernement ottoman, auquel elle payait tribut, ne les protégeait nullement. Depuis que Ebn Reïd a compris la petite cité dans son territoire, elle n'a plus rien à craindre des 'Anezah. Les Bely non plus n'osent plus rien contre elle ouvertement, de crainte de représailles, ou d'une incursion de l'émir du Šammar sur leur territoire; mais ils battent continuellement la campagne entre Teimâ et El 'Alâ, surtout les environs de cette dernière ville, en pillant tous les isolés qu'ils rencontrent. Aussi tout le monde est-il constamment armé, même pour aller dans les jardins.

El 'Alâ se trouve dans des conditions extraordinaires de prospérité. Ses palmiers sont arrosés par huit sources, dont deux puissantes, donnant ensemble plus d'eau que le néces-

1. Cette affirmation demanderait une preuve que M. Huber avait peut-être découverte (Rédaction).

saire. On m'assure qu'une ou même plusieurs années de sécheresse n'ont pas d'influence sur le débit de ces sources, aussi les habitants cultivent-ils, outre leurs palmiers, tout le blé, l'orge et le *houwa* qui leur sont nécessaires. Leurs jardins renferment aussi un grand nombre de pêchers, d'orangers, de citronniers, de figuiers, de grenadiers et de vignes. Enfin, ils plantent des melons, des pastèques et du tabac.

Par le fait d'avoir des sources ils sont dispensés de l'opération si pénible de puiser l'eau, ainsi que de l'entretien des bêtes de somme.

La valeur du palmier varie, à El 'Alâ, de 8 à 20 riâl, suivant la situation. Le palmier y donnant un revenu annuel moyen de 4 riâl, il y a là des gens riches. Ainsi, le *Šekh* du souq septentrional, 'Amar Ebn 'Abd el Ghrany Ebn Bedetr possède 400 palmiers.

J'ai déjà mentionné les Arabes Bely, les turbulents voisins de El 'Alâ ; leur territoire, qui commence à la même latitude que la montagne de 'Aouarah, s'étend jusque dans la presqu'île du Sinal, entre la mer Rouge à l'ouest et les Arabes *Šerârât* à l'est. Ils étaient jadis riches et puissants, mais à la suite d'un ghrazoû, fait sur eux en 1853 par les Arabes Gazy, ils ont perdu tous leurs chevaux ; depuis lors ils ne peuvent eux-mêmes plus faire d'expédition guerrière, et sont très appauvris. N'habitant que des régions montagneuses, ils n'ont que peu de chameaux, juste ce qu'il leur faut pour transporter leurs tentes. Toute leur richesse consiste en chèvres, dont ils n'aiment pas la viande, à cause de sa mauvaise odeur. Tous leurs paturâges se trouvent dans les montagnes. Ils ont beaucoup d'eau.

Voici les noms de leurs tribus :

El Moû'ab¹, — El Foûathlah, — El Heroûfâ, — El Sehamah, — El Fra'â, — El Hamrañ, — El Remoût, — El

1. Ou bien El Mouahib.

Hemour, — El M'aqlah, — El Ouahsah, — El Ouabqah, — El Zebalah, — El'Aredat.

Le nom patronymique de leur *sheikh* est Ebn Refadah.

Je n'ai pu obtenir que des renseignements très contradictoires sur les forces des Bely, personne ne pénétrant jamais dans leurs montagnes; mais je crois que l'appréciation la plus juste est qu'ils possèdent de 400 à 600 tentes.

Quoique n'ayant pu apprendre rien de certain à cet égard, je crois néanmoins que les montagnes des Bely, qui contiennent beaucoup de *ghradir* ou réservoirs d'eau, doivent aussi receler beaucoup d'inscriptions et peut-être même des restes de monuments contemporains de ceux de El Hegel et de El 'Alâ et produits par la même civilisation. Une mission qu'on y enverrait trouverait sûrement des matériaux intéressants.

Dix jours seulement après mon arrivée je pus me rendre aux ruines de l'ancienne 'Alâ, et à cette occasion j'eus encore une preuve de l'insécurité du pays. Bien que 2 kilomètres seulement séparent les deux cités, Mohammed S'aid ne m'y laissa aller qu'accompagné de neuf habitants, tous armés de fusils, et lui-même se joignit à eux.

Ces ruines qui portent aujourd'hui le nom de Nâqet Çâleh (la chamelle de Çâleh) ou encore celui de Heloufiet El 'Alâ, tous deux modernes, se trouvent sur une petite colline au nord de El 'Alâ, et ne sont plus qu'un amas informe de pierres taillées et sculptées. Il n'y a plus un seul mur debout, mais on peut encore suivre les contours de quelques bâtiments dont les fondations sont au ras du sol. Il s'y trouve aussi des débris de colonnes et de briques ornées.

Au milieu de ces ruines règne une petite place au centre de laquelle est placée une immense cuve ronde, taillée dans un seul bloc de grès, de 2^m,50 de haut et de 2 mètres de diamètre. A part deux fentes, cet énorme bassin est très bien conservé. Les parois intérieures et extérieures sont couvertes de caractères *hymiarites* et arabes presque effacés.

Il est difficile aujourd'hui de deviner à quoi ce monument pouvait servir.

A l'est de la vallée de El 'Alâ s'élèvent perpendiculairement des masses rocheuses de plus de 200 mètres de haut, à la base desquelles on a creusé environ 200 chambres sépulcrales, identiques à celles de El Heger, mais sans portail monumental. Souvent même, au lieu d'une chambre, on s'est contenté de creuser une ouverture juste pour pouvoir y déposer un corps; ces ouvertures ont alors la forme des compartiments pour morts qui se trouvent dans les tours mortuaires de Palmyre.

Plusieurs de ces chambres ne sont pas terminées, et l'ensemble des travaux porte le cachet d'un travail brusquement interrompu. Des inscriptions sont aussi gravées au-dessus du sol, sans qu'on puisse deviner par quels moyens l'artiste avait pu y atteindre, soit d'en bas soit d'en haut.

Ces chambres mortuaires portent le nom d'El Khersibah¹ et aussi celui de Dâr Tsemoûd. J'ai recueilli là 33 inscriptions.

Le climat de El 'Alâ est chaud. Il paraît que l'hiver n'y est jamais froid; celui de 1879-1880 ne s'y est pas même fait sentir. Ayant pris la température des sources à quatre reprises et à différentes heures de la journée, je n'ai trouvé entre elles que des différences de quelques dixièmes de degré et tous les chiffres recueillis m'ont donné une température moyenne de $+ 28^{\circ},9$ ce qui indique effectivement un climat chaud. La plus basse température observée pendant mon séjour à El 'Alâ, est le minimum du 28 novembre, que j'ai trouvé de $+ 13^{\circ}4$.

Après douze jours de séjour je quittai El 'Alâ le 29 novembre; Ebn S'aïd me fit la conduite avec dix-sept hommes armés, l'espace de 5 milles. Le trajet de El 'Alâ à Kheiber est encore plus dangereux que celui de Teimâ; on voit qu'on approche des possessions turques.

1. En français : La petite ruine (Rédaction).

Trois heures de marche nous menèrent à une petite ville en ruines, ou plutôt dont il ne reste même plus de ruines, car elle avait probablement été construite en pisé. Il subsiste néanmoins encore deux pans de murs en briques cuites au feu. Sur environ un kilomètre carré la terre est couverte de fragments de briques, de poteries vernies et de verre coloré. Le nom de cette cité ne s'est pas conservé; à El 'Alâ, où la population est fort pieuse, on l'appelle Dâr el Naçâra¹; les Bédouins la désignent, ainsi que le territoire compris entre les deux montagnes de 'Agelb et de Meretrah, sous le nom de Mabl.

Sur une petite colline se trouvent les restes d'une tour en pierre et pisé où l'on m'avait signalé une inscription, mais je n'ai pu la découvrir.

Nous nous arrêtâmes une heure à Mabl, et nous continuâmes notre route au sud-est. A trois heures du soir nous coupons le Derb el Hadjdj, en le laissant à notre droite, et à cinq heures du soir nous campions derrière les derniers contreforts du gebel Meretrah, qui est de granit, ainsi que le gebel Agelb que nous avons déjà dépassé. Le terrain granitique avait du reste recommencé déjà à deux kilomètres au sud de El 'Alâ. Avec lui nous entrions dans le territoire des Arabes 'Anekah indépendants, mais alliés du Šammar.

C'est la grande branche des Oulâd Selimân qui reste dans cette région. Les tentes sont dispersées depuis la montagne de Meretrah jusque dans les environs de Yañbo au sud.

Voici ses principales qabilla² :

El G'aâferah, — El Fadhl, — El Mert'ad, — El 'Aougy, — El Bekâr, — El Fadhâouarah, — El Merethem, — El Nehât, — El Methredah, — El Sehoul, — El Rhemesah, — El S'aid, — El Noumesah, — El Šemlân.

Les Oulâd Selimân sont plus nombreux que les Beny

1. *Dâr el Naçâra* : Maison des Chrétiens (Rédaction).

2. *Qabîla*, tribu.

Ouahab, qui sont aussi des 'Anezah, ainsi que nous l'avons vu plus haut ; ils sont aussi plus pauvres ; mais par contre, ils possèdent le bien inappréciable de la liberté qui, nulle part, n'est plus nécessaire que dans les sociétés à demi civilisées. Ils sont entièrement indépendants et du gouvernement turc dont ils sont les ennemis, et de l'émir du Sammar, dont ils sont les amis.

Ils possèdent dans leurs montagnes quelques bons pâturages, meilleurs que ceux des Bely, et, comme ces derniers, ils ont beaucoup d'eau. Ils possèdent aussi, relativement, un plus grand nombre de fusils que les Bely.

Toute la région très montueuse située entre El 'Alâ et Kheïber porte le nom de El Heger. C'est un désert granitique d'une stérilité affreuse : rien que du bathhâ, toujours du bathhâ, presque pas un brin d'herbe.

Le lendemain de notre départ de El 'Alâ, nous fîmes 15 milles dans ce désert. Le matin, nous avons passé à 8 milles de distance du Gebel Nakhr, qui s'étend sur une longueur de 12 milles de l'est à l'ouest. Le soir, nous arrivâmes au qel'a de Smourred, station sur le Derb el Hadjdj, près duquel nous passâmes la nuit.

Le 1^{er} décembre, nous ne fîmes que 14 milles, en marchant parallèlement au Derb el Hadjdj, et campâmes le soir au Qel'a el Courah, autre station sur le Derb el Hadjdj, au pied de la montagne de Senn.

Derrière le qel'a, se trouve un des plus beaux puits que j'aie vus en Arabie. De forme ronde, il a environ 15 mètres de diamètre et une trentaine de mètres de profondeur. Il est entièrement muré en pierres de taille.

La distance à vol d'oiseau entre ce qel'a et celui de Smourred est courte sur la carte ; c'est que le terrain qui les sépare est difficile et très montueux.

Le jour suivant, nous ne fîmes que 15 milles à l'est-sud-est, et nous campâmes le soir chez les gens de la tribu de Khâled, des Beny Ouahab, qui étaient campés là avec en-

viron 60 tentes. C'étaient les premiers nomades que nous rencontrions depuis El 'Alâ. Le pays traversé avait été encore plus montueux que celui de la veille.

Le campement des Khâled se trouvait au pied du Gebel Ânemâr, massif granitique qui s'étend sur environ 40 kilomètres du nord-nord-est au sud-sud-ouest.

Le 3 décembre, par suite de la mauvaise marche du chameau de mon guide Merzy, nous ne fîmes que 12 milles.

Après avoir doublé le matin le Gebel Ânemâr, par une courte vallée fort étroite et très accidentée, on se trouve tout d'un coup devant une immense plaine profondément ravinée, d'où surgissent sans ordre quelques pics de granits noirâtres, rougeâtres ou verdâtres. Au loin, devant nous, je relève les montagnes de Dehâm et de Kheibeïr, entre lesquelles se trouve l'oasis de Kheibeïr. Tout l'horizon, de l'est à l'ouest, est occupé par un plateau qui se profile avec une netteté extraordinaire et semble briller au soleil, c'est le Harrah, immense plateau de laves qui s'étend jusqu'au près de Médine.

Avant de quitter les derniers rochers du Gebel Ânemâr qui nous cachent encore, et de nous aventurer dans cette plaine découverte où les pillards nous auront facilement en vue, Merzy, qui est fort pieux, fait une courte prière; il m'invite à en faire autant, pour qu'Allah nous protège, et éloigne tout danger de notre chemin. Nous campons le soir dans un ravin où nous étions très à l'abri.

Le lendemain, 2 milles à l'est, puis 12 milles dans la direction sud, 65° est, nous conduisirent enfin à Kheibeïr.

Dès le matin, nous avions dû abandonner le chameau de Merzy qui, malgré notre marche lente, n'en pouvait plus sur ce mauvais terrain; ma monture reçut donc double charge et mon pauvre guide dut marcher à pied.

Aussitôt après le commencement de la route vers le sud, 65° est, le terrain est jonché de pierres basaltiques noires, et le Harrah commence.

Après les 5 premiers kilomètres faits sur le Harrah, nous avons rencontré un ravin qui, d'après les dires de Merzy, serait un petit affluent du ouâdy El Thebeq. A cet endroit-là, le ravin, par contraste avec la région environnante, est un vrai paradis. Il est plein de palmiers sauvages et d'une végétation très vigoureuse; quelques oiseaux y gazouillaient, et une douce brise qui régnait alors, faisait agréablement murmurer les longues feuilles des palmiers. L'eau n'est qu'à 1 mètre de profondeur. Ce lieu de délices, dans les horreurs du Harrah, s'appelle Khadhrâñ.

Kheibeř appartient, depuis 1874, aux Turcs qui l'ont enlevé (?) à Ebn Reřid. Ils y ont un moûdlr, avec une vingtaine de soldats réguliers. Ce moûdlr, du nom de 'Abd-Allah el Ćirâouañ, est le même qui maltraita et emprisonna, deux mois et demi durant, M. Doughty. Grâce au firmân impérial dont j'avais eu soin de me munir, il me fit très bon accueil, et je restai pendant 12 jours son hôte.

Avec les sources et l'abondance des eaux de Kheibeř, il est certain que cette oasis doit être un centre habité depuis qu'il y a des habitants en Arabie. Les plus anciens documents nous la montrent habitée par des Israélites. Que ceux-ci y soient venus à la suite de la dernière captivité de Babel¹ (537 av. J.-C.), ou de celle qu'amena l'expédition de Sin-akhi-irib (700 av. J.-C.), ou antérieurement à ces dates, après quelque autre de ces cataclysmes si fréquents en Judée, ils durent déjà trouver à Kheiber des habitants qu'ils furent forcés de chasser et déposséder. Quels étaient ces autochthones? Nous l'ignorons encore, mais il est probable que c'étaient des Yemanites.

Kheibeř joua un grand rôle à l'époque de l'islamisme, et les destinées de la future religion dépendirent un ins-

1. Si ce sont des Israélites de retour de la dernière captivité de Babel qui se sont installés à Kheibeř, il faudra forcément y trouver des inscriptions araméennes; en effet, au retour de la captivité, le peuple juif ne comprenait plus l'ancien hébreu et l'araméen était devenu son idiome usuel; il en avait même adopté l'alphabet.

tant de sa lutte avec cette oasis. Mais 'Aly, envoyé contre elle par le prophète, la réduisit et en extermina tous les habitants, disent les auteurs arabes.

Les mêmes auteurs rapportent qu'il s'y trouvait jadis sept villages; aujourd'hui, il n'en existe plus que trois qui soient habités et c'est à peine si j'ai pu retrouver les traces des autres.

Le centre de Khelbeï est le rocher basaltique, entièrement isolé, appelé Marhabâ et qui portait jadis à son sommet le château-fort du même nom. Ce nom de Marhabâ est le seul nom antique de l'oasis que les auteurs antéislamiques nous aient transmis. Aujourd'hui, on l'appelle encore communément Qaqr el Yehoûdy, le château du Juif. Ce rocher est un massif elliptique, de pierres basaltiques noires, dirigé du nord-ouest-ouest au sud-est-est; son sommet, en forme de table, et qui mesure 200 mètres de longueur sur 10 à 15 de largeur, est de niveau avec le Harrah.

A la base, au sud, et un peu à mi-côte de ce rocher, s'allonge le principal village de Khelbeï, celui de Qariet Biâr. Les palmiers commencent aussitôt et entourent entièrement Marhabâ et le village. Les palmiers de Qariet Biâr sont arrosés par des sources dont l'origine se trouve dans le village même, et par d'autres qui viennent de l'extérieur. Celles qui sourdent dans le village sont au nombre de 6, dont voici les noms :

Qaṣṣafah, — Ibrâhîm, — 'Aly, — El Reîâ, — El Şelâlah, — El Boûelrah.

Cette dernière est la plus froide de toutes celles qui se trouvent à Khelbeï. La source de 'Aly est la plus considérable.

Voici, du reste, les moyennes des températures prises à ces sources pendant mon séjour à Khelbeï :

Qaṣṣafah.....	+ 29°,9
Ibrâhîm.....	+ 31°,0
'Aly.....	+ 29°,1

El Reïâ.....	+ 31°,8
El Selâlah.....	+ 29°,4
El Boûelrah.....	+ 26°,6

Le deuxième village s'appelle Makîdah et se trouve à environ 3 kilomètres au sud-sud-ouest de Marhabâ. Au lieu d'être bâti, comme Qariet Blîr, dans le bas-fond où se trouvent les palmiers, Makîdah se trouve sur le Harrah.

Ce village renferme les 5 sources suivantes, dont la première est la plus considérable :

El Beheř, — El Bereikah, — El Seletmah, — Selâlmî, — Oumm el Mesk.

Le troisième village, El 'Asmîah, situé à environ 2 milles au nord de Marhabâ, est également bâti au-dessus du Harrah. El 'Asmîah possède quatre sources, savoir :

El Hâmîah ou El Hâmel, — El Gemâmah, — 'Aly, — Çaňboûrah.

La source d'El Hâmîah est la plus considérable.

La population de Kheibeř, qui compte 300 fusils, est d'environ 1200 âmes et se répartit ainsi :

Qariet Blîr possède.....	120 maisons
Makîdah —	100 —
'Asmîah —	20 —

Il n'existe à Kheibeř qu'une seule école, située à Qariet Blîr, mais elle est très peu suivie et même peu ouverte. Elle est tenue par le religieux qui, à Kheibeř, ne s'appelle plus Khatîb, comme au Gebel, mais Rales el Mesgid.

Il y a cinq *mesgid* (mosquées), dont deux à Qariet Blîr, deux à Makîdah et une à 'Asmîah.

A 8 kilomètres au sud de Marhabâ, au delà du Gebel Kheibeř, se trouve encore une importante plantation de palmiers, avec une vingtaine d'habitants, tous logés dans un seul qaçr. Cet endroit s'appelle El Ouâdy.

Une trentaine de kilomètres plus au sud il existe des

sources nombreuses et abondantes qui forment là un petit lac, appelé Q'eçeïbah. Les eaux du Q'eçeïbah s'écoulent par un canal naturel de 6 à 7 kilomètres de long, dans une dépression au nord où elles forment un nouveau lac, appelé Tsemed¹. Entre les deux lacs, sur les bords du canal, s'élèvent deux grandes constructions espacées de 2 kilomètres; celle au sud s'appelle Qacr el 'Adm, et celle au nord, Qacr el Beñt.

Au nord du lac Tsemed, l'eau continue à s'écouler à travers le Harrah, mais en prenant une direction nord-ouest, pour aller se jeter dans le Ouâdy El Thebeq, après avoir arrosé les palmiers de deux localités sans habitations, Hedenah et Geraïah.

Les palmiers de Geraïah appartiennent à la fraction des Khâled des Ould 'Aly.

Depuis le lac de Q'eçeïbah jusqu'à Geraïah, il existe un cours d'eau qui coule toute l'année; comme dans les canaux à l'intérieur de l'oasis de Kheïbeïr, on y trouve des poissons, des grenouilles et des coquilles².

A partir du lac Tsemed et jusqu'à son embouchure dans le ouâdy Thebeq, ce cours d'eau porte le nom de Ouâdy Tsemed. A Kheïbeïr on m'a assuré qu'avant de se jeter dans le Ouady Thebeq, le Tsemed recevait le Ouâdy Sereïr; par contre, plus tard, des Arabes 'Anezah, m'ont dit que le Sereïr, qui avait son origine en dehors du Harrah immédiatement au sud de Q'eçeïbah, se déversait directement dans le Ouâdy Thebeq, à 15 kilomètres environ plus à l'est que le Tsemed. J'ai adopté cette dernière version que j'ai des raisons de croire plus exacte que la première.

Le Ouâdy Sereïr contient beaucoup de palmiers appartenant aux 'Anezah de la tribu de Seïmlân.

1. Tsemed, ou Themed, n'est pas un nom propre, mais bien le terme arabe qui désigne un puisard ou un trou à eau presque à fleur de sol; généralement croulé dans le lit d'une vallée (Rédaction).

2. Ces coquilles sont des Mélanies.

De Q'eçelbah à Tsemed les palmiers sont nombreux, mais, par suite d'une malédiction du prophète Mohammed ils sont devenus sauvages. La malédiction n'a pourtant pas porté sur tous les palmiers car il en est dans le nombre qui donnent de bonnes dattes.

L'antique proverbe arabe, « porter des dattes à Kheïbeï », qui équivaut au notre, « porter de l'eau à la mer, » est toujours vrai. Les palmiers de Kheïbeï sont presque innombrables, et on comprend qu'on les multiplie ou qu'on les laisse se multiplier puisqu'ils n'exigent aucun soin et que l'eau est surabondante. Mais, ainsi qu'il arrive souvent lorsque la nature est généreuse, les hommes en abusent. N'ayant que peu de chose à faire, les gens de Kheïbeï ont préféré ne plus rien faire du tout, et à force d'être négligés, leurs palmiers ont tellement périclité qu'ils ne donnent plus que les fruits les plus petits et les plus médiocres probablement de toute l'Arabie.

Les palmiers de Kheïbeï appartiennent aux Arabes Fougerah, l'une des deux branches des Beni Ouahab, et qui parcourent la région entre Kheïbeï et Teïmâ. Les habitants de Kheïbeï cultivent leur arbre en compte à demi avec les Fougerah, c'est-à-dire pour la moitié de la récolte. Lorsqu'approche le moment, les Fougerah arrivent tous et s'installent autour de l'oasis, pour vérifier la récolte et prendre livraison de leur part.

Comme dans toutes les cultures de palmiers, il y a, là aussi, constamment une année de bonne récolte suivie d'une mauvaise, puis de nouveau une bonne, et ainsi de suite. L'année de mon passage (1880) a été une année d'abondance.

La valeur du palmier à Kheïbeï — et ce fait peut donner une idée de la médiocrité des produits, — la valeur du palmier n'est que d'un réal à un réal et demi. On se rappelle que cette valeur est, à Hail, de 10 réal et qu'à Teïmâ et El 'Alâ elle atteint même 20 réal.

On plante aussi un peu de blé, de dourra, et très peu

d'orge. Mais les habitants n'ont ni vignes, ni pêchers, ni figuiers, ni grenadiers.

La population, au physique, ressemble à celle de El 'Alâ, mais avec un teint beaucoup plus sombre ; elle est aussi beaucoup moins religieuse que cette dernière, et a en outre la réputation de se livrer aux plus abominables pratiques de la magie et de la sorcellerie. Les Kheïberiens confectionnent des philtres avec des cadavres ou des parties de cadavres qu'ils vont déterrer la nuit au cimetière. A toutes ces belles qualités ils joignent celle d'être d'adroits voleurs, et parmi eux, ce sont les gens de 'Asmiah qui emportent la palme. En outre c'est une population sale, méchante, en somme fort peu estimable.

A 4 milles environ au nord-est de Marhabâ, dans la montagne de Dehâm, on trouve une série de vallées mesurant ensemble 8 à 10 milles de long de l'est à l'ouest, et 2 milles de large. On y voit 5 *bordj* en ruines. Le tout s'appelle El Hardhah. Il y existe aussi une source appelée 'Ain Regl'a et une centaine de puits.

Jadis El Hardhah avait des habitants sédentaires, maintenant les gens de Kheïbeř s'y rendent parfois, mais non pas tous les ans, pour semer du blé qui y vient très bien.

Je n'ai trouvé à Kheïbeř que 8 inscriptions dont je puisse garantir la lecture. Des rochers, souvent de plusieurs centaines de mètres de longueur, en étaient remplis, mais tout a été lavé par la pluie ou effrité par le soleil, et ne présente plus à la lecture que des lettres douteuses. Dans un ancien cimetière, au nord-ouest de Marhabâ, je trouvai aussi une inscription kouffique.

(A suivre.)

LES DERNIERS VOYAGES DES NÉERLANDAIS

A LA NOUVELLE GUINÉE¹

PAR

Le prince **ROLAND BONAPARTE**

Il y a cent ans à peine l'Australie était encore la propriété indiscutée de ses noirs habitants ; aujourd'hui elle possède une population européenne de 2 130 000 individus répartie entre cinq colonies florissantes. On voit que les progrès ont été rapides, et nous avons pu lire dernièrement dans les journaux quotidiens que des gouvernements australiens avaient offert la collaboration de leurs canonnières à l'Angleterre, pour les expéditions militaires que cette puissance était obligée de diriger sur les bords de la mer Rouge.

Ces colonies australiennes se sentent déjà si fortes que, l'année dernière, le Queensland à lui seul s'annexait toute la partie de la Nouvelle-Guinée située à l'est du 141° de longitude Est : pour empêcher toute nation européenne de venir s'y établir. Il est vrai de dire, que cet acte un peu hâtif n'a pas encore reçu l'approbation du gouvernement anglais, mais il n'en montre pas moins le caractère entreprenant et décidé de ces jeunes populations australiennes qui, dans un avenir peu éloigné, tiendront tête à l'Europe dans le Pacifique du Sud.

A la fin de l'année dernière, les colonies australiennes se sont confédérées et ont réuni un congrès où elles avaient envoyé les principales notabilités de leurs gouvernements

1. Voir la carte jointe à ce numéro.

2. Voir la proclamation de M. Chester dans *Further Correspondence respecting New Guinea*, July 1883, p. 18.

respectifs. On a discuté s'il n'y aurait pas lieu d'annexer toutes les îles du Pacifique situées à l'Est de la Nouvelle-Guinée et qui n'appartiennent pas à des puissances européennes. Nous ferons remarquer cependant, que tous ces projets respectent et reconnaissent les droits des Pays-Bas sur la moitié occidentale de la grande terre des Papouas. On sait, en effet, que cette puissance qui a fait continuellement explorer cette région par ses hardis navigateurs depuis le commencement du XVII^e siècle jusqu'à nos jours, avait fondé, en 1828, un fort dans la baie du Triton ; van Delden avait en même temps pris possession, au nom des Pays-Bas, de toutes les terres situées à l'ouest du 141 de longitude Est (Greenwich).

Mais, le fort ayant été abandonné quelques années après, cette prise de possession n'était plus que nominale. Des navires de guerre hollandais apparaissaient bien de temps en temps sur quelques points des côtes pour y dresser des poteaux portant un écusson néerlandais, mais c'était tout. Cependant depuis quelques années, vu l'activité déployée par les Australiens, le gouvernement des Pays-Bas s'est décidé à faire explorer de plus près les régions de la Nouvelle-Guinée qui lui appartiennent. Ce sont ces derniers voyages que nous allons résumer d'après M. Robidé van der Aa¹.

Voyages exécutés de 1875 à 1884.

En commençant, nous allons rappeler les différents voyages qui furent faits par les Hollandais sur les côtes de la Nouvelle-Guinée de 1875 à 1878. Nous donnerons peu de détails, les récits de ces voyages étant déjà très connus. Nous insisterons davantage sur les explorations faites de

1. VAN DER AA. — *Reizen naar nederlandsch Nieuw-Guinea*. La Haye, 1879. — *Kritisch overzicht der reizen naar nederlandsch Nieuw-Guinea in de jaren 1879-1882*; in *Bijdragen tot de Taal-Land-en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*. (Fascicule publié à l'occasion du 6^e congrès des Orientalistes à Leiden, (1883) p. 153-245).

1878 à 1883, car les documents qui se rapportent à cette période sont encore très peu nombreux et n'ont pas, croyons-nous, été traduits en français.

En 1875-1876, le navire à vapeur de l'État *Soerabaja*, commandé par le capitaine-lieutenant P. Swaan fit un voyage très important à la Nouvelle-Guinée. Ce navire avait à son bord le résident de Ternate A. J. Langeveldt van Hemert, deux princes de Tidore, le célèbre naturaliste O. Beccari et M. Bruijn, négociant à Ternate.

En novembre et en décembre 1875, le *Soerabaja* visita successivement Samaté, Dorei, Ansoes, Andai, Wairoor, Roon, Seroei, Ambai, les baies de Humboldt et de Sadipi et enfin Awek sur la côte nord de Jappen.

En février 1876, le *Soerabaja* explora les îles Karas, Adi, Namatotte, la baie du Triton, Aidoema, Saonek et Lakahia¹.

En 1875-1876, l'*Egeron* fit trois voyages sur les côtes ouest, sud-est et sud-ouest de la Nouvelle-Guinée.

Pendant son second voyage, ce navire avait à son bord un fonctionnaire du gouvernement. On visita les îles Misool et Salawatti; des établissements de commerce furent fondés à Kapitoeur dans le golfe de Maccluer et à Skroë dans la région de Kapauer².

En 1876 Teysmann fit un voyage aux Moluques pour explorer la flore de ces régions. Il s'était embarqué sur le vapeur de l'État *Anjer*, commandé par Burmeister. Il visita Waigama sur l'île de Misool où il resta du 19 au 30 août³.

En 1877, le navire de l'État, *Tagal* visita Misool; son commandant était chargé de faire une enquête à Waigama et à Lilinta pour savoir si les radjas de ces deux localités

1. VAN DER AA. — *Reizen*; p. 213-342.

SWAAN. — Rapport : In *Jaarboek van de K. nederl. Zeemagt*, 1875-1876; p. 333-355. — SWANN, *Hydrographische Beschrijving der Kusten van Nieuw-Guinea*; avec une grande carte; In *Tijdschr. Aardr. Genootschap*, Deel III, p. 85-97.

2. *Koloniaal verslag*, 1877, p. 36.

3. *Nat. Tijdschrift voor Nederl. Indië*. Deel XXXVII, p. 109-121.

avaient trempé dans la révolte de Danoe-Hassan à Gilolo¹.

Examinons maintenant les autres voyages avec plus de détails.

**Premier voyage du Contrôleur J. van Oldenborgh sur le navire à vapeur de l'État *Havik* commandé par Scholten².
Du 15 janvier au 18 février 1879.**

Comme cela a lieu généralement dans presque toutes les expéditions des Néerlandais vers la Nouvelle-Guinée, deux princes de Tidore furent embarqués à bord du *Havik*. L'un de ces deux personnages avait déjà fait partie de la grande expédition du *Soerabaja* en 1875 et 1876³.

En quittant Ternate le *Havik* se dirigea directement sur l'île Gébé; il y arriva le 17 janvier et n'en repartit que le 19.

Le commandant du navire n'était venu visiter cette île que dans le seul but de se procurer des pilotes pour les îles Mapia. Celles-ci n'avaient jamais été visitées par un navire du gouvernement. Le contrôleur profita de son séjour à Gébé pour traverser l'île d'un rivage à l'autre.

Dans son rapport il prétend que l'on y trouve de l'or. Cette traversée de l'île avait déjà été faite en 1863 par Bernstein et en 1874 par Teysmann.

Le 20 janvier, il visita la petite île de Biantji située sur la côte ouest de Waigeoe. Malheureusement, la position de cette petite île n'a pas été fixée avec exactitude. Du reste, toute cette région de la côte de Waigeoe est complètement inconnue; aussi sur la dernière édition d'une feuille de l'hydrographie néerlandaise⁴ voit-on figurer à cet endroit le mot *onbekend*.

De Biantji, le *Havik* se dirigea sur l'île de Saonek, côte

1. *Koloniaal verslag*, 1878, p. 34.

2. D'après le *Koloniaal verslag* de 1879, et le rapport du Contrôleur van Oldenborgh.

3. VAN DER AA. — *Reizen naar nederlandsch Nieuw-Guinea*, 1879.

4. *Molukse archipel*, feuille I.

de la Walgeoe, où il parvenait le 22 janvier. Le 23, le *Havik* arrivait à Dorei; il y restait jusqu'au 25 pour y compléter sa provision de charbon. Le contrôleur rencontre là deux missionnaires, MM. Beyer et Bink, ainsi qu'un troisième que la Société renvoyait en Europe pour avoir entretenu des relations avec une femme papoua. De même que les voyageurs antérieurs, van Oldenborgh constate que les missionnaires n'ont obtenu aucun résultat; du reste ceux-ci ne peuvent se tenir sur leurs jambes qu'à force de quinine, car le climat de Dorei est très malsain; pendant le court séjour qu'y fit le *Havik* six cas de fièvre se déclarèrent parmi l'équipage.

De Dorei le *Havik* se dirigea vers le nord afin de visiter les îles Mapia qui, sur la plupart des cartes, portent le nom d'îles Saint David ou d'îles Freewills qu'elles reçurent en 1761 et 1767 des navigateurs qui les découvrirent. Cet archipel composé de trois petites îles et de quelques bancs de sable avaient, il y a encore quarante ans, une assez forte population micronésienne; en 1860 il n'y avait plus que dix individus vivants. La visite du *Havik*, la première d'un navire de guerre néerlandais, avait pour but de faire reconnaître l'autorité néerlandaise à un certain nombre d'étrangers qui s'étaient fixés dans ces îles pour y exploiter le kopra (noix de coco coupée en morceaux).

Après un séjour assez court (du 26 au 27) le *Havik* repartit vers le sud, se dirigeant sur la baie du Geelvink. A Andai, il embarqua le missionnaire Jens pour servir d'interprète dans toutes les localités situées sur les rivages de la baie. On visita les négories Ansoes, Seroei et Ambai situées sur la côte sud de l'île Jappen. Le 26 février, on touchait à Roon et le 27 à Mei.

Du 4 au 7 février, le *Havik* resta à Dorei pour prendre du charbon avant de quitter la baie du Geelvink. Le 8, il touchait à Samaté, principal kampong de Salawatti.

Le 10, il laissait tomber l'ancre devant Kasim (île de

Misool). Depuis quelques années, ce kampong est la résidence du sultan de Waigama. Comme celui-ci était parti vers Lilinta pour y chercher un criminel qui avait tué quatre femmes, le *Havik* se rendit dans cette localité. Là, les deux sultans qui se partagent l'autorité sur Misool et sur la côte ouest de la Nouvelle-Guinée vinrent à bord. Ce fut la dernière étape du *Havik* qui, faute de charbon, fut obligé de reprendre directement la route de Ternate.

Voyage de service du Résident de Ternate O. M. de Mummich sur le vapeur de l'État *Havik*, en août 1879¹.

Ce voyage est peu important. Le résident de Ternate ayant appris par le rapport du contrôleur van Oldenborgh, l'établissement d'étrangers aux îles Mapia, crut qu'il était de son devoir de s'y rendre pour prouver, par la présence d'une autorité plus élevée, que ces îles appartenaient bien au sultanat de Ternate et par suite dépendaient du gouvernement néerlandais.

En allant, le *Havik* toucha à Dorei.

Deuxième voyage du Contrôleur J. van Oldenborgh sur le vapeur de l'État *Havik*. — Du 22 septembre au 11 novembre 1879².

Ce voyage avait d'abord pour but de visiter les îles Adi, Aidoema et Lakahia, situées devant la côte Kowiai qui n'avaient pas été visitées depuis longtemps par un navire de l'État. Le contrôleur devait y établir plusieurs écussons néerlandais³ et ensuite longer les côtes ouest et sud de la

1. *Koloniaal verslag* de 1880.

2. *Koloniaal verslag* de 1880. — Rapport du contrôleur J. van Oldenborgh.

3. On sait que les Néerlandais n'ont aucun établissement en Nouvelle-Guinée, de sorte que n'occupant pas réellement cette contrée, ils sont obligés, pour constater leurs droits, de faire établir par toutes les expéditions, sur tous les points importants de la côte, des poteaux portant un écusson aux armes des Pays-Bas.

Nouvelle-Guinée jusqu'au 141° de longitude Est, limite des possessions néerlandaises. Puis il devait revenir sur la côte nord pour y visiter la baie de Humboldt.

Comme il est facile de le comprendre ce trop vaste programme ne put être rempli, mais néanmoins cette expédition rapporta de précieux documents pour la géographie et pour l'ethnographie.

Le Havik se rendit d'abord à Amboine pour y prendre un pilote célèbre qui, depuis 1836, a servi à bord de beaucoup de navires de guerre néerlandais.

A Lilinta, le radja Moeda et le major furent embarqués, *le Havik* devant visiter les dépendances de Misool sur la côte ouest de la Nouvelle-Guinée. Le 1^{er} et le 2 octobre on resta à Atti-Atti, à Roembatti et à Pattipi; le soir du second jour on arriva dans la baie de Kapauer.

La noix de muscade est très abondante dans cette région, mais les habitants ne savent pas bien l'exploiter. Les indigènes de la côte sont assez civilisés, ils sont musulmans et on trouve déjà à Kapauer et aux îles Karas quelques mosquées.

Cette visite du *Havik* ne fournit aucun renseignement nouveau sur la contrée. Le 5 octobre, le vapeur arrivait devant Adi.

Le 5, il se dirigea vers les îles Aroes pour compléter son chargement de charbon.

Le 9, il était devant Namatotte, il toucha ensuite à Aidoema et à Lakahia. La suite du voyage du *Havik* est très importante, car ce navire visita la côte sud, si peu connue, de la Nouvelle-Guinée qui s'étend de Kowiai jusqu'au détroit de la Princesse-Marianne. Cette région n'avait pas été visitée par les Européens depuis 1835.

Le 11 octobre, *le Havik* jeta l'ancre devant un kampong, situé par 136° 33' de longitude Est et par 4° 40' de latitude Sud non loin d'Oetanata (136° 10' 5", long. Est et 4° 32' 20", lat. Sud). A l'approche des Européens tous les indigènes se sau-

vèrent dans les arbres. [On attachait cependant un écusson néerlandais sur un gros arbre en plaçant tout autour de petits miroirs, des couteaux, des mouchoirs, etc. Pendant tout le temps que les Hollandais restèrent à terre, les indigènes les considérèrent du haut des branches où ils étaient perchés; on essaya de leur faire comprendre qu'on ne leur voulait pas de mal, mais pas un ne descendit. L'interprète leur parla de loin pour leur faire entendre qu'ils pouvaient emporter les présents mais qu'ils ne devaient pas toucher à l'écusson. Ils parurent avoir compris, car ils répondirent à ce discours par une espèce de hurra formidable. L'interprète crut saisir qu'ils appelaient leur village : Wakara. Lorsque les Hollandais furent de retour à bord, les indigènes descendirent de leurs arbres en se dirigeant vers l'écusson qu'ils ne cherchèrent même pas à enlever. Les plus courageux emportèrent les présents qu'on avait laissés.

Ce pauvre village se compose d'une dizaine de misérables huttes dans lesquelles van Oldenborgh ne trouva que quelques pots en terre. Tous les indigènes avaient la chevelure crépue si caractéristique des Papouas. D'après les observations faites de loin par le contrôleur, il paraît que les hommes portent le *tijdako* et que les femmes n'ont qu'une petite ceinture d'écorce d'arbres. Il ne put voir aucun ornement de bras, d'oreille, de poitrine ou de nez.

Ce kampong était déjà connu de nom, car on le trouve cité sous la forme Akara dans le voyage du *Triton* en 1828¹, quoique ce navire n'y ait pas été. Du récit de cette expédition, il résulterait que Akara se trouve à l'ouest de Oetanata ce qui n'est pas d'accord avec les observations faites à bord du *Havik*. Mais, ceci peut s'expliquer facilement si l'on songe que les renseignements obtenus en 1828 étaient à peine compréhensibles pour les interprètes. Les Papouas de Wakara n'avaient jamais vu d'Européens.

1. MODERA. — *Verhaal van eene reize naar de Zuid-Westkust van Nieuw-Guinea*; p. 73 et 82.

Le 13 octobre, le *Havik* entra dans le détroit de la Princesse-Marianne. Des traces laissées par des hommes ne furent trouvées qu'en un seul endroit; c'étaient des empreintes de pieds visibles sur le sable.

Sur ces entrefaites, la provision de charbon ayant beaucoup diminué et le berri-berri ayant éclaté à bord, le *Havik* fut obligé de se rendre à Dobo pour y embarquer du combustible; le 21 octobre, il était à Amboine d'où il repartait pour la côte nord de la Nouvelle-Guinée. Il visita Salawatti, Dorei et Korido; cette dernière partie du voyage ne fournit aucun renseignement nouveau.

Troisième voyage du Contrôleur J. van Oldenborgh sur le navire à vapeur de 2^e classe *Bromo* commandé par le capitaine-lieutenant van Keethen¹. Du 17 mai au 31 juin 1880.

Comme le *Havik* n'avait pu atteindre le 141° de longitude Est sur la côte sud encore inconnue de la Nouvelle-Guinée, ni aller voir si l'écusson élevé dans la baie de Humboldt était toujours en bon état, il fut décidé que le contrôleur van Oldenborgh essayerait de nouveau d'atteindre ces deux points.

Le *Bromo* partit de Ternate en se dirigeant sur Misool où il arriva le 19 mai; il visita Waigama et Lilinta. Le 23, il arrivait devant Pattipi sur la côte sud-ouest du golfe de Maccluer.

Les habitants de cette côte sont beaucoup plus civilisés que ceux de la côte nord de la Nouvelle-Guinée; ils le doivent à l'influence de l'islam.

Comme l'on avait appris que beaucoup de navires de commerce se trouvaient dans la baie de Kapauer, le *Bromo*

1. Rapports du contrôleur et du commandant du *Bromo*. — *Koloniaal verslag*, 1881, p. 22 et 23. — *Jaarboek der K. Nederl. Zeemagt*, 1879-1880, p. 373-376.

s'y rendit; il y arriva le 24 mai au soir. Il y avait dans la baie quinze praos de Macassar et de Ceram avec un brig appartenant à la maison Weyergangh. C'est un schooner de cette maison, *le Jupiter*, qui étonna tant, en 1858, l'état-major de l'*Etna* lorsque ce dernier le rencontra à l'entrée de la baie Argoeni, encore inconnue aujourd'hui. Le commerce des noix de muscade est très actif à Kapauer. Par suite de leurs rapports incessants avec les étrangers, les Papouas de la côte ont complètement abandonné leurs ornements de bras, de cou, de nez, d'oreilles. Ils recherchent avec avidité les étoffes de coton. *Le Bromo* consacra les journées du 25 au 29 mai à aller renouveler sa provision de charbon à Gisser (près de Ceram).

Il se dirigea ensuite sur le cap Valsch, pour de là suivre vers l'est la côte sud de la Nouvelle-Guinée. Comme on avait usé beaucoup de charbon pour atteindre ce cap en luttant avec les vents contraires, on craignit de ne pas en avoir assez pour atteindre le 141° de longitude Est; on fut donc obligé de changer l'itinéraire, et le 5 juin *le Bromo* jetait l'ancre dans le détroit de la Princesse-Marianne (entrée nord) juste à l'endroit où l'année précédente *le Havik* avait dressé un écusson. Ce dernier avait disparu et les clous avaient été soigneusement enlevés. Tout autour de l'arbre sur lequel on avait placé l'écusson se trouvaient des restes de cuisine assez frais qui indiquaient que les indigènes avaient quitté cet endroit depuis peu. *Le Bromo* suivit ensuite la côte de Timoraka et de Kapia. Le 6 juin on essaya d'atteindre la négorie située par le 6°15' de latitude Sud et qui avait été signalée par Cook en 1770 et par Kolff en 1826. Mais on ne put débarquer. Le 7 juin, *le Bromo* se trouvait devant la rivière Oetanata. Il y avait un trop fort ressac sur la barre pour qu'on pût songer à envoyer une chaloupe à terre. Ce point qui n'avait pas été visité depuis un demi-siècle ne présentait pas la moindre trace d'habitation. Le 8 au soir, le navire arrivait devant l'île de Lakahia. Les indigènes qu'on

vit en cet endroit étaient de très beaux hommes, mais beaucoup étaient atteints de la maladie de peau appelée *cascado*. Leurs cheveux crépus étaient courts. Les oreilles et la cloison du nez étaient percées pour y passer des ornements, généralement des feuilles de *nipa* roulées. Ces Papouas ne portaient aucun ornement de cou, mais ils avaient des ornements de bras du même modèle que ceux portés dans la baie du Geelvink.

Le *tijdako* des hommes était excessivement étroit. Tous les jeunes gens étaient tatoués, par brûlure, sur les bras et la poitrine, mais aucun homme n'était peint.

En quittant Lakahia le *Bromo* se dirigea sur l'île Adi. Là un accident de machine le força à aller relâcher le 11 juin à Gisser qu'il ensuite quitta pour retourner à Amboine.

Quatrième voyage du Contrôleur J. van Oldenborgh sur le vapeur à hélice de l'État *Batavia* commandé par le Lieutenant « ter see », M. A. Medenbach¹. Du 3 décembre au 21 janvier 1881.

Dans les précédents voyages, on avait essayé d'atteindre le 141° de longitude Est en suivant les côtes de l'ouest à l'est. Le lieutenant Medenbach résolut de se rendre directement sur le 141° de longitude Est pour suivre ensuite les côtes de l'est à l'ouest.

Le *Batavia* en quittant Ternate se dirigea sur Amboine, puis sur Dobo, où il compléta sa provision de charbon. De là, il chercha à gagner directement le détroit de Torres. Le 21 décembre, le 141° de longitude Est était atteint, le *Batavia* se dirigea alors vers le nord pour s'approcher autant que

1. Rapports du contrôleur et du commandant du *Batavia*. Le premier de ces deux rapports a été publié en partie dans le *Tijdschrift voor Ind. Taal-Land-en Volkenkunde*, partie XXVII, p. 363-379, et le second, dans le *Jaarboek der K. Ned. Zeemagt*, 1880-1881, p. 438-446. — *Koloniaal verslag*, 1881, p. 23-25.

possible du rivage; le 24 on fut assez près pour y envoyer une chaloupe et attacher un écusson à l'un des nombreux arbres qui couvrent la côte. De ce point, situé par $141^{\circ}1'11''$ de longitude Est, *le Batavia* suivit d'aussi près qu'il le put cette côte désolée et uniforme. Le 25 décembre, vers 9 heures du matin, on vit, pour la première fois, des cocotiers sur le rivage ainsi que des traces d'habitation. Vers midi, *le Batavia* se trouva devant un assez grand kampong, dont les petites praos montées par quelques indigènes n'osèrent pas approcher du navire. Le lendemain matin on ne put se rendre à terre avec les chaloupes. On se décida à poursuivre le voyage et, vers le soir, on vit de nouveaux kampongs; mais *le Batavia* fut obligé de s'éloigner de la terre pendant la nuit.

Le 27, le navire s'approcha du rivage à un mille de distance; une chaîne de dunes ayant été aperçue, on résolut de débarquer quelques hommes pour planter un second écusson ($8^{\circ}12'$ lat. Sud et $140^{\circ}0'12''$ long. Est de Greenwich).

A peine *le Batavia* avait-il laissé tomber l'ancre que vingt-sept praos et sampans montées par deux cents hommes environ s'approchèrent jusqu'à une centaine de mètres du vapeur; mais lorsque le lieutenant Colenbrander se dirigea vers le rivage avec une chaloupe armée, les indigènes firent demi-tour et se précipitèrent à terre en poussant de grands cris. Ne comprenant pas le sens de cette manifestation, on crut que le débarquement serait assez dangereux. A bord du *Batavia* la situation parut même si menaçante qu'on mit à l'eau la seconde chaloupe pour porter secours à la première si cela était nécessaire. Mais la première chaloupe ne put aller jusqu'au rivage à cause des bancs de sable; on s'aperçut en ce moment que les Papouas agitaient des branches vertes en signe d'amitié, croyait-on. Le contrôleur, le lieutenant Colenbrander, le lieutenant Langereis et quelques hommes s'embarquèrent alors dans la yole qui avait accompagné la chaloupe; les Papouas se jetèrent à la

nage pour aller à sa rencontre, mais on dut leur faire comprendre que s'ils ne retournaient pas au rivage, on ne pourrait débarquer.

On dut bientôt abandonner la yole à son tour et débarquer en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; les matelots avec le drapeau néerlandais et l'écusson marchaient en avant. Dès que les Hollandais eurent mis pied sur la terre ferme, ils furent entourés par une grande masse d'indigènes. Quelques-uns de ceux-ci prirent de l'eau dans la bouche et la projetèrent au visage des arrivants; pour conserver de bonnes relations on fut obligé de considérer cette opération comme un témoignage d'amitié, ce qui, du reste, était probablement la vérité.

D'autres Papouas apportèrent des fruits qui furent échangés contre de petits objets. Quelques individus amenèrent même plusieurs jeunes femmes qui furent offertes aux Hollandais. Le contrôleur fit planter un poteau sur lequel on plaça l'écusson avec un drapeau néerlandais; d'autres drapeaux furent distribués aux indigènes pour être placés sur leurs praos.

Après que les chaloupes furent rentrées, le *Batavia* continua sa route vers l'Ouest. Partout la côte était couverte de cocotiers, et de temps en temps on apercevait quelques kampongs, ce qui fit supposer que cette région est très peuplée. Vers le soir on arriva devant une île assez éloignée du rivage, probablement l'île des Chauves-Souris (Vleermuis) ou de Saint-Bartholomeus des anciennes cartes; sa position fut fixée à 8°46' de latitude Sud et à 129° 23' de longitude Est de Greenwich.

Le 28 décembre au matin, le *Batavia* jeta l'ancre entre l'île et la côte, il resta deux jours en cet endroit, ce qui permit aux officiers d'obtenir par échange un grand nombre d'objets ethnographiques. L'île qui est très boisée est habitée par quelques familles; la côte vis-à-vis paraît avoir une population assez dense.

Le Batavia en continuant son chemin passa devant l'entrée sud du détroit de la Princesse-Marianne. Là, on vit plusieurs pirogues indigènes dont une portait le pavillon néerlandais ; c'était probablement celui qu'on avait placé à côté de l'écusson laissé sur la côte par *le Havik* en 1879.

Le 1^{er} janvier 1881, *le Batavia* doublait le cap Valsch ; on constatait en passant que les bancs de sable qui l'entourent s'étendent plus loin en mer que ne l'indiquent les cartes marines. Le 3 janvier, le lieutenant Medenbach essaya de débarquer près du kampong découvert par Cook, un peu au sud du 6° de latitude Sud, mais il ne réussit pas mieux que les commandants du *Havik* et du *Bromo*. Il put seulement constater que dans cette région il existe deux kampongs au lieu d'un. Modera l'avait déjà constaté. Le plus méridional des deux se trouve exactement par 6°23'.

Le 5 janvier au matin, l'équipage du *Batavia* put jouir d'un spectacle magnifique. Comme le temps était très clair on pouvait distinguer merveilleusement les cimes couvertes de neige des célèbres et presque problématiques montagnes neigeuses, signalées autrefois par Carstensz. Cette chaîne de montagnes se détachant avec la plus grande netteté sur le ciel produisit une vive impression sur tout l'équipage. Ainsi se trouvait démontrée l'existence de ces montagnes couvertes de neige dont la présence sous ces latitudes avait été contestée par des voyageurs contemporains, l'état-major du *Soerabaja*, par exemple.

Le soir du 4 janvier, *le Batavia* jeta l'ancre devant l'embouchure de la rivière Oetanata où l'on voulait dresser un écusson. On ne put pas apercevoir la moindre trace du village qui avait été visité par les officiers du *Triton* et si bien décrit par S. Muller. On vit cependant une petite prao sur la rivière, mais elle ne put pas sortir en mer à cause du mouvement trop violent des vagues sur la barre. Comme en 1879, un écusson fut établi dans les environs de Wakara,

et le berri-berri augmentant parmi les hommes de l'équipage on fut obligé de songer au retour. *Le Batavia* suivit la côte pendant un certain temps, il la quitta au 135° de longitude Est pour se diriger sur les îles Aroes où il resta du 6 au 10 janvier pour compléter, à Dobo, sa provision de charbon.

Il explora ensuite les îles Tiando. Le commandant du *Batavia* trouva que cet archipel est placé trop au nord sur toutes les cartes; du reste il ne put pas terminer sa campagne hydrographique, le berri-berri ayant éclaté de nouveau à bord. Le 15 janvier *le Batavia* était de retour à Amboine d'où il repartait bientôt pour Ternate.

Résumons maintenant les données ethnographiques recueillies par le contrôleur van Oldenborgh, concernant les populations de cette côte sud qui n'avait pas été explorée par des Européens depuis deux cents ans.

Les Papouas de cette région sont fortement bâtis. Leurs cheveux sont crépus. La couleur de leur peau varie du bleu sombre au noir pur, mais il est très difficile d'obtenir le ton exact, car ils se peignent le corps avec différentes couleurs, rouge, jaune ou blanche. Leur dessin favori est le triangle, mais on trouve aussi d'autres figures. En revanche on ne voit jamais de tatouages. Ils ont le front haut et la poitrine large. Ils s'agrandissent artificiellement la bouche ainsi que les narines. Ils se percent le nez et les oreilles; en outre, ils s'allongent celles-ci autant qu'ils le peuvent. Dans les ouvertures ainsi produites, ils placent des ornements de toutes sortes, écorce d'arbre, morceau de bambou, os, coquillages, dents de cochon, etc. Un des Papouas vu par le contrôleur avait le nez percé quatre fois. Quelques-uns portent des défenses de sanglier à la place de ces différents ornements. Les organes génitaux des hommes sont très développés. Comme on ne rencontre aucun enfant avec le nez et les oreilles percés, il est à croire qu'on ne leur fait subir cette opération qu'à partir d'un certain âge.

Les femmes sont très laides, elles ont les épaules étroites et les seins excessivement pendants. Elles se déforment, comme les hommes, le nez, la bouche et les oreilles.

Les hommes ne portent pas les cheveux comme les Papouas de la côte nord. Ils les tressent en petites cordelettes, en prenant dans chacune une jeune feuille de cocotier. Toutes ces tresses sont attachées ensemble à hauteur des épaules et les extrémités qui pendent couvrent presque tout le dos. Cette coiffure avait été déjà observée par Muller dans le détroit de la Princesse-Marianne et par d'Albertis sur la rivière Fly¹.

Les hommes se placent sur le front certains coquillages, ainsi que des plumes noires d'oiseau de paradis ; elles sont mises, tantôt à plat, tantôt dressées. Ils portent des colliers confectionnés avec certaines graines ou avec des coquillages ; à ceux-ci ils attachent souvent des morceaux d'écorce d'arbre, des lambeaux de peau de bêtes desséchées et même des queues de cochon. Leurs anneaux de bras faits en rotan ressemblent à ceux des autres Papouas. Le costume des hommes consiste en une ceinture de rotan à laquelle est suspendue une coquille destinée à protéger les parties sexuelles. Les jours de fête ces ceintures sont ornées de feuilles de différentes couleurs. Quelques-uns se protègent les bras et les jambes au moyen de fines nattes de rotan.

Le costume des femmes est un *tijdako* fait d'écorce d'arbre.

Les habitations de ces pauvres Papouas n'étaient que de misérables huttes. Elles sont le plus souvent rondes. Elles ne contenaient presque aucun ustensile de ménage : un bambou pour souffler le feu, un tas de feuilles sèches en guise de couche et quelques nattes pour se couvrir. Ils conservent

1. S. MULLER. — *Brijdagen tot de Kennis van Nieuw Guinea*, pl. 5. — D'ALBERTIS. — *New Guinea*, t. II, p. 284.

l'eau dans des bambous et les fruits dans des corbeilles de rotan ou de fibres de cocotier.

Ils se nourrissent de noix de coco, de poissons, de coquillages et de cochons sauvages. Nulle part on n'a observé de traces d'anthropophagie; cependant Carstensz. l'avait constatée dans cette région. Il ne faudrait pas déduire de là qu'elle a disparu de la Nouvelle-Guinée, car des voyageurs dignes de foi l'ont signalée sur d'autres points de cette île, Laglaize et Raffray, par exemple ¹.

Leurs armes sont l'arc et la flèche, quelques-uns seulement ont une espèce de massue munie d'une pointe en fer. C'est le seul métal dont ils fassent usage; au temps de Carstensz. ils ne le connaissaient pas encore. Ils ont des pirogues creusées dans un tronc d'arbre, long de 14 à 16 mètres. Les rameurs se tiennent toujours debout; au milieu du canot un individu danse continuellement.

On ne vit d'idoles nulle part, mais tous ces Papouas portaient une espèce d'amulette qu'ils ne voulaient vendre à aucun prix : c'était généralement un petit morceau de bambou ou d'écorce d'arbre. Dans chaque pirogue se trouvait aussi un morceau de bambou, contenant de l'eau douce qu'ils ne voulaient jamais céder.

Tous ces Papouas avaient un très bon caractère et étaient très serviables. Ainsi, quand les matelots allaient à terre, sur l'île des Chauves-Souris, pour y couper de l'herbe, ils se mettaient à les aider de leur propre mouvement, de sorte que les chaloupes étaient chargées en un clin d'œil.

Quant à leur langue, le contrôleur ne put en recueillir que quelques mots :

Kaja-kaja. — Sorte de salut amical.

Dijko. — Sago.

1. A. BRUUN. — *Het land des Karons* (Tijd. van het Aardrijksk. Genootschap te Amsterdam, Deel III, p. 102-106).

RAFFRAY. — *Voyage à la Nouvelle-Guinée* (Tour du monde, 1879, 1^{re} sem., p. 225-288).

Mes. — Cocotier.

Ils comprenaient le mot tabako, mais ils n'avaient jamais vu de cigares. A l'époque de Carstensz. ils ne connaissaient pas encore le tabac.

Comme on s'en rend facilement compte, ce voyage du *Batavia* le long de la Côte des Cocotiers est très important, car cette région n'avait jamais été visitée, pour ainsi dire, par des Européens depuis 1623, Wilhem Jansz. et Cook n'ayant pas eu de relations avec les indigènes. Le journal de Carstensz¹. contient sur les Papouas de cette région des renseignements très détaillés dont l'exactitude a été démontrée par le contrôleur van Oldenborgh. Le lieutenant Colenbrender du *Batavia* a dressé la carte de la Côte des Cocotiers qu'il est curieux de comparer avec celle de Carstensz². Dans leurs traits généraux, ces deux cartes ne diffèrent pas sensiblement, ce qui montre avec quel soin les anciens navigateurs hollandais faisaient leurs levés.

Cinquième voyage du Contrôleur J. van Oldenborgh sur le navire à hélice de l'État, *Batavia*, commandé par le lieutenant « ter see », M. A. Medenbach. — Du 15 mars au 28 avril 1881³.

Après un séjour de sept semaines à Ternare, le *Batavia* repartit de nouveau pour visiter, cette fois, la côte nord de la Nouvelle-Guinée. Il devait visiter la baie de Humboldt, les Iles Asia et Ajoe, situées au nord de Waigeoe et qui n'avaient jamais été explorées par un navire de guerre

1. VAN DIJK. — *Mededeelingen uit het Oost-Indisch Archief*, Amsterdam, 1859, p. 27-29.

2. LEUPE. — *Bijdragen tot de Taal-Land-en Volkenkunde*, 1875, 3^e série, 10^e partie, 1^{re} section, p. 163.

3. Rapports du contrôleur van Oldenborgh et du commandant du *Batavia*. Le premier rapport a été publié dans : *Het Tijds. voor Ind. Taal-Land-en Volkenkunde*, partie XXVII, p. 409-437. — Des extraits du second se trouvent dans *Het Jaarboek der K. Nederl. Zeemagt*, 1880-1881, p. 446-451. — *Koloniaal verslag*, 1882, p. 22-25.

hollandais; ensuite il devait longer toute la côte est, si peu connue, de la grande baie du Geelvink.

Le Batavia, après avoir embarqué deux princes de Tidore, doubla l'extrémité nord de Gilolo pour se diriger sur les îles Asia où il arriva le 16 mars. On n'y trouva que quelques pêcheurs de tortues et de tripang venus de Waigeo.

Le même soir, *le Batavia* repartait pour les îles Ajoe où, pas plus qu'aux îles Asia, on ne put trouver un fond convenable pour jeter l'ancre. La population de ce groupe se compose de 1500 individus. Le chef de ces îles qui a reçu son investiture du sultan de Waigeo reconnaît l'autorité du sultan de Tidore. On lui donna un drapeau néerlandais pour placer sur sa prao; *le Batavia* partit ensuite pour les îles Mapia, où il n'arriva que le 19 mars; sur un des kampongs, flottait le pavillon anglais. Le commandant donna au chef un drapeau néerlandais en lui ordonnant de toujours le hisser à l'approche d'un navire étranger. Après cette visite *le Batavia* se rendit à Dorei pour compléter sa provision de charbon. Là, on apprit que les schooners de Ternate venaient en bien plus grand nombre dans la baie du Geelvink, pour y acheter du damar, depuis qu'un service régulier de bateaux à vapeur avait été créé sur la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée.

On toucha ensuite à Korido, que le contrôleur van Oldenborgh et le lieutenant Medenbach placent sur l'île de Sowek. Au moment où le navire jetait l'ancre, les indigènes vinrent en mesurer la coque avec de longues cordes qu'ils conservèrent comme *Karowaar*.

Constatons, en passant, que ce voyage n'ajouta rien à l'hydrographie de ces îles Schouten si peu connues. De là, *le Batavia* se rendit à Awék, côte nord de l'île Jappen, mais on ne put débarquer à cause du ressac.

Les habitants de l'intérieur de cette île, appelés Awendori, sont continuellement en guerre avec ceux des côtes, parce

qu'ils veulent empêcher ceux-ci de venir récolter le damar sur leur territoire.

Le Batavia continua son voyage en suivant la côte nord de l'île; avec des lunettes on pouvait distinguer les villages dans les montagnes. Le 29 mars, il arrivait dans la baie de Humboldt.

La longitude du cap Bonpland fut fixée à 140°47'55"; d'après la commission de l'Etna (1858) ce cap devait se trouver un peu plus à l'est.

Le 30 mars, le navire fit le tour de la baie et le même jour il partait pour la baie de Sadipi, où il arrivait dans la soirée; le lendemain il était dans la baie de Walckenaer. On planta un écusson sur l'île Merkus et on distribua de petits drapeaux aux indigènes pour être placés sur leurs praos. *Le Batavia* continua son voyage vers l'ouest en longeant la côte, le plus près possible; on vit de nombreux kampongs, ce qui fait supposer que cette côte est très peuplée. On passa près des îles Arimoa, et le 1^{er} avril on se trouvait devant les embouchures du fleuve Amberno.

Le 2 avril, *le Batavia* entra dans la grande baie du Geelvink en passant entre Koeroedoe et la pointe orientale de Jappen; il se dirigeait sur Seroei-Ambai où le contrôleur croyait pouvoir trouver des pilotes pour la côte orientale de la baie du Geelvink qui n'avait pas encore été visitée par un navire de guerre hollandais; mais on ne put y en trouver, pas plus qu'à Ansoes, où *le Batavia* arriva le 3 avril.

Le 4 avril, il longeait la côte sud de l'île Nawi, et le lendemain matin il s'approchait de la terre ferme. La côte était basse et couverte d'arbres, nulle part on ne vit d'habitations; de temps en temps se montraient de petits golfes qui doivent être des embouchures de rivières. Le 4, vers 4 heures, on rencontra plusieurs praos montées par des indigènes avec lesquels on put s'entretenir par l'intermédiaire des interprètes. Le 6, *le Batavia* passa au sud de Vader Smit en laissant à tribord les îles Leiden, Alkmaar et Enkhuizen;

puis, il traversa le détroit qui sépare l'île Hoorn de l'île des Quatre-Frères pour venir jeter l'ancre devant l'île Angermeos; tous ces noms hollandais ont été donnés à ces îles par Jacob Weyland qui, en 1705, explora cette baie; elle porta, depuis, le nom de son navire. En longeant la côte sud de la baie, on vit deux ou trois fois d'épaisses colonnes de fumée dans les montagnes, mais on ne remarqua jamais d'habitations sur les rivages. Le lieutenant Medenbach remarqua que cette côte sud-est, sur la carte de Weyland, placée de 18 minutes trop au sud. Le 7 avril, le *Batavia* arriva devant Roon où il rencontrait les missionnaires Hasselt et Jens; puis il rentrait à Dorei pour prendre du charbon et faire quelques réparations à sa machine.

Il suivit ensuite la côte nord en se dirigeant vers l'ouest et en se tenant le plus près possible du rivage. Il passa entre la côte et Middelbourg, la plus méridionale des îles Meossoe; le 13 avril, il jetait l'ancre devant Asi ou Haas; ce kampong n'avait jamais été visité par un navire de guerre. Le lieutenant Medenbach constata que cette baie est placée, sur les cartes, un peu trop à l'ouest, 5 minutes environ, et qu'en outre on lui donne de trop grandes dimensions. Le *Batavia*, en continuant sa route, ne s'arrêta que quelques heures devant Samaté d'où il repartit pour le golfe de Maccluer. Le 15 avril, il arrivait devant le kampong Atti-Atti, et le lendemain on visitait Roembatti et Sisir. Le 17 avril, on explora le groupe d'îles situé à l'est de la baie de Sekaar pour chercher les statues et les inscriptions hindoues, qu'un certain monsieur Léon disait y avoir vues; mais on ne trouva rien. Du 18 au 24 avril, le *Batavia* resta devant les îles Watoebella, Goram et Ceram-laut pour y faire des levés hydrographiques. Il constata que la petite île qui existe devant la négorie de Rarakit, sur la côte est de Ceram, n'est marquée sur aucune carte.

Du 25 au 27 avril, il resta à Gisser pour compléter sa cargaison de charbon; le 29 il arrivait à Amboine; il en

repartait bientôt pour Ternate, où il jetait l'ancre le 8 mai.

Ce voyage, sans être aussi important que le précédent, fournit cependant des résultats nouveaux au point de vue de la géographie de la Nouvelle-Guinée. Il est à remarquer que pendant cette expédition, grâce aux bonnes mesures hygiéniques prises par le lieutenant Medenbach aucun cas de berri-berri ne se déclara à bord.

Voyage de service du Contrôleur J. M. van Berckel sur le navire à vapeur à hélice *Batavia* commandé par le Lieutenant « ter zee » M. A. Medenbach — Du 18 janvier au 1^{er} février 1883¹.

D'après les rapports fournis à la suite des précédents voyages, il parut nécessaire de faire visiter de nouveau par un navire de l'État les îles Mapia dont nous avons déjà parlé. Le contrôleur van Berckel s'embarqua à bord du *Batavia* pour remplir cette mission.

Le 18 janvier, ce navire quittait la rade de Ternate et se dirigeait directement sur les îles Mapia où il arriva le 23. Comme la petite colonie d'Américains établis sur ces îles pour l'exploitation des noix de coco ne donnait lieu à aucune plainte de la part des habitants, le *Batavia* repartit presque aussitôt pour Dorei où il compléta sa provision de charbon. Il fit ensuite quelques levés hydrographiques autour des îles Tamiai situées près du détroit de Dampier et sur la côte sud de Waigeo.

Voyage du Contrôleur H. J. Mened de Freideville sur le navire à hélice de l'État *Batavia* commandé par le Lieutenant « ter zee » H. van der Meer. — Du 20 au 30 juin 1883².

Comme on avait appris que des Allemands étaient venus

1. *Koloniaal verslag*, 1882. p. 25. — *Jaarboek der Nederl. Zeemagt*, 1881-1882, p. 380.

2. Rapports du contrôleur et du commandant du *Batavia*. — *Jaarboek der K. Nederl. Zeemagt*, 1881-1882, p. 381-382. — *Koloniaal verslag*, 1883, p. 20.

s'établir sur la côte nord de Waigeoe, le gouvernement jugea bon d'y envoyer un fonctionnaire hollandais pour faire une enquête sur leurs agissements.

Ce fut encore *le Batavia* qui fut choisi pour cette expédition : il avait à son bord le contrôleur Monod de Froideville.

Le Batavia se dirigea directement vers Amka où il arriva le 22 juin ; dès qu'il eut jeté l'ancre, le sengadij et l'iman vinrent à bord pour annoncer que le radja était absent. Le commandant envoya un bateau indigène pour le chercher. Pendant ce temps, il fit faire la carte du détroit qui se trouve entre l'île principale et Gemien. Le radja arriva dans la nuit du 24 au 25 juin ; il raconta qu'un schooner monté par vingt-cinq hommes était arrivé quatre mois auparavant dans la baie Fofag. Le capitaine était venu le voir pour lui demander l'autorisation de fonder un établissement sur la côte nord et il lui avait répondu qu'il fallait s'adresser au sultan de Tidore, ce que le capitaine avait promis de faire. Le 25 au matin, *le Batavia* partit pour le nord de l'île afin que le contrôleur put se rendre compte de la situation ; le radja était de ce voyage. Le 26, le navire jetait l'ancre dans la baie d'Offak (Fakfak de Rosenberg). On constata que les étrangers étaient partis depuis peu de temps ; et le 3 juin, *le Batavia* se dirigeait vers l'ouest en suivant la côte, pour permettre au contrôleur de s'assurer que le schooner en question ne s'était pas abrité dans une des nombreuses baies de cette région. Le même jour il arrivait dans la baie Argoei où il passait la nuit ; il en repartait le lendemain pour Gagi afin de rechercher un groupe d'îles problématiques qui devait se trouver au sud. Ces îles, appelées Duif, sur beaucoup de cartes, ne purent être trouvées : ce sont probablement les îles Vlaming, situées beaucoup plus au sud. Le 30 juin, *le Batavia* rentrait à Ternate.

Quelque temps après, arrivait le schooner cherché en vain sur la côte nord de Waigeoe ; il s'appelait : *Ocean Pearl* et était commandé par le sieur Langen qui déclara que cette

côte est très malsaine ; ce qui expliqua pourquoi on y avait trouvé très peu d'endroits habités.

Voyage du Résident de Ternate Jhr. Th. G. V. Berceel sur le vapeur *Sing-Tjin*. — Du 14 octobre au 8 novembre 1883¹.

Comme le radja de Waigeoe était venu à Ternate avec le *Batavia* il fallait bien le faire reconduire dans son pays. Le gouvernement profita de cette circonstance pour envoyer le résident de Ternate dans la baie du Geelvink afin d'y examiner les établissements de commerce de plus en plus florissants des Européens. Le navire désigné fut le vapeur *Sing-Tjin* ; il avait à son bord trois princes de Tidore représentant le sultan, M. Léon Laglaize, agent de la maison Bruijn, et Said Oemar, chef des Makassarais à Ternate.

Le résident visita d'abord Gébé et la baie de Fofag (Waigeoe). Le 22 octobre, le vapeur jetait l'ancre devant la nouvelle résidence du sultan de Waigeoe, appelée Moes-moes. Cette localité n'avait jamais été visitée par un fonctionnaire hollandais. Sa population est mahométane.

Le 24 octobre le *Sing-Tjin* jetait l'ancre devant Doréi. On y trouva l'établissement de commerce fondé depuis peu de temps par M. Coldenhoff de Ternate pour récolter le damar et le massoy. Du reste, les gens de Doréi ont pris goût au commerce, ils transportent dans leurs praos des marchandises européennes qu'ils vont échanger contre des produits indigènes, sur la côte nord et dans les îles de la baie du Geelvink.

Le 27 octobre, le résident fit une visite à la négocie Ansoes où se trouvent les comptoirs des maisons Bruijn et Renesse van Duivenbode de Ternate. Ils sont très florissants, on a même construit un môle pour faciliter le chargement et le déchargement des navires. Le résident alla ensuite à Seroei-Ambai. De là, le *Sing-Tjin* se dirigea sur les petites îles

1. Rapport du résident. — *Koloniaal verslag*, 1883, p. 20.

situées devant la côte nord de la Nouvelle-Guinée. Le 29, on visita la petite île Wakdé; plusieurs objets ethnographiques y furent achetés, entre autres une petite prao qui a figuré à l'exposition d'Amsterdam en 1883. Le 30 octobre, le résident visitait l'île Koemamba, la plus septentrionale des Arimoa. On ne vit aucune trace d'habitations sur ces îles; tous les habitants s'étant enfuis dans d'autres régions devant les attaques répétées des gens de Gébé et de Patani.

Le Sing-Tjin traversa ensuite l'archipel presque inconnu des îles Padeaido qui n'avait jamais été visité par un fonctionnaire hollandais, et, le 1^{er} novembre, il arrivait devant Korido, le même jour, il visitait l'île Mefoor. Le 2 novembre, on toucha à Andai, où l'on rencontra le missionnaire Woelders. Après que la provision de charbon eut été complétée, le navire repartit pour Ternate; il s'arrêta quelque temps devant la capitale de Salawatti, où se trouvaient une douzaine de bateaux de Ceram, d'Amboine et de Banda.

Voyage de service du Résident de Ternate D. F. van Braam Morris sur le vapeur *Sing-Tijn*. — Août et septembre 1882¹.

Le résident alla d'abord à Dorei, puis il visita la petite île Jamma qui n'avait encore été visitée par aucun fonctionnaire hollandais. Cette île, située à l'est de l'embouchure de la rivière Amberno avait déjà été signalée et décrite par Tasman et Belcher. Le chef de Jamma qui avait appris le malais à Ternate fut embarqué pour servir d'interprète sur la côte nord de la Nouvelle-Guinée située au sud de cette île. On visita les embouchures de la rivière Wiriwaai dont le nom ne se trouvait encore sur aucune carte. Cette région parut très peuplée et la tribu qui l'habite s'appelle Bonga, nom qui jusqu'à présent avait été donné à un groupe de

1. R. VAN DER AA. — *Krakatau-Nieuw-Guinea*; in *Indische Gids*. Avril 1884, p. 676-682. — *Tijdschrift van het Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap*, 2^e série, n° 1, p. 46.

petites îles situées au nord de la côte de Tabi. Malheureusement, le résident ne donne dans son journal ni longitude ni latitude, de sorte que l'on ne sait trop où placer cette rivière sur la carte. Elle doit cependant se trouver à l'ouest du cap Fo.

De là, le résident partit pour visiter le kampong Mawes, déjà vu en 1871 par van der Crab, et ensuite la baie Matterer qui n'avait jamais été vue par un fonctionnaire hollandais. Dans cette baie, on noua des relations avec les indigènes de deux kampongs et, comme le chef de Jamma était connu ici, on trouva facilement deux interprètes pour la suite du voyage. Grâce à ceux-ci on put comprendre convenablement la langue des riverains de la baie de Sadipi, on fixa d'une manière certaine les noms de leurs kampongs, chose que n'avait pas pu faire le contrôleur van Oldenborgh en 1881.

Ces Papouas n'ont de communications qu'avec l'île Jamma; leur langue a beaucoup de ressemblance avec celle qu'on parle dans la baie de Humboldt; par suite, on put prendre un interprète en cet endroit.

De ce point le *Sing Tijn* se rendit dans la baie de Humboldt qui est surtout connue par la description qu'en fit la commission embarquée en 1858 à bord de l'*Etna*. Depuis, elle a été visitée, en 1871, 1875 et 1881 par les Hollandais et une fois par le *Challenger*. Mais toutes ces expéditions n'eurent que des rapports assez restreints avec les indigènes car elles n'avaient pas d'interprètes capables de comprendre leur langue. Le résident Morris put recueillir de plus amples informations quoique les conversations ne fussent point commodes. Il devait d'abord parler en malais au chef de Jamma qui traduisait ses phrases au Papoua de la baie de Sadipi lequel les retraduisait aux indigènes. Néanmoins, il put s'assurer que les noms des kampongs tels qu'on les connaissait étaient inexacts. Il apprit aussi que les poteaux, portant l'écusson néerlandais, qui avaient été enlevés trois fois, avaient été volés par des indigènes

habitant plus à l'est. Un nouvel écusson fut dressé sur une petite île située plus à l'intérieur de la baie, de façon à ne pas être vu par les embarcations indigènes passant au large. En revenant vers l'ouest, le *Sing Tijn* s'arrêta devant les embouchures du fleuve Amberno; en faisant des sondages, une chaloupe réussit à trouver un passage permettant à d'assez gros navires de franchir la passe de ce fleuve, le premier qu'on trouve à l'est de la pointe d'Urville. On sait, qu'en 1871 et 1872 van der Crab et Coorengel avaient essayé de trouver cette passe. Malheureusement, les circonstances ne permirent pas au résident de profiter de cette découverte. Personne n'ignore que l'Anglais Wilfred Powell avait l'intention de remonter l'Amberno pour essayer une traversée de la Nouvelle-Guinée, mais, pour différentes raisons, il a été obligé de renoncer à ce projet.

En passant à Dorei, le résident avait appris des missionnaires que le 27 août, ils avaient entendu un bruit ressemblant à une canonnade lointaine : c'était un écho de l'éruption du Krakatau.

On voit l'importance de ce voyage au point de vue de la géographie de la côte nord de la Nouvelle-Guinée; malheureusement, le récit n'en a pas été publié complètement.

Depuis 1879, le commerce de Ternate, sur la côte nord de la Nouvelle-Guinée a pris un essor considérable. Comme nous l'avons déjà vu, ce sont les maisons Bruijn et Duivenbode qui tiennent le premier rang; elles ont installé des agents sur plusieurs points de ces régions éloignées, non seulement à Dorei et à Ansoes, mais même à l'île Jamina.

A Ansoes, on rassemble, en outre des plumes d'oiseaux et des différents produits forestiers de l'île, de grandes quantités de damar ou gomme copal. A Jamma, on recueille le kopra. Cependant, le cocotier qui donne ce produit ne pousse pas sur cette petite île, il se trouve en abondance sur les bords de la rivière Wiriwaai dont nous avons parlé dans le récit du dernier voyage.

Vu le commerce toujours croissant, il est probable que le gouvernement néerlandais sera forcé, sous peu, d'installer deux fonctionnaires dans ces régions éloignées. On devait d'abord les placer à Misool et à Salawati pour les transporter ensuite à Dorei et sur l'une des rives du golfe de Maccluer. Mais, comme nous venons de le voir, les circonstances sont telles qu'on pourrait parfaitement les installer, dès à présent, dans ces deux dernières localités.

On a inauguré, en juin 1877, un service régulier de bateaux à vapeur, allant vers la côte ouest de la Nouvelle-Guinée. Des navires partent quatre fois par an de Ceram laut pour Kapitoear, Skroë et les petites Key ¹.

Résumons maintenant les résultats géographiques de ces différents voyages.

La portion de la côte sud, qu'on pouvait considérer comme inconnue, a été levée avec le plus grand soin et les Européens sont rentrés en relations avec les Papouas qui habitent cette région et qui n'avaient pas été vus par eux depuis deux cents ans.

Des rapports ont été établis entre le gouvernement des Indes et la côte nord de Waigeo, les îles Ajoe et les îles Mapia.

Après un siècle et demi, la côte est de la grande baie du Geelvink a été visitée de nouveau par un navire de guerre hollandais.

On a étudié avec soin les Papouas des baies de Sadipi et de Walckenaer, ainsi que ceux qui habitent les îles Merkus et Duperrey situées devant la côte inconnue de Tabi.

Voyons maintenant quels sont les points de la côte qui restent encore inconnus.

Sur la côte sud, il serait à désirer qu'on explorât les rivières dont les embouchures se trouvent entre le 6° de lati-

1. *Koloniaal verslag*, 1877, p. 106; et 1878, p. 34.

tude Sud et l'île Lakahia. Une seule a été reconnue avec assez de soin, c'est l'Oetanata. En outre, le contrôleur van Oldenborgh ayant signalé à l'est de Lakahia la couleur particulière des eaux de la mer, qui ont le même aspect que devant l'embouchure de la rivière Kapoea de Bornéo, on devrait s'assurer si une ou plusieurs rivières descendant probablement des Montagnes neigeuses, ne se terminent pas en cet endroit.

On devrait aussi explorer le cours supérieur de la prétendue rivière Argoeni qui pourrait bien n'être qu'un détroit faisant communiquer le golfe si peu connu des Wandammen avec la baie Kamrau.

Le fond du golfe de Maccluer n'a pas encore été visité. La partie de la côte qui s'étend entre ce golfe et l'île de Salawati est, pour ainsi dire, inconnue, car le tracé des cartes modernes ne repose que sur les données cartographiques tout à fait hypothétiques du siècle dernier. Jamais cette côte de Nottan n'a été levée avec exactitude; tout ce qu'on sait c'est qu'elle est basse et plate.

La côte Est du détroit de Galewo, qui sépare l'île de Salawati de la terre ferme, n'a jamais été visitée depuis Weyland, en 1705, par un navigateur européen.

La partie occidentale de l'île de Waigeo n'est que faiblement connue; il en est de même des îles Schouten, Meskarovar et Providence : cette dernière n'a jamais été explorée par un Européen.

Quant à la baie de Geelvink, si souvent visitée, on peut dire que c'est la région de la Nouvelle-Guinée la mieux décrite; il n'en est malheureusement pas de même pour l'intérieur de la baie des Wandammen.

Le tracé de la côte de Tabi, au sud des îles Arimoa, est encore très incertain; si l'on en croyait les travaux de Wiggers, cette côte devrait être placée un peu plus au sud.

La côte nord, entre le 141° et le 145° méridien, n'a été

vue que de loin, et nous ne croyons pas qu'un navigateur européen ait jamais vu un habitant de cette région.

Entre l'île d'Urville et le cap de la Torre, la côte n'est tracée que par conjecture.

La célèbre baie Kornelis-Knier où Le Maire et Schouten restèrent trois jours, doit se trouver sur cette côte. La couleur de la mer fait aussi supposer qu'une ou plusieurs grandes rivières doivent se déverser ici.

Quant à l'intérieur de cette partie de la Nouvelle-Guinée dont la superficie égale celle de la Grande-Bretagne, on n'en connaît que fort peu de choses.

D'Albertis, Beccari et Meyer ont pénétré d'une trentaine de kilomètres dans l'intérieur des monts Arfaks.

Meyer a traversé l'île en son point le plus étroit (25 kilomètres environ).

Beccari est allé jusque sur les bords du Wa-Samsou et Maclay a visité le lac Kamaka au nord de la baie du Triton.

On voit que c'est peu et qu'il reste encore un vaste champ d'explorations pour les voyageurs de tous pays.

En présence des prétentions toujours croissantes de l'Australie sur une partie de la grande île des Papouas nous ne pouvons former qu'un vœu : celui de voir les Pays-Bas rattacher, d'une façon définitive à leur empire malais la région occidentale de la Nouvelle-Guinée.

P. S. — Ces prétentions de la race anglo-saxonne ne sont pas restées à l'état purement platonique : en effet, ce travail était sous presse lorsque nous avons appris, par les journaux quotidiens, que le gouvernement britannique venait d'envoyer le navire *Nelson* dans la baie de l'Orangerie, pour prendre possession au nom de l'Angleterre de toute la côte sud de la Nouvelle-Guinée située à l'Orient du 141° de longitude Est.

N ^{os} BORDIER des VOYAGES.	NOM DU NAVIRE.	NATURE DU NAVIRE.	COMMANDANT DU NAVIRE.	FONCTIONNAIRE EMBARQUÉ.	DATE DU VOYAGE.	PRINCIPALES LOCALITÉS VISITÉES.
1	Soerabaja	Navire à vapeur à roues, de l'Etat.	P. Swaan, capitaine-lieutenant « ter zee ».	A. J. Langeveldt van Hemeri, résident de Ternate.	Nov. 1875-mars 1876	Salawatti, Dorei, Jappen, Wairoor, Roon, baies de Humboldt et de Sadiji, îles Karas, Aldoema, baie du Triton, Lakahia.
2	Egeron	Navire à vapeur.	—	—	1875-1876	Misool, Salawatti, Kapitoear, golfe de Maccluer, Schroë.
3	Anjer	Nav. à vap. de l'Etat.	Burmester.	Teysmann.	1876	Waigama (Milool).
4	Tagal	Navire à vapeur de l'Etat.	—	—	1877	Misool.
5	Havik	Navire à vapeur de l'Etat.	Scholten.	J. van Oldenborgh, contrôleur.	15 janv.-13 févr. 1879	Gébé, Waigee, Dorei, îles Mapia, Jappen, Roon, Wandamen, Salawatti, Misool.
6	Havik	Navire à vapeur de l'Etat.	—	O. M. de Munnick, résident de Ternate.	Août 1879.	Dorei, îles Mapia.
7	Havik	Navire à vapeur de l'Etat.	—	J. van Oldenborgh, contrôleur.	22 sept.-11 nov. 1879	Misool, Kapauer, Adl, Namatotte, Aldoema, Lakahia, Wakara, OEtia, nata, détroit de la Princesse-Marianne, Dorei.
8	Bromo	Nav. à vap. à roues de 3 ^e classe, de l'Etat.	K. W. E. von Leschen, cap.-lieut. « ter zee ».	J. van Oldenborgh, contrôleur.	17 mai-21 juin 1880	Misool, Kapauer, détroit de la Princesse-Marianne, Lakahia.
9	Batavia	Navire à hélice de 4 ^e classe, de l'Etat.	M. A. Modenbach, lieutenant « ter zee ».	J. van Oldenborgh, contrôleur.	3 déc.-31 janv. 1881	Côte sud de la Nouvelle-Guinée depuis le 141 ^e méridien jusqu'au 135 ^e .
10	Batavia	Navire à hélice de 4 ^e classe, de l'Etat.	M. A. Modenbach, lieutenant « ter zee ».	J. van Oldenborgh, contrôleur.	14 mars-20 avril 1881	Îles Asia, Ajoë, Mapia, Dorei, Korrido, Jappen, baie de Humboldt, baie de Sadiji, côte E. de la baie du Geelrick, Macclueragolf.
11	Batavia	Navire à hélice de 4 ^e classe, de l'Etat.	M. A. Modenbach, lieutenant « ter zee ».	J. M. van Berckel, contrôleur.	18 janv.-1 ^{er} févr. 1882	Îles Mapia, Dorei, Waigee.
12	Batavia	Navire à hélice de 4 ^e classe, de l'Etat.	H. van der Meer, lieutenant « ter zee » de 1 ^{re} classe.	H. I. Monod de Froideville, contrôleur.	20-30 juin 1882	Waigee, Saonét, baie OEtia, baie Rossel, recherche des îles Dulf.
13	Sling Tjin	Navire à vapeur.	—	Jhr. Th. G. V. Boreel, résident de Ternate.	14 octob.-8 nov. 1883	Gébé, Waigee, Dorei, Jappen, Waké, Koemamba, Korrido, Meefoor, Andai, Dorei, Salawatti.
14	Sling Tjin	Navire à vapeur.	—	D. F. van Braam Morris, résident de Ternate.	Août et sept. 1883.	Dorei, Jamma, baie de Humboldt, Matterer, embouchure de l'Amberno, Dorei.

L'ÉMIGRATION BRITANNIQUE
ET
LES PROGRÈS DE L'AUSTRALIE

PAR
L. SIMONIN¹

J'aurai l'honneur de parler ce soir de l'émigration britannique et en même temps des progrès de l'Australie.

Ces deux choses se touchent, comme vous allez le voir. J'indiquerai d'abord que le Royaume-Uni est le pays d'Europe d'où il part le plus d'émigrants; il en part beaucoup plus que de l'Allemagne, qui cependant a envoyé annuellement au dehors plus de 200,000 individus dans ces dernières années; il en part beaucoup plus que de l'Italie, qui, de son côté, en envoie plus de 150,000 par an.

Dans le commencement, la plus grande partie des émigrants anglais allaient aux Etats-Unis; mais, depuis près de deux ans, le courant s'est porté vers l'Australie, qui paraissait négligée. En 1883, il y est allé plus de 71,000 émigrants; elle n'en recevait auparavant que quelque 30 ou 35,000.

C'est donc un phénomène géographique qui se déroule sous nos yeux, et nous avons le droit d'en parler ici, surtout armés des derniers documents publiés par le *Board of Trade*, qui a donné dernièrement les statistiques du commerce et celles de l'émigration pour 1883.

Maintenant, un autre phénomène qui intéresse également la géographie, ce que j'appellerai volontiers la géographie philosophique, se passe en ce moment sous nos yeux. Les huit colonies australiennes, comme disent les Anglais, se sont réunies dernièrement, et elles se sont dit :

1. Communication adressée à la Société dans sa séance du 1^{er} février 1884.

« Nous sommes tous les enfants de la même mère, nous parlons tous la même langue; nous avons la même religion et les mêmes idées politiques, unissons-nous; faisons un seul continent, une seule Australasie; occupons-nous des mêmes grandes questions intercoloniales; nommons une assemblée fédérative qui se réunira tous les ans ou tous les deux ans, qui traitera des questions de défense, de brevets d'invention, de politique intercoloniale, de relations avec les colonies voisines étrangères, de la question des récidivistes que la France veut transporter. Elle nous vise là par la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles Hébrides et même par ses autres colonies de l'Océanie. »

De plus, les Australiens ont parlé, mais à mots couverts, de l'annexion de la Nouvelle-Guinée, de l'archipel de la Nouvelle-Bretagne, des îles Salomon, de la Nouvelle-Irlande et des Louisiades. Enfin ils veulent s'emparer des Nouvelles-Hébrides, où nous sommes légalement indivis avec eux depuis 1878, et même ils demandent l'île Rapa, dans les Polynésie orientale, l'île Rapa que nous possédons depuis 1844 et ils la demandent par la voix de la Nouvelle-Zélande, qui est la plus jeune, mais non la moins active des colonies anglaises; et voyant déjà le canal de Panama ouvert, ils projettent de prendre cette petite île qui nous appartient en propre, qui est indiquée comme étant à nous sur toute la cartes, et ils la veulent parce qu'il y a là un excellent port, que ce serait un très bon mouillage pour tous les navires australasiens venant du canal de Panama ou y allant, surtout ceux de la Nouvelle-Zélande.

Voilà ce qu'a discuté le grand conseil qui s'est réuni le 7 décembre, et ce que nous avons appris l'autre jour par la voie de la presse; car vous savez qu'il faut cent quinze jours pour venir de ce pays soit à Paris, soit à Londres. On a fait connaître également la prochaine convocation de la prochaine assemblée, qui comprendra toute l'Australasie, c'est-à-dire les colonies de la Nouvelle-Galles du Sud, Queensland, Victoria, l'Australie du Sud, l'Australie occiden-

tale; puis, au sud du continent australien, qui est égal en étendue au trois quarts de l'Europe, faisant partie pour ainsi dire de ce continent, la Tasmanie, qui est aussi une colonie; à l'est, la Nouvelle-Zélande, qui se compose de trois grandes îles, et enfin les îles Fidji, dont une est aussi grande que la Jamaïque, qui toutes demandent aussi à s'unir à l'Australasie, et qui le sont déjà par les liens de la langue et d'une origine commune.

Ils réclament tous, comme je vous l'ai dit, la Nouvelle-Guinée et tous les archipels qui suivent, jusqu'aux Nouvelles-Hébrides, qui sont à nous autant qu'à eux, en un mot, tout ce qu'ils appellent la Polynésie occidentale. De tout cela, ils veulent faire une terre pour eux seuls.

Ce monde qui est né d'hier renferme aujourd'hui 3 millions d'habitants, tous vaillants, forts, courageux, des émigrants qui sont allés dans ce pays pour le fertiliser, pour y élever d'immenses troupeaux. L'Australie possède à l'heure présente dix millions de bœufs, quatre-vingt millions de moutons, un million et demi de chevaux, un million de porcs. Ils font plus de laines que tout le reste du monde, près du double, et les laines les plus fines, les plus délicates que l'on puisse voir, avec lesquelles nous fabriquons nos belles étoffes de mérinos. Ils ont supplanté les plus belles laines de Saxe, d'Espagne, de France.

Voilà ce qu'ont fait ces hommes dans l'espace de moins d'un siècle, que dis-je? de quelques dizaines d'années seulement; car il y a telle de ces colonies qui date de 1853.

L'ÉMIGRATION BRITANNIQUE. — Ce qui a fait l'Australie, c'est la liberté individuelle, c'est l'élan spontané des colons. Ils n'ont pas demandé, comme nous le faisons, nous, pour quelques colonies, des règlements de commerce, des secours en argent; ils sont partis courageusement, et ne croyez pas, ainsi qu'on l'a dit dernièrement à la Chambre, que ce sont les convicts qui ont fait l'Australie.

Les convicts, sans doute, ont été les premiers habitants de ce pays; il y a encore aujourd'hui tel personnage connu,

en Australie, qui descend de convicts; mais le convict n'a rien fait que par force, il n'a travaillé que contraint et forcé à la construction des routes, des ports, au défrichement de quelques terrains; on ne fonde pas de colonie avec des convicts. C'est le colon libre, indépendant, qui a fait tout cela, et c'est le mouton mérinos, que nous voyons apparaître dès 1803, venant du Cap, qui a fait la richesse de l'Australie, et même le mouton commun, qui change là-bas sa laine; car le climat est tel, les pâturages sont si excellents, que les laines les plus mauvaises s'améliorent en Australie. Vous avez tous entendu parler de ces belles laines de Port-Phillipp, que l'on expédie principalement de Melbourne.

Pour vous faire toucher du doigt maintenant les progrès de l'Australie et vous dire comment ce pays s'est rapidement organisé, je vais vous parler du mouvement de l'émigration.

C'est surtout depuis 1853 que l'Angleterre tient des statistiques exactes de ses émigrations. En cinq ans, de 1879 à 1883, les chiffres sont passés de 164,274 à 320,584, c'est-à-dire que l'émigration a doublé. Je vous prie de remarquer que les Allemands, qui vont en si grand nombre aux États-Unis, n'ont pas dépassé le chiffre de 200 000.

Dans ces 320,000 individus, il y a 57 p. 100 d'Anglais, 10 p. 100 d'Écossais et 33 p. 100 d'Irlandais.

On croirait cependant que l'Irlande émigre davantage. Il y a, en Irlande, des agences qui provoquent l'émigration, et ce pays a perdu plusieurs millions d'habitants depuis le commencement de ce siècle.

Les chiffres de l'émigration britannique se décomposent pour 1883 de la manière suivante :

183,675 Anglais, 105,706 Irlandais, 31,201 Écossais.

Pour l'Allemagne, en 1881 et 1882, nous ne trouvons que 210,547 et 193,687 émigrants. C'est donc à peu près 120,000 de moins que pour le Royaume-Uni.

Pour l'Italie, qui émigre énormément, elle envoie surtout ses émigrants dans l'Amérique du Sud, au Chili, au Pérou, et principalement dans la République Argentine et dans

l'Uruguay. Ils sont là 150,000 et plus. En 1881, l'Italie n'a enregistré que 135,852 émigrants en tout, et, en 1882, 161,562. Il en résulte que l'Angleterre envoie beaucoup plus d'émigrants par le monde que l'Italie.

A ce point de vue, l'Angleterre est donc le premier pays qui essaime le plus d'émigrants et dépasse même la Chine, dont l'émigration est du reste maintenant enrayée aux États-Unis et en Australie.

Les émigrants d'Angleterre allaient principalement aux États-Unis, au Canada, quelque peu en Australie; mais, depuis deux ans, ils se sont dirigés en plus grand nombre vers l'Australie. Ainsi, en 1882, il en est allé 182,000 aux États-Unis, 40,500 au Canada, 37,300 en Australie. En 1883, il y en a eu 192,000 aux États-Unis, 71,300 en Australie et 44,000 au Canada.

Cette année, ils iront sans doute au nombre de 80,000 et plus en Australie. L'émigration, dans ce dernier pays, n'avait été, en 1877, que de 30,000 individus, et, en 1881, était descendue à 23,000.

Pour les États-Unis, l'émigration est maintenant en décroissance; c'est que là, vers la fin de l'année 1882 et le commencement de 1883, il s'est produit une grande crise financière, qui a pesé sur les chemins de fer, sur le prix des terres et les actions industrielles.

En Australie, au contraire, le pays se relève et marche de plus en plus vers le progrès. Tout à l'heure, quand je vous ferai connaître les statistiques australiennes, vous verrez combien le mouvement est ascensionnel.

Non seulement les Anglais et les Écossais sont allés en plus grand nombre en Australie, mais même les Irlandais, qui se rendaient de préférence aux États-Unis, provoqués par des agences d'émigration.

Les Anglais ont compris qu'il fallait prêter de plus en plus ses bras et ses capitaux à un pays qui a déjà 10,000 kilomètres de chemins de fer, 50,000 kilomètres de lignes télégraphiques, qui a un mouvement de 18,000 navires à l'arrivée la sortie avec 10 ou 12 millions de tonnes, qui a,

en un mot, toute la puissance, tout l'essor d'un grand pays.

Ils sont là trois millions d'hommes, forts, valides, vigoureux, livrés à tous les travaux de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, de la vie pastorale. Pionniers, ils s'enfoncent dans le désert, à cheval, on dirait les centaures de la fable, et conduisent devant eux leurs immenses troupeaux de moutons et de bœufs. Mais n'allez pas croire qu'il s'agit d'une population indifférente aux choses de l'art. On trouve ici des peintres, des sculpteurs, des artistes, en bien plus grand nombre qu'en Amérique, où l'on n'en compte que quelques-uns. Il y a partout des journaux, des revues, des publications scientifiques et littéraires, des écoles, des collèges, des universités. Des explorateurs audacieux parcourent ce continent dans tous les sens.

Voilà comment ce pays se développe et grandit. On croit généralement que l'émigration est une mauvaise chose, et je me rappelle qu'un ministre, M. de Forcade La Roquette, sous l'Empire, se permit un jour de vouloir interdire aux Basques de se rendre en Amérique. Nous que l'on dit ne pas émigrer, ne pas savoir coloniser, nous sommes 100,000 français, principalement Basques, à la Plata, dans l'Uruguay et la République Argentine. Eh bien ! savez-vous ce que rapporte à la France cette émigration qu'on voulait arrêter, et qu'on avait d'autant plus tort d'arrêter que la moitié de ces Basques reviennent dans nos Pyrénées quand ils ont fait fortune ? Elle rapporte 380 millions par an ! Cette espèce de colonie française, qui ne nous coûte rien, aucun effort, aucun argent, nous rapporte à elle seule beaucoup plus que toutes nos colonies réunies, où nous dépensons cependant tant d'argent !

Le chiffre que je donne là est extrait des statistiques de la douane française et se rapporte principalement au port de Bordeaux, qui tire de là ses meilleurs profits.

Les rives de la Plata nous envoient des peaux, des viandes salées, conservées, des cuirs, des suifs, du blé, des graines oléagineuses, et nous les payons en vins, en eau-

de-vie, en vêtements confectionnés, en tissus, en articles de Paris, et le reste.

Voilà comment l'émigration est utile à un pays. Si, par exemple, cent mille Français partaient en ce moment pour l'Australie, le même fait se produirait et notre commerce avec ce pays, au lieu d'être de 25 ou 30 millions, comme il est actuellement, malgré nos bateaux à vapeur subventionnés, ceux des Messageries Maritimes, qui nous coûtent 3 à 4 millions de subvention par an, notre commerce serait de 300 à 400 millions, comme pour la Plata.

La Plata nous envoie 300,000 balles de laines communes, et nous demandons pour 125 millions de francs de laine fine à l'Australie ; mais, au lieu de recevoir directement ces laines, qui nous sont si utiles pour nos manufactures du Nord où l'on fait le plus beau drap de France, nous les recevons des entrepôts d'Angleterre. Espérons que, par les paquebots des Messageries Maritimes, elles viendront maintenant peu à peu directement par Marseille.

On a subventionné assez fortement cette ligne ; il faut espérer que l'année prochaine nous ferons un peu plus d'affaires directes par ce moyen avec l'Australie.

Les Anglais font par leurs échanges avec ce pays la moitié de son commerce total, c'est-à-dire : un milliard et demi de francs sur trois milliards. Pourquoi cela ? Parce qu'ils y envoient leurs émigrants. Vous voyez donc bien que l'émigration, au lieu d'être un mal, comme quelques philosophes et quelques hommes politiques le croient, fait au contraire la richesse d'un pays ou plutôt de deux pays à la fois, celui de provenance et celui de destination. Le commerce, en définitive, n'est qu'un échange ; les produits s'échangent contre des produits. Si l'Australie, au lieu de nous envoyer 125 millions de laines par les entrepôts de l'Angleterre, nous les envoyait directement, nous leur livrerions en échange du vin, des-eaux-de-vie, des tissus, des vêtements confectionnés, des articles de Paris, des modes, des nouveautés.

Voilà le beau côté de l'émigration, et voilà pourquoi il faut y applaudir, d'autant mieux que, de plus en plus, grâce aux chemins de fer, aux télégraphes, aux canaux isthmiques que les Français percent, les frontières tombent, les peuples se visitent, s'apprécient davantage, et par conséquent la paix devient de plus en plus stable.

LES PROGRÈS DE L'AUSTRALIE. — Je vous ai déjà dit que nous avons affaire ici à des pays relativement récents. Ce n'est qu'en 1605 que les Hollandais sont arrivés, pour la première fois, sur le continent australien, que l'on appelle encore la Nouvelle-Hollande.

En 1642, la Tasmanie fut découverte par Tasman, qui donna à cette île le nom de terre de Van-Diemen, en l'honneur du gouverneur de ce nom qui commandait les îles hollandaises au sud-est de l'Asie et qui l'avait commissionné pour aller à la découverte.

Cook visita l'Australie en 1770, cent soixante-cinq ans après la découverte de ce continent, dont les terres étaient jusque-là restées entièrement inoccupées.

Il apporta là son esprit d'investigation et sa patience de topographe, et il commença à dresser la carte du pays, en en prenant possession au nom de l'Angleterre, au moins pour une partie de l'Australie orientale qu'il appela la Nouvelle-Galles du Sud.

En 1778, l'Angleterre envoya là ses premiers convicts. La Nouvelle-Galles du Sud est donc tout au plus vieille de cent ans, et c'est la plus ancienne de toutes ces colonies.

D'abord, on n'y fit pas grand chose ; on ne s'en servit que comme d'un lieu de transportation pour les condamnés, les convicts. Le capitaine Philipp visita le port Jackson qui est un des plus beaux du monde, etc'est là qu'est aujourd'hui Sydney.

En 1797, on envoya de la colonie du Cap en Australie quelques moutons. En 1803, des échantillons de laine sont adressés à Londres par le capitaine Mac-Arthur. Cette laine fut jugée si belle, qu'on donna à Mac-Arthur un certain nombre de moutons mérinos provenant d'un troupeau de

Guillaume III. Ainsi a commencé ce commerce considérable des laines qui a fait la fortune de l'Australie.

Quant aux convicts, les colonies successivement formées réclamèrent jusqu'à ce qu'elles en fussent entièrement débarrassées.

Le mouvement d'opposition a commencé en 1840, et, en 1875, le dernier envoi de convicts s'est fait dans l'Australie occidentale. Depuis lors, on n'en envoie plus aucun, et l'Angleterre prend elle-même soin de ses condamnés.

D'après cela il nous est facile de comprendre de quels yeux les Australiens nous voient expédier nos condamnés et bientôt nos récidivistes en Nouvelle-Calédonie. Ce n'est qu'à leur corps défendant que cet état de choses existe. Souvent ces transportés s'échappent et vont à Melbourne et à Sydney terrifier les habitants.

C'est ce qui a donné aux Australiens l'idée de prendre la Nouvelle-Guinée et tous les archipels avoisinants, et, par la fédération qu'ils projettent, d'agir alors devant les gouvernements européens comme un gouvernement unique, homogène, autonome. Ils feront des lois maritimes, inter-coloniales, et feront tout leur possible pour qu'elles soient exécutées. Ils ont envoyé à la grande Convention du mois de décembre dernier tous les chefs du cabinet de l'exécutif et les présidents de Chambres. Chaque colonie a ainsi délégué deux ou trois représentants. En présence des résolutions qu'ils ont arrêtées, et qui pour eux auront force de loi, le gouvernement anglais sera un peu embarrassé.

Voyons maintenant comment se sont formées les principales colonies.

En 1851, au moment de la découverte de l'or, qui a fait de l'Australie une nouvelle Californie, la colonie de Victoria est fondée et se sépare de la Nouvelle-Galles du Sud. Aujourd'hui elle produit encore 100 millions d'or par an.

En 1856, l'Australie méridionale, où l'on venait de découvrir de très riches mines de cuivre, se forme également en État indépendant.

En 1859, Queensland, avec ses riches mines d'étain, de fer, de charbon, se détache aussi de la Nouvelle-Galles du Sud, à laquelle elle appartenait.

Quant à l'Australie occidentale, on a commencé à l'occuper de 1826 à 1830, mais elle est encore une colonie de la Couronne, et n'a pas, comme les autres colonies australiennes, un gouvernement représentatif.

De ce qui vient d'être dit tout à l'heure, on voit que les convicts n'ont été envoyés en Australie en nombre assez important que pendant cinquante-deux ans, c'est-à-dire de 1788 à 1840. On peut évaluer ce nombre à 80,000 environ, soit à peu près 1,600 par an.

Ce sont eux, il faut le reconnaître, qui ont formé le noyau de la population. Aujourd'hui, il y a beaucoup de gens honorables qui descendent des anciens convicts. C'est vous dire que la population est devenue très saine, très morale; mais ceux qui ont surtout fait de l'Australie un pays riche et prospère, ce sont ces émigrants dont je vous ai parlé, qui sont partis en 1883 au nombre de 70,000, c'est-à-dire qu'on y a envoyé en une seule année, autant de ces gens valides avec leurs femmes, leurs enfants, qu'on y avait envoyé de convicts en cinquante-deux ans.

Ce n'est qu'en 1853 qu'on a cessé d'envoyer des convicts en Tasmanie, et les Anglais se sont établis en Tasmanie en 1805 et seulement en 1840 dans la Nouvelle-Zélande.

L'Australie proprement dite, le continent australien, sans la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande, n'avait que 150,000 habitants en 1841, et la plupart descendaient des convicts. En 1883, il y avait 2,833,608 habitants et dans toute l'Australie, c'est-à-dire avec la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande et Fidji, 3,063,686.

Dans ce nombre sont compris les Papous, les sauvages de l'Australie continentale, qui sont 50,000, et les Maoris ou Polynésiens de la Nouvelle-Zélande, qui sont 45,000. En Tasmanie, il n'existe plus un seul indigène.

Il y a donc, en réalité, 3 millions d'habitants de race

blanche dans les cinq colonies australiennes et les deux colonies adjacentes et tous de vigoureux colons.

On dit que l'Australie est le pays du blé, de toutes les céréales, des bois de construction et des bois précieux. Il y a quelques années, on y a planté la vigne et l'on y récolte déjà 80 à 100,000 hectolitres de vin; ce sont des vins comme ceux de Californie, du Missouri, de l'Ohio, après, alcooliques. ayant un goût de silex prononcé et qui ne sont pas encore très buvables.

Voici le chiffre de la population des capitales de ces colonies:

Melbourne, capitale de Victoria, 283,000 habitants;

Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles du sud, 224,000;

Adelaïde, capitale de l'Australie du sud, 38,500;

Brisbane, capitale du Queensland, 35,000. Queensland est une des plus jeunes et des plus hardies de ces colonies, qui voulait s'emparer à elle seule de toute la Nouvelle-Guinée. Un matin du mois de juillet de 1883, elle envoya à la Nouvelle-Guinée l'officier de police d'une île qui se trouve au nord de Queensland, dans le détroit de Torrès, l'île Thursday ou du Jeudi, et ce fonctionnaire, au nom de la reine d'Angleterre, prit possession de ce pays grand deux fois comme la France. Seulement on oubliait que la Hollande en occupait une moitié.

Le commissaire australien dressa gravement procès-verbal devant les négroïdes, les Papous étonnés, stupéfaits de voir un blanc s'emparer aussi facilement de leur pays.

Auckland, l'ancienne capitale de la Nouvelle-Zélande, a 31,000 habitants et Wellington, capitale actuelle, 21,000.

Hobart-Town, capitale de la Tasmanie, a 21,000 habitants.

Enfin Perth, capitale de l'Australie occidentale, en a 7,000.

Dans la colonie de Victoria, Ballarat, Sandhurst, centres miniers aurifères, ont respectivement 37,000 et 28,000 habitants, et Geelong, place de commerce, 14,000.

Kensington et Norwood, dans l'Australie méridionale, ont 10,000 habitants; Dunedin, dans la Nouvelle-Zélande, 42,000, et Launceston, en Tasmanie, 13,000.

Les îles Fidji comprennent 128,500 habitants, presque tous Polynésiens, de nature intelligente, et travailleuse.

Les Maoris sont les Kanaques de la Nouvelle-Zélande. Ils sont intelligents, quelques-uns même font partie des chambres législatives et occupent des emplois publics. Ils parlent à peu près la même langue qu'on parle aux îles Sandwich et à Taïti.

La plus peuplée de toutes les colonies australiennes, c'est Victoria : 900,000 habitants. Vient ensuite la Nouvelle-Galles du sud : 817,500 habitants ; Queensland : 248,250 ; l'Australie du sud : 293,500 ; l'Australie occidentale : 38,800.

Tels sont les chiffres du recensement de 1882. Vous savez que l'Australie du sud peut être comprise toute entière du nord au sud, ou bien être divisée en trois parties : l'Australie du sud proprement dite, la terre d'Alexandra, Alexandra Land, au centre, et la partie qu'on appelle l'Australie ou le territoire du nord.

Une partie de ces régions est sans eau ; c'est là où deux explorateurs, partis à la découverte, sont restés mourants de faim et de soif ; on n'a plus retrouvé que leurs cadavres.

On a rencontré dans ces déserts quelques oasis.

L'Australie compte, avons-nous dit, 80 millions de moutons ; il n'y a aucun pays qui en ait autant, même la République Argentine et l'Uruguay, n'en comptent que 75 millions.

Il y a comme en outre 10 millions de bœufs, 1,500,000 chevaux, et la production de tout ce bétail s'élève à 800 millions de francs par an, en denrées de toutes sortes, qui sont la laine, dont on fait un million de balles de 350 kilogrammes, en bétail vivant, qu'on exporte dans les îles du Pacifique, au Cap, et en viande conservée, congelée. On a trouvé le moyen d'apporter des carcasses de moutons congelées à Londres, et il a été reconnu que cette viande valait celle des moutons anglais. Cela devient un commerce courant. Les suifs, les graisses, les cuirs, fournissent aussi une bonne partie du commerce d'exportation de l'Australie et l'ensemble de tous les produits pastoraux y entre pour plus du tiers.

L'Australie est le pays du monde qui fait le plus de laines et de laines fines. La Plata n'en fait que 300,000 balles, le Cap 200,000 et tous les autres pays réunis 300,000, en tout 800,000. L'Australie dépasse déjà un million de balles.

Sur les laines du monde entier, l'Angleterre en reçoit pour 7 à 800 millions de francs et la France pour 3 à 400 millions. Nous sommes un grand pays manufacturier.

Tout le commerce de l'Australie est, on l'a vu, de 3 milliards de francs et la moitié de ce commerce se fait avec l'Angleterre. L'or et le quart des marchandises passent par le canal de Suez, le reste par le cap de Bonne-Espérance ou le cap Horn.

Quand le canal de Panama sera percé, et il le sera certainement en 1887, sinon en 1888, toute la partie de l'Australie qui regarde le soleil levant, toute la Nouvelle-Zélande, une partie de la Tasmanie, Fidji, puis toutes ces îles que les Australiens ont la prétention de coloniser à eux seuls, la Nouvelle-Guinée, etc., auront avantage à passer par le canal de Panama, qui va diviser, pour ainsi dire, le globe en deux parties, une partie qui ira par Suez, l'autre par Panama, par où traverseront dès le premier jour 6 à 7 millions de tonnes.

Il n'y a pas de pays au monde qui fasse plus d'étain que l'Australie. Elle en fait autant que les colonies Hollandaises, et ce sont les prix de l'étain d'Australie, aussi bien que ceux des Détroits, qui font la cote à Londres.

Pour le cuivre, l'Australie en fait 12,000 tonnes, et il n'y a que l'Amérique du Nord et le Chili qui en fassent davantage. L'Allemagne, la Russie n'en font pas plus.

Quant au blé, l'Australie en produit 15 à 20 millions d'hectolitres, et elle en exporte à peu près le tiers. Cette production, cette exportation augmentent d'année en année.

Enfin, pour l'or, l'Australie en extrait aujourd'hui pour environ 100 à 150 millions, année moyenne. C'est Victoria qui fait le plus d'or. Toute l'Australie, depuis 1851, époque de la découverte, a produit pour 7 milliards d'or.

Le commerce de l'Australie avec la France s'est élevé à

26,500,000 francs en 1882. Dans cette somme, les grains figurent pour 21 à 22 millions de francs. Nous recevons aussi des bois, de la nacre, des perles. Ces dernières viennent de l'Australie occidentale.

En ce qui concerne les laines, l'Australie en envoie pour 380 millions de francs en Europe. Toutes les belles laines viennent de là, mais, malheureusement, elles n'arrivent encore en France que par transit, de l'Angleterre.

Quant à nous, nous avons envoyé, en 1882, dans ce pays de l'eau de vie, des liqueurs, pour 3,600,000 francs, des vins pour 900,000 (on y boit plutôt de la bière), enfin des chaussures pour 300,000 francs.

Le gouvernement s'inquiétait l'autre jour du développement du commerce de nos colonies avec l'étranger, qui ne se résume qu'à quelques dizaines de millions. Il faudrait abroger, dit-on, le sénatus-consulte de 1866, qui a proclamé la liberté coloniale, pour forcer les colonies à ne trafiquer qu'avec nous, à tout expédier sur nos navires. Ce serait manquer aux lois naturelles de l'économie politique. Au lieu de faire cela, puisque notre commerce se plaint du déficit de ses exportations, le gouvernement devrait bien de temps en temps étudier ces questions que nous étudions ici tous ensemble avec tant d'impartialité. C'est en jetant les yeux sur ces terres vierges encore, dont nous venons de parler, et si vivaces, qu'il est possible d'exercer surtout nos facultés, de développer notre commerce extérieur, et non en gênant nos colonies ou notre émigration et en y mettant des entraves.

Le Gérant responsable,

C. MAUNOIR,

Secrétaire général de la Commission centrale.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME V DE LA VII^e SÉRIE (1884)

1^{er} TRIMESTRE

	Pages.
CH. MAUNOIR. — Rapport sur les travaux de la Société de Géographie et sur les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1883.....	5
EMILE DUBOC. — Note sur un croquis hydrographique levé en 1874 dans l'Ogôoué.....	110
PAUL GUYOT. — Le Muaraze, affluent du Zambèze.....	127
LE R. P. JEAN. — Etude comparative des langues malgache et malaise.....	135

2^e TRIMESTRE

HENRI DUVEYRIER. — La confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben'Ali es-Senoussi et son domaine géographique, en l'année 1300 de l'hégire = 1883 de notre ère (avec cliché dans le texte).....	145
Expédition hydrographique sur les côtes du Maroc (1854).....	237
Rapport sur le concours au prix annuel fait à la Société de Géographie dans sa séance du 2 mai 1884.....	247
L'abbé A. DESGODINS. — La région limitrophe du Thibet, de la Birmanie, de l'Assam et de la Chine.....	278

3^e TRIMESTRE

CHARLES HUBER. — Inscriptions recueillies dans l'Arabie centrale (1878-1883).....	289
— Voyage dans l'Arabie centrale, 1878-1882 (Hamâd, Sammar, Qaçim, Nedjâs).....	304
A. PETITON. — Voyage dans l'Indo-Chine.....	364
E. MARIN LA MESLE. — Excursions aux provinces orientales de l'Australie.....	387
L. SIMONIN. — Les ports de la Grande Bretagne, projets d'avenir.....	408

4^e TRIMESTRE

Le père PINABEL. — Notes sur quelques peuplades sauvages dépendant du Tong-King.....	433
Le père P. BLANCK. — Le Trane-Nigne à l'ouest du Tong-King.....	450
F. ROMANET DE CAILLAUD. — Le Quang-Si.....	469
CHARLES HUBER. — Voyage dans l'Arabie centrale, 1878-1882 (Hamâd, Sammar, Qaçim, Nedjâs). Suite.....	484
Le prince ROLAND BONAPARTE. — Les derniers voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée.....	547
L. SIMONIN. — L'émigration britannique et les progrès de l'Australie.....	578

CARTES

EMILE DUBOC. — Croquis du fleuve Ogôoué, du lac Z'onengué et du fleuve Remboé. 1874. 1/1 000 000 ^e .
PAUL GUYOT. — Le Muaraze et les abords du Revugo, 1881. 1/300 000 ^e .
HENRI DUVEYRIER. — Les forteresses et l'armée de la confrérie religieuse de Sidi es-Senoussi, en 1883. 1/12 500 000 ^e .
CHARLES HUBER. — Itinéraires dans l'Arabie septentrionale 1878-1882. 1/2 500 000 ^e .
Le père PINABEL. — Croquis des rivières Ame et Khao Tong-King, 1882. 1/130 000 ^e .
Le père BLANCK. — Partie du Laos annamite comprise entre le Tong-King méridional et le Mékong. 1883. 1/1 500 000 ^e .
Le prince ROLAND BONAPARTE. — La Nouvelle-Guinée néerlandaise, 1884. 1/5 250 000 ^e .

BOURLÉTON. — Imprimeries réunies, B.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ, in-8°.

1^{re} série (1821 à 1833), 20 vol. — (vol. 1 et 2 épuisés).

2^e série (1834 à 1843), 20 vol.

3^e série (1844 à 1850), 14 vol.

4^e série (1851 à 1860), 20 vol. — (vol. 1 à 10, 15 épuisés).

5^e série (1861 à 1870), 20 vol. — (vol. 1, à 6, 9, 11, 12, 1 et 16 épuisés).

6^e série (1871 à 1880), 20 vol. — (vol. 7 épuisé).

7^e série (1881 à 1883), 4 vol.

Ce *Bulletin*, à partir de 1882, est divisé en deux parties. La première qui comprend le compte rendu des séances, les principales lettres de la correspondance, la liste des ouvrages offerts à la Société et les faits géographiques les plus importants est publiée dix jours après la séance.

La seconde qui renferme les mémoires, notices, rapports ou documents de quelque étendue avec cartes, paraît tous les trois mois. Prix : pour Paris, 20 francs ; pour les départements, 22 francs ; et pour l'étranger, 25 francs.

Table générale et analytique de la 1^{re} et de la 2^e série. 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs.

Table générale et analytique de la 3^e et de la 4^e série. 1 vol. in-8°. Prix : 6 francs.

Notices annuelles des travaux de la Société et du progrès des sciences géographiques, par les secrétaires généraux. Prix : 1 franc chaque notice.

Programme d'instructions aux navigateurs pour l'étude de la géographie physique de la mer. Broch. in-8°. Prix : 1 franc.

Instructions générales aux voyageurs. 1 vol. in-16. Prix : 3 francs.

Compte rendu du Congrès international des sciences géographiques de 1875.

Tome I, in-8°. Prix : 20 francs. — Tome II, in-8°. Prix : 15 francs.

Guide hygiénique et médical des voyageurs dans l'Afrique intertropicale, par les D^{rs} AD. NICOLAS, H. LACAZE et SIGNOL, publié par la Société de Géographie et la Société de médecine pratique de Paris, avec le concours des Sociétés françaises de Géographie. Une brochure in-8° de 100 pages. Prix : 2 francs.

Liste provisoire de bibliographies géographiques spéciales, par M. JAMES JACKSON, archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie.

Cette liste comprend 1177 articles se rapportant à la bibliographie des diverses régions de la terre

Un vol. in-8° de 8 et 340 pages. Prix : 12 francs.

Exploration du Sahara. Les deux missions du lieutenant-colonel Flatters, par le lieutenant-colonel DERRÈCAGAIX.

Un vol. in-8° de 144 pages avec carte. Prix : 3 francs.

Fleuves de l'Amérique du Sud, 1877-1879, par le D^r JULES CREVAUX, médecin de la Marine française. 1 vol. in-8° de 39 cartes avec tableau d'assemblage. Une notice biographique et une bibliographie des travaux de Crevaux accompagnent cet atlas. Prix : 25 francs.

La confrérie musulmane de Sidi Mohammed ben Ali es-Senoûsi et son domaine géographique en l'année 1300 de l'hégire=1883 de notre ère, par HENRI DUVEYRIER. Paris, 1884. Brochure in-8° de 84 pages accompagnée d'une carte. Prix : 3 fr.

Liste de positions géographiques en Afrique (continent et îles), par HENRI DUVEYRIER. Premier fascicule A-G. Paris, 1884. In-8° de 140 pages. Prix : 12 fr.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT DE LA SOCIÉTÉ

ART. I. La Société est instituée pour concourir aux progrès de la géographie ; elle fait entreprendre des voyages dans des contrées inconnues ; elle propose et décerne des prix ; établit une correspondance avec les Sociétés savantes, les voyageurs et les géographes ; publie des relations inédites, ainsi que des ouvrages et fait graver des cartes.

ART. IV. Les étrangers sont admis au même titre que les Français.

ART. V. Pour être admis dans la Société, il faudra être présenté par deux membres et reçu par la Commission centrale.

ART. VI. Chaque membre de la Société souscrit pour une contribution annuelle de 36 francs au moins par année, et donne en outre 25 francs une fois payés, lors de la remise du diplôme.

EXTRAIT DU RÈGLEMENT INTÉRIEUR

ART. XXXI. La Commission centrale a la faculté de nommer, hors du territoire français, des membres *correspondants étrangers* qui se seraient acquis un nom par leurs travaux géographiques. Un diplôme peut leur être délivré.

ART. XXXII. La Société admet, sous le titre de *Membres donateurs*, les étrangers et les Français qui s'engagent à payer, lors de leur admission et une fois pour toutes, une somme dont le *minimum* est fixé à 300 francs.

La bibliothèque, boulevard Saint-Germain, 184, est ouverte aux membres de la Société, de 11 à 4 heures, les dimanches et jours de fête exceptés.

Les envois faits à la Société doivent être adressés, *francs de port* à M. le Président de la Commission centrale, boulevard Saint-Germain, 184.

S'adresser, pour les renseignements et les réclamations, à M. C. Aubry, agent de la Société, boulevard Saint-Germain, 184.

MM. les membres de la Société de Géographie peuvent faire exécuter à leurs frais des tirages à part de leurs articles, aux conditions du tarif ci-après.

	50	100	150	200	250	300	350	400	500
	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.	exempl.
Une f ^{re} (16 pages).....	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Remise en pages, glaçage, papier, piqure, enveloppe de couleur.....	12 65	15 55	18 95	23 10	27 »	30 90	34 80	38 95	45 90
3/4 de f ^{re} (12 pages)....	10 75	12 60	16 70	20 »	23 50	27 »	31 »	34 75	40 90
1/2 f ^{re} (8 pages).....	7 80	9 60	12 05	14 20	16 75	19 30	21 85	24 40	29 95
1/4 de f ^{re} (4 pages)....	4 40	6 30	8 85	10 10	12 »	13 40	15 30	16 95	20 50
Couvertures, composition, tirage, papier, glaçage... ..	9 »	10 »	11 80	13 »	15 15	16 45	18 70	19 75	23 15
Composition d'un titre d'entrée de 1/4 de page.....									2
Composition d'un grand titre, avec page blanche au verso.....									4 50
Composition de quatre pages de titres (sans annonces pour les travaux du même auteur)									6 50
Les corrections seront comptées 1 franc l'heure.									
Le tirage de chaque gravure sera compté 3 francs.									



.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

.

